This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 946,866

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXIII

805
R46
L76
v. 33-34

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-TROISIÈME

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1900

805
.46
L76
v.33

55-54

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-TROISIÈME

15 JANVIER 1900

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1900

SOMMAIRE DU N° 1

Pag

J. VINSON. — Notice sur quelques jésuites qui se sont occupés du tamoul; le P. Beschi (suite) .....
E. GIBERT. — La langue des Pouls (suite) 4
G. DEVÈZE. — Prabôdhacandrôdaya (suite) 6
E. BLOCHET. — Le *Vaêtha*, fragment inédit de l'*Avesta*. 8
Varia. I. Le vocabulaire populaire 1
II. Les deux Burnouf. L'égoïsme du travail.... 1

BIBLIOGRAPHIE

J. VINSON. — *Manuel de la langue hindoustani*, par P. REGNAUD 1
A.-M. DESROUSSEAUX. — *Les poèmes de Bacchylide*, par P. REGNAUD 1
Cl. HUART. — *Grammaire élémentaire de la langue persane*, par J. VINSON 1
P. SÉBILLOT. — *La Bretagne enchantée* 1
H. CHAUVET. — *Folk-lore catalan* 1
KUHN'S *Zeitschrift* 1
Publications de la Société Finno-Ougrienne 1

NOTICE SUR QUELQUES MISSIONNAIRES
JÉSUITES
QUI ONT ÉCRIT EN TAMOUL ET SUR LE TAMOUL AU DERNIER SIÈCLE[1]

III. — Le P. C.-J. Beschi (*suite*)

Je me propose de donner ci-après, aussi exactement que possible, une notice bibliographique complète des Œuvres du P. Beschi. J'espère que cette notice attirera l'attention des critiques compétents et qu'on voudra bien m'adresser les détails complémentaires et les rectifications nécessaires; je leur donnerai place dans un prochain article.

La plupart des biographes du P. Beschi suivent, en donnant la liste de ses Œuvres, l'ordre chronologique de leur composition ou plutôt de leur publication, en manuscrit, dans l'Inde. Je crois utile, tout en adoptant cet ordre, de répartir ces ouvrages en trois séries séparées : œuvres purement tamoules, œuvres grammaticales, œuvres diverses ou suspectes.

A. *Ouvrages tamouls*

1. a — *Têmbâvaṇi...* La Guirlande inflétrissable[2],

1. Voy. t. XXXII, numéro d'avril 1899, p. 101-146.
2. Ou peut-être aussi « la guirlande des vers harmonieux ».

poème épique publié d'après le manuscrit de l'auteur, avec l'approbation de Mgr Clément Bonnand, évêque de Drusipare. *Pondichéry*, impr. de la Mission, 1851-1853, 3 vol. in-8°.

I. 1851. xvj-486-(ij) p., II. 1852. xij-375-(i) p., III. 1853. xiv-567-(i) p. Le tome I contient une préface de l'éditeur, un tableau des mètres employés dans le poème, les préfaces en vers de l'auteur, et les chants I à XII ; le tome II : le tableau des mètres et les chants XIII à XXIV ; le tome III : une note de l'éditeur, le tableau des mètres, les chants XXV à XXXVI, la postface de l'auteur, un résumé analytique du poème, une table des mètres. Chaque volume a ses *errata*. On sait que le poème comprend 3615 strophes de quatre vers de 87 mètres différents.

Dans la préface, l'éditeur (*M. l'abbé Dupuis) expose les raisons qui lui font regarder comme l'original autographe un ms. appartenant à M. Walter Elliot : écriture de main européenne, transcription correcte, mais surtout corrections ne pouvant être que le fait de l'auteur, telles que changements de titres de chants, changements de strophes entières, etc.

Beschi avait fait deux commentaires, l'un mot à mot, l'autre simplement explicatif. Celui-ci a été entièrement imprimé ; le premier ne l'a été que pour les chants I à IV.

1. b — *Têmbâvaṇi*... Les quatre premiers chants. *Pondichéry*, 1851, in-8°, (ij)-158 p.

Titre, préfaces de l'auteur et chants I à IV.

1. c — *Têmbâvaṇi*... Les quatre premiers chants du troisième volume. *Pondichéry*, 1853, in-8°, (vj)-231 p.

Titre, tableau des mètres et chants XXV à XXVIII.

Suivant les biographes indiens, le *Têmbâvaṇi* aurait été terminé en 1726. Beschi l'aurait envoyé alors à l'académie tamoule de Maduré, qui aurait retourné le manuscrit à l'auteur, en déclarant qu'ils n'y comprenaient rien. Beschi aurait employé les trois années suivantes à composer ses deux commentaires, et, en 1729, aurait réexpédié l'ouvrage à Maduré où, compris cette fois, il aurait été accueilli avec tous les éloges qu'il méritait. Je ne puis admettre cette histoire qui est tout à fait invraisemblable. Avec ou sans commentaires, le *Têmbâvaṇi* ne saurait intéresser les savants indiens qui peuvent très bien comprendre les mots, mais non le fonds de l'ouvrage. C'est en effet une adaptation des principaux épisodes de la Bible, enchâssés dans une biographie un peu fantaisiste de S. Joseph, mais écrite avec les mots, les phrases, les tournures des vieux poètes païens tamouls, dont Beschi avait admirablement appris et imité les procédés, les expressions et les défauts. Entre autres « beautés » de l'ouvrage, on cite la strophe suivante (ch. XIII, str. 31) :

Man'avaṇanguvaṇangaḍinâyaga.....n
man'avaṇanguvaṇangilvarundin'â....r
man'avaṇanguvaṇangalilâḷanum.....m
man'avaṇanguvaṇangumaṇangu.....mê

La mesure de ces quatre vers comprend uniformément un anapeste et trois dactyles; on remarquera que les deux premiers pieds et la première syllabe du troisième sont identiques dans les quatre vers. Cette identité est d'ailleurs artificielle; elle est obtenue, soit par l'emploi des mêmes mots avec des significations différentes, soit par la fusion euphonique de mots différents. Il faut analyser ainsi :

Man'acu - aṇangu - vaṇangu - aḍi - nâyagan'
Pierre précieuse beauté adoré pied seigneur
man'a - aṇangu - vaṇangu - il - varundin'ar
permanent affligeant changement par souffrirent

man'a - aṇangu - vaṇangal - il - âḷan' - um
esprit douleur plier sans homme et
man' - a - aṇangu - vaṇangum - aṇangu - um - ê
beaucoup (explétif) beauté vénérée femme et (expléti

et traduire : « Ils souffrirent de l'affliction qui continuait désoler le Seigneur, dont les pieds, beaux comme des pierr précieuses, sont adorables (Jésus), — l'homme qui ne pouva changer la douleur de son esprit (Joseph) et la femme vénér à la beauté superbe (Marie). »

J'ai trouvé dans le *Têmbâvaṇi* la traduction d'un passa de la *Gerusalemme liberata* dont Beschi a, du reste, amplifié indianisé le côté merveilleux ; c'est l'épisode où Renaud, apr sa fuite de chez Armide, triomphe des démons dans la for enchantée (chant XVIII) ; j'ai traduit en français cette ada tation de Beschi (*Revue de Linguistique*, VIII, p. 52-69).

Comme on l'a vu plus haut, l'édition de 1851 a été faite s un ms. que l'on croit être l'original de Beschi et qui appa tenait à M. Walter Elliot. Avant lui, il avait appartenu Mouttoussamipoullé, qui l'avait découvert, en 1816, à Avou chez Luz Naig, fils de Bangarou Naig, disciple de Besch Luz Naig l'apporta à Madras, où M. Ellis le lui ache 300 roupies (750 fr.). M. Ellis fit copier pour son usage manuscrit qu'il donna ensuite à Mouttoussami. La copie d M. Ellis fut achetée, lors de la vente aux enchères qui e lieu après sa mort, par M. Josiah Hudleston. L'original d Beschi est aujourd'hui dans la Bibliothèque de l'India Offic à Londres, à laquelle M. W. Elliot l'a donné en 1872 ; il possédait depuis 1843. Il y manquait quelques feuillets q furent retrouvés à Tanjaour en 1858.

Il paraît que M. Babington emporta en Angleterr en 1822, une copie du *Têmbâvaṇi* formant deux volum in-folio. C'est probablement cette copie que j'ai achet en 1886 ; elle est formée de deux volumes, dorés sur tranche

mesurant 264 mm. sur 208, reliés en veau jaune avec ornements noirs, portant sur les plats la marque « J. H. S. » dans un soleil rayonnant, et des têtes d'anges aux coins. La reliure a été certainement faite dans l'Inde. — En 1817, une copie sur ôles, dont les tranches furent dorées, fut faite par les soins de M. Ellis pour Sir John Malcolm, qui l'emporta en Angleterre où elle fut déposée dans la Bibliothèque de lord Spenser.

En même temps que le P. Dupuis faisait paraître le poème, il publiait sa *Notice sur la Poésie tamoule, le Rév. P. Beschi et le Têmbâvaṇi*, que j'ai déjà citée.

Avant 1851, il n'avait été imprimé du *Têmbâvaṇi* que quelques strophes dans l'ouvrage inachevé de F.-W. Ellis sur les *Kur'aḷ* de Tiruvaḷḷuva (Madras, 1822, 304 p. in-4°), et dans le recueil de A. Mouttoussamipoullé que j'ai déjà cité et qui reviendra ci-après sous le n° 3 a. Naturellement, les strophes citées par M. Ellis sont accompagnées d'une traduction; plusieurs de ces strophes ainsi traduites ont été reproduites dans l'ouvrage du Rév. James Hough, *A reply to the letters of the abbé Dubois on the state of Christanity in India*, Londres et Madras, 1824, in-8°, (ij)-vi-284 p.

2. — *Kittêriyammâḷ ammânei...* Le poème élégiaque de Mme Quiterie, composé par le très illustre Vîramâmuni; publié avec l'autorisation de l'évêque et de la police à l'imprimerie Gnânôdaya de *Madras*, l'an du salut 1849.

In-8° carré de (ij)-73-(i) p.

Ce poème est en dix chants précédés d'une préface. Chaque chant, et la préface elle-même, commence par un résumé en trois strophes de quatre vers; les vers du texte vont deux par deux. On compte 1,100 strophes de deux vers et 132 strophes de quatre, soit en tout 2,342 vers. La sainte dont Beschi raconte l'histoire était fille de *Çinakkâyan'*, roi de Lusitanie,

dont la capitale était Brâga. Elle fut martyrisée, avec ses huit sœurs, sur le mont Bombêr, le 18 kârtigei de l'an 130. Il s'agit en réalité de sainte Quiterie, dont l'Église célèbre la fête le 22 mai. Elle est fêtée en France dans le diocèse d'Aire, mais aussi et principalement en Portugal et en Espagne; dans ce dernier pays, Quiterie est « l'avocate » des angoisses, des palpitations de cœur et de la morsure des chiens enragés.

Les Bollandistes déclarent que les actes de sainte Quiterie sont d'une autorité suspecte et sont d'ailleurs pleins de détails fabuleux. Ainsi Quiterie serait née de la reine Calfia, qui aurait eu neuf filles à la fois; fort mécontente, Calfia aurait ordonné à la sage-femme de les jeter à l'eau pour les noyer, mais celle-ci, prise de pitié, les aurait données à des chrétiens qui auraient pris soin de les élever. Parmi les huit sœurs de Quiterie, on cite Doda, Genivera, Wilgeforte ou Marciana, Liberata. La légende se résume ainsi qu'il suit : les neuf filles avaient pour père un roi d'Orient nommé Catilius et pour mère la reine Calfia. Dès la plus tendre enfance, Quiterie fit montre d'une dévotion singulière; elle aimait à aller prier seule sur le mont Oria. Mais ses parents ayant voulu la marier avec un jeune homme noble, nommé Germain, elle quitta la ville de Blancagie et s'enfuit, avec trente jeunes filles et huit jeunes garçons, dans la vallée d'Aufragie, où régnait Lectiman. Ce roi fut converti par elle, avec l'aide de deux évêques du pays, Marcien et Valentien. Elle réussit de plus à vaincre un démon qui, sous la forme d'une bête à trois têtes nommée Carnalie, terrorisait la contrée. Elle se retira alors sur le mont Colomban avec saint Remède, saint Simplice, et sainte Colombienne. Germain vint la chercher dans la vallée d'Aufragie et envoya dans la montagne son lieutenant Domitien qui trancha la tête à Quiterie, et la vit avec stupeur se relever et marcher en portant sa tête entre ses mains. Survint le roi Adrianus, qui était venu avec

Germain; il mit à mort Lectiman, les deux évêques, la vierge Colombienne et Romain, compagnon de Quiterie. Envoyé par un ange, un certain Libérat vint recueillir et enterrer tous ces corps. Alors Germain se convertit et passa le reste de sa vie à faire pénitence sur la montagne.

3. a — *Vîramâmunivararulitchéyda...* Œuvres diverses de Beschi, et Vie de Beschi, par A. Mouttoussamipoullé, revues par lui et d'autres savants. *Madras,* 1843.

In-8° carré — 4-(2)-38-26-13-(iv) p. et un portrait colorié de Beschi.

Contient :

P. 1, titre; 2, trois strophes du *Têmbâvaṇi;* 3-4, *Vaṇṇam* de Beschi; — 1-2, Vie de Mouttoussamipoullé (mort le 23 purattâçi, c'est-à-dire le 6 octobre 1840, après avoir été le précepteur de MM. F.-W. Ellis, R. Clarke, général Malken, B. G. Babington et d'autres encore); p. 2, deux strophes du *Têmbâvaṇi;* — p. 1-22, Vie de Beschi, par Mouttoussamipoullé, 22-28, histoire de Vâma; 29-30, cinq strophes du *Têmbâvaṇi;* 31-38, vers tamouls de M. Ellis, avec commentaire développé par Mouttoussamipoullé; p. 38, deux strophes du *Têmbâvaṇi;* — p. 1-22, *Tirukkâvalûrkalambagam;* 23, éloge de la sainte Vierge, trois strophes; 24-26, huit strophes du *Têmbâvaṇi;* — p. 1-13, *Anneiyajungaḷandâdi.* Les (iv) p. finales contiennent une liste des ouvrages chrétiens composés en tamoul dans l'Inde par des Européens ou par des Indiens.

3. b — *Tiruppâvaṇi...* « Guirlande de poésies sacrées », composées par Vîramâmuni... *Pondichéry,* impr. de la Mission, 1856.

In-12 — 46 p.

Contient les œuvres suivantes :

P. 3-5, *Aḍeikkalanâyagimêl veṇkalippâ*, poésie sur la Dame du bon secours.

6-9, *Aḍeikkalamâlei*, Guirlande du bon secours.

9-11, *Têvâram*, hymne religieux.

11-33, *Tirukkâvalûrkalambagam*, poésies mélangées sur la Vierge de Tirukkâvalûr.

34-44, *An'n'eiyajungalandâdi*, chant à échos sur les douleurs de la Dame (lamentations de la sainte Vierge sur la crucifixion de Jésus).

45-46, *Vaṇṇam*, hymne.

Il faudrait, pour avoir la série complète des petites œuvres poétiques de Beschi, ajouter un morceau qu'il a inséré dans sa grammaire du haut tamoul (trad. du *Psaume 1*, chap. IV, 4e section) et un autre qui a été recueilli plus tard et qui commence par *Dâvidin*.

3. c — *Têmbâmâlei* « Guirlande de vers harmonieux ». *Pondichéry*, impr. de la Mission, s. d. (vers 1865).

In-12, 4-244 p.

Contient, après le titre et la préface de l'éditeur (*le P. Dupuis), deux parties principales. La première (p. 1-195) se compose d'extraits du *Têmbâvaṇi* méthodiquement classés; la seconde, séparée de l'autre par un portrait de la Vierge, est une réédition des petits poèmes de Beschi qui forment le *Tiruppâvaṇi* (p. 197-240).

Le volume se termine par une table qui occupe quatre pages.

4. — *Gnânavuṇarttudal...* « La sage intelligence ». *Pondichéry*, impr. des Miss., 1842, 99 p., in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1846, 100 p., in-12.

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1882, 100 p., in-12.

d. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1891, 87 p., in-12 (5e édition).

e. *Instructio spiritualis*... trad. lat. par le P. Trincal. *Négapatam*, 1861, in-12, lith.

f. *Dhyâna yôgamu*... trad. télinga, *Vizagapatam*, s. d., pet. in-12, 86 p.

Le premier chapitre a été publié, à part, avec quelques changements, par les *Tract Societies* de Madras et de Calcutta.

On ne croit plus aujourd'hui à l'authenticité de cet ouvrage, car un des membres les plus savants du Collège de Trichenapally m'écrivait le 25 juillet dernier : « Il paraît sûr que l'*Instructio spiritualis* n'est pas du P. Beschi. »

5. — *Vêdiyarojukkam* « Conduite des religieux ». *Pondichéry*, impr. des Miss., 1843, in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1845, in-12, 328 p.

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1847, in-12, (viij)-199 p.

d. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 198 p., in-12 (4e édition).

e. *Regulæ catechistarum*, trad. lat. par le P. Trincal. *Négapatam*, 1861, in-12, lith.

f. Même ouvrage. Révisé. *Madras*, American Mission Press, 1844, in-18, 239 p.

g. Même ouvrage. Même révision. *Madras*, A. M. P., 1849.

Traité doctrinaire en vingt chapitres, écrit en 1727 et destiné plus particulièrement, paraît-il, à l'instruction des catéchistes. En 1870, un libraire de Londres en offrait une copie manuscrite exécutée au commencement de ce siècle, ayant probablement fait partie des manuscrits recueillis de 1816 à 1820 par Mouttoussamipoullé.

6. — *Vêdavilakkam*... « Explication de la reli-

gion ». *Pondichéry*, impr. des Miss., 1842, 326 p., in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1854 (?).

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 264 p. in-12 (2e édition).

Traité en 18 chapitres composé, paraît-il, en 1728 ou 1730; Beschi publia cet ouvrage pour contrebalancer les efforts des missionnaires luthériens de Tranquebar, qui cherchaient à répandre une traduction du Nouveau Testament dans le pays. A ce volume, les missionnaires danois répondirent par une brochure de 13 p. intitulée *Tirutchabeippêdagam* « Division de l'Église », à laquelle Beschi répliqua par les deux brochures nos 7 et 8 ci-après.

La Bibliothèque Nationale possède une vieille copie manuscrite de cet ouvrage, sur papier, qui contient 304 et (viij) p. in-8°. Elle n'est pas mentionnée au Catalogue de 1739.

7. — *Pêdagamar'uttal*... « Réfutation du schisme ». *Pondichéry*, in-12, 139 p. (à la suite du précédent).

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 110 p. in-12 (à la suite du précédent).

8. — *Luttêrin'attiyalbu*... « Nature du Luthéranisme ». *Pondichéry*, impr. des Miss., 1842, 39 p., in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1850.

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 28 p. in-12 (à la suite du précédent).

Ce dernier ouvrage daterait de 1735. La Bibliothèque Nationale possède de ce pamphlet une ancienne copie manuscrite sur ôles. Le manuscrit ne porte, comme nom d'auteur, que le premier nom tamoul de Beschi, *Dayiriyanâdaçuvâmi*. Il comprend 28 ôles numérotées, plus une ôle de titre. Mais

il a dû y avoir confusion avec un autre ouvrage chrétien, car, à partir de l'ôle 21, le texte ne suit plus et n'est plus conforme à l'imprimé, quoique le ms. soit tout entier d'une seule et même écriture. Ce ms. porte à l'encre la cote « 26, n° 5 »; la cote actuelle est : « fonds tamoul, n° 489. »

Le n° 488 porte la rubrique : « 2° idem Explication Besqui 26-2 ; » c'est un ms. d'un format plus petit et d'une autre écriture que le n° 489. Il contient un ouvrage chrétien, sans nom d'auteur, qu'il ne paraît pas possible d'attribuer au P. Beschi et qui a pour titre *Sidambaranâḍikkaṭṭaḷeivibaram* « Particularités de la règle du pouls essentiel » (?).

B. *Œuvres grammaticales*

9. a — A. M. D. G. GRAMMATICA *latino-tamulica,* ubi de Vulgari Tamulicæ Linguæ Idiomate *koḍuntamij* dicto, ad Usum Missionariorum Soc. Jesu. Auctore P. Constantio Josepho BESCHIO, Ejusdem Societ. in Regno Madurensi Missionario. A. D. MDCCXXVIII. — *Trangambariae,* Typis Missionis Danicæ, CIↃ IↃ CCXXXIIX.

Pet. in-8°, 175 p.

Le texte mesure 157 mm. de hauteur, titres courants et signatures compris, sur 85 mm. de justification.

Au v° du titre : approbation de l'évêque de Saint-Thomé, Joseph (Pinheiro), datée du 2 novembre 1737. L'évêque dit qu'il a trouvé le livre digne d'être imprimé et qu'il l'a envoyé *motu proprio* à Tranquebar pour y être mis sous presse.

On aura remarqué la façon un peu insolite dont est écrite la date (1740 moins 2).

Cet ouvrage se rencontre ordinairement joint aux *Observations* de Walther[1].

Hervas (*Origine*, etc., *degl' idiomi*, Cesena, 1785, in-4°, p. 93, note) dit que cet ouvrage a été écrit originairement en portugais et qu'il y a eu une première édition à Tranquebar en 1728: mais le ms. portugais que lui donna D. Ant. Diaz était évidemment l'œuvre d'un autre missionnaire ou une traduction du latin de Beschi. Quant à l'affirmation d'une édition antérieure à 1738, c'est une erreur, due probablement à ce que la préface est datée de 1728.

Livre recherché des Bibliophiles. Vendu (avec l'opuscule de Walther), 13 fr. Klaproth, 19 fr. Langlès, 9 fr. 50 Burnouf, 56 fr. 50 Burnell (avec d'autres ouvrages), Marcel. Van Alstein. Un autre ex., qui faisait partie de la collection Klaproth, n'a pu être vendu, ayant été brûlé. En librairie, de 10 à 20 fr.; Beschi seul, en librairie, 3 fr. 75.

Je possède trois ex. de cet ouvrage, le premier sans le Walther, très rogné. Les deux autres ont le Walther; l'un, qui provient de la Bibliothèque Burnell, est grand de marges; il est relié en demi-maroquin rouge à six nervures saillantes, avec ce titre « Beschi | et | Walther | Gramm | tamil »; l'autre, plus court, en basane, avec les tranches rouges et des fleurons dorés sur le dos, porte ce titre « Gramm | latino ». J'ai acheté ce dernier pour 0 fr. 50 sur le quai Conti, le 20 février 1891; on y lit au verso du plat supérieur ce très

1. Observationes grammaticae, qvibvs lingvae tamvlicae idioma vvlgare, in vsvm operariorvm in messe Domini inter gentes vvlgo malabares dictas, illvstratvr, a Christophoro Theodosio Walthero, missionario danico. *Trangambariae*, Typis Missionis Regiæ, MDCCXXXIX. — Pet. in-8°, 58-(ij) p.

Se trouve ordinairement joint à la Grammaire de Beschi. J'en possède cependant un exemplaire isolé.

Vendu, seul, 18 fr. de Tersan, fr. Van Alstein; en librairie, 11 fr. 25.

intéressant *ex-libris* manuscrit : « G. Legentil, Regiæ scien-
» tiarum academiæ socius; Bracmanorum Braminarumq:
» philosophiæ cultor; sed christianus » (cf. son *Voyage*, Paris, 1779, t. I, p. 235-236).

9. b — GRAMMATICA latino-tamulica, in qua de Vulgari tamulicæ Linguæ Idiomate *koḍuntamij* dicto, fusius tractatur. — Auctore P. Constantio Josepho BESCHIO, E Societate Jesu, et in Regione Madurensi, apud Indos Orientales, Missionario. — Apud *Madraspatnam*. E typographeo Collegii. 1813.

Pet. in-4°, vj-151-(vij) p.

Édition faite, sur la première édition comparée avec des copies mss. du temps, par les directeurs du Collège de Madras, MM. F.-W. Ellis, E.-C. Greenway, W. Wayte, J. Mousley, W. Oliver, J. Babington, J. Mac-Kerrell, A.-D. Campbell. Ils y ont ajouté quelques paradigmes.

Vendu 29 fr. 50 Langlès, 5 fr. Burnouf, 2 fr. 50 (avec d'autres livres) Burnell, Van Alstein.

9. c — A. M. D. G. GRAMMATICA, etc. (même titre que la précédente). Nova editio cum notis, et compendio grammaticæ de elegantiori dialecto *çentamij* dicta, ab uno missionario apostolico congregationis missionum ad exteros. *Pudicherii*, typ. miss. apost., 1843.

In-8°, (iv)-viij-215-28-(ij) p.

Préface de l'éditeur (*le P. Dupuis), datée de Pondichéry, « 6 kal. Julii 1843 ».

Les 30 p. dernières contiennent le résumé de la Grammaire du haut tamoul, avec une table spéciale.

Aux p. 186-192, a été ajoutée une note du P. Mousset sur le calendrier hindou et la conversion des dates indiennes en dates grégoriennes, et réciproquement.

9. d — A GRAMMAR of the commun Dialect of the tamulian language, called *koḍuntamij* composed by R. P. Const. Joseph BESCHI, jesuit missionary, after a Study and Practice of thirty years. = Translated by Christopher Henry HORST. — Printed at *Vepery*, 1806.

Pet. in-8°, (viij)-192 p.

Naturellement, les vers latins par lesquels Beschi a résumé les règles de la formation des prétérits ne sont pas reproduits. Ils sont remplacés par un petit tableau en prose anglaise que le traducteur recommande d'apprendre par cœur.

9. e — A GRAMMAR, etc. *Madras*, printed at the Vepery mission press. 1831.

Pet. in-8°, viij-160 p.
2e édition du précédent.

9. f — A GRAMMAR of the commun Dialect of the tamul language, called *koḍuntamij*, composed for the use of the missionaries of the Society of Jesus, by Constantius Joseph BESCHI... Translated from the original latin by George William MAHON, A. M.... *Madras*, Christian Knowledge Society's press, Vepery. 1848.

Pet. in-8°, vij-147 p.

Le traducteur a conservé les vers latins sur les prétérits mais il les a traduits. mot à mot et ligne par ligne, en note.

La Bibliothèque Nationale possède (n° 190 du fonds tamoul, ancien n° CCII) une copie manuscrite de cette grammaire. Cette copie, qui remonte évidemment à 1735 environ, est sur du papier mesurant 202 mm. et 1/2 sur 159. Elle comprend 89 p. à 2 col., outre le titre qui est ainsi conçu : « A. M. D. G. Grammatica latino-tamulica ubi de

vulgari tamulicæ linguæ idiomate *koḍuntamij* dicto in gratiam recentium Soc. Jesu missionarior. Auctore R. P. Constantio Jos. Beschio ejusdem Societ. in Madurensi Regno Missionario. Anno domini 1728 ». A la fin est la devise A. M. D. G. V. Q. M. (Ancien fonds, n° CCII, p. 444, col. 1, du Catalogue de 1739).

Une traduction française abrégée de cette grammaire est jointe à une copie d'un Dictionnaire français-tamoul (manuscrit n° 219 de la Bibl. Nat) qui avait appartenu à Anquetil.

La Bibliothèque Nationale a, en outre (n° 191, provenant de la collection Ariel), une « Grammaire tamoule ou malabare, nommée vulgairement *koḍuntamij* » (263 p., pet. in-fol.). Le ms., qui remonte probablement au milieu du dernier siècle, est une traduction très libre de la grammaire de Beschi avec addition d'un vocabulaire par ordre de matières.

10. a — C. J. Beschius. Grammatica latino-tamulica ubi de elegantiori linguæ tamulicæ dialecto *çentamij* dicta, cui adduntur tamulicæ poëseos rudimenta ad usum Missionariorum Soc^tis^ Jesu (Préface datée des Ides de septembre 1730).

Inédit.

La Bibliothèque Nationale possède deux copies mss. de cet ouvrage.

La plus ancienne (n° 192, ancien fonds n° CCLXXXII, p. 448, col. 1, du Catalogue de 1739), doit remonter au premier tiers du dernier siècle; c'est un petit in-4° de 81 p.

La plus moderne, provenant du fonds Ariel (n° 193 du fonds tamoul), forme un pet. in-4° de 80 fts. Il a été copié, en mars 1349, à Pondichéry, sur un exemplaire appartenant à M. Gibelin, procureur général, qui comprenait 162 p. pet. in-8° et qui datait de 1798 (copie commencée le 3 avril 1789 et terminée le 26 mars 1798).

Les deux copies présentent des différences assez importantes. La première est en général plus correcte; mais la seconde est plus complète.

10 b. — A GRAMMAR of the high dialect of the tamil language termed shen-tamil : to which is added an introduction to tamil poetry. — By the rev. father C. J. BESCHI... Translated from the original latin by Benjamin Guy BABINGTON, of the Madras Civil Service. — *Madras*, College press, 1822. — In-4°, (ij)-XII-117-v p.

Cette traduction a été faite sur un texte conforme à celui du ms. Ariel. Il paraîtrait que l'impression a été faite, après le départ de M. Babington pour Londres, sur un manuscrit laissé par lui.

11. a — THESAURUS linguæ tamulicæ ad pleniorem planioremque scriptorum tamulensium intelligentiam collegit ac quntuor (*sic*) in partes digestit Constantius Josephus BESCHIUS e Societate Jesu in regno madurensi missionarius ad usum ejusdem societatis missionariorum. — A. D. M. DCC. XXXII.

Ms. de la Bibl. Nat., fonds tamoul, n° 227 (ancien fonds n° CCLXXXIV, porté à la p. 448, col. 2, du grand catalogue imprimé de 1739).

Le titre ci-dessus et la préface latine n'avaient jamais été imprimés; mais en 1889, je les ai insérés aux p. 330-333 du *Recueil de textes et de traductions* publié, par les Professeurs de l'École des Langues Orientales Vivantes, à l'occasion du Congrès des Orientalistes de Stockholm, sous ce titre (tome second) : « Quelques pages inédites du P. Constant-Joseph Beschi (de la Compagnie de Jésus), de la mission de Maduré (1710-1746). »

Mais l'ouvrage a eu de nombreuses éditions, sous le titre tamoul de *çaduragarâdi.*

11 b. — *Ig'du Vîramâmunivar çéyda çaduragarâdi ç'en'n'eitchangattil atchuppaḍittadu* (« Ceci (est) le quadruple dictionnaire fait par Beschi; il a été imprimé au Collège de Madras) », s. d. (1824).

Pet. in-fol. 2 col. — (vj)-179-33-20-86-12-31-36-(ij)-139-2-6 p.

Une note préliminaire indique que ce dictionnaire, dont la publication avait été recommandée en 1819 par M. F.-W. Ellis, a été faite en 1824, sur l'ordre de M. Richard Clarke, directeur du Collège de Madras, et par les soins de Tandavarâyamodéliar et de Râmatchandrakavrâya, professeurs de tamoul au Collège, qui ont revu les manuscrits et ajouté des suppléments.

11. c — TAMIL Dictionary. *Vîramâmunivar çeyda çaduragarâdi...Madras*, public instruction press, 1860.

Pet. in-4° — vi-507 p. à 2 col.

Les suppléments ont été incorporés dans chacune des divisions.

11. d — M. Ariel cite une édition, qui aurait été la seconde : « Madras, Commercial advertiser office, 1845, in-8°, 335 p. » Mais j'ai vu indiquée aussi, comme seconde édition, celle « par le rev. J. Smith, Madras, Church Mission press, 1835 ». Il existe encore une réimpression de « Madras, çaka 1770, c'est-à-dire 1848 ».

Il y a enfin l'édition de la Mission de Pondichéry :

11. e — QUADRUPLE dictionnaire tamoul de Beschi... *çaduragarâdi... Pondichéry*, impr. des Missionnaires, 1872.

In-8° — (viij)-367 p.

Préface de deux p. (v-vj) en prose tamoule, dans laquelle l'éditeur (* le P. Dupuis) critique les éditions antérieures. Il suppose que le texte de Beschi a dû être altéré par des correcteurs indiens non convertis au christianisme ; mais il ne peut le vérifier, faute de manuscrits originaux. Or, nous avons au moins un manuscrit contemporain de l'original, celui de la Biblothèque Nationale. En comparant ce ms. avec l'édition imprimée de 1824, j'ai constaté d'assez importantes différences.

Dans la première partie, par exemple, *amalan'* que cite le P. Dupuis est expliqué seulement *kaḍavuḷ*, et non comme dans l'imprimé *arugan'-kaḍavuḷ-çivan'*. En revanche, *âçi* est traduit *pôr-vàjttu* et non pas *vàjttu* seulement. D'autres fois, les explications ne sont pas les mêmes; ainsi *agôçaram*, qui est ajouté entre les lignes, est rendu *aḍangâmei* et non *ar'iyônàmei*. De plus, beaucoup de mots de l'édition de 1824 manquent au manuscrit de 1732.

Dans la seconde partie, le manuscrit, où souvent le nombre de synonymes indiqués est marqué par un chiffre, paraît plus abondant que l'imprimé. Il en est de même de la quatrième partie, où par exemple l'imprimé donne *àn'd'òr* et *çàn'd'or* là où le manuscrit porte *àn'd'òr*, *în'd'òr*, *çàn'd'òr*, *màn'd'or;* les explications qui accompagnent les deux mots communs sont d'ailleurs un peu différentes.

La troisième partie est au contraire beaucoup plus courte dans le manuscrit. Ainsi, au *k*, on trouve l'énumération *kaṇak-kuvagei-4*, *kaṇam*-18, *kaṇḍam*-9 ; dans l'imprimé, on a de plus *kaṇam* -8 et *kaṇiḍam*-8. De même, au *p*, le manuscrit n'a que *pâl*, *pir'appu* et *puṇṇiyam*, alors que l'imprimé a huit mots dont un, *pirabandam*, occupe quatorze colonnes.

Mais il faut remarquer que l'ouvrage est daté de 1732 et que le ms. de la Bibliothèque remonte au plus tard à 1737. Or, Beschi n'étant mort que dix ans après, il a pu lui-même faire

pendant ces dix années d'importantes additions à son ouvrage qu'il a pu en même temps corriger et remanier en beaucoup d'endroits.

12. a — ✠ | VULGARIS | TAMULICÆ | LINGUÆ | DICTIONARIUM | TAMULICO-LATINUM | *Additis in Præfatione aliquot* | *Regulis necessario prælegendis* | AUCTORE | P. | CONSTANTIO JOSEPHO | BESCHIO | SOC : JESU. | *missionario* | A. D. MDCCXLIV. | (fleuron).

Ms. dont j'ai fait l'acquisition à Londres, il y a quelques mois. Il porte l'*ex-libris* de M. R. Clarke qui était, vers 1820, à la tête du Collège de Madras. Nous savons que ce fut à son instigation, ainsi qu'à celle de MM. F.-W. Ellis et B.-G. Babington que A. Mouttoussamipoullé se mit, en 1816, à la recherche des ouvrages inédits de Beschi. Dans son livre sur les *kur'aḷ* de *Tiruvaḷḷuvar*, M. Ellis cite plusieurs fois ce dictionnaire dont la publication, annoncée à Madras vers 1825, resta à l'état de projet.

Ce ms. relié en basane noire, avec dos en toile grise (réparé), mesure 220 mm. sur 152 (et 47 d'épaisseur sur la tranche). Le papier a 207 mm. sur 147 et les pages 189 sur 127 (62 première colonne, 3 blanc, 62 deuxième colonne). Les tranches, jadis rouges, sont décolorées ; les 31 premiers feuillets sont fortement tachés d'humidité, mais le ms., écrit avec soin, est partout parfaitement lisible.

Il comprend, outre deux feuillets de garde au commencement et deux feuillets de garde à la fin, 227 fts, dont les deux derniers sont blancs. Coll. : ft. 1 r° titre, 2-5 r° préface, 5 v° alphabet tamoul et lettres grantha, 6 r° abrévations, 6 v° blanc, 7-185 r° Première partie : dict. tam.-lat., 185 v° à 191 r° premier appendice : homonymes ou quasi-homonymes (*aṇḍam*, *andam*, etc.), 191 v° second appendice : note préliminaire, 192-213 aventures du guru Paramârta tamoul-

latin (deux col. en regard, le tam. à gauche, le latin à droite), 214 à 219 r° dialogue entre Vâma et un religieux (épisode du *Tâmbâvaṇi*, chant XXVIII, mis en prose), 219 v° blanc, 220 à 223 r° troisième appendice : « de annis ac mensuris tamuicis » sur 2 col., 223 v° blanc, 224 r° titre ainsi conçu : « + | pars secunda | in qua | lusitanis vocibus | latine explicatis | vulgaris idiomatis | tamulica | verba | adjunguntur | auctore | P. | Constantio Josepho | Beschio | Soc. jes. | Missionario | + », 224 v° blanc, 225 r° préface, 225 v° notes avec surcharges et ratures en tamoul et en portugais, 226-227 fts. blancs.

Le ms. est en somme en bon état. Les fts. ne sont pas chiffrés, mais ils portent tous des réclames. En tête de chaque colonne du dictionnaire on a mis, comme titre courant, les deux premières lettres du premier mot tamoul. Trois feuillets (217, 218 et 219) ont été suppléés d'une autre écriture et d'une encre plus jaune.

Le dictionnaire commence par *a*, *agangei* et les deux derniers mots sont *Kchêmam*, Sepultura — *Kchôbam*, Deliquium, languor.

Voici pour l'identification des copies, quelques extraits :

« *agattiyan'* s. *agastiyan'*. Quidam pœnitens non altior pollice, quem Sublimioris Linguæ Tamulicæ auctorem dicunt.

» *in'ugir'adu* pr. *n'dên* f. *n'uvên* imp. *n'u* inf. *n'a*. Parire in vulgari dicitur de vaccis, et bubalis in sublimiori idiomate etiam de hominibus. in 3ª persona præt. est *in'd'adu*. Vulgo tamen sæpe dicunt *in'it't'u*.

» *kaṭṭu*. 1° vinculum, 2° fascis... 3° impedimentum. . 4° cum semper plura sint, quæ in unum fascem ligantur, sumitur aliquando pro multus. a. um. Sic *kaṭṭajagu* multa pulchritudo singularis, etc.

» *kammâr'ar*. Nautæ.

» *kômiyam*. S. Gomyam. Urina vaccæ, capræ, etc.

» *çirippu*. Verbale Risus.

» *çiṇḍam*. Res abjecta despectibilis.

» *çidei*. Uxor idoli *râman'* dicti.

» *nîrkkaṭṭu*. Hydropisis species, impedimetum (*sic*) ad urinandum.

» *noḍi*. 1° Crepitus pollice, et digito medio factus, ut fit ad alliciendum canem. 2° Tempus quo manu capiti circumducta talis crepitus editur : dicunt unum *nâjigei* horam scilicet indicam, numerare 360 *noḍi* seu ex his 15 esse unum minutum horæ nostræ.

» *pir'ar*. Quod *parar* alieni item alij. L. Outros...

» *râṭṭu*. 1° Favus mellis. 2° Cancri, seu astaci species. L. Camaroens.

» *vâtchi*. 1° Dolabra fabri lignarij. L. Enxo. 2° *kalvâtchi* Instrumentum dolabræ instar quo Latomi lapides suo operi aptant.

» J. est L. quod tamen duplicatâ, quantum fieri potest, superius, interiusque, linguâ, eaque sic remanente dicitur L. crasso quidem sono ac nobis barbaro. »

A la fin du dictionnaire est cette note : « Finis Primæ Partis In quâ ad novem millia Tamulica Vocabula Latinè explicantur. »

Je ferai encore deux citations :

« *çindâmaṇi*. Proprie gemma incorrptibilis (*sic*) ex *maṇi* gemma et *çindugir'adu* corrumpi. Vulgo nomen Poëmatis tamulici omnium optimi ubi Laudatur Rex. *çîvagan'* dictus opus reverâ poëticum. profundi sermonis, à quo *kamban*, Auctor poëmatis *râmâyaṇam* dicti, profitetur se hausisse. Quæ scripcit (*sic*) de virtutibus, ac de gehennæ pœnis satis appositè loquitur: aliquando tamen impudenti venere fudatur.

» *çilambu*. Torques pedum cum aliquo intus tintinnabulo. adjectæ est *çilappu* : hînc liber dictus *çilappadigâram* quia narrat mortem cujusdam *kôvalan'* dicti cujus causa omnis

ab uno *çilambu* deducta est : liber reconditi sermonis, et à paucis explicandi : merito tamen ab omnibus laudattur (*sic*). »

Beschi commence sa préface ainsi qu'il suit :

« Ad lectorem. — Primo. A multis multo ante desideratum, et jam diu à me promissum vulgare Tamulicæ Linguæ Dictionarium in Lucem prodit. Labore pariter ac tædio plenum opus; sed materiæ humilitate nullatenus speciosum, et vix ab aliquo prædicabile : Ita sit planè satis superque mihi est, si peccato deletam Creatoris imaginem pristino decori restituere conantibus Apostolicis pictoribus famulatum præstans, colores terere, eosque paratos subministrare possim. Ipsi eloquentiæ laudem habeant, me ipsis verba contulisse gloriabor : plenos læti manipulos colligant ipsi, me tamen non sine labore sementem sevisse fateantur. Si Paulus omnium manibus contra Stephanum sæviisse dicitur; quia omnium vestes servavit : quin omnium ore colamoque (*sic*) in Domini vinea laborare me dicant, qui omnibus verba subministrare conatus sum? Non defuere qui ante me simili famulatu Missionariis inservire valuerint : quorum monumenta tamen vel periere prorsus, vel nescio quo casu adeò vitiata sunt, ut fidenter ea sequi non liceat, quin ipse tanquam qui cæcus cæcum sequatur, in foveam cadere jure timere debeat. R. P. Aloysius Natalis dez Bourgez (*sic*) natione Gallus ingenio ac pietate insignis, studio quoque ac labore indefessus, Apostolicus olim in Madurensi Regno mihi commissionarius, et hujus Malabaricæ Provenciæ (*sic*) decus, ac gloria. Ipse non satis laudato animi conatu, et multorum annorum studio ac labore, ingenti mole Dictionarium scripsit : sed cum vulgaris simul, ac sublimioris dialectûs vocabula omnia commiscere voluisset, ac Dictionario interserere synonimum; ad aspicentium terrorem in immensum excrevit opus, et quid vulgo motum, quid ignotum Tyrones dignoscere nequeunt. Præterea omnium errores quoque referre censuit. Sic, pro

umblico, posuit *koppuḷ, koppuj, kuppuḷ, kuppuj*, pro filo *iḷei, ijei, ejei, eḷei* et sic quam plurima, cum unum tantummodo qd primo loco appossui (*sic*), verum sit, cætera amanuensium errata : Hic fit ut verum à falso secernere nemo possit. Secutum eum cenceo (*sic*) consilium Evangelici Patris-familias, qui è pullulante segete zizaniam extrahere vetans, eam tempore messis secernendam ac cremendam servavit. Voluit, et ipse R. P. confeto (*sic*) opere falsa a veris discernere, ac expurgare : sed prius ad præmium laborum a Deo advocatus, sui desiderium reliquit nobis. Ejus autem opere admodum adjutum me fateor : licet illut (*sic*) cæco, ut ajunt, modo sequi me non censui, sed plurima non sine examine, ac delectu assumpsi.

» 2° Triginta integros annos in Madurensi missione, ubi nullo exterarum commercio corrupta suo nitore viget Tamulica Lingua, ipse transægi, et quæ tot annorum non tantum exercitio, quantum assiduo, ac nullatenus intermisso studio assequi potui, publicæ utilitati exponere cæteris justum, mihi vero seni ac laboribus fracto nimis arduum videbatur. Superiorum tamen jussibus obsequendo, dum rude me donatum iri putarem, in arenam descendere coactus, audacter operi manum apposui : et Deo opt. Max; qui onus imposuit, vires suppeditante, ad majorem ejus gloriam inchoatum opus, singulari ejusdem ope, ad exitum brevi perductum est.

» 3° Duplicem Tamulica lingua dialectum habet *koḍuntamij* seu vulgaris una : altera *çentamij* seu sublimis dicitur... » Et Beschi compare ces deux dialectes, le premier au portugais et le second au latin. Il ajoute : « Quare de ijs quæ ad *çentamij* sepectant (*sic*), cum seorsim Dictionarium jam dederim, et synonimum : tanquam si latina verba lusitanice v. g. explicarem : (*sic*) ibi sublimioris linguæ voces per vulgarem tamulicam linguam exposui. » Plus loin, il parle de sa grammaire : « ut docuimus in Grammatica; »

« Verba imperij, ut in grammaticâ placuit appellare, vix unquam referam » (il s'agit des causatifs *çeyvikkir'ên'*, *çolluvikkir'ên'*), etc.

Les deux derniers paragraphes de la préface sont ainsi conçus :

« 16° Quare his prænotatis munitum opus è manibus tandem dimitti quale subinde reversurum sit, nesciens. Vix enim scribarum manibus teri incipiet, ac statim alieno pulvere sordescere necesse est. Attamen licet opus hoc multum amanuensium desidiâ patietur damni, vereor sanè ne sciolorum (*sic*) audaciâ plus adhuc. S. amittat sui S. ducat alieni. Nec desunt enim ex indigenis, qui Tamulicam linguam ab utero hausisse se freti, exteros elato supercilio despiscere (*sic*); ac passim censurare, nec non edocere audacter præsumant. Non animadvertentes tamen, linguas omnes sicuti aquas, vel in nativo solo, si motu careant, corrumpi : continuo autem veluti actas studio, vel apud exteros puriores inveniri posse : Ijs quæ plenis evoment buccis, rationem reddere nequeunt, et tamen obstinatè declamant, quasi se pro ratione satis esse censentes. Vel artographiæ (*sic*) regulas ne à limine quidem salutarunt unquam, et quæ somniant ipsi, cæteris regulam esse vellent. Quorum dictis non semel Tyrones decipi, et cæcum cæcos sequentes, simul in feveam (*sic*) cadere vidi quam pluries. Quare felix opus hoc dicam, si ita cautè servetur, ut congenitu retineat, et adventitia non admittat. Deus autem opt. max. qui et opus imperavit, et ope sua perfecit, idem omnibus perutile efficere non dedignetur.

» 17° Reliquum est, ut vos omnes, qui ad divinum Redemptionis opus à Supremo Mediatore nostro, et unico omnium Salvatore Christo Domino, tanquam coadjutores electi ad exteras hasce regiones læti accesistis (*sic*); nullo labore perteriti, toto animi conatu in hujus linguæ studio incumbatis. Sinuosas caracterum formas effingere, asperos literarum

sonos inflectere, dissonos vocum sensus retinere, barbaras Grammaticæ leges adsciscere, et demum hisce sani modis, exteras, difficiles, ac barbaricum quid sonates (*sic*) linguas ediscere, jam non tenerâ ætate viris, labore quidem, et fastidio plenum opus. Sed virtutis studio, et animarum zelo, ad majora suetos, hic cum pueris puerascere, ac infantili simplicitate balbutire, adeò laudandum est, ut de similibus dictum ab Apostolo jure censeam : estote parvuli, ut mentibus perfecti sitis. Hujusmodi viris, non ætate pueris, sed virtute puerascentibus Regnum Cœlorum promisit Christus. Quo proposito præmio, licet firmo veluti in lubricâ viâ scipione innixos, in arduis confirmari nos, laudabile reverâ sit, in hoc tamen studio Dei voluntatem, ac beneplacitum nos agere certò scientes, præter hoc ipsum, quod ei placere meruimus, non aliam requiramus mercedem. Deo opt. Max. jubente incipiamus alacres, eoque adjuante (*sic*) virili animo puerilia tractando, divina complere studeamus. Ille ipse, qui ex ore infantium sibi laudes perficere solet, complanatis omnibus difficultatibus nunc balbutientes vos, brevi sermone disertos ac eximios sui præcones facilè efformare, ut precor, non dedignabitur. Valete. »

Un détail qui peut servir à établir la date exacte de la composition ou de la rédaction définitive du dictionnaire : au mot *carucham*, l'auteur donne la liste des soixante années du cycle indien. Or, il donne pour correspondant à la première année *pir'abava* l'an 1747. Mais si nous nous reportons, dans le vocabulaire, aux noms des dernières années, voici ce que nous y lisons :

« *tundumi*. 56us annus ex eorum 60. fuit anni Chr. 1742 et erit 1802.

» *rudôt'kàri*. 57us annus ex 60. est hic an. Chr. 1743 eritque 1803.

» *rattàchi*. 58us annus ex eorum 60. erit à Chr. 1744.

» *kur'ôdanavarucham.* 59us annus ex eorum 60. erit Chr. 1745 et 1805.

» *akchayam.* 2° Nomen ultimi ex sexaginta ipsorum annis : erit Annus Christi 1746. »

On peut donc donner à cet ouvrage la date de 1743.

Nous reviendrons ci-après sur les *appendices.*

D'après la composition du ms., tout cela ne formait que la première partie de l'ouvrage, dont Beschi se serait, d'ailleurs, proposé de faire un dictionnaire tamoul-latin-portugais, car à beaucoup de mots il a ajouté la traduction portugaise marquée par la lettre L. — La seconde partie aurait été un dictionnaire portugais-latin-tamoul; le ms. n'en contient que la préface, ainsi conçue :

« In hac secunda parte, lusitanas voces præponere censui : hæc enim lingua hic in India ferè omnibus communis est. Plura tamen, non inficior, ab omnibus genuino nequaquam sensu intelligentur. Quare, ut omnium utilitati consulerem, semper lusitanis vocibus, latinam notionem adjungo, unde fit, ut ordine quidem Alphabetico lusitanæ tantum voces veniant, sed omnia latine explicata proponam. Duplicato labori parcere nolui, ut ex communi omnium zelo duplicatum quoque fructum capere possem.

» Nec in ingentem molem crescere opus, pauciora, quam potui, elegi vocabula : et cum lusitana lingua synonimis abundet, non omnia, sed unum aut alterum, quæ magis nota mihi visa sunt, et quæ magis usui necessaria, satis esse censui, et plerumque in lineâ nominum venient, et verba, vel è contra. Sic in substantivo reperies adjectiva, adverbia, et appellativa, etc. Hoc enim dictionarium ad hoc inservit, ut suæ mentis conceptum, et alia inveniet, quibus possit se explicare. Eodem modo lusitanis vocibus non omnia Tamulice correspondentia verba, sed quæ plana magis ut usu trita sunt, subscribam non verborum conjugationem, seu construc-

tionem referam : quæ omnia in prima parte quærenda sunt. Siquidem hujus 2ae partis consilium omne in hoc vertitur, ut virtute Pueris balbutire connantibus (*sic*), vulgariora suppeditat, et ad magis ardua facile sternat viam. Quæ minus honesta sunt, omittam omnia : ea enim ad cautelam in prima parte diligenter adnotavi ; hîc autem omittam, quia ad usum honesto viro necessaria non censeo : ea enim usurpare dicendo : minimè oportet, oportet tamen audiendo intelligere. Nemo tamen me nimia brevitate criminetur. Quæ hîc referem omnia, diligenter evolvant Tyrones, mente retineant, assiduo terant usu : ac brevi necessaria hîc non desiderari, facile cognoscent. »

On pourrait croire que ce ms. est le ms. même autographe de l'auteur. Il est certain qu'il est d'un Européen et que l'écriture ressemble beaucoup à celle des Jésuites italiens, à celle, par exemple, des P. Robert de Nobili et Vico. Mais les négligences de copie et les fautes d'orthographe indiquent que c'est une simple œuvre de scribe : l'écriture du manuscrit comparée avec deux signatures de Beschi, les seules autographes qu'ait pu trouver le savant et aimable P. Sommervogel, confirme cette dernière hypothèse.

Dans son *Examen* des livres orientaux de la Bibliothèque de la Propagande, Paulin de Saint-Barthélemy, après avoir parlé de la grammaire de 1738, ajoute : « Extat praeterea R. P. Beschi, linguae tamulicae prestissimi viri, vulgaris tamulicae linguae dictionarium manuscriptum, cuius exemplaria plura in India vidi » (p. 54, § V). En 1870, la librairie Quaritch, de Londres, offrait un exemplaire du dictionnaire tamoul-latin, formant un vol. in-folio de 383 p. à 2 col., et un exemplaire du dictionnaire portugais-latin-tamoul, remontant à 1780 environ, qui formait un in-4° « royal » de 220 p. à 2 col.

13. — DICTIONNAIRE portugais-latin-tamoul, par le P. BESCHI, ms.

Voyez le n° précédent.

12. b — DICTIONNAIRE tamoul français, pour expliquer le tamoul vulgaire, avec une préface où sont exposées plusieurs règles qu'il faut sçavoir avant de faire usage du dictionnaire. Composé par le R. P. Constant-Joseph BESCHI, de la Congrégation de Jésus, missionnaire de l'Inde. L'an 1744.

Au verso du titre cette épigraphe : « Ad majorem dei gloriam Virginis matris Mariæ decus et religionis christianæ catholicæ romanæ incrementum. Amen. »

Ms. de la Bibl. Nat. n° 215, provenant de la collection Ariel. Copié en 1849, à Pondichéry, sur une copie exécutée en 1806 et appartenant à M. Arthur Gallois-Montbrun (elle comprenait 188 fts à 2 col.). Collationné plus tard sur trois autres copies appartenant l'une à Râdjapa-Annasâmi-Aiyer (576 p. à 2 col., sans date), l'autre à M. Mottet (12-312 p. à 2 col., s. d.), et la troisième à M. Faciolle (1781, 318 p. à 2 col.). La copie Ariel forme (vj)-201 fts gr. in-4°.

La Bibliothèque Nationale possède trois autres copies de ce dictionnaire, plus ou moins défectueuses et incomplètes : n° 210, 275 p. à 2 col., s. d., mais ancienne; n°s 211-212, vj-157 et 158-316 p., s. d.; n° 217, 257 fts à 2 col., s. d., mais ancienne. Aucune de ces trois copies n'a de titre et, à toutes les trois, les préliminaires et les annexes manquent.

L'ouvrage commence par « *a*, *agam* » et les deux derniers mots sont « *kchomam*, sépulture, — *kchobam*, langueur, pâmoison ».

Voici, pour l'identification des copies, quelques extraits de ces manuscrits :

« *agattiyan'*, *agastiyan'*. Certain pénitent pas plus haut que d'un pouce, auteur de la langue sçavante.

» *in'ugir'adu* P. *in'd'èn* F. *in'uvé'n* Imp. *n'u* Inf. *n'a*. Mettre bas (vaches ou buffles); 2° dans le sublime seulement, enfanter. La troisième personne singulière du prétérit est *in'd'adu*, cependant on dit plus souvent *init't'u*. »

Je citerai encore les notices sur les deux poèmes tamouls les plus originaux :

« *çindâmaṇi* R. *maṇi*, pierre précieuse R. *çindugir'adu* se corrompre. Incorruptible. 2° Nom d'un poème excellent où on faict l'éloge d'un Roy appelé *çîvagan'*, ouvrage poétique et sçavant; *kamban'*, auteur du poème appellé *râmâyaṇam*, dit en avoir profité. Il parle bien des vertus, de l'enfer, mais il est parfois obscène.

» *çilambu*, collier de pieds avec clochettes; *çilappu*, adjectif: *çilappadigâram*, livre qui narre la mort d'un certain *kôvalan'*, dont ce collier causa la mort, livre très difficile à entendre, mais au-dessus de tout éloge. »

Ce dictionnaire est certainement une simple traduction du précédent, comme on a pu le voir par les citations qui viennent d'être faites. On s'en convaincra définitivement en lisant la préface dont voici le commencement :

« Avis au lecteur,

» 1° Voicy enfin ce dictionnaire tamoul que j'ay promis depuis longtemps. C'est un ouvrage qui demande beaucoup de travail, qui est accompagné de beaucoup d'annexes, et qui n'a rien de beau ni d'attrayant. Malgré cela, j'ay travaillé de mon mieux, m'estimant fort heureux de préparer les couleurs aux peintres apostoliques occupés à rendre à l'image du Créateur, effacée par le péché, son ancienne beauté. Je leur cède toute la gloire de l'éloquence, c'est assez pour moy de leur fournir les paroles. Je me flatte d'avoir quelque petite

part à leurs glorieux travaux par le service que ce livre pourra leur rendre. Il y en a eu d'autres avant moy qui ont ambitionné de leur estre ainsy utiles. Mais leurs écrits, ou bien sont perdus, ou sont devenus si défectueux qu'on ne peut plus les suivre avec confiance, sans craindre justement de s'égarer. Le Révérend Père Louis Natal de Bourzes, jésuite français, recommandable par sa piété et son mérite, et d'un travail infatigable, qui a été, avec moy, missionnaire dans le royaume de Maduré et qui faisoit la gloire et l'ornement de tous ses collègues; ce digne ouvrier a donné un dictionnaire tamoul qui suppose une étude, un travail et un zèle au-dessus de tout éloge. Mais comme il a voulu mêler ensemble tous les mots du dialecte vulgaire et du sublime, et les insérer dans son livre, sans même retrancher les termes qui n'ont jamais été employés que par des ignorants, son dictionnaire est devenu si grand que son seul aspect suffit pour épouvanter les jeunes missionnaires qui désirent apprendre le tamoul... »

12. c — Beschi. Dictionnaire français-tamoul (*suivi d'un vocabulaire par ordre de matières, d'une chronologie, de la déclinaison et de la conjugaison tamoules, et d'un mémoire sur le calendrier indien). — Gr. in-4° de 290 p.

Ms. de la Bibl. Nat., n° 216, provenant de la collection Ariel. Il n'y a pas de titre, mais le fait que l'original se trouvait avec le dict. tamoul-français est une présomption en faveur de l'hypothèse qui l'attribue à Beschi. M. Ariel l'avait fait copier sur un ms. de 193 fts appartenant à M. Gallois-Montbrun.

Voici, pour l'identification des copies, quelques extraits. Le vocabulaire va de *abbaye : ìna àçâram* à *Zombay : namaskàram.*

« abonder. *mitchamâgir'adu-tiraḷâyirukkir'adu.*

» conscience. *nilamei-nîdam-manappûroam.*
» fleur double. *koṇḍeimalligei.*
» nuptial. *maṇavar'ei-kaliyâṇattukkuḍuttakâriyam.*
» nuque. *piḍari.*
» récent. *puduçu-navamâna.*
» sonde sirurg. *çelâkku.* »

La Bibliothèque Nationale possède une autre copie de ce dictionnaire (n° 218, 43 cahiers de 8 fts n. ch., soit 454 fts), sans titre et sans autre appendice qu'un syllabaire au commencement. Ce ms. a appartenu à Sonnerat. Il est moins complet que le ms. Ariel, plusieurs des traductions manquant; les trois derniers mots cités ci-dessus sont écrits *pédari, pudiçu, çélâgu.*

Une autre copie des deux dictionnaires tamoul-français et français-tamoul était en vente, en 1863 et en 1874, à la librairie Maisonneuve; on en demandait 40, puis 30 fr. Un autre ex. faisait partie de la collection van Alstein (il ne figure pas au Catalogue) : le dictionnaire tamoul-français avait le même titre que le prototype de la copie Ariel (avec quelques variantes : où sont plusieurs règles, de la Compagnie de Jésus) et la même épigraphe ; c'était un petit in-4° ; le dictionnaire français-tamoul était intitulé : « Petit dictionnaire français-tamoul, composé par le R. P. Constant Beschi, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, avec l'aide du tamoul-français suffisant pour pouvoir s'énoncer sur tout. Ad majorem Dei Deiparæque semper Immaculatæ gloriam. »

Il est probable que ces ouvrages n'ont pas été proprement faits par Beschi lui-même, mais composés peut-être à Pondichéry, d'après son dictionnaire tamoul-latin et son dictionnaire portugais-latin-tamoul.

14. a — Fabula de ethnicorum magistro Paramartacuru dicto a P. Josepho Constantio Beschio, S. J.,

Tamulica lingua scripta et ab ipso Auctore in Latinam versa. — *Viramâmunivar... Pudicherii*, e typ. Miss. Apost., 1845.

In-12, lat. et tamoul en regard. Ce sont en réalité deux brochures, l'une latine et l'autre tamoule, interfoliées l'une dans l'autre. La brochure latine a (iij)-39 p., les nos 2 à 28 sont aux pages impaires et les nos 1 à 39 aux paires. La brochure tamoule a 40 p.

Premier appendice du *Dictionnaire tamoul-latin* de Beschi, composé par lui pour servir de texte d'étude.

14. b — THE ADVENTURES of the Gooroo Paramartan, a tale in the tamul language, accompanied by a translation and vocabulary, together with an analysis of the first story. By Benjamin BABINGTON, of the Madras civil service. *London*, J.-M. Richardson, MDCCCXXII.

In-4° — (vj)-xij-(i)-243 p.

Coll. : faux-titre, titre, dédicace, préface (xij p.), erratum, texte tamoul (1-48), titre, traduction anglaise (51-107), titre, vocabulaire (111-193), titre, analyse du premier conte (197-243).

14. c — *Paramârta'kuruvin'kadei*... Conte du Guru Paramârta (publié) avec l'autorisation des supérieurs, avec correction et révision, comme l'a donné Vîramâmuni en tamoul et en latin. *Pondichéry*, imprimerie de la Mission, 1859.

Texte tamoul seul.
(iv)-34 p. in-12.

14. d — 2e édition. *Pondichéry*, 1865 (?).

In-12 — (ij)-38 p.

14. e — STRANGE surprising adventures of the venerable gooroo Simple, and his five disciples, Noodle, Doodle, Wiseacre, Zany and Foozle. Adorned with fifty illustrations, drawn on wood, by Alfred Crowquill. *London*, Trübner and C°, 1861.

In-8° — 223 p.

Coll. : p. 1-4 faux-titre et titre, 5-8 table, 9-10 liste des gravures, 11-15 avis de l'éditeur, 17-35 introduction, 37-174 traduction paraphrasée du conte de Paramârta, 175-215 notes et explications, 217-223 glossaire.

14. f — LE PANTCHA-TANTRA... aventures de Paramarta et autres contes... le tout traduit pour la première fois sur les originaux indiens, par M. l'abbé J.-A. DUBOIS. *Paris*, J.-S. Merlin, M.DCCC.XXVI.

In-8° — xvj-416 p.

Les aventures de Paramârta occupent les pages 229 à 338. La traduction n'est d'ailleurs pas littérale; c'est une paraphrase assez libre.

14. g — LE PANTCHA-TANTRA, etc., illustré de 13 eaux-fortes, par M. Léonce Petit. *Paris*, A. Barraud, MCCCLXXII.

In-8° — xvi-416 p.

Ce sont simplement les exemplaires restant de l'édition de 1826, dont on a refait le titre et le faux-titre et auxquels on a ajouté treize eaux-fortes hors texte.

14. h — AVENTURES du gourou Paramârta, conte drôlatique indien, traduit par l'abbé DUBOIS, orné de

nombreuses eaux-fortes par Bernay et Catelain. *Paris*, A. Barraud, 1877.

In-8° — (vj)-ix-186 p. — Titre gravé.
Préface de Francisque Sarcey.
8 gravures hors-texte et un grand nombre dans le texte.

14. i — LES HUIT AVENTURES du gourou Paramârtta, contes tamouls, traduits par Gérard Devèze. *Louvain*, impr. J.-B. Istas, 1890.

In-8° — 48 p.
La couverture sert de titre.
Extrait du *Muséon*.

15 — *Vâman'çarittiram*. Histoire de Vâma (second appendice du *Dictionnaire* de Beschi).

Ce dialogue n'a été imprimé qu'une fois, à Madras, en 1843 (aux p. 23-28 du recueil de A. Mouttoussamipoullé (n° 3. a ci-devant); la traduction latine n'a jamais paru. On sait que ce morceau est un abrégé du chant XXVIII du *Tèmbâvaṇi*.

16 — *Tirutchabei kaṇidam* « Comput ecclésiastique ».

Je suis presque sûr que, sous ce titre, les biographes ont voulu désigner le troisième appendice du *Dictionnaire*, le mémoire sur le calendrier indien. Ce mémoire a été publié par moi, en français, dans la *Revue de Linguistique* (t. XX, 1887, p. 97-113), avec une note préliminaire, sous ce titre « Correspondance du calendrier hindou et du calendrier grégorien ». J'ignorais alors qu'il avait été publié, également en français, aux p. 383-402 de l'ouvrage suivant : « *Lettres sur Constantinople*, de M. l'abbé Sevin... suivies de plusieurs lettres... On y a joint un mémoire du savant Beschi, sur le calen-

drier de l'intérieur de l'Inde, revu par Jérôme LALANDE..., *Paris*, Obré, an X (1802), in-8° de xvj-452 p. L'éditeur, M. l'abbé Bourlet de Vauxcelles, ne dit pas d'où est tiré ce mémoire ; il en parle seulement ainsi dans son introduction : « Cette collection est terminée par un mémoire sur le calendrier de l'intérieur de l'Inde, par Constant-Joseph *Beschi*, missionnaire modeste qui se livroit avec un égal succès à des travaux évangéliques et littéraires. M. de Lalande a bien voulu dérober quelques moments à ses importantes occupations, pour revoir ce calendrier. » A la p. 385, une préface de dix lignes recommande ce « mémoire d'un savant qui a séjourné pendant trente années entières dans l'intérieur de l'Inde ». Au titre, p. 383, on lit : « Imprimé sur l'original, qui n'a jamais été publié. » Le texte est conforme à celui que j'ai publié et que j'avais emprunté au ms. Ariel et à celui de la librairie Maisonneuve, mais, dans le titre, on a substitué au mot « missionnaires » le mot « voyageurs ». Dans ces trois textes, on lit ce passage : « ainsi l'an 1745, juin commença » ; le texte latin a « incipiet » ; la traduction française a donc été faite après le mois de juin 1745. Mais le travail de Beschi est beaucoup plus ancien. Le P. Cœurdoux en parle de la façon suivante dans ses lettres au P. Souciet : « J'espérois envoyer à V. R^ce^ un petit mémoire composé par un P. Italien qui est parmy les Pères portugais sur la méthode dont se servent les calculateurs Indiens pour trouver les calendes de chaque mois, &c. Après l'avoir traduit, je l'ay renvoyé à ce R. P. qui entend un peu le français. Comme nous sommes fort éloignez l'un de l'autre et qu'il n'y a point de poste réglée dans ce pays, je prévois que je ne pourroy le recevoir et le faire partir avant le départ des derniers vaisseaux (Chrichnabouram, le 2 novembre 1733). » — « Je ne vous envoye point le petit écrit dont je vous ai parlé et qui traite de la manière de trouver le commencement des mois in-

diens solaires. Comme ils sont lunaires dans ce canton, j'ay négligé cette bagatelle à laquelle je pourray revenir, quand la Providence me rappellera dans le païs tamoul, où l'on se sert de mois solaires (Madigoubba, le 10 septembre 1734).» — « Vous aurez apris la mort du P. de Bourzes... Pour ce qui est du prétendu traitté du P. Constance Beschi dont vous parloit le pauvre deffunt, c'est un fort petit écrit sur la manière de trouver le commencement de l'année et des mois indiens pour le païs *tamoul*, où l'année est solaire. Le P. Beschi, qui l'avoit mis en latin, me l'avoit communiqué, et j'avois commencé à le mettre en françois en y faisant quelques changemens; comme je vins alors dans le païs *tenougou*, où les mois sont lunaires, quoique l'année soit lunisolaire (ce qui, je crois, n'est connu d'aucun calculateur indien de ces cantons), j'ay négligé de mettre la dernière main à cette petite méthode, ce que je tâcherai de faire lorsque quelque raison m'obligera de revoir Pondichéry et le païs tamoul (Darmavaram, 13 sept. 1735).» En 1733, le P. de Bourzes écrivait au P. Souciet : « On a découvert enfin la cause de l'inégalité des mois; je suppose que nos Pères de Pontichéri l'auront communiquée en France. J'ay veu là-dessus un petit traitté composé par un de nos Pères de Madurey (le P. Joseph Constance Beschi, italien); j'en avois fait le précis, pour le communiquer à V. R^ce^, et comme je ne l'ay pas maintenant, je ne puis vous dire que ce qui m'en est resté en gros dans la mémoire... Le P. Beschi dit: enfin j'ay achevé le traité des mois et années indiennes; je dis traité, parce que mon ouvrage est plus long que je ne croiois. » Serait-ce la traduction du P. Cœurdoux que l'abbé Sevin aurait imprimée?

17. a — J. M. J. A GRAMMAR by the reverend father C. J. BESCHI, Jesuit missionnary in the kingdom of Madura. — *Tirumadureitchentamijdêçigarum-dai-*

riyanâdaçuvamiyaḷumâgiya - Vîramâmunivar - tiru - vâymalararndulitchéyda-vaindilakkaṇat-tonnûlviḷakkam-mûlamum-ureiyum « Explication des vieux traités sur les cinq parties de la grammaire, en laquelle a daigné s'épanouir la bouche sacrée de Vîramunivar qui était aussi Dâiriyanâdaçuvâmi et qui cultivait le pur tamoul du Maduré; texte et commentaire... » *Pondichéry*, impr. C. Guerre, 1838.

In-folio, iv-119 et (ij) p. chiffrées 3-118-iv; les pages blanches (v° du titre, v° de la p. chiffrée 39 et v° de la p. chiffrée 118) ne sont pas comptées.

Édité par Vêdagirimodéliar, de Kâlattur, aux frais de Mariésavériâpoullé, de Nellittôpe; l'éditeur a ajouté des références tirées des grammaires originales et des exemples empruntés aux auteurs classiques.

17. b — On m'a fait connaître qu'il existerait une édition plus moderne imprimée à Madras, S. Joseph's Press, par les soins de M. S. Yagappoullé, mais je n'ai pu avoir aucun détail sur cette édition dont je n'ai pu me procurer aucun exemplaire.

17. c — Clavis humaniorum litterarum sublimioris tamulici idiomatis auctore R. P. Constantio Josepho Beschio, Societatis Jesu, in Madurensi regno missionario. *Tranquebar*, evangelical lutheran mission press, 1876.

In-8°, viij-171 p. (dont 162-171 pour les errata).

Impression dirigée par M. K. Ihlefeld. Aux frais et par les soins de A. Burnell, d'après un manuscrit corrigé par l'auteur lui-même. Ce manuscrit avait appartenu à B.-G. Babington, qui le tenait de F.-W. Ellis. M. Ellis, président

du Conseil des directeurs du Collège de Madras, avait fait faire en 1816, comme nous l'avons vu, des recherches dans les environs de Trichenapally et de Tanjaour, où l'on supposait que Beschi avait pu laisser des manuscrits. Cette copie de la *Clavis* provenait sans doute de ces recherches; c'est probablement celle qui était offerte, au prix de 30 sh. (37 fr. 50), dans deux catalogues d'un libraire anglais publiés en 1870 et 1872.

Cet ouvrage est-il réellement de Beschi? On a quelques raisons d'en douter, bien que jusqu'ici tous les tamulisants aient admis cette attribution. Il paraîtrait que la *Clavis* aurait été composée après le *ton'n'ùlviḷakkam* dont elle serait en quelque sorte une adaptation européenne. Les deux ouvrages se correspondent en effet exactement, quoique la *Clavis* soit beaucoup moins développée. Les citations, où celles du *Têmbâvaṇi* abondent, sont généralement les mêmes.

Ce qui est absolument certain, c'est que Beschi a composé en 1728 la grammaite du tamoul vulgaire qui fut imprimée à Tranquebar dix ans après, en 1730 la grammaire du haut tamoul, et en 1732 le *Thesaurus*. Les deux grammaires se complètent fort bien l'une l'autre, et la seconde contient un ensemble de notions très suffisantes. La composition d'une troisième ne paraît guère avoir été nécessaire; il est remarquable du reste que l'auteur ne parle jamais dans la *Clavis* de sa grammaire du haut tamoul; il fait seulement allusion à celle de la langue commune en ces termes : « licet in vulgari grammatica cap. I plura de litteris Tamulicis præceperim; » ailleurs, il dit encore « in vulgari diximus ».

La première observation qui m'a donné l'idée que la *Clavis* pouvait n'être pas de Beschi, c'est que j'ai trouvé deux pages de ce livre dans un manuscrit, déjà ancien, d'une traduction latine des *kur'aḷ*. Il y aurait donc un lien entre ces deux ouvrages.

Parmi les manuscrits rapportés à Madras en 1816 par Mouttoussamipoullé, il y avait plusieurs petits poèmes de Beschi et un certain nombre d'ouvrages plus étendus, notamment deux copies originales d'une traduction latine des *ku'raḷ*[1], l'une sans le texte, écrite on ne savait plus par qui, et l'autre avec le texte ; ce dernier provenait du P. Potensa, successeur de Beschi dans sa dernière résidence.

Dans son travail sur les *kur'aḷ* (inachevé, 304 p. in-4°, *Madras*, 1822), M. Ellis cite plusieurs fois « le commentaire latin », sans oser l'attribuer formellement à Beschi, qu'il regarde cependant probablement comme l'auteur de la *Clavis*. Quoi qu'il en soit, l'une des deux copies en question est sans doute celle, provenant de M. Ellis, que M. Walter Elliot a donnée en 1877 à la Bibliothèque de l'India Office à Londres. Ce ms., utilisé par MM. Graul et Pope pour leurs traductions, était primitivement un peu incomplet, mais il avait été complété, on ignore d'après quelles sources, par MM. Drew et Brotherton. A Paris, la Bibliothèque Nationale possède une

1. La première mention qui ait été faite des *kur'aḷ* dans un livre européen se trouve à la p. 374 de l'ouvrage suivant : « Herrn Bartholomæus Ziegenbalg... ausführliche Berichte... *Halle*, 1713 et ss. » en ces termes : « Diruwálluwer ist einer von ihren besten Moralien Büchern. » Mais une indication plus précise et plus complète est donnée aux pp. 316-321 des *Essais historiques sur l'Inde*, par M. de la Flotte, *Paris*, M.DCC.LXIX (in-12 de (iv)-360-(ij) p.) : « le seul traité de morale que nous avons de ce peuple a été écrit par un ancien & fameux docteur de l'Inde appellé *Vallouren*. Son livre est intitulé *Coral;* » M. de la Flotte cite vingt-deux strophes dont les suivantes correspondent aux distiques n°s 1, 2, 3 et 5 rapportés ci-dessus :

1. Dieu est éternel, le commencement ou principe de toutes choses, comme la lettre A est la première de toutes les autres.

2. Toutes les sciences ne sont que vanité à ceux qui n'adorent pas Dieu.

3. Le son des instruments de musique paraît beau à ceux qui n'ont pas entendu le gazouillement de leurs enfants.

5. Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, & lui déchirent le sein en labourant, de même devons-nous rendre le bien pour le mal.

copie complète de ce commentaire latin, faite par Ariel lui-même, du 17 octobre au 27 novembre 1847, à Pondichéry, sur un exemplaire appartenant à la Mission et portant ce titre : « Moralia Tiruvalluveni RR. P. C. J. Beschius, Societatis Jesu, latinâ paraphrasi nec non ad verbum interpretatione illustravit. » Ce dernier ms., qui remonte environ au milieu du XVIIIe siècle, se compose de 244 p. petit in-4°. M. Ariel avait collationné sa copie avec une autre, comprenant seulement les 33 premiers chapitres, qui était jointe à un exemplaire de la Grammaire du haut tamoul. Ces mss., comme on le verra tout à l'heure, sont généralement conformes à celui de l'India Office. Mais, en 1886, j'ai fait à Londres l'acquisition d'un ms. dont la reliure était en mauvais état et qui se compose de 543 p. petit in-8° sans titre spécial ; il comprend le texte et la traduction latine des deux premiers livres des *kur'al*, accompagnés quelquefois de la transcription et quelquefois aussi de l'explication mot à mot. Un certain nombre de feuillets, qui manquaient, ont été suppléés d'une écriture plus moderne ; la plus ancienne doit remonter à quelque cent ans.

Il me paraît intéressant de comparer ces deux traductions et d'en rapprocher les quelques strophes isolément traduites dans la *Clavis* et dans la Grammaire du *çentamij*, qui, elle, est sûrement de Beschi : je choisis au hasard sept strophes ; il est remarquable que, dans la *Clavis*, la plupart des citations ne sont pas traduites :

1. *Agaramudalavéjuttellâmâdi*
Bagavan'mudat't'éyula...gu (I, 1).

Clavis. Alphabeti litteræ omnes incipiunt ab A, et orbis universus a Deo initium sumit.

Ariel. Litteræ omnes caput habent litteram A, mundus caput habet Deum.

Ellis. Litteræ omnes caput habent litteram A, mundus principium habet numen primordiale.

J. V. Littera A est prima omnium litterarum, ita Deus est mundi caput.

2. *kat't'adan'âlâyapâyan'énkolvâlar'iva nat't'âḍojâarêni*..... *l* (I,2).

Clavis. Quid didicisse prodest, si sapientissimum i. e. Deum non adorant?

Gram. Quid prodest scientiarum studium, nisi inserviat ad cultum Dei omnium sapientissimi?

Ariel. Plurima didicisse quid amabo (*sic*) prodeat, nisi verearis bonos ejus pedes qui puram scientiam habet?

Ellis. Plurima didicisse quid, amice, prodest, nisi verearis bonos ejus pedes qui puram scientiam habet, i. e. sc. ab omni errore defæcatam?

J. V. Multa didicisse quid proderit nisi verereris bonos ejus pedes qui puram, id est veram, scientiam habet?

3. *Kujalin'idyâjin'idên'bartammakkaṇ Mâjaleitchot'kêḷâdava*..... *r* (VII, 6)

Gram. Tibias, cytharasque laudabunt qui filios suos balbutire non audierunt, ac si diceret horum vocem parentum auribus omni symphonia dulciorem esse.

Ariel. Fistulam ac citharam dulces vocabunt qui non audierunt suorum infantium imperfecta verba.

Ellis. Fistulam, et, etc.

J. V. Suos infantes balbutientes audire parenti est fistulæ dulcius ac citharæ sono.

4. *An'bin'oajiyaduyirnileiag'dilârk Ken'butôlpôrttavuḍam*..... *bu* (IX, 10).

Gram. Ex amore quo proximo auxilium præstamus, fit

ut corpus sit animæ basis; corpus vero eorum qui charitatem non habent non animæ basis sed pelle cooperta ossa dicendum est.

Ariel et *Ellis*. Quod amoris viam tenet, hoc est quod amorem habet, vivum corpus est; ii qui eo carent corpus habent ex ossibus pelle coopertis conflatum.

J. V. Per viam amoris, hoc est quia se amant, spiritus in corpore degit; qui amore carent corpus habent ex ossibus pelle coopertis, id est sine spiritu.

5. *Agajvâreittângunilampôlattammei*
Yigajvârppor'uttar'a..... *lei* (XVI, 1).

Gram. Non secus ac terra sustinet qui ipsam vomere scindunt, sic virtutis caput est conviciatoribus ignoscere.

Ariel et *Ellis*. Sufferre eos qui te despiciant instar terræ quæ sustinet eos qui eam calcant præstans est virtus.

J. V. Sicuti terra eos a quibus calcatur sustentat, ita sufferre eos qui te despiciunt est præstans virtus.

6. *Sir'eikâkkunkâppêvên'çêyyumagalir*
Nir'eikâkkunkâppêta.....*lei* (VI, 7).

Gram. Quid proderit exterior custodia, nisi mulier, quod præcipuum est, se ipsam custodiat?

Ellis et *Ariel*. Custodia quam faciunt exseratæ januæ quid proderit? Præcipua custodia debet esse ea quæ uxor suum honorem custodiat.

J. V. Uxori januæ custodia quid prodest? suum illa honorem custodire principalis debet esse custodia.

7. *Olittakâlénnâmuvariyélipagei*
Nâgamuyirppakkédu..... *m.* (LXXVII, 3).

Gram. Licet ingenti boatu fremat mare, quid erit ulterius? ac si diceret : non propterea transibit terminos suos.

Ariel et *Ellis*. Quid faciat (ou faciet) murium multitudo qui ipsum mare cum suo strepitu æquent? Si ipsorum hostis coluber sibilum edat omnes peribunt.

J. V. Quid faciat murium multitudo quæ ipsum mare æquet cum suo strepitu? statim ac coluber eorum hostis sibilum edat omnes peribunt.

Enfin, M. Ellis a relevé certaines faiblesses d'interprétation, certaines fautes de grammaire. Par exemple, les deux strophes 84 et 92 commencent par *agan'ámarndu*, qu'il faut évidemment lire *agan' amarndu* « l'intérieur, l'esprit, le cœur, — étant calmé, adouci, satisfait », comme expliquent tous les commentaires indiens. Or, le commentaire latin lit *agan marandu* « le cœur — étant raide, stupéfait » ; ma copie analyse les deux fois : « *agan*, animo, *marandu*, læto » ; celle d'Ariel analyse : « 1° *agan*, animus, *marandu* idem ac *maghilndu* lætari ; 2° *agan*, animus, *marandu* pro *malarndu* a *malardal*, lætum esse ». A la strophe 7, *tanakkuvamei* est traduit *sibi similem* au lieu de *sibi similitudinem*, tant dans ma copie que dans celle d'Ariel.

Quoi qu'il en soit, il résulte de ces observations et des traductions diverses que je viens de rapporter, toutes attribuées à Beschi, que si ces traductions sont réellement de lui, elles ne peuvent être que des essais, des tentatives de débutant, des projets sans consistance. Mais il est plus probable qu'il faut y voir seulement l'œuvre d'un autre missionnaire ou de plusieurs missionnaires, peut-être élèves ou secrétaires de Beschi. Le même disciple a pu rédiger la *Clavis* en la calquant en quelque sorte sur le *ton'n'ùlvoiḷakkam* du maître, et sans savoir que Beschi avait composé une Grammaire du *çentamij*. M. Ariel dit que le ms. original qu'il a copié paraît être un autographe de l'auteur. Cependant il faut remarquer qu'on y lit, sur le feuillet précédant le titre, cette note caractéristique, qui semble exclure une pareille hypothèse : « Codex manu-

scriptus quicum hic consentit, ut de tribus Moralium *Kur'aḷ* dictorum, supremam translator pudicè rejecit, duas solummodo tenet præeuntes, *Egomet*, *scriba*, titulum sequentem libro imposui. »

C. *Divers et douteux*

18 — *Gñânamuyartchi* « L'Effort de la sagesse » ou « le sage effort ». *Pondichéry*, 1843, in-12, 268 p.

On a souvent attribué à Beschi ce recueil de méditations qui paraît être du P. J.-V. Bouchet dont nous reparlerons. Il aurait pris le nom tamoul de *Gnânappragâçaçuvâmi* « le seigneur de la sage lumière »; je ferai remarquer cependant que les chrétiens tamouls rendent ordinairement par *Gnânappragâçan'* le nom « Louis de Gonzague ». Aussi a-t-on dit également que ce livre était du Père Louis d'Avour. Mais le Père Bouchet a résidé à Avour.

La Bibliothèque Nationale possède une vieille copie ms. de cet ouvrage (fonds tamoul, n° 463, ancien fonds n° XXIV), portée au grand catalogue de 1739 et qui comprend 175 et 9 p. gr. in-4°.

19 — *Vâkkiyaçittândam* (sk. Vâkyasiddhânta) « Détermination de la parole ».

Indication de Mouttoussamipoullé. Je n'ai rien trouvé de plus sur cet ouvrage.

20 — *Têvaçinêgamugândiram* (sk. Dêvasnêhamukhântra) « Raison de l'amitié divine ».

Indication de Mouttoussamipoullé.

21 — *Tirutchabeikkaṇidam* (sk. Çrîsabhâganita) « Comput de la sainte assemblée ».

Est-ce bien le travail sur le calendrier hindou (n° 16 ci-

dessus)? Est-ce une traduction du comput ecclésiastique ordinaire?

22 — *Gnânaviḷakkam* « Lumière » ou « Explication de la sagesse ».

En collaboration avec *Sittânandapandâram*, c'est-à-dire un autre missionnaire désigné sous ce dernier nom.

Indication de Mouttoussamipoullé.

23 — « Un traité de médecine malabare ».

Indication du P. Sommervogel. Le P. Caussanel écrivait de Palamcottah le 8 août 1899 : « Le P. Beschi avait composé deux ouvrages sur la médecine, peut-être même trois. Je n'en connais qu'un seul d'imprimé; mais où retrouver les manuscrits? » — Je ne sais quel est cet ouvrage de médecine de Beschi qui aurait été imprimé.

24 — « Grammaire télinga, avec traduction latine ».

Indication du P. Sommervogel.

Je doute beaucoup, pour ma part, que Beschi ait composé un pareil ouvrage. Je ne vois pas quand, comment et pourquoi il aurait appris le télinga, car il ne paraît avoir jamais quitté le pays tamoul.

P.-S. — Additions et Rectifications au précédent article. — J'avais envoyé cet article aux Pères Jésuites de l'Inde du Sud, et on a bien voulu me communiquer des observations du R. P. Caussanel, de Palamcottah.

En ce qui touche le P. de Bourzes, le savant missionnaire fait remarquer que ce Père « n'était pas chargé d'une petite localité de la côte », mais qu' « il fut presque tout le temps recteur de toute la côte; il était, pour la Pêcherie qui comptait cinquante mille chrétiens, ce qu'était le supérieur de la mission de

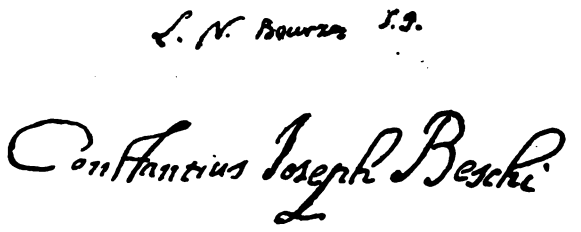
Maduré pour cette partie de la mission du Malabar. Les supérieurs du Carnate, du Maduré, de la Pêcherie, de Ceylan et du Travancore proprement dit étaient comme autant de vice-provinciaux. Je parle évidemment de l'époque où le Maduré n'avait pas encore de Supérieur Général. C'était presque toujours parmi les recteurs de la côte qu'on choisissait les provinciaux du Malabar, les archevêques de Cranganore, etc. Le P. Louis Natal de Bourzes, depuis sa rentrée sur la côte en 1723, fut presque constamment recteur de la côte jusqu'en 1735, époque de sa mort. En mai 1734, par ordre du P. Provincial, Jean Autunes, il dut se charger de la paroisse de Manapar, outre le rectorat de la côte. J'ai plusieurs notes de lui : il signe toujours *Louis Natal*, jamais *de Bourzes*[1]. C'était un homme d'une modestie singulière, très ardent au travail, ayant un talent merveilleux pour plaire à tout le monde. Son écriture est vraiment distinguée : la main est aussi ferme à la fin de sa vie qu'elle l'était à son arrivée dans la mission. Ses trois dictionnaires ont une valeur réelle; il a rendu lui-même de grands services au P. Beschi pour le tamoul ».

Au sujet du P. Beschi, mon savant correspondant observe qu'« il passa à Tuticorin les années 1742 et 1743; il était recteur du collège et supérieur de toute la région. En 1744, le P. Gaëtan Barreto, alors provincial du Malabar, l'appela à Manapar, d'où il l'envoya au séminaire d'Ambalaçate pour y enseigner la langue. C'est là qu'il mourut en 1747. Quoique épuisé de fatigue, il avait pourtant gardé une vigueur d'intelligence vraiment singulière ».

Il me paraît intéressant de donner ici, d'après des docu-

1. Les lettres au P. Souciet, à son frère, à Mme de Soudé, que j'ai eues sous les yeux, sont, au contraire, toujours signées *L. N. de Bourzes, L. N. Bourzes, Bourzes* ou *L. N. B.*

ments originaux, une signature du P. de Bourzes et deux du P. Beschi : la première de celles-ci est sans doute celle qui figure au bas de sa profession solennelle; la seconde est à la



fin des *Litteræ Annuæ* de la Mission du Maduré pour 1732, qu'il envoya au T. R. Père général.

2° *P.-S.* — Voici la première lettre qui ait été écrite en Europe pour annoncer la mort du P. de Bourzes. Elle est conservée à la rue Lhomond :

« La mort du R. P. de Bourzes vous sera aussi sensible qu'elle me l'est encore. Ce cher ami mourut le 1er vendredi de carême de cette année 1735 à Manapar où il étoit recteur pour la 2e fois. Le matin, il dit la ste messe; il s'y estoit préparé par la confession qu'il faisoit presque tous les jours. Sur les 4 heures du soir, il se sentit suffoqué. C'estoit un ulcere qui se deschargea dans le corps et qui lui osta toute connoissance. Cet accident dura 31 heures. Les matieres qu'il jetta par la bouche et par le nez ont fait voir quelle estoit la cause de sa mort. Tous les Pères de la province malabare l'ont regretté, comme le meilleur sujet qu'ils eussent eu depuis plusieurs annees. Il estoit aimé et estimé généralement de tous les Pères portugais. Consolons nous dans l'esperance

d'avoir le bonheur de nous rejoindre bientôt dans ce lieu où nous aimerons, sans crainte d'être jamais séparés de l'unique objet qui mérite d'être aimé. Ainsi soit il! — Estienne Le Gac. — Pondichery, le 1er octobre 1735. »

3° *P.-S.* — Pendant que je corrige cette épreuve, le Père Sommervogel a l'amabilité de me communiquer un très intéressant article du savant prof. E. Teza dans les *Rendiconti della R. Academia dei Lincei* (Classe di scienze morali, storiche e filologiche, Ferie academiche, luglio 1899, estratto dal vol. VIII, fasc. 7), et intitulé : *Di alcuni scritti del P. Dubois e del P. Beschi, missionari nell' India* (*Roma*, 1899, 22 pt in-12). L'auteur, au point de vue bibliographique, ne parle guère que du *Têmbâvaṇi* et du *Paramârta*. Il nous fait connaître que M. A. Agostini a retrouvé l'acte de baptême de Beschi. Né le 8 novembre 1680, à Castiglione delle Straniere, il fut baptisé le 13, par l'archiprêtre G. B. Conodia ; il eut pour parrain don Giulio Bosio, et pour marraine Onesta Cesselano ; son père était « le comte don Gandolfo Beschi » et sa mère « Elisabeth Beschi »; il reçut les prénoms de « Constant-Joseph-Eusèbe ». — M. Teza rappelle un article de M. R.-C. Caldwell fils, sur le *Têmbâvaṇi*, dans l'*Athenæum* du 5 décembre 1874. Il cite aussi l'opinion très dubitative d'un jésuite belge sur l'hypothèse qui a fait de Beschi le ministre de Tchandâçâhib: « l'imagination indienne va jusqu'à faire du P. Beschi le dewan ou premier ministre du nabab de Trichinopoly..... » (*Le Madouré....*, par le P. Auguste Jean (*Bruges*), 1894; t. I, p. 156).

Julien Vinson.

(A suivre.)

ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

(SUITE)

LES MOTS

La langue poule se présente comme une langue éminemment agglutinante ; et sauf de rares exceptions, les mots qui la composent peuvent être représentés par la formule :

$$R + r + r' + r'' + \ldots\ldots$$

R désignant la race principale, *r*, *r'*, *r''*....., désignant les racines accessoires dont l'adjonction à la racine principale modifie l'idée simple exprimée par celle-ci, au point de vue du genre, du nombre, de la personne, du mode, de la voix... Du reste, toutes ces racines adventices n'ont point encore perdu leur existence propre et nombre de suffixes sont employés comme articles, adjectifs démonstratifs, pronoms personnels, pronoms démonstratifs.

Ainsi en poul peu ou point de mots composés ; les mots dérivés par suffixation composent toute la langue.

L'exposé qui suit sera consacré à l'étude des racines

principales et des modifications qu'elles peuvent subir selon les circonstances de leur emploi. C'est assez dire que l'étude des racines accessoires sera menée de front avec la première.

Les racines principales peuvent se subdiviser en deux catégories :

1° Les racines substantives;

2° Les racines verbales.

Commençons par faire observer que les premières sont l'exception. Il semble pour qui étudie la langue poule (ou toute autre dont le mécanisme est aussi apparent) que l'homme, lorsqu'il a voulu parler, a d'abord attaché un vocable à chaque action, à chaque état, et par suite a d'abord créé le verbe, d'où le participe, d'où enfin le nom, en employant le participe substantivement, absolument comme nous disons :

Le passant, le mendiant.

Le problème pourrait cependant de pas s'être toujours posé de cette façon :

Il a pu arriver qu'un objet est venu à plusieurs reprises frapper brutalement les sens de l'homme sans éveiller d'idée verbale dans son intelligence, et cela parce que l'objet en question avait une manière d'être ou d'agir absolument *sui generis*.

Prenons deux exemples :

Le verbe *diw-dé* (racine *diw*) signifie en poul *sauter* et *voler*, soit d'une façon générale : être dans l'espace sans toucher terre.

Prenons une des formes du participe aoriste actif du verbe *diw-dé*, celle correspondante au genre *ndi;* on a ainsi *diw-ndi*, supprimons l'*n* parasite et substituons *r* à *d*, il vient *diw-ri*, qui est le mot général qui en poul signifie oiseau.

Aussi l'oiseau c'est le *étant dans l'air*.

Nous aurons plus tard occasion de revenir sur la signification spéciale du suffixe *ndi*.

Un second exemple sera : le poisson. Existe-t-il dans la vie humaine un acte, un état qui rappelle d'une façon quelconque la manière d'être normale d'un poisson, animal d'une forme spéciale, vivant dans des conditions spéciales et mortelles pour les autres êtres, qui sans mouvement apparent, sans appui étranger, se maintient en équilibre dans un seul milieu tangible ?

Évidemment non.

Aussi le poisson peut-il avoir un nom spécial indépendant de toute racine verbale. Il semble en être ainsi en poul : poisson se dit : *li-ngou*. Le radical *li* n'a pu être apparenté à aucune racine verbale connue.

Généralisons et disons que les racines substantives de la langue poule paraissent exclusivement appliquées à désigner les objets dont la manière d'être ou d'agir ne rappelle pas immédiatement une des manières d'être ou d'agir qui sont familières à l'homme.

Avouons du reste que les développements qui précèdent ont pour but d'expliquer la simple possibilité

et non l'absolue certitude de l'existence de racines substantives.

Il va sans dire que nous écartons de tout ce qui précède et de tout ce qui va suivre les mots d'origine étrangère (arabe, mandingue, française) sans renoncer pour cela, comme on le verra plus loin, à présenter comme terme de raisonnement l'ensemble des règles auxquelles leur emploi est soumis.

RACINES SUBSTANTIVES

Telles qu'elles se présentent à nous et jusqu'à plus complète analyse, les racines substantives se réduisent généralement à des monosyllabes ouverts de la forme : consonne, voyelle.

Exemples :

so-ndou pl.	*tcho-li*	mange-mil
ba-ndou	*ba-li*	corps
bou-ndou	*bou-li*	puits
li-ngou	*li-di*	poisson
fo-ndou	*po-li*	pigeon
le-ki	*le-dé*	arbre

Remarquons du reste qu'il ne serait pas irrationnel d'écrire tous ces mots comme il suit :

so(d)-*ndou*, *ba*(d)-*ndou*, *bou*(d)-*ndou*, *li*(t)-*ngou*, *fo*(d)*ndou*. *le*(d)-*ki*

Si on connaissait aux radicaux verbaux *sod*, *bad*, *boud*, *lit*, *fod*, *led*.,.. des sens en rapport avec la

manière d'être d'un mange-mil, d'un corps, d'un puits, etc., etc.

LE VERBE

Comme conséquence de ce qui précède on est en droit de conclure ou tout au moins d'admettre que tous les mots qui compósent la langue poule sont issus de racines verbales. Dans l'exposé qui va suivre, on s'en tiendra à cette hypothèse.

Comme point de départ on indiquera la forme générale des racines considérées et les additions que subissent ces différentes racines pour devenir :

1° Les différentes formes de la conjugaison et les participes;

2° Les qualificatifs et les substantifs.

Un préliminaire obligé consistera dans l'énumération des différents pronoms, et tout d'abord des articles et adjectifs démonstratifs dont les formes ne sont pas différentes de celles des pronoms personnels de la troisième personne.

L'ordre suivi sera donc le suivant :

Adjectifs-pronoms démonstratifs,
— déterminatifs,
— indéfinis,
— interrogatifs,
— relatifs,
Pronoms personnels,
Adjectifs possessifs.

ADJECTIFS ET PRONOMS

ADJECTIFS-PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Ce, cette, celui-ci, celle, celle-ci, se traduisent en poul selon le genre du substantif auquel ils s'appliquent par les mots :

Nominatif singulier

1er GROUPE

o

2e GROUPE

ndou, ngué, ngo, ndé, ko.

3e GROUPE

ngou, ba, ngol, ndi, ki, ka, dam, dé, ngal, nguel, doum.

Nominatfi pluriel

1er GROUPE

bé

2e GROUPE

di, di, dé, dé, dé.

3e GROUPE

di, di, di, dé, dé, dé, dé, dé, dé. kogn, doum.

A l'accusatif, au génitif et au datif, on peut em-

ployer les mêmes formes, mais les suivantes sont préférables et plus usitées :

Singulier

1er GROUPE

mo (ou) *mako.*

2e GROUPE

mayrou, maggué, maggo, mayré, makko.

3e GROUPE

maggou, mabba, maggol, mayri, makki, makka, madjam, madjé, maggal, magguel, moum ou *madjoum* ou *modoum.*

Pluriel

1er GROUPE

mabbé.

2e GROUPE

madji, madji, madjé, madjé, madjé.

3e GROUPE

madji, madji, madji, madjé, madjé, madjé, madjé, madjé, madjé, makkogn, moum ou *modoum* ou *madjoum.*

Comme on le voit, les démonstratifs, lorsqu'ils sont compléments, se font précéder de la syllabe *ma*, leur forme en est quelque peu modifiée, mais pas assez pour qu'ils deviennent méconnaissables.

Le démonstratif *doum*, *moum*, *modoum*, *madjoum*, s'applique à toute espèce, à tout genre d'objets, même à ceux du premier groupe, il correspond exactement au mot français *cela*.

Celui-ci, *ceci* se rendent par le démonstratif tel qu'il vient défini ; lorsque l'on veut distinguer plus nettement un objet plus rapproché d'un autre plus éloigné, on fait suivre le démonstratif de la syllabe *do*, ici.

Celui-là, *cela*, etc., etc., opposé à *celui-ci*, *ceci*, se rend par le pronom démonstratif suivi de *ya'*, dont le sens littéral est : *il s'en va*.

Si celui-ci (le lion) rugit, celle-là la panthère) s'enfuit :

so-ndi babi, ngou ya' dogui.

Baro-di (genre *ndi*) lion, *tchew-ngou* (genre *ngou*) panthère.

ADJECTIFS-PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Un, *un seul*, se traduit selon le genre par :

1er GROUPE

goto.

2e GROUPE

wot-ourou, wot-é, wo(t)-ngo ou *wot-o, wot-éré, wot-o.*

3e GROUPE

got-ou, got-a, got-ol, got-iri, got-i, got-a, got-am, got-é, got-al, got-el, got-oum.

Le même mot est adjectif qualificatif et signifie *seul*.

Le pluriel est alors :

1er GROUPE

wot-oubé.

2e GROUPE

got-i, got-i, got-é, got-é, got-é.

3e GROUPE

got-i, got-i, got-i, got-é, got-é, gót-é, got-é, got-é, got-è, got-ogn, got-oum

Got-oum, comme *doum*, s'applique à des objets dont l'essence et par suite le genre n'est pas déterminé dans l'esprit de celui qui parle.

Aucun se traduit par :

ha é got-o (littéralement *jusqu'à un*) ; *goto* se modifie selon le genre, comme nous venons de l'indiquer.

Exemple :

baro-di ha é got-iri 'ar-ani
lion jusqu'à un n'est pas venu.
Aucun lion n'est venu.

Rien se traduit par :

ha é hou-ndé (littéralement *jusqu'à une chose*)
ou *ha é batt-é* (*id.*)

Exemple :

o nan-ata ha é batt-é
il n'entend rien.

Comme on le voit, *ha é goto*, *ha é oundé* sont des

formes affirmatives ; la négation est indiquée par le verbe.

Chaque se traduit par :

kala invariable

ou par *got-o kala* où *got-o* est variable.

La traduction littérale de cette dernière expression est :

un chaque ou *chacun.*

Autre se traduit selon le genre et le nombre par :

1er GROUPE

Singulier *god-do.*
Pluriel *wod-bè.*

2e GROUPE

Singulier *wo(d)-ndou, wo(d)nguè, wo(d)ngo, wo(d)-*
[ndè, wodko.
Pluriel *goddi goddi, goddi, goddé,*
[goddé.

3e GROUPE

Singulier *go(d)-ngou, godba, go(d)-ngol, go(d)ndi*
[god-ki.
Pluriel *god-di, god-di, god-di, god-dé,*
[god-dé.
Singulier *god-ka, god-dam, god-dé, go(d)-ngal,*
[go(d)-nguel.
Pluriel *god-dé, god-dé, god-dé, god-dé,*
[god-kogn.

Singulier et pluriel *god-doum.*

God-do est le participe aoriste d'un verbe *wod-dé*, être différent, peu usité ; *wod-dou-dé*, être éloigné, est un dérivé augmentatif de *wod-dé*.

Même (lui-même, etc., ipse) se rend par *tigui* invariable.

Exemple :

lam-do tigui salm-ini mo.
le chef lui-même l'a salué.

Lorsque l'on veut insister avec force, on emploie le mot *tigui rigui*.

ADJECTIFS-PRONOMS INDÉFINIS

Un tel se traduit par :

kari, abréviation de *ko 'ar-i*, celui qui vient, le premier venu.

Quelqu'un se rend par : *neddo*.

Ce mot signifie également une personne : on dit très bien :

temederé neddo
cent personnes

Le pluriel est *yimbé* : Ex. : *yimbé, temederé*, cent personnes.

(Les noms de nombre ne commandent le pluriel que s'ils suivent le substantif).

Neddo parait n'être autre chose que le participe passé passif *nè'-édo* du verbe *nè'-dé*, élever, faire vivre;

de même que : *nɛ̃-nɛ̃* (mère) signifie littéralement « l'éleveuse » comme son synonyme.

nɛ̃-nirado	pluriel	*nɛ̃-nirabé*
mère		mères

nɛ̃-do signifie « l'élevé ».

yimbé a une origine plus obscure, peut-être a-t-il une origine sémitique?

Peut-être *yimbé* doit-il se rapprocher de *djibindé*, engendrer, qui donnerait naissance au participe aoriste *djibindo*, plur. *djibinbé*. Le pluriel se serait contracté en *djibnbé*, puis en *djimbé*, d'où peut-être *yimbé*. Le sens littéral serait alors : les se reproduisant.

ADJECTIFS-PRONOMS INTERROGATIFS

Qui? que? quoi? lequel? etc. *quel? quelle? quels?...* se rendent par *holi* suivi du nom ou du démonstratif correspondant.

On a donc :

1er GROUPE

Singulier	*holi-o*
Pluriel	*holi-bé*

2e GROUPE

Singulier	*holi-ndou*,	*holi-nguè*,	*holi-ngo*,	*holi-ndé*, [*holi-ko*.
Pluriel	*holi-di*,	*holi-di*,	*holi-dé*,	*holi-dé*, [*holi-dé*.

3e GROUPE

Singulier	*holi-ngou,*	*holi-ba,*	*holi-ngol,*	*holi-ndi,* [*holi-ki.*
Pluriel	*holi-di,*	*holi-di,*	*holi-di,*	*holi-dé,* [*holi-dé.*
Singulier	*holi-ka,*	*holi-dam,*	*holi-dé,*	*holi-ng al,* [*holi-nguel.*
Pluriel	*holi-dé,*	*holi-dé,*	*holi-dé,*	*holi-dé,* [*holi-kogn.*

Singulier et pluriel, *holi-doum.*

Souvent aussi on emploie *hol* invariable.

Qui se traduit aussi souvent par *hol mo* ou simplement *mo.*

Exemple :

	hol	*mo*	*wad-i*	*doum ?*
ou		*mo*	*wad-i*	*doum ?*
		qui	a fait	cela ?

Qui ? quoi ? complément se traduit souvent par *hol ko* ou simplement *ko.*

Exemple :

	hol	*ko*	*ngaddou*	*da ?*
ou		*ko*	*ngaddou*	*da ?*
		qu'	apportes-	tu ?

PRONOMS RELATIFS

Les pronoms relatifs se rendent comme les pronoms démonstratifs de leur genre.

Exemple :

tchew-ngou	*ngou*	*yaw-ti*
la panthère	qui a	passé

Plutôt que d'employer les relatifs, il est préférable de se servir de la forme participiale :

tchewngou	*djawtou-nõ-ngou*
la panthère	ayant passé

PRONOMS PERSONNELS

1re PERSONNE

Les pronoms personnels de la première personne sont :

Nominatif singulier :	*mi*	je
Pluriel inclusif :	*min*	nous (tous)
Pluriel exclusif :	*en*	nous (qui parlons)
Vocatif singulier :	*min, min dé*	moi
Pluriel inclusif :	*min, min en*	nous
Pluriel exclusif :	*en, en-en*	nous
Accusatif et datif sing. :	*mi, min, am, kam*	me, moi
Pluriel inclusif :	*min, ko-min*	nous (tous)
Pluriel exclusif :	*en, ko-en*	nous (qui parlons)

En n'est pas spécialement un pluriel exclusif de la 1re personne. C'est une particule très employée pour déterminer d'une façon absolue et exclusive l'objet dont on parle.

min en	nous que voici
rawandou en	le chien que voici
imbe en	les gens que voici

En est un partitif; lorsqu'il est employé seul, il prend le sens de : « les gens que voici dont nous faisons partie. »

Si on veut appuyer plus fortement sur le lieu ou sur le moment où se passe l'action, on suffixe au pronom *mi* l'adverbe *do*.

Mi-do signifie : moi là ou moi à présent.

A la première personne du pluriel, on a *mi do min* pour *min do min*. *En* devient *eden* pour *en do en*.

Enfin, si l'on veut spécifier plus énergiquement, non plus seulement l'époque ou le lieu, mais encore la personne, on ajoute aux pronoms *mido*, *midomin*, *eden*, la particule *ni* qui signifie : ainsi, aussi. On a de cette façon :

mi-do-ni, mi-do-mi-ni, eden-ni

Il arrive fréquemment que l'on dit au Fouta *mbido*, *mbidoni*, *mbidomin*, *mbidomini*, pour *mido*, *midoni*, *midomin*, *midomini*.

Les Pouls du Fouta-djalon disent pour les mêmes mots : *mbédé*, *mbédéni*, *mbédémin*, *mbédémini*.

Enfin on dit souvent pour *eden* et *edenni* les mots *enen* et *enenni*.

Les formes accusatives et datives *kam*, *komin* et *koen* ou *keen* sont pour :

ko-am, ko-min, ko-en

Elles ont un sens particulier :

O gagni mi signifie simplement : il m'a fait du mal.

O gagni-kam signifie : celui qu'il a blessé, c'est moi.

Ko signifie : c'est.

Aussi s'il vient se placer devant les pronoms nominatifs, il se construit avec le participe et dispense des formes de la conjugaison.

Exemple :

mi àr-i	*mi gnaw-i*
je viens	je suis malade
komi gar-do	*komi gnaw-do*
c'est moi qui viens	c'est moi qui suis malade

2e PERSONNE

Les pronoms de la 2e personne sont :

Nominatif singulier :	*a, da*	(après le verbe), tu.
— pluriel :	*on, é*	vous.
Vocatif singulier :	*an,*	toi.
— pluriel :	*on, é*	vous.

Accusatif datif sing. : *ma, mada, ka, é,* te, toi, à toi.
— plur. : *mon, modon, koon,* vous, à vous.

Les formes :

ada	pour	*a do a*
odon	pour	*on do on*
adani	pour	*a do a ni*
odonni	pour	*on do on ni*

correspondant aux pronoms de la première personne :

mido, midomin, midoni, midomini

qui sont formés de la même façon.

La forme *da* est une forme employée seulement dans les inversions.

On dit souvent :

onon et *ononni* pour
odon et *odonni.*

Ka et *kon* se conduisent exactement comme *kam* et *komin* d'une part, et comme *komi* et *komin* de l'autre.

C'est-à-dire qu'ils peuvent être employés comme accusatifs pour appeler l'attention sur le régime, ou bien comme nominatifs suivis d'un simple attribut sans forme conjuguée.

Il y a lieu de remarquer la forme accusative *é.*

Yallah fi'é pour *yo allah fi'é*
que Dieu te frappe
mi wad-an (*i*) *é doum*
je fais pour toi cela

3e PERSONNE

Les pronoms personnels de la troisième personne sont exactement les pronoms démonstratifs. Ils s'accordent en genre et en nombre avec le nom auquel ils se rapportent.

Ceci s'applique aussi bien à l'accusatif et au datif qu'au nominatif.

Tous les pronoms personnels de la troisième personne forment avec *ko* des composés pronominaux qui se comportent comme leurs analogues de la première et de la deuxième personne.

Voici ces composés :

1er GROUPE

Singulier : *ko* ou *kanko*
Pluriel : *kobé* ou *kambé*

2e GROUPE

Singulier : *kayrou, kangué, kango, kayré, kanko*
Pluriel : *kandji, kandji, kandjé, kandjé, kandjé*

3e GROUPE

Singulier : *kangou, kamba, kangol, kayri, kanki*
Pluriel : *kandji, kandji, kandji, kandjé, kandjé*
Singulier : *kanka, kandjam, kandjé, kangal, [kanguel*
Pluriel : *kandjé, kandjé, kandjé, kandjé, [kankogn*
Singulier et pluriel : *kandjoum* ou *kagnoum*

Ainsi on dit :

mi yi'-i rawandou ; kayrou wofnõ-ndou;
J'ai vu le chien ; c'est lui le ayant aboye
ou c'est lui qui a aboyé

Les formes *omo* ou *ombo* et *ébé* sont respectivement à *o* et à *bé* ce que *mido* est à *mi*. Les procédés de dérivation diffèrent.

Les formes *omboni* et *ebeni* correspondent à la forme *midoni* de la première personne.

(*A suivre*). E. GIBERT.

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABÔDHACANDRÔDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE[1])

DEUXIÈME ACTE

(Alors entre Faux-Semblant).

FAUX-SEMBLANT. — Voici l'ordre que j'ai reçu de Grand-Aveuglement : Faux-Semblant, mon enfant! Discernement, accompagné de ses ministres, a pris un engagement pour le lever de Prabôdha, et il a envoyé dans tels et tels tîrthas Apaisement et Action de se dompter soi-même. Soyez attentif, afin d'écarter de notre famille l'anéantissement qui la menace. La ville que l'on nomme Bénarès est sur cette terre le lieu le plus propice pour la délivrance. Vous devez donc aller dans cette ville et vous y appliquer à l'empêchement du salut des brahmanes dans les quatre périodes de leur vie. — Maintenant Bénarès m'est presque toute soumise, et j'ai exécuté l'ordre qui m'avait été notifié par mon maître. En effet, maintenant commandés par moi

« Ces méchants ont passé les nuits éclairées par la lune

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet, p. 230-246.

dans les maisons des courtisanes, et ils se sont réjouis, en buvant la douce liqueur de la bouche des femmes, dans les voluptés des fêtes d'un ardent amour; mais, pendant le jour, ils ont trompé le monde en se faisant passer pour des gens savants, sacrés, accomplissant depuis longtemps des agnihôtras, connaissant les Védas et pénitents. »

(Ayant regardé).— Quel est ce voyageur qui, descendu vers le Gange, s'approche en ce moment de ce côté?

« Tout brûlant d'orgueil, il a l'air de vouloir engloutir les trois mondes, qu'il menace dans un flux de paroles et dont se raille sa science. »

Aussi, voici ce que je pense : vraiment ce personnage doit venir de la région méridionale de Rầḍhầ. Je vais donc lui demander des nouvelles de Sentiment de la Personnalité.

(Alors entre Sentiment de la Personnalité).

Sentiment de la Personnalité. — Ah! le monde est rempli de fous. En effet,

« La pensée du maître n'est pas comprise; le système philosophique de Tutâta n'est pas connu; oh! la vérité des paroles de Çâlika est inconnue; que dirons-nous de Vâcaspati? La belle parole de la Mahôdadhî n'est pas comprise et celle de la Mahāvratī est ignorée! Et cependant la discussion sur l'être est difficile. Comment ces hommes brutes peuvent-ils rester tranquilles? »

(Regardant). — Quant à ceux-ci, ils déshonorent complètement les Védas, car, dénués de l'intelligence du sens, ils s'appliquent seulement à la répétition de leurs leçons.

(Allant sur la scène d'un autre côté). — Et ceux-ci troublent le çāstra du Vêdânta, en se croyant des savants, en se rasant la tête et en ne prenant de la religion du pénitent que la mendicité.

(Riant). — « Si les Vêdântas sont des livres sacrés, les Vêdântas qui enseignent que les sens s'opposent à ce qui est

établi par des moyens de connaissance, tels que la perception externe, etc., quelle faute alors est commise par les buddhistes? »

Et même, dans un entretien avec eux, nous commettrions une très lourde faute.

(Allant sur la scène d'un autre côté).

Voici les adorateurs de Çiva et de Pâçupati et les autres : ils ont mal compris les pensées d'Akchapâda; ce sont tout à fait des brutes et des hérétiques. Ils vont en enfer, les hommes qui s'entretiennent avec eux. Aussi je ne dois même pas les regarder.

(Allant sur la scène d'un autre côté). — Et ceux-ci,

« Assis sur une brillante nappe jetée sur les rochers rafraîchis par les ondes du Gange, ayant de grands bâtons ornés d'une poignée d'herbe *kuça*, et du bout de leurs doigts égrenant un à un les grains d'un chapelet, ces trompeurs prennent aux riches leurs richesses. »

(Allant sur la scène d'un autre côté).

Et ceux-ci, qui vivent avec l'apparence de gens ayant trois bâtons, sont privés de la route de la dualité[1] et de la non-dualité[2].

A qui est cet ermitage qui brille là-bas près du Gange? Le vent agite des milliers de vêtements blancs et fins qu'on vient de laver et que supportent des tiges très élevées de bambous fichées auprès des portes. Çà et là sont jetés les instruments du sacrifice : la peau d'antilope noire, les deux pierres à moudre, la coupe, l'anneau de bois, le mortier et le pilon. L'air est noirci par la fumée odoriférante du beurre sans cesse offert en sacrifice. Ce doit être la demeure de quelque

1. Système Sânkhya.
2. Système Védânta.

maître de maison. Soit. Ce sera pour nous un séjour très pur de deux ou trois jours; il sera très convenable.

(En disant cela, il simule une entrée; ayant regardé). Ah!

« Ayant les genoux, les joues, les cuisses, le menton, le dos, les lèvres, le cou, la poitrine, le ventre, les bras, le front marqués avec une parcelle de terre mouillée; ayant des pousses d'herbes darbha brillantes aux mains, à la ceinture, aux oreilles, à l'extrémité de son toupet, voici qu'apparaît comme une incarnation de l'hypocrisie. Soit. Je vais auprès de lui (S'étant approché). Salut à votre Excellence! »

Faux-Semblant (Il le chasse rien qu'avec un grognement).

Le Disciple (entrant avec précipitation). — O brahmane! reste tout à fait loin, car il ne faut entrer dans cet ermitage qu'après le lavement de ses pieds.

Sentiment de la Personnalité (avec colère). — Ah! méchant! nous sommes arrivés dans la contrée des Turcs, où les pères de famille ne s'approchent pas des brahmanes, leurs hôtes, instruits dans les Védas, avec le siège, l'eau pour les pieds, et le reste.

Faux-Semblant (Il l'apaise par un signe de la main).

Le Disciple. — Voici ce que mon maître m'ordonne de te dire : nous ne connaissons pas bien la famille, le caractère, etc., de ce voyageur qui vient d'un lieu éloigné.

Sentiment de la Personnalité. — Ah! comment! Il faut maintenant examiner la famille, le caractère, etc., d'un homme tel que moi! Écoutez :

« Il existe un royaume, le Bengale, qui est au-dessus de tous les autres; là est la ville de Râḍhâ, qui n'a pas sa pareille; là, notre famille est la plus illustre; là, notre père est le plus grand, et ses nobles fils, de qui ne sont-ils pas connus? Quant à moi, je suis le plus grand de ses fils par ma prudence, mon caractère, mon discernement, ma constance, mes bonnes mœurs et ma manière de vivre. »

Faux-Semblant (Il regarde son disciple).

Le Disciple (ayant pris un vase de cuivre). O bienheureux ! accomplis la purification de tes pieds.

Sentiment de la Personnalité (Bas). — Soit. Quel empêchement à cet exercice?

(Haut). — Qu'il soit fait ainsi ! (Ayant ainsi fait, il s'approche).

Faux-Semblant (serrant les dents). — Demeure loin de moi, car des gouttes de ta sueur, apportées par le vent, se répandent jusqu'à moi.

Sentiment de la Personnalité. — Oh ! voici un nouvel état de brahmane !

Le Disciple. — O brahmane ! il en est ainsi. En effet,

« Sans toucher ses pieds, les rois, par les rayons des pierres précieuses de leurs diadèmes, font briller le sol aux pieds du tabouret. »

Sentiment de la Personnalité (Bas). — C'est là un lieu que devait choisir Faux-Semblant. Soit. Je vais m'asseoir sur ce siège (Il veut s'asseoir).

Le Disciple. — D'autres ne doivent pas monter ainsi sur le siège de ceux dont il faut baiser les pieds.

Sentiment de la Personnalité. — Ah ! méchant ! Nous ne devons pas monter sur ce siège, nous, dont la pureté est renommée à Dakchiṇarâḍhâ ! Écoute donc, insensé :

« Si ma mère n'est pas d'une illustre famille, en revanche, j'ai épousé la fille d'un savant brahmane ; je suis donc supérieur à mon père. La fille de l'oncle maternel d'un ami de mon beau-frère ayant été faussement injuriée, j'abandonnai ma propre ménagère, bien qu'elle me fût très chère, mais j'y fus forcé par mes liens de famille. »

Faux-Semblant. — O brahmane ! même s'il en est ainsi, Monseigneur ne connaît pas mon histoire.

« Moi, je suis allé autrefois dans le séjour de Brahma : les munis sur-le-champ abandonnèrent leurs sièges, et Brahma

lui-même m'ayant accueilli avec serment, me fit asseoir sur sa propre cuisse purifiée par l'eau et la bouse de vache.

Sentiment de la Personnalité (Bas). — Ah! voilà une vantardise de brahmane hypocrite... (Réfléchissant) ou d'hypocrisie en personne. Soit. Voici ce que je vais dire. (Haut — avec colère). Ah! pourquoi fais-tu ainsi le fier?

« Bah! dis-moi : qu'est-ce qu'Indra? Qu'est-ce que le Dieu né d'une fleur de lotus? Dis : quelles sont dans le monde les patries d'origine des ṛchis? Comprends la force de ma pénitence : qu'une centaine d'Indras, une centaine de Brahmas, ou une centaine de munis tombent du ciel! »

Faux-Semblant (le regardant avec joie). — Ah! c'est notre vénérable grand-père, Sentiment de la Personnalité.

Prince, je suis Faux-Semblant, le fils d'Avidité. Maître, je te salue!

Sentiment de la Personnalité. — Mon cher, je te souhaite une longue vie. Tu es sans doute l'enfant que j'ai vu à la fin de la seconde période de l'âge du monde; maintenant je ne te reconnais pas tout à fait, car il s'est écoulé depuis un long espace de temps et je suis à mon tour devenu très vieux. Et ton fils, Mensonge, est-il heureux?

Faux-Semblant. — Je ne puis vivre sans lui, même un instant. Certes, lui aussi, par l'ordre de Grand-Aveuglement, se trouve ici.

Sentiment de la Personnalité. — Et ton père et ta mère, Amour du Lucre et Avidité, sont-ils heureux?

Faux-Semblant. — Tous deux se trouvent ici. Je ne puis rester même un instant sans eux. Pour quelle raison Monseigneur nous fait-il de nouveau la faveur d'être ici, dans cette ville?

Sentiment de la Personnalité. — Mon cher, j'ai appris qu'un grand danger de la part de Discernement menaçait Grand-Aveuglement. Aussi je suis venu pour savoir de ses nouvelles.

Faux-Semblant. — Vous arrivez bien à propos, car nous avons appris l'arrivée du grand roi (Grand-Aveuglement), qui vient du monde d'Indra : et le bruit court que le Dieu a désigné comme capitale la ville de Bénarès.

Sentiment de la Personnalité. — Mais quelle raison pour que Grand-Aveuglement tienne tant à séjourner dans Bénarès ?

Faux-Semblant.— O seigneur ! n'est-ce pas l'empêchement même de Discernement ? En effet,

« Bénarès, la ville des Brahmanes, la ville impérissable, est l'endroit de l'enfantement et du lever de Vidyâ et de Prabôdha : aussi, pour accomplir l'extermination de la famille, désire-t-il avec ardeur y demeurer toujours. »

Sentiment de la Personnalité (avec crainte). — S'il en est ainsi, la résistance sera tout à fait impossible. En effet,

« Pour les hommes qui n'ont pas connu l'objet suprême, Çiva doit avoir le cœur disposé à la pitié. Le bienheureux raconte qu'ici, à l'époque de la mort, la Connaissance (prabôdha) sauve ceux qui sont troublés par la crainte de renaître. »

Faux-Semblant. — C'est vrai ; cependant cette délivrance n'a pas lieu pour ceux qui sont dominés par Amour, Colère, etc., et voici ce que font savoir ceux qui honorent les Tīrthas :

« Celui qui a ses deux mains, ses deux pieds et son esprit fortement domptés, et qui a en partage la science, la pénitence et la bonne renommée, celui-là obtient le fruit du Tīrtha. »

(Dans la coulisse). Oh ! oh ! gens (de Bénarès), le roi Grand-Aveuglement est arrivé. Donc,

« Que les bancs, qui ont pour pierre du cristal de roche soient arrosés de flots de santal, que les jets d'eau soient ouverts, qu'un torrent d'eau coule de toutes parts dans le

maisons, qu'on élève partout des rangées d'arcs de triomphe ornés de grosses pierres précieuses qui étincellent; que sur les toits s'agitent des bannières brillantes de la splendeur de l'arc-en-ciel. »

FAUX-SEMBLANT. — O vénérable ! le grand roi est proche. Que le Vénérable lui rende hommage en allant au-devant de lui !

SENTIMENT DE LA PERSONNALITÉ. — Soit. (Sur ces paroles, tous deux s'en vont).

FIN DE L'INTERMÈDE

(Alors entre Grand-Aveuglement, suivi d'un cortège conforme à Sa Majesté).

GRAND-AVEUGLEMENT (éclatant de rire). — Ah ! les intelligences des sots sont rebelles à l'aiguillon. En effet,

« Il y a une âme, ayant une forme distincte du corps, et qui, après avoir disparu du monde, possède la jouissance des fruits : c'est là une très grande espérance en la production des doux fruits de l'arbre qui pousse dans les airs [1]. »

En s'appuyant sur des objets créés par leur propre imagination, ces coquins trompent le monde. En effet,

« Les incrédules, qui ont la voix de la vérité, ont été rendus blâmables grâce aux croyants nombreux et bavards, qui ont dit faussement : cette chose existe, quand elle n'existait pas du tout. Oh ! voyez : (si vous voyez) selon la réalité, l'âme, ayant la pensée manifestée sous une autre forme, a-t-elle été vue par quelques-uns et de quelque manière séparément de ce corps ? »

Et de plus, non seulement le monde, mais leur âme elle-même est trompée (par ces croyants). En effet,

« Les corps étant semblables par leurs parties, la bouche, etc., que signifie la série des castes ? Cette femme appartient-

1. Proverbe signifiant une chose impossible.

elle à un autre? Cette fortune appartient-elle à un autre? Nous n'en voyons pas la différence. Sur le meurtre, l'abord des femmes, la prise du bien d'autrui, nous ne savons rien de certain. Alors pourquoi les êtres sans bravoure parlent-ils ainsi de ce qu'il faut faire ou ne pas faire? »

(Réfléchissant, avec orgueil). Le matérialisme, dans toutes ses parties, est seul le vrai système philosophique: il n'y a pas d'autres preuves que les choses sensibles ; la terre, l'eau, le feu, le vent, sont des réalités ; l'utile et l'agréable sont les fins de l'homme ; les éléments seuls donnent la pensée ; il n'y a pas un autre monde; la mort seule est la béatitude éternelle (la délivrance). Cette doctrine a été transmise à Cârvâka par Vācaspati, qui avait suivi notre pensée, et par Cârvâka et les disciples de ses disciples, elle a été répandue dans le monde.

(Alors entrent Cârvâka — l'athée — et son disciple).

Cârvâka. — Mon cher, tu le sais : la politique seule est une vraie science, car là se trouve compris l'art de gagner sa vie. Les trois Védas sont des bavardages de coquins. Vois :

« Si le ciel, après la destruction de l'agent, de l'acte et du sacrifice, est obtenu par les sacrificateurs, il serait alors abondant le fruit des arbres consumés par l'incendie de la forêt. »

« Si l'obtention du ciel est désirée pour l'animal tué dans le sacrifice, pourquoi le sacrifiant ne tuerait-il pas son père? »

Et aussi,

« Si l'offrande (aux mânes) sert de nourriture même aux créatures mortes, l'huile d'une lampe éteinte augmenterait sa flamme. »

Le Disciple. — O maître ! si l'objet suprême de l'homme est seulement la nourriture et la boisson, pourquoi les adorateurs des Tīrthas, en fuyant le bonheur du monde, tourmentent-ils leurs âmes par des tourments très épouvantables,

tels que le Parâka[1], le Sântapana[2], le Chachṭhakâla[3], et le reste ?

CÂRVÂKA. — Mon cher, c'est une vraie satisfaction pour les fous que d'être trompés au moyen d'écrits saints, composés par des coquins, avec des bonbons qui sont des espérances. Vois :

« Ici est l'embrassement de celle qui a des yeux longs (de la femme), et qui ravit l'amant par des seins élevés et qui s'écrasent entre ses bras pressés. Là est la pratique des sots qui se dessèchent le corps par la mendicité, le jeûne, la répression des sens et les feux des rayons du soleil. »

LE DISCIPLE. — Maître ! les adorateurs des Tîrthas disent qu'il faut éviter le bonheur du monde mêlé de chagrin.

CÂRVÂKA (éclatant de rire). — Ah ! c'est une plaisanterie insensée d'hommes qui sont des brutes !

« Les hommes doivent abandonner le bonheur, qui a son origine dans le commerce avec les objets des sens, parce qu'il est mêlé au malheur ! C'est là une réflexion faite par des insensés. Oh ! quel est donc l'homme, jaloux de son intérêt, qui désire abandonner des (champs) de riz riches en grains blancs et superbes, sous prétexte qu'ils sont accompagnés d'une petite quantité de glume ? »

GRAND-AVEUGLEMENT.— O bonheur ! En vérité, voilà après un long temps des paroles qui font plaisir à entendre (Regardant avec joie). Quel bonheur ! C'est Cârvâka, mon ami cher.

CÂRVÂKA (regardant). — Voici le grand roi Grand-Aveuglement ! (Allant auprès de lui). Vive le grand roi ! Voici Cârvâka qui s'incline devant vous par respect.

GRAND-AVEUGLEMENT. — C'est Cârvâka. Sois le bienvenu. Oh ! assieds-toi ici.

1, 2, 3. Noms de trois pénitences diverses.

CÂRVÂKA (s'asseyant). — Voici Kali[1] qui vous présente très respectueusement ses hommages.

GRAND-AVEUGLEMENT. — Et comment vont les affaires de Kali ?

CÂRVÂKA. — Grâce à la protection du roi, le bonheur de Kali est partout répandu. Quand il aura achevé ce qu'il a à faire, il désire voir la racine des pieds du roi. En effet,

« Heureux celui qui, ayant exécuté l'ordre suprême qu'il avait reçu d'exterminer les ennemis, et aussitôt ayant lu, le cœur plein d'une joie extrême, sa faveur sur le visage du roi, pourra vénérer les pieds-lotus du roi ! »

GRAND-AVEUGLEMENT. — Et qu'est-il arrivé à ce Kali ?

CÂRVÂKA. — O roi !

« Les gens des castes supérieures, ayant transgressé le chemin (étroit) du sens des Védas, ont été amenés à une conduite conforme à leurs désirs et plus large. Or, la cause (de ce changement) ce n'est pas Kali, ce n'est pas moi non plus, mais la faveur du maître augmente les qualités de l'homme actif. »

Aux habitants du Nord et à ceux du Sud, on a fait abandonner les trois Védas. A quoi bon parler encore d'Apaisement et d'Action de se dompter soi-même? Même ailleurs, la triade, en grande partie, est un fruit qui consiste uniquement dans l'entretien de la vie. Comme l'a dit le maître,

« L'Agnihôtra, les trois Védas, les trois bâtons, l'action de se couvrir de cendres, voilà des manières de vivre pour les hommes dénués d'intelligence et de courage : c'est Vṛhaspati qui l'a dit. »

Donc pour le pays de Kurukchêtra[2] et pour les autres, la naissance de Prabôdha et de Vidyâ ne doit pas être redoutée, même en songe.

1. Le quatrième âge du monde, l'âge de fer.
2. Pays consacré.

GRAND-AVEUGLEMENT. — Vous avez bien fait ; en vérité, ce lieu sacré, si important, perd maintenant de son efficacité.

CÂRVÂKA. — Il y a encore une autre nouvelle à vous annoncer.

GRAND-AVEUGLEMENT. — Quoi donc ?

CÂRVÂKA. — Il y a une sorcière, appelée Dévotion à Vichṇu, qui possède une grande puissance magique : bien que Kali ait amoindri sa puissance, cependant nous ne pouvons pas même contempler ceux qui sont protégés par elle. Le roi doit donc bien se tenir sur ses gardes.

GRAND-AVEUGLEMENT (avec crainte, en lui-même). — Cette sorcière a une puissance grande et renommée, et il nous sera difficile d'anéantir celle que sa propre nature rend notre ennemie. Soit.

(A voix haute). Que les événements soient prospères ! C'est trop de crainte. Où celle-ci ira-t-elle, ayant pour ennemis Amour, Colère et les autres ?

CÂRVÂKA. — Cependant qui désire triompher doit être attentif, même quand il a affaire à un ennemi plus faible. En effet,

« Même un ennemi faible qui blesse est par ses conséquences redoutable pour les rois : un bourgeon d'épine, même faible, tourmente le pied. »

GRAND-AVEUGLEMENT (Regardant en face de la coulisse). — Holà ! quelqu'un !

(Le portier entrant). Qu'ordonne le roi ?

GRAND-AVEUGLEMENT. — Oh ! Asatsaṅga[1] ! qu'Amour, Colère, Désir, Ivresse, Orgueil, Jalousie et les autres reçoivent l'ordre d'être pleins de zèle pour empêcher (les actes hostiles) de Dévotion à Vichṇu.

LE PORTIER. — (Il sera fait) comme le roi l'ordonne. (Il se retire).

1. Commerce avec les méchants. Nom du portier.

(Alors entre l'âme — Purucha, — ayant à la main une lettre).

L'Ame. — Je viens du pays des Utkalas, où, dans le voisinage du bord de la mer, s'élève un temple divin, appelé Purushôttama. Je suis chargée par les serviteurs du roi, Ivresse et Orgueil, d'une commission pour le grand roi.

(Regardant). Voici Bénarès. Voici la cour du roi. Donc j'entre.

(Entrant). Voici ce seigneur qui tient une délibération avec Cârvâka. Je m'approche de lui.

(S'approchant). — Vive, vive le roi ! Que le roi veuille bien lire et examiner cette lettre.

Grand-Aveuglement (prenant la lettre). — D'où est votre seigneurie ?

L'Ame. — Je viens de Puruchôttama.

Grand-Aveuglement (Bas). — Çà va être une affaire désagréable.

(Haut). O Çârvâka ! Va, et sois plein de zèle pour accomplir tout ce dont tu es chargé.

Càrvàka. — Comme le roi l'ordonne.

Grand-Aveuglement (Il lit la lettre). — Salut ! voici ce que te font savoir Ivresse et Jalousie du temple de Puruchôttama (où elles sont), après s'être inclinées respectueusement par un salut des huit membres devant tes pieds, ô Grand-Aveuglement, roi parmi les plus grands, roi suprême des grands rois dans la bienheureuse Bénarès ! (d'abord) leurs affaires ne vont pas bien. Autre chose. La divine Quiétude, avec Foi, sa mère, ayant obtenu la fonction d'être la messagère de Discernement, invite jour et nuit à une union avec celui-ci la déesse Révélation. De plus, Devoir, quoique ayant pour compagnon l'agréable, paraît avoir été engeôlé par Absence de passion et les autres. En effet, après s'être séparé d'Amour, il se promène quelque part caché à tous les yeux.

Le roi maintenant, averti de tout cela, saura prendre toutes les mesures nécessaires.

(Tout en lisant la lettre avec colère).

(A l'âme). Jālma[1]! nous avons appris que Devoir avait de mauvaises intentions; il ne faut donc pas avoir en lui confiance, même un instant. Saisissez-le et liez-le fortement.

L'Ame.— Comme le roi l'ordonne. (Sur ces paroles, elle s'en va).

Grand-Aveuglement (Bas, réfléchissant). — Quel est le moyen à employer contre Quiétude?... Mais il n'est pas besoin d'un autre moyen : Colère et Cupidité à elles seules sont pour cela suffisantes.

(Haut). Holà! Quelqu'un!

(Le portier entrant). — Que le roi ordonne.

Grand-Aveuglement. — Appelez Colère et Cupidité.

Le Portier. — Comme le roi l'ordonne. (Il sort).

(Alors entrent Colère et Cupidité).

Colère. — J'ai appris que Quiétude, Foi et Dévotion à Vichṇu agissaient en ennemies avec le grand roi. Ah! comment, moi vivante, peuvent-elles agir ainsi, sans crainte pour elles-mêmes. En effet:

« Je rends aveugle le monde, je rends sourd l'homme fort, j'amène celui qui a une âme à se conduire comme s'il n'en avait point; aussi le sage ne voit plus ce qu'il faut faire et n'entend plus son intérêt; il ne se souvient même plus de ce qu'il a appris. »

Cupidité. — Ah! ceux qui sont saisis par moi ne peuvent traverser même la série des fleuves de leurs désirs. Combien moins penseront-ils à Quiétude et aux autres? Vois, amie:

« Ils sont à moi, ces éléphants, les tempes souillées par la sueur du *mada*, et ces chevaux qui volent avec la rapidité du vent. Et j'en gagnerai bien d'autres. J'ai acquis ceci;

1. Être méprisable. Cest son nom.

j'acquiers encore cela; mais pensons à acquérir ceci, supérieur à ce que nous avons déjà obtenu. Oh! pour des hommes au cœur tourmenté par ces soucis, pourquoi parler de Quiétude? »

Colère. — Amie, tu connais ma puissance :

« Le roi des dieux (Indra) a renversé le fils de Tvāchṭṛ ; le dieu qui a pour diadème la moitié de la lune (Çiva) a coupé la tête de Brahmâ; le fils de Kuçika a tué les fils de Vaçichtha. Et moi-même je suis capable de détruire en un instant les familles même possédant la science, glorieuses, ayant la pureté d'une bonne conduite et l'ornement d'un fier héroïsme. »

Cupidité. — O Avidité! venez ici.

(Avidité entrant). — Qu'ordonne mon époux?

Cupidité. — Ma chère, écoutez-moi :

« Ils doivent toujours penser à quelque chose de supérieur à ce qu'ils ont déjà obtenu, les hommes qui, l'esprit lié par les liens solides du désir, veulent posséder le champ, le village, la forêt, la montagne, la ville, la capitale, le continent, le globe terrestre. O déesse Avidité! si tu m'es propice et si tu t'agrandis, oh! alors, pour les êtres animés, pourquoi parler d'apaisement même avec cent milliers de mondes ?»

Avidité. — Mon époux, de moi-même, toute seule, je suis toujours pleine de diligence; mais maintenant, sur l'ordre de mon époux, mon ventre ne sera pas rempli même par des millions de mondes.

Colère. — Nuisance, venez ici.

(Nuisance entrant). — Me voici : que mon époux ordonne.

Colère. — Ma chère, avec toi, le meurtre des pères et des mères est tout à fait aisé pour moi. En effet:

« Quelle est cette mère-démon ? Quel est ce père ? Quels sont ces frères? Ce sont des vers. Cette foule de parents

doit être tuée. Ces parents, aux gestes d'amis, ne sont autres que des trompeurs et des dissolus.

(Serrant ses mains de colère).

« Tant que je ne détruirai pas jusqu'au bout toute cette famille, les étincelles éclatantes du feu de la colère ne cesseront pas dans mon corps. »

(Regardant). Voici le maître ; donc je m'approche.

(Tous entrant). — Vive, vive le roi !

GRAND-AVEUGLEMENT. — Quiétude, la fille de Foi, nous hait : aussi vous devez vous en emparer.

TOUS. — Comme le roi l'ordonne. (Ils sortent).

GRAND-AVEUGLEMENT. — Cette désignation de fille de Foi a fait germer dans mon cœur un autre moyen. En effet, Foi est la mère de Quiétude, et elle est dépendante d'une autre. Donc il faut, par quelque moyen, entraîner Foi loin de Révélation. Alors Quiétude, qui est très sensible, éprouvera un tel chagrin, par suite de sa séparation d'avec sa mère, qu'elle tombera dans l'inaction et, s'affaissant, elle périra. Hérésie, ma maîtresse, est extrêmement audacieuse, assez pour éloigner Foi. Aussi je vais pour cette affaire lui donner mes ordres.

(Regardant près de lui). — Vibhramavatī[1], appelez vite Hérésie.

VIBHRAMAVATĪ. — Comme le roi l'ordonne.

(Elle sort et rentre avec Hérésie).

HÉRÉSIE. — Il y a longtemps que je n'ai vu le roi : comment regarderai-je son visage ? Vraiment le grand roi ne me blâmera-t-il pas ?

VIBHRAMAVATĪ. — Amie, à la vue de ton visage, le grand roi, bien loin de te blâmer, ne se possédera plus lui-même.

HÉRÉSIE. — Amie, pourquoi me tromper, en me gratifiant d'un faux bonheur ?

1. Sujette à se tromper. Nom d'une servante.

VIBHRAMAVATĪ. — Amie, maintenant même j'examinerai la fausseté de ton bonheur. De plus, je vois l'œil de ma chère amie agité et troublé par le sommeil. Quelle est la vraie cause qui enlève tout sommeil aux yeux de ma chère amie ?

HÉRÉSIE. — Amie, la femme même qui n'a qu'un seul amant trouve difficilement le sommeil : à plus forte raison je le trouve difficilement moi-même, qui ai pour amant le monde.

VIBHRAMAVATĪ. — Quels sont donc par ordre les amants de ma chère amie?

HÉRÉSIE. — Grand-Aveuglement, et en outre Amour, Colère, Cupidité, Sentiment de la personnalité. Mais assez de cette énumération. Tout être, né dans cette famille, jeune ou vieux, ne se réjouit pas sans moi, sans que je sois placée sur son cœur le jour et la nuit.

VIBHRAMAVATĪ. — Mais est-ce que ces femmes, Volupté, Nuisance, Avidité n'ont pas la réputation d'être fort aimées par Amour, Colère, Cupidité? Comment se fait-il que tu n'inspires pas de jalousie à ces femmes, toi qui réjouis toujours le bien-aimé?

HÉRÉSIE. — Amie, pourquoi parler de jalousie? Elles-mêmes ne demeurent pas un seul instant sans moi.

VIBHRAMAVATĪ. — Amie, j'ai donc raison de dire : il n'y a pas sur la terre une femme aussi heureuse que toi. Car, bien qu'elles soient privées d'un grand honheur, tes rivales recherchent même ta faveur.

Amie, je dis autre chose. En venant saluer le grand roi, les yeux noyés de sommeil et la démarche bruyante du cliquetis des nûpuras, tu donneras de l'inquiétude au roi. C'est ainsi que je pense, ô chère amie!

HÉRÉSIE. — Quelle crainte cela pourrait-il lui inspirer? N'est-ce pas pour obéir aux ordres du grand roi que je viens avec une telle inconvenance? De plus, quelle crainte peut

exister pour des hommes, que la vue seule de leur amie rend tranquilles?

GRAND-AVEUGLEMENT (regardant).— Ah! ma chère Hérésie est arrivée. La voici qui

« Marche, en faisant résonner le bruit de ses bracelets qui tremblent avec des oscillations de balançoire, nonchalante par l'excès du poids des hanches et, sous prétexte de retenir avec soin une guirlande qui tombe, élevant les bras par coquetterie et découvrant ainsi des seins où s'épanouissent les traces des ongles; elle boit en quelque sorte le cœur par ses yeux très longs comme une guirlande de lotus bleu. »

VIBHRAMAVATĪ. — Voici le grand roi : que ma chère amie s'approche.

HÉRÉSIE (s'approchant). — Vive, vive le grand roi!

GRAND-AVEUGLEMENT, — Ma chère :

« Femme aux lourdes hanches, approche-toi de mon sein et donne-moi un embrassement qui sur ma poitrine laissera épanouie la marque de tes ongles. Femme aux yeux de gazelle, égale la beauté des mouvements voluptueux de Pârvatī, placée sur le sein de Çiva. »

HÉRÉSIE (Elle fait ainsi en souriant).

GRAND AVEUGLEMENT (montrant par ses gestes le plaisir qu'il éprouve de cet embrassement).

Ah! par l'embrassement de ma chérie, il m'est revenu une jeunesse nouvelle.

« Autrefois, j'éprouvais en tout mon être un changement né du trouble amoureux de la première jeunesse : il enivrait mon cœur débordant d'un bonheur qui faisait disparaître à mes yeux tous les objets des sens. Maintenant il vient de refaire en moi un changement nouveau causé par tes embrassements qui ont augmenté mon amour en effaçant de mon cœur toutes les autres pensées. »

HÉRÉSIE. — O grand roi! je ressens aujourd'hui moi-même

comme une nouvelle jeunesse. Certes, le temps n'avait pas détruit l'amour qui était dans mon cœur. Monseigneur peut me donner des ordres. Pour quelle cause mon souvenir a-t-il été rappelé à la mémoire de Monseigneur?

GRAND-AVEUGLEMENT. — Ma chère :

« Celui même qui serait, ô femme belle ! loin du cœur, se souviendrait : Madame brille, comme une statue, sur le piédestal de mon cœur. »

HÉRÉSIE. — C'est une grande faveur pour moi. Aussi, que le roi ordonne.

GRAND-AVEUGLEMENT. — En livrant tes charmes à tous les regards, continue (à faire ton métier de courtisane). De plus, Foi, cette fille d'esclave, remplit le rôle d'entremetteuse à l'effet d'unir Révélation à Discernement.

« Eh bien ! cette misérable, cette méchante, notre ennemie, qui n'est pas issue d'une bonne famille et qui fréquente les méchants, tire-la par les cheveux et envoie-la chez les incrédules. »

HÉRÉSIE. — Pour une si petite affaire, c'est assez de soucis de la part de notre maître. L'esclave, Foi, rien que par la parole du maître, obéira à son ordre. Et certes, quand je lui aurai dit : le devoir est faux, la délivrance est fausse, la route du Véda est fausse, tout ce qui fait obstacle à la volupté est faux, les principes énoncés par les Çâstras sont faux, la science du fruit qui est le Svarga est fausse, elle évitera la route des Védas et, à plus forte raison, Révélation. De plus, en lui montrant les inconvénients de la délivrance obtenue par l'éloignement du plaisir des objets des sens, je détacherai vite Foi de Révélation.

GRAND-AVEUGLEMENT. — S'il en est ainsi, ce qui m'est très à cœur sera réalisé par ma chérie.

(De nouveau il l'entoure de ses bras et lui donne des baisers).

HÉRÉSIE. — Bien que le maître m'embrasse en public, je n'éprouve pas de honte.

GRAND-AVEUGLEMENT. — Soit. Entrons tous deux dans ma demeure.

(Tous s'en vont).

Fin du deuxième Acte

Gérard DEVÈZE.

LE VAÊTHA

Fragment inédit de l'Avesta avec Commentaire pehlvi

TRADUCTION FRANÇAISE ANNOTÉE

Le texte zend du **Vaêtha**, accompagné d'une traduction pehlvie n'est connu que par un seul manuscrit, copié aux Indes pour M. James Darmesteter et qui porte aujourd'hui le n° 1216 du supplément du fonds persan de la Bibliothèque Nationale. Ce manuscrit contient en outre le texte de différents opuscules pehlvis, une traduction d'ailleurs assez médiocre du Bahrâm Yasht, la fable de l'Arbre et de la Chèvre, et le récit des faits historiques et légendaires qui se sont passés le jour Khordat du mois Farwardin. Ces deux derniers traités ont été publiés ou traduits par moi en 1895 dans la *Revue archéologique* et dans la *Revue de l'Histoire des Religions.*

Le **Vaêtha** est donné comme un *karda* ou *fargard* du seizième Nask de l'Avesta, le *Nihâdûm*, aujourd'hui perdu. Ce nom de *karda* **Vaêtha** provient évidemment de ce fait qu'il commence par le mot *vaêtha:* **Vaêtha daênyâo mazdayasnôish ahurahê mazda mraôt.**

Ce texte se compose de plusieurs parties bien distinctes, qui traitent :

1° Des funérailles; 2° de la défense de choisir ceux qui doivent réciter l'Avesta parmi les magiciens et les sorciers, c'est-à-dire parmi les non-Iraniens; 3° de la conduite que doit tenir un homme qui a eu un enfant d'une femme non-Mazdéenne.

On trouve en quatrième lieu un passage formé à peu près tout entier des citations zendes que l'on trouve dans la traduction pehlvie du Vendidâd; ces fragments sont mis bout à bout sans aucun ordre et ils ne forment pas un texte complet; toutefois, ils apportent quelques variantes curieuses au texte des citations du commentaire du Vendidâd. Les deux dernières parties sont relatives au banquet appelé Myazda, que l'on doit offrir après la mort d'un Mazdéen, et à la conduite que l'on doit tenir envers un infidèle qui se convertit au Mazdéisme.

Le texte du **Vaêtha** est coupé en 115 paragraphes dans le manuscrit que j'ai eu à ma disposition, et j'ai respecté cette division, quoiqu'il eût été facile d'en adopter une plus logique et moins artificielle.

Le texte zend et la traduction pehlvie sont à peu près aussi corrompus que dans le *Nirangistân*, et l'on comprend que, dans bien des cas, un manuscrit aussi récent ne permet pas de rétablir le texte d'une façon certaine. Ce serait d'ailleurs un travail très aléatoire, car on ne sait jamais avec les textes zends, surtout avec ceux qui ont été récemment découverts, où finit l'ignorance de l'écrivain et où commence celle du copiste; c'est pourquoi je n'ai point essayé de refaire du zend, non pas correct, mais seulement passable, et je me suis borné à reproduire tel quel le texte de mon manuscrit; j'ai pris plus de liberté avec la traduction pehlvie dont j'ai corrigé les fautes évidentes. Devant un tel état de corruption du texte, il n'y avait pas d'autre moyen d'en donner une traduction suivie que de prendre pour base la traduction pehlvie; cependant je n'ai pas hésité à m'en écarter, dans un certain nombre de cas, quand, par exemple, cette traduction repose sur un jeu de mots ou une étymologie artificielle, voulue ou non. J'ai pris soin d'indiquer en note les raisons qui m'ont déterminé à agir ainsi.

Avant l'acquisition de ce manuscrit, M. J. Darmesteter avait trouvé, également aux Indes, un court fragment du même texte accompagné d'une traduction en persan moderne, qu'il publia dans le *Journal asiatique* de mai 1885. C'est dans ce premier manuscrit qu'il est dit que le **Vaêtha** est l'un des fargards du seizième Nask de l'Avesta, le Nihâdûm :

این اوستا از پرگرد ویثرا از نسک شانزدهم نیادم است

Peut-être ne faut-il pas admettre cette tradition dans son intégrité. Il est certain, tout d'abord, que la partie qui contient les citations de la traduction pehlvie du Vendidâd a été insérée dans le texte à une époque postérieure à celle de sa composition. De plus, le **Vaêtha** ne paraît pas complet, car il est dit dans un des passages, § 100, que la traduction est identique à celle qui se trouve plus haut; or, cette dernière n'existe point. Cependant, quoique les idées que l'on remarque dans le **Vaêtha** soient absolument les mêmes que dans le reste de l'Avesta et qu'elles n'offrent rien de particulier, comme on pourrait s'y attendre pour un fragment d'un nask nouveau, il serait téméraire d'en conclure qu'il n'est qu'un pastiche composé à une époque où l'on ne possédait plus que les textes actuels de l'Avesta. Il y a bien quelques passages, par ex. § 52 et § 54-57 dont l'hétérodoxie et même l'antimazdéisme sont évidents, mais il faudrait être sûr du texte et posséder ce qui précède et suit le **Vaêtha** pour en déduire que ce traité zend appartient à l'hétérodoxie avestique. En tout cas, si le **Vaêtha** n'est qu'un pastiche, il doit être très ancien, car la traduction pehlvie montre que celui qui l'a écrite avait une connaissance très complète du zend et du pehlvi; en nombre de cas, elle rappelle les procédés et les artifices étymologiques des traducteurs des Gâthas. Rien n'empêche en définitive que le **Vaêtha** ne soit un nouveau fragment du grand Avesta.

TRADUCTION

Au nom du Créateur Auhrmazd

1 Le savant de la Loi mazdéenne, Ahura Mazda dit :

2 Celui-là est un homme saint

3 qui, d'abord, récite pour la bonne Pensée, la bonne Parole, la bonne Action,

4 et qui, ensuite, accomplit de bonnes actions.

5 Quand un homme ou une femme ou un enfant vient à mourir,

6 il amènera un chien aux pieds (du mort);

7 avec cela, il frappe la Drûj Nâsu.

8 Puis deux hommes donnent leur propre lit et leur propre coussin;

9 ensuite ils portent au Dakhma celui qui est mort.

10 Après cela, pendant trois jours et trois nuits, ils font la purification du saint Sraosha.

11 Et avec cela je ferai passer son âme (l'âme du mort) trois fois au delà du pont (Cinvat), et je lui montrerai le Paradis, moi qui suis Ahura Mazda.

12 Et je le porterai dans ce Monde saint, dans la Sainteté parfaite, dans la Lumière sainte.

13 Il... par son action, qu'au milieu (d'eux) il tienne compagnie,

14-16 qu'ils ne prennent point parmi ceux-ci, magiciens et sorciers, celui qui récite [l'Avesta], car il causerait du dommage aux hommes.

17 Ahura Mazda dit à Spitama Zarathushtra :

18 « Parler aux hommes,

19 donner l'instruction aux pauvres.

20 Il connaît les hommes bons comme les hommes pieux (?), (bonnes) paroles pour la vie présente et bonne renommée pour l'âme (pour la vie future).

21 Il porte secours (à la Religion) pour une longue période,

22 celui qui brûle les haillons des infidèles. »

23 Alors Zarathushtra demanda à Ahura Mazda :

24 « S'il existe un homme de cette religion mazdéenne,

25 qui ait commerce avec une femme d'une autre religion,

26 de là naît un fils.

27 Si cet homme est riche, donnera-t-il sa fortune à ce fils ou ne la lui donnera-t-il pas? »

28 Alors répondit Ahura Mazda :

29 « S'il existe un homme de cette religion mazdéenne

30 qui ait commerce avec une femme d'une autre religion,

31 et que de là naisse un fils, qu'il ne lui arrache pas la vie.

32 Si cet homme fait mourir cet enfant,

33 alors il se rend coupable du crime de Peshotanu.

34 Par suite de ce crime, cet homme devient d'une autre religion (hétérodoxe).

35 Je ne le ferai point passer au delà du pont Cinvat, moi qui suis Ahura Mazda.

36 Si cet homme est riche,

37 il donnera la moitié de sa fortune à l'enfant, et l'autre moitié à la femme d'une autre religion.

38 Que ses propres parents ne s'emparent pas de sa fortune.

39 Car ces hommes se damneraient.

40 Qui que ce soit de la Religion mazdéenne, homme ou femme,

41 qu'il soit fidèle ou infidèle, qu'il ne laisse pas échapper sa semence sur quelqu'un.

42 (Le prêtre) ne fixera pas de peine,

43 car il rend son corps impur pour toujours et à tout jamais.

44 (Le prêtre) ne fixera pas de peine

45 ..... (?)

46 Les eaux courent sur cette terre.

47 On sait qu'il y a sept [mois d'été] et neuf mois d'hiver.

48 Telles sont les [différentes] sortes; combien de temps

49 dura la sainte création spirituelle?

50 Si un homme porte seul le cadavre d'un mort.

51 Non apportée par des mouches.

52 Celui qui dans le bourg, apporte les libations au feu, comme un mauvais vieillard

53 .....?

54 Celui qui creuse cette terre,

55 celui qui est un homme saint

56 enterre dans la terre les corps des morts,

57 de n'importe quel mort

58 .....?

59 Une vitasti, une frārathni de ces hommes?

60 La durée d'une année, toutes les sortes.

61 Ces hommes meurent, le chien les voit, que personne les porte seul.

62 [Si la Nasu a été] chassée..... de ces pays touraniens..... porté sur un cheval ou traîné sur un char (deux hommes), donneront leur propre vêtement et leur propre coussin, et porteront ensuite celui qui est mort au Dakhma.

63 Il devient manifestement saint; elle efface toute mauvaise pensée, toute mauvaise parole, toute mauvaise action, comme l'homme saint (maître de?) Sainteté.

64 Il y a un homme qui pense le bien, qui désire le bien et qui fait croître le bien.

65 Celui qui apporte en libation de l'eau contaminée par de la matière morte,

66 devient Peshotanu par suite de cette action pour toujours et à tout jamais, il est impur

67-68 .....?

69 Les routes iraniennes de la terre. Qu'il ne frappe (ou ne tue) pas les hommes, qu'il ne frappe pas les chiens.

70 Il a créé beaucoup de daevas et de drujs.

71 (Un homme meurt) dans une maison mazdéenne, le quatrième jour,

72 on offrira un Myazda, on le fera abondant en viande et en vin,

73 autant qu'ils sont, qu'ils accomplissent bien le Myazda bienfaisant des différentes sortes de plantes, qu'ils accomplissent le labourage.

74 Il apporte le baresman avec la libation, il les apporte pour [célébrer] le Yasna;

75 il les apporte pour les glorieux Amshaspands, il les apporte pour Ashi-Vanuhi, il les apporte pour les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions,

76 pour la Loi mazdéenne, pour Mithra, le maître des vastes campagnes, pour le saint Sraosha, pour Verethraghna créé par Ahura, pour la puissante Anahita, pour toutes les divinités de la Religion mazdéenne. »

77 Zarathushtra demanda à Ahura Mazda :

78 S'il y a un homme d'une autre religion, un homme darvand,

79 Cet homme pense suivant la bonne religion mazdéenne,

80 les sectateurs de la Loi d'Ahura Mazda, de la Loi [créée] contre les démons se saisiront-ils de cet homme ou ne s'en saisiront-ils pas?

81 Alors répondit Ahura Mazda :

82 Si cet homme est d'une autre religion, si c'est un homme darvand,

83 mais si cet homme pense suivant la bonne religion mazdéenne,

84 si cet homme prend fermement pied dans la Loi [créée] contre les démons, la Loi des adorateurs d'Ahura Mazda,

85 que ces hommes l'accueillent avec bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes actions.

86 Il célèbre le chant des Gathas;

87 Il ne profère point de mauvaises paroles.

88 Si devant tous ces hommes, il commet de mauvaises actions,

89 la bonne religion mazdéenne rejette toutes les mauvaises actions.

90 Si cet homme appartient à la bonne religion,

91 comme cet homme a embrassé la Loi antérieurement,

92 c'est comme si cet homme-là était saint, ô Spitama Zarathushtra!

93 Ces hommes-là sont de la bonne religion mazdéenne,

94 qui récitent les Gathas.

95 Il sacrifie à toutes ces divinités, il les désire,

96 ensuite, il fait cuire de la nourriture et mange cette nourriture.

97 Celui-là qui a mangé sacrifie ensuite aux Gâthas et a ensuite commerce avec une femme,

98 alors c'est un homme de la bonne religion.

99 Chaque jour, aux cinq Gâhs, ils récitent les Gâthas.

100 Il sacrifie aux Asnyas, maîtres de sainteté, au gah Havāni, à Mithra, maître des vastes campagnes.

101 Ils adressent leurs prières au soleil et à Mithra.

102 Il sacrifie au gah de Rapithwîn et à Asha Vahishta.

103 Ils adressent leurs prières au soleil et à Mithra.

104 Ils sacrifient au gah Uzirin et à l'Ized Bordj.

105 Ils adressent leurs prières au soleil et à Mithra.

106 Ils sacrifient aux gahs d'Aivisruthrema Aibigaya et au Frohar des saints.

107 Ils sacrifient à Sraosha, saint et bon.

108 Ils récitent pour le gah Ushahin, pour le saint Sraosha, ainsi que pour tous les autres Izeds.

109 Qu'il ne récite point pour les démons, car il sera appelé homme démoniaque.

110 Je plongerai cet homme dans le monde de mort, moi qui suis Ahura Mazda.

111 Ces hommes urinent.

112 Que soit brisé Ahriman, le maudit!

113 Si cet homme récite un seul Ahuna Vainya, il lie la gueule [du démon].

114 Après cela, ils urinent.

115 Ils récitent ensuite les Gâthas pour la bonne pensée, [pour la bonne parole, pour la bonne action].

116 Après cela, réciter trois Ashem Vohu, deux Humatanam, trois Hukhshatrotema, quatre Ahumavairya.

COMMENTAIRE

1 **Vaetha** est traduit *āgās* (persan آگاس); le pehlvi est généralement *ākās*. Cette phrase est glosée *atgh āgās dar dīn-ī shaptr mazdist yamallīnīt* (*īt*).

2 Le commentaire pehlvi ajoute *atgh gabrā shaptr* (*mart*) *ist*, «c'est-à-dire il est un homme de bien». On remarquera que le sujet est à l'accusatif; on verra encore bien d'autres exemples de ces incorrections dans les pages suivantes. Le neutre **tat** du pronom **ta**

s'emploie ici comme le mot **yaṭ** qui se met avec tous les genres et tous les cas. Cf. Yasna, X, § 15. **yā taṭ yaṭ Haomahē draonō** traduit : *man ttûn zak Hōm soūr*. Il semble d'après ce rapprochement qu'un mot soit tombé dans notre texte et qu'il faille lire **taṭ yaṭ narem**, etc., puisque *ttûn zak* correspond dans le Yasna à **taṭ yaṭ**. Le sens ne serait que très peu changé : « celui qui est un homme saint, recité d'abord..... »

3 Le zend **paoiryô** étant grammaticalement un nominatif, on pourrait traduire le « premier », mais cette traduction ne donnerait pas grand sens. Cf. un passage analogue, Yasna, XII, I, **frastuyē humatōibyascā hūkhtōibyascā hvarshtōibyascā**... *frāj-stāyam hūmat hucakht hūvarst*... « Je loue les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions... » C'est la formule initiale du Pâtet de l'Irân, qu'on trouvera traduit dans J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. III. Cela ne veut cependant pas dire qu'il s'agisse ici du Pâtet.

4 **Shyaothnāvarezi**, litt. « qui accomplit une action ». Le *Handbuch* de Justi donne à ce mot le sens de « criminel », mais cette traduction est inexacte et la phrase sur laquelle il l'appuie est rendue d'une façon toute différente par J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 200 et n. 32. L'expression **shyaothna-varezem** est simplement traduite dans le Vendidad, XIII, § 23, par *kūnishn-varz* « celui qui accomplit une action ». Dans le présent texte, ce mot est rendu *nīvak varzīnīd* « il accomplit le bien », glosé *karfak nīvak obdūnīd* « il fait de bonnes œuvres pies ».

5 Le pehlvi ajoute : « c'est-à-dire qu'il meurt dans une maison mazdéenne, » parce que, si aucune de ces personnes ne meurt dans une maison mazdéenne, autrement dit, si elle n'appartient pas à la religion de Mazda, toutes les prescriptions religieuses que l'on exécutera ne feront pas aller son âme au paradis.

6 **Hadha pāidhi spanem naēshyaēti** traduit en pehl. *lvatā rīstak raglā kalbā-ān katarcāī yattbūnīt kartan*. **Hadha** est le sanscrit sadha, « avec, joint à », **naēshyaēti** est la 3e pers. du sing. de l'ind. pr. de **ni-**, conduire. Le traducteur pehlvi a vu à tort dans ce mot un dérivé d'une racine **nish-**, qu'il croyait reconnaître dans le verbe pehlvi *nishastan*, pers. نشستن, et c'est pour cela qu'il l'a rendu par le verbe *yattbūntan*, « s'asseoir ». En réalité, *nishastan* est *ni-shadtan*. (J. Darmesteter, *Études Iraniennes*, t. I, p. 81). il amènera n'importe (*kata-rcāī*) quel chien, dit le texte pehlvi; il s'agit ici du *Sag-dīd* (voir J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 149 et note). Le chien le

plus puissant pour chasser le démon, est, comme l'on sait, le chien nommé en zend **cathru-cashma**, « qui a quatre yeux », non pas le chien qui a deux taies sur les yeux, autrement dit un chien aveugle, mais bien celui qui a deux taches dans le poil au-dessus des yeux [1]. La glose pehlvie nomme parmi les chiens qui peuvent faire le *Sag-Did*, le chien *pasūshūrvan* (zend **Pasushaurvā**)[2], le chien *vish hūrvan* (zend **Vishaurva**)[3], le chien *vohūnasg* (zend **Vohunazga**)[4], le chien *drakht-hūnar* (zend **Drakhtō-hunara**), le chien jaune aux quatre yeux *zart cāhār cashm*[5] (zend **Zairitem cathru cashmem**, *Vendidad*, fargard VIII, § 16), le chien *Tarūk* (zend **Tauruna**) ou un aigle *dālman*, un renard (*rūbāsh*, lire *rūbās*)[6] ou une belette (*raspūk*, ms. *rasūk*).

7 **Nasāvo**, acc. pl. de **nasu**. On lit dans le *Vendidad*, VI, § 32, **us haca nasāvō aêtavaṭ apaṭ haca nizhbarayeñ** : « On enlèvera ainsi les corps morts de l'eau. » Dans ce passage du *Vendidad*, **nasāvo** est rendu par *nasāt*, « corps mort », tandis qu'ici le même mot est traduit *nasūsh*, litt. « le démon de l'impureté ».

8 La traduction pehlvie ajoute : « ils donnent pour le mort : *rīstak rāt.* » Il faut lire au lieu de **hvāstrish** : **hvāstairish** (= **hvā-stairi**); **stairi** est le sanscrit stari, de star étendre, cf. persan *gustar-dan* = گسترّدن, pehlvi *vi-star-tan*, latin *stra-tum*. Ce mot signifie littéralement « ce que l'on étend », il est toujours traduit *vastarg*, « vêtement, drap (sur lequel on étend le mort)[7] ». **Berezish** est traduit *balishn* « coussin ». Cf. les formes persanes بالشتچه, بالش, بالشت, بالين, بالشتك. Pour ce passage on comparera *Vendidad*, fargard VI, § 51 : **yezi nōiṭ tavān aêtē mazdayasna hvāstairish** (trad. *benafshā*

1. On dit dans quelques localités perdues de la campagne, en France, que ces *chiens à quatre yeux* sont enragés, et on en fait peur aux enfants. Leur singularité qui les avait fait placer en Perse parmi les animaux les plus bienfaisants, a eu, comme on le voit en France, un effet tout opposé.
2. Le chien gardien de troupeaux.
3. Le chien gardien de la maison.
4. Le chien qui sert à la chasse.
5. Le pehlvi du **Vâêtha** porte à tort *zart cāhār cāhār cashm*.
6. Pers. روبا.
7. Cf. Le رخت خواب « vêtement de sommeil », d'où « lit » du Persan moderne.

vastarg) **hvābarezish** (trad. *benafshā bālishn*) **raōcāo aiwi varena hvare daresya hē zēme paiti nidaithita** : « Si ces Mazdéens ne peuvent le faire, ils déposeront le mort sur la terre, sur son drap. ou sur son lit, vêtu de la lumière du ciel et regardant le soleil. » Dans ce passage du **Vaētha, hvā-** se rapporte aux deux hommes vivants et non pas au mort.

9 **Yaṭ**, forme invariable, voir § 2. Le sujet qui n'est pas exprimé dans le texte zend l'est en pehlvi *olā-shān man mazdist havā-nd*, « ceux-là qui sont Mazdéens ». Le pehlvi *gunbat* est le persan گنبد coupole, qui a le même sens que l'arabe قبّة.

10 **Taita** est une corruption du nominatif pluriel du pronom **ta-**. **Yaozhdaya** est traduit *yōshdāsrak* et glosé *aīgh dakyā karīnēt*, « c'est-à-dire : il fait pur ». La phrase tout entière est glosée, « c'est-à-dire : on fait le sacrifice *izishn* du saint Sraosha durant trois jours et trois nuits ». Sraosha est l'esprit protecteur des morts. On pourra voir pour le détail des cérémonies funèbres, J. Darmesteter, *Zend-Acesta*, t. II, p. 152 sqq.

11 **Thriscit**, « trois fois », n'est point traduit en pehlvi ; car *taristak* est la traduction de **tarō**. Le pehlvi ajoute la glose : « je donnerai à cette âme la plus agréable (récompense). » Cf. *Yasna*, XIX, § 10: **thriscit** (*3 bār*) **tarō peretūmciṭ hē urvānem vahishtem ahūm frapārayēni azem yō Ahurō Mazdāo**, « trois fois par-dessus le pont (Cinvat) je ferai passer son âme, moi qui suis Ahura Mazda ».

12 Glosé : *aīgh zak ravān djān pasbānīh* (ms. *pasbānīk*) *obdūnām aīgh īt Srōsh ahlao barā obdūnīt*, « c'est-à-dire : je ferai la garde de cette âme, c'est-à-dire le saint Sraosha la fera ».

13 La traduction pehlvie ne permet pas de déterminer au juste ce que signifie le mot **āzyaiti**, car il est rendu *az;* **āzyaiti** peut être un causal d'une racine **az-** que l'on retrouve dans le persan *azidan* ازیدن « blesser, injurier ». Le mot **maidhyaen** semble une troisième personne d'optatif, mais il est plus probable que ce n'est qu'une faute pour un cas de **maidhyāna** « milieu, qui est au milieu », car il est traduit *miyānak* en pehlvi. **Amā-vastre** est rendu en pehlvi *lanā vastarg*, c'est là une traduction étymologique reposant sur une décomposition arbitraire du mot zend: **amā** ayant été pris pour le parsi *amā* اما, persan *mā* ما, **vastre** signifiant *habit*. Il est vrai que, dans l'état du texte, on aurait le droit de corriger **amā** en **ahmā**, mais le sens serait alors bien peu satisfaisant. Je crois qu'il faut corriger **amā vastre** en **amāyāstre**,

puis en **amōyāstre** de l'adjectif **āmōyastra**, qui se lit au *Yasna*, Hâ XXX, § 9, **Mazdāoscā Ahuraoṅho āmōyastrā baranā ashācā** traduit : *Aūhrmazd-ic zak-ī kamāk anjumanikth u yadrunishnth Ashvahist-ic* (glosé *aīgh shān hamīshak anjuman madam tan-ī pasīn kūnishn*), « tenant compagnie ainsi qu'Ahura Mazda et la Sainteté (Parfaite) ».

14-16 Pehlvi *al zak min* (lire *man?*) *olāshān zivand*. Les § 14 à § 16 forment une seule phrase qui est à tort découpée en trois fragments par la traduction pehlvie. La traduction donnée ici se base uniquement sur le pehlvi, et par conséquent peut être erronée. **Zañda** signifie généralement « magicien », ou plutôt, suivant l'explication du *Yasna*, Hâ LX, § 3, le **zañda** « est le prophète des sorciers », *patkhambar-ī*, *yatūkān*. Ce mot signifie également « magie », car il est dit dans le même passage du *Yasna : u pūn zand yatūkth shāyat kartan*, « c'est avec le *Zend* que l'on fait la sorcellerie ». En général, **zañda** se dit de l'apôtre d'Ahriman. (J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 251, n. 56). Le pehlvi traduit sans doute à tort « que ces yeux ne vivent pas ». — **Yatumare antem** est rendu en pehlvi par *yātūk hāvā-ī*, ce qui prouve que le traducteur a vu dans **antem** un dérivé de la racine **ah-** « être ». C'est là une erreur, et il faut lire **yatu mareñtem**, **mareñtem** étant le participe présent de **mar-** « réciter ». Les deux mots **zañda** et **yatu** sont ici sans flexion, mais cela n'a rien d'étonnant dans un texte aussi barbare. **Perenāush aiti** est traduit *madam g-b-a-sh ītūn yahvūnt*. Cette traduction est erronée, et le traducteur a vu dans **perenāush** : **pairi** et **nā** ; **aiti** est rendu à tort par *ītūn yahvūnt*, tandis qu'il n'est que la préposition bien connue signifiant « sur ». — **Pairegere-ptayāṭ** est à lire **pairi gereftayāṭ** ; le sens de ce verbe est donné par un passage du *Vendidad*, fargard IV, § 1, où **pairi géurvayeiti** est rendu par *madam vakhdūntī aīgh pūn darpūsht gās anā barā vakhdūnīt*, « il prend, c'est-à-dire qu'il prend dans un lieu de sûreté ». Ce mot est traduit اورگیرد c'est-à-dire برگیرد « accepter, recevoir ».

On sait que faire réciter l'*Avesta* par un infidèle amène en effet autant de mal qu'il y aurait eu de bien, s'il avait été récité par un Zoroastrien.

(*A suivre*). Ed. BLOCHET.

BIBLIOGRAPHIE

Manuel de la langue hindoustani (*urdu et hindi*), *grammaire*, *textes*, *vocabulaires*, par Julien VINSON, professeur à l'École des langues orientales vivantes, etc. — *Paris*, Maisonneuve, libraire-éditeur, 6, rue de Mézières, et 26, rue Madame, 1899.

La meilleure manière de faire sentir au lecteur l'utilité de cet excellent petit livre est encore d'en donner une brève analyse, et c'est ce que je commencerai par faire.

Avant-propos, p. I-XVIII. — Exposé du but et de la méthode de l'auteur qui a su saupoudrer d'intéressantes et justes remarques (par exemple, sur les versions et sur le thème) d'une humour de bon aloi.

Introduction. P. XIX-XXXVII. — M. Vinson y répand toute la clarté désirable sur l'écheveau si emmêlé des langues de l'Inde moderne, au double point de vue ethnographique et géographique.

Tous ceux qui sont appelés à s'occuper de ce sujet lui sauront gré des secours importants qu'il leur prête en quelques pages.

Chapitre premier, — Grammaire, généralités phonétiques et morphologiques. — C'est ici que l'auteur traite la question bien complexe aussi des alphabets adaptés à l'écriture de l'hindoustani. A part d'autres remarqnes que me suggéreront tout à l'heure les considérations linguistiques du même chapitre, je constate à propos de l'alphabet dévanâgari que l' « aspirée » *h* (et non *ḥ*) est essentiellement gutturale, du moins par ses origines, et que le visarga (transcrit par *ḥ*), est plutôt une sifflante atténuée, comme l'esprit rude du grec qu'une « aspiration » proprement dite.

Chapitres 2 et 3. — Formations nominales et formations verbales. — Grammaire morphologique proprement dite. — Exposé très net d'une matière que la diversité des dialectes rend à première vue assez confuse.

Chapitre 4. — Notions syntactiques et fonctionnelles. — Syntaxe abrégée, mais suffisante si l'on tient compte à cet égard de la pauvreté du sanscrit et des langues dérivées du sanscrit lui-même.

Textes hindoustanis, en caractères persans, p. 101-143.

Textes hindis, en caractères devanâgaris, p. 144-161.

Vocabulaire hindustani-urdu (caractères persans), p. 162-199.

Vocabulaire hindi (caractères dévanâgaris), p. 199-211.

Appendice I. — Notions de grammaire arabe et de grammaire persane.

Appendice II. — Bibliographie alphabétique des ouvrages consultés par l'auteur.

Le tout, comme en le voit, constitue une chrestomathie qui dispense les commençants de la bibliothèque dont l'appendice 2 présente le catalogue, et cette seule remarque donne la mesure de l'utilité théorique et pratique de ce précieux Manuel.

Je n'insisterai pas sur le détail qui, à beaucoup d'égards, du reste, échappe à ma compétence. Pour les vues générales, je suis le plus souvent d'accord avec M. Vinson, qui adopte, ainsi que je le fais moi-même, le principe de l'évolution phonétique altérant par réduction les anciennes formes, comme le témoigne si éloquemment la comparaison du pâli et des prâkrits avec le sanscrit dont ils dérivent.

Je me bornerai aux deux observations suivantes. Avec M. Vinson, j'admets l'idée des racines comme éléments initiaux du langage, mais non pas, à la suite de Bopp, des racines *à tout faire* et suffisant d'abord sous une même forme à toutes les fonctions remplies plus tard par les différentes parties du discours. A l'état simple, les primitifs ou les racines ne différaient sensiblement ni pour l'aspect, ni pour l'usage des adjectifs verbaux ou noms d'agents, tels que les monosyllabes latins *fex*, *dex* (dans *artifex*, *judex*, etc.). De plus, je refuse à ces mêmes racines une indépendance initiale

inadmissible. Elles se rattachent les unes aux autres par des rapports phonétiques et significatifs qui trahissent une évolution où se trouve le mot des développements primordiaux du langage[1].

Mais là où je suis nettement d'un avis différent du savant grammairien, c'est quand il émet l'idée que « dans les langues anciennes, en indo-européen surtout, les rapports (marqués par les désinences casuelles) étaient rendus par des syllabes qui avaient eu primitivement un sens indépendant ». C'est supposer que les langues synthétiques étaient analytiques à l'origine, comme elles le sont devenues plus tard par l'effet de l'usure des suffixes désinentiels. En d'autres termes, cette usure aurait produit dans les deux cas des effets diamétralement opposés, ce qui, ajouté aux autres raisons d'ordre logique qui renforcent cette objection et que je ne saurais développer ici, me semble de nature à ruiner la théorie, très répandue d'ailleurs, à laquelle adhère M. Vinson.

Ai-je besoin d'ajouter en terminant que rien n'est ôté par là à la valeur de sa Grammaire et aux services qu'elle est appelée à rendre?

P. Regnaud.

1. Je me permets de renvoyer à cet égard à mon article de la *Revue*, numéro du 15 juillet dernier, intitulé : *La Question de l'origine du langage et la Linguistique évolutionniste.*

Les poèmes de Bacchylide de Céos, traduits du grec d'après le texte récemment tiré d'un papyrus d'Égypte, par A.-M. Desrousseaux.

Les fautes trop nombreuses qui déparent cette traduction des œuvres du vieux lyrique grec, si heureusement exhumées des sables d'Égypte, sont imputables surtout, j'aime à le croire, à la hâte que M. D. a mise à publier un travail pour lequel il avait la légitime ambition d'être un initiateur. Peut-être eût-il mieux valu prendre son temps, même au risque d'être devancé. Dans tous les cas, une nouvelle édition se prêterait à des corrections en vue desquelles le traducteur pourrait faire son profit des observations suivantes qui portent sur la partie restée à peu près intacte de la première pièce du recueil et qui donnent la mesure de la revision nécessitée par l'ensemble de l'ouvrage.

V° 21-22 : φαμὶ καὶ φήσω (μέ)γιστον
κῦδος ἔχειν ἀρετάν·

Trad. D. — « Je dis et je dirai toujours que le plus grand titre de gloire est la vertu. »

Interprétation proposée : « Je dis (en cette occasion) et je dirai (quand elle se retrouvera) que c'est à la valeur que s'attache la plus haute gloire. »

Toute la suite fait voir qu'il s'agit, non pas de la vertu au sens général du mot, mais de l'ensemble des qualités viriles faites de courage et d'adresse qu'ex-

prime à peu près le sens surtout poétique de notre mot *valeur* et que requiert particulièrement la victoire aux jeux de la Grèce.

vs 22-25 : πλοῦ-
τος δὲ καὶ δειλοῖσιν ἀνθρώπων ὁμιλεῖ,
ἐθέλει δ' αὔξειν φρένας
ἀνδρός.

Trad. D. — « La richesse peut devenir la compagne même des plus vils entre les humains, elle tend à enfler l'âme de l'homme. »

Interpr. proposée : « La richesse s'associe même aux lâches d'entre les hommes, elle s'applique à exalter le sentiment individuel. »

Les mêmes raisons qu'on a de rendre ἀρετή par « valeur », font traduire δειλός par « lâche », ce qui du reste est le sens propre et habituel de ce mot. — Le poète sous-entend que la richesse n'assure pas la gloire, puisqu'elle a commerce avec ceux qui la méritent le moins.

vs 25-27 : ὁ δ' εὖ ἕρδων θεοὺς
ἐλπίδι κυδροτέρᾳ
σαίνει κέαρ·

Trad. D. — « Mais celui qui honore les dieux flatte son cœur d'une plus noble espérance. »

Interpr. proposée : « Mais celui dont les sacrifices contentent les dieux caresse son cœur de l'espérance d'une meilleure gloire. »

La gloire du pieux vaut mieux que celle du riche, tout en le cédant à celle du valeureux.

vs 27-30 : εἰ δ' ὑγιείας
θνατὸς ἐὼν ἔλαχεν
ζώειν τ' ἀπ' οἰκείων ἔχει
πρώτοις ἐρίζει.

Trad. D. — « Si de plus, quoique mortel, il obtient la santé, s'il peut vivre de son patrimoine, il rivalise avec les premiers. »

Interpr. proposée : « Mais si, tout mortel qu'il est, la santé lui est échue en partage, et que ses propres ressources suffisent à le faire vivre, il rivalise avec les premiers. »

« Les premiers, » ceux qui dans la lutte pour le bonheur arrivent le plus près du but. — Ce développement est suggéré par le lieu commun sous-entendu, « la richesse ne fait pas le bonheur ».

vs 30-33 : παντί τοι
τέρψις ἀνθρώπων βίῳ
ἕπεται νόσφιν γε νού-
(σω)ν πενίας τ' ἀμαχάνου

Trad. D. — « Il est des charmes pour toute vie humaine qui ne connaît ni les maladies, ni la pauvreté sans remède. »

Interpr. proposée : « Tant que dure la vie humaine, le plaisir l'accompagne en l'absence des maladies et de l'impuissante pauvreté. »

La pauvreté n'est pas sans remède, mais on peut dire qu'elle paralyse ou stérilise tous les efforts des hommes. — Le poète sous-entend que le plaisir dont il parle ne dépasse pas les limites de la vie (voir v' 42) et ne procure pas de gloire durable.

v' 34-36 : τσον ὅ τ' ἀφνεὸς ἱ-
μείρει μεγάλων ὅ τι μείω(ν)
παυροτέρων.

Trad. D. — « Car le désir est égal chez l'homme opulent des grands biens, et chez l'homme moindre des biens plus modestes. »

Interpr. proposée : — « L'attrait que les grands biens qu'il possède exerce sur le riche est le même que celui qu'une moindre fortune exerce sur qui n'a que de modestes ressources. »

Continuation de l'apologie de la médiocrité dorée : on s'attache autant à une mince fortune qu'à de grandes richesses, donc le contentement est le même dans les deux cas.

v' 36-39 : τὸ δὲ πάν-
των εὐμαρεῖν οὐδὲν γλυκὺ
θνατοῖσιν· ἀλλ' αἐὶ τὰ φεύ-
γοντα δίζηνται κιχεῖν.

Trad. D. — « Avoir tout ce qu'on désire n'est pas une volupté pour les mortels, c'est ce qui fait que toujours ils cherchent à saisir. »

Interpr. proposée : « Pour les mortels il n'y a point

de douceur à tout avoir facilement : ils sont toujours à la recherche des choses qui les fuient. »

Le bonheur est moins dans la possession même que dans l'espoir de posséder et les efforts pour y parvenir; mais il faut que ce qu'on poursuit ainsi en vaille la peine. Aussi le poète ajoute-t-il :

vs 40-42 : ὅντινα κουφόταται
θυμὸν δονέουσι μέριμναι
ὅσσον ἂν ζώῃ χρόνον τόνδ' ἔλαχ(ε)ν.

Trad. — D. — « A l'homme dont le cœur est agité par des soucis frivoles, le temps qu'il vit est son seul lot. »

Interpr. proposée : « Celui dont les soucis les plus légers agitent l'âme n'a pour lot que la durée même de son existence. »

Les plus légers, c'est-à-dire les plus exempts de peine, et non pas seulement les plus frivoles.

vs 42-46 : τί
μάν; ἀρετὰ δ' ἐπίμοχθος
(μέν, τελ)ευταθεῖσα δ' ὀρθῶς
(ἄφθιτο)ν εὔτε θάνῃ λεί-
(πει πολυ)ζήλωτον εὐκλείας ἄ(γαλ)μα

Trad. D. — « La vertu coûte des peines, mais lorsqu'elle a jusqu'au bout suivi sa route, elle laisse après la mort un monument de gloire qui jamais ne cesse de mériter l'envie. »

Interpr. proposée : « Mais quoi ! Si la valeur exige des peines, lorsqu'elle prend fin par une belle mort, elle laisse (après elle) une renommée grandement enviable, qui est son image. »

Je n'ajouterai qu'un mot pour conclure. La traduction utile et correcte de pareils textes exige de toute nécessité le rétablissement de la suite des idées. Si l'on en fait bon marché, non seulement on s'expose à des contresens, mais on aboutit à une interprétation qui manque son but en restant pleine de lacunes et d'obscurités.

P. Regnaud.

Grammaire élémentaire de la langue persane, par Cl. Huart, secrétaire interprète du Gouvernement, professeur à l'École des Langues orientales vivantes. *Paris*, E. Leroux, 1899, in-8°, (iv)-iij-150 p.

Livre intéressant, bien fait, sans prétention, et remplissant parfaitement son but. Mais pourquoi l'auteur se défend-il si vivement ou plutôt semble-t-il se féliciter de n'y avoir rien mis de scientifique? Je suis d'un avis tout à fait contraire au sien, et je prétends que le livre le plus élémentaire ne peut que gagner à être fait scientifiquement. L'empirisme, la pratique, l'appel à la seule mémoire ne suffisent plus aujourd'hui ; on apprend d'autant mieux qu'on comprend et qu'on con-

naît la raison d'être des choses. Ainsi, suffisait-il de constater que la voyelle prononcée par les Persans modernes *é* (M. Huart écrit *è*; mais cette transcription ne saurait être exacte, car c'est sûrement une brève) est prononcée *a* dans l'Inde (p. 147)? Il aurait fallu dire que *a* était la prononciation ancienne, qu'elle était générale chez les soldats qui ont fait la conquête de l'Inde, et que les Indiens l'ont conservée, tandis qu'en Perse se produisait l'affaiblissement en *é*. J'aurais à présenter d'autres remarques analogues.

Je me permettrai de faire une observation plus grave au sujet du *hé* final que M. Huart assimile à une voyelle (p. 11 et 14). Cette assimilation est absolument inexacte: dans *khânah* (ou *khânèh*) « maison », par exemple, la voyelle est tout simplement jointe au *n* et le *h* ne se prononce pas; la preuve en est fournie notamment par ce fait qu'au pluriel l'aspiration se fait sentir de nouveau devant la terminaison vocalique *ân*, mais qu'elle s'altère en *g* : *bandagân* pour **bandahân*. Au surplus, si l'on comprend que *y*, *w*, l'esprit rude et l'esprit doux puissent être réduits à jouer le rôle de voyelles franches, il est matériellemeut impossible qu'il en soit de même du *h*.

Le volume se termine par une petite prosodie qui sera fort utile, ainsi que par des dialogues, des modèles de lettres et une liste de proverbes dont les étudiants retireront un grand profit.

J. Vinson.

Conteurs et Poètes de tous pays. Tome troisième. Paul Sébillot. La Bretagne enchantée. *Paris*, J. Maisonneuve, s. d. (1899), pet. in-8°, (viij)-284 p.

Très joli et très intéressant volume, où la fantaisie n'apparaît que dans la forme gracieuse d'une poésie élégante; le fonds est essentiellement populaire : c'est du folk-lore et du bon, comme il apparaît à la seule lecture du livre; l'auteur cependant, avec la conscience qui caractérise toutes ses publications, l'a indubitablement établi par dix pages de notes substantielles. J. V.

Folk-lore catalan. Légendes du Roussillon, par Horace Chauvet. *Perpignan*, 1899, in-8°, 119 p.

Recueil bien fait, très intéressant, et qui donne lieu à de nombreuses comparaisons ou références. Ainsi, j'ai retrouvé là le conte de la barque enlevée la nuit par des sorcières et du pêcheur qui s'y cache et qui rapporte de son expédition fantastique une branche d'arbre ou des fleurs inconnues dans le pays; avec ce détail, nouveau pour moi, que la barque s'envole seulement lorsque la sorcière principale a dit exactement à haute voix le nombre des gens qui se sont placés dans la barque. Ne sachant pas qu'un jeune homme y est caché et contrainte de dire un nombre plus élevé que celui des sorcières présentes, la capitaine, si j'ose m'exprimer ainsi, suppose qu'une de ses compagnes est enceinte.

Malheureusement, l'auteur n'a pas assez exactement conservé la forme originale du récit, dont il n'indique pas non plus la forme exacte. Il a cru devoir aussi y ajouter des choses qui ne sont certainement pas dans le texte populaire (par exemple une comparaison avec le Styx) ou de réflexions d'un goût douteux comme celle-ci : « ainsi finit, glacé, cet amant trop ardent. »

J. Vinson.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung... von A. Kuhn... Band XXXVI (neue Folge, XVI), drittes und viertes Heft. *Gütersloh*, 1899, in-8°.

I. *Die Gutturale im Albanesischen*, von Holger Pedersen, p. 277-340; *Albanesisch und Armenisch*, von Holger Pedersen, p. 340-341 ; *Anlautendes indogerman. B*, von K.-F. Johansson, p. 362-390; *Das Zahlwort* μία, ἕα, von J. Schmidt, p. 391-399; *Die kretischen Plural nominative auf* -εν *und verwandtes*, von J. Schmidt, p. 400-416; *Keltische Studien*, 17, von H. Zimmer, p. 416-458; *Der lakonische Name* Οἴβαλος, von R. Meister, p. 458-459; *Der palatale Zischlaut im Kashmirî*, von E. Kuhn, p. 460.

II. *Keltische Studien*, 18, von H. Zimmer, p. 461-556; *Altiranische Mundarten*, 1, von G. Husing, p. 556-563; *Zur persische Lautlehre*, von Axel Koch, p. 571,583; *Der Plural von gAw, mazdâh-ahura*,

von Oswald Richter, p. 584-589; *Ueber die Lautgruppe* νη *im Attischen*, von G.-N. Hatzidakis, p. 589-596.

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia, XII. — Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, XII. Noten zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei und Sibiriens, von H. Vambéry. — *Helsingfors*, 1899, gr. in-8°, 120 p.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne, XVI. *Helsingfors*, 1899, gr. in-8°, (viij)-98-7-47-28 p.

Le *Journal* contient un fort intéressant travail de M. Ilmari Krohn sur les mélodies populaires en Finlande, une note de M. E.-W. Setælæ sur un *s* mouillé en finno-ougrien, et les rapports annuels sur les opérations, les publications et le développement de la Société.

J. V.

VARIA

I. —Le Vocabulaire populaire

Dans un article intitulé : « Au jour le jour, dans un jardin » et signé « S. », publié le 28 août 1899 dans le *Journal des Débats*, l'auteur cite plusieurs mots ou expressions très intéressants en usage parmi les paysans de langue française :

Renarreux « homme qui ne dit pas franchement sa pensée, qui cherche des détours, des faux-fuyants, des échappatoires, un matois, un chicanier ».

Se ramoustiller « se ramasser en frémissant, en frétillant un peu, se mettre en boule avec un léger frisson (comme un hérisson) ».

Fouillon « groin d'un porc, museau d'une belette ».

Mêler, v. neutre « le raisin *mêle*, quand les grains noirs se montrent déjà pêle-mêle parmi les verts ».

Égarer, v. neutre « le vent *égaré*, c'est-à-dire le vent qui commence à tourner, mais qui n'est pas encore fou ».

Il y aurait beaucoup à ajouter à cette liste.

II. — Les deux Burnouf. — Père et Fils. L'égoïsme du travail

« On m'a permis de visiter cet appartement où ils vécurent longtemps ensemble ; les cabinets des deux savants, séparés seulement par une porte toujours ouverte, où l'on se trouvait si heureux de travailler l'un auprès de l'autre, où l'on s'inspirait réciproquement sans se parler, où l'on s'entr'aidait quelquefois sans se distraire...

» Il n'est pas rare de rencontrer des pères, qui, dans l'âge de la vaillance, souhaitent, comme Hector, que leur fils les surpasse un jour, un jour encore lointain. Il s'en trouve bien peu qui, à l'heure

du déclin, se félicitent d'être surpassés. Combien nous semblait touchante la joie sans arrière-pensée du septuagénaire, si heureux d'avoir son fils pour doyen à l'Institut. de voir la grande place que ce fils y occupait, et de n'être son égal que par la loi de la confraternité académique?

» Il est vrai que M. Burnouf pouvait revendiquer sa part dans les succès de son fils. C'était lui qui l'avait initié aux exercices, aux analyses, à la philosophie des grammaires comparées et de la grammaire générale. Quel maître eut cet enfant! Mais aussi quel disciple eut ce maître!...

» L'instruction qui semblait couler par un jet si naturel de cette source abondante, ne se livrait pas gratuitement à celui qui la prodiguait aux autres. De ces leçons qui se répétaient deux fois par semaine, il n'y en avait pas une qui ne lui coutât sept ou huit heures de préparation: exemple à méditer pour qui, dans le ministère du professorat, se croirait dispensé d'un labeur assidu par la science acquise et par les dons de l'esprit...

» N'ajoutons pas à nos regrets de l'avoir perdu la douleur d'imaginer qu'il ait mené une vie de souffrance et de captivité volontaire. C'est se méprendre étrangement sur la nature de ces âmes d'élite de penser qu'il leur en coûte pour vivre ainsi, et de les appeler les martyrs de la science et les victimes de leur dévouement. Le monde et les lettrés mondains peuvent juger de la sorte: le travail est, en effet, à leurs yeux, un effort pour monter, un moyen de parvenir, le prix d'acquisition plus ou moins onéreux d'un avantage de fortune ou d'ambition, et non une habitude naturelle, un besoin, une jouissance. Croira-t-on que ce fût par un vœu d'ascétisme et par une contrainte morale qu'Eugène Burnouf s'enfermait de longues heures dans la solitude de son cabinet? Ah! que l'on serait détrompé si l'on pouvait, témoin invisible, assister aux méditations du savant inspiré, voir cette allégresse et cette ardeur profonde de la pensée en travail pour résoudre un grand problème; l'enthousiasme de cette évocation de l'esprit des peuples endormis sous leurs antiques ruines et qu'il semblait impossible d'en faire jamais sortir; ces tressaillements de bonheur à l'apparition de la vérité qui se découvre, et cette joie ineffable de connaître, qui retombe sur l'âme comme une délicieuse rosée après une chaleur brûlante, comme une intermittence de repos après l'effervescence de la fièvre : on comprendrait alors qu'il

cède sans ménagement et jusqu'à l'imprudence à l'attrait irrésistible d'une studieuse volupté, à l'amour de son œuvre qui grandit et qui va s'achever...

» Et nous les pleurons, ces égoïstes sublimes qui abrègent une existence si précieuse à tous par les jouissances de l'étude et par l'intempérance du travail. Non, ne les plaignons pas... »

(*Notice historique sur MM. Burnouf, père et fils,* par M. Naudet, Académie des Inscriptions, 18 août 1854, p. 32, 42, 50 et ss.).

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-TROISIÈME

15 AVRIL 1900

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1900

SOMMAIRE DU N° 2

Pages

J. VINSON. — La langue basque et les inscriptions ibériennes 117
E. GIBERT. — La langue des Pouls (suite)..... 137
E. BLOCHET. — Le *Vaêtha*, fragment inédit de l'*Avesta* (suite et fin)..... 181
Varia. I. Les noms des vents..... 205
II. Un nom bizarre..... 206
III. Les noms français en Allemagne..... 206

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Tacite, édition de MM. Constans et Girbal, par J. VINSON..... 198
Dr Zimmern, Vergleichende Grammatik der Semitischen, par J. VINSON..... 200
ANDRÉ LEFÈVRE. — *Contre-poison*..... 201
Journal et Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, t. XVII..... 203

LA LANGUE BASQUE

ET LES INSCRIPTIONS IBÉRIENNES

J'ai exprimé plusieurs fois, dans cette *Revue*, mon sentiment sur la théorie qui fait des Basques actuels les descendants, les représentants des Ibères, c'est-à-dire des populations primitives qui auraient occupé toute l'Europe Occidentale avant l'arrivée des Celtes, des Phéniciens, des Romains, etc. Cette théorie, fondée sur un postulatum que je qualifierai d'enfantin, a beaucoup perdu de son autorité auprès du monde savant, et je vois avec plaisir que, dans un article récent, M. le Dr H. Schuchardt accorde qu'il y avait en Espagne plusieurs langues fort différentes les unes des autres (*Zeitschrift für romanische Philologie*, du Dr Groeber, t. XXIII, p. 174-200) : « es ist nun freilich nicht nur wahrscheinlich dass im alten Spanien neben dem Iberischen noch andere ganz verschiedene Sprachen gesprochen wurden... ». J'ai donc le droit de demander pourquoi le basque actuel serait plutôt le représentant de l'ibère que de tel autre de ces idiomes anciens. Il suffit, je le répète, de jeter les yeux sur les transcriptions de M. Em. Hübner

dans son magnifique recueil, *Monumenta linguæ ibericæ*, pour se convaincre que pas une des légendes ou des inscriptions qui y figurent n'est explicable par le basque.

M. Schuchardt n'est pas de cet avis: il trouve à plusieurs mots de ces inscriptions une allure basque et regarde d'un œil complaisant les tentatives de déchiffrement de M. Claudio Giacomino que je me propose d'examiner sommairement aujourd'hui. M. Giacomino a abordé l'étude du basque par un travail publié, en 1895, dans les *Supplementi periodici all' Archivio glottologico italiano* d'Ascoli (t. II, p. 15 à 96) et dans lequel il cherchait à démontrer que le basque et le vieil égyptien sont proches parents. Sa démonstration n'est aucunement convaincante; elle s'appuie principalement sur ce que j'appelle le procédé étymologique, ce procédé pour lequel, suivant Voltaire, les voyelles ne sont rien et les consonnes fort peu de chose. M. Giacomino n'est certainement pas assez au courant des études basques et, à mon avis, il ne connait suffisamment ni la phonétique, ni la grammaire, ni les dialectes de l'*euskara*. Il use trop facilement du dictionnaire et cherche trop volontiers à étendre le sens des mots; il abuse un peu trop des lettres explétives, des inversions, des métathèses, des variantes.

Ces défauts sont manifestes dans les deux études que M. Giacomino vient de consacrer aux inscriptions

ibériennes d'après le recueil de M. Hübner (*Supplementi*, etc., IV, 1897, p. 1-20, et VI, 1898, p. 1-18). Pour lui, tout est sûrement basque ; il explique tout sans hésitation, et quand le vocabulaire euskara est insuffisant, il appelle l'égyptien ou le copte à la rescousse. M. Schuchardt, qui admet le point de départ et la vraisemblance de la théorie, critique fort justement les détails et réfute d'une manière catégorique certaines traductions aventureuses et certaines étymologies fantaisistes.

La première étude est relative à plusieurs petites inscriptions, dont la plus curieuse, sur un anneau d'or, est en caractères latins et grecs mélangés : ΒΗΩΕΚΟΕΝΒΝΟΔΜ | ΧΟΜΟΚΜΕΝ·ΡΔΕΟΜ. M. Hübner suppose qu'il doit y avoir là quelques formules magiques. M. Giacomino, lui, n'est pas embarrassé; il déchiffre *Betecoen bno dmkho mokmen .rdeom* dont il fait, en substituant les lettres « sans doute » omises par le scribe, *Betecoen beno damukho mokmen ardeom ;* et il traduit: « pensiero di verace rimpianto in eterno ». Pour justifier cette traduction, il commence par rapprocher *ardeom*, qu'il assimile à *artean*, de *betecoen*, et pour lui *betecoen artean* signifierait « in æternum » : je crois que le sens exact est « parmi ceux de toujours, au milieu de ceux de toujours », et que « in æternum » serait rendu par *betico* ou *bethico*, suivant les dialectes. A ce propos, je remarque que M. Giacomino use du *h*

avec une singulière aisance : il assimile *kho* au suffixe locatif *ko*, de même que, dans l'inscription de Castellon, dont nous parlerons plus loin, il identifie *thic* à *tik*. Je m'étonne qu'un dialecte où les suffixes sont ainsi aspirés (sauf dans *beteko*) n'ait pas aspiré le *t* de *bete* ou *beti* « toujours ».

Mais revenons à l'inscription de l'anneau, qui a été trouvé, par parenthèse, dans un sépulcre près de Jinzo de Limia, en Galice, non loin d'Orense. M. Giacomino fait remarquer que les lettres sont gravées extérieurement ; le B, plus grand, semblerait indiquer le commencement de l'inscription ; le point qui sépare le dernier mot, *rdeom*, aurait pour but de reporter ce mot, avec inversion, au mot suivant, et c'est ce qui l'autorise à lire *artean betecoen* ou *betecoen artean :* c'est simple, mais difficile à admettre. Quant aux autres mots, il les explique ainsi : *benodamukho* « di verace rimpianto », *mokmen* « pensiero ». Regardons-y de plus près.

Betekoen, dont le nominatif serait *beteko*, serait parent du basque moderne *bethiko* ou *betiko*. Le premier *e* est un η.

(*A*)*rdeom* serait « presumibilmente affine » au basque *artean* « sino a, durante » (proprement « dans l'intervalle ») ; — le *m* ou *n* final, « conforme à « l'indice » égyptien *am*, *em*, réduit en basque à *an*, *en*, *n*, serait le signe locatif. — Ce qui rend ces lectures douteuses, c'est que le *r* peut être *p*, et que l'*a* initial est supposé.

Beno nous ramènerait au basque *bena* « vrai, véritable » ; pour l'*o* final, l'auteur cite *aho*, *uso*, *zulo*. Je ne comprends pas en quoi ces derniers mots expliqueraient le changement de *a* en *o*. Quant à *bena*, c'est un mot guipuzcoan et biscayen qui a le sens de « sérieux, grave »; Salcedo renvoie à *mena* « sérieux, réel, candide »; Van Eys le rattache à *bein* « une fois » ou à l'espagnol *bien*, *bueno*; on a même le dérivé *benetaco* « vrai, véritable », c'est-à-dire « ce qui doit être pris au sérieux ». Le seul mot basque général signifiant proprement « vrai, vérité » est *egia*.

Damukho serait formé de *damu* et de *kho*. *Damu* ne signifie pas fondamentalement « pena, afflizione », mais « peine, regret, dommage ». M. Schuchardt observe que ce mot n'est pas autre chose que le latin *damnum* qui est devenu *dañu* dans les dialectes espagnols. *Kho* serait *ko* « suffixe génitif et adjectif » ; c'est aussi peu probable que l'identité de *om* et de *an*.

Mokmen serait un mot ibère dérivé, par le suffixe très fréquent (?) *men*, du radical qu'on trouve redoublé dans *mokok* « pensiero, ricordo », en basque moderne ; en copte, on a *mokmek* « réfléchir, penser ». M. Schuchardt fait voir que si le basque a *moko* et *mokoka*, ce dernier dérivé par *ka*, suffixe de répétition, qui ont le sens de « bec » et « à coups de bec » (d'où *mokoka daude* « ils raisonnent », c'est-à-dire « ils remuent beaucoup le bec »), il n'y a pas de *mokok* « souvenir, remerciement ». *Mokmen* est donc impossible et, en

définitive, il ne reste rien de la lecture et de l'interprétation de M. Giacomino.

Il y a mieux ; en me reportant au texte de M. Hübner, je vois qu'il renvoie au tome II de ses *Inscriptions latines de l'Espagne*, où il a déjà publié ce document ; et je remarque, dans cette première publication, un détail qui a été omis dans la seconde : c'est que la partie de l'inscription commençant par XO est écrite à l'intérieur de l'anneau, *intra*. Il y a donc là deux phrases séparées ; celle du dehors est accompagnée d'une figure difficile à reconnaître, car M. Hübner l'indique par le mot « *galea?* » avec un point d'interrogation. Il me paraissait presque impossible en effet que toutes ces lettres pussent avoir été tracées sur une aussi petite circonférence que celle d'un anneau. L'une des deux inscriptions est probablement un souhait, comme l'ordinaire *vale*, *ave*, *amo te*, *utere felix*, *vivas in æternum*, etc., et l'autre un nom, une profession, une adresse, etc., à moins que ce ne soient, comme l'avait d'abord proposé M. Hübner, des formules gnostiques. Parmi les documents ibères, on compte trois autres anneaux, dont deux surtout, découverts dans la région de Barcelone, ont des inscriptions intéressantes : *lehd* et *slšdoce;* ces mots correspondent probablement à quelques-uns des mots latins que je viens de rappeler, et il serait difficile d'y voir du basque.

Ce qui aiderait singulièrement à la solution du

problème, ce serait une inscription bilingue. On en a bien deux, en ibère et en latin, mais la première est incomplète, et dans la seconde il ne semble pas que les deux langues expriment la même chose.

La première porte en latin, la formule commune *heic est sit...*, et en ibère les mots ou le mot *are.thg*. Cette expression se retrouve en tête de plusieurs autres inscriptions, où elle forme une ligne isolée, avec quelques différences orthographiques *are.dc*, *aredk*. La seconde inscription bilingue étudiée par M. Giacomino commence par ce même *aredc* sans point, suivi de *atnqlaur.andlsldu* à la seconde ligne, et d'une troisième ligne en latin *fulvia lintearia*. M. Hübner a supposé que *are.thg*, *are.dc*, *aredc*, *aredk* doit signifier quelque chose comme « tombeau, monument[1] » ; que *atnqlaur* pourrait être le nom ibère de la morte et l'indication de son lieu natal ; et que *andlsldu* correspondrait à « lintearia » ; il lirait volontiers *aredok atanaqa laur(on) andeloseldu* et traduirait « tombeau d'Atalaka de Lauron tisseuse » ; la construction serait absolument sémitique. Les éléments de la formule *are.thg* ou *are.dc* se retrouveraient encore, d'après M. Hübner, dans le *arcidlsq* d'une autre inscription et dans le *argtco* de la lame de plomb de Castellon dont nous nous occuperons tout à l'heure. Mais, M. Giacomino

1. Cependant, s'il en est ainsi, comment ce mot se trouverait-il inscrit sur le vase de Catane (Hübner, n° XLII, a), où d'ailleurs il y a exactement, non pas *aredk*, mais *areqr?*

propose fort ingénieusement de traduire *are.dc* par le basque *ara duc* « tu l'as là » (*ara* est « là » avec mouvement); il n'explique pas *atnqlaur*, ou du moins il n'ose pas encore faire connaître l'explication qu'il entrevoit; et il rend *andlsldu* par « la marchande d'étoffes », en y voyant les radicaux basques *antola-tu* « s'habiller », et *sal-du* « vendre ». Je ne crois pas que « ci-gît » soit exactement rendu par *ara* ou *hara duk*, qui signifierait proprement « tu l'as » ou plutôt « on l'a mis là » ; la forme exacte serait *emen* ou *hemen datza* « ici est couché », ou simplement *emen* (*hemen*) *da* « ici est », ou même *hemen diz*, car **diz* est évidemment le primitif de *da*. Une objection sérieuse est que la forme primitive de *ara* ou *hara* doit être *kara*. Le second ou le troisième mot est peut-être un nom propre ibère, car la personne appelée en latin *Fulvia* devait avoir un nom tout à fait différent dans sa langue maternelle. Quant à *andlsldu*, M. Schuchardt a fait très justement observer que *antola-tu* n'a point le sens de « se vêtir, s'habiller », mais celui de « arranger, disposer, mettre en ordre », et est emprunté au roman *entablar*, *entaular*, *entaula;* et, pour lui, *saldu* « vendre » pourrait être d'origine germanique. *Lintearia* serait rendu en basque par *ehailea*, *ealea*, *eulea* « tisserand ». — Je ne retiens pas l'objection soulevée par M. Schuchardt, que *duk* est pour **daduk* (comme ailleurs *euzu* serait pour **aduzu*), car le radical *adu* est « tenir », et le radical *u* « avoir » existe parfaite-

ment. Ce qui pourrait aussi faire douter de la lecture *duk*, c'est la variante *thg*; cette variante peut se comprendre dans un suffixe, dans un composant secondaire, mais est assez surprenante pour un verbe isolé et pour une forme aussi importante.

M. Giacomino s'est aussi occupé d'une inscription en caractères latins ainsi conçue : *goemina. indi. enupetanim. indi. arimon. sintamon. indi. teucom. sintamo*, qu'il traduit : « pensando e desiderando (vivamente), e con animo sincero, e con.... sincero ». *Indi* c'est *enda*, variante de *eta* suivant Larramendi ; — *goemina* se rattache à *gogo eman*, le *na* final pouvant être la forme ibère du *la* basque et l'*i* rappelant l'*i* radical de *emaite*, *emaitza* ; — *enupe-ta-n-im* est manifestement pour M. Giacomino *injubi-eta-n-an* « désire ardemment-et-que-dans », c'est-à-dire quelque chose comme *injubiteneau* « dans l'action de désirer ardemment » ; — *arimon* est non moins évidemment « dans l'âme », les Ibères ayant déjà pu emprunter ce mot aux Latins; — dans *sintamon*, il y a une dérivative adjective probable *mo* et le radical de *zin* « vrai » (*zintazun* « sincérité »); de plus, contrairement aux usages de la grammaire basque, l'adjectif serait au locatif comme le nom; enfin *teucom* n'est pas expliqué. J'avoue que je me trouve désarmé devant l'assurance ou la naïveté du traducteur; ce n'est plus de l'étymologie, c'est de la prestidigitation. Je me borne à rappeler les très justes observations de M. Schuchardt : *arima* n'a dû arriver

aux Basques qu'avec le christianisme, et *injubi* ou plutôt *inyubi*, expression bas-navarraise, est probablement aussi un mot emprunté à quelque dialecte provençal. Je crois que cette inscription doit être étudiée en même temps que celle qui la précède immédiatement dans le recueil de M. Hübner : *ambatus* | *scripsi* | *carlaepraisom* | *secias.erba.mvitie* | *as.arimo. praeso* | *ndo.singeieto* | *ini.ava.indi.vea* | *vn.indi.vedaga* | *rom.teucaecom.* | *indi.nurim.ite* | *udeaec.ursehco.* | *ampilua.* | *indi.* Le mot *indi* ne saurait évidemment ici représenter la conjonction « et »; remarquez, dans ces deux inscriptions, *sintamo* et *sintamon*, *arimo* et *arimon*, *teucom* et *teucaecom*.

J'arrive à l'inscription de Castellon (voy. *Revue*, t. XXX, p. 97-125) qui est ainsi conçue : *(z)irtaims : airieimth : sinektn : urcecerere : aurunikiceai : asthkiceaie : ecariu : aduniu : kduei : ithsm : eosu : shsinpuru : krkrhniu : qshiu : iithgm : krikarsense : ulthcraicase : argtco : aicag : ilcepuraies : iithsiniecarse.* M. Giacomino traduit, à l'aide du basque : « dono di librazioni, dono di vittime, vogliate, o parenti tutti, portare, consacrare ai congiunti, precedenti e seguenti (ascendenti e discendenti); purificatevi con lustrazione, tremate di offenderli con (tristi) fatti, rovistando e imbrattando; di (buona) voglia deh fate di arrecare, nel funerale dei morti, una testimonianza per illustrarli ». Jamais l'imagination et le parti pris ne se sont donné plus libre carrière, en s'appuyant sur ce que le

traducteur appelle un « lieve mutamento dei soni » : *alfana* vient d'*equus* et l'égyptien *Atoës* n'est qu'une forme du chinois *Ki*.

Avant d'examiner les mots, voyons ce qui a rapport à la grammaire.

M. Giacomino affirme que le datif pluriel basque a deux formes, en *ai* et en *ei*. C'est une erreur absolue; jamais ces deux terminaisons ne s'emploient simultanément : les Guipuzcoans et les Biscayens disent *gizonai* « aux hommes », les Labourdins *gizonei* et *gizoneri*, les Souletins *gizoner*; à Irun et à Fontarabie, on dit *gizonaki* (comme au génitif *gizonaken* « des hommes »), et ces formes sont seules usitées dans chaque variété dialectale. *Aki* est d'ailleurs incontestablement le primitif, et il devrait seul se trouver dans un document vieux peut-être de vingt siècles. En tout cas, la présence simultanée de datifs en *ai* et en *ei* dans le même texte est tout à fait impossible. L'hypothèse est donc ruinée par sa base même.

Mais M. Giacomino a l'illusion tenace; dans *siniekarse*, auquel il adjoint *kricarsense*, et dans *sinekten*, il voit que « l'organismo specifico del basco traspare con un' evidenza che non richiede molte dimostrazioni, poichè rasenta il limite dell' identità ». Cette identité et cette transparence ne sont, hélas! qu'un trompe-l'œil. *Sense* de *krikarsense* serait le *zintze* ou *zinte* du souletin *aitzintzeye* « puissiez-vous pl. leur être! »; *sinekten* serait *zinegiten* « vous pl. le faisiez » et *sinie-*

karse se rapprocherait de *zenekarten* « vous pl. le portiez », mais M. Giacomino en fait des impératifs ou plutôt des optatifs. D'autre part, *eosu* serait *euzu* « ayez-le »; je prends la liberté d'en rapprocher le *sierouciut* (avec *c* pour *s*), d'une autre inscription où il faudrait voir « je vous ai à lui » ou « je vous dis à lui », *zierrozut* ou *zierauzut*. Je fais simplement remarquer que le basque actuel a deux pluriels de seconde personne, l'un simple et primitif en *zu*, l'autre pléonastique et moderne en *zue*, *zute*, celui-ci ayant seul aujourd'hui le sens du pluriel et ayant été formé par analogie avec la troisième personne quand la seconde est devenue le singulier respectueux sous l'influence certaine du roman. Donc, il n'est pas vraisemblable que, du temps des Romains, les Basques ou les Ibères aient déjà eu un pluriel pléonastique. D'ailleurs, *sinegiten* appellerait *eosute* et non *eosu*, comme en français « vous venez » exige « donnez » et non « donne ». Il y a d'ailleurs contre *sinegiten* et *senekarten* une objection fondamentale : le *te* n'y est pas seul adventice, mais aussi le *n*, car l'imparfait basque primitif est caractérisé surtout par la place du pronom sujet : *dakharzu* « vous le portez », *zenekhar* « vous le portiez », *zinegi* « vous le faisiez ». Cf. les dérivés et les formes haut-navarraises. Enfin, le premier *i* de *sinie-karse* est celui que M. Hübner marque du signe de la brève et dont la lecture peut être contestée ; si seulement c'est l'*i* consonne (*j* ou *y*), cela supposerait

une voyelle intercalaire. En revanche, dans *sierociut*, il y aurait deux *i* de trop.

M. Giacomino voit dans *ecariu*, *aduniu*, etc., un *iu* représentant des datifs verbaux *io*, *iote*, *ie*; il propose hardiment de grouper *sinekten ecariu* et de traduire, en faisant du premier un auxiliaire, « vous le leur portiez », c'est-à-dire « vous faisiez le leur porter », pris optativement. C'est méconnaître complètement ce qu'on pourrait appeler le génie du basque que de faire de pareilles suppositions, jamais le datif du régime n'est joint au verbe principal quand celui-ci est accompagné d'un auxiliaire; le verbe principal reste sous sa forme substantive ou adjective, et tout ce qui concerne le sujet, le régime, le cas, le temps, le mode, la voix, est exprimé par l'auxiliaire seul conjugué; « vous le leur portiez », en admettant que *egin* soit pris pour auxiliaire, aurait donc été, à l'époque où fut gravée la lame de Castellon, *sinegiote ekharri* (pour le simple *sinekarkiote*). Pour faire comprendre que *iu* peut vouloir dire « à eux », M. Giacomino cite le basque *batzu* où *u* serait un signe de pluralité; mais *batzu* n'est en aucune façon un pluriel, c'est un indéfini, « quelque », correspondant à peu près à notre « maint », et qui a un pluriel véritable *batzuek*; il est vrai que *batzu* est souvent accompagné d'un verbe au pluriel, mais n'est-ce pas le cas des collectifs dans un grand nombre de langues: *turba ruit* ou *ruunt*? Du reste, M. Giacomino a une façon particulière d'envisager les mutations phoné-

tiques ; pour lui, les permutations sont de simples alternatives : il paraît croire que par exemple *churi* et *zuri*, *zulo* et *zilo*, sont des doublets entre lesquels on peut choisir ; dans le même dialecte ou dans le même texte, les formes en *u* ou en *i*, en *z* ou en *ch*, en *s* et en *tz*, et même en *k* et en *z* pourraient venir concurremment. C'est pourquoi, trouvant *sin* sur son chemin, il en fait une variante de *zuen*, où, dit-il, l'*u* étant accentué, l'*e* tombe facilement, ce qui donne *zin* : je ne connais aucun exemple de cette réduction en basque moderne. Pour notre auteur du reste *zuen* est le génitif de *zu*, ce qui est inexact, car *zu* a pour génitif *zure* et *zuen* a pour nominatif *zuek*. Voyant dans son texte *sinburu*, il a proposé d'y lire *zuenburu*, qui serait le réfléchi « vous-mêmes », mais il n'a pas pris garde que *zuen* étant au pluriel, *buru* « tête », doit y être aussi et qu'il faudrait *zuen buruac*, *zuen buruen*, *zuen buruei*, etc.

On voit donc qu'au point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe basques, les connaissances de M. Giacomino laissent bien souvent à désirer. Est-il utile, après cette constatation, de s'arrêter aux mots soi-disant basques qui expliqueraient ceux de l'inscription étudiée? M. Schuchardt montre fort bien que *aduniu* n'a rien de commun avec *don*, *donc*, *dona*, *dana*, *doni*, *dena*, qui est une adaptation du latin *dominus* ; que *krkrhniu* ne saurait être non plus *karrakatu*, qui est aussi d'origine romane ; que *obore*,

qui viendrait dans *ilcepuraies*, est également moderne. J'ajoute seulement quelques observations : *aicag* serait un démonstratif pluriel *aikak* dont le *k* se serait adouci en *g* devant la voyelle initiale du mot suivant ; — *cer*, c'est-à-dire *ker*, serait pour *zer*, « parce que le basque a la permutation *k*, *t*, *tz*, *z* » ; — *kdu* serait *kide*, qui signifie proprement « semblable, égal » et non parent » ; cf. *haurhide* « consanguin », *lankide* « camarade », *aitakide* « compère » ; — *raicase* ou *iraicasde* (de *iracas* « enseigner ») offrirait une appogiature de la première syllabe où *r* pourrait se prononcer *er* et viendrait de *ira-icas-de* : c'est invraisemblable. Je m'arrête, en notant toutefois que le prétendu démonstratif pluriel *aicag*, calqué sur le labourdin *hekiek*, est d'autant plus impossible que les démonstratifs ayant actuellement un *h* initial en labourdin commençaient primitivement en *k*, selon toutes probabilités. M. Giacomino ne paraît pas au surplus avoir des idées très nettes sur la prononciation basque ; il dit, par exemple, qu'à certains dialectes basques ne manquent pas les aspirées légères *kh*, *th*, *ph* : mais *kh*, *th*, *ph*, qui sont essentielles dans les dialectes français, ne sont pas le moins du monde légères ; qu'on fasse prononcer par exemple *epherra* « la perdrix », ou *ekharri* « porté » à un montagnard ! M. Giacomino prétend prouver la permutation de *t* en *z* en rapprochant le biscayen *zengizan* du labourdin *zenegiten* par exemple ; mais il n'a pas fait attention que *te* et *z* sont deux suffixes

différents de pluralité. Ainsi, la seconde personne plurielle « vous êtes », a dû être primitivement **zizaz :* *z* vous, *iz* être, *a* euph., *z* pluralité; puis, quand ce mot est devenu un succédané poli de « tu es », on a ajouté l'autre signe de pluralité et on a dit **zizazte* « vous plusieurs êtes » ; d'où les formes modernes *arete*, *zaizte*, *zaizkiote*, etc.

Dans son ensemble, la traduction de M. Giacomino répond bien à l'hypothèse de M. Hübner; mais je ferai remarquer que les « déprécations » et les « obsécrations » que l'on mettait dans les tombeaux s'adressaient plutôt aux dieux infernaux, aux morts, etc., qu'aux passants, aux amis ou aux parents. Malheureusement, l'inscription elle-même ne fournit aucune indication à cet égard : pas de mots répétés, pas d'expressions qui paraissent caractéristiques, pas de combinaisons de syllabes semblant appartenir à quelque formule déprécatoire. Est-ce bien au surplus un document funéraire? D'autre part, la lecture de tous les signes est-elle absolument certaine? Enfin, n'y aurait-il pas dans certains endroits quelque fantaisie ou quelque erreur de l'écrivain?

On trouvera peut-être que j'ai été trop sévère envers M. Giacomino, dont les tentatives représentent une somme d'efforts considérable; mais c'est que précisément j'estime qu'il y a là beaucoup de temps perdu et beaucoup de travail inutile. On ne saurait utilement se servir du basque moderne contemporain pour

expliquer des documents vieux de vingt siècles; et c'est vraiment trop facile de prendre au hasard un mot ou une forme dans un dialecte quelconque pour les besoins de la cause. Je crois qu'avant de se servir du basque, il faudrait en avoir, autant que possible, par la comparaison des variantes dialectales, par l'étude des monuments les plus anciens, par l'analyse des si intéressants lieux-dits, reconstitué une forme antique ou primitive. D'autre part, à quoi servirait d'expliquer tant bien que mal, à grand'peine, trois ou quatre inscriptions choisies parmi des vingtaines qui restent obscures? Là aussi, il conviendrait d'étudier les documents en eux-mêmes, de les comparer, d'en chercher et d'en classer les éléments, de comparer les variantes, etc. Et d'abord, les lectures sont-elles bien certaines? Ne pourrait-on pas par exemple, discuter la valeur du signe transcrit *i* par M. Hübner? Les graveurs de tout temps ont fait ce qu'on appellerait en typographie des coquilles graves; les mots qui se reproduisent dans les inscriptions ibères offrent à ce point de vue des variantes remarquables : à côté de *aredc* et *arethg*, je signale les deux tituli *nerseatn.ilcatne* et *nersnatn. ilcatnde*, ainsi que *ilcnk*... et *ilcatn.nskd* que portent d'autres inscriptions. Je remarque aussi que la forme latine des noms de ville adoucit les explosives dures de l'original : *saetabis* pour *saitp*, *bilbilis* pour *plpls*, *segobriga* pour *šeqprices*, *ilerda* pour *iltrd*, sauf aux initiales (*turiaso* pour *duriasu*, *cissa* pour *cse*, *cese*, *cesse*).

D'autres transcriptions sont plus obscures : d'où vient le *b* de *Narbo* pour *nerhncen?* ce *cen* ou *cn* final assez fréquent ne correspond-il pas aux *tan*, *tani* du latin? Et les voyelles omises? Suivant l'usage de l'écriture sémitique, ce doivent être surtout les voyelles brèves ou faibles, *i* et *e* plutôt que *a*, *o*, *u*... Que de questions préliminaires à étudier et à résoudre !

En terminant, je voudrais dire un mot à M. Schuchardt, qui, dans l'article précité, conclut à peu près en ces termes : « Parmi les mots que je viens d'examiner, il n'y en a guère qu'un, — *izquierdo* (portugais *esquerdo*) « gauche », — qu'on puisse regarder comme ibère d'origine ; or, ce mot existe aussi en basque : *ezker* ». Et il ajoute : « Sollte nicht dies Wortchen Vinson gegen seine Skepsis in der Iberischen Frage etwas skeptischer machen? » Pas le moins du monde; un seul mot ne prouve pas grand'chose, et qui sait comment a été formé *izquierdo?* Le hasard amène des ressemblances et même des identités inexplicables. Le basque *ezker* « gauche » vient-il de *esku-oker* « main faible », comme l'ont proposé MM. Mahn et Van Eys, *oker* (*okher*, *oiher*) étant proprement « oblique, tortueux, borgne », par opposition à *eskuin* « main droite » où le *in* final représenterait quelque chose comme « adroit, habile » : *yakin* « su, savoir », *egin* « fait, faire », etc.? C'est possible, vraisemblable même, et M. Giacomino appuierait ces étymologies en mettant en

avant le copte ou l'égyptien, où, paraît-il, *er* et *uin* sont à notre disposition avec les significations de « gauche » et « droite ».

Mais pour moi, la question est d'ordre plus élevé. Je fais surtout aux Ibéristes une objection de principe. Pour que le basque actuel, confiné tout au bout des Pyrénées, idiome évidemment pauvre et imparfait, correspondant à un état de civilisation peu avancé, puisse représenter l'ibère antique, idiome cultivé, puisqu'il s'était fait une écriture et qu'il persistait à côté du latin, puisqu'il était parlé dans toute la péninsule, — il faudrait d'abord qu'il n'y ait eu en Espagne qu'une seule langue, et il me semble qu'en jetant seulement les yeux sur les soixante-seize inscriptions du recueil de M. Hübner, on a le sentiment qu'il y a là au moins trois groupes différents, celui du nord-ouest avec les caractères latins, celui du nord et de l'est où l'écriture se lit de gauche à droite, et celui du sud où elle se lit de droite à gauche, le premier avec des terminaisons en *s* et *e*, le second avec des *m* et le troisième avec des *i* finaux. Dans tous les cas, s'il n'y avait eu qu'une seule langue, pourquoi ne se serait-elle conservée que dans le pays basque sans laisser ailleurs d'autres traces que le mot *izquierdo*? On me dira sans doute : à cause des invasions barbares et musulmanes; mais, si l'ibère avait résisté à cinq ou six siècles de latinité, comment aurait-il entièrement disparu après trois ou quatre siècles de germanisme gothique et sept

siècles d'arabe? Le plus probable, c'est qu'à chaque groupe humain primitif correspond un idiome original et indépendant; qu'en Espagne comme ailleurs, il y a eu beaucoup de centres de production humaine et par suite beaucoup de langues spontanées, que la concurrence vitale et leur propre faiblesse ont eu peu à peu raison de la plupart de ces groupes et de ces langues, dont quelques-uns ont gagné du terrain autour d'eux et ont survécu plus longtemps; que les colons romains s'étaient mieux fusionnés avec les natifs que les envahisseurs qui leur ont succédé, et que l'espagnol populaire s'est formé au-dessous et à côté du wisigoth ou de l'arabe officiels; que le basque a persisté, en raison de circonstances plus favorables. Quoi qu'il en soit, plus je regarde, plus j'examine, plus je lis le livre de M. Hübner, et plus je demeure convaincu qu'il y a là des spécimens de divers idiomes dont pas un seul n'est apparenté à l'*euskara*.

Julien VINSON.

ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

(SUITE)

LES MOTS

ADJECTIFS POSSESSIFS

Les adjectifs possessifs :

mon, ton, son, notre, votre, leur et leurs pluriels,

se rendent exactement en poul par le datif du pronom personnel se rapportant à l'objet possesseur.

C'est assez dire qu'ils ne subissent pas de modification dans leur forme suivant le genre de l'objet possédé.

Ainsi pour dire :

Ce cheval a perdu sa selle, *on tournera* :
Ce cheval a perdu la selle de lui (cheval).

poutch-ou ngou madj-ini hirk-é maggou.

Il suffit donc, sauf en ce qui concerne *mon*, *ton*, *notre*, *votre*, de se reporter à la déclinaison des pronoms démonstratifs.

mon *se rend par am pour ma-mi*
ton *se rend par ma ou mada pour ma a*
notre (*inclusif*) *amen pour ma min*

notre (*exclusif*) *men* *pour ma en*
votre *se rend par mon* *pour ma on*
ou modon *pour ma do on*

PRONOMS POSSESSIFS

Les pronoms possessifs se rendent en faisant précéder l'adjectif possessif du pronom démonstratif se rapportant à l'objet possédé.

Exemple :

Safandou 'ouddi houndouko mayrou
le lynx ferma sa gueule
norwa ṇawti ko mabba
le caïman ouvrit la sienne
(*houndoù-ko* est du genre *ko*).

LA CONJUGAISON

Les racines verbales peuvent toutes être considérées comme des syllabes formées de la forme.

consonne, voyelle, consonne.

La consonne initiale est toujours simple, la finale peut être double, c'est-à-dire composée de deux consonnes, quelquefois dissemblables, quelquefois identiques.

Lorsque la finale est simple, les suffixes se postposent à la racine, sans interposition de voyelle euphonique.

Exemple :

Hal parler

L'infinitif est *Hal-dé*

Lorsque la finale est double, les suffixes commençant par une ou plusieurs consonnes sont liées à la racine par un *ou* euphonique.

Exemples :

Barmoudé blesser dont le radical est *barm*.

Les verbes simples de la forme que l'on vient de faire connaître donnent lieu à des dérivés polysyllabiques que l'on étudiera ultérieurement. Du reste, ces verbes dérivés se conduisent exactement comme leurs primitifs.

Nous allons donner ici un tableau de la conjugaison complète du verbe poul.

Rappelons que si le radical a pour initiale une des premières consonnes des sept premières paires, cette consonne subsiste aux personnes du singulier des temps conjugables, si le sujet précède le verbe ; que cette consonne est remplacée par la seconde de la même paire aux personnes du pluriel.

Ajoutons qu'il en est de même à la première et à la seconde personne du singulier des temps conjugables, si pour une raison quelconque le sujet suit le verbe.

Pour un même temps conjugable les terminaisons ne varient pas avec la personne ni avec le nombre.

Les participes, au contraire, se conduisent comme

de véritables adjectifs ou substantifs et s'accordent en genre et en nombre, c'est-à-dire en suffixe et en initiale, avec l'objet qu'ils servent à qualifier.

Le tableau de la conjugaison contiendra par suite pour chaque temps conjugable,

la première personne du singulier.
2e *id.* *id.*
3e *id.* *id.*
1re *id.* (inclusive) pluriel.
2e *id.* *id.*
3e *id.* *id.*

et pour l'un des participes les dix-sept formes qu'il peut prendre au singulier et les dix-sept formes qu'il peut prendre au pluriel. On se rendra facilement compte de la manière dont on peut obtenir les trente-trois formes des autres.

A la 3e personne du singulier et à la 3e personne dn pluriel, on n'indiquera que le pronom personnel du genre :

o *bé*

L'exemple choisi sera :

soud-dé cacher

On conjuguera parallèlement les trois voix :

active, réfléchie, passive.

INDICATIF PRÉSENT

Actif

Mido soud ou *mido soud-a*		Je cache actuellement	
ada id. ou *ada id.*		tu caches	id.
omo id. ou *omo id.*		il cache	id.
midomin tchoud ou *midomin tchoud-a*			id.
		[nous cachons	id.
odon id. ou *odon id.*		vous cachez	id.
ébé id. ou *ébé id.*		ils cachent	id.

Réfléchi

Mido soud-o	Je me cache
ada soud-o	tu te caches
omo soud-o	il se cache
midomin tchoud-o	nous nous cachons
odon tchoud-o	vous vous cachez
ébé tchoud-o	ils se cachent.

Passif

Mido soud-é ou *mido-soudā* Je suis caché
ada soud-é ou *ada soudā* tu es caché
omo soud-é ou *omo soudā* il est caché
midomin tchoud-é ou *midomin tchoudā*
[nous sommes cachés
odon tchoud-é ou *odon tchoudā* vous êtes cachés
ébé tchoudé ou *ébé tchoudā* ils sont cachés.

A l'actif la forme *soud-a* est plus usitée (*a* est muet et presque insensible).

Au passif on emploie plus volontiers la forme *soud-é*.

INDICATIF PRÉSENT ET AORISTE

Actif

Mi soud ou *soud-i* ou *soud-a*	Je cache
a soud ou *soud-i* ou *soud-a*	et je cachai
o soud ou *soud-i* ou *soud-a*	
min tchoud ou *tchoud-i* ou *tchoud-a*	
on tchoud ou *tchoud-i* ou *tchoud-a*	
bé tchoud ou *tchoud-i* ou *tchoud-a*	

Réfléchi

Mi soud-i ou *soud-ima*	Je me cache
a soud-i ou *soud-ima*	et je me cachai
o soud-i ou *soud-ima*	
min tchoud-i ou *tchoud-ima*	
on tchoud-i ou *tchoud-ima*	
bé tchoud-i ou *tchoud-ima*	

Passif

Mi soud-é ou *soud-ā* ou *soud-ama*	Je suis caché
a soud-é ou *soud-ā* ou *soud-ama*	ou je fus caché
o soud-é ou *soud-ā* ou *soud-ama*	
min tchoud-é ou *tchoud-ā* ou *tchoud-ama*	
on tchoud-é ou *tchoud-ā* ou *tchoud-ama*	
bé tchoud-é ou *tchoud-ā* ou *tchoud-ama*	

A l'actif les Toucouleurs emploient la forme : *soud*; *soud-i* est employé par les Pouls pasteurs,

Au réfléchi les Toucouleurs disent : *soudi*, et les pasteurs *soudima*.

Au passif les Toucouleurs disent : *soudé*, et les pasteurs *soudama*.

Les autres formes sont employées par les Noirs interprètes et autres et ne sont probablement pas correctes.

INDICATIF PRÉSENT PASSÉ DÉFINI	NÉGATIFS
Actif	
Mi soud-ani *a soud-ani* *o soud-ani* *min tchoud-ani* *on tchoud-ani* *bé tchoud-ani*	Je ne cache pas ou je ne cachai pas.
Réfléchi	
Mi soud-aki *a soud-aki* *o soud-aki* *min tchoud-aki* *on tchoud-aki* *bé tchoud-aki*	Je ne me cache pas ou je ne me cachai pas.
Passif	
Mi soud-aka *a soud-aka* *o soud-aka* *min tchoud-aka* *on tchoud-aka* *bé tchoud-aka*	Je ne suis pas caché ou je ne fus pas caché.

A l'actif quelques verbes très usités remplacent la terminaison *ani* par *ã*.

(*dj*) *yid-dé*	vouloir	*mi yid-ã*	je ne veux pas
(*b*) *waw-dé*	pouvoir	*mi waw-ã*	je ne peux pas
(*g*) *'andou-dé*	savoir	*mi 'and-ã*	je ne sais pas.

Il en est de même de quelques verbes défectifs dont les temps négatifs sont seuls en usage.

(*g*) (*'al-de*) avoir *mi 'al-ã gawri* Je n'ai pas de mil
(*tch*) (*siw-dé*) avoir déjà fait l'action de...
mi siw-ã yim-dé je n'ai pas encore chanté.

IMPARFAIT

PARFAIT

Actif

Mi soud-nõ ou *soud-inõ*
a soud-nõ ou *soud-inõ*
o soud-nõ ou *soud-inõ*
min tchoud-nõ ou *tchoud-inõ*
on tchoud-nõ ou *tchoud-inõ*
bé tchoud-nõ ou *tchoud-inõ*

Je cachais ou j'ai caché.

Réfléchi

Mi soud-inõ ou *soud-inõma*
a soud-inõ ou *soud-inõma*
o soud-inõ ou *soud-inõma*
min tchoud-inõ ou *tchoud-inõma*
on tchoud-inõ ou *tchoud-inõma*
bé tchoud-inõ ou *tchoud-inõma*

Je me cachais ou je me suis caché.

Passif

Mi soud-anõ ou *soud-anõma*	J'étais caché ou
a soud-anõ ou *soud-anõma*	j'ai été caché.
o soud-anõ ou *soud-anõma*	
min tchoud-anõ ou *tchoud-anõma*	
on tchoud-anô ou *tchoud-anôma*	
bé tchoud-anõ ou *tchoud-anõma.*	

Les Toucouleurs emploient de préférence *soud-nõ* pour l'actif, *soud-inõ* pour le réfléchi, *soud-anõ* pour le passif.

Les pasteurs, les 'irlabe' et autres Pouls rouges préfèrent les autres formes.

IMPARFAIT } NÉGATIFS
PARFAIT }

Actif

Mi soud-ānõ	Je ne cachais pas ou
a soud-ānõ	je n'ai pas caché.
o soud-ānõ	
min tchoud-ānõ	
on tchoud-ānõ	
bé tchoud-ānõ	

Réfléchi

Mi soud-anõki	Je ne me cachais pas ou
a soudanõki	je ne me suis pas caché.
o soud-anõki	
min tchoud-anõki	
on tchoud-anõki	
bé tchoud-anõki	

Passif

Mi soud-anõka *a soud-anõka* *o soud-anõka* *min tchoud-anõka* *on tchoud-anõka* *bé tchoud-anõka*	Je m'étais caché ou je ne fus pas caché.

FUTUR

FUTUR AORISTIQUE

CONDITIONNEL PRÉSENT

HABITUEL

Actif

Mi soud-at ou *soud-ata* *a soud-at* ou *soud-ata* *o soud-at* ou *soud-ata* *min tchoud-at* ou *tchoud-ata* *on tchoud-at* ou *tchoud-ata* *bé tchoud-at* ou *tchoud-ata*	Je cacherai ou je suis sur le point de [cacher ou je cacherais ou je cache habituellement.

Réfléchi

Mi soud-oto *a soud-oto* *o soud-oto* *min tchoud-oto* *on tchoud-oto* *bé tchoud-oto*	Je me cacherai ou je suis sur le point de me cacher ou je me cacherais ou je me cache habituellement.

Passif

Mi soud-été	Je serai caché ou
a soud-été	je suis sur le point d'être caché
o soud-été	ou je serais caché ou
min tchoud-été	je suis habituellement caché.
on tchoud-été	
bé tchoud-été	

FUTUR
FUTUR AORISTIQUE
CONDITIONNEL PRÉSENT
HABITUEL
} NÉGATIF

Actif

Mi soud-atā	Je ne cacherai pas ou
a soud-atā	je ne suis pas sur le point de cacher
o soud-atā	ou je ne cacherais pas ou
min tchoud-atā	je ne cache pas habituellement.
on tchoud-atā	
bé tchoud-atā	

Réfléchi

Mi soud-otako	Je ne me cacherai pas ou
a soud-otako	je ne suis pas sur le point de me [cacher
o soud-otako	ou je ne me cacherais pas ou
min tchoud-otako	je ne me cache pas habituellement.
on tchoud-otako	
bé tchoud-otako	

Passif

Mi soud-étaké	Je ne serai pas caché ou
a soud-étaké	je ne suis pas sur le point d'être [caché
o soud-étaké	ou je ne serais pas caché ou
min tchoud-étaké	je ne suis pas caché habituellement.
on tchoud-étaké	
bé tchoud-étaké	

FUTUR PASSÉ

CONDITIONNEL PASSÉ

HABITUEL

HABITUEL PASSÉ

Actif

Mi soud-annõ (pour *soud-atnõ*)

a soud-annõ	J'aurai caché ou
o soud-annõ	j'aurais caché ou
min tchoud-annõ	je cache ordinairement ou
on tchoud-annõ	je cachais ordinairement.
bé tchoud-annõ	

Réfléchi

Mi soud-otonõ	Je me serai caché ou
a soud-otonõ	je me serais caché ou
o soud-otonõ	
min tchoud-otonõ	Je me cache ordinairement ou
on tchoud-otonõ	Je me cachais ordinairement.
bé tchoud-otonõ	

Passif

Mi soud-éténõ	J'aurai été caché ou
a soud-éténõ	j'aurais été caché ou
o soud-éténõ	je suis caché ordinairement ou
min tchoud-éténõ	j'étais caché ordinairement.
on tchoud-éténõ	
bé tchoud-éténõ	

FUTUR PASSÉ
CONDITIONNEL PASSÉ
HABITUEL
HABITUEL PASSÉ
} NÉGATIF

Actif

Mi soud-atānõ	Je n'aurai pas caché ou
a soud-atānõ	je n'aurais pas caché ou
o soud-atānõ	je ne cache pas ordinairement
min tchoud-atānõ ou	je ne cachais pas ordinairement.
on tchoud-atānõ	
bé tchoud-atānõ	

Réfléchi

Mi soud-otonõkā	Je ne me serai pas caché ou
a soud-otonõkā	je ne me serais pas caché ou
o soud-otonõkā	je ne me cache pas ordinaire-[ment ou
min tchoud-otonõkā	je ne me cachais pas ordinaire-[ment.
on tchoud-otonõkā	
bé tchoud-otonõkā	

Passif

Mi soud-éténokā	je n'aurai pas été caché ou
a soud-éténōka	je n'aurais pas été caché ou
o soud-éténōka	je ne suis pas caché ordinaire-[ment ou
min tchoud-étènōka	je n'étais pas caché ordinairement.
on tchoud-ètènoka	
bé tchoud-étènoka	

FUTUR D'OBLIGATION

FUTUR DE CONVENANCE

FUTUR SIMPLE

Actif

Mami soud	Je cacherai
ma soud	il convient que je cache
mo soud	je dois cacher
mamin tchoud	
mon tchoud	
mabé tchoud	

Réfléchi

Mami soud-o	Je me cacherai ou
ma soud-o	il convient que je me cache ou
mo soud-o	je dois me cacher.
mamin tchoud-o	
mon tchoud-o	
mabé tchoud-o	

Passif

Mami soud-é	Je serai caché ou
ma soud-é	il convient que je sois caché ou
mo soud-é	je dois être caché.
mamin soud-é	
mon soud-é	
mabé soud-é	

OPTATIF

Actif

Yomi soud	Que je cache.
ya soud	
yo soud	
yomin tchoud	
yon tchoud	
yobé tchoud	

Réfléchi

yomi soud-o	Que je me cache.
ya soud-o	
yo soud-o	
yomin tchoud-o	
yon tchoud-o	
yobé tchoud-o	

Passif

yomi soud-é	Que je sois caché.
ya soud-é	
yo soud-é	
yomin tchoud-é	

yon tchoud-é
yobé tchoud-é

IMPÉRATIF

Actif

Soud ou *tchoud-a*	Cache
tchoud-en	cachons
tchoud-é	cachez

Réfléchi

Soudo ou *tchoudo-da*	Cache-toi
tchoudo-den	cachons-nous
tchoudo-dé	cachez-vous.

Passif

soud-é ou *tchoud-é-da*	Sois caché
tchoud-é-den	soyons cachés
tchoud-é-dé	soyez cachés.

IMPÉRATIF NÉGATIF

Actif

wata soud	Ne cache pas
wata tchoud-en	ne cachons pas
wata tchoud-é	ne cachez pas.

Réfléchi

wata soud-o	Ne te cache pas
wata tchoud-o-den	ne nous cachons pas
wata tchoud-o-dé	ne vous cachez pas.

Passif

wata soud-é	Ne sois pas caché.
wata tchoud-é-den	ne soyons pas cachés
wata tchoud-é-dé	ne soyez pas cachés.

FUTUR DE CONVENANCE } NÉGATIF
OPTATIF }

Actif

wata mi soud	Que je ne cache pas ou
wata a soud	je ne dois pas cacher.
wata o soud	
wata min tchoud	
wata on tchoud	
wata bé tchoud	

Réfléchi

wata mi soud-o	Que je ne me cache pas
wata a soud-o	je ne dois pas me cacher.
wata o soud-o	
wata min tchoud-o	
wata on tchoud-o	
wata bé tchoud-o	

Passif

wata mi soud-é	Que je ne sois pas caché
wata a soud-é	je ne dois pas être caché.
wata o soud-é	
wata min tchoud-é	
wata ou tchoud-é	
wata bé tchoud-é	

INFINITIF

Actif	*soud-dé*	Cacher
Réfléchi	*soud-adé*	se cacher
Passif	*soud-édé*	être caché.

SUBSTANTIF VERBAL

Actif	*tchoud-owo, soud-obé*	cacheur
Réfléchi	» ? » .	
Passif	*tchoud-édjo, soud-ébé*	

Caché (d'une manière courante).

PARTICIPES

PARTICIPE PRÉSENT ET AORISTE

Tchoud-do	cachant
tchoud-i-do	se cachant
tchoud-a-do	étant caché

PARTICIPE PASSÉ

Tchoud-nõ-do	ayant caché
tchoud-inõ-do	s'étant caché
tchoud-anõ-do	ayant été caché.

PARTICIPE FUTUR ET HABITUEL

Tchoud-at-do	devant cacher cachant habituellement
tchoud-oto-do	devant se cacher se cachant ordinairement

tchoud-été-do	devant être caché étant ordinairement caché.

PARTICIPE FUTUR PASSÉ HABITUEL

Tchoud-annõ-do	ayant dû cacher cachant habituellement
tchoud-otonõ-do	ayant dû se cacher se cachant habituellement
tchoud-éténõ-do	ayant dû être caché habituellement caché.

L'un quelconque de ces participes peut prendre tel genre que l'on voudra en substituant à sa finale *do* (correspondante au genre *o*) l'adjectif démonstratif convenable.

Prenons comme exemple le participe futur actif.

	Singulier	Pluriel
o	*Ttchoud-annõ-do*	*tchoud-annõ-bé*
ndou	*soud-annõ-ndou*	*tchoud-annõ-di*
ngué	*soud-annõ-ngué*	*tchoud-annõ-di*
ngo	*soud-annõ-ngo*	*tchoud-annõ-dé*
ndé	*soud-annõ-ndé*	*tchoud-annõ-dé*
ko	*soud-annõ-ko*	*tchoud-annõ-dé*
ngou	*tchoud-annõ-ngou*	*tchoud-annõ-di*
ba	*tchoud-annõ-ba*	*tchoud-annõ-di*
ngol	*tchoud-annõ-ngol*	*tchoud-annõ-di*
ndi	*tchoud-annõ-ndi*	*tchoud-annõ-dé*
ki	*tchoud-annõ-ki*	*tchoud-annõ-dé*
ka	*tchoud-annõ-ka*	*tchoud-annõ-dé*
dam	*tchoud-annõ-dam*	*tchoud-annõ-dé*

dé	*thcoud-annõ-dé*	*tchoud-annõ-dé*
ngal	*tchoud-annõ-ngal*	*tchoud-annõ-dé*
nguel	*tchoud-annõ-nguel*	*tchoud-annõ-kogn*
doum	*tchoud-annõ-doum*	

VERBES AUXILIAIRES

LEUR EMPLOI

Outre les différentes formes qui viennent d'être exposées, il en existe d'autres qui résultent de l'emploi d'auxiliaires.

Les verbes auxiliaires les plus employés sont les suivants :

1° *Lar-dé;* tendre à, être sur le point de... employé surtout dans ce dernier sens pour former avec les infinitifs pouls un futur très prochain.

Exemple :

	mido	*lar-a*	*'am-dé*
	Je	vais	danser.
ada	*lar-a*	*ya'-dé*	*djo-ni*
tu	vas	t'en aller	maintenant.

L'auxiliaire français *aller* traduit aussi exactement que possible le verbe poul *lar-dé*.

2° *Djog-or-dé* (dérivé de *djog-adé* avoir)

Avoir encore en plus, employé avec l'infinitif pour former un futur indéfini.

mi	*djog-or-i*	*hal-dé*
	J'ai à	parler.

mi-djog-or-nõ *yar-dé*
J'étais sur le point de boire.
djog-or-nõ-do *djal-dé* *woy-i*
Au lieu rire. il pleure.
(Litt. le ayant du rire pleure).

3° (*Siw-dé*) inusité à ses temps positifs signifie avoir déjà fait l'action de...

Les formes négatives très usitées forment avec l'infinitif, ou mieux, avec le radical du verbe, une manière de passé négatif et expectatif.

Exemples :

mi siw-ã hot (ou) *hotdé*
Je ne m'en vais pas encore.
o siw-ã hot (ou) *gnam-dé*
Il n'a pas encore mangé.

La locution française « ne pas encore » rend très bien cet auxiliaire.

4° *Med-dé* goûter

s'emploie souvent dans le sens de faire pour la première fois l'action de... ou faire au moins une fois l'action de...

Exemple :

Maté a med-i ya'-de madina?
(Est-ce que tu as goûté d'aller à Médine?
Es-tu déjà allé à Médine?)

5° *Des-dé* } aussi employés l'un que l'autre sont
Deb-dé }
très exactement rendus par *faillir*.

Exemple :

Mi	*des-i*	*yan-dé*
J'ai	failli	tomber.

6° *Was-dé* « s'abstenir » remplace souvent la négation.

On dit fréquemment :

mi *was-i* *gnam-dé*
Je me suis abstenu de manger

pour *mi gnam-ani*
Je n'ai pas mangé.

Du reste, *was-dé* est le seul mot permettant d'employer les tournures infinitives négatives.

Il est d'un usage fréquent de dire :

o waw-i	*was-dé*	*'ar-dé*
Il peut	ne pas	venir.
o was-ätä		*'ar-dé*
Il viendra		

(il ne manquera pas de venir).

OBSERVATIONS SUR LA CONJUGAISON

1° Ainsi qu'on l'a déjà fait observer, aux temps conjugables, la terminaison est indépendante de la personne et du nombre.

Ces deux éléments influent au contraire sur la terminaison des participes. De plus, ces derniers se conduisent exactement au point de vue de l'initiale comme les substantifs auxquels ils se rapportent.

C'est pour ces raisons que, malgré l'avis du général Faidherbe et du docteur Barth, on a classé ici les temps en *ma* avec les temps conjugables.

2° Le radical isolé exprime l'idée simple du verbe et remplace quelquefois l'infinitif en *dé* quand celui-ci est complément d'un autre verbe, surtout d'un verbe fréquemment usité comme auxiliaire.

3° Si on fait suivre le radical actif d'un *o*, on obtient le radical du réfléchi.

Cependant, à l'infinitif, à cet *o* se substitue un *a* et aux temps passés il devient un *i*.

Mais le vrai radical paraît être en *o* et la forme *soudo* implique aussi parfaitement l'idée de se cacher que la forme *soud* implique celle de cacher.

Il y a lieu de faire remarquer ici que cette forme est celle de tous les verbes réfléchis, mais que tous les verbes de cette forme ne sont pas forcément réfléchis. Beaucoup de verbes pouls en *ade* sont de véritables

verbes déponents dont le sens est tel qu'il faudrait faire de véritables tours de force d'imagination et remonter trop loin dans l'évolution de leur signification pour retrouver les actifs dont ils peuvent être les réfléchis.

Cette remarque s'applique aussi aux verbes de forme passive.

4° Si on fait suivre le radical actif d'un *é* (ou d'un *a*), on obtient le radical du passif : *é* est le plus usité mais paraît n'être qu'une modification d'un *a* primitif.

Soudé implique l'idée complexe de être caché, comme *soud* implique l'idée simple de caché.

5° Il faut faire mention des temps formés au moyen du radical sans addition de suffixes.

Ces formes sont de simples juxtapositions du radical à un pronom et en général à un sujet modifié lui-même au moyen d'une particule spécifiant les conditions particulières dans lesquelles l'action exprimée par le premier doit être effectuée.

a) Le présent aoristique accole le pronom au radical sans autre spécification : l'époque est réellement indéterminée, si aucun adverbe ne vient la préciser.

b) Le présent absolu indique l'actualité de l'action au moyen des pronoms

mido, ada, etc...

dont il a déjà été question.

c) Le futur d'obligation ou de convenance nous

montre le pronom modifié d'une nouvelle manière : sauf pour la première personne, il est identique à l'adjectif possessif, et, dans tous les cas, il est évident qu'il est composé comme lui, en faisant procéder le pronom personnel simple de la particule *ma*.

Qu'est-ce que *ma?*

En premier lieu, on l'a rencontré devant les démonstratifs et les pronoms comme signe indicatif de l'accusatif et du génitif d'une façon absolue, il indique que le mot qu'il précède est le deuxième terme d'une relation.

En second lieu, nous avons vu cette relation se préciser dans un sens déterminé lorsque les mêmes mots (démonstratifs et pronoms personnels précédés de *ma*) se sont présentés à nous comme des adjectifs possessifs, mais possessifs dans le sens le plus large du mot.

Ici nous le rencontrons comme précédant le pronom personnel et en général tout sujet et exprimant qu'il est dans le rôle de ce sujet, qu'il lui convient et qu'il lui appartient de faire l'action exprimée par le radical verbal : le résultat d'une pareille analyse est clair, la particule *ma* sert à exprimer en poul toute convenance, toute relation congruente.

Du reste, et cette raison est décisive, l'interjection *ma!* ou *mba!* (les deux formes sont également usitées) signifie :

C'est entendu ! cela va bien !

Par suite, le vrai sens de :

ma *mi* *soud* est

« Cacher est mien » ou « c'est à moi qu'il appartient de cacher ».

Le sens : « je cacherai » avec la simple conception du futur n'est donné à cette expression que par les interprètes noirs (*wolofs*, *sarrakoullés* ou *mandingues*), qui n'arrivent jamais à parler correctement le poul, ou, comme disent les gens du Fouta, à nettoyer leur langue.

nettoyer	langue	leur
purifier	langue	d'eux
labinde	*demgal*	*mabé*

La particule *ma* s'emploie aussi bien avec un sujet substantif.

ma denowo fellou horobé

La sentinelle doit tirer sur les espions.

d) L'optatif se forme d'une manière analogue :

Le pronom *mi*, *a*, *o*, etc... se fait précéder de la particule *yo*, dont le sens est : « il est désirable que... » « je désire que... »

Exemple :

y' allah fi'-é

(pour *yo allah fi'-é*)

litt. Que Dieu frappe toi, que Dieu te punisse.

e) L'impératif se forme encore au moyen du radical verbal que l'on fait suivre, s'il y a lieu, du sujet.

kal	parle
kal-a	parle, toi
kal-en	parlons, nous autres.

On voit ici (*kal-a*) une application de la règle en vertu de laquelle le radical remplace, s'il y a lieu, son initiale par la deuxième lettre de la paire à laquelle elle appartient lorsque le verbe passe avant son sujet.

f) Le temps négatif correspondant à l'optatif, au futur de convenance, à l'impératif, se forme en faisant précéder le pronom ou le verbe du mot *watā*.

On verra plus loin que le suffixe *tā* rend négatives certaines formes. Or, *ma* est très parent de *mba* qui, comme nous l'avons dit, a le même sens comme interjection. *Mba*, du reste, n'est pas très éloigné de *wa* (*b*, *w*, 2e paire)?

Ne peut-on admettre qu'au positif *ma* (il convient que) corresponde le négatif *ma-tā* ou *wa-tā* (il ne convient pas que).

Du reste *watā* est aussi bien employé avec un sujet substantif.

watā *wouro* *doupp-é*
Que le village ne soit pas brûlé.

Au Macina, les Pouls emploient moins *watā* et se servent de *pati* dont l'origine, peut-être sémitique, est obscure.

pati *wol* ne parle pas

woldé (Macina) parler, même sens que *haldé* (Fouta).

6° Si au radical, tel que nous l'avons défini pour chacune des trois voix, nous suffixons la syllabe *nŏ*, nous formons le temps passé. Au réfléchi et au passif, il est loisible d'y ajouter *ma*, mais ce n'est pas nécessaire : c'est une question de dialecte.

Exemple :

lib-dé abattre

mi lib-anŏ } j'étais abattu.
ou *mi lib-anŏma* }

7° Si aux radicaux des trois voix

soud *soudo* *soudé*

nous ajoutons une syllabe ouverte dont la consonne est un *t*, nous formons le futur aoristique à sens futur, conditionnel ou habituel.

Pour l'actif, on intercale un *ă* presque muet, souvent insensible, et pour les trois voix on fait suivre le *t* d'une voyelle semblable à celle qui le précède.

Par conséquent, on a :

Actif *mi soud-ta* mieux *mi soud-ăta* mieux encore [*mi soud-at*
réfléchi *mi soud-oto*
passif *mi soud-été*.

8° Dès lors, il est facile de former le futur passé,

conditionnel passé, habituel passé, il suffit de suffixer le signe du passé au futur en *t*.

Actif *mi soudannô* pour *mi soud-at-nõ*
réfléchi *mi soud-oto-nõ*
passif *mi soud-été-nõ.*

9° La formation des temps négatifs est un peu plus complexe.

a) A l'actif, il suffit généralement de faire suivre immédiatement le radical d'un *ã* long, auquel on suffixe suivant le cas le *t* du futur ou le *nô* du passé.

Au présent, on suffixe plus volontiers *ãni* ou *ãli* que *ã* simple.

mi soud-ãni ou *mi soud-ãli.*

Au futur, comme la voyelle qui suit le *t* est toujours semblable à celle qui le précède, on a :

mi soud-ãtã

Au passé, on a :

mi soud-ãnõ

Au futur-passé, on a :

mi soud-ãtã-nõ

b) Au réfléchi et au passif, le signe de la négation est une syllabe ouverte dont la consonne est un *k*.

Au réfléchi, pour le présent et le passé, on suffixe la syllabe *ki* et on remplace la voyelle qui suit immédiatement le radical par un *a*.

On a ainsi *mi soud-aki*
mi soud-anõki.

Il semble se produire ici une métathèse sur laquelle on aura occasion de revenir dans ce même paragraphe.

Le futur négatif se forme par la substitution de *ako* à l'*o* final et le futur passé pour la suffixation pure et simple de *kã*.

Ainsi on a :

Futur *mi soud-ot-ako*
futur passé *mi soud-oto-nõ-kã*.

Au passif, on donne à une forme verbale le sens négatif en lui suffixant *ka* ou en remplaçant la voyelle finale *é* par *aké*, ce dernier cas se présentant pour le futur simple.

Présent *mi soud-aka*
passé *mi soud-anõka*
futur *mi soud-été-nõ-ka*.

On voit que le présent et le passé négatif de la voix passive peuvent s'obtenir du présent et du passé positifs de la même voix par un simple changement de

ma en *ka*.

Faisons subir la même modification au présent et au passé positifs en *ma* de la forme réfléchie : on obtient

mi soud-i-ka
mi soud-inõ-ka

cun des résultats obtenus faisons per-

ıs les formes usitées

mi soud-aki
mi soud-anõki

choses ne se seraient-elles pas passées
lité?

i

ıd-otako et *mi soud-étaké*

s pour

-oto-ka et *mi soud-été-ka?*

nclusion?

u réfléchi la négation « ne pas » est
ne *ka*.

idérer la finale négative de la voix
ettement aspirée et admettre qu'elle

ment le démonstratif du genre qu'ils doivent prendre à la forme conjugable du temps correspondant.

Exemple :

Guertogal ngal gnam-été
Cette poule sera mangée.
Guertogal gnaméténgal
La poule qui doit être mangée.
nédo mayannōdo wouri
L'homme qui devait mourir vit.

gnam-dé	*may-dé*	*wour-dé* (*g*)
manger	mourir	vivre.

FORMES INVERSÉES

Les Pouls font passer le sujet après le verbe :

1° A l'impératif, ainsi qu'on l'a vu.

2° Dans les interrogations, à la première et à la deuxième personne du singulier et du pluriel.

Dans ce cas, le verbe prend toujours la forme plurielle, c'est-à-dire que si le radical commence par une des premières consonnes des sept premières paires, on doit lui substituer la seconde de sa paire.

A la troisième personne, l'inversion ne se fait point.

Exemples :

no mbad a ;	(*wad-dé* faire)
Comment vas-tu?	(comment fais-tu?)

mo o wi' été (*wi'-de* dire)
Comment s'appelle-t-il ?
(Qui est-il dit habituellement ?)
mo mbi' été da
Comment t'appelles-tu ?
(Qui es-tu dit habituellement ?)

3° Dans les réponses aux interrogations ; on emploie alors les termes mêmes de l'interrogateur.

Les initiales des radicaux se comportent comme on vient de le dire.

Exemple :

Demande : *oto ukot da* (*hot-ed* s'en aller)
Où t'en vas-tu ?
Réponse ; *ndar kot mi* (*ndar* Saint-Louis)
Je vais à Saint-Louis.
Litt. à St-Louis vais-je
mo mbi été da?
Comment t'appelles-tu ?
Samba mbi'été mi
Je m'appelle Samba.
(Samba suis-je dit habituellement).

4° Souvent, lorsque le sujet n'est pas le mot le plus important de la proposition et que la personne qui parle veut appeler l'attention de son interlocuteur sur un déterminatif quelconque de l'action exprimée.

Exemple :

Handé pot mi hot-dé
Aujourd'hui je dois partir.

Comme on le voit, la même règle d'initiales est applicable.

fot-dé signifie devoir, *mi foti* je dois.

VERBES DÉRIVÉS

Si à un radical verbal poul on postpose certaines syllabes déterminées, on obtient de nouveaux radicaux dont la signification est liée à celle du primitif par des règles qui vont être énoncées.

Mécaniquement, voici comment ces éléments dérivants viennent se suffixer :

Leur partie constitutive est uue consonne, le reste est euphonique.

Par suite, à un radical verbal se terminant par une consonne simple, on annexera la consonne dérivante appuyée sur la voyelle euphonique et sourde *ou*.

Exemples :

Hal-dé	parler
hal-nou-dé	faire parler
hal-tou-dé	répéter.

A un radical verbal se terminant par une consonne double ou redoublée on annexera la consonne dérivante précédée de la voyelle *i*.

Exemples :

Tamp-ou-dé	être fatigué
tamp-in-dé	fatiguer

habb-ou-dé	lier
habb-it-dé	délier.

Les différents éléments dérivants sont réellement ce que l'on peut appeler des racines accessoires. Isolés, ils n'ont aucun sens et n'éveillent aucune idée. Joints à des racines principales, ils en modifient le sens, et cela d'une manière assez uniforme et assez systématique pour que l'on puisse affirmer qu'ils ont en composition une signification déterminée.

Avant d'entreprendre l'étude détaillée des dérivés, disons que tout ce qui suit ne s'applique pas seulement aux verbes primitifs, mais encore aux verbes déjà dérivés, lesquels sont aptes à produire par les procédés qui ont servi à les former, des dérivés d'un ordre quelconque.

Exemples :

Haw-rou-dé	rencontrer (act.)
haw-r-it-dé	être d'accord
haw-r-it-in-dé	mettre d'accord.

DÉRIVÉS EN *N*

Ces verbes sont universellement *factitifs*.

Exemples :

wal-dé	passer la nuit
wal-nou-dé	faire passer la nuit.
wall-ou-dé	aider
wall-in-dé	faire aider.

Il n'existe pas de verbe poul dont on ne puisse tirer un factitif en *n*.

Les Pouls ont formé, en prenant le réfléchi, une très curieuse classe de verbes. Ces dérivés sont de véritables actifs-volitifs. Leur sens est : « faire volontairement l'action de... »

Exemples :

Tid-dé	être dur, robuste, résistant
tin-nou-dé	rendre dur, robuste, résistant
tin-na-dé	s'efforcer

(Littéralement : se rendre robuste)
Tin-nou-dé est pour (*tid-nou-dé*)

Autre exemple :

waw-dé	pouvoir
waw-na-dé	(litt. se faire pouvoir)

s'efforcer.

DÉRIVÉS EN *T*

Comme les précédents, ces dérivés sont d'un emploi excessivement fréquent.

Il faut comprendre dans cette famille les dérivés en *tchou* de radicaux terminés par la consonne *gn*. Ainsi qu'on l'a vu, la consonne *gn* ne peut pas être suivie des dentales *d* ou *t*, et chaque fois qu'elle les rencontre après elle, elle se change en *n*; et alors *d* et *t* deviennent *dj* et *tch*, ou bien se suppriment. Ici, c'est la première solution qui se présente, la dentale ne se supprimant que lorsqu'elle est parasite.

Les dérivés en *t* sont de plusieurs catégories :

1° Le plus généralement le sens des dérivés en *t* est le même que celui du radical, dont ils sont issus avec une nuance de perfection dans le détail, de continuité.

Exemples :

'and-ou-dé	savoir
'and-it-dé	savoir complètement et par le détail
djab-dé	recevoir
djab-tou-dé	empoigner, retenir.

2° Les dérivés en *t* sont souvent répétitifs, avec ou sans modification dans l'idée exprimée par le radical simple.

Le dérivé peut signifier :

a) Refaire simplement l'action de...

Hal-dé	parler
hal-tou-dé	reparler, répéter.

b) Faire l'action de... après avoir fait l'action contraire.

'ardé	venir
'ar-tou-dé	revenir.

c) Faire l'action de... en changeant un certain état de choses.

Commencer à faire l'action de...

Devenir...

Exemples :

wad-dé tchom-tchi mettre des vêtements
wad-tou dé tchom-tchi mettre des vêtements

d'homme fait (se dit des jeunes gens qui ne sont tenus de porter le *touba* qu'après la circoncision).

wad-dé faire
wad-tou-dé ma'oudo (littéralement, rendre grande personne).
(Déflorer une jeune fille)
Bon-dé être mauvais
Bon-tou-dé devenir mauvais.

d) Faire le contraire de l'action de...

Exemples :

'Oudd-ou-dé fermer
'oudd-it-dé ouvrir
tebb-ou-dé toucher d'un projectile
tebb-it-dé manquer

e) Faire faire le contraire de l'action de...

Domd-ou-dé avoir soif
dom-it-dé désaltérer.

Régulièrement on devrait dire

dom-it-in-dé

La même irrégularité se retrouve dans le langage courant en français lorsque l'on dit : *je l'ai rentré* pour *je l'ai fait rentrer*.

DÉRIVÉS EN *D*

Les dérivés en *d*, très communs dans la langue poule, correspondent aussi exactement que possible, pour la majeure partie d'entre eux au moins, aux verbes latins composés au moyen du préfixe *cum* ou *con*.

Il faut faire rentrer dans cette classe les dérivés en *djou* de radicaux terminés en *gn* (règle phonétique déjà énoncée).

Les dérivés en *d* sont :

1° Copulatifs, c'est-à-dire qu'ils expriment une simultanéité ou un concours dans l'exécution de l'action exprimée par le radical simple.

Exemples :

'ar-dé	venir
'ar-dou-dé	venir ensemble
hal-dé	parler
hal-dou-dé	parler en même temps.

2° Intensifs.

(*'al-dé*)	posséder (inusité aux temps positifs)
'al-dou-dé	être riche
dom-dé	regarder avec convoitise
dom-dou-dé	avoir soif, désirer fort.

3° Plus rarement instrumentaux.

Le dérivé doit alors se traduire :

Employer... pour faire l'action de...

Il y a lieu de croire que les quelques instrumentaux en *d* sont des anomalies résultant de ce que le *d* et l'*r* se prennent souvent l'un pour l'autre (on verra plus loin que les dérivés en *r* sont généralement instrumentaux).

4° Enfin l'élément *d* sert à former des verbes au moyen des radicaux substantifs ou adjectifs.

Exemples :

gas-no	qui marche les genoux en dedans
gas'-nid-dé	marcher les genoux en dedans
karallo harallébé	adroit, ingénieux
harallid-dé	inventer de couvrir.

DÉRIVÉS EN *L*

Les dérivés en *l*, peu nombreux du reste, paraissent n'être que des transformations des dérivés copulatifs ou intensifs en *d*.

Exemples :

fof-dé frotter deux morceaux de bois pour produire du feu (arani védique).
fof-lou-dé frotter avec énergie
gnam-dé manger
gnam-lou-dé prêter [*littéralement* manger avec... (son bien)].

DÉRIVÉS EN *R*

Les dérivés en *r* sont les véritables instrumentaux de la langue poule : ils appellent un complément en

plus de ceux du verbe dont ils dérivent et peuvent se traduire :

Employer... pour faire l'action de...

Ils sont très nombreux et très employés.

Il faut entendre ici le mot *instrumental* dans son sens le plus large.

Un exemple fera voir comment.

Soit un verbe simple *wi'dé* dire
wi-'rou-dé instrumental de *wi-'dé*

peut s'employer comme il suit :

Instrument (*a*) *wi-'rou-dé dem-gal kongol*
dire au moyen de la langue un mot
Manière (*b*) *wi-'rou-dé dandé tow-ndé kongol*
dire à voix haute un mot
Moyen (*c*) *wi'-rou-dé 'indé mako neddo*
appeler par son nom quelqu'un.

Il s'agit donc ici aussi bien de la manière et du moyen que de l'instrument.

De même que les dérivés en *d* ont quelquefois le sens instrumental, il arrive que des dérivés en *r* ont le sens copulatif. Mais ces deux espèces de dérivés constituent des anomalies du même ordre, dues à la même raison (parenté étroite de l'*r* et du *d*).

DÉRIVÉS EN *or*

Peut-être doit-on rattacher aux dérivés en *r* les dérivés augmentatifs formés en suffixant aux radicaux verbaux la syllabe *or*.

Exemples :

Hal-dé	parler
hal-or-dé	parler encore plus
fol-dé, bour-dé	être supérieur à
fol-or-dé, bour-or-dé	être encore supérieur à (un autre).

Ces dérivés en *or* sont très nombreux.

DÉRIVÉS EN *tir* ET EN *tor*

Ces dérivés sont des dérivés du second ordre.

En général, les dérivés en *tir* doivent être considérés comme des instrumentaux des dérivés en *t*. Ces dérivés sont très communs en poul.

Un petit nombre d'entre eux ont un sens causatif. Il y a là une anomalie inexplicable.

Exemples :

'ar-dé	venir
'ar-tir-dé	amener
loum-bou-dé	traverser
loumb-itir-dé	faire traverser
naf-dé	être utile, servir
naf-tor-dé	employer.

Ces trois mots sont très usités et remplacent les causatifs en *n*.

On ne dit ni *'ar-nou-dé* ni *loumb-in-dé*
naf-nou-dé est peu usité.

DÉRIVÉS EN *an*

Ces dérivés qui ne paraissent pas devoir se rattacher aux dérivés en *n* sont d'un emploi général.

Ils ajoutent au sens du verbe une idée d'intention, de but :

Exemples :

war-dé tuer
war-an-dé tuer pour
mi war-an-i ma djaw-di
Je tuai pour toi un mouton.
wad-dé faire
wad-an-dé faire pour
mi wad-an é doum ber-ndé lam-dé
Je ferai pour toi cela volontiers.

(Ces deux exemples sont extraits de la grammaire du général Faidherbe).

(*Bern-dé lam-dé* pour *bern-dé lab-ndé* signifie littéralement *le cœur propre*).

DÉRIVÉS EN *oy*

Ces dérivés, aussi usités que les précédents, ajoutent au sens du radical dont ils sont issus une idée de mouvement pour faire l'action de...

Exemples :

yar-dé	boire
yar-oy-dé	aller boire
gnam-dé	manger

gnam-oy-dé	aller manger
ward-dé	tuer
war-oy-dé	aller tuer
hod-dé	habiter
hod-oy-dé	aller habiter (autre part) déménager

DÉRIVÉS EN *ndou* ET EN *ndir*

Les dérivés en *ndou* ne sont autre chose que les dérivés en *d* des dérivés en *n* avec suppression d'une voyelle euphonique *ou* inutile en raison de la facilité avec laquelle les Africains émettent le groupe *nd*.

Exemples :

fot-dé	être égal à
fot-ndou-dé	comparer (faire être égaux ensemble)

Les dérivés en *ndir* qu'il est facile d'analyser en dérivés tertiaires en *n-d-r* sont plus curieux en ce qu'ils ont pris un sens de réciprocité ; il sont très usités.

Exemples :

war-dé	tuer
war-ndir-dé	se tuer réciproquement

Littéralement : « faire ensemble tuer au moyen (s.-ent. l'un de l'autre) » ou « employer ensemble (chacun l'autre) pour tuer. »

ÉLÉMENTS DE DÉRIVATION

k, p, f, b, g, w, m, dj, tch, s.

Doit-on considérer comme dérivés de radicaux plus simples tous les radicaux verbaux formés par l'adjonction d'un des éléments *k* (*ou*), *p* (*ou*), etc., etc., à une syllabe fermée ?

En général, non.

On peut faire la remarque absolue (ceci résulte d'un relevé fait dans un vocabulaire d'environ quatre mille mots) que la syllabe fermée qui concourt à la formation de ces radicaux verbaux a toujours pour finale l'une des lettres suivantes :

1° une liquide
2° une nasale
3° une sifflante
4° une demi-voyelle
5° une aspirée
6° la consonne constitutive de l'élément additionnel ou une consonne parente.

Ainsi :

Devant	*kou*	on n'a jamais que	*g, k, l, n, r, s.*
—	*pou*	—	*b, p, f, m.*
—	*fou*	—	»
—	*bou*	—	*l, m, r, s.*
—	*gou*	—	*n* (rare), *gn.*
—	*wou*	—	*b, l, r, y, h,* (')
—	*mou*	—	*r, s.*

Devant	*djou*	on n'a jamais que	*l, m, n, r, w, y.*
—	*tchou*	—	*l, m, n, r, h,* (')
—	*sou*		*l, m, n, r, w, y.*

Ces différents dérivés ont-ils des sens particuliers?

Les dérivés en *kou* ont quelquefois un sens diminutif (Comparez avec le suffixe négatif *ka* déjà étudié).

Ils sont surtout intéressants à cause des sous-dérivés bien caractérisés en *kina* auxquels ils donnent naissance.

Ces sous-dérivés ont généralement le sens de : faire semblant de faire l'action définie par le radical primitif.

Ou plus littéralement :

se faire faire l'action amoindrie de.

Le plus généralement le dérivé en *kina* existe, tandis que celui en *k* n'est pas usité.

Exemples :

fal-dé	(macina) désirer
fal-kina-dé	faire l'amoureux transi.
hal-dé	parler
hal-kina-dé	jabotter, bafouiller
may-dé	mourir
may-kina-dé	faire le malade, le mourant.

L'élément *pou* semble ajouter au sens du radical une idée de projection et d'éloignement, ou de figuré.

Exemples :

houm-dé	lier
houm-pou-dé	embarrasser
gnib-dé	planter
gnib-pou-dé	planter en lançant (javelot).
gnif-dé	éteindre
gnif-pou-dé	jeter du sable et de l'eau pour éteindre.

Les dérivés en *wou* sont rares, ils sont généralement intensifs et augmentatifs.

Exemples :

hal-dé	parler
hal-wou-dé	être savant.
hel-dé	briser
hel-wou-dé	rompre avec, être brouillé.
si'-dé	perdre (du liquide), fuir
si'-wou-dé	se déverser (dans les marigots) se dit du fleuve quand il est gros.

Les dérivés en *wou* ont aussi quelquefois le sens passif.

Exemples :

nay-dé	courber
nay-wou-dé	être vieux (être courbé).
(*ran-dé*)	blanchir
ran-wou-dé	être blanc
(*bal-dé*)	noircir
bal-wou-dé	être noir

(*ran-dé*) et (*bal-dé*) sont des verbes inusités: les adjectifs très usités

dan-é-djo	*ran-é-bé*	blanc
bal-é-djo	*bla-é-bé*	noir

sont les formes archaïques des adjectifs verbaux passifs de ces verbes.

De même *nay-é-djo* vieux est usité de concert avec *nay-wou-do* et même plus que lui.

Les dérivés en *m* sont des diminutifs ou des inchoatifs, ils sont rares.

Exemples :

war-dé	tuer
bar-mou-dé	blesser
sil-dé	pleuvoir
sil-mou-dé	avoir envier de pleurer.

Les dérivés en *dj*(*ou*) sont quelquefois causatifs.

Exemples :

yer-bou-bé	s'ébranler
yer-djou-dé	pousser violemment
yer-bin-dé	m. s.
lab-dé	être propre
law-djou-dé	nettoyer
few-dé	être à point
few-djou-dé	préparer avec art, combiner.

Les dérivés en *f(ou)*, *b(ou)*, *g(ou)*, *tch(ou)*, *s(ou)* ne donnent lieu à aucune observation méthodique. Les uns ne diffèrent pas par le sens des radicaux d'où ils émanent; les autres se rattachent si peu par le sens aux radicaux auxquels ils paraissent apparentés que nous croyons, ou bien qu'ils tirent leur origine de racines dont nous ignorons l'existence, ou bien qu'ils ne constituent des dérivés qu'en apparence et que leurs radicaux sont des racines.

DÉRIVÉS DES VERBES A FORME RÉFLÉCHIE

Nous avons dit que les verbes en *adé* ont souvent un sens actif. Ils donnent naissance à des dérivés dont les formes sont indiquées ci-après :

Aux dérivés en	*n*	correspondent les dérivés en	*ona* et en *in*
—	*t*	—	*ota* (rare) et en *it*
—	*d*	—	*oda* et en *id*
—	*r*	—	*ora* et en *ir*
—	*ndir*	—	*ondir*
—	*or*	—	*ora*
—	*an*	—	*an*
—	*oy*	—	*oya*

Exemples :

Tar-a-dé	entourer
tar-ona-dé	faire entourer
tol-na-de	être en face de
tol-nondir-dé	être en face l'un de l'autre
lel-a-dé	se coucher
lel-oya-dé	aller se coucher.

(A suivre.)

E. Gibert.

LE VAÊTHA

Fragment inédit de l'Avesta avec Commentaire pehlvi

TRADUCTION FRANÇAISE ANNOTÉE

(suite)

---

18 Il s'agit ici du *jadangōt;* il ne faut pas voir dans **aimashyō** la corruption d'une forme dérivée de **amashya**, « absence d'hommes ».

19 *daryōsh amūkhtan.*

20 *frāj dān apash shapīrān eīgūn man dāhmān gaeishn guftāt zak dar tan hosh hacānd zak raeān.* On voit que le mot **hushravaṅhem** est décomposé arbitrairement par le traducteur en **husrav-aṅhem** et que, dans **aṅhem** il voit une forme dérivée de la racine **ah-** « être ».

21 Traduction conjecturale d'après le pehlvi *od dīrthā* (ou *sarīhā*?) *ayyār ōmand.*

22 *man kart yakhsanūnishn khayyabit madam dazit.* Le mot zend **keredāreshca** a été arbitrairement divisé par le traducteur en **kere-dāreshca.** Sur ce mot, on peut voir le Nirangistan, § 87 : **yō aiwyāoṅhayēāitē karetisca aratufryō** « ceux qui s'habillent de guenilles, leur culte n'est pas agréé » ; et § 91, **yō vaṅhenti keretishca** « ceux qui s'habillent avec des guenilles ».

23 D[1] **ādīm..... ahurahē mazdāo.**

24 Glosé en pehlvi *aīgh mart shapīr* (*mart*) *dar zak mazdistān*, « c'est-à-dire, il est un homme bon dans la (loi des) Mazdéens ». D omet **ahē.**

25 Glosé *aīgh madam sarītūnīt yahcūnīt aīgh madam zak jūt dīn nāirīkgādat* (cf. p. كادن) *einās frāj kart yahcūnīt aīgh mart-i dar-cand yahcūnt havā-d.* D **anyō-.**

26 D **puthra.**

27 La traduction pehlvie a seulement *at zak-i gabrā* [] *lā yahbūnit,*

1. Je désigne par D les variantes du manuscrit publié par Darmesteter.

ce qui prouve qu'il y a une lacune à l'endroit marqué []. La traduction persane de D donne correctement اگر دولت هست پسر را بدهد یا ندهد Le copiste a laissé tomber une ligne du manuscrit original, la restitution suivante en donnera à peu près la longueur : *at zak-ī gabrā* [*tuvānīkzak-ī pūsar yahbūnīt ayao*] *lā yahbūnīt*. D omet **ahē narō**.

28 D **ahurahē**.

29 La traduction pehlvie *at zak dīn-ī mazdist* [*aīgh*] *mart īt*, *aīgh mart-i shapīr* [*mart*] *īt*, contient en trop les deux mots entre crochets. D traduit d'une façon assez différente, et omet **ahē** et **narem**.

30 D **anyō**, **nāirika**.

31 D **ahmaṭ**, **puthra**, **ushtāna**. **Nōiṭ ghnyāi ushtāni** est traduit en pehlvi, *lā zak khadā makhītūnīt*, « qu'il ne tue pas son âme », glosé *aīgh pūn zak-ī barā parvarad*, « c'est-à-dire qu'il l'élève ». La traduction persane de D rend ces mots par آن پسر را نزند از جان یعنی آن پسر را نکشد

Dans le § 14 du XVe **fargard** du Vendidad, **ghānem** est traduit *makhītūnīt aīgh dar ashkōmb barā zaktalūnīt* « [drogue qui] frappe, c'est-à-dire qu'elle tue [l'enfant] dans le ventre », par opposition à **fraspātem**, traduit, *frāj ramītūnishnīh*, *aīgh barā yātūnīt akhar barā yamītūnīt* « [drogue qui] fait sortir, c'est-à-dire que l'enfant sort et qu'il meurt ensuite ». La phrase du **Vaētha** revient donc à défendre au Mazdéen de faire prendre une boisson abortive à la femme infidèle qu'il a rendue enceinte.

32 Litt. : « S'il fait mourir l'âme de cet enfant ». Le pehlvi traduit : *at zak pūs makhītūnīt aīgh zanīt*, tandis que la traduction persane de D, plus complète, donne : اگر آن پسر از جان بزند. D **budha**.

33 D **peshō-tanui**, glosé, *aīgh margarzān yahcūnīt vinās datīgar kart yahcūnīt djān*.

34 Litt. : «... est d'une autre religion », glosé *aīgh darvand yahcūnī hacā-d*, « c'est-à-dire qu'il est devenu damné ». D glose از دین مازد یسنان جدا کردد « il est devenu en dehors de la religion des Mazdéens. D **anya**.

35 **Cinvaṭ-peretūm** est traduit *c-a-a-n-n-d-r*, à lire *Candor*, corruption habituelle et du reste assez énigmatique de *Cincat-pūhl* ; cette phrase est glosée *aīgh zak racān pūn pūhl lā vizāram*, « c'est-

à-dire que je ne ferai point passer cette âme sur le pont ». D **vidarayentem**.

36 Pehlvi : *at zak-ī gabrā rāī khvāstak aīgh mīrās u zūzan īt*, « si cet homme a de l'argent, c'est-à-dire s'il possède de l'héritage (*mīrās*, ar. ميراث) et de la monnaie ». D omet **āhē narō**.

37 **rātha** est traduit en pehlvi *bahar* « part », cf. persan بهر.

38 Je ne puis lire le groupe *p-sh-m-s-sh-ī*, peut-être faut-il y voir une corruption graphique de *nafshā* « de soi-même », traduction habituelle de **hva**. La traduction persane de D donne en effet خويش et glose « c'est-à-dire que les parents خويشان de cet homme ne la prennent point ». Le pehlvi glose *aīgh martūm ī khvēsh olāshān zūzan lā anakhtūnīt* dont le sens est le même.

39 Litt. : « Ils deviendraient darvands » ; pehlvi : *cigūn zak man gabrā adīn zak dar darvandān yahvūnīt havā-nd īshān gabrā dar dīn lā yahvūnd dar darvandān vināskārān yahvūnand*, » ainsi ces hommes deviendraient du nombre des damnés ; ces hommes n'appartiendraient plus à la loi (mazdéenne), et ils seraient compris parmi les criminels damnés ». D. **narām, drvañtām, bavaiñti**.

41 Glosé *aīgh* (ms. *aigham*) *gabrā lvatā kulā īsh* (ou *khadyā*) *raī gūft aīgh gādīt, vinās frāj kart yahvūnīt, karfāk lā yakō yamūnīt, zak karfak obdunānd, gāsān sarītar yahvūnīt*.

42 *lā frāj bahārīnīt yakōyamūnīt aīgh madam kulā īsh* (ou *khadyā*) *shūsr shadkūnishn lā obdūnand*. Cf. *Vendidad*, fargard VII, § 71, **aokhtō Ratush aokhtō Sraoshâvarezô cithâm frâthweresaiti**, traduit *zak gūft rat* (*aīgh dastōbar yakhsanūnīt.*) *gūft Srōshvarij* (*aīgh vinās garzīt*) *khadā tōjishn frāj aī barahinīt* (*aīghash vinās pātfrās barā anā yamallūnīt*), « le Rasu ayant été interrogé, le Sraoshavarez ayant été interrogé, fixeront la peine ». Ce passage du **Vaētha** signifie qu'on ne fixera de peine pour son crime, parce qu'il est inexpiable dans ce monde.

44 Répétition inutile de § 42.

45 Je ne comprends pas le texte zend de cette phrase : **paititem ratūm nabdishtem bavaiti**, et le pehlvi, *āt zak yamallūnīt man patīt nīzd-ī rat yahvūnishn aīgh liʿain rat*, ne me permet pas de le rétablir. **Paititem** est évidemment ici le même mot qui se trouve dans le fargard XVIII du Vendidad, § 68, **kaṭ aińhē asti paititish kaṭ aińhē asti peretish**, *katār īt tōjishn* (*pūn khvāstak*) *katār īt*

puhār (*pūn asthar, srōshōcaranām*). « Quelle est la pénitence (en argent) ; quel est le châtiment en coups d'Aspahē-Ashtra, et de Sraoshō-carāna) ? « On voit d'après ce passage du *Vendidad* que **paititi** signifie amende pécuniaire », par opposition à **pereti**, « châtiment corporel ». Il ne faut pas confondre ce mot avec **paititi**, du *Yasna*, Hā 62. § 11, note 33, où il est traduit *patīrak ravishnīh* « venue au-devant, arrivée ». **Nabdishten** est traduit *nīzd* en pehlvi, ce qui empêche d'y voir une faute pour *nab*[*anaz*] *dishtem*.

47 Cette phrase très mutilée dans le texte du **Vaêtha** se retrouve dans le *Vendidad*, fargard I, § 3. **hapta heñti hāmino māoñha pañca zayana askhare**. Il semble bien, d'après la traduction pehlvie de ce texte, que cette phrase n'a point été copiée dans la partie actuellement connue du *Vendidad*, car au mot **ashkare** du *Vendidad* correspond une forme **ash. kereta** divisée arbitrairement en deux mots, et traduits par suite d'une fausse étymologie *zak karīnīt*. Le pehlvi est *haft and hamīn māh u 5 zamistān zak karīnīt*.

48 Cette phrase se compose de deux parties, **tica heñti saredha** traduit: *ītūn-ic and sartagān*. Il serait très tentant de traduire le mot zend **saredha** par « années » et de comprendre : « ainsi sont les années » (ordinaires). On pourrait comparer le persan سال *sāl* et l'arménien *sard* dans *nava-sard*, mais la traduction pehlvie *sartagān* est incompatible avec cette interprétation. Toutefois, comme cette traduction n'a pas la valeur traditionnelle de celles du *Vendidad* et du *Yasna*, il est possible qu'il faille entendre de cette façon. — Le second membre de la phrase est écourté. Il faut le joindre au § 49 et restituer d'après le *Vendidad*, fargard II, § 20 c, **cvañtem zarvânem mainyava s**[**a**]**tish ashaonō dāta as**[**t**]**i**. La traduction pehlvie de ce membre de phrase est dans le *Vaêtha : cand zak zanān mīnīt stih* (ms. *stak*) *ahlav yahbunīt* (*ash*) *yahcūnt*. (Voir la traduction du commentaire qui accompagne cette phrase dans le *Vendidad*, dans J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. III, p. 41.)

50 Pehlvi, *apash zak yadrūnishn ec-tak* (ms. *a-i-c-c-t-k-a-k*) *man zag ristak*.

51 Cf. *Vendidad*, fargard V, § 4, etc.

52 Telle est la traduction du pehlvi : *man cis dar ītūn olāshān zohrak ol ātāsh zak frāj barīt cigūn gabrā salyā zarmān*. Dans le *Zand-Pahlavi Glossary*, *zarman* est traduit : *pandjāh shantak*, homme âgé de cinquante ans (page 5, ligne 9).

53 Pehlvi, *khcēsh yamallūnīt* (ms. *yamitūnīt*) *zak-ī apash ēvak.*

57 Pehlvi, *madam katārcāī zak murt.*

58 Pehlvi, *lā zak parishtūm* **tūi** *r* **yām** *min zag matā azānbar?* Le mot **pairishta** se retrouve plusieurs fois dans l'*Acesta ;* **raocas pairishtem**, *Yasna*, Hā 62, § 10, est traduit en pehlvi : *pūn rōshnīh nikīrīt* ; **pairishtanām**, *Vendidad*, fargard XIV, § 5. a la même traduction glosée en persan خشك دیده. Ce même mot est aussi traduit (*Vendidād* farg. XVIII, 71) *khūshk nikīrīt.* Cette épithète s'appliquant au bois du sacrifice, signifie « qui a vu la lumière, ou la sécheresse », comme traduit le persan, c'est-à-dire du bois bien sec et bien éprouvé, tel qu'en exige le sacrifice mazdéen, d'où le sens de « bien éprouvé » qui se trouve dans le Yasht XIII, § 71. Le sens de cette phrase peut être « non pas éprouvé dans les pays touraniens ».

59 Traduction conjecturale, le pehlvi n'éclairant guère le sens de cette phrase : **frārasni** est sans doute une faute pour **frārathni**, et est traduit *frāj girt.* Il y a certainement là une traduction étymologique du mot zend décomposé arbitrairement en **fra-rasni**. **Rasni** étant rapporté à la racine **urois**.

60 Le mot **vīspāo** est répété à tort par le copiste.

61 Pehlvi, *olāshān-ic narān barā citirīt fartūm kalbā cinīt u zak-ī rāī* (ms. *rā*) *cinīt u it al ish yadrūnāt ectāk.* Le mot *fartūm* semble indiquer qu'il y a un mot tombé dans le texte zend. Il s'agit ici du *Sag-dīd*, exprimé par les mots **spāvainiti**, lire **spā vainiti**, et de la défense formelle de porter seul un mort.

62 La traduction pehlvie se borne à dire *cīgūn pīsh gūft īt* « comme cela a été dit plus haut ». Cette affirmation n'est pas exacte, au moins pour le texte du **Vaêtha** tel qu'il est donné par le manuscrit que j'ai utilisé. Cette longue phrase est composée de fragments divers mis bout à bout sans rien pour les séparer. La corruption du texte de plusieurs d'entre eux empêche, en l'absence de la traduction pehlvie, d'en donner une version intelligibible, **aīwi ghikhti** se trouve cité dans la traduction pehlvie du *Vendidad.* Au fargard VII, § 30, le mot **aīwi ghikhta** est traduit *madam makhitūnt ;* **tūirinām ahmaṭ dahyunām** se retrouve au § 56 du **Vaêtha ; barō aspō razō rathī** (ms. **rasthō**), se trouve dans les Fragments du *Nirangistan*, édités par J. Darmesteter, § 37 (cf. la citation de la traduction pehlvie du *Vendidad,* fargard VI, § 26). La dernière partie de ce paragraphe est certainement une

corruption des §§ 8 et 9 [**pascaiti dva nare**] **hvastrish hvaberezish dadhāiti, pascaiti yat irishyat dakhmanām bairyâti.**

63 Cette phrase se compose en réalité de trois parties, dont la première se trouve citée dans la traduction pehlvie du *Vendidad*, fargard VII, § 54, sous la forme **haithīm ashavana bavatem.** « ils deviennent tous deux manifestement saints ». J'ai traduit au singulier comme fait le pehlvi, car il est très difficile de savoir quelle était au juste la forme primitive de ces mots. La seconde est plus complète ici que dans le *Vendidad*, qui ne donne pas **duzhūkhtemca duzhvarshtemca.**

65 Pehlvi, *man zak nasāī ōmand myā zōhrak frāj yāmtūnīt.*

66 *tanāfuhragān* est glosé *aīgh margarzān.*

67 Le premier mot est écrit, partie en zend, partie en pehlvi, **asha rītāt**, le pehlvi le traduit : *zak rarishn*, et semble le décomposer en **aēsha** et un autre mot tiré de la racine du persan *reſ-ten;* **gāirimi** est peut-être pour **gāirim**, montagne. Le pehlvi semble signifier « ce chemin est montagneux ».

68-69 La traduction pehlvie étant à peu près incompréhensible, je renonce à traduire ces deux paragraphes qui n'en forment qu'un en réalité. En voici la transcription : *zāk ī madam gās u yōm ayao eir yāmtūnīt ayac.*

70 La première partie de la phrase n'est point traduite en pehlvi.

71 **vase** est traduit *oas*, cf. pers. بسيار

72 Pehlvi, *manash dar mān maidistān barā eitīrit apash zak yōm* (ms. *danā*) *cahārūm.* Le mot correspondant à *barā eitīrit* est tombé dans le texte zend.

73 Il s'agit ici de la série de cérémonies exécutées le quatrième jour, *cihārūm* qui suit le décès d'un homme; elles sont destinées à assister l'âme du défunt devant ses juges célestes. « Autrefois, comme le *cihārūm* est le jour où les parents peuvent de nouveau toucher à la viande, on égorgeait un mouton dont on offrait la graisse au feu; c'est ce qu'on appelait le *Zōhr-i Atash :* la cérémonie est à peu près tombée en désuétude. » J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 154. Le texte du **Vaêtha** indique qu'à l'époque de sa rédaction, on offrait un **myazda**, c'est-à-dire un repas religieux. Le pehlvi ajoute la glose *aīgh khūptar kartan apāyat*, « il faut le faire le mieux (qu'il est

possible) »; **gaomeñtem madhumañtem** est traduit *gūsht u ās*, « viande et vin ».

72 **aēti cañti** se compose évidemment de deux mots, dont le premier est **aêtê**, nominatif masculin pluriel de **aēsha**; quant à **cañti**, je crois qu'il faut lire **c(v)añto** nom. pl. du pronom **cvañt**. — La traduction de **cañti** = [c(v)añto] est en pehlvi *-ci*, tandis que l'on attendrait *cand*. Il est possible qu'il y ait ici une répétition fautive due au copiste et qu'il faille lire **aêtêca heñti**, pehlvi *ētūnct hand*. — Le **myazda** est dans le sacrifice mazdéen ce qu'est l'hostie dans le sacrifice chrétien, l'offrande que l'on peut consommer. Dans le 34e *Hâ* du *Yasna* (Gathâ Ahunavaiti 7), § 3, ce mot est traduit en pehlvi *bar*, en sanscrit *phala* « fruit ». Cette offrande peut être, soit le *gōshōdā* ou le beurre et la viande (zend **gaush hudhāo**), soit le *jīcām*, ou lait (zend **gaush jîvya**), soit enfin le *darun*, ou pain consacré (zend **draona**). Dans les Afringân et le Shrosh Daroun, les fruits et les fleurs font aussi partie du myasda. Aujourd'hui, le mot **myasda** signifie exclusivement l'offrande de fruits et de fleurs (J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. I, p. LXVI). — Mais on voit par le passage des Gathas cité plus haut, qu'aux époques les plus lointaines du Zoroastrisme, le **myadza** pouvait aussi se composer uniquement de fruits, et par conséquent cette phrase ne peut servir à dater le **Vaêtha**; **urvaranām saredhānām**, est traduit en pehlvi *urvarān sartakān* et glosé *aigh tokhmak*, « c'est-à-dire les graines ». — **frâvâre kerenōit** est traduit en pehlvi *nivak frâj yazbakhūnit*. Il semble que le traducteur ait rendu ici deux fois le même mot **fravare**, la première fois considéré comme l'origine du pehlvi *frārūn* « bon », la seconde comme la préposition **fra** généralement rendue en pehlvi par *frāj*. Or *frārūn* ne dérive point de **fravare** mais d'une forme ***frāraona** de ***frāra-**. (J. Darmesteter, *Études Iraniennes*, t. I, p. 244 et 281). Les deux mots **vāstare verezyaoit** sont cités dans le *Vendidad* pehlvi (XIX, § 41) au cours d'une phrase dont voici la transcription (J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, III, p. 52) : **nazdishtāṭ dañhāvō yaozhdâthryāṭ haca frakairê frakerenaoṭ vāstrī verezyoiṭ pasush hvarethem gavē hvarethem**, « ayant été purifié dans le village le plus voisin, il pourra semer et labourer, (produire) fourrage pour le petit bétail, fourrage pour le gros bétail ».

73 **paiti-baraiti** est traduit en pehlvi *madam yadrūnit*.

75 **vîspām pare daēnyāo mâzdayasnōish** est traduit en pehlvi *kulā vîsp-ic dīn mazdist*, « et tout l'ensemble de la religion maz-

déenne ». Cette traduction empêche de voir dans les deux premiers mots zends une corruption de **vīspē ratāvō**, « tous les maîtres », origine de terme parsi *cispered*.

78 **aishyati** est traduit *madammūnastan*, penser; plus loin, au § 82, ce même mot traduit de même est écrit **ishyaīti**. La racine **ish** signifie « désirer », de telle sorte que l'on pourrait traduire cette phrase: « Si les désirs de cet homme sont conformes à la bonne religion mazdéenne ».

79 Pehlvi : *zak-ī danā jūtshēdā aīgh Aūhrmazd dīnā barā cakhdū nand ayao la cakhdūnand* avec la glose *aīgh dar dīn-i Aūhrmazd yātūnēt..... ? man lā apash*, c'est-à-dire, « il entrera dans la loi religieuse ou non », en rétablissant *ayao lā yatūnēt*.

83 Zend **avahē vīdaēvō ahuraṭkaēshō āstōtaēibyō gereftayāiti**, traduit en pehlvi, *zak-i ān danā jūt min shēdā ī dīn ī Aūhrmazd dīnā ustucānīk bārā cakhdūnīt* et glosé *aīgh kamāk-i shaptr dīn* (ms. *dar*) *yāttyūnīt* : « s'il apporte le désir de la bonne loi »; *astacān* signifie « qui a fait profession de la religion mazdéenne », et *astacānīh*, abstrait dérivé du précédent, signifie « la profession de la religion mazdéenne ». On lit dans le *Vendīdad*, III, § 40: **yēzi aṅhaṭ āstūto vā aiwi sravanō daēnām māzdayasnīm**, traduit en pehlvi, *at īt ustucān* (*aīgh shaptr dīn shanīd aīgh cinās*) *agacash madam ashmamūnīt dīn-i mazdistān*: « Si [le coupable] a fait profession [de la religion mazdéenne] ou s'il est instruit dans la religion mazdéenne... **aētāciṭ aēibyō spāoṅhaitê āstavanaêibyô daēnām māzdayasnīm** est traduit *olāshān-ci* [*cinās min olāshán anshūtāān*] *ramītūnīt* [ms. *khacītūnīt*) *ustucānīh* [*patītīkīh*] *pūn dīn-ī mazdayasnán* [*padtāk*] : « Son crime est enlevé s'il a fait profession de la religion mazdéenne ». On voit par ces exemples qu'*ustucānīh*, qui dans le dernier est glosé « action de faire le Patet », signifie en réalité « état de celui qui se tient ferme dans la croyance de la religion zoroastrienne », et que l'adjectif *ustucānīk* a le sens de « qui croit fermement à la religion zoroastrienne ».

85 Ce n'est qu'une façon de dire qu'il chante les Gathâs : « *zak pūn gāsān srāyishn karītūnīt aīgh srāc zbāyīt :* litt., « ille in Gatharum cantu dicit : Id est est sacrum carmen sacrificat. »

86 **duzhō ukhdhi** est très probablement une faute du scribe pour **duzhūkhta**.

87 Glosé enpehlvi *aīgh liaīn*[1] *kulā cisp cinās kart īt*, « c'est-à-dire que devant toute personne il commet son crime ».

88 Le verbe est tombé dans la phrase zende, il n'y a pas à douter qu'il ne faille restituer, comme l'autorisent de nombreux passages de l'*Avesta* [**spayêiti**] **vañuhi daêna mazdayasnoish vîspão duzhô shyaothna**, en ne tenant naturellement pas compte de l'incorrection de cette phrase. Le pehlvi est *zak vinâs frâj ramîtûnît shapîr dîn-î mazdistân kulâ vîsp dûsh-kûnishn aigh vinâs* (*l*)*akhvar yaityûnît*.

90 Litt. : Comme cet homme est d'une loi antérieure. Pehlvi : *cîgûn zak* (**nâ** n'est pas traduit en pehlvi, on attendrait *gabrâ*) *levin dîn ît*, glosé *aigh fartûm dîn ravâk kart havâ-at*, « c'est-à-dire que le premier il a répandu la loi ». La phrase zende signifie que l'homme qui a commis un crime, s'étant auparavant converti à la religion mazdéenne et ayant chanté les Gathâs n'est point coupable, car cette religion *rejette* les crimes. Le pehlvi a compris **paourva daêna** comme « qui est de la Loi antérieure », et en glosant ce terme *fartûm dîn* (*ravâk kart*), il semble qu'il y ait vu un équivalent de l'expression zende **paoiryô-tkaêshâ**, « les premiers fidèles ». Cette interprétation est évidemment fautive dans ce passage, car un homme converti par les Mazdéens, possesseurs de l'*Avesta*, ne peut être un des « premiers fidèles » antérieurs au saint Zarathushtra.

91 Le texte zend porte ...**aêshâmca narâm ashâum bavaiti**. Il est impossible de savoir au juste, en face de cette confusion de nombres, si l'auteur a entendu dire « ces hommes-là sont saints » ou « cet homme-là est saint » ; le pehlvi traduit *olâshân gabrâ ân ahlao yahvûnt*, ce qui ne permet point de trancher la question. Il est probable que dans cette phrase c'est le second de ces sens qu'il faut adopter. Le pehlvi ajoute la glose *aigh shapîr dîn* (ms. *dar*) *dar* (ms. *u dar*) *yâtûnît hacâ-d*, « c'est-à-dire qu'il entre dans la bonne loi. »

On remarque dans la traduction des derniers paragraphes des passages du singulier au pluriel. Il est impossible de savoir, dans l'état de corruption de ce morceau, si celui qui l'a écrit entendait parler d'un seul homme ou de plusieurs, sans compter l'étrange emploi des cas. On trouve en effet des noms au singulier, sujets de verbes au pluriel, et réciproquement. Je crois que le singulier serait plus dans la logique du texte; cependant je me bornerai à traduire telles quelles les

1. Plutôt *li'ain* لعين, litt. : « devant l'œil ».

phrases zendes du *Vaêtha*, sans chercher à y introduire une uniformité qu'il n'avait peut-être pas même à l'origine.

92 **māzdāyasañti** est composé de deux mots, **mazdayasni** et **heñti**. Le pehlvi traduit « ces hommes sont entrés dans la bonne loi ».

93 Le verbe pehlvi *dranjīnītan*, dérivé du zend **dreñj-**, est glosé *aīgh barā yamallūnīt* « c'est-à-dire il (les) dit ».

94 Cette phrase est traduite en pehlvi *ītūn olāshān man kulā ctsp yazat barā madammūnīt aīgh barā srāyat;* on a déjà vu plus haut la racine **ish** traduite par le pehlvi *madammūnastan*, « penser ».

95 **yatha zafen(e)m baiñdayāiti** est simplement traduit en pehlvi *vashtamūnīt* et glosé *barā khorīt*, « il mange », cela signifie littéralement « il se met dans la bouche ».

96 Les deux mots **yatha zafenem** semblent répétés d'après le § 95; à moins que **zafenem** ne soit une corruption de **jenim** ou **jenem**, de **jéni**, « femme » (persan زن). La traduction pehlvie, *cīgūn zan pūn barā shadkūnand*, prête plutôt à cette dernière interprétation. Cependant le changement de **jenen** en **zafenem** ne s'explique guère paléographiquement.

97 Le pehlvi ajoute *aīgh mazdist*, « c'est-à-dire un Mazdéen ».

98 Littéralement : « ils célèbrent la récitation des Gâthas, » **gāthanāmca sraothrem zbayañti** est traduit en pehlvi *gāsān srāyinand*, *aīgh srac-ī gāsān gūftan*.

99 Pour les divinités mazdéennes nommées dans ces paragraphes, voir J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, *Yasna*, Hā I et les appendices.

100 Pehlvi, *zak-ī madam gās-i Khūrshīt u Mitrō-ic nyāyīshn barā obdūnand aīgh farj barā vizarīt*, litt. : « ils accomplissent (la récitation) du Gah du Soleil et du Nyayish de Mithra, c'est-à-dire qu'ils les terminent, c'est-à-dire qu'ils les récitent complètement. »

102 La phrase zende est la même que celle du § 100, elle est traduite d'une façon légèrement différente : *ō zak Khūrshīt Mitrō-ic nyāyīshn barā obdūnīt* (*n-sh-n-n-s-ūnīt ?*) *aīgh namāj farj vizārīt*. « Ils font? le Nyayishn au Soleil et à Mithra, c'est-à-dire qu'ils accomplissent la prière (à ces izeds). » On remarquera que le pehlvi dit comme le persan, non pas نماز کردن, mais نماز گزاردن. L'expression *farj-vizārtan* rappelle le *rōtshā obdūntan* du commentaire pehlvi du premier Hâ du *Yasna*.

103 C'est-à-dire, ajoute le pehlvi, ils récitent le gah d'Uzirīn, *aīgh gās-i ūzīrīn barā yamallūnīt.*

106 Ou peut-être « ils sacrifient à Sraosha et à Ashi-Vaṅūhi », **sraoshīm ca ashīm vaṅuhīm yazayañti.** Le pehlvi a traduit : *srōsh ahlav-ic vēh yazbakhūnīt*, mais il se peut que *ahlav-ic vēh* soit une traduction du nom d'Ashi Vaṅuhi, qui est généralement transcrit par *Ahlishvang*, *Ardishvang*, etc.

107 *aīgh oshmūrīt*, « c'est-à-dire qu'il les mentionne ».

108 **manicish** représente la fusion graphique des deux mots **mā naêcish.**

109 **vīdāryañti**, forme de troisième personne du pluriel de l'indicatif présent du causal de **vi+dar**, a pour sujet **azem**, pronom personnel de la première personne du singulier. Ce verbe signifie « faire passer », il est traduit en pehlvi *barā ramītunam ;* **ahūm ithyajaṅhem** est traduit *ahū sējōmand ;* le pehlvi ajoute la glose *aīgh dar babá dūshahū rījēt man vināskārīhā rījēt*, « il(le) jettera à la porte de l'enfer, il y jettera les criminels ».

110 *olāshān gabrā-ān mīshak gūmījīnd aīgh mīz barā kūnand.* Cf. *Vendidad*, fargard VIII, § 13.

111 **jañtayañti** est certainement une faute, on peut penser soit à **janaiñti** « ils brisent », soit à **janañtu** « qu'ils brisent ». C'est ainsi que traduit le pehlvi, *shikastak ob dūn* « briser ». Il se peut aussi que cette forme soit une erreur de copiste pour la 3e personne du singulier du présent de l'optatif pluriel, **aṅrō mainyush** étant le sujet, et c'est ainsi que je l'ai traduit. La glose *shēdā-ān makhītūnīt* signifie « il frappe les démons ».

E. Blochet.

BIBLIOGRAPHIE

P. Cornelii Taciti... *Annales*. Texte revu, précédé d'une introduction et accompagné de notes explicatives, grammaticales et historiques, par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1896, 2 vol. pet. in-8, I (iv)-411 p., II (iv)-373 p.

P. Cornelii Taciti... Germania..., par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1897, pet. in-8°, (iv)-96 p. et 1 carte.

P. Cornelii Taciti... Agricola..., par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1897, pet. in-8°, (iv)-74 p. et 1 carte.

P. Cornelii Taciti... de Oratoribus..., par L. Constans. *Paris*, Ch. Delagrave, 1899, pet. in-8°, (iv)-125 p.

P. Cornelii Taciti... Historiæ, par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1900, pet. in-8°, xxi-443 p.

Étude sur la langue de Tacite, par Léopold Constans. *Paris*, Ch. Delagrave, 1893, pet. in-8°, (iv)-154 p.

Ces sept petits volumes forment une édition complète des œuvres du grand historien de Rome que l'on

relit toujours avec un plaisir infini. Celui qui se préoccupe des questions contemporaines et qui n'est pas insoucieux de l'avenir sera toujours frappé des enseignements de l'histoire et de ses perpétuels recommencements, si j'ose m'exprimer ainsi. C'est pourquoi il regrettera que Tacite soit devenu trop exclusivement classique et que trop peu de personnes le lisent encore, une fois leurs études terminées. Aujourd'hui qu'il est de mode, sous prétexte de surmenage, d'enseignement moderne ou pratique, de dédaigner ce qu'on appelait naguère les humanités, il nous paraît bon de revenir à ces vieux classiques qui ont formé nos esprits au culte des lettres et qui ont jeté dans nos âmes l'amour du beau, du bon et du juste. Il faut donc applaudir sans réserve aux excellentes éditions de MM. Girbal et Constans.

Mais quel intéressant et précieux travail que celui de M. Constans sur la langue de Tacite! Tout y est relevé avec un soin minutieux, depuis la plus petite particule, depuis la moindre terminaison jusqu'à l'allure générale des phrases, jusqu'au sens spécial de chaque mot. L'originalité du style de Tacite est pleinement mise en relief, en même temps que l'on montre clairement jusqu'où s'étend l'influence de Cicéron d'abord, de Virgile, de Quintilien et de Sénèque, de Salluste et de Tite-Live ensuite. Cette petite brochure est un vrai modèle de travail, de méthode et de science; inutile d'ajouter qu'elle est d'un intérêt

puissant et toujours égal pour les philologues et pour les linguistes. J'y ai un peu réappris et beaucoup appris en une heure de lecture, et je la garde, sur ma table, à ma portée, pour y jeter les yeux aux intervalles trop rares entre des travaux divers, aux moments de loisir et de repos.

Julien VINSON.

Vergleichende Grammatik der Semitischen Sprachen, elemente der Laut- und Formenlehre, von Dr. H. ZIMMERN. *Berlin*, Reuther und Reichard, 1898, pet. in-8°, xi-194 p.

Il y a longtemps que j'aurais dû parler de cet excellent petit livre, qui est d'une clarté admirable et qui est fait avec une incomparable *maestria*. L'auteur y compare surtout l'assyrien, l'araméen, l'hébreu, l'arabe et l'éthiopien, c'est-à-dire les plus importantes des cinq groupes de langues syro-arabes ; mais il se réfère souvent à des idiomes secondaires et quelquefois il rapproche des formes étudiées celles de l'égyptien, du somali, du berbère, c'est-à-dire des langues dites Khamitiques. L'auteur s'est proposé de rechercher la forme primitive ou plutôt la forme générale de chaque expression grammaticale.

Je ne puis évidemment le suivre ici pas à pas, notamment en ce qui concerne la phonétique à laquelle sont consacrées plus de cinquante pages aussi intéressantes qu'instructives ; je voudrais seulement

résumer ses recherches en ce qui concerne les formes pronominales. Pour M. Zimmern, les pronoms primitifs seraient :

	isolés		affixes	
	sing.	plur.	sing.	plur.
1 con.	*'anâ*, *'anâkù*	*nahnù*, *'anahnù*	*aja*, *niya*	*nâ*
2 m.	*'antâ*	*'antunù*	*kâ*	*kunù*
2 f.	*'antî*	*'antinâ*	*kî*	*kinâ*
3 m.	*šù'a* ou *hù'a*	*šù'nu* ou *hù'nu*	*šù* ou *hù*	*šunù* ou *hunù*
3 f.	*ši'a* ou *bî'a*	*šina* ou *hî'na*	*ša* ou *hâ*	*šina* ou *hinâ*

De ce tableau, M. Zimmern n'a pas cherché à reconstituer la forme originale simple ; mais il est manifeste que ce serait quelque chose comme *i*, *k* ou *t*, *šu* ou *hu* au singulier, *nâ*, *kâ*, *ša* ou *ha* pour le pluriel. Les idiomes khamitiques offrent une ressemblance évidente. On sait que le basque a un pronom de troisième personne en *a* ou *o* ; un pronom de seconde personne en *k* et un de première personne en *n*, mais la dérivation emploie d'autres formes qui révèlent des composants inexpliqués, *t* pour la première personne et *z*, *l* ou *d* pour la troisième. Au pluriel, on a *g* pour la première et *z* pour la seconde, partout et toujours ; la troisième est un allongement du singulier. On a voulu en conclure que le basque appartenait à la famille khamito-sémitique unifiée, mais la preuve ne paraît pas suffisante, quelque analogie qu'on soit amené à constater.

En revanche, les noms de nombre diffèrent sensiblement entre les trois groupes que je viens de

nommer : 1, 3, 4, 5 et 10 par exemple sont différents entre le syro-arabe et l'égyptien, tandis que le basque offre aussi une série tout à fait spéciale, malgré les rapprochements aventureux qu'ont pu tenter d'enragés étymologistes.

En ce qui concerne les rapports linguistiques entre les Sémites et les Khamites, M. Zimmern conclut qu'il y a une parenté originelle (Urverwandtschaft). J'inclinerais, quant à moi, si cette parenté existe, à la reculer à une époque extrêmement ancienne, car la diversité des noms de nombre est à cet égard caractéristique.

Julien Vinson.

André Lefèvre. Contre-poison... *Paris*, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 4, rue Antoine-Dubois, 1900, pet. in-8°, (v)-400 p.

Bien que ce soit surtout un livre de philosophie et de haute morale, le nouvel ouvrage de notre vaillant ami et de notre excellent collaborateur rentre essentiellement dans le cadre de cette *Revue*. Outre qu'il parle, entre autres choses, de linguistique, d'histoire et de folk-lore, il défend en termes énergiques la méthode scientifique, la seule et la vraie, que nous avons toujours cherché à mettre en pratique ici. *Contre-poison* est résolument un livre d'attaque et un bon livre : il fait justice de toutes les niaiseries religieuses, de toutes les sottises dogmatiques et de tous les sophismes des conciliateurs.

Mais il y a, sous la plume de M. Lefèvre, un peu de cette tristesse et de cette amertume qui est dans nos cœurs et que nous inspire le spectacle des lâchetés, des défaillances et des compromissions contemporaines en face de l'envahissement audacieux du cléricalisme et de la réaction sous toutes ses formes. Qu'importe? La nuit ne saurait être éternelle et les croassements des corbeaux n'empêcheront ni le rossignol de chanter ni le soleil d'illuminer le monde. Sachons attendre, sans déserter la lutte, sans jamais désespérer. J. V.

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, IIe série, t. 27, 1897-1898, 3e et 4e livraisons. *Pau*, L. Ribaut, 1899, gr. in-8°, p. 113-279.

Contient : *les constitutions provinciales* de la province ecclésiastique d'Auch et les statuts du chapitre de Bayonne, par l'abbé V. Dubarat; — *Enquête* de 1791-92 et de l'an IX sur l'Instruction dans les Basses-Pyrénées, par M. Louis Batcave; — Procès-verbaux des séances ; — Liste des membres.

Suomalais-ugrilaisen seeuan aikakauskirja. Journal de la Société finno-ougrienne. Vol. XVII. *Helsingfors*, 1900, gr. in-8°.

Contient : 1-2 *K. P. Karjalainen* et *V. T. Sirelius*. Études sur les Ostiakes (en finnois, avec des photographies), 74 et 29 p.; 3. *H. Paasonen*. Sur le Mordvine, 13 p.; 4. *E. N. Setælæ*. Smirnow's Untersu-

chungen über die Ost-Finnen, 52 p.; 5. Comptes rendus des séances; Rapport annuel, 36 p.

Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. Tomes XIII et XIV. Helsingfors, 1899, gr. in-8°.

Contiennent : 1° Bibliographie der Lappischen Litteratur, von *J. Qvigstad* und K. B. *Wiklund*, 162 p.; 2° Zur Phonetik der finnischen Sprache, von Dr Hugo *Pipping*, 236 p. et 1 tableau.

J. V.

VARIA

I. — Les Noms des Vents

Dans les papiers d'un vieux marin, qui avait fait son service, à bord des bâtiments de l'État de 1788 à 1790, j'ai trouvé l'intéressante nomenclature suivante, qui est sans doute encore exacte aujourd'hui, avec le titre : « Interprétation des aires de vents en provençal » :

NORD	tramontane
N 1/4 NE	la quarte de tramontane gregue
NNE	gregue tramontane
NE 1/4 N	la quarte de gregue de tramontane
NE	gregue
NE 1/4 E	la quarte de gregue levant
ENE	gregue levant
E 1/4 NE	la quarte au levant gregue
EST	levant
E 1/4 SE	la quarte au levant siroc
ESE	levant siroc
S 1/4 E	la quarte du siroc et levant
SE	siroc
SE 1/4 S	la quarte du siroc au mijort
SSE	mijorte siroc
S 1/4 SE	la quarte du mijorte au siroc
SUD	mijorte
SUD 1/4 SO	la quarte du mijort a labeich
SSO	mijorte labeich
SO 1/4 S	la quarte du labeich au mijort
SO	labeich
SO 1/4 O	la quarte du labeich au pounent
OSO	pounent labeich
O 1/4 SO	la quarte du pounen au labeich
OUEST	pounen (ponent)
O 1/4 NO	la quarte du pounen au mestre
ONO	pounente mestre
NO 1/4 O	la quarte du mestre au pounen
NO	mistrau
NO 1/4 N	la quarte du mestre a tramontane

NNO..... ..... mestre tramontane
N 1/4 NO. .. .. la quarte du tramontane a mestre
NORD..... .... tramontane

II. — Un Nom bizarre

Parmi les conscrits qui, dans les premiers jours de la semaine, venaient se faire inscrire à la mairie du 7e arrondissement, figurait un jeune homme porteur d'un nom vraiment bizarre.

En effet, invité à inscrire sur la feuille de renseignements ses nom et prénoms, le jeune homme en question se borna à écrire comme nom patronymique les deux lettres suivantes P. H.

L'employé crut d'abord à une plaisanterie, mais il dut bientôt se rendre à l'évidence, le conscrit s'appelait bel et bien P. H., ainsi que le prouvait un acte de naissance absolument en règle délivré par le maire de Decize (Nièvre).

En conséquence, le conscrit a été inscrit sous ce nom original de P. H. — (*Le Temps*, 17 janvier 1900.)

III. — Les Noms français en Allemagne

La *Nouvelle Revue* a consacré une étude fort intéressante aux noms patronymiques français que l'on rencontre à Berlin et en d'autres parties de l'Allemagne, notamment dans le Palatinat. Leur nombre est effectivement considérable, surtout si l'on réfléchit à la masse de noms de ce genre qui ont changé de forme et ne sont pour ainsi dire plus reconnaissables aujourd'hui.

Les déformations qu'ils ont subies ont été réglées par une loi uniforme : la difficulté qu'éprouve tout Allemand à prononcer correctement nos *b*, *d*, *g*, *j*, et nos diphtongues nasales : *en*, *on*, *oin*, etc.

Le répertoire des noms de famille français existant encore aujourd'hui dans le Palatinat, la Prusse rhénane et la Hesse rive gauche du Rhin comprend au moins *neuf cents* échantillons, dont l'orthographe primitive a été plus ou moins respectée, plutôt moins. En voici quelques-uns pris au hasard, avec, entre parenthèses, l'indication des localités où on les rencontre :

Balbier, qui vient de Barbier (Kaiserslautern); *Baadé*, originairement Pâté (Moorlautern); *Bawo*, Pavot (Pirmasens); *Bickar*, Picard, très répandu; *Dandermann*, Dantrimont (Grünstadt); *Brend'amour* (ce nom est celui de toute une dynastie de forestiers

bavarois); *Cammissar*, Camisard (Hagenbach, Rheinzabern); *Cherom*, Jérôme (Albersweiler); *Laffrée*, Laforêt (Germersheim, Edenkoben), *Lappertesch*, de la Bretèche (Humbourg), etc., etc.

Parmi ceux qui, jusqu'à présent, n'ont subi aucune déformation, citons *Egalité* (qui remonte évidemment à la Révolution), *Gorenflot!* oui, Gorenflot (se rencontre à Winden, entre Wissembourg et Landau). Mais le nombre de noms communs qui sont restés dans le langage courant est bien plus considérable que celui des noms propres. Il ne peut évidemment pas être question de les énumérer ici; il suffira d'un léger aperçu pour fixer les idées à cet égard.

On dit couramment dans le Palatinat : *absoloument;* j'ai reçu un *affroun* (affront); je suis *amblochiert* (employé); j'ai été *addrabiert* (attrapé); assister à la représentation donnée par un *baïass* (paillasse, saltimbanque) ; faire *bambouschl* (bamboche); relever son *bandalon* (pantalon); sauvons-nous, voici la *badroll* (patrouille); s'asseoir sous un *boschkett* (bosquet) et boire une *anglæss* (bouteille anglaise); faire du feu dans la *schminée* (cheminée): *blærre* (pleurer); s'en aller doucement au *barrôo* (barreau) pour dire que l'on fait *dèfôo* (défaut) et qu'on le fera *douschour* (toujours) parce que le délit pour lequel on est poursuivi est un cas de *forssmaschœr* (force majeure).

On mange des *carottes* et des *cornichons;* on s'éclaire avec une *lander* (lanterne) en rentrant le soir de dîner chez le *ressœr* (receveur), et l'on trouve devant la porte le *minée* (minet) qui miaule. Quand il tombe de l'eau, on prend son *barabli* (parapluie); on bat ses effets avec un *martinée* (martinet); la police vous dresse un *brosserbal* (procès-verbal), et on ne lui dit pas *merci*, et ainsi de suite. En un mot, pour bien comprendre l'allemand qui se parle dans le Palatinat et dans une bonne partie des pays rhénans, il faut avant tout savoir le français. Il est vrai que cela ne suffit pas toujours, car certaines expressions résistent à une première analyse. Tel est par exemple, *Schorlemorle*, dont l'origine française ne peut être niée, bien mieux qui a toute une histoire.

Avant de la raconter, il est bon d'établir que ce vocable harmonieux sert à désigner le breuvage préféré des populations rhénanes.

Et maintenant lançons-nous dans l'épopée :

Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, était, en 1813, gouverneur de Francfort-sur-le-Mein et de Wurzbourg. Il résidait

en cette dernière ville et avait établi son quartier général à l'hôtel *Ad Sankt Gallum*, qui était alors le plus réputé de l'endroit.

Quoique âgé de cinquante-six ans, il menait la vie à grandes guides. Ses manières franches et exemptes de formalisme lui avaient dès l'abord, conquis les sympathies des habitants de Wurzbourg.

Chaque soir, il descendait de ses appartements, venait prendre place dans une salle réservée, à la table des *honoratiores*, — comme on disait alors, — c'est-à-dire des bourgeois les plus notables de la ville, et s'entretenait avec eux en buvant une bouteille de vin rouge vieux coupé d'eau de Selters. Avant de porter le verre à ses lèvres, il trinquait avec ses voisins, en ajoutant ces mots : « Toujours l'amour ». Comme l'histoire des artichauts et de Bonaparte demeurera toujours vraie! Les autres gens de la table s'empressèrent d'imiter le grand homme, c'est-à-dire de boire ce qu'il buvait et de choquer leurs verres en disant : « *Douschour l'amour* ». Peu à peu, trouvant que c'était trop long à prononcer, ils en firent «*Schourlamour* » qui, par un dernier et définitif avatar, devint « *Schorlemorle* », terme plus conforme que les précédents au caractère *gemütlich* des Bavarois.

D'abord localisés à Wurzbourg, ce liquide et le nom qui le désigne finirent par être connus au dehors. Ils jouissent aujourd'hui de la plus grande popularité dans le pays rhénan.

Le souvenir du maréchal Augereau lui-même est demeuré très vivace dans toute la région de Wurzbourg. Bien mieux, il existe encore maintenant une famille qui porte le surnom d'*Ocheroh*.

Voici la chose en très peu de mots : l'un des compères du maréchal, à la table des *honoratiores*, le boucher Linder, flatté d'être à la fois l'ami et le fournisseur du grand homme, le singea depuis lors dans sa démarche aussi bien qu'en toutes ses manières. il parlait de lui chaque soir, et ceci lui valut finalement le sobriquet d'*Ocheroh*, qu'il garda jusqu'à sa mort survenue vers 1850.

Un de ses petits-fils tient actuellement l'hôtel de l'Ancre, à Wurzbourg, et son *Schorlemorle* jouit d'une grande réputation.

(*Le Temps*. — Supplément au numéro du dimanche 11 mars 1900).

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-TROISIÈME

15 JUILLET 1900

PARIS

C. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1900

SOMMAIRE DU N° 3

Pages

Le Béarn et le pays basque au point de vue religieux en 1613-1614 206
G. Devèze. — Prabôdhacandrôdaya (suite) 223
A. Guérinot. — Les sacrifices ignés non sanglants dans l'antiquité romaine, grecque et hindoue 224
E.-S. Dodgson. — Les formes verbales dans le S. Marc basque de Liçarrague (1571) 264
Varia. Signes et proverbes Mexicains 295

BIBLIOGRAPHIE

Rev. F. Hahn. *Kurukh Grammar*, par J. Vinson .. 286
E.-S. Dodgson. Réimpression du *Jesusen Bihotz* de Mendiburu, 1717, par J. Vinson 290
La tradition au pays basque, par J. Vinson 291

LE BÉARN ET LE PAYS BASQUE

AU POINT DE VUE RELIGIEUX EN 1613-1614

Le Dr F. Larrieu, de Montfort-l'Amaury, m'a signalé, il y a quelque temps déjà, une lettre intéressante de Missionnaires jésuites qui se lit aux pp. 509-524 du petit volume suivant : « LITTERÆ | SOCIETATIS JESV | ANNORVM DVORVM | cIↃ IↃC XIII, et cIↃ IↃC XIV, | ad patres et fratres | ejusdem Societatis | (fleuron avec I·H·S) | LVGDVNI, | APVD Claudium Cayer, Typographum. | — | CIↃ IↃC XIX. » Pet. in-8°.

Je reproduis ci-après ce document aussi exactement que possible.

BENEARNENSIS, CANTABRICA, ET ALIÆ MISSIONES

In Benearnensium finibus Concionatores nostri duo versati sunt, alius Eloroni, Lascurræ alius, scilicet ante Nascentis et Resurgentis Christi sollemnia, nunc menstrua, nunc bimestri opera erudiendo populo negotiosissimi, ut ternæ in dies frequenter essent conciones. Simul exorta est Hæresis in Francia, simul Benearnensis ager totus hoc Tartareo lolio est consitus Navarreæ Reginæ imperio, manuque, ut qui gloriosum visum est, per immanes illius temporis nebulas, si

Calviniani dogmatis patronam, adeoque magistram ageret. Ab illa Fidei clade in hac universa Provincia, infrequentissimos religionum sinceros interpretes et doctores habuit universus ille tractus, qui palam eloqui auderent : unde conjici potest, quantum resideret ignorantiæ in iis Catholicorum reliquiis, quas sibi Deus in sævo illo Hæresis principatu reservarat : quam rerum Fidei altam inscitiam ut nostro detergerent, assiduo intentoque studio elaborandum fuit. Vt Calvinismus recta est ad Atheismum via, ita necesse est in eô valere abundareque omnium flagitiorum colluviem, qua gradatim scandatur ad impietatis sublime fastigium. Et revera deprehensum, ubicunque fixa sunt Calvini vexilla, horrendis superstitionibus veneficiisque plebem esse addictissimam. In Boïatum, seu Bayonensium finibus, Divini cultus regnum quoddam Orcus sibi constituerat, inter barbari cujusdam moris homines, quibus se fœdissima Capri figura adorandum præbebat, cujus sacrilegis cærimoniis abolendis haud leviter tamen desudavimus. Ex ultima Cantabria venere ad nos Catholici postulatum auxilia contra Tartareas larvas, quarum manibus ejicerentur suis cunis infantes, singulis ferme noctibus, et asportarentur ad tempus, quo genere intemperiarum infestissima est tota illa regio : adversum quas nostrorum admonitu, adhibiti Ecclesiæ ritu Exorcismi omnem deinceps Lemurum molestiam depulerunt. Ejus oræ Ministellos datis litteris Burdigala ipsorum Archimagirus vetuerat congredi cum Jesuitis, non se tamen cohibere potuit unus de tribulibus, suo judicio et aliorum opinione, non imperitus, quin velitaris prolusionis quiddam cum Sacerdote nostro institueret, prolatis in medium centonibus aliquot de Rabbinica commentatione, quibus ut ex tempore satisfactum vidit, et plura his, Hebraico de fonte, atque abstrusiora sibi à nostro ingesta, mox cecinit receptu, nec postea comparuit. Hanc suam temeritatem, in Fraterculorum sanctiore conciliabulo

acerbè primum increpitus, luit deinde irrogata multa trimestris abdicationis a suo munere. Cum Eloroni, nostris diligenter satagentibus, ducenti civium Christi Natalibus Sacræ mensæ accubuissent, instar prodigii tota urbe habitum est, id usurpari a tam multis : quod nemo meminisset eo tempore a quoquam factitatum : neque minor admiratio subiit animos, quod quinto et quadragesimo post anno intermissum sollemne psalmorum canticum videbant revocari, præmittique Noctis Sanctissimæ mysteriis. Dispexere lucem veritatis Hæreticorum plerique, amplexi sunt pauci, cæterum, ut perspectam non profiterentur, aliæ rationes alios tenuêre : hæc una plurimos, quod, potentiorum factione, nondum in ea Provincia est facta optio utriusque dogmatis, sicut in reliqua Gallia : qui tamen Catholice sentiunt, audent jam de constituenda ibi societatis colonia mentionem interponere. Albæ terræ nostris Calvinianam falsitatem dedocentibus, undecim, Rupifocaldiæ tres, Romanæ fidei veritatem in animos admisere.

Altero anni Eloroni certam Sedem nacti sunt tres nostri sacerdotes, et Fratrum Discipulorum unus, qui tamen numerus semestre modo tenuit, duobus posteà exclusis annonæ caritate. Inibi stamus egregie, benevolentissimo freti præsidio D. Arnaldi de Maytia, Eloronensis Episcopi, quo auctore ac duce Instituti nostri munia exercemus publice, refragante licet Palensi tota Calviniana Curia, cujus severis interdictis veriti eramus aures præbere Confitentibus, sed auctoritatem suam contra imponente Antistite, nec in illum, nec in nos quidquam ausi sunt eo nomine decernere. Ossaltensem vallem lustraturus Episcopus nostrum sacerdotem sibi adjunxit socium, ejusque assidua opera usus est, et quidem binis ferè quotidie habendis concionibus. Indicto publice tridui jejunio, uti Deus universæ Galliæ conventus properaret, solemni postmodum eo quoque nomine instituta est supplicatio, quam,

præter religiosissimam Divinæ Hostiæ circumvectionem, celeberrimam fecere agmina Scholasticæ juventutis omnisque Catholicæ pueritiæ, atque Collegia et Sodalitates opificum, ut suum ipsi numerum Catholici demirarentur, Hæriticique obstupescerent. Vix dici potest quantum alacritatis adjiciant Romani dogmatis populo restituta longo intervallo hæc argumenta religionis antiquæ, quibus instaurandis, iterum sibi videntur Ecclesiæ nasci, ut tanto fidentius ad spem veteris vindicandæ libertatis adspirent. Ea lustratione vallis unius, præter puerorum magnos greges, plus centenis viris, ex iisque primariis aliquot, ac septuagenario Dynastæ, impertitum est confirmationis Sacramentum. Illustris feminæ filio duodecim annorum, propemodum exspiranti, nostri Sacerdotis suasu adhibitus cum cautione Baptismus, cum mater ambigeret, eone tinctus esset, repentinam attulit sanitatem. Puerum, jam triduo, aspectu, sermone, motu defectum, simul atque comendatus est Beatæ Virgini Saranziensi, ea regione miraculis inclytæ, atque nostri hortatu nonnihil lustricæ aquæ ori ejus instillatum est, repente oculos aperuit, et fari cœpit incolumis. Vocatus Sacerdos noster ab vicini oppidi Parochis, ad maleficorum pertinaciam ante debellandam, quam legibus irrogatam necem obirent, eorum non paucos ab ultima pueritia noxis omnibus expiavit. Ibi frequentissimæ fuerunt, ut aliis pluribus locis, parentum apud nos quærimoniæ, veneficarum violentia, cui non possent obsistere, rapi sibi de sinu per noctem suos pueros, et in Magicum Bacchanal auferri Orco initiandos : cui malo cum alias remedium Exorcismos indixissent nostri Patres, et salutare illud esset permultis, non tamen omnibus, hujus rei caussam a capite arcescentes, diligentius investigando tandem edocti sunt. Enimvero comperiebant indigenarum sermonibus, fuisse de Clero, ac etiamnum esse, homines sacrilegos, impietati Magicæ, ac ipsi Erebo addictos, qui ex nefandæ conjurationis disciplina in-

fantium Baptismum avide aucuparentur, eoque imperiendo formulam conciperent, non Dei, sed Beelzebub appellatione interposita, ut jam tum illam ætatulam Tartaro, quoad possent, inaugurarent. Inde fiebat, ut Sacramenti præsidio destituta plerisque locis pueritia, veneficiorum sævitiæ tam obnoxia pateret, nec eam illorum vexatione eximerent Exorcismum subsidia, in animos collata divina gratia vacuos. Unum de pueris, quos ad nocturna Orgia impuræ Mænades consuescent rapere, Sacerdos noster sibi sumsit percontandum de nefariorum sacrorum impio ritu, ex quo audiebat, pueris eo per vim illatis cereos Agnos, reliquaque amuleta prius a sagis detrahi, quam cœtum ineant, Cacodæmonis imperio, eademque iis egressis restitui : cujus conciliabuli præsidem Dæmonem, gentis vernaculo idiomate, *Jaunam gorriam* soleant appellare, hoc est, Rubrum Dominum, quod ea coloris specie nocturnis sacris colendum se clientibus præbeat. Non impune tulit puer indicii facti noxiam, insequentis noctis conventu Præsidis decreto acceptus verberibus, quorum impressa scapulis vestigia eidem Sacerdoti, qui se interrogaverat, postridie ostendit. Porro adversus nocturnos puerorum raptus, jussit noster eos clam Baptismate muniri, adjecta conditione ipsius nondum fortasse adhibiti, uti diximus, eoque velut interjecto vallo, exclusæ sunt veneficæ puerorum cubilibus, sacrilegisque conatibus prohibitæ. Ecclesiasticum prædium, inædificatamque ipsi ædem usurpaverat Hæreticus, cujus ædis parietes cum in profanos usus converteret, sectores adhibuit quadrato lapidi suis rationibus conformando, quorum vni frustra eluctanti jampridem in dolando saxo, è propinqui altaris ruinis vulpecula improvisc erumpens tantum terroris incussit, ut, silvestribus feris alioqui assuetus homo, ex ea trepidatione, decubuerit periculosissime. Sementis Evangelicæ faciendæ gratia in Aspensem vallem descendit noster Sacerdos, leucas ab Elorono quat-

tuor, ubi ex vetustissimis membranis hausit plane memorabilem historiam rei anno trecentesimo duodequinquagesimo supra millesimum gestæ, quæ vehementer faciat ad evincendam et illustrandam Romanæ Ecclesiæ adversum Hæreticos hujus ætatis divinitus concessam jurisdictionem, efficacitate insignem. Diuturnum de finibus pascuorum intercesserat certamen inter Aspenses et Lavedanenses, finitimorum oppidorum incolas, in quo isti viribus impares, cum cedere cogerentur, fraude ac maleficio se instruunt adversum Aspenses, pecuniis scilicet redemto Beati Savini Cœnobiarcha, magicis artibus homine infami formidolosissimoque, cujus præsentia freti prodeunt contra adversarios in prælium. Ubi venere in conspectu utræque acies armatæ, dirum illud Tartari mancipium, cum Stygiis membranis sambucum arborem conscendit, indeque tetri maleficii carmen ex codice in adversos Aspenses immurmurat, qui ferali fascino derepente sunt ita dementati, ut in risum solverentur, moxque sua sponte in Lavedanensium manus inermi concederent. Abbas ille Savinianus, sceleratæ fraudis architectus, ante concipiendum exitiale fascinum, ab Lavedanensibus Aspensium vitam salutemque stipulatione ac sacramento sibi diligenter pactus erat, et stipulanti jurejurando spoponderant Lavedanenses, sed captivos domum abductos conjugibus suis dedunt trucidandos, quarum immanitate omnes sunt jugulati, ratis interim ipsarum maritis, se religiose fide sua exsolutos, quod manus isti ab funesta cæde temperassent. Ecclesiastico autem Interdicto, et Anathemate irrogato in omnes impiæ fraudis, et barbaræ crudelitatis conscios, ratas habuit Numen inflictas meritissimo in scelestissima capita Ecclesiæ censuras, et pœnarum insuper durissimum corollarium nefariis adjecit, cum ad Pontificii judicii auctoritatem vehementius apud mortales faciendam, tum ad perfidam hominum illorum barbariam justo supplicio vindicandam. Nam ab inflicta percussoribus

Pontificiæ sanctionis plaga, universis Lavedanensium finibus, nulla mulier deinceps uterum tulit, cæterarum animantium nullius generis femina vel peperit, vel concepit, nihil omnium stirpe vel fibra nitentium, aut folio tenuissimo, aut gemna etiam fruticavit, quoad septenni jam elapsa naturæ, cælesti imperio suppressæ, orbitate, cùm æterna sterilitas illi solo inusta videretur, ut ex se nihil penitus effunderet, Romam ad Pontificium tribunal damnatæ atrocitatis rei supplices adiuerunt. Acerbitatem quidem Censurarum supplicibus, cælestique plaga severe multatis, condonavit Pontifex Romanus, pecuniaræ tamen pœnæ perpetuitate Levadanensibus (*sic*) admissi flagitii tristem memoriam, sensumque ignominiosum irrogavit, Aspensium siquidem internecione deletorum posteris eos jussit æternum esse tributarios, quo tributi nomine viginti ac tres pagi etiamnum Aspensibus vectigales sunt, et annuam multam hodieque dependunt. Harum omnium rerum, illo ipso quo gerebantur tempore, perscripta publice auctoritas in Aspensium tabulario diligenter asservatur, unde sibi exscriptum exsigna tumque exemplum, oppidano magistratu auctore, noster Sacerdos curavit, quo in stabilienda Romani Episcopi jurisdictione, ac censurarum efficacia, uteretur adversus Hæreticos. Nostra porro ætate bis venit in disceptationem earum tabularum fides, apud Palensem Curiam Hæreticam, rei geste admirabilitate stupentibus disceptatoribus, cujus integritas scripti quia et antiquitatis jure, et universæ gentis testimonio egregie se tuebatur, non sunt ausi Calviniani judices ei derogare, tametsi suo dogmati convellendo firmissima inde argumenta petebantur. Visum itaque est, perplexis super ea controversia totius Senatus judiciis, sacrosancto Ministrorum accersito Collegio, fatidicorum Patrorum consulere Pythicam facultatem, et omnis oraculi consultissimam potentissimamque intelligentiam percontari, censerentne Pontificiis exsecrationibus in Lavedanenses tantum

suppliciorum importari potuisse, quanta illæ commemorarent tabulæ. Ea quæstione posita, velut immisso dissidiorum fatali pomo, totum Synedrion mox abiit in maximè dissentanea judicia : seu quod verius est; et hominum ingeniis congruentius, multum ibi rixarum fuit, nugarum plurimum, nihil disceptationis legitimæ, solidæ sententiæ nihil. Unus tandem aliquis, majorum gentium Pater, ac Illius Delphici consilii fortasse princeps; ubi promissam barbam Socraticè demulserat ita est effatus : Illum Pontificem, cujus sententiam in Lavedanenses tam acerba de cœlo supplicia fuerint consecuta, quam sint hujus sæculi Pontifices, longe sanctiorem videri : atque hæc summa fuit responsorum ad illam consultationem. Porro non Aspenses modo vallis, red omni circa regione, avide nostri expetuntur, vel ad perpetuas, vel ad Quadragesimæ Adventusque conciones : quo minus autem valeat eis fieri satis, prohibet Palense Calvinianum totum tribunal cujus decreto nostrorum numerus uno dumtaxat quaternario definitus est apud Benearnes universos, cum tamen plus sexaginta Ministri Calviniani ritus ibidem censeantur. Sed ea ut conditio Catholici nominis in hac Provincia, cujus vix quintam populi partem efficiunt Hæretici, sunt tamen eo jure, ut rerum potiantur, et ea quidem iniquitate, ut exclusis ubique Romani dogmatis hominibus, Calvini sectatores continuent sibi perpetuos magistratus, vel iis in oppidis ac pagis, ubi duo tresve degant modo Calvini asseclæ in reliqua Catholicorum civium multitudine. Hac dominatus inescati dulcedine, quibus alioqui sua secta erroris est suspecta, nostrumque dogma probatur volentes hæsitant in luto, ne, Romano ritu assumto, ex sua felicitatem transeant in communem Catholicorum miseriam. Frequentes tamen sunt ex illorum castris in nostra Religionis studio commeatus, sed quorum nequeat a nobis numerus censeri, quod omnibus ibi Sacerdotibus facultas est Hæreticos admittendi ad jura Ec-

clesiæ. Casci gothi apud Benearnes sunt cæterum Gothorum reliquiæ, regione, moribus, omni penitus commercio discreti ab indigenarum corpore quibus nefas videatur cum ea gente connubii jus communicare. Sub eorum olim principatu Benearnes durissimam serviere servitutem, quorum excutiendo jugo, quod diuturnam fortemque operam publico navarit Nobilitas, præmium olim de Cleri et Monachorum sacro patrimonio, tulit universa ferè, ac valde optima prædia, jure primitiarum dumtaxat Parochis ad tolerandam vitam relicto: neque illius possessionis nomine defugiunt hodie viri nobiles Abbatum appellationem. Quod autem illud acerbæ dominationis Gothicæ memoria, petite ex vetustis monumentis, hæret adhuc in Benearnum animis, innato ipsis studio quodam asserendæ libertatis provecti etiam longius, quam par sit, qui ex eis nacti sunt publicæ rei gubernacula, obtento metu, sui juris amittendi, grassantur in alienum justo impotentius acerbiusque Nobis interea in magna difficultate fungendi sollemnis nostri muneris, magno solatio esse consuevit Eloronensis Episcopi ac Cleri propensissima erga nos voluntas. Ipse quidem Antistes hujusmodi suæ benevolentiæ amplius testificandæ, Beati Nostri Parentis sacro Natali, nostro in sacello perpetrata re Divina, impertitoque confirmationis charactere, cum primoribus civium prandere apud nos privatim et familiariter voluit.

Cantabriæ partem alteram, obversam septentrionibus, Franciæ utique ditionis, ab Hispaniensi Cantabria intercurrentibus disclusam Pyrenæis, anno hujus sæculi decimo quarto lustravimus, iteratis interdum vicenum leucarum excursionibus. Et insito genti vitio, et rectæ institutionis diuturna penuria, horrendorum veneficiorum infamia laborat universa hæc regio, etiam ad prodigium : cujus flagitii compertos damnatosque hominum numerosos ex ea Provincia greges, Burdigalæ sæpenumero flammis exustos meminimus. Sed lentius

videbatur negotium, quam pro illius pestis latissimè patentis finibus et atrocitate, si Burdigalæ procul exercerentur hujus maleficii quæstiones, eo pertractis exsecrandorum scelerum tam frequentibus reis; eam ob rem consilium captum est, adeo perniciosæ fraudis indagandæ in ipsis ejus cubilibus, et inibi opprimendæ. Hoc fuerat nuper Henrici Quarti consilium, cujus missu eo profecti ex Burdigalensi Curia Præses unus cum assessore Senatore, quattuor aut quinque mensium perpetuis in fascinorosa illius gentis capita quæstionibus, immanem reorum stragem ediderunt, quibus penitus exterminandis cum nullæ cruces, nulla busta satis esse possent, molestissima aliquamdiu defuncti provincia Burdigalam regressi sunt. Experientia scilicet didicere prudentes viri, tam late fusum, diuturnoque tempore corroboratum magnopere incendium, non exstingui judiciorum severitate, sed occultari dumtaxat ejus flammam ad tempus, intereaque ex ipsis latebris invalescere, ac grassari deinde violentius : eapropter eorum admonitu Regina Mater aliam viam tantæ cladis persanandæ instituendam sibi censuit, perque Patrem Cotonum jussit suo nomine moneri nostrum Aquitanicæ Provinciæ Præsidem ut eo Concionatores allegarentur, se vero sumtus in eas expeditiones præbituram. Ea re nunciata, exarsit continuo plurimorum ardor in ejusimodi procurationis labores ambiendos, sed omnibus moram illius profectionis injecit Cantabricæ linguæ inscientia, donec Patrum unus Cantaber tandem repertus est in Tolosana Provincia, unde Burdigalam evocatus, ad gentiles suos juvandos missus est alteri Patri socius. Itaque, a Boiatum Episcopo impetrata legatione, Cantabriæ fines mox ingressi sunt, egregie animati ad superandas operis difficultates, quod arduum fore præsagierant: non tamen orta est laborum materia, unde ipsi principio exspectaverant : nam, si se doctum, juvatumque iri, sperarent indigenæ, ultro sua vulnera patefacturi accurrerent, ut postea

exitus negotii docuit. Verum nostris adventantibus incessit omnium animos gravis consternatio, quasi Capitalibus Duumviris ad se iterum adeuntibus, veneficiorum quæstiones, et damnatorum integrarentur incendia : ut non mediocriter Patribus fuerit laborandum in ejusmodi refellenda vulgi opinione; quæ postquam rationibus, experientiaque utilis operæ in aliquos collatæ, penitus discussa est, tum tota se regio in eorum sinum effudit studiosissime, animique suis morbis curandis medicos ultro adhibuit. In ipso Provinciæ aditu substiterunt Patres habendis concionibus ad oppidanos sancti Joannis de Luz, et Moralis Theologiæ prælectionibus ad ipsos sacerdotes, ubi aperte invecti sunt de loco superiore adversus omne genus commercii cum Cacodæmone, quod argumentum attingere antea concionatores omnino verebantur : nostros tamen illius exagitati nequaquam pœnituit. Inde progressis longius ad interiora Cantabriæ occurrebant passim hominum greges, qui nec interrogati, nec aliunde proditi, se ultro venificiis addictos patefacerent, de se deque suis consortibus dictu audituque tetra profiterentur. De sacerdotibus autem exsecrandam illam factionem professis infanda narrabantur, ut illi nimirum ore sacrilego, panegyricos honoris gratia dicerent ipsorum præsidi Cacodæmoni, cui multæ venerationis inter concionandum titulos affingerent, atque ut tanto amplius gratificarentur, Divinæ contra majestati, flagitiose ludificando, acerbius derogarent in teterrima illa omnis impuritatis ganea, sacrosanctum Missæ sacrificium ementirentur, ac loco cœlestis Hostiæ, nescio quid picei et atri orbiculi adorandum obtruderent. Adultis porro ad graviora perpetranda flagitia destinatis, pueritiæ, recens Tartaro initiatæ, id muneris demandari ferebatur, velut sceleris tirocinium in eo posituræ, ut bufonum curent greges, ad rei veneficæ noxios usus studiose comparatos, unde in ipso interdum conventu in lebetibus ad ignem venena conflantur, ad pestem deinde

inferendam satis, pecori, atque hominibus. Numerosæ puerorum catervæ ab sexto ad decimum septimum ætatis annum ad nos confluebant, qui se tenellos, et doli nescios, quererentur abreptos a sagis in nocturna magorum Orgia, plagisque adactos ad Stygiorum sacrorum professionem, unde nulla se arte aut vi deinceps potuerint eximere, in ea vero impietatis officina, tam acerbam servitutem servire, ut fando non posset explicari : magnopere itaque rogare, ut ejus declinandæ subsidia sibi præberentur. Expromta cum essent idonea in singulis sanandos remedia, proderat compluribus ad integram sanitatem una curatio, aliis eadem erat iteranda diligentius, ipsique sedulo admonendi, ut animum intenderent studiose ad id, quod agebatur, qua cautione tandem fiebat, ut plane absolverentur potestate Cacodæmonum. Atque siquando perbene curati sanatique fraude aut vi nefariis cœtibus implicarentur, ipsi sua sponte redibant ad Patres, nunciabantque quid sibi accidisset, quibus pœnitentia lustralis, cæteroque instructis Præsidio, deinceps omnia tranquilla à veneficorum vexatione fiebant. Præter puerilem ætatem, devexæ senectutis non pauci, qui etiam quadragenariam aut quinquagenariam operam Orco scelestissime navassent, se nobis plane reficiendos renovandosque obtulere, atque in eorum numerum venit Magus, qui, cum multorum certa pernicie, inibi Magica vulgo profitebatur, cujus id documentum fuit abjudicatæ ab se artis, quod suos commentarios nobis ustulandos tradidit. Postea vero quam plerique nostris bene usi remediis incursatione Dæmonum, et sagarum maleficiis se immunes multis jam diebus senserant, et certa utilitate passim vulgabatur curationis efficacitas, haud exspectato, qui nunciaretur, nostro ad se adventu, quinis et senis procul leucis ad nos advolabant cantabri, et quidem concursu tanto, ut templo et cibo prohiberemur totos sæpe dies, ac nonagenos uno interdum die procuraremus, eo sane, faventibus Superis,

eventu, ut, minus senis mensibus, sexcentos indigenas, Tartareis sacris exauguratos, cum Christo et Ecclesia in gratiam poneremus. Unum nobis dolebat maxime quod duo cum essemus dumtaxat, undequaque accersentibus nostram operam oppidanis paganisque, per primarios cives, et ipsorum oppidorum Consules, plerisque non poteramus obsequi, etiam cum cuperemus maxime. Certe adierunt ad nos permulti etiam ex Hispaniensi Cantabria trans Pyrenen, adeoque ab inferiore Navarra superioreque, inde usque ab ipsa Pompeiopoli, qui se postularent absolvi necessitate factitandi veneficii, quam tyrannica vis Erebi sibi vel maxime repugnantibus imponeret. Patres porro temporis ac loci opportunitate usi perlibenter, Beati parentis Nostri Natalem in ipso Loïolæo sacello agitarunt, quam fieri potuit, celeberrimum, duobus totis diebus, unde digressi habuerunt obvios ex incolis, qui ad ipsos Loïolam contenderent, diri maleficii ab se averruncandi gratia, quorum studio ut fieret satis, ex equis exscendendum fuit, ut in ipso vestigio adhiberetur curatio. Inde per inferiorem Navarram instituto regressu, fanaticorum ea regione, canino more latrantium, magnus est oblatus numerus, quibus ad valetudinem acciderunt salubria in eos collata per nostros amuleta. Inter cæteram vero turbam, unedeviginti annorum puella, nuper inaugurata nefandis Orci Bacchanalibus, eorum Decuriæ est exemta, quæ indicaret omnibus Stygiam sodalitatem ineuntibus, per ipsa initiorum sollemnia, medicati liquoris quidpiam sinistri oculi albo ita infundi, ut inde pes bufoni figuretur, quæ sit germana tessera, et velut syngrapha capitis Tartaro sacrati. Eam vero maculam ipsa in se de speculo ut sæpe observasset, ita tum in puella nundum sanata nobis coram ostendebat : illud insuper usu aiebat se deprehendisse, oculo inustam labem in eis omnibus sensi obliterari, quos Patres persanassent, in cæteris jugiter perseverare. Porro ita agentibus, toto eo tractu Na-

varræo, pagorum oppidorumque seu Parochi seu viri principes studiose occursabant, qui facturos nos suis medicinam supplices ad se imitarent. Sanctus Pellaius, seu Palladius, Navarræ nostræ primarium est oppidum, ubi Supremus considet ejus ditionis Senatus Hereticus, Catholici quoque habitant non pauci, ad quos habitæ sunt nonnullæ conciones, et catechismus explicatus, responsum de multis gravibusque rebus, ad Fidem vel mores spectantibus, et cum illius jurisdictionis Procancellario Calviniano, erudito alioquin viro, de controversis fidei capitibus disputatum est : permultis autem venefica labe inquinatis admota est medicina mentibus eorum salutaris. Serio tandem actum est cum toto Senatu ut quodcumque scelerato fœdere consortium cum Dæmone olim contraxissent, si ultro se ad curationem animi proderent, ab eis omnibus severitatem judiciorum abstinerent : hac scilicet ratione longe plures, et multo efficacius salubriusque avocatum iri a flagitio, quam acerbitate pœnarum irroganda, quam nostrorum sententiam visus est Senatus comprobasse, ratamque habiturus postea. Inde recta Burdigalam, quo advocabantur, properantibus prodibant undique obviam paganorum vicanorumque cum suis Parochis et Magistratibus copiosi greges, salutem suis tribulibus collatam gratulantes, reliquis idem postulantes beneficium, quibus gravissimum accidebat, quod Patres spem reditus faciebant nonnullam, præcise vero denuntiabant sibi, tametsi cupientibus, longioris procurationis otium non suppetere.

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)

TROISIÈME ACTE

(Alors entrent Quiétude et Compassion)

QUIÉTUDE (versant des larmes). — O mère, O mère, où es-tu ? Offre-moi ta chère présence. En effet : « Comment ma vénérable mère, qui a toujours aimé les forêts aux antilopes sans frayeur, les montagnes avec leurs cascades, les autels sacrés et les ascètes se tenant fermes dans une éternelle austérité, comment ma mère vit-elle, étant allée dans la maison des incrédules, comme une vache rouge qui aurait pénétré dans l'intérieur de la maison d'un câṇḍâla ? »

Mais je ne dois pas supposer qu'elle vive encore. En effet, « En ne me voyant plus, elle ne se purifie pas, elle ne mange, ne boit plus. Privée de moi, Foi ne vit pas même un instant ».

Sans Foi, la vie de Quiétude, même un instant, n'est plus qu'une illusion. Aussi, ô Compassion, mon amie, sois sans soucis à mon sujet, car dans un moment je vais entrer dans le feu du sacrifice pour être la compagne de Foi.

COMPASSION (versant des larmes). — Amie, tu m'enlèves tout à fait la vie, en proférant ainsi des paroles intolérables, qui remplissent et brûlent l'oreille de la flamme d'un feu méchant. Que ma chère amie, m'étant propice, soutienne sa vie, même un petit instant, pendant que nous allons attentivement chercher de-ci de-là sur les bords du Gange remplis de solitaires et dans leurs hermitages sacrés. Peut-être demeure-t-elle cachée quelque part, dans la crainte de Grand Aveuglement.

QUIÉTUDE. — Amie, pourquoi faire des recherches ?

« Les rives des fleuves, aux espaces sablonneux pleins de plantations de riz, et fréquentées par les ascètes, les demeures des sacrifiants remplies de coupes, de couronnes de pin et de bois à brûler, les quatre hermitages, tout a été examiné un à un et pas à pas, et nulle part, hélas ! je n'ai même entendu parler de Foi. »

COMPASSION. — Amie, si Foi est entièrement fidèle à la vérité, je ne pense pas qu'un tel malheur puisse lui arriver : de telles personnes, qui ne sont que vertu, ne peuvent éprouver un pareil malheur, incompréhensible.

QUIÉTUDE. — Amie, est-ce que sous l'influence d'un destin contraire, ce malheur ne peut être compris ?

« La déesse Çrî, la fille de Janaka (Sîtâ) fut conduite dans la demeure d'un râkchasa, de celui qui a dix têtes (Ravaṇa) ; la bienheureuse Collection des 3 Védas fut conduite en Enfer par les Dânavas ; Pâtâlakêtu, le roi des *Dâityas*, emporta Madâlasâ, la fille d'un *Gandharva :* ah ! les actions du Destin sont tortueuses et cruelles ! »

Soit. Cherchons-la dans la demeure des incrédules.

COMPASSION. — Qu'il en soit ainsi (Toutes deux vont autour de la scène).

COMPASSION (avec crainte). — Amie, un *râkchasa !* un *râkchasa !*

QUIÉTUDE. — Quel est ce *ràkchasa ?*

COMPASSION. — Amie, regarde, regarde cet homme qui s'approche d'ici, ayant dans la main une touffe de plumes de queue de paon : son aspect est repoussant par ses vêtements flottants et ses cheveux en désordre, et la beauté de son corps est pénible à voir, repoussante et souillée par la fange des ordures qui en tombent.

QUIÉTUDE. — Amie, ce n'est pas un *ràkchasa;* celui-ci certes n'a pas la force d'un héros.

COMPASSION. — Mais qu'est-il donc ?

QUIÉTUDE. — Amie, je pense que c'est un *piçâca.*

COMPASSION. — Amie, maintenant dans le cercle du soleil très chaud et brillant, dans l'intérieur du monde, éclairé par une grande couronne de rayons éclatants, comment pourrait se produire l'apparition des piçâcas ?

QUIÉTUDE. — Ce doit être alors quelque habitant de l'Enfer, remonté sur le champ du fond de cet abîme (Regardant et réfléchissant). Ah ! je sais... cet homme, qui suit la doctrine des *Digambaras* [1], a été envoyé par Grand Aveuglement. De toute façon il faut donc éviter son approche (En disant cela elle détourne son visage).

COMPASSION. — Amie, pendant que je cherche Foi, demeure ici un petit instant (Toutes deux restent sur la scène. Alors entre, dans l'accoutrement décrit, celui qui suit la secte des Digambaras).

LE DIGAMBARA. — Salut, ô Arhats ! salut, ô *Arhats* [2] ? L'âme doit être regardée, comme une lampe, au milieu de la maison aux neuf portes (le corps). Voilà, dite par le meilleur des *Jainas*, la vérité suprême qui donne le bonheur de la délivrance.

(Il s'avance) [3]. Eh ! eh ! disciples ! écoutez, écoutez : quelle

1. Vêtus d'atmosphère.
2. C'est le nom des saints du Jaïnisme.
3. Il est seul sur la scène. Il agit comme s'il s'adressait à des dis-

purification est possible dans cette masse du corps faite d'ordures ? L'âme, sans tache de sa nature, doit être connue par le culte des *rchis*. Pourquoi dites-vous : quel est ce culte des *rchis?* Écoutez, le voici : le prosternement respectueux devant les pieds, l'accueil hospitalier, une nourriture délicate ; en outre, vous ne devez pas contracter la souillure de la jalousie à l'adresse des ṛchis qui font la cour à vos femmes. O Foi ! viens ici.

(Toutes deux regardent avec crainte. Alors entre Foi, ayant un vêtement conforme à celui du digambara).

Foi. — Qu'ordonne mon maître [1] ?

(Quiétude perd le sentiment et s'affaisse).

Le Digambara. — Que madame n'abandonne pas même un seul instant la foule de mes disciples.

Foi. — Comme l'ordonne mon maître (Elle s'en va).

Compassion. — Chère amie, reviens à toi, reviens à toi. Ma chère amie ne doit pas craindre le moins du monde, car j'ai entendu dire par Absence de nuisance qu'il y avait aussi chez les incrédules une Foi, fille de ténèbres : celle-ci doit être donc cette Foi, fille d'obscurité.

Quiétude (revenant à elle). Amie, c'est vrai. En effet :

« En aucune façon cette méchante ne ressemble à ma mère : elle a une mauvaise conduite, et ma mère en a une bonne ; l'une est laide à voir, l'autre est d'un aspect agréable ». Eh bien ! alors cherchons Foi, ma mère, chez les sectateurs de Sugata.

(Quiétude et Compassion vont autour de la scène. Alors entre, sous la forme d'un mendiant, tenant un livre à la main, un partisan de la doctrine de Buddha).

ciples, afin de pouvoir lancer et développer son petit discours. C'est une satire violente des Jainas.

1. Ce n'est pas ici Foi, mère de Quiétude, c'est une 2e Foi, selon les incrédules. Il y a dans ce drame, comme on le verra plus loin, une 3e Foi, fille de Passion. La 1re est blanche, la 2e noire, la 3e rouge.

Le Mendiant [1] (ayant réfléchi). — Oh ! oh ! disciples !

« Elle brille, étant dépourvue de l'attachement aux objets des sens, parce qu'elle a toutes les impressions d'une vie antérieure, maintenant détruites, cette série de pensées, sur laquelle paraissent reposer, en quelque sorte extérieurement, les différentes impressions (actuelles), qui sont sans âmes et qui en réalité se détruisent à l'instant même. »

(Tournant autour de la scène).

(Avec orgueuil). Ah ! elle est bonne, cette loi des sectateurs de *Sugata* qui nous donne le bonheur et la délivrance. En effet :

« Nous avons l'habitation, le lit qui ravit le cœur, la courtisane propre à satisfaire nos désirs, la nourriture venant au moment désiré, et succulente, les lits aux douces couvertures ; et les nuits, resplendissantes de la lumière de la lune, s'écoulent, pieusement honorées par les jeunes femmes, pour l'abondance du plaisir et des jeux qui colorent les membres ».

Compassion. — Amie, quel est cet homme qui vient ici? il ressemble par son attitude à un jeune palmier, et laissant pendre son costume jaune et parfumé, il va la tête rasée, sauf une touffe de cheveux.

Quiétude. — Amie, c'est un sectateur de Buddha.

Le Mendiant (haut). — Oh ! oh ! disciples et mendiants ! écoutez l'ambroisie du discours du bienheureux Buddha.

(Il lit le livre). — Je vois, ô mendiants ! par un œil divin, le bonheur et le malheur des hommes. Toutes les impressions sont momentanées ; il n'y a pas d'âme stable. Donc, vous ne

1. Nous avons gardé dans la traduction le nom sanscrit de *digambara*, sans le traduire par celui de *mendiant*, parce que celui-ci est le seul mot propre à *Bhikchu*, moine mendiant, mais non pas tout nu comme le digambara, qui est de la secte des Jainas. Plus loin, nous traduisons le mot sanskrit *kchapanaka* par *jaïniste*.

devez pas être jaloux des mendiants qui font la cour à vos femmes : cette chose quelconque, qui s'appelle jalousie, est une souillure de l'esprit.

(Ayant regardé vis-à-vis la coulisse). O Foi ! viens ici.

Foi (entrant). — Que mon maître ordonne.

Le Mendiant. — Reste longtemps auprès de mes disciples et mendiants et embrasse-les.

Foi. — Comme l'ordonne le roi (Elle s'en va).

Quiétude. — Amie, celle-ci aussi est une Foi, fille de ténèbres.

Compassion. — Oui.

Le Jaïniste (ayant regardé le mendiant et criant fort). — Ah ! ah ! ô mendiant ! viens ici : J'ai à te demander quelque chose.

Le Mendiant (avec colère). — Ah ! méchant, qui as la forme d'un *piçâca!* pourquoi parler ainsi ?

Le Jaïniste. — Ah ! éloigne ta colère. Je te demande ce qui se trouve dans les *çâstras*.

Le Mendiant. — O buddhiste, mais tu connais le récit des *çâstras*... Soit. Approchons-nous (S'étant approché). Que demandes-tu ?

Le Jaïniste. — Dis-moi pour quelle raison tu observes les lois de la religion, toi qui dois périr dans un moment ?

Le Mendiant. — Ah ! écoute-moi. Si quelqu'un, ayant pour caractère la connaissance, tombe dans notre série de pensées, alors toutes ses impressions antérieures seront détruites, et il sera délivré.

Le Jaïniste. — Oh ! insensé ! Si quelqu'un sera délivré dans quelque autre âge de Manu, alors quel service te rendra-t-il maintenant à ta mort ? De plus, je te le demande : qui a énoncé une pareille loi ?

Le Mendiant. — Mais cette loi n'a-t-elle pas été donnée par le bienheureux Buddha, qui connaissait tout ?

Le Jaïniste. — Ah ! comment sais-tu que Buddha connaissait tout?

Le Mendiant. — Est-ce que Buddha ne doit pas sa renommée à ses livres sacrés, qui le proclament savant en toutes choses ?

Le Jaïniste. — Ah ! homme à l'intelligence droite ! Tu crois qu'il sait tout parce qu'il le dit lui-même ! alors, moi-même je sais tout, et toi-même, avec tes pères, tes grands-pères, et sept générations, tu es un esclave.

Le Mendiant (avec colère). — Ah ! méchant ! Je suis l'esclave d'un homme qui porte la boue et les ordures d'un *piçâca!*

Le Jaïniste. — Ah ! souteneur d'esclaves de couvent buddhique ! homme à conduite mauvaise ! c'était un exemple que je te montrais. Je vais donc te dire avec assurance quelque chose d'agréable. Que votre Seigneurie, ayant abandonné la règle de Buddha pour suivre celle des Arhats, observe seulement la religion des digambaras.

Le Mendiant. — Ah ! méchant, tu es perdu et tu voudrais perdre aussi les autres.

« Quel est celui qui, comme toi, ayant abandonné la souveraineté suprême, sans avoir mérité le blâme du monde, désire la condition de *piçâca*, qui aux yeux du monde est blâmable ? »

De plus, qui croit à la connaissance de la loi de l'arhat?

Le Jaïniste. — C'est par les entretiens du monde qu'a été reconnue, chez le bienheureux Arhat, la puissance de tout savoir, c'est-à-dire la science des jours, des planètes ou des nakshatras, de l'obscurcissement de la lune et du soleil, de la planète Vénus et de l'objet suprême.

Le Mendiant (souriant). — Tu pratiques une religion aux prescriptions très pénibles, trompé que tu es par la science suprasensible de l'astrologie, qui se développe sans commencement. En effet :

« Dis-nous comment l'âme incorporée, étant circonscrite par le corps, peut connaître les trois mondes, privée de tout contact avec eux. Une lampe, — même à la flamme brillante, — placée dans un vase, peut-elle, même dans le sein de sa demeure, faire briller ses impressions » ?

Nous voyons donc que la doctrine de Buddha est préférable à celle d'Arhat, qui est contraire aux deux mondes, car manifestement, elle nous apporte un plaisir rempli de charme.

QUIÉTUDE. — Amie, partons ailleurs.

COMPASSION. — Soit (Elles font quelques pas vers la scène).

QUIÉTUDE (regardant au loin). — Voici devant nous un partisan de la doctrine de Çiva. Soit. Nous allons donc faire nos recherches ici même.

(Alors entre un sectateur de Çiva, avec tous les signes extérieurs des partisans de ce système).

LE ÇIVAÏSTE (ayant fait quelques pas sur la scène).

« J'habite dans un cimetière ; des guirlandes faites d'ossements humains sont mes nombreux ornements, et je prends ma nourriture dans des crânes d'hommes ; je vois, car j'ai les yeux purifiés par le collyre du yôga : le monde est différent réciproquement, mais non différent de Çiva [1] ».

LE JAÏNISTE. — Ah ! cet homme observe la doctrine des sectateurs de Çiva. Je vais donc l'interroger lui aussi (S'étant approché).

Ah ! ah ! ô Çivaïste, qui portes sur la tête des ossements humains !

LE ÇIVAÏSTE. — O Jaïniste, apprends la loi qui nous gouverne.

« Nos sacrifices consistent en offrande de grands morceaux de viande arrosés d'une graisse mêlée aux cervelles. Nous

1. C'est-à-dire le monde est composé d'êtres qui diffèrent les uns des autres, mais pris à part, le monde n'est pas différent de Çiva. C'est, comme on le voit, du panthéisme approprié aux Çivaïstes.

nous enivrons du surâ, préparé dans un crâne de brahmane. Le grand dieu *Bhâirava* (Çiva) doit être honoré par des offrandes et des sacrifices humains, où brillent les gouttes de sang qui tombent d'un cou solide que l'on vient de fendre. »

Le Mendiant (ayant bouché ses deux oreilles).

O Buddha ! Buddha ! ô actions cruelles et contraires à la Loi !

Le Jaïniste. — O Arhat ! O Arhat ! Le malheureux est trompé par quelqu'un aux actions cruelles et mauvaises.

Le Çivaïste (avec colère). — Ah ! méchant ! incrédule ! le dernier des hommes ! Toi qui t'arraches les cheveux en n'en laissant qu'une touffe sur ta tête rasée ! il est selon toi un trompeur, l'époux de Bhavânî (Çiva), le bienheureux dont la puissance est renommée par la doctrine du Védânta, et qui produit la naissance, la conservation et la destruction [1] des quatorze demeures [2] ! aussi allons-nous montrer la grandeur de cette Loi.

« Je fais descendre les aînés et les plus puissants des dieux, Vichṇu et Çiva ; j'arrête la marche même des nakchatras roulant dans le ciel ; je remplis d'eau cette terre avec ses montagnes et ses villes, et je bois d'un trait avec des tessons de vase cette eau abondante [3] ».

Le Jaïniste. — O Çivaïste ! c'est précisément pour cette raison que je dis : Tu es égaré par un magicien qui te trompe par des illusions.

Le Çivaïste. — Ah ! méchant ! En disant qu'il est un ma-

1. La naissance, la conservation et la destruction du monde sont attribuées aux trois dieux de la Trinité hindoue. Mais le personnage qui parle, étant un çivaïste, attribue à Çiva, qui est son dieu, la suprématie sur tous les autres, et lui donne leurs qualités et attributs.

2. Les sept cieux et les sept enfers.

3. Le çivaïste, pour montrer la puissance de son dieu, raconte les miracles que lui-même peut opérer, grâce à la protection de Çiva.

gicien, tu injuries une seconde fois le grand Çiva. Je ne puis tolérer une pensée aussi méchante.

(Ayant tiré son sabre).

« Je rassasie l'épouse de Çiva, ainsi que la foule des êtres (de la suite de Çiva) appelés aux sons éclatants du bruyant tambour, par le sang abondant qui s'écoule en nombreuses bulles, écumantes et bouillonnantes, de ton cou fendu par cette épée redoutable ».

(En parlant ainsi, il s'avance en levant son sabre).

Le Jaïniste (avec crainte). — Auguste! l'absence de nuisance est la loi suprême.

(En parlant ainsi, il tombe dans les bras du mendiant).

Le Mendiant (écartant le Çivaïste). — Oh ! oh ! Auguste ! ce n'est qu'une querelle de mots, causée par la curiosité. Il n'est donc pas convenable de porter la main sur un homme qui pratique la pénitence.

(Le Çivaïste remet son sabre au fourreau).

Le Jaïniste (ayant repris ses sens). — Puisque tu peux arrêter l'éclat de ta colère redoutable, je désire te faire une question.

Le Çivaïste. — Interroge.

Le Jaïniste. — Déjà nous avons appris quelle est votre Loi suprême. Maintenant en quoi consiste pour vous le plaisir de la délivrance ?

Le Çivaïste. — Écoute :

« Le bonheur n'a été vu nulle part sans les objets des sens. Comment la délivrance de l'âme incorporée est-elle désirée, délivrance qui est uniquement l'immobilité, semblable à un rocher, et qui est privée de bonheur et de connaissance ? Voici ce qu'a dit l'époux de *mṛdânî* (Çiva) : Celui qui est délivré joue, ayant le corps de celui qui a pour cou-

ronne la lune, et embrassé avec volupté par une amante semblable à Pârvatî ».

Le Mendiant. — Auguste! on ne doit pas croire à la délivrance de celui dont la passion existe toujours.

Le Jaïniste. — Ah! Çivaïste! tu ne t'irrites pas : alors je vais parler. Qu'un être qui a un corps et des passions soit délivré, voilà ce que défendent les Védas.

Le Çivaïste (bas). — Oh! l'organe intime de ces deux êtres est rempli d'incrédulité. Soit. Voilà mon opinion.

(Haut). Foi ! venez ici.

(Alors entre Foi, ayant l'extérieur d'une *kapâlinî*[1]).

Compassion. — Amie, regarde, regarde Foi, la fille de Passion[2]. Voilà cette « courtisane, alourdie par le poids lourd des seins et des hanches, dont les beaux ornements sont faits de guirlandes d'os humains, dont les yeux tremblent comme le lotus bleu épanoui, dont le visage brille comme la pleine lune ».

Foi (ayant fait quelques pas sur la scène).

Me voici : que mon maître ordonne.

Le Çivaïste. — Ma chère, ce mendiant, méchant et orgueilleux, prends-le dans tes bras.

Foi (elle embrasse le mendiant).

Le Mendiant (en embrassant la belle avec plaisir aux yeux de tout le monde, il indique par ses gestes, l'horripilation de son corps).

Oh ! une çivaïste a le toucher agréable! En effet:

« Combien de courtisanes n'ai-je pas embrassées, en pressant fortement dans mes bras leurs seins superbes ! Je maudirai cent fois les Buddhas, si une seconde fois il m'est

1. Sectatrice de Çiva. Nous l'appelons plus loin la *çivaïste*. Le çivaïste s'appelle en sanscrit *kâpâlika*.

2. Nous avons déjà vu Foi, fille de ténèbres, après Foi, fille de Quiétude.

donné d'obtenir la jouissance, en me plongeant dans les seins élevés et gros d'une çivaïste ! »

Ah ! la conduite des çivaïstes est sainte. Ah ! la doctrine de Çiva doit être louée. Cette loi est merveilleuse. Auguste ! nous abandonnons entièrement la loi de Buddha : nous sommes entrés dans la doctrine de Çiva.

Le Jaïniste. — Ah ! mendiant ! tu es souillé par le contact d'une çivaïste ! Va-t'en au loin.

Le Mendiant. — Ah ! méchant ! tu es privé de la joie très grande d'un embrassement avec une çivaïste.

Le Çivaïste. — Ma chère, prends dans tes bras le jaïniste.

La Çivaïste (elle embrasse le jaïniste).

Le Jaïniste (avec horripilation). — Ah ! Arhat ! Arhat ! quel bonheur dans le contact avec une çivaïste ! ô belle ! offre de nouveau le bord de tes seins. Oh ! j'éprouve dans tous mes sens un grand trouble... Y a-t-il quelque moyen (d'y remédier) ? Qu'est-il convenable (de faire pour cela) ?... Soit, je cacherai avec une touffe de plumes de paon...

« O çivaïste ! belle aux seins épais et gros, aux yeux de gazelle tremblante ! Si tu te réjouis dans l'amour, que fera la pauvre petite religion jaïniste » ?

Ah ! la religion seule de Çiva offre un moyen d'atteindre au bonheur de la délivrance. O mon guide spirituel ! maintenant je suis devenu ton serviteur, et daigne m'initier, moi aussi, par la méditation à la règle du grand Çiva.

Le Çivaïste. — Assieds-toi (Tous les deux s'assoient).

(Le çivaïste, ayant pris une coupe, montre par ses gestes une méditation profonde).

Foi. — O bienheureux ! la coupe est pleine de *surâ*.

Le Civaïste (ayant regardé, ayant bu, il présente le reste au mendiant et au jaïniste).

« Buvez cette ambroisie, qui rend pur, ce remède de l'exis-

tence : Çiva nous enseigne que cette liqueur cause la destruction des chaînes de l'âme. »

(Tous deux hésitent).

Le Jaïniste. — Parmi les préceptes d'Arhat, il n'est pas question du breuvage de sûra.

Le Mendiant. — Comment boirai-je le sûra laissé par un çivaïste ?

Le Çivaïste. — Pourquoi hésites-tu ? ô Foi ! ces hommes n'ont pas encore perdu leur condition d'animal. Ils ne veulent pas boire le sûra, qu'ils croient impur, parce que nous y avons trempé nos lèvres !

Que madame, donc, offre à ces deux hommes ce breuvage, après l'avoir purifié avec le rhum de sa bouche ; car ceux qui pratiquent les *tîrthas* disent que la bouche d'une femme est toujours pure [1].

Foi. — Comme votre Seigneurie l'ordonne.

(Ayant pris un vase plein de la liqueur, elle en boit et leur offre le reste).

Le Mendiant. — C'est une grande faveur (En disant ces mots, il prend la coupe et boit). O merveille du sûra !

« Combien de fois, avec les courtisanes, n'avons-nous pas bu de liqueur, rendue plus douce par l'odeur suave de la plante épanouie Vakula, qu'y laissait la bouche d'une femme au beau visage ! Nous le savons bien, si la foule des dieux ont désiré l'ambroisie, c'est qu'ils n'avaient pu alors s'enivrer de cette boisson, parfumée par le rhum de la bouche d'une çivaïste ».

Le Jaïniste. — Ah ! mendiant ! ne bois pas tout. Con-

1. Le çivaïste cite ceux qui pratiquent les *tîrthas*, qui font leurs dévotions aux endroits sacrés sur les bords des fleuves, parce que ces dévots y font leurs ablutions et en boivent l'eau pour se purifier. Ce passage est très curieux.

serve pour moi aussi de la liqueur enivrante, rendue délicieuse par la bouche d'une çivaïste.

Le Mendiant (il présente la coupe au jaïniste).

Le Janaïste (après avoir bu). — O douceur du sûra ! ô suave odeur ! ô parfums ! Depuis longtemps, certes, tombé que je suis dans la loi d'Arhat, je suis privé d'un tel suc de sûra. Ah ! mendiant ! mes membres tournent : aussi je vais dormir.

Le Mendiant. — Dormons tous les deux (Tous deux dorment).

Le Çivaïste. — Ma chère, nous venons d'obtenir, en ces deux hommes, une paire d'esclaves qui ne nous a pas coûté cher. Donc dansons (Tous deux dansent).

Le Jaïniste. — Ah ! mendiant ! Ce çivaïste, ou plutôt ce guide spirituel, danse fort bien avec la çivaïste : faisons de même avec elle.

Le Mendiant. — Faisons ainsi (Ils dansent au point d'avoir le trébuchement de l'ivresse).

Le Jaïniste. — « O çivaïste, belle aux seins épais et gros, aux yeux de gazelle tremblante ! Si tu te réjouis dans l'amour, que fera la pauvre petite religion jaïniste [1] » ?

Le Mendiant. — O maître ! elle est très merveilleuse, cette loi qui nous fait obtenir sans peine l'accomplissement de l'objet désiré.

Le Çivaïste. — Combien tu vois petite cette loi merveilleuse !

« Grâce à cette loi, en gardant leur attachement aux objets des sens, ceux qui souhaitent une délivrance tout à fait prochaine obtiennent ces huit grandes puissances surnaturelles, qui consistent dans l'action de se soumettre quelqu'un, dans l'attraction, le pouvoir de troubler les sens, comme aussi de les apaiser, dans le pouvoir de faire changer de place ;

1. Cette stance a déjà été dite plus haut dans les mêmes termes.

mais les puissances communes[1] sont pour les sages d'invincibles obstacles du yôga. »

Le Jaïniste. — Ah ! çivaïste ! (réfléchissant). O guide spirituel ! ou bien ô maître !... ô prince !... ô maître[2] !

Le Mendiant. — En buvant avec excès cette boisson enivrante, cet ascète a son esprit bouleversé ; il est donc juste d'en chasser l'ivresse.

Le Çivaïste. — Qu'il en soit ainsi (Puis, tirant de sa bouche le bétel, il le donne au jaïniste[3]).

Le Jaïniste (étant maître de lui-même). — O maître ! voici la question que je vous pose. Pour attirer les femmes et les hommes, disposez-vous d'un pouvoir pareil à celui dont vous avez fait usage pour l'attraction (l'arrachement) de mon ivresse (par le bétel) ?

Le Çivaïste. — Que demandes-tu en particulier ? Vois .

« Tout ce qui peut m'être agréable, même dans les trois mondes, une Vidyâdharî, une femme des Suras, une femme des serpents, une fille des Yakchas, je l'attire par la force de ma science ».

Le Jaïniste. — Oh ! voici ce que mes calculs[4] me font connaître : nous tous, nous sommes les serviteurs de Grand Aveuglement.

Tous deux. — Ce que vous avez appris est bien la vérité.

Le Jaïniste. — Il faut donc exécuter par le pouvoir magique une affaire qui concerne le roi.

Le Çivaïste. — Quoi donc ?

1. Les puissances communes, comme la magie, la sorcellerie.

2. Il ne faut pas oublier que ce personnage est ivre : il ne sait plus s'il faut appeler son guide spirituel maître ou prince.

3. Sans doute le bétel avait la propriété de dissiper l'ivresse, puisque le jaïniste devient plus maître de lui-même.

4. Le jaïniste est sorcier et il fait des comptes magiques. Chose piquante ! il fait plus loin l'éloge de Foi et de Dévotion à Vishṇu, mais d'une manière inconsciente, par le résultat seul de ses calculs.

Le Jaïniste. — Que Foi, la fille de Devoir, soit attirée par l'ordre du Grand Roi.

Le Çivaïste. — Dis-moi où est cette fille d'esclave. C'est moi qui peux l'attirer avec la plus grande rapidité, grâce à la force de ma science.

Le Jaïniste (ayant pris de la craie, il calcule).

Quiétude. — Amie, j'entends le discours de ces misérables, où il est question de ma mère. Aussi écoutons-les, en y prêtant une attention soutenue.

Compassion. — Amie, faisons ainsi.

Le Jaïniste. — « Elle n'est pas dans l'eau, elle n'est pas sur la terre ferme, elle n'est pas dans une caverne de montagne, elle n'est pas dans l'Enfer : elle demeure, compagne de Dévotion à Vishṇu, dans le cœur de ceux qui ont une grande âme ».

Compassion (avec joie). — Amie, tu grandis en bonheur, car Foi se trouve aux côtés de la déesse Dévotion à Vichṇu.

Quiétude. — (Elle indique sa joie par ses gestes).

Le Mendiant. — Et où vit Devoir, qui s'est éloigné de Kâma ?

Le Jaïniste (ayant de nouveau fait ses calculs, il dit à haute voix qu'il n'est pas dans l'eau).

Le Çivaïste (avec consternation). — Ah ! un grand malheur est tombé en partage au Grand Roi. En effet :

« La déesse, Dévotion à Vichṇu, est une cause de puissance, et Foi, la fille de vérité, lui est fidèle. Si Devoir est là, aussi détaché de Kâma, je pense que c'en est fait de l'affaire de Discernement[1] ».

Cependant, même par l'entier sacrifice de ma vie, je dois travailler à l'avantage de mon maître. Donc appliquons la science de Çiva à l'attraction de Foi et de Devoir.

(Ils sortent).

1. C'est-à-dire que tout est perdu.

QUIÉTUDE. — Amie, nous allons nous deux, à notre tour, dévoiler à la déesse Dévotion à Vichṇu la résolution de ces misérables.

(Elles sortent).

FIN DU TROISIÈME ACTE

GÉRARD DEVÈZE.

DES SACRIFICES IGNÉS NON SANGLANTS

DANS L'ANTIQUITÉ

ROMAINE, GRECQUE ET HINDOUE

Nous trouvons dans les documents anciens la description de sacrifices variés offerts aux dieux immortels, dans l'intention soit d'apaiser leur courroux, soit de participer à leurs faveurs, soit enfin de les remercier pour l'accomplissement de certains vœux.

Si nous considérons seulement la manière dont s'effectuaient ces sacrifices, nous pouvons les partager en deux catégories principales :

1° Les sacrifices non ignés ;
2° Les sacrifices ignés.

Les sacrifices non ignés consistaient en des offrandes dont les hommes accompagnaient leurs prières et supplications aux dieux.

Ces dons se composaient des prémices de la campagne, de maïs par exemple, ou bien des fruits de l'olivier, de la vigne et du figuier. Parfois on ajoutait des gâteaux préparés avec ces produits.

On offrait aussi des substances liquides. A certains dieux on versait du vin pur; à d'autres, du lait, du miel ou de l'huile. Ces libations étaient répandues sur les autels, de même que les gâteaux, les fruits et les grains y étaient déposés.

Ces offrandes non sanglantes n'étaient pas les seuls sacrifices non ignés offerts aux divinités. Il y avait aussi des sacrifices sanglants, très en usage en Grèce, et dont Homère en particulier a laissé de longues et fidèles descriptions.

On égorgeait en l'honneur des dieux différents animaux, et surtout des taureaux, des porcs, des chèvres et des brebis. Le nombre des animaux mis à mort variait avec l'importance du sacrifice, la grandeur ou la puissance de la divinité, le but poursuivi et les ressources du suppliant. Homère parle de sacrifices comportant tantôt douze, tantôt quatre-vingt-dix-neuf taureaux; mais parfois aussi il fait mention de véritables hécatombes où plus de cent de ces animaux étaient égorgés.

Déjà à l'époque d'Homère les sacrificateurs se partageaient la plus grande partie des victimes qu'ils consommaient dans un repas en commun. Quelques membres seulement étaient offerts à la divinité.

A l'origine cependant, les animaux égorgés étaient entièrement brûlés en l'honneur des dieux immortels. Il s'agissait alors de sacrifices à la fois ignés et sanglants.

L'antiquité pratiquait aussi des sacrifices ignés, mais non sanglants. Ils consistaient en des substances solides et liquides qu'on déposait dans le foyer entretenu sur les autels. Ces offrandes combustibles étaient pour la plupart d'origine végétale. Nous allons rappeler celles qui étaient le plus communément employées, à Rome, en Grèce et dans l'Inde.

I. — ROME

Une substance dont les Romains faisaient un usage habituel dans leurs sacrifices et dont aujourd'hui encore la liturgie catholique se sert dans ses cérémonies, est l'encens.

Ovide nous apprend, en effet, que des grains d'encens étaient jetés sur les foyers sacrés :

Ante tamen posito tura dedere foco.

« Mais d'abord on jeta de l'encens sur le foyer qui avait été préparé. »

(Ov., *Fast.*, IV, 334).

... et in veteres turea grana focos.

« ... et (jetez) des grains d'encens dans les antiques foyers ! »

(Ov., *Fast.*, IV, 410).

Da mihi tura, puer, pingues facientia flammas.

« Enfant, donne-moi l'encens qui engendre des flammes à l'épaisse fumée ! »

(Ov., *Trist.*, V, 5, 11).

Sénèque relate la même coutume :

Jam tura sacris cœlitum ingessi focis.

« Déjà j'ai jeté de l'encens sur les foyers sacrés des dieux. »

(Sén., *Œdip.*, II, 306).

L'encens, le plus souvent, était brûlé en même temps que des plantes sèches :

Effer aquam.....
Verbenasque adole pingues et mascula tura.

« Apporte l'eau (lustrale) ;... et fais brûler les grasses verveines et l'encens mâle ! »

(Virg., *Bucol.*, VIII, 63-64).

Les verveines n'étaient pas les seules plantes qui servaient aux sacrifices ignés. Ovide signale d'autres arbustes et d'autres herbes :

Cærulei fiant viro de sulphure fumi,
.....
Ure mares oleas, tædamque, herbasque sabinas;
Et crepet in mediis laurus adusta focis.

« Que des fumées azurées s'échappent du soufre enflammé ! ...Brûle les mâles oliviers, et le pin résineux, et les herbes sabines ! Et que le laurier embrasé crépite au milieu des foyers ! »

(Ov., *Fast.*, IV, 739-742).

Le soufre, substance inflammable par excellence, permettait, comme en témoigne le vers que nous venons de citer, la facile combustion des plantes sèches. Lorsque le sacrifice était accompli à l'aide de

farine, celle-ci était également jetée dans le soufre (Virgile dit le bitume) embrasé :

Sparge molam et fragiles incende bitumine lauros.

« Répands la farine et mets le feu aux frêles lauriers, à l'aide du bitume ! »

(Virg., *Bucol.*, VIII, 82).

Mais la farine brûle certainement moins bien que les grains de blé d'où on l'extrait. Aussi ces derniers étaient-ils de préférence jetés dans les flammes. C'est ce que nous apprend encore Ovide :

..... ter fruges medios immisit in ignes.

« Trois fois au milieu des flammes il jeta des grains de blé. »

(Ov., *Fast.*, II, 651).

A l'aide de la farine, les Romains confectionnaient aussi des gâteaux (*farra*) dont ils usaient dans leurs sacrifices :

..... aliquis.....
.....dat tepidis salsa... farra focis.

« On répand les gâteaux salés sur les foyers enflammés. »

(Ov., *Fast.*, III, 283-284).

Ou bien ils se servaient de rayons de miel :

..... ter fruges medios immisit in ignes;
Porrigit incisos filia parva favos;
Vina tenent alii : libantur singula flammis.

« Trois fois au milieu des flammes il jeta des grains

de blé. La jeune fille présente des rayons de miel, d'autres tiennent le vin : chaque chose est répandue dans les flammes. »

(Ov., *Fast.*, II, 651-653).

Ce passage nous montre que les Romains accomplissaient parfois des sacrifices ignés à l'aide du vin. Cet autre vers n'est pas moins significatif :

..... *aliquis*.....
Vinaque dat tepidis salsaque farra focis.

« On répand sur les foyers enflammés et le vin et les gâteaux salés. »

(Ov., *Fast.*, III, 283-284).

On comprend plus aisément qu'ils eussent recours à l'huile :

Pingue superque oleum fundens ardentibus extis.

« Il verse une huile onctueuse sur les entrailles brûlantes. »

(Virg., *Én.*, VI, 254).

L'huile est un liquide inflammable. A ce titre, il était naturel qu'on la répandît sur les autels sacrés. Il en est tout autrement du vin. Ce liquide, non seulement n'est pas combustible, mais encore éteint toute substance en ignition. Pourtant les deux passages que nous avons rappelés plus haut ne permettent pas de douter que le vin, *vinum*, ne fût en usage dans les sacrifices ignés. Le « vin pur », *merum*, était également employé. Le vers suivant, emprunté à Ovide, en est une preuve manifeste :

Quodque pio fusum stridat in igne merum.

« ... et le vin pur qui crépite lorsqu'il est répandu sur le foyer sacré. »

(Ov.. *Trist.*, V, 5, 12).

Mais ce passage de Suétone est plus probant encore :

... infuso super altaria mero, tantum flammæ emicuisset ut...

« ... Du vin pur fut répandu sur les autels : il en jaillit une flamme si élevée que... »

(Suét., *Octav.*, XCIV).

Des témoignages aussi nets ne supportent pas la discussion. Le *vinum* et le *merum* des Latins étaient des liquides inflammables. Ils étaient analogues, selon toute vraisemblance, à ce vin épais et d'une teneur considérale en alcool que le côtes méridionales de l'Italie produisent aujourd'hui encore et qui, préalablement chauffé et sucré, s'enflamme avec facilité.

II. — GRÈCE

Pour désigner un sacrifice accompli à l'aide du feu, les Grecs se servaient le plus communément du verbe θύω.

Θύω signifie « sacrifier en brûlant ». Ce verbe est surtout usité dans la description des sacrifices à la fois ignés et sanglants, pour indiquer la combustion des animaux ou des parties d'animaux offerts aux dieux immortels. Par extension, θύω s'applique à tout sacrifice igné en général. Ainsi, au chant IX de l'*Odyssée*,

Ulysse, parlant en son nom et au nom de ses compagnons, dit :

Ἔνθα δὲ πῦρ κείαντες ἐθύσαμεν.

« Alors, après avoir allumé le feu, nous avons sacrifié. »

(*Odyss.*, IX, 231).

De θύω dérive le substantif θυηλή qui désigne, conformément à son étymologie, une offrande qu'on jette dans le feu. C'est pourquoi nous lisons dans l'*Iliade :*

Ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς.

« Il jeta des offrandes dans le feu. »

(*Il.*, IX, 220).

Parmi les substances combustibles dignes d'être offertes en sacrifice, le bois méritait d'être choisi en premier lieu. Aussi les Grecs brûlaient-ils diverses espèces ligneuses sur les autels de leurs divinités.

A Olympie, le foyer sacré qui flambait en l'honneur de Zeus était, au témoignage de Pausanias, entretenu à l'aide de bois de peuplier blanc, appelé λεύκη :

... καὶ αὐτὸς ὁ Ἡρακλῆς ἐφαίνετο, ἡνίκα τῷ Διὶ ἔθυεν ἐν Ὀλυμπίᾳ, τῶν ἱερείων τὰ μηρία ἐπὶ λεύκης καῦσαι ξύλων.

« Héraclès lui-même, lorsqu'il sacrifiait en l'honneur de Zeus à Olympie, paraît avoir fait brûler les cuisses des victimes sur des morceaux de bois de peuplier blanc. »

(Pausan., V, 14, 2).

D'après le même Pausanias, dans le culte d'Aphro-

dite à Sicyone, on brûlait de préférence du bois de genièvre et des feuilles d'acanthe :

Τῶν δὲ ἱερείων τοὺς μηροὺς θύουσι..... τἄλλα δὲ ἀρκεύθου ξύλοις καθαγίζουσι, καιομένοις δὲ ὁμοῦ τοῖς μηροῖς φύλλον τοῦ παιδέρωτος συγκαθαγίζουσιν.

« Ils sacrifient les cuisses des victimes, et le reste, ils le brûlent à l'aide de morceaux de bois de genévrier; et en même temps que les cuisses se consument ainsi, ils enflamment des feuilles d'acanthe. »

(Pausan., II, 10, 5).

On employait aussi le bois de pin, à cause de la résine qu'il contient et qui le rend éminemment inflammable :

..... ἐδαίετο
φλὸξ αἱματηρά, κἀπὸ πιείρας δρυός.

« La flamme brillait, nourrie de sang et de pin résineux. »

(Soph., *Trach.*, 767-768).

Mais, plus encore que les autres, les bois odoriférants étaient désignés pour servir à l'accomplissement du sacrifice. Le parfum qu'ils dégagent en brûlant est, en effet, tout particulièrement agréable aux dieux. C'est pourquoi, dès les temps les plus reculés, les Grecs eurent recours à ces essences odorantes :

... θύα μιγνύντων πυρὶ... παντοῖα θεῶν ἐπὶ βωμοῖς.

« ... de ceux qui jettent toutes sortes de bois parfumés dans le feu (qui brûle) sur les autels des dieux. »

(Pind., *Fragm.*, 95).

Plus tard, ce fut de l'encens qu'on jeta sur les foyers sacrés; le passage suivant de Pausanias nous l'apprend entre autres :

Θύουσι δὲ ἀρχαῖον τινα τρόπον· λιβανωτὸν γὰρ ὁμοῦ πυροῖς μεμαγμένοις μέλιτι θυμιῶσιν ἐπὶ τῶν βωμῶν.

« Ils sacrifient suivant un certain rite antique; sur les autels, en effet, ils font brûler de l'encens en même temps que des grains de blé enduits de miel. »

(Pausan., V, 15, 10).

Pausanias signale ici les grains de blé que les Grecs, et aussi bien, nous l'avons vu, les Romains employaient pour leurs sacrifices ignés. Les grains d'orge toutefois étaient d'un usage plus fréquent, et à plus d'une reprise Euripide, par exemple, en fait mention :

ἄλλοι δὲ πῦρ ἀνῆπτον.....

.....

λαβὼν δὲ προχύτας μητρὸς εὐνέτης σέθεν
ἔβαλλε βωμούς.

« D'autres allumaient le feu;... alors, prenant des grains d'orge, l'époux de ta mère les jeta sur les autels. »

(Eurip., *Électre*, 801-804).

προχύται τε βάλλειν πῦρ...

« Les grains d'orge à jeter dans le feu... »

(Eurip., *Iphig. à Aulis*, 1112).

..... αἰθέσθω δὲ πῦρ
προχύταις.....

« Et que le feu soit allumé avec des grains d'orge ! »
(Eurip., *Iphig. à Aulis*, 1471-1472).

Guhl et Koner, dans leur Manuel d'archéologie (*La Vie antique*, I, *la Grèce*, Trad. fr. Trawinski-Riemann, 1884), ont représenté (p. 406), d'après un monument antique, un de ces sacrifices ignés accomplis à l'aide de grains d'orge. Voici la description qu'ils donnent de la gravure qu'ils reproduisent : « Devant l'autel allumé se tient le prêtre couronné de laurier ; il prend, pour les jeter dans le feu, des grains d'orge dans une corbeille ornée de branches sacrées, que lui présente un serviteur, également couronné de laurier. De l'autre côté de l'autel s'approche un second jeune serviteur, tenant dans les mains une longue perche, sorte de torche, au bout de laquelle est attachée une touffe de laine ou d'étoupe, peut-être pour allumer le feu. Suivant certains archéologues, ce serait un *néokoros* avec un balai fait de branches de laurier. Derrière lui, un joueur de flûte accompagne cette sainte cérémonie. »

Les grains d'orge pouvaient aussi être broyés et convertis en farine qu'on répandait au-dessus du feu sacré, comme en témoigne ce passage d'un hymne homérique à Apollon :

πῦρ δ' ἐπικαίοντες ἐπί τ' ἄλφιτα λευκὰ θύοντες.

« Ils font brûler le feu et jettent au-dessus, en sacrifice, de la blanche farine d'orge. »

(*Hym. hom.* (éd. A. Baumeister), II, 331).

Enfin, de même que les Romains confectionnaient des gâteaux qu'ils appelaient *farra*, de même les Grecs pétrissaient la farine d'orge ou de blé pour la transformer en gâteaux dont ils se servaient dans leurs sacrifices aux dieux.

Mais ici il convient de ne pas perdre de vue une distinction importante. Ces gâteaux étaient de deux sortes :

Une première espèce était constituée par des galettes, désignées sous le nom de πόπανα, et qu'on se contentait de déposer sur les autels en signe de simple offrande.

Les autres, au contraire, nommés πέλανοι, étaient jetés dans la flamme du sacrifice ; c'étaient des gâteaux combustibles.

Dans deux vers du *Plutus*, Aristophane a nettement indiqué la différence qui existait, quant à l'usage, entre les πόπανα et les πέλανοι :

Ἐπεὶ δὲ βωμῷ πόπανα καὶ προθύματα
Καθωσιώθη, πέλανος Ἡφαίστου φλογὶ, . . .

« Après que des galettes et des offrandes eurent été consacrées sur l'autel, et qu'un gâteau (eut été jeté) dans la flamme d'Héphaistos. . . »

(Aristoph., *Plutus*, 660-661).

Les πέλανοι étaient de composition assez variable. Le plus souvent, ils consistaient en un mélange de farine, d'huile et de miel. Parfois aussi ils étaient formés de résine, de cire, de miel et de sang coagulé. Dans les deux cas, on le voit, ils étaient de nature combustible.

On les employait, en effet, dans les sacrifices ignés. Cette destination, pour ainsi dire exclusive, n'est pas douteuse. Toutes les fois que les auteurs grecs font mention des πέλανοι, il s'agit de sacrifices accomplis à l'aide du feu. Nous citerons, à l'appui de notre assertion, quelques passages empruntés aux tragiques :

θέλουσα θῦσαι πέλανον.

« Voulant brûler un gâteau en sacrifice... »

(Esch., *Pers.*, 204).

ἐθύσατε πέλανον.

« Vous avez brûlé un gâteau en sacrifice. »

(Eurip., *Ion*, 226).

καὶ θεοῖσιν. . . . . .

καλλίφλογα πέλανον ἐπὶ

πυρὶ καθαγνίσας.

« Et aux dieux tu as offert en sacrifice, sur le feu, un gâteau à la flamme étincelante. »

(Eurip., *Ion*, 707-709).

βωμοῖς τ' ἄφλεκτοι πέλανοι.

« Et sur les autels, les gâteaux ne furent pas enflammés ».

(Eurip., *Hél.*, 1334).

Ces gâteaux combustibles étaient encore appelés πέμματα, comme en témoigne le passage suivant de Pausanias :

... ὁπόσα ἔχει ψυχήν, τούτων μὲν ἠξίωσεν οὐδὲν θῦσαι, πέμματα δὲ ἐπιχώρια ἐπὶ τοῦ βωμοῦ καθήγισεν, ἃ πελάνους καλοῦσιν ἔτι... Ἀθηναῖοι.

« (Cécrops) défendit de brûler en sacrifice rien de tout ce qui avait vie; et sur l'autel il consuma des gâteaux indigènes, que les Athéniens appellent encore des πέλανοι. »

(Pausan., VIII, 2, 3)[1].

Aussi bien que des substances solides, les Grecs employaient des liquides pour l'accomplissement de leurs sacrifices ignés.

L'archéologie nous a conservé plusieurs monuments où quelques-uns de ces sacrifices sont représentés[2]. Entre autres, un bas-relief du Musée national de Naples est très significatif[3]. Deux autels où brûle la flamme sacrée se trouvent sur le même plan. A côté de l'autel de gauche se tient le prêtre, couronné de laurier comme d'habitude. En face de lui, une aide lui présente deux torches allumées. Devant l'autel de droite, une autre aide verse sur le foyer un liquide

1. Au sujet des sacrifices ignés accomplis chez les Grecs à l'aide de substances solides, on pourra consulter : P. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*, 2e éd., 1898, p. 89-94, et Fitze, *De libatione veterum Graecorum*, 1893, p. 10.

2. Cf. P. Stengel, *op. cit.* Planche I, fig. 4 et 5.

3. On trouvera la reproduction de ce bas-relief dans : Aristophane, *Lysistrata*, trad. fr. avec grav. (Collect. polychrome de Charpentier et Fasquelle), 1898, p. 142.

inflammable contenu dans une aiguière qu'elle tient à la main droite.

Comme les Romains, les Grecs se servaient très fréquemment d'huile dans leurs cérémonies religieuses. Eschyle, en particulier, nous l'apprend :

πάντων δὲ θεῶν.....,
.....
.....
βωμοὶ δώροισι φλέγονται·
ἄλλη δ' ἄλλοθεν οὐρανομήκης
λαμπὰς ἀνίσχει,
φαρμασσομένη χρίσματος ἀγνοῦ.

« Sur les autels de tous les dieux, les offrandes sont enflammées ; de côté et d'autre, la flamme s'élève jusqu'au ciel, abreuvée (qu'elle est) d'huile pure. »

(Esch., *Agam.*, 88-94).

Le vin était aussi fort en usage, si nous en croyons plusieurs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, tels que le suivant, par exemple :

Καῖε δ' ἐπὶ σχίζῃς ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἴθοπα οἶνον
λεῖβε.

« Alors le vieillard (les) fait brûler sur un morceau de bois, et au-dessus il verse du vin couleur de feu. »

(*Il.*, I, 462, et *Odys.*, III, 459).

Évidemment, les remarques que nous avons faites à propos du *vinum* et du *merum* des Latins s'appliquent

de même à l'οἶνος des Grecs. Le mot οἶνος désignait probablement un vin épais et alcoolique qu'il était facile d'enflammer.

Parfois, au lieu d'οἶνος, les Grecs usaient d'un liquide de nature apparemment identique, et connu sous le nom de μέθυ. Ainsi on lit dans l'*Odyssée :*

Οὐδ' εἶχον μέθυ λεῖψαι ἐπ' αἰθομένοις ἱεροῖσιν.

« Ils n'avaient point de boisson fermentée à verser sur les offrandes sacrées qui flambaient. »

(*Odyss.*, XII, 362).

On ne sait exactement ce qu'il faut entendre par μέθυ. Ce mot est traduit tantôt par « vin », tantôt par « boisson miellée » ; parfois même il semble être le nom d'une sorte de bière. Quoi qu'il en soit de ces interprétations, un fait est certain : c'est que le mot μέθυ désigne un liquide inflammable, puisqu'il était employé dans l'accomplissement des sacrifices ignés. C'est pourquoi, jusqu'à plus amples informations, il convient, croyons-nous, de considérer le μέθυ des Grecs comme une « boisson fermentée », analogue sans aucun doute à l'οἶνος et, aussi bien, au *vinum* et au *merum* des Latins.

III. — L'INDE

En ce qui concerne l'Inde ancienne, les documents les plus nombreux et les plus importants ayant rap-

port aux sacrifices ignés, nous sont fournis par le *Rig-Véda*. Les hymnes qui constituent ce recueil sont liturgiques, semble-t-il, et les dieux qu'ils célèbrent paraissent issus du sacrifice. Agni, par exemple, représente le feu sacré, Indra la flamme ardente, Rudra l'éclat des libations enflammées.

Comment s'accomplissait le sacrifice aux temps védiques? Quelles substances, solides et liquides, étaient offertes aux divinités, ou plutôt les faisaient apparaître étincelantes et brillantes sur l'autel?

D'une façon générale, ce qui permettait aux Hindous de procéder à l'acte du sacrifice, porte, dans le Rig-Véda, le nom de « combustible », *adhvará*. Ainsi, on dit au dieu Agni :

agne..... sám adhvaréšu idhyase.
« O Agni! tu es allumé dans les combustibles. »

(*R.-V.*, V, 28, 4).

Certes, le mot *adhvará* ne nous est d'aucun secours pour déterminer avec précision quelles substances servaient à produire les flammes sacrées. Mais il est d'autres passages plus explicites à cet égard. Nous signalerons les plus intéressants, et nous verrons par là combien les sacrifices ignés, tels qu'ils s'accomplissaient dans l'Inde, ressemblaient souvent, quant aux matières employées, à ceux dont les documents grecs et latins nous ont conservé le souvenir.

Le beurre qui, jeté sur un foyer ardent, grésille

et crépite, était naturellement indiqué pour servir à l'entretien du sacrifice. De bonne heure, il fut employé à cet usage, et nous lisons, par exemple, dans le Rig-Véda :

indháte yuvatáyaḥ... hiraṇyavarṇaṃ ghṛtám.

« Les jeunes femmes allument le beurre à la couleur dorée. »

(*R.-V.*, II, 35, 11).

Ou bien :

ayáṃ sómaḥ... ghṛtáṃ ná pavate.

« Ce soma s'enflamme comme du beurre. »

(*R.-V.*, IX, 67, 11).

D'après un passage du *Çatapatha-Brâhmaṇa*, le beurre serait même la substance par excellence qui conviendrait à allumer le sacrifice :

sa yat sāmidhenīšu ghṛtavat sāmidhenam eva tat sam evainaṃ tenendhe vīryam evāsmin dadhāti.

« C'est pourquoi ce qui contient du beurre est spécialement propre à l'allumage (du sacrifice), et en conséquence, avec cette substance, (le prêtre) allume (Agni) et lui donne de la vigueur. »

(*Çat.-Brâhm.*, I, 4, 1, 20).

Les Hindous alimentaient leurs sacrifices non seulement avec du beurre, mais aussi avec ce qu'ils appelaient des « offrandes cuites », *paktíḥ* :

pácan paktíḥ.

« Brûlant des offrandes cuites. »

(*R.-V.*, V, 29, 11).

índrāya... pácat paktíḥ.

« Pour Indra, il brûle des offrandes cuites. »

(*R.-V.*, IV, 24, 7).

índrāya... pácatā paktíḥ.

« Pour Indra, vous brûlez des offrandes cuites. »

(*R.-V.*, VII, 32, 8).

En quoi consistaient ces offrandes cuites? Elles étaient assez variées. Tantôt il s'agissait de simples grains préalablement grillés, comme semble l'indiquer le vers suivant, où le mot *dhānáḥ* apparaît comme un déterminatif du mot *paktíḥ :*

paktíḥ pacyáte sánti dhānáḥ.

« Une offrande cuite est brûlée : des grains grillés sont (brûlés). »

(*R.-V.*, VI, 29, 4).

Ces grains grillés, si l'on s'en rapporte à l'interprétation courante, étaient le plus souvent des grains de blé :

índrāya... bhṛjjáti dhānáḥ.

« Pour Indra, il fait griller des grains de blé. »

(*R.-V.*, IV, 24, 7).

L'offrande combustible pouvait aussi être constituée par une bouillie de grain, désignée sous le nom de *karambhá :*

te cakṛmā karambhám... dhānáḥ.

« Pour toi (Indra), nous avons fait une bouillie de grain (et) des grains grillés. »

(*R.-V.*, III, 52, 7).

Ou par le mot *odanā :*

á dhārāyat pakvám odanám.

« Qu'il établisse une bouillie cuite! »

(*R.-V.*, VIII, 77, 6).

ābharat... kšīrapakám odanám.

« Il a apporté une bouillie de grain cuite avec du lait. »

(*R.-V.*, VIII, 77, 10).

Les grains enfin étaient parfois convertis en farine et celle-ci en gâteaux. Ces gâteaux, qu'on jetait dans les flammes, portaient également deux noms. Tantôt on les appelait des *apūpáḥ :*

apūpám addhi... sómam piba.

« (O Indra!) mange le gâteau, bois le soma! »

(*R.-V.*, III, 52, 7).

te... kṛṇávat... apūpám... ghṛtávantam agne.

« Qu'il fasse pour toi un gâteau contenant du beurre, ô Agni! »

(*R.-V.*, X, 45, 9).

Ou bien ils étaient désignés sous le nom de *puroḍáç*, comme dans les passages qui suivent :

ágne jušásva no havíḥ puroḍáçam.

« O Agni! goûte notre offrande, notre gâteau! »

(*R.-V.*, III, 28, 1).

puroḍá agne pacatás tubhyam.

« Ce gâteau cuit (est) pour toi, ô Agni! »

(*R.-V.*, III, 28, 2).

puroḍáçam pacatyàṃ jušásvendra.

« Goûte ce gâteau cuit, ô Indra! »

(*R.-V.*, III, 52, 2).

Quant aux substances liquides employées par les anciens Hindous dans la célébration de leurs sacrifices ignés, les hymnes du Rig-Véda ne nous ont guère transmis que le nom d'une seule, le *sóma*.

Qu'était-ce que le soma dont nous retrouvons l'analogue dans le *haoma* des textes avestiques? Il est assez difficile de se prononcer à ce sujet d'après le Rig-Véda, où le mot *sóma* apparaît surtout comme une dénomination générique du liquide inflammable.

Bergaigne, interprétant à la lettre les différents passages où il en est question, dit : « Le soma est une liqueur spiritueuse, tirée d'une plante ordinairement désignée dans les hymnes par les mots *ándhas*, *aṅçú*, croissant sur les montagnes, et qu'on presse dans un récipient. Une fois exprimé, le suc de la plante doit passer à travers un tamis où il se purifie[1]. »

M. Renel, sans apporter une solution certaine au problème, s'exprime en ces termes : « Le soma des Hindous était sans doute un liquide fermenté extrait de la tige et des rameaux d'une plante basse, qui croissait sur les montagnes, mais dont nous ne connaissons pas le nom. Était-ce l'*Asclepias acida*, en usage à l'époque moderne sur la côte de Coromandel, ou la *Ceropegia elegans*, employée au Malabar? Serait-il légitime de conclure de la plante d'aujourd'hui à celle d'autrefois? N'a-t-elle pas pu changer avec les temps,

1. Bergaigne, *La Religion védique*, I, 148.

comme nous voyons qu'elle diffère encore avec les lieux[1] »

Si les hymnes védiques sont muets au sujet de la nature du soma, au moins fournissent-ils quelques renseignements sur l'usage qu'on en faisait.

Le mot *sóma* dérive de la racine *su* qui signifie « répandre, faire couler, couler ». La substance ainsi appelée était donc liquide. Ceci ne ressort pas seulement de l'étymologie. Le Rig-Véda en offre plus d'une preuve évidente.

Dans plusieurs passages des hymnes, par exemple, le soma porte le nom de « liquide aux mille courants », *sahásradhāra* (IX, 80, 4; 108, 8; etc.); il est aussi qualifié de « liquoreux », *matsará* (IX, 107, 23; etc.); ou bien il reçoit l'épithète de « coulé », *sutá* (IX, 3, 9 ; 28, 2, etc.). De même encore, on dit qu'il « coule », *arṣati* (IX, 3, 9) ou qu'il « a coulé », *akšarat* (IX, 28, 2).

En tant que liquide, le soma est le « breuvage des dieux », *soma... devapánaḥ* (IX, 97, 27) et en particulier d'Indra, *soma... indrapánaḥ* (IX, 96, 3). Il est même « l'agréable boisson des dieux », *devānām asi hí priyó mádaḥ* (IX, 85, 2 ; cf. IX, 108, 8, etc.), la boisson que « les dieux ont faite pour eux », *somáḥ... yám devásaç cakriré pītáye* (IX, 78, 4).

Mais puisque les dieux védiques représentent et personnifient les flammes du sacrifice, dire qu'ils

1. Ch. Renel, *L'Évolution d'un mythe; Açvins et Dioscures*, p. 122.

boivent le soma signifie qu'ils s'en emparent en l'enflammant. Le soma apparaît ainsi comme un liquide inflammable. Le fait n'est pas douteux, croyons-nous, et ne saurait être contesté. Le *maṇḍala* IX du Rig-Véda est tout entier consacré au Soma divinisé, et qui plus est au Soma *pávamāna*, c'est-à-dire « enflammé ». Dans ces hymnes, en effet, on lit presque à chaque vers que le soma « s'enflamme », qu'il « est allumé », etc. On s'en convaincra par les quelques passages suivants :

soma pavase devébhyaḥ.

« O Soma! tu t'enflammes pour les dieux. »

(*R.-V.*, IX, 23, 6).

soma... viçvān devân á pavasva.

« O Soma ! enflamme tous les dieux ! »

(*R.-V.*, IX, 80, 4).

tvám... devébhyaḥ soma pavamāna pūyase.

« O Soma enflammé! tu es allumé pour les dieux ».

(*R.-V.*, IX, 86, 30).

pávasva... soma... devébhyaḥ.

« O Soma! enflamme(-toi) pour les dieux ! »

(*R.-V.*, IX, 100, 6).

cukráḥ pavasva devébhyaḥ soma... çam.

« O soma éclatant! enflamme ce qui est bon pour les dieux! » (*R.-V.*, IX, 109, 5).

Par sa qualité d'être inflammable, le soma des Hindous se rapproche des différents liquides employés par les Grecs et les Latins dans l'accomplissement de leurs sacrifices ignés. Il présente, en particulier, d'étroits rapports avec le μέθυ des Grecs.

Il est souvent question, en effet, dans les textes védiques, d'un mot *mádhu* qui correspond exactement, au moins quant à la forme, au mot grec μέθυ. De plus, *mádhu* est employé en tant qu'adjectif, dans le sens de « doux, miellé ». Il qualifie en général le mot *sóma;* d'où des expressions telles que celles-ci :

sómaḥ... mádhumān.

« Le doux soma. »

(*R.-V.*, IX, 63, 3).

soma... mádhumattamaḥ.

« Le très doux soma. »

(*R.-V.*, IX, 100, 6).

Inversement, *mádhu* joue le rôle d'un substantif et reçoit alors, à titre d'épithète, un adjectif dérivé du mot *sóma*, comme dans la locution suivante :

somyám mádhu.

« La liqueur douce qui consiste en soma. »

(*R.-V.*, III, 53, 10).

Ces passages prouvent nettement, semble-t-il, que le soma des Hindous, s'il n'était identique au μέθυ des Grecs, lui était du moins fort analogue. Ce rapprochement est une nouvelle garantie de ce fait que le soma était un liquide inflammable. Mais une induction plus étendue n'est pas permise. La nature du soma nous échappe, puisque, comme nous l'avons vu, celle du μέθυ nous est elle-même inconnue.

A. Guérinot.

Analytical Synopsis of the 542 forms of the Verb in St Marks Gospel as translated by Jean de Liçarrague, 1571.

DAGVIÇVEDAN.1.Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl. 2e pers : avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : v. i. act : *eguin*.

10. 36... DAGUIÇUEDAN?... que ie vous face?

DAGVIODAN. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. s. avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : v. i. tr : *eguin*.

5. 12... DAGUIODAN... huni? ... que ie face *à celuy*.

DAIDIDANO. 1. Pot : prés : s. 1e r. s. *da* euph : pour *t* et *n* rel : décl : duratif. v. i. tr : *eguin* (*no* = *iusques à tant que*). 14. 32..., othoitz DAIDIDANO...., iusques à tant que i'aye prié.

DAIDIEÇVE. 1. Pot : prés : pl : 2e r. s. r. i. pl : v. i. act : *eguin*.

14.7..., hæy vngui AHAL DAIDIEÇUE : ..., vous leur pouuez bien faire : (La construction de *ahal* avec *eguin* est notable. Cf. *daidite* et *badaguic*.)

DAIDITE. 2. Pot : prés : pl : 3e r. s. v. i. act : *eguin*. Voyez *ecin* sous *die;* 9, 18.

2. 19... : Ezteyetaco gendéc baruric AHAL DAIDITE ...?... baruric ECIN DAIDITE. (H. a mis gen à la fin d'une ligne)...; Les gens des nopces peuuent-ils iusner...?..., ils ne — peuuent (*sic*) iusner.

DAITE. 2. Pot : prés : s. 3e aux : On remarque la superfluité des sous-auxiliaires potentiels *ecin* (au lieu d'*ez*) et *ahal*. Cf : *daitenic* &c. J'ai entendu de la bouche d'un Irlandais à Tralee, le 9 sept : 1897, « perhaps the mistress *can be able* to tell you ».

9. 29..., *Deabru* mota hura bercela ECIN ILKI *daite* orationez eta barurez baicen...., ceste sorte *de diable* ne peut autrement sortir que par oraison et iusne.

10. 26..., Eta nor SALUA AHAL *daite?*..., Et qui peut estre sauué?

DAITENIC. 2. I. q. *daite* avec *n* rel : décl : part : indéterminé, qualifiant le nominatif (*nic* = *quelqu'un qui, quelque chose qui.*) 4. 22..., edo ESTAL AHAL *daitenic* : ... : ou qui puisse estre caché, 9. 39..., eta bertan niçaz gaizqui MINÇA AHAL *daitenic*, qui soudain puisse mal parler de moy.

DANÇVTELA. 1. Ind : prés :p l : 3e r. s. *la* participial. v. i. act : *ençun*.

4. 12... ; eta DANÇUTELA... : & qu'en oyant.

DANÇVZQVIÇVENEAN. 1. Ind : prés : pl : 2e r. s. *n* rel : décl : temp : v. i. act : *ençun*, (*nean* = *quand*) 13. 7. Baina DANÇUZQUIÇUENEAN guerlác eta guerla famác, (à remarquer l'emploi génitival du radical *guerla*. cf : *war-rumours*). D'auantage quand vous orrez des guerres & bruits de guerres,

DAQVIALA. 1. Subj : (avec *la* optatif) prés : s. 3e r. i. s. 2e pers : adr : masc : auxiliaire.

15, 18..., Vngui HEL *daquiala*, Iuduen Regueà. ..., Bien te soit, Roy des Iuifs.

baDAQVIÇVE. 2. Ind: prés : pl : 2e r. s. v. i. act : *iaquin*.

10. 42..., BADAQUIÇUE ecen..., Vous sçauez que (H. a omis la virgule.)

13. 28..., BADAQUIÇUE..., vous sçauez

DAQVIÇVENÇAT, 1. I. q. *daquiçue* avec *n* conj : = *que*, décl : destin : *çat* = *çát* = afin.

2. 10. DAQUIÇUENÇAT bada... Or afin que vous sachiez

baDAQVIZQVIC. 1. Ind : prés : s. 2e r : pl : adr masc : v. i. t. *iaquin*.

10. 19. Manamenduac BADAQUIZQUIC, Tu sçais les commandemens,

DARAMALA. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. avec *la* partic : qualifiant le nominatif v. i. act : *eraman*.

14. 13. .... pegar-bat VT DARAMALA : ... portant vne cruche à eau : (Les Basques traduisent de la même manière *une cruche d'eau*.)

DARIZTENETARIC. 1. Ind : prés : pl : 3e r. s. *n* rel : décl : partit : déterm : v. i. act : *eritz*. (*netaric* = *de ceux qui*)

12. 38..., eta salutationey merkatuetan ON DARIZT ENETARIC, (H. a mis *on dariztenetaric*,) ..., & *aiment* les salutations és marchez :

baDARRAÇVE. 2. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : 2e pers : v. i. act : *erran*, avec *ba* conditionnel.

11. 3. Eta baldin nehore BADARRAÇUE, Et si quelqu'vn vous dit,

13. 21. Eta orduan baldin nehore BADARRAÇUE, Hunâ hemen Christ, edo, Hará han : ... Alors donc si aucun vous dit, Voici le Christ ici: ou le voilà,

DATE. 1. Ind : fut : s. 3e ; verbe substantif.

7. 11. ..., *hoguen gabe* DATE *hura*. (H. a mis *date*)..., *il sera hors de coulpe*.

DATELA. 1. I. q. *date*, auxiliaire, avec *la* conjonctif.

13. 29..., IAQUIÇUE ecen HURBIL *datela* borthán. ..., sçachez qu'il est prochain, & à la porte. (L. traduit *qu'il sera*.)

DATEN, 1. I. q. *date*, avec *n* conjonctif.

13. 33... demborá noiz *daten*. ... quand *sera* ce temps-la.

DATENA. 2. I. p. *date*, avec *n* relatif nominatif. (*na* = *celuy qui*)

13. 15. Eta etche gainean DATENA, Et celuy qui sera sur la maison,

13. 16. Eta landán DATENA... Et celuy qui *sera* au champ

DATHORRENEAN. 2. Ind : prés : (historical future) s.3e *n* rel : décl : temp : v.i. int : *ethor* (*nean* = *quand*)

8. 38..., DATHORRENEAN bere Aitaren glorián Aingueru sainduequin. ..., quand il sera venu en la gloire de son Pere auec les saincts Anges.

13. 36. VSTEgaberic DATHORRENEAN, ... quand il sera soudain venu,

DATORQVELA. 1. Ind : fut : s.3e avec *la* participial qualifiant l'accusatif, v.i. passif *ethor*. Il dépend de *ikussiren dute* qui est également au temps futur.

13. 26... guiçonaren Semea DATORQUELA hodeyetan... le Fils de l'homme venir és nuees

DATZA. 1. Ind : prés : s. 3e v. i. passif *etzan*, auxiliaire.

5. 39..., baina LO DATZA. ..., mais elle dort.

DATZALA. 1. I. q. *datza*, avec *la* conjonctif.

5. Sommaire 39. LO DATZALA ERRAITEN *hil denaz. 39 Dormir pour mourir.*

DAVDELA. 1. Ind: prés : pl: 3e avec *la* conj : v. i. intr: *egon*.

8. 2... enequin DAUDELA, ... qu'ils demeurent auec moy,

DAVQVE. 3. Pot: prés: s. 3e v. i. intr: *egon*. Cet emploi pléonastique d'*ecin* ou d'*ahal* avec le potentiel est très emphatique. Voyez *deçaque, deçaquela, deçaquenic*, M. le chanoine Inchauspe m'a écrit le 12 février 1900 : « *dauque* est la 3e p. sing : potentiel et se traduit par *potest stare. Ezin dauque* est synonyme de *ez-dauque. Ecin-dauque, ecin dezaque* sont des locutions pléonastiques : qui doivent mot à mot se traduire *ecin* impossible *dauque* potest stare : *ecin* impossible *dezaque* potest. »

3. 24..., ECIN *dauque* resuma hura. ..., ce royaume-la ne peut subsister.

3. 25..., ECIN *dauque* etche hura. ..., cette maison-la ne peut subsister.

3. 26. ..., ECIN *dauque*, ..., il ne peut subsister,

baDEÇA. 4. Hypothétique s. 3e r. s. aux: act:

3. 27. ..., baldin lehen borthitza [1] ESTECA ezpadeça : ..., si premierement il ne lie le fort:

8. 36. ..., baldin, mundu gucia IRABAZ ba*deça*,

1. *borthitz* du latin *fortis*. Cf : *laphitz* de *lapis*, *gorphutz* de *corpus*.

eta bere arimá[1] GAL *badeça?* ... s'il a gagné tout le monde, & qu'il face perte de son ame?

10. 12. Eta baldin emazteac UTZI ba*deça* bere senharra, ... Pareillement si la femme delaisse son mari,

baDEÇAC. 1. Hypothétique s. 2e r. s. adr : masc : aux : act :

9. 23. ..., Baldin hori SINHETS AHAL ba*deçac*, ..., Si tu le peux croire,

ezpaDEÇAÇVE. 1. Hypothétique pl : 2e r. s. aux : act :

11. 26. Ecen baldin çuec BARKA[2] ezpa*deçaçue* : ... Car si vous ne pardonnez,

DEÇAÇVENÇAT. 1. Subj : prés : pl: 2e r. s. décl: dest : aux : act :

7. 9..., çuen ordenançá BEGUIRA *deçaçuençát*. (H. a mis decacuençát.) ..., afin que vous gardiez vostre ordonnance.

DEÇAÇVENEAN. 1. Subj : prés : pl : 2e r. s. *n* rel: décl : temp : aux : act : (*nean* = *quand*.)

13. 29. Hala çuec-ere IKUS *deçaçuenean*... Vous aussi pareillement, quand vous verrez L. traduit le présent historique. Cf. : *orrez* sous *danzuzkizuenean*.

DEÇADAN. 1. Subj : prés : s. 1e. r. s. aux : act :

10. 51..., Magistruá, IKUSTEA RECEBI *deçadan*. ..., Maistre, que ie recouure la veuë.

1. *arima* du latin *anima*. Cf. l'ancien Castillan *alma*, Andalouse *arma*.

2. *barka* du latin *parcere* si celui-ci a donné *parcatum* en bas-latin.

DEÇADANÇAT. 3. I. q. *deçadan,* décl: destinatif. (Hautin a mis souvent çat pour çât.)

1. 38... : han-ere PREDICA *decadançat :* ..., afin que i'y presche aussi :

10. 17... VICITZE eternala HERETA *deçadançat ?* (H. a mis here à la fin de la ligne.) ... pour heriter la vie eternelle ?

12. 15..., IKUS *deçadançat.* ... que ie le voye.

baDEÇAGV. 2. Hypothétique, pl : 1e r. s. aux: act :

11. 31. ..., Baldin ERRAN ba*deçagu*, Cerutic: ..., Si nous disons, Du ciel:

11. 32. Baina baldin ERRAN ba*deçagu,* Guiçonetaric: (H. a omis ce:)... D'autre part, si nous disons,

DEÇAGVN. 2. Imp : & Conj : prés : pl : 1e r. s. aux: act:

12. 7. ... HIL *deçagun* haur, ... tuons le,

14. 12... IOANIC APPAIN *deçagun*... que nous allions & t'apprestions

DEÇAGVNÇAT. 1. I. q. *deçagun* conj: décl : destinatif.

15. 32. ..., IKUS eta SINHETS *deçagunçat.* ..., afin que nous voyons, & croyons.

DEÇAN. 5. Subj : prés : s. 3e r. s. aux: act :

9. 12... anhitz SUFFRI *deçan,* ..., qu'il souffre beaucoup de choses,

10, 2. ...guiçonac bere emaztea UTZI *deçan?*... à l'homme de delaisser sa femme?

12. 19..., HAR *deçan* haren anayac emaztea, ..., que son frere prendra la femme d'iceluy,

14. 30..., gau hunetan biguetan oillarrac IO *deçan*

baino lehen, ... en ceste nuict deuant que le coq ait chanté deux fois,

14. 72..., Oillarrac biguetan IO *deçan* baino lehen, ..., Deuant que le coq ait chanté deux fois,

DEÇA'NÇAT. 1. Subj : prés : s. 2e r. s. adr: masc : décl: dest : aux : act :

14. 12... IAN *deçánçat* Bazcoa?... à manger *l'agneau de* Pasque ?

DEÇAQVE. 2. Pot : prés: s. 3e r. s, aux : act :

3. 23..., Nolatan Satanec Satan campora EGOTZ AHAL *deçaque*. ..., Comment peut Satan ietter Satan dehors. (On voit que les deux imprimeurs ont omis le?)

15. 31..., bere buruä ECIN EMPARA *deçaque*. ..., & ne se peut sauuer soy-mesme.

DEÇAQVELA. 1. Pot : prés : s 3e r. s. *la* conj : aux : act :

7. 18... deusec, ECIN hura SATSU *deçaquela?* ... tout ce..., ne le peut souiller?

DEÇAQVENIC. 1. I. q. *deçaque*, *n* rel : décl : part : participe : qualifiant le nominatif (*nic* = *rien qui*, *quelque chose qui*.) 7. 15..., hura SATSU AHAL *deçaquenic*:..., qui le puisse souiller :

baDEÇATE. 1. Hypothétique pl : 3e r. s. aux : act :

16. 18... : eta baldin cerbait heriotaracoric EDAN ba*deçate*, ... Et s'ils boiuent quelque chose mortelle,

DEÇATEN. 3. Subj: prés: pl : 3e r. s. aux: act:

4. 12... ENÇUN *decaten*, ..., ils oyent,

6. 36... : ecen cer IAN *deçaten*... : car ils n'ont que manger.

8. 2... cer IAN *deçaten* .... que manger.

DEÇATENÇAT.. 2. I. q. *deçaten*, décl: destin :

4. 12. IKUS *deçatençat*, Afin qu'...ils voyent,

6. 36..., inguruco herrietarát eta burguëtarat IOANIC, berén[1] ogui EROS *deçatençát:* ..., afin qu'ils s'en aillent aux villages&bourgades d'alenuiron, & qu'ils achetent des pains pour eux

DELA. 15. I. q. *den* conjonctif avec chute du *n* avant *la* conjonctif.

8. sommaire 29 *Iesus DELA Christ*, 29 *Que Iesus est le Christ*.

9. 11. ... ecen Elias lehen ETHORRI BEHAR *dela?*... qu'il faut qu'Elie vienne premierement?

9. 13. ... ecen Elias ETHORRI *içan dela*, ..., qu'Elie est venu,

11. 9..., Hosanna, BENEDICATU *dela* (ici *la* a sa force optative)... Hosanna, benit soit

11. 10. BENEDICATU *dela* (H. a mis *dela*)... Benit soit

11. 17..., ecen Ene etchea orationetaco etche DEITHUREN *dela* natione gucietan? ..., Ma maison sera appelee Maison d'oraison par toutes nations? (L. traduit « dans toutes nations. »)

11. 23... EGUINEN *dela*, ... que... se fera :

12. 32. ..., ecen Iaincobat DELA..., qu'il est vn Dieu,

1. A remarquer ce génitif datival. Ils ne pouvaient pas acheter leurs propres pains. Ils devaient les acheter pour les posséder, *pour eux*, ἑαυτοῖς, *non suos sed sibi panes*. L. ne traduit pas *des pains* mais *pain*.

12. 33. Eta haren ONHESTEA bihotz guciaz, ... : eta hurcoaren [1] ONHESTEA bere buruä beçala, guehiago DELA ecen ez holocausta eta sacrificio guciac. Et que, De l'aimer de tout le cœur, ... : &, Aimer son prochain comme soy mesme, est plus que tous les holocaustes & sacrifices.

12. 35... ecen Christ Dauid-en seme DELA? ... que le Christ est le fils de Dauid ?

13. 28... ecen vdä HURBIL *dela*. ... que l'esté est prochain.

14 Sommaire 62 *Hura DELA Christ berac AITHORTZEN. 62 Se confesse le Christ.*

14. 62. ., eta ETHORTEN *dela* ceruco hodeyetan. ..., & venant és nuees du ciel.

15. Sommaire 2 *Iudüén regue DELA AITHORTZEN. 2 Se confesse Roy des Iuifs.*

16. 7..., ecen çuen aitzinean IOAITEN *dela* Galileara : (H. a mis Ga à la fin d'une ligne)... qu'il s'en va deuant vous en Galilee :

DEN. 18. I. q. *da* avec *n* rel : & conj :

1. Sommaire 13 *eta TENTATUiçan den* ondoan, ... *13 & tenté. Anges.*

1. 2. SCRIBATUA *den* beçala Prophètetan, ... Ainsi qu'il est escrit és Prophetes,

4. 32. Baina EREIN *den* ondoan, Mais apres estre semé,

5. 23. ... eta VICI *den*. (On sous-entend çät par extension de *dadinçät*)..., & qu'elle viue.

1. De *hur* = près. Cf : *hur-bil* (= prochain), *hur-ren* (= de près, presque).

7. 6. ..., SCRIBATUA DEN beçala, ...: comme il est escrit,

7. 11..., Eneganic IÇANEN *den* corbana (Hautin a mis *içanen den*. Le *n* est le relatif *qui*.)..., *Tout* corban (...) *qui sera fait* de par moy,

9. 12...: eta SCRIBATUA *den* beçala guiçonaren Semeaz, ... & *faut*, comme il est escrit du Fils de l'homme,

9. 13. ..., SCRIBATUA *den* beçala. ...) comme il est escrit de luy.

10. Sommaire 33 *Christec aitzinetic DECLARATZEN nola HIL BEHAR den : 33 Il predit sa mort.*

10. 24. ., cein gaitz DEN... qu'il est difficile

11. 2... çuen aurkàn DEN burgura : (*n* rel = *qui*) ... en ce village qui est vis à vis de vous,

12. 26. Eta hiléz DEN becembatean. Et quant aux morts,

13. 4. ..., eta cer signo IÇANEN *den* (H. a mis *içanen den*)..., & quel *sera* le signe

13. 35... noiz etcheco iauna ETHORRIREN *den*, arratsean, ala gauherditan, ala oillaritean, ala[1] goicean : (H. a mis etzcheco)... quand le seigneur de la maison viendra, au soir, ou à minuict, ou à l'heure que le coq chante, ou au matin :

1. De *goi* = *en haut* on a formé *goice*, *goitze* = *ascension*, *action de se lever*, en parlant du soleil. Il est curieux que les Basques n'ont que ce mot pour signifier *de bonne heure*. Pour traduire « couché de bonne heure ce soir » ils disent *etzan* (ou *etzin*) *goiz gau hunetan*, littéralement « couché lever cette nuit ! » *Early to-night* is rendered *morning to-night*. A Dutchman will ask as the sun is rising « how late is it? » He merely means *quelle heure est-il?*

14. 21. ... harçaz SCRIBATU *den* beçala : ... comme il est escrit de luy :

14. 32.... Gethsemane DEITZEN *den* leku batetara[1] : (*n* rel : nom :) ... en vn lieu nommé Gethsemané :

15. 42. (H. a mis 24) ... (ceren Sabbathoaren aitzinetic DEN preparationeco... (*n* rel : nom :)... (d'autant qu'il... de la preparation, qui est deuant le Sabbath,)

DENA. 7. I. q. *den*, *n* rel : nom : décl : nomin : & accusatif. (*na* = *celle* ou *celui qui.*)

1. 7... ni baino borthitzago DENA ene ondoan, ..., Celuy qui est plus fort que moy, ... apres moy,

7. 20..., Guiçonaganic ILKITEN *dena*..., La chose qui sort de l'homme,

11. 9... Iaunaren icenean ETHORTEN *dena*. ... celuy qui vient au nom du Seigneur.

11. 10... gure aita Dauid-en resuma Iaunaren icenean ETHORTEN *dena:* ... le regne de nostre pere Dauid, Lequel vient au nom du Seigneur :

13. 14..., Daniel Prophetáz ERRAN *içan dena*, ... (qui est dite par Daniel le Prophete)

14. 24..., anhitzengatic ISSURTEN[2] *dena*. ..., qui est espandu pour plusieurs.

1. On voit que *eta* dans ce mot n'est pas pluriel mais simplement euphonique. On peut dire *bat*-(e)-*ra*, comme on dit *ur*-(e)-*ra* sous *dic*. Mais en *burguëtara* (sous *deneco*), *eta* est la seule preuve de la pluralité du mot. Est-ce que Frai Bartolomé et Larramendi n'ont pas usité *Euskalerrietaco*, *Euskalerrietan* pour traduire Pays Basque au singulier ?

2. Peut-être *iturri* = *fontaine, source,* vient-il de la racine *issur*.

16. 16... eta BATHEYATUREN *dena* SALUATUREN *da*. (H. a mis salua à la fin de la ligne)... Qui... & sera baptizé, sera sauué :

DENAC. 1. I. q. *den*, *n* rel: décl : nom : actif gouvernant eztrauzquiçue (*nac* = *celui qui*).

11. 26...: çuen Aita ceruëtan DENAC-ere..., vostre pere qui est és cieux

DENAREN. 1. C'est le génitif de *dena*, dépendant de *bilha*. (*naren* = *de celui qui*)

16. 6...: Iesus Nazareth CRUCIFICATU *içan denaren*... Iesus Nazarien qui a esté crucifié :

DENAZ. 1. I. q. *dena*, au médiatif (*naz* = *de illà quæ*, *au sujet de celle qui*.)

5 sommaire 39 *lo datzala* ERRAITEN *IIIL denaz*. 39 *Dormir pour mourir*.

DENECO. 1. I. q. *den*, *n* rel : avec *e* euph : devant *co* génitival. (*neco* = *de* [*celle*] *qui*).

8. 17... Philipperen Caesarea DEITZEN *deneco* burguëtara: (L'original porte *deitzen deneco*)... aux villages de Cesaree *dite* de Philippe :

DENEZ, 2. I. q. *den*, *n* çonj: décl: médiatif indéfini (*nez* = *sur la question si ; about if ; de si*.)

12. sommaire 14 *Tributa PAGATZECO denez*. 14 *Du tribut*. (Literally: *about-wheher-is to-be-paid tribute*.)

15. 36... eya ETHORRIREN *denez* Elias horren KENCERA.... si Elie viendra pour l'oster. (Il n'y a pas d'*ou non* après *oster*. Voyez *çuenez*.)

Iturri se prononce *ichurri* à Irun. *Issur* dérive-t-il, comme le Français *sourdre* du latin *surgere*, *surrigere* ? On a *chourre* en Béarnais.

DENIC. 1. I. q. *den*, auxil: *n* rel: décl: partitif indéterminé participial qualifiant le nominatif. (*nic* = *de ce qui, rien qui.*)

7. 15..., hura baithan SARTZEN *denic*,... *de ce* qui entre en luy

DENO. 1. I. q. *den* v. s. *n* rel: décl: duratif. (*no* = *pendant le temps que.*)

2. 19... EZCONDUA hequin DENO ?... pendant que le marié est auec eux?

ba DERRÓ. 1. Ind: prés: s. 3e. r. s. r. i. s. v. i. a, *erran* avec *ba* conditionnel.

7. 11..., Baldin norbeitec aitari edo amari baDERRÓ,... Si aucun dit à son père ou à sa mère,

DIABILTZAC. 1. Ind. prés: pl: 3e adr: masc: v. i. int: *ebil*: aux:

1. 37..., Guciac hire BILHA DIABILTZAC..., Ils te cerchent tous.

ba DIACVSQVIAT. 1. Ind: prés: s. 1e r. pl: adr: masc: v. i. tr: *ikus*.

8. 24..., BaDIACUSQUIAT guiçonac,..., Ie voy des hommes:

DIAGV. 2. Ind: prés: s. 1e s. adr: masc: aux: act:

9. 38..., Magistruá, IKUSSI *diagu* cembeit...: eta DEBETATU [1] *diagu* hura,..., Maistre, nous auons veu quelqu'vn...; & l'auons empesché.

DIARIOC. 1. Ind: prés: s. 3e r. i. s. adr: masc: v. i. pass: *iario*.

9. 18...: eta orduan haguna DIARIOC,...: adonc il escume,

1. En Biscaien *debekatu*. Faut-il y voir le latin *deprecari* ou *decitare* ?

DIAT. 6. Ind. prés: s. 1e r. s. adr: masc: verbe poss: & aux : act:

1. 2..., Huná, nic IGORTEN *diat* neure mandataria hire beguitharte aitzinean,..., Voici i'enuoye mon messager devant ta face,

1. 41..., NAHI *diat*,..., Ie le veux,

5. 9..., Legio DIAT icen: (*diat* dans le texte)..., I'ay nom Legion :

6. 25..., NAHI *diat*..., Ie voudroye

9. 17..., EKARRI *diat* neure semea hiregana,..., ie t'ay amené mon fils

9. 24..., SINHESTEN *diat*,..., ie croy :

DIC. 6. Ind. prés. s. 3e r. s. adr: masc: aux: act:

9. 18..., ÇATHICATZEN *dic*..., eta garrascots bere hortzez EGUITEN *dic*,... le desrompt :..., & grince de ses dents :

9. 22. Eta anhitzetan sura EGOTZI *dic* eta vrera, Et souvent l'a ietté au feu & en l'eau,

10. 4..., Moysesec PERMETTITU *dic* separationeco letraren SCRIBATZERA, eta *emaztearen* UTZITERAO... Moyse a permis d'escrire la lettre de diuorce & de la delaisser. (Original permit.)

12. 31. Eta bigarrenac hura IRUDI *dic*, (H. a mis *dic*,) Et le second semblable *à celuy*, est (*irudi dic* a le même sens que *dirudi*.)

14. 70..., eta hire lengoageac IRUDI *dic*..... & ton langage s'accorde

DIÉ. 3. Ind : prés : pl : 3e r. s. adr : masc : aux : act :

7. 28... : badaric-ere chakurréc [1] IATEN dié,

1 M. l'abbé Chantre, Zubiburutarra, m'a dit à Larresoro que ce mot dérivait de *etcheko hora* = *Le matin de* (la) *maison*.

mahain azpian haourrén appurretaric....: car les chiens mangent sous la table des miettes des enfans.

9. 18..., eta ECIN EGUIN *dié*.... : Mais ils n'ont peu.

12. 23...? Ecen çazpiéc hura emazte UKAN *dié*. (On remarque *emazte* pour *emaztetzat*. Voyez ce dernier cas du mot chez P. d'Urte, *Etorkia*, c. 28, v. 2; 34, v. 8 etc :)... ? car les sept l'ont euë à femme.

DIEÇAÇVEDAN. 1. Ind. prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers : avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : aux : act :

15. 9... LARGA *dieçaçuedan* Iudüén Regueá?... que ie vous relasche ce Roy des Iuifs.

DIEÇADAN. 1. Subj : prés : s. 2e r. s. r. i. s. 1e pers : adr : masc : aux : act :

6. 25... orain bertan EMAN *dieçadán* platean Ioannes Baptistaren buruä... que tout à ceste heure tu me donnasses la teste de Iean Baptiste en vn plat. (Ce *dieçadán* ne diffère que par l'accent de *dieçadan*, St. Luc 16, 24, où la définition est identique si l'on change 2e en 3e.) L. traduit *en le* plat.

DIEÇON. 2. Subj : prés. s. 3e r. s. r. i. s. aux : act :

7. 12... harc deus guehiagoric EGUIN *dieçón* bere aitari edo bere amari :... de plus rien faire à son pere ou à sa mere.

12. 19..., eta EGUIN *dieçón* leinu bere anayeri....,

& suscitera lignee à son frere. (On remarque l'indéterminé *anayeri*, un frère quelconque de lui le *cembeit*. Il est plus expressif que *anaye bati*.)

DIETZAÇVEN. 1. Subj: prés: s. 3e r. pl: r. i. pl: 2e pers: aux: act:

11. 25...: çuen Aita ceruëtacoac-ere, çuey BARKA[1] *dietzaçuen* çuen faltác....., afin qu'aussi vostre Pere qui est és cieux vous remette vos fautes.

DIHARDVCAÇVE. 3. Ind: prés: pl: 2e r. s. v. i. tr: *iharduki*.

2. 8..., Cergatic horrelaco gaucez DIHARDUCAÇUE çuen bihotzetan. (H. a omis le ?)..., Pourquoy disputez-vous de telles choses en vos cœurs ?

8. 17..., Cer DIHARDUCAÇUE,..., Pourquoy tenez-vous propos...?

9. 16..., Cer DIHARDUCAÇUE çuen artean ? (H. a mis di à la fin de la ligne)..., Que débatez-vous auec eux ? (L. traduit « au milieu de vous. »)

DIHOAC. 1. Ind: prés: s. 3e adr: masc: verbe neutre irr. *ioan*, aux:

9. 18..., eta EYARTHU (cf. *viene desecandose* en Castillan) *dihoac* : ... : & desseche :

DIO. 8. Ind: prés : s. 3e r. s. v. i. actif *erran*.

3. 34..., DIO, Huná ene ama, eta ene anayeac. ... : il dit, Voici ma mere & mes freres.

6. 16, Bada *hori* ENÇUNIC Herodesec DIO,... Quand donc Herode eut ouy cela, il dit,

1. Du latin *parcere*, sous l'influence de *parcatum* ?

9. 39. Eta Iesusec DIO, Et Jesus dit,

10. 27. Baina hetarat BEHATURIC Iesusec DIO, Mais Iesus les regardant dit,

10. 29... DIO.... dit,

14. 6. Baina Iesusec DIO, Mais Iesus dit,

14. 18..., DIO Iesusec,..., Iesus dit,

14. 22..., eta DIO,..., & dit,

DIOC. 2. Ind: prés: s. 2e r. s. adr: masc: v. i. tr: *erran*.

5. 31..., eta DIOC,..., & tu dis,

15. 2..., Hic DIOC...., Tu le dis.

DIOÇUE. 2. Ind: pl: 2e r. s. v. i. act: *erran*.

7. 11. Baina çuec DIOÇUE, mais vous dites,

DIOÇUEN. 1. I. q. *dioçue* avec *n* rel: = *von dem*, *about whom*, *au sujet de qui*.

8, 29..., Eta çuec DIOÇUE ?..., Et vous qui dites-vous...?

14. 71... *çuec* DIOÇUEN guiçon' hori.... cest homme que vous dites.

DIOENA. 1. I. q. *dio* avec *n* rel: nom: décl: nom: intr:

15.28... Scriptura DIOENA,... l'Escriture qui dit, (Voyez *cedin*. La construction serait plus claire si l'on avait mis une virgule entre *scriptura* et *dioena* qui le qualifie. *Scriptura* n'est ni le sujet ni le régime de ce verbe.)

DIOITE. 4. Ind: pl: 3e r. s. v. i. a. *erran*.

6. 38... DIOITE, borz, eta bi arrain..., ils disent, Cinq, & deux poissons.

8. 27... DIOITE guiçonéc ? ..., Qui disent les hommes...?

9. 11..., Nola DIOITE Scribéc... ?..., Pourquoy disent les Scribes...?

12. 35..., Nola DIOITE Scribéc...?..., Comment disent les Scribes...?

DIOITELA. 2. I. q. *dioite* avec *la* participial.

10. 35..., DIOITELA, Magistruá,..., disans, Maistre,

13. 6... DIOITELA,..., disant,

DIONAN. 1. Ind: prés: s. 2e r. s. adr: fém: v. i. act: *erran.*

14. 68... hic cer DIONAN... que tu dis.

DIOSNAT. 1. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers: adr: fém: v. i. act. *erran.*

5. 41..., Nescatchá (hiri DIOSNAT)..., Fille (ie te di).

DIOSSAT. *(sic)* 1. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers: adr: masc: v. i. act: *erran.* M. Inchauspe m'a écrit le 11 sept. 1899 : « Ici il y a une faute d'impression. En cet endroit *je te dis* s'adresse à un homme. Il faut pour la forme masculine le *k* ou *c* dur à la place de *n* qui désigne la femme. Il faudrait donc *dioscat* au lieu de *diossat.* En Souletin, c'est *dioñat* et *dioiat.*

2. 11. Hiri DIOSSAT, Ie te di,

DIOSTE. 17. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. pl: v. i. act: *erran.*

1. 38. Orduan DIOSTE,... (Il. a omis la virgule) Adonc il leur dit,

2. 17. Eta *haur* ENÇUNIC Iesusec DIOSTE, Et Iesus ayant ouy *cela*, leur dit,

3. 4. Guero DIOSTE, Puis il leur dit,

5. 39. Eta SARTHURIC DIOSTE, Puis estans entré dedans leur dit, (L'original porte *lur*)
6. 38 Eta harc DIOSTE. Et il leur dit,
7. 18. Eta DIOSTE, Et il leur dit,
8. 29. Orduan harc DIOSTE, Adonc il leur dit,
10.23.Orduan inguru BEHATURIC Iesusec DIOSTE bere discipuluey, Alors Iesus ayant regardé à l'entour, dit à ses disciples,
10. 42. Baina Iesusec hec beregana DEITHURIC DIOSTE, (H. a omis la virgule.) Mais Iesus les appellant à soy, leur dit
11. 33... DIOSTE,... leur dit,
12. 16...: orduan DIOSTE.... adonc il leur dit,
14. 24. Eta DIOSTE. Et leur dit,
14. 27. Orduan DIOSTE Iesusec, Adonc Iesus leur dit,
14. 32...: eta DIOSTE bere discipuluey,...: lors il dit à ses disciples,
14. 34. Eta DIOSTE, Et leur dit,
14. 41..., eta DIOSTE, ..., & leur dit,
16. 6. Baina harc DIOSTE, Mais il leur dit,

CORRIGENDA DANS LE TOME XXXII

DE LA « REVUE DE LINGUISTIQUE »

p. 315. l. 13 lisez Prophetetaric l. 21 eneganic.
p. 316. l. 21 ajoutez (H. a mis sacri à la fin de la ligne.)
p. 318. dans la note: après apprécié? ajoutez: « ou bien vient-il du latin *ĕlĕgia, ĕlĕgea* par rotacisme du *l.* ? »
p. 320. l. 1. lisez DABILTZALA l. 8 lisez Ind: futur pl: (prés fuit *mea* calamitas.) l. 10 l. bothererequin.
p. 321. l. 16 l. DADINÇAT. l. 18 candelerean.
p. 322 l'original n'a-t-il pas escunean?
p. 323 l. 7 après *omise* ajouter « Il faut l'insérer ainsi 1052..., eure fedeac SALUATU *au*.
..., ta foy t'a sauue. » (Ces citations appartiennent au Tome 31 p. 131.)
l. 16 ERI.
p. 324 l. 2 l. 18; l. 3 l. 20; l. 4 l. 27, l. 7 liser CEQVIZTEN l. 10 l. *que*) l. 18 l. 19 l. 22. l. 19 liser.
p. 325 l. 2 *ciecén*, l. 13 *cieçón*,..., l. 17 biffez 52.
p. 326 l. 5 *néc* l. 8 après 6 insérez « d'en bas »; l. 3 d'en bas CITVAN.
p. 327 l. 22 liser *and*. Après impregnable ajouter *The Irish Times* of Nov: 30 1897 dit « This done

and the word « Strike » will once and for all disappear from the Irish railway dictionary ». *The Daily Chronicle* of July 2, 1897 dit « the operation over, *and*, lo, the wrong tooth had come out. »

p. 328 l. 2 lisez pas l. 4 lisez Ici.

Tome 31, p. 136, ajouter à la note « En *Molestias de el Trato Humano* por el P. D. J. C. de Oloriz (Madrid 1745) se lee *de donde infirio mi dulcissimo Bernardo, que no era hombre el hombre que no era bueno.* »

p. 329 l. 19 après *the* insérez « conversion of *gñ* into *ñ* and the ». l. 4 d'en bas ahalqeric.

p. 330 l. 4 d'en bas hireqiñ l. 3 cabaltas — l. 5 çüën l. 26 ajoutez p. 56, v. 40 read aitçiñean p. 331 l. 1 lisez p. 61, v. 4 read içarrac (dans l'édition d'Oxford on n'a pas signalé l'omission du c) l. 2 iaqiteco l. 9 hirira,

Ajoutez à cette liste de corrections : p. 62, v. 7 çuen, ene p. 90, v. 1 bortitçari, v. 8 haritç p. 91, v. 14 çhuçhen — p. 99, v. 13 iaqi — p. 102, v. 10 arren : p. 104, v. 12 çioen : p. 121, v. 13 çai — p. 124, v. 11 Gerszon.

BIBLIOGRAPHIE

*Kuru*kh *Grammar*, by Rev. F. Hahn. *Calcutta*, Bengal Secretariat Press, 1900, in-8 carré, de (ij)-xi-109 p.

Je dois ce précieux ouvrage à l'amabilité de M. le Lieutenant-Gouverneur du Bengale que je remercie bien vivement ici. C'est là une publication d'une utilité incontestable et d'un mérite réel. L'auteur a suivi d'excellents modèles et le tableau qu'il nous présente est complet. Je n'y relèverais que deux défauts qui se ramènent d'ailleurs à un seul, l'inexpérience méthodique. M. Hahn n'avait pas à essayer de démontrer le dravidisme du *kuru*kh qui apparaît évident à toutes les pages de la grammaire ; d'autre part, pourquoi semble-t-il admettre comme sérieuse une théorie proposée il y a fort longtemps déjà par Caldwell, qui fait des langues dravidiennes un rameau de la famille « scythe »? Nous savons que le scythe était une branche secondaire, probablement éranienne, de l'indo-européen ; quant au dravidien, c'est du dravidien et rien de plus.

Le *kuru*kh (nom qui paraît signifier « le crieur, le parleur, l'homme ») était désigné naguère encore sous l'appellation de *uraon* ou *uraun* ; mais ce n'est là

sans doute que le nom d'une tribu, tandis que les gens du pays s'appellent eux-mêmes *Kuru*kh. Il est parlé par plus d'un demi-million d'hommes, et principalement dans les districts de Lohardagâ, de Palâmâu, de Si*m*ghbhûm et de Ga*m*gpur du Chôṭânâgpur. Une « introduction » à son étude avait été publiée en 1874 par le Rev. O. Flex[1]; mais, outre qu'elle est aujourd'hui épuisée, elle était devenue manifestement insuffisante.

Le *kuru*kh est une langue mixte au plus haut degré; son vocabulaire est plein de mots mundâris et de mots hindis. Sa grammaire même a adopté des tournures et des formules hindies (par exemple la composition verbale avec *lagnâ* « commencer »). Mais il est impossible de ne pas y reconnaître au premier examen, un idiome dravidien; du reste, les *Kuru*khs affirment qu'ils sont originaires du pays canara. Jetons sur leur langage un coup d'œil rapide.

Bien entendu, il n'y a pas d'alphabet: les quelques textes qui ont été publiés ont été écrits en latin ou en hindî. Mais on aurait à représenter les sons ou les bruits suivants : *a*, *â*; *i*, *î*; *u*, *û*; *e*, *ê*; *o*, *ô*; *âi*, *âu*; kh (خ arabe); k, kh, g, gh; c, ch; j, jh; *ṭ*, *ṭh*, *ḍ*, *ḍh*; *t*, *th*, *d*, *dh*; *p*, *ph*, *b*, *bh*; *n* gutt., palat., cérébral, dental et *m*; *y*, *r*, *l*, *ṛ*, *ṛh*; *h*, *f*; enfin, il y a les voyelles

1. *Introduction to the Uraun language*, by the rev. Oscar Flex. *Calcuta*, 1874, in-8°, (ij)-55 p.; excellent livre, avec deux pages de textes et un vocabulaire qui occupe plus de vingt pages.

nasales *ã*, *ẽ*, *õ*. Plusieurs de ces sons, *f* et *kh* notamment, ne sont certainement pas primitifs. La phonétique ne paraît offrir qu'une intéressante particularité, la possibilité du hiatus entre deux voyelles de même nature : *Kukraanâ* « mettre un coussin sous la tête », *khêenâ* « mourir » (rac. drav. *çâ*, *kâ*).

Le genre n'existe à peu près pas ; l'indéfini est distingué du défini (*âl* « homme », *âlas* « l'homme »). Le pluriel est marqué par la terminaison *ar* ou par la composition avec des collectifs. Les suffixes casuels paraissent être *gahi* génitif, *gê* datif, *n* accusatif, *tì* abl. et instr., *nu* locatif. Les pronoms personnels sont : *ên*, *êm*, *nìn*, *nîm*, *tân*, *tâm* ; les démonstratifs : *âs*, *âd*, *âr* ; *ìs*, *ìd*, *ìr* ; *hûs*, *hûd*, *hûr* ; les interrogatifs *nê* et *êkâ*, *endr*.

Le verbe a deux formes parallèles, une masculine et une féminine, dont les caractéristiques sont difficiles à reconnaître : le féminin est probablement un adoucissement, un affaiblissement du masculin. Les caractéristiques des temps sont *da* ou *na* pour le présent, *ka* (*ca*, *cko*, *jka*) ou *â*, *yâ*, *çâ*, *jâ* pour le passé ; *o* pour le futur. On peut signaler quelques voix dérivées : *intensif* par *âl* intercalé, passif par *r*, *causatif* par *tâa*. On forme des temps composés avec les auxiliaires hindîs *lag* « commencé » et *bêe* « être ».

Les *Kurukhs* n'ont que quatre noms de nombre originaux, tous les autres étant hindîs : *oṇd* et *ort*, *eṇd* et *irb*, *mûnd* et *nub*, *nâkh* et *naib* ; « premier » se dit

mundtâ. Le mot *kûri* « vingt » sert pour quarante, soixante, etc., en le faisant précéder ou suivre de *end*, *mûnd*, *nâkh*.

Les noms peuvent être conjugués : *ên kôhan* « je suis grand », *nin kôhai* « tu es grand », *êm kôhum* « nous sommes grands », etc.

Parmi les noms de parenté, il faut signaler les variations suivantes qui marquent bien le dravidisme du *kurukh*: *embas* « mon père », *nimbas* « ton père ». *tambas* « son père », *nambas* « notre (exclusif de 3e pers.) père », etc.

Il semblerait, à en juger par un examen rapide, que les verbes ont été encore plus empruntés par les *Kurukhs* que les noms.

Parmi les substantifs originaux les plus importants, M. Hahn cite *dharmê*, féminin, qui est le nom de l'esprit suprême et dont les Chrétiens ont fait le masculin *dharmês* « Dieu ». M. Hahn affirme que ce mot ne saurait être hindi, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais que c'est un mot purement « scythe » et qu'il signifie « faiseur » ou « créateur ». Je ne suis pas bien convaincu que les *Kurukhs* aient jamais eu d'eux-mêmes l'idée d'un dieu créateur, et je ne trouve pas si mauvaise l'origine hindie du mot *dharmê*. Peut-être est-ce un simple écho du *dharma* bouddhiste, et peut-être l'émigration des *Kurukhs* du carnatique vers le Nord se rattache-t-elle aux persécutions dont les Bouddhistes ont été victimes dans le sud de l'Inde

il y a sept ou huit siècles. La question se poserait d'ailleurs pour le *kurukh* comme pour les autres idiomes dravidiens incultes : sont-ce-là des types linguistiques dégénérés, ou avons-nous au contraire affaire à des restes épars de la tribu primitive unique ?

Julien VINSON.

Jesusen companiako aita Sebastian MENDIBURUC euskaraz erakusten duen Jesusen Bihotzaren devocioa. *S. Sébastien*, impr. A. del Pozo, 1900, pet. in-8, 472 p.

La tradition au pays basque : Ethnographie, Folklore, Art populaire, Histoire, Hagiographie. *Paris*, 32, rue Visconti, 1899, gr. in-8° de (v)-599 p. et fig.

Je prépare en ce moment une revue générale des principales publications relatives à la langue basque qui ont paru depuis une dizaine d'années ; aussi avais-je l'intention de ne *reviewer* aucun des ouvrages de ce genre qui ont été récemment publiés ; et si je fais aujourd'hui une exception, c'est par suite de circonstances toutes particulières.

D'abord, M. E.-S. Dodgson m'a demandé d'annoncer sa réimpression du livre estimé du P. Sébastien de Mendiburu ; cette réimpression est faite page pour page et ligne pour ligne, avec une fidélité et une exactitude suffisantes, quoique M. Dodgson ait cru devoir corriger les fautes de l'original et même y faire

quelques petites autres modifications. Il n'a conservé ni les *s* longs, ni les autres habitudes typographiques de l'époque; je lui reprocherais volontiers d'avoir changé la pagination, en comprenant dans le chiffrage les pages préliminaires; il en résulte que la p. 33 de la nouvelle édition par exemple correspond à la p. 55 de la première, et ceci est d'autant plus surprenant qu'on a conservé, outre les réclames, les anciennes signatures qui ne correspondent plus à rien. L'éditeur a eu la patience de dresser un *index* de toutes les formes verbales du texte, travail intéressant et utile.

L'édition réimprimée est celle de 1747, la première. Elle est certainement moins rare que le croit M. Dodgson, car j'en ai vu, pour ma part, un certain nombre d'exemplaires. Il n'est pas exact, au surplus, de dire que c'est là le premier livre basque guipuzcoan imprimé connu, car il en a paru avant lui au moins trois dans le même dialecte, le catéchisme d'Astete traduit par Irazusta en 1742, le catéchisme de Villafranca en 1713, et le petit catéchisme réimprimé à Mexico en 1699.

L'autre volume dont je voudrais parler sommairement aujourd'hui nécessiterait une discussion détaillée et un long article, mais je ne me propose d'y relever pour le moment que deux ou trois choses qui me sont personnelles : il y a des affirmations contre lesquelles on ne saurait trop protester. Ce volume de la *Tradition* a été malheureusement l'œuvre d'une coterie, cléricale

et anti-républicaine, qui se groupait autour de feu M. le Dr Goyeneche, maire de Saint-Jean-de-Luz. Il en résulte que les collaborateurs ont été choisis sous l'inspiration d'un pensée préconçue et que,si plusieurs des mémoires qui composent ce volume sont bons et intéressants, d'autres sont médiocres et incomplets. La plupart des auteurs de ces mémoires paraissent ignorer mon nom et mes travaux[1]; mais au moins ceux-là ne m'attribuent-ils pas des opinions ou des affirmations qui ne sont en aucune façon les miennes, comme on le fait dans un article sur la langue basque, écrit en espagnol par M. A. Campion de Pampelune et traduit en français par M. Victor Duhart.

Cet article, qui occupe les p. 413 à 459, commence par me prêter un « aveu » que je n'ai jamais fait et qui serait une simple niaiserie. Suivant M. Campion ou son traducteur, la vérité m'aurait arraché ce témoignage : « En comparant le basque au latin, au grec, au français et aux autres langues analogues, l'écrivain reste frappé d'admiration, et il lui semble contempler un géant superbe à côté d'un nain difforme ». Je voudrais bien que l'on me dise où et quand j'aurais écrit une pareille sottise, ou que l'on me cite la phrase sortie de ma plume qu'on a cru pouvoir interpréter ainsi. Comparer le basque à un géant superbe et le grec à un nain difforme, ce serait aussi extravagant

1. Je suis en bonne compagnie d'ailleurs, car je n'ai pas trouvé dans ce livre le nom de M. Schuchardt.

que si l'on rapprochait une ébauche d'étudiant de la Vénus de Milo. Mais M. Campion, qui est un linguiste d'occasion, qui ne paraît avoir étudié que le basque et les langues classiques, et dont par conséquent je conteste d'une façon absolue la compétence en la matière, paraît persuadé que je suis un ennemi du basque et des Basques, et cela, parce que j'ai dit leurs vérités à des ignorants ridiculement enthousiastes, parce que j'ai montré que le basque était une langue comme une autre, parce que j'ai affirmé que ce remarquable reste des vieux âges correspond manifestement à une mentalité inférieure et à une période primitive de l'humanité. Je ne m'offense point de ces susceptibilités puériles : la science n'a rien à faire avec ces critiques sans méthode, et la vérité suit son cours sans s'inquiéter de ces savants de pacotille, de ces rhéteurs grisés du bruit de leurs paroles, de ces prétentieux abstracteurs de quintessence. Ils seront depuis longtemps tombés dans le plus profond oubli, quand les linguistes de l'avenir s'appuieront encore sur nos travaux pour étudier le basque alors disparu et pour lui assigner sa place définitive dans la série générale des langues.

Julien VINSON.

P.-S. — M. Dodgson signale les *corrigenda* suivants dans sa réimpression du Mendiburu :

p. 147, l. 25, izan oi

p. 265, l. 15, maitea
p. 454, l. 27, zitzan 208, 332
l. 29 (supprimez) zitzan, 208
p. 468, l. 15 à vos
p. 469, l. 16, tas
p. 471, l. 6, *Devocionea.*

VARIA

Signes et proverbes mèxicains

Au Mexique, on parle des langues diverses; mais au-dessus des différents dialectes indiens et de l'espagnol, il y a un autre langage, dont se servent toutes les classes de la population et qui est compris par elles d'une manière uniforme : c'est celui des signes.

Les Mexicains le tiennent pour le plus expressif, le plus clair des langages. Leur œil et leur main sont, il est vrai, d'une éloquence incroyable. Si l'on n'a pas eu l'occasion d'observer des Mexicains causant entre eux au moyen de signes, on ne saurait se faire une idée de la mobilité infinie de leurs gestes et de la profusion de nuances diverses qu'ils savent donner à des signes que le regard de l'étranger saisit à peine, tellement ces signes, ces gestes, sont rapides et fugaces. Toutefois, il y a certains gestes qui ont une signification fixe et qui sont compris, sans erreur possible, par tous les habitants du vaste territoire qui s'étend du Texas au Guatemala.

Redresser tout le corps en haussant les épaules, en écartant les sourcils, en arondissant les lèvres, en montrant la paume des mains, signifie, selon l'expression du regard : « Je ne sais pas », ou bien : « Je m'en moque », ou même, d'une façon respectueuse : « Réellement, monsieur, je n'en sais rien ».

Quand on passe l'index rapidement de droite à gauche devant la figure, cela veut dire : « N'en parlons plus! » ou simplement : « Non! »

Diriger la main droite lentement et la paume ouverte vers une autre personne, c'est dire à celle-ci : « Attendez un instant, je vous rejoindrai ».

Porter l'index vers la tempe en lui imprimant un mouvement tournoyant comme à une vrille, c'est dire : « Cet homme est ivre ».

Mille autres signes se succèdent ainsi sans trêve; et la pensée qu'ils traduisent est en soi plus clairement comprise que si elle avait été exprimée en langage parlé.

Les Mexicains parlent aussi très souvent en paraboles, ou plutôt au moyen de proverbes, lesquels abondent chez eux, proverbes qu'on ne retrouve guère ailleurs.

Ainsi, il nous souvient d'un jeune Mexicain de Puebla qui avait accompagné de fort jolies parentes à la gare du chemin de fer. Les señoritas, au moment du départ, s'embrassaient et échangeaient entre elles d'innombrables baisers. Notre ami, debout devant la portière du wagon, les regardait, non sans émoi. Doucement, il leur dit : « Señoritas, il ne faut point semer son or devant le pauvre ». Pouvait-il mieux dire ce qu'il éprouvait, ou ce qu'il désirait?

Voici encore quelques proverbes dont le Mexicain se sert volontiers :

« Derrière la Croix, se tient le diable ».

« Aucune parole ne blesse, si on ne la croit pas blessante ».

« Bonne chance et bon vent ne durent pas longtemps ».

« Si la pilule n'était pas amère, elle ne serait pas dorée ».

« Un chat ganté n'attrappe pas de souris ».

« Bouche bien close défie la lime ».

« Quand on a traversé la rivière houleuse, on oublie le saint qu'on avait invoqué ».

« Aucun mal ne dure plus de cent ans ».

(*Le Temps* du 21 janvier 1900).

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-TROISIÈME

15 OCTOBRE 1900

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-EDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1900

SOMMAIRE DU N° 4

Pages

Congrès international des études basques..... 297
Le langage Martien par V. Henry..... 317
Varia. Jeu d'esprit anglais..... 380
L'accent natal..... 380
Galimatias spirite..... 381
L'argot militaire allemand..... 381

BIBLIOGRAPHIE

André Lefèvre. — *La Grèce antique*..... 372
A. Gentil. — *Trad. des Géorgiques*..... 374
Tacite. — *De Oratoribus*..... 376
F. Chapiteau. — *Au pays de l'esclavage*..... 376
L'abbé Roussel. — *Légendes morales de l'Inde*..... 377
Kuhn's Zeitschrift..... 378
Publications de la société Finno-Ougrienne..... 378

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

ÉTUDES BASQUES

Le Congrès s'est ouvert le dimanche 2 septembre, à quatre heures de l'après-midi, dans la salle E du palais des Congrès de l'Exposition Universelle. M. Julien Vinson, président du Congrès, a ouvert les travaux et prononcé le discours suivant qui a été accueilli par des applaudissements unanimes :

« MESDAMES, MESSIEURS,

» En me confiant la présidence de cette assemblée, la Commission d'organisation du Congrès international des Études basques m'a fait un très grand honneur, dont j'ai été profondément touché et dont je la remercie cordialement ; mais elle m'imposait en même temps la tâche agréable de vous souhaiter la bienvenue. Je m'en acquitte avec joie, heureux de voir un nombre aussi considérable d'hommes éminents accourir à notre appel, pour examiner avec nous l'état actuel des études basques. Peut-être eût-il été convenable de vous saluer dans le vieil idiome pyrénéen, mais j'aurais craint que plusieurs d'entre vous, dont les travaux sont plutôt historiques que linguistiques, n'en eussent éprouvé quelque ennui, et je me suis rappelé que le français est encore, malgré tout, la langue internationale par excellence

et qu'elle demeurera, en dépit de tous les *volapuks* fantaisistes, la plus claire et la plus précise de toutes.

» Je disais tout à l'heure que nous avions principalement à nous rendre compte de l'état actuel des études basques ; nous n'avons, en effet, ni à proposer des théories, ni à choisir entre des systèmes, ni à dogmatiser *ex cathedra;* nous avons seulement à constater une situation, à prendre note des faits acquis, à préparer les voies aux travaux de l'avenir. On s'étonnera peut-être, dans un certain milieu, que les études basques, qui semblent un si minime détail dans l'ensemble des connaissances humaines, aient été jugées dignes d'être discutées dans un Congrès international ; c'est que ces études sont au contraire d'une importance capitale dans l'histoire générale de l'humanité. Les Basques nous apparaissent, dans l'immense océan des races aryennes, parmi le flot formidable de l'indo-européisme, comme une précieuse épave, comme un îlot isolé, comme une oasis inattendue.

» Nous ne savons rien, ou presque rien, de l'origine de l'homme. Tout au plus pouvons-nous concevoir que, résultat d'une évolution physiologique dont la durée est incalculable, il s'est distingué par la parole des autres êtres organisés : le langage articulé est la vraie caractéristique de l'homme. Mais déjà se posent de redoutables problèmes : Où l'homme a-t-il apparu pour la première fois ? Y a-t-il eu un seul centre de production ou plusieurs ? A quel degré se différencient les diverses races humaines, au point de vue physique et au point de vue moral ? L'unité primitive, rêvée par certains mystiques, ne saurait plus se soutenir, mais étant donné l'évolution, le mélange, les accidents auxquels toutes les races ont été plus ou moins sujettes, comment se rendre compte, approximativement, de la situation primitive ?

» Vous savez mieux que moi que la race civilisatrice qui

domine actuellement dans le monde est issue d'une tribu de pasteurs, qui errait sur les plateaux de l'Asie Occidentale ou à l'extrémité orientale de l'Europe. Plusieurs rameaux s'en sont successivement détachés : les uns envahissant les régions orientales jusqu'aux montagnes derrière lesquelles a survécu ce qu'on a appelé la race jaune; les autres se répandant dans les plaines fertiles de l'Inde et chassant devant eux les Dravidiens et les autres autochtones qu'ils ont absorbés peu à peu ; d'autres, représentés historiquement par les Scythes, remontant jusqu'aux rivages glacés du Septentrion ; d'autres enfin, et les plus nombreux, s'avançant lentement et par effluves successives vers l'Ouest, pour ne s'arrêter qu'aux rivages de l'Océan : je ne parle ici que des temps antérieurs à l'histoire. Les premiers Aryens qui sont venus s'établir en Europe n'ont pas trouvé désertes et incultes les contrées où leur esprit d'aventure, où leurs besoins, où la concurrence vitale les amenaient. Les écrivains postérieurs nous ont transmis des noms de peuples ou de tribus, — Pélasges, Ausones, Sicanes, Ligures, Ibères, Aquitains et d'autres encore, — qui, sous le vague de ces appellations, correspondent à des faits réels. Il est donc vraisemblable qu'avant l'arrivée des Aryas, l'Europe était habitée, partiellement du moins, par plusieurs races différentes; ces races, comme je le croirais volontiers, étaient demeurées sédentaires et inertes sur leurs habitats originaux, ou, comme beaucoup d'ethnologistes le supposent, elles avaient effectué, de l'Occident vers l'Orient, des mouvements migratoires contraires à ceux des Aryas. Quoi qu'il en soit, nous avons quelque droit de regarder les Basques comme les descendants directs de ces Européens préhistoriques, ou plus exactement comme représentant aujourd'hui l'un des groupes de ces populations anciennes, je ne dis pas primitives parce qu'elles avaient eu peut-être elles-mêmes des

précurseurs : *vixere fortes ante Agamemnona*... Outre les noms que je viens de rappeler, ces peuplades plus ou moins barbares nous ont laissé des témoignages certains de leur existence : ces dessins et ces objets d'arts si curieux contemporains d'une flore et d'une faune qui n'existent plus, ces grottes, ces foyers, ces ossements, qui nous ont révélé sommairement les mœurs et les habitudes de nos vieux ancêtres. On peut affirmer qu'il y avait, aux premiers âges quaternaires, dans ce qui forme la France actuelle, des sauvages velus, au corps trapu, à la tête allongée, allant nus et armés de pierres grossièrement taillées, qui ont progressé physiquement et mentalement pendant que le climat ambiant se refroidissait de plus en plus; lorsque, enfin, un réchauffement climatérique eut encore changé les conditions de l'existence, apparurent des hommes à tête ronde apportant, avec eux, de l'Orient sans doute, des habitudes nouvelles, et notamment « le respect et l'ensevelissement des morts ». Les deux races, *brachycéphale* nouvelle et *dolichocéphale* ancienne, se mélangèrent et de nombreux métis prirent naissance : c'est de ces croisements que viennent en général les habitants actuels de la France.

» Mais, dans tout ceci, quelle part revient aux Basques ou plutôt à leurs ancêtres? Pour en avoir une idée, procédons scientifiquement, remontons du connu à l'inconnu. Je ne surprendrai personne en affirmant, une fois de plus, que deux choses seulement peuvent constituer, pour les Basques, des caractères ethnogéniques certains, leur type anthropologique et leur langage.

» Ce langage a été le plus longuement et le plus attentivement, je ne dis pas le mieux et le plus méthodiquement étudié. Je puis ajouter, sans m'exposer à être contredit par aucun de ceux qui m'écoutent, que les linguistes sont aujourd'hui d'accord sur les points suivants : l'*eskuara* est un

idiome agglutinant essentiellement différent des langues indo-européennes, analogue surtout aux parlers de l'Amérique, de l'Océanie, du nord de l'Asie, de l'Inde Méridionale, et se rapportant à un type bien connu qui correspond certainement à une mentalité spéciale. Le basque d'une part, le français ou l'espagnol de l'autre, indiquent incontestablement l'existence de deux races tout à fait différentes, d'origines diverses, la première plus rude, la seconde plus civilisée, quelque impropre que puisse être ce dernier mot. Nous jetterons tout à l'heure un coup d'œil rapide sur l'ensemble des études basques depuis les derniers siècles ; mais auparavant je dois vous rappeler l'état actuel des recherches purement anthropologiques qui ont été faites jusqu'ici sur les Euskariens.

» Commencées il n'y a pas encore un demi-siècle, ces recherches, auxquelles sont attachés les noms de Broca, des docteurs Velasco, Argelliès, Aranzadi, Collignon, — pour ne nommer que les principaux, — paraissent avoir abouti à un résultat au moins provisoirement acceptable, indiqué en ces termes, par le docteur G. Hervé dans l'une de ses dernières leçons de cette année à l'École d'anthropologie : « La race basque est *peut-être* issue d'une grande souche européenne, dite adriatique, dont l'histoire reste à faire, souche qui a pu avoir certains rapports lointains avec le groupe eurafricain, et dont les familles paraissent aujourd'hui disséminées en Europe, à l'état d'îlots plus ou moins confluents, depuis le 50e jusqu'au 42e ou 41e degré de latitude Nord, et depuis le 37e degré de longitude Est jusqu'au 5e degré de longitude Ouest. » Ainsi les Basques, tout en gardant leur originalité, ne seraient pas sans quelque affinité avec les Berbères et les Égyptiens antiques, et compteraient en outre des alliés parmi les Européens. Ils ne sont d'ailleurs ni mongoloïdes (Finnois, Lapons, etc.), ni ibériques (occupants du littoral méditerranéen); le type basque est spécial et se

présente comme formant une race européenne indépendante, caractérisée par une tête très allongée dans le sens vertical antéro-postérieur (sous-brachycéphalie allongée), une taille élevée, des yeux et des cheveux foncés, un front relativement étroit, renflé dans la ligne sus-auriculaire, un nez mince, un menton pointu, un thorax large aux épaules, un bassin droit et rétréci, des jambes grêles. Cette race s'est conservée surtout dans les cantons français du pays basque, où, suivant les recherches du docteur Collignon, elle forme 41 pour cent de la population totale, et principalement dans les trois cantons de Baigorry, d'Iholdy et de Hasparren, où la proportion atteint 55 pour cent, tandis qu'en Espagne elle arrive à peine aux douze centièmes du contingent.

» M. Collignon fait remarquer que les limites géographiques de ce type correspondent exactement à celles de la langue basque; mais il ne conclut point, comme on aurait pu s'y attendre, que l'*eskuara* est l'idiome propre à cette race. Il admettrait volontiers, au contraire, que les Basques ont reçu leur langue d'une population franchement ibère, et qu'ils l'ont emportée avec eux en France quand ils ont franchi les Pyrénées, à la fin du VIe siècle de notre ère. Je ne crois pas pourtant que les langues puissent passer aussi facilement et de toutes pièces d'une race à une autre. Je n'ignore certes pas que *langue* et *race* ne sont point exactement corrélatifs, que telle race a changé plusieurs fois de langue, que telle autre a vu les groupes qui la composent se diviser en plusieurs idiomes fort différents; mais je n'ignore pas non plus que certaines langues ont la vie dure et qu'elles sont extrêmement résistantes, témoin le malais ancien qui s'est répandu depuis les confins de l'Asie Orientale jusqu'à la grande île de Madagascar, à travers les espaces si peu habités de l'Océanie. J'estime aussi que le cas du basque, s'il avait entièrement supplanté la langue primitive des Basques, sans

laisser ailleurs quelque trace, serait bien extraordinaire, car l'organisme du basque est un de ceux qui doivent succomber dans la concurrence vitale. L'hypothèse de M. Collignon est fondée principalement sur le texte littéral des géographes de l'antiquité classique; mais qui nous expliquera la valeur exacte des appellations ethniques rapportées par ces vieux auteurs? Je doute beaucoup, pour ma part, qu'on puisse en faire la base d'une classification scientifique; la précision et l'exactitude de ces détails importants, mais accessoires aux faits eux-mêmes, sont toutes récentes dans les travaux historiques.

» C'est cependant sur ces textes discutables, sur ces vieilles dénominations commentées au hasard de l'imagination, d'une part, et sur des théories fantaisistes s'abritant derrière de naïves légendes religieuses, de l'autre, que s'est appuyée longtemps l'étude de la langue basque. Longtemps veut dire ici d'ailleurs seulement trois siècles, car l'*eskuara* n'a guère été remarqué qu'au milieu du XVIe siècle. Auparavant, quelques curieux en avaient cité des mots, mais les savants de cette époque sont les premiers qui s'en soient préoccupés : ils y ont vu assez naturellement le reste des vieux langages de la péninsule Ibérique. Jusqu'au commencement de ce siècle, tous les travaux dont le basque a été l'objet roulent sur les Cantabres, les Ibères, un des fils de Japhet Thubal, la tour de Babel et autres hypothèses aussi peu sérieuses, mais qui n'étaient même pas discutées.

» Le premier travail qui présente un caractère scientifique est la *Grammaire* de Fl. Lécluse, publiée à Toulouse en 1826. Il faut faire commencer à cette date ce que j'appellerais la période préparatoire de la linguistique basque, les époques précédentes formant la période empirique et romanesque, si j'ose m'exprimer ainsi. Cette période préparatoire s'étendrait, à mon avis, jusque vers 1850, c'est-à-dire jusqu'au moment

où le prince L.-Lucien Bonaparte entreprit, dans le pays basque, ses voyages d'études au cours desquels il releva tant de faits intéressants et d'où il a rapporté tant de documents précieux et d'un intérêt de premier ordre.

» Il ne m'appartient pas de passer ici en revue tous les écrits qui, depuis cinquante ans, ont eu la langue basque pour objet; tout au plus mentionnerais-je les notes, les études ou les mémoires de MM. Zavala, Lardizabal, Inchauspe, J. Duvoisin, P. Haristoy, A. Campion, R. de Azcue, J. Manterola, J.-B. Darricarrère et autres travailleurs locaux, ainsi que ceux de MM. Mahn, H. de Charencey, W. Webster, E.-S. Dodgson, Hannemann, Arno Grimm, Th. Linschmann, V. Stempf, Em. Hübner, Uhlenbeck, W.-J. van Eys, H. Schuchardt et les miens, parmi ceux des linguistes étrangers au pays basque. Pour être juste, il conviendrait de rappeler les noms de plusieurs précurseurs de mérite : Oihenart, Larramendi, P. d'Urte, S. Pouvreau, Astarloa, J.-A. Moguel, G. de Humboldt, Micoleta, Ant. d'Abbadie, Augustin Chaho, pour n'indiquer que les plus intéressants. Quant au résultat de tous ces travaux, on peut dire d'une manière générale que, dans l'état actuel de la science, le basque reste isolé avec sa vaste complexité grammaticale, sa phonétique simple et facile, et la pauvreté de son vocabulaire. Vous discuterez la question demain ou après-demain sans doute; mais il n'est personne aujourd'hui, même parmi les étymologistes les plus convaincus, qui oserait affirmer la parenté du basque avec une langue américaine, européenne, africaine ou asiatique déterminée.

» Parmi les ouvrages qui ont paru le plus récemment, permettez-moi d'en retenir cinq qui marquent, à mon avis, une étape et qui doivent, ce me semble, inaugurer un effort nouveau : les *Monumenta linguae ibericae* de M. Ém. Hübner, qui, réunissant tous les documents épigraphiques

originaux de l'Espagne, permettent de s'occuper avec quelque sûreté de la question ibérienne, mais où je ne trouve, quant à moi, rien que le basque puisse expliquer; — les *Études* de M. Schuchardt où s'est précisée la théorie nouvelle de la passivité du verbe basque et où certaines formes de la conjugaison sont rigoureusement analysées ; — le *Mémoire* de M. Uhlenbeck où, pour la première fois, depuis la publication du Dr Mahn, a été sérieusement présentée une théorie des racines ; — la *Grammaire* de Pierre d'Urte, publiée par mon honorable ami M. W. Webster, œuvre antiméthodique et désordonnée, s'il en fut, mais qui nous apprend bien des choses intéressantes, écrite dans les loisirs de l'exil par un ex-capucin de Saint-Jean-de-Luz, devenu « Ministre du Saint-Évangile », réfugié en Angleterre où il se maria deux fois, pensionné de Georges Ier; — enfin, une réimpression admirable, par les soins habiles de MM. Schuchardt et Linschmann, du *Nouveau Testament* de Liçarrague et de ses annexes, documents indispensables à l'étude historique du basque, œuvre de propagande religieuse, c'est-à-dire de division, à l'origine, qui est devenue pour les savants bascophiles de nos jours un centre de ralliement, le point de départ d'un travail pacifique et fécond.

» L'étude historique du basque, ai-je dit; mais elle embrasse un bien petit nombre d'années relativement surtout à l'âge avancé de l'*eskuara* ; elle est fort instructive cependant, ne servirait-elle qu'à rendre manifeste l'évolution, la marche progressive ou décadente de la langue. Elle montre que le basque, comme toutes les langues du monde, est un organisme qui naît, se développe, évolue, décroît et meurt. Elle confirme une fois de plus la véritable nature de la linguistique, qui est avant tout une science naturelle et qui doit employer uniquement la méthode des sciences naturelles, celle de l'observation et de l'expérience.

» Encore faut-il que les observations soient bien faites; c'est pourquoi ne nous préoccuperons-nous qu'à titre numérique, pour ainsi dire, d'une série de romans, de poèmes, de nouvelles, d'articles de journaux qui ont vu le jour depuis quelques années. Leurs auteurs les ont écrits à la hâte, sans aucun souci de la réalité concrète, sans prendre aucun renseignement, sans se documenter comme on dit dans le jargon de la presse quotidienne. Ce sont des ouvrages « littéraires », c'est-à-dire des compositions de rhétorique, banales et médiocres, quelquefois intéressantes néanmoins, mais qui ne sont pas assez souvent exemptes de prétention.

» Les noms que j'ai cités tout à l'heure sont loin de former la liste complète de toutes les personnes qui se sont intéressées aux choses basques; on m'excusera de ne pouvoir les rappeler toutes et d'avoir cité, un peu au hasard, seulement les noms qui me revenaient à l'esprit. Laissez-moi, à cette occasion, envoyer un souvenir à ceux qui ne sont plus, aux vaillants travailleurs comme MM. J. Duvoisin, J. Manterola, Antoine d'Abbadie, le prince L.-L. Bonaparte, et tant d'autres que la mort inexorable nous a enlevés pendant ces dernières années, ainsi qu'aux collaborateurs discrets et aux amis dévoués qui m'ont aidé de leur expérience, qui m'ont encouragé de leurs conseils, et qui ont accueilli avec une bienveillance sympathique, il y a plus de trente ans déjà, mes premiers essais. Que de foyers vides où je ne pourrai plus m'asseoir! que de mains loyales qui ne serreront plus la mienne!

» Mais dans nos réunions, nous aurons à parler d'autre chose que de linguistique et d'anthropologie. Mœurs, coutumes, musique, danse, folk-lore, histoire, poésie, rien de ce qui touche aux Basques ne saurait vous être étranger. Vous ferez justice de cette légende de la couvade que rien ne confirme et qui a reçu quelque crédit seulement de la fantaisie rêveuse

d'un Chaho. Vous réduirez à leur juste valeur des suppositions analogues que vous expliquerez facilement par le caractère basque, heureux mélange de hautes qualités et de défauts remarquables. La première de ces qualités n'est-elle pas cette fierté ou plutôt cette dignité native qui aurait fait des Basques les premiers républicains du monde si leur mysticisme ne les avait trop souvent asservis au joug énervant du cléricalisme?

» Ce mysticisme, ce penchant au rêve, cet esprit aventureux, né sans doute de l'isolement prolongé dans les montagnes et sur la mer, s'est manifesté bien souvent par le rôle que les Basques ont joué dans l'histoire générale du monde: de bonne heure, ils se sont répandus dans les contrées environnantes; puis, on trouve beaucoup de noms basques parmi ceux des premiers explorateurs du globe: ils prétendent avoir découvert l'Amérique avant Christophe Colomb, et longtemps, hardis navigateurs, ils ont été presque les seuls pêcheurs qui se rendaient tous les ans à Terre-Neuve; aujourd'hui encore, ils vont en grand nombre chercher fortune au delà des mers. C'est d'eux que sortait le poète espagnol Ercilla qui a chanté la conquête du Chili où il avait combattu; c'était une Basquaise cette fameuse *monja alferez*, cette religieuse échappée de son couvent, qui sut dissimuler son sexe pendant de longues années au milieu des aventures de la vie militaire dans le Nouveau-Monde; c'étaient des Basques ces missionnaires illustres dont les Chinois admiraient la science astronomique, et tant d'autres personnages dont la liste serait trop longue à établir. Faut-il rappeler ces prêtres et ces femmes du Labourd que le farouche de Lancre, Basque lui-même d'origine, poursuivit et fit brûler impitoyablement comme sorciers au commencement du XVIIe siècle? L'un des produits plus intéressants de l'esprit basque n'est-il pas d'ailleurs, comme

l'a fait remarquer M. Webster, le jésuitisme, cette Société fondée par deux Basques, François Xavier (c'est-à-dire Etcheverry) et Ignace de Loyola, qui réunit à la discipline rigoureuse librement acceptée la ténacité dans le but à atteindre, la souplesse élégante dans les moyens, et l'idéalisme absolu des convictions?

» Vous traiterez toutes ces questions avec l'attention qu'elles méritent; il n'est que temps d'élucider le plus possible ces graves problèmes, car, quoi qu'on en dise, l'originalité du peuple basque va se perdant de plus en plus; sa langue même se modifie très sensiblement : depuis trente-cinq ans que j'ai commencé à l'étudier, j'ai pu constater qu'elle devient incorrecte et que son vocabulaire se charge de mots étrangers dans les cantons où elle était parlée le plus purement naguère. Dans un ou deux siècles sans doute, l'eskuara ne sera plus parlé que par quelques vieillards que la curiosité publique traitera avec une considération spéciale, comme cette Dorothée Pentreath qui, seule, en 1778, parlait encore le dialecte celtique des Cornouailles, ou peut-être même n'en restera-t-il plus que des lambeaux de phrases conservés par le hasard, comme ces idiomes de l'Amérique ou de l'Océanie dont de vieux perroquets répétaient seuls aux échos profonds des forêts vierges les sons oubliés depuis longtemps parmi les hommes.

» Nous n'avons pas cette crainte pourtant, car la science contemporaine met à notre disposition un merveilleux instrument dont la linguistique se prépare à tirer le plus grand profit. Grâce au phonographe, nous pouvons désormais recueillir de toutes pièces et fixer à perpétuité avec une exactitude scrupuleuse les langues les plus étranges et les plus extraordinaires. La Société d'anthropologie vient précisément de confier à mon collègue M. le Dr Azoulay, que j'ai le plaisir de voir au milieu de nous, la mission de prendre, à l'aide du phonographe, des

spécimens de toutes les langues parlées en ce moment dans l'enceinte de l'Exposition et de ses annexes, et il s'en acquitte avec une compétence, un zèle, une activité, au-dessus de tous les éloges. Ainsi se trouvera réalisée l'une des hypothèses les plus ingénieuses de Rabelais, qui pourrait aussi voir de l'autre côté de la Seine ces chemins qui marchent dont il peuplait l'île d'Odes : vous vous rappelez les paroles gelées que Pantagruel rencontra sur les confins de la mer glaciale?

» C'est au moment où la science fait de pareilles découvertes et nous donne les moyens d'agrandir indéfiniment le cercle de nos connaissances que certains esprits chagrins font son procès et proclament sa banqueroute. Vous n'êtes pas de ceux-là, Messieurs, vous avez foi dans la science, vous prenez une part active aux mouvements qui agitent la société moderne, vous résistez vaillamment aux routines, vous ne regardez pas la tradition comme une sorte de divinité intangible ou de perfection idéale qu'il serait nécessaire de restaurer au plus tôt, et vous ne cherchez dans le passé que des indications pour un meilleur avenir. Vous apportez au surplus dans vos études un facteur puissant, l'amour que vous inspire le beau pays basque, soit que vous y ayez vu le jour, soit que vous y ayez vécu, soit que vous l'ayez seulement traversé. Pour moi, et vous me permettrez de le répéter une fois de plus, quoique le moi, dit-on, soit haïssable, c'est un vrai culte que j'ai voué à ce pays privilégié : j'y suis venu au début de ma vie d'homme, j'ai promené mes illusions sous les ombrages de ses forêts, j'ai formé mes projets d'avenir dans ses riantes vallées ou sur les sommets majestueux de ses montagnes, j'ai cherché l'oubli de plus d'un mécompte dans la contemplation de son océan tourmenté. Bien souvent, je suis entré, au hasard de ma route, dans d'humbles chaumières ou dans de riches maisons : partout j'ai été accueilli avec la même cordialité, et ma visite était toujours fructueuse : je

rapportais tantôt un vieux livre plus ou moins bien conservé, tantôt un conte sérieux ou une devinette amusante, tantôt une expression tombée en désuétude ou une tournure passée de mode. Mais partout et toujours j'ai retrouvé ce sentiment d'indépendance et cette activité que tous les Basques possèdent à un si haut degré et qui ont contribué à me faire aimer de plus en plus ces deux choses sans lesquelles la vie n'est qu'un inutile fardeau : le travail et la liberté. »

Il a été donné ensuite communication des excuses adressées par MM. W. Webster, H. Schuchardt, Th. Linschmann, Basterretche, etc., et des envois de livres et de brochures faits par la Société Ramond de Bagnères-de-Bigorre, par MM. G. Hervé, S. Arana y Goiri, T. de Aranzadi, H. de Charencey, etc.

Dans la séance du *lundi 3 septembre* (*matin*), M. J. Vinson a donné communication d'une lettre de M. Webster, de Sare, écrite après la lecture du Mémoire de M. le docteur Collignon sur l'anthropologie des Basques. M. Webster fait remarquer que les recherches de M. Collignon, comme du reste celles de M. de Aranzadi, n'ont porté que sur les hommes, mais que les femmes auraient dû être étudiées aussi. D'autre part, M. Webster ne trouve pas clair et précis le sens du mot « Ibère », tel que l'emploient MM. Collignon et Hervé. Il fait remarquer enfin que si l'on trouve dans le pays basque une race spéciale différente de toutes les autres, cette race est peut-être le résultat du mélange de deux autres.

On a donné lecture ensuite de deux notes envoyées

de l'Amérique du Sud par MM. J. Sescosse et Iriart sur les Basques émigrés ; le premier fait voir comment la langue *eskuara* s'altère rapidement là-bas par le mélange de dialectes et par l'influence prépondérante de l'espagnol.

Dans cette même séance et dans celle du *soir*, M. H. de Charencey a donné lecture de deux intéressants mémoires, relatifs l'un à l'étymologie des suffixes dérivatifs et des noms de nombre basques, et l'autre aux emprunts du basque au gaulois. Une discussion très animée s'est engagée à ce sujet entre l'orateur et les membres présents, plusieurs d'entre eux et surtout M. Vinson trouvant que M. de Charencey voit trop facilement en basque des noms d'emprunt. Certes, le vocabulaire basque n'est pas riche, mais il semble que M. de Charencey veuille vraiment trop le réduire, en regardant comme empruntés des mots de premier ordre par exemple des noms de couleur ou de membres du corps. A propos des noms de couleur, M. Aguer fait remarquer que, parmi les couleurs principales, le *vert* est la seule dont le nom soit emprunté; M. de Aranzadi observe que le mot *urdina* veut indifféremment dire « bleu, vert, gris ». A propos de la numération qui est vigésimale, on rappelle que, de six à neuf, les nombres paraissent de formation secondaire; que *neuf* paraît contenir un (dix moins un?); que dans le *zor* de *zortzi* « huit », il y a peut-être, comme l'ont proposé MM. Stempf et Linschmann, un ancien « deux »

basque ; cf. *sortze* « naître » rapproché de *erdi* « moitié » et de *erditze* « accoucher (se diviser en deux ?) ».

M. J. Vinson a exposé ensuite sommairement les théories nouvelles proposées par M. V. Stempf et par M. H. Schuchardt pour expliquer les différences de forme qu'on observe dans la conjugaison du verbe, et l'existence de deux nominatifs : elle consiste à supposer que le basque, comme un certain nombre d'autres langues, n'a pas de verbes actifs et qu'il rend « je vous aime » par exemple par « vous êtes aimé par moi », de sorte que dans *gizonak yo du*, il y aurait non pas « l'homme l'a frappé » mais « il a été frappé par l'homme » et *gizonak* serait un instrumental. Ces tournures s'expliquent psychologiquement par la prépondérance que prend, dans la pensée de celui qui parle, l'objet de l'action sur le sujet ou sur le verbe. M. Vinson critique d'ailleurs la théorie nouvelle, que M. de Charencey ne serait pas éloigné d'adopter. M. Vinson fait remarquer une fois de plus que dans le verbe basque le présent et le passé paraissent différer primitivement par la position du pronom sujet, comme c'est le cas dans les langues sémitiques.

Le *mardi* matin, 6 septembre, M. G. Lacombe a pris la parole pour attirer l'attention sur le dialecte souletin trop négligé depuis quelques années, et pourtant si remarquable par sa phonétique et son vocabulaire.

Dans la même séance et dans celle du mercredi 5,

à la même heure, les membres présents se sont surtout occupés de questions ethnographiques. Ils ont constaté que, malgré les affirmations récentes de plusieurs journalistes, malgré même le dessin *original* d'un Allemand, rien absolument n'est venu confirmer l'existence, à un moment quelconque, de la couvade chez les Basques. Ils ont parlé des tombes basques, aux formes si intéressantes, que M. O'Shea, le second vice-président du Congrès, a soigneusement étudiées. Ils ont parlé des noms topographiques, si intéressants, et des *lieux-dits* qui peuvent être si utiles à la linguistique, et qui sont tellement importants dans le pays basque que les habitants d'une maison, quels qu'ils soient, sont plutôt connus sous le nom de leur maison que sous leur nom patronymique. Ils se sont aussi entretenus du droit d'aînesse, conservé actuellement sous la forme d'une donation de la quotité disponible à l'aîné, quel que soit son sexe : cet usage, comme celui qui attribue ailleurs les mêmes privilèges aux cadets, a pour origine et pour but l'idée de la conservation intégrale du patrimoine. Bien d'autres questions, non moins intéressantes, ont occupé le reste de la séance.

Au commencement de la séance de clôture, *mercredi* après-midi, M. de Aranzadi a fait la critique du travail du docteur Collignon. Il a fait remarquer que M. Collignon a négligé un élément anthropologique important, l'angle occipital de Daubenton; or, par ce caractère, ainsi que par la forme du nez, les Basques

se placent incontestablement parmi les races blanches les plus supérieures. Pour M. de Aranzadi d'ailleurs, les Basques seraient, en moyenne, non pas brachycéphales, mais mésaticéphales. Le savant professeur croit au surplus qu'il faudrait tenir compte de tous les caractères ethnologiques, et notamment de la musique, très particulière, des Basques.

L'après-midi du *mardi* avait été consacrée à des expériences de phonographie. M. le docteur Azoulay, chargé, conjointement avec M. Vinson, par la Société d'anthropologie, de recueillir, pour en faire la base d'un Musée linguistique, des phonogrammes de toutes les langues actuellement représentées dans l'enceinte de l'Exposition, avait bien voulu se mettre à la disposition du Congrès. Grâce au concours empressé des assistants, il a pu recueillir de très intéressants morceaux en dialectes guipuzcoan, souletin et labourdin, qui ont été immédiatement répétés par l'instrument, à la grande satisfaction de l'auditoire.

Avant de se séparer, le Congrès a émis les trois vœux suivants :

1° Que dans chacun des deux pays intéressés, il soit créé une chaire de langue basque, à Madrid ou dans une des grandes Universités espagnoles, et à Paris au Collège de France ;

2° Que, pour arriver à dresser la statistique exacte de la langue basque et pour constater ses progrès ou ses reculs, il soit tenu compte, dans les recensements

ériodiques, de la langue parlée par les recensés
ı France, en Espagne et dans la République Argen-
ıe;

3° Que les gouvernements soient priés de recom-
ander aux instituteurs primaires de ne pas employer
: moyens coercitifs contre l'usage courant de la
ngue basque, tout en travaillant à répandre de plus
ı plus la connaissance du français ou de l'espagnol.

Il a été décidé ensuite qu'un second Congrès inter-
ıtional d'études basques aurait lieu en 1902 ou 1903,
ivant les possibilités du moment, à Saint-Sébastien,
us la présidence de M. *H. de Charencey*. Ont été dé-
ɜnés, pour faire partie du bureau qui sera constitué
us tard, M. *Julien Vinson*, comme président hono-
ire, M. *Ant. Arzac*, comme vice-président, M. *L.*
Abartiague et M. *de Aranzadi*, comme secrétaires gé-
:raux, M. *G. Lacombe*, comme secrétaire.

M. J. Vinson a clôturé alors les travaux par l'allo-
tion suivante qui a été très applaudie :

« Maintenant que nous allons nous séparer, pour nous re-
ıuver seulement dans deux ou trois ans, tous, je l'espère, et
plus nombreuse compagnie, à Saint-Sébastien, permettez-
ɔi de remercier, en votre nom, tous ceux qui ont pris part à
tre Congrès et qui ont contribué à son succès, et notamment
. H. de Charencey, dont les remarquables études remontent
jà à un si grand nombre d'années ; M. G. Lacombe, un jeune
vailleur d'avenir ; M. T. de Aranzadi, l'un des professeurs
: plus éminents des Universités espagnoles ; et Mme Ch.
Abbadie d'Arrast, qui nous a prêté un concours si actif et si

efficace. Je remercie aussi tout particulièrement notre secrétaire général, M. L. d'Abartiague qui est le véritable initiateur de ce Congrès, et M. le Dr Azoulay, qui nous a donné une séance si intéressante d'observations phonographiques.

» Nous avons, dans cette session, passé en revue tous les sujets qui intéressent le peuple, la langue et le pays basques. Pour être rapides, nos études n'en ont pas moins été bonnes et fécondes en enseignements. Si elles n'ont pas donné la solution du difficile problème basque, elles ont montré clairement l'état de la question. Elles ont, en tout cas, attiré une fois de plus l'attention du monde savant sur ces vaillantes populations trop longtemps négligées et qui cependant doivent constituer un utile facteur dans le mouvement moderne. Elles ont aussi contribué, dans la mesure légitime et possible, au progrès général de la science dont le but est et doit être la connaissance de plus en plus exacte de l'homme et l'amélioration constante de l'humanité. »

LE LANGAGE MARTIEN

:UDE ANALYTIQUE DE LA GENÈSE D'UNE LANGUE

Dans un cas de glossolalie somnambulique

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

(1) Dans cette étude qui ne s'adresse pas aux seuls ıguistes, mais encore, et bien plutôt, aux psycho-gues, aux occultistes, à tous ceux qui, de près ou de in, prennent un intérêt sainement scientifique au ·licat problème des activités subconscientes de l'esprit ımain, j'ai dû le plus possible éviter l'usage des rmes trop techniques, et l'emploi surtout des nom-euses abréviations nécessaires et familières à tous ; ouvrages de linguistique. Il en est pourtant ıelques-unes que je n'ai pu absolument bannir, sous ·ine de répéter à satiété les mêmes mots faisant lon-ıeur. On voudra donc bien, dès l'abord, se souvenir ıs suivantes : al. = allemand ; fr. = français ; mg. = agyar (hongrois) ; mt. = martien ; sk. = sanscrit. L'abréviation Fl. désigne l'ouvrage de M. Flournoy. ɔrsqu'elle est suivie d'un chiffre (de 1 à 40), elle

renvoie à l'un des quarante textes martiens colligés dans son livre, de la page 204 à la page 223.

Au contraire, un chiffre quelconque, simplement précédé du mot « n° », renvoie à l'un des nombreux numéros (entre parenthèses) qui marquent les divisions de la présente étude. Ce système de références était indispensable, dans l'analyse, nécessairement parcellaire, de vocables et de procédés isolés, qui pourtant s'entrecroisaient entre eux en tous sens suivant les mille méandres du rêve. J'ai donc fait tout mon possible pour en rendre l'application aisée aux lecteurs qui me feraient l'honneur de vouloir suivre de près, contrôler, critiquer et amender le développement de mes inductions.

Les langues citées au long de ces pages sont toutes supposées au moins sommairement connues, à la seule exception du magyar, sur la prononciation duquel on trouvera quelques renseignements au début du chapitre VI.

INTRODUCTION

(2) Au commencement de cette année, M. Théodore Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève, publiait un ouvrage intitulé : « *Des Indes à la Planète Mars*, étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie » (1re-2e édition, Paris, Alcan, 1900), qui me fut signalé par M. Barth comme contenant nombre de faits de nature à piquer la curiosité des linguistes. Mlle Hélène Smith (pseudonyme), personne visiblement intelligente

et instruite, spirite convaincue et médium renommé dans les milieux spirites de Genève, nullement suspecte de simulation, a des visions d'une précision remarquable, où le raffinement et l'originalité du fond et de l'ensemble le disputent à la naïveté, parfois même à l'enfantine ignorance, que trahissent les détails. Elle a été jadis une princesse arabe, mariée à un prince hindou; et, comme telle, elle ne sait pas un mot d'arabe, mais elle parle sanscrit, — oui, sanscrit! une femme!! dans l'Inde, au XVe siècle de notre ère!!! — ou plutôt une sorte de jargon inintelligible, fort bien dénommé « sanscritoïde » par l'auteur, où se reconnaissent encore, parmi les caractères généraux de la langue assez fidèlement imités, quelques bribes de mots sanscrits, presque tous déformés et d'ailleurs d'elle incompris, mais enfin inexplicables dans sa bouche, s'il ne lui a passé quelque jour devant les yeux un roman d'aventures pseudo-oriental et un ouvrage élémentaire de grammaire sanscrite, où sa mémoire subconsciente a puisé les éléments de sa biographie et de ses discours hindous. Tout sanscritiste que je suis, ce n'est point pourtant ce chapitre de M. Flournoy (p. 257-322) qui a captivé mon attention : la langue en est trop peu variée, nous en avons trop peu de spécimens, et je ne pouvais guère espérer y rien découvrir de nouveau, alors qu'elle avait déjà subi l'examen de savants tels que MM. Barth, de Saussure et Michel. Mais Mlle Smith a un autre rêve, non moins cohérent et persistant, qu'on a suivi patiemment, de mois en mois, pendant des années (p. 134-244) : elle se croit

transportée dans la planète Mars, elle y voit des paysages et des personnages, elle entend tenir des propos qu'elle répète, et presque toujours fort nettement ; elle fait mieux encore, parfois elle les écrit; enfin elle ne se borne pas à les redire et à les écrire (d'une écriture spéciale qu'elle ne saurait relire à l'état de veille), elle les traduit avec soin mot pour mot; non pas elle sans doute, — car elle-même n'y comprend goutte, — mais un désincarné du nom d'Ésenale qui lui sert d'interprète, et qui, pour les croyants, est un esprit inspirateur, tandis que les positivistes du genre de M. Flournoy et moi n'y sauraient voir qu'une des nombreuses formes du subconscient de Mlle Smith elle-même. Bref, nous possédons, grâce à cet admirable investigateur, 40 phrases martiennes, d'une à cinq lignes chacune, plus quelques mots isolés, formant ensemble un vocabulaire de 300 mots, que Mlle Smith a appris dans la planète Mars, créés arbitrairement *ex nihilo*, ou empruntés inconsciemment au trésor linguistique, d'elle en partie inconnu, qui gît dans les profondeurs de sa mémoire subliminale. Telle est la question que je me suis posée et dont je dois commencer par préciser les éléments.

§ 1er. — POSITION DE LA QUESTION

(3) Si nous écartons a priori l'hypothèse d'une communication surnaturelle de Mlle Smith avec les habitants de Mars, — ainsi que la science a le droit et le devoir de bannir de son domaine toute hypothèse invérifiable, — il demeurera admis provisoirement

qu'elle a inventé le martien de toutes pièces. Le problème sera de savoir par quels procédés de son entendement elle l'a spontanément ou lentement construit; et ce problème ne manquera d'intérêt, ni pour le psychologue, ni pour le linguiste.

Pour ce dernier, d'abord, — la question de l'origine du langage mise à part, qui n'est point de son ressort [1], — il y a incontestablement un intérêt de premier ordre à assister à l'éclosion même de ces formes du langage que d'habitude il ne lui est donné de saisir que figées dans les livres ou tout au moins déjà fixées dans le parler courant. C'est tout autre chose, d'inventorier le produit, et d'assister à l'acte producteur. En se plaçant sur le terrain même où l'activité intellectuelle semble le mieux établie et saisissable, M. Michel Bréal l'a récemment étudiée dans un beau livre [2], sur lequel j'ai recueilli maint témoignage admiratif, et que j'admirerais moi-même davantage, si presque à chaque page je ne m'y sentais arrêté et froissé par la permanente présomption, avouée ou latente, de l'intervention de la conscience dans les opérations élémentaires du langage. Que si les procédés d'un sujet plongé à l'état de subconscience et créant un langage reproduisent exactement les phénomènes de sémantique relevés par notre maître à tous dans sa vaste et ingénieuse enquête à travers tous les langages civilisés, il demeurera établi par voie expéri-

1. Voir, sur ce point, les conclusions du chapitre II de mes *Antinomies linguistiques* (T. II de la *Biblioth. de la Fac. des Lettres de Paris*, Paris, Alcan, 1896).

2. *Essai de Sémantique*, Paris, Hachette, 1897.

mentale ce que je m'étais efforcé de démontrer à grand renfort d'arguments et d'analyses logiques[1] : que le langage est l'œuvre spontanée d'un sujet absolument inconscient des procédés qu'il emploie à cet effet.

Pour le psychologue, par répercussion : si l'homme n'invente rien, s'il ne fait que se souvenir, le langage de Mlle Smith doit être un composé analysable de ses divers souvenirs auditifs ou livresques, chacun d'eux relié au sens qu'elle leur attribue par le fil plus ou moins ténu, plus ou moins embrouillé, plus ou moins perceptible, d'une association d'idées, tantôt directe, tantôt contournée et bizarre, telle qu'on en observe chez tous les hommes et sur soi-même dans la rêverie et le rêve. Il serait possible, en effet, de concevoir qu'un homme s'ingéniât à composer de la manière la plus arbitraire un langage artificiel, qu'il appelât, par exemple, *mèche* « une table » et *sûr* « un encrier », par l'unique raison qu'il n'y a aucune raison de les nommer ainsi ; mais, outre qu'alors il aurait bien de la peine à se souvenir de son vocabulaire, à retrouver dans sa mémoire les mots qu'aucun lien ne rattacherait à leur sens conventionnel, le seul travail de création d'une telle langue exigerait de sa part un effort extraordinairement violent et pénible ; car, à chaque idée qu'il voudrait exprimer, une association quelconque d'idées, soit avec le nom même de l'objet à nommer dans telle ou telle langue de lui connue, soit avec celui d'objets similaires ou voisins, soit avec la forme, les qualités accessoires ou l'emploi de cet objet, etc., etc., offrirait

1. *Antinomies linguistiques*, pp. 68 sq.

spontanément à sa mémoire subconsciente une image auditive composée de certains sons, de certaines syllabes, qu'il serait fatalement amené à reproduire; et, pour résister à cette tendance naturelle, il lui faudrait une attention tendue, de tous les instants, qui ne pourrait manquer d'être fort souvent en défaut. Aussi les gens qui parlent argot n'ont-ils rien trouvé de mieux, pour déguiser leur langage, que d'employer la plupart du temps les mots mêmes de la langue courante, déformés par un certain nombre d'artifices, au fond très simples, très faciles à retenir et à reproduire, quoique méconnaissables aux non-initiés; et l'on verra que tel est aussi le procédé naïvement et inconsciemment mis en œuvre dans les suffixations et les métathèses de Mlle Smith.

Ainsi, disons-nous, celui-là même qui s'efforcerait constamment de créer un langage *qui ne ressemblât à rien*, ne pourrait échapper à la fatalité d'y trahir et d'y laisser deviner le jeu des organes secrets qui concourent dans le moi subconscient à l'élaboration toute mécanique du langage humain. A plus forte raison Mlle Smith, chez qui nous ne saurions soupçonner un semblable effort que si elle était une simulatrice consciente et extrêmement habile : ce qui, à la suite des observations si pénétrantes de M. Flournoy, est hors de question; mais alors même, ne nous lassons pas de le répéter, la création de son martien obéirait, à son insu, à des lois. Ce sont ces lois, nécessairement multiples et protéiformes, qu'il s'agit ici de dégager, s'il est possible, de l'ensemble des faits.

En somme, pour le psychologue comme pour le linguiste, il y a, entre l'observation du langage tout formé et celle du langage en voie de création, la même différence que du minéralogiste qui étudie un cristal à la loupe et au creuset, au chimiste qui suit des yeux le travail même de la cristallisation.

Subsidiairement, s'il est constant que le martien de Mlle Smith n'est fait que de ses souvenirs linguistiques, combinés, réfractés, gauchis, altérés en divers sens, il demeurera établi, — ce qui, paraît-il, a besoin de l'être aux yeux de certaines personnes, — mais celles-ci ne lisent guère nos livres, — il demeurera, dis-je, établi qu'elle n'a jamais visité la planète Mars et que les cosmographies scientifiques peuvent, jusqu'à plus ample informé, se dispenser d'insérer les renseignements qu'elle nous en rapporte.

Par toutes ces raisons, dont la dernière est naturellement la moindre, j'ai cru pouvoir affronter le ridicule de consacrer une étude linguistique à une langue qui n'existe pas. Ceux-là seuls m'en pourraient blâmer, qui méconnaîtraient l'importance des expériences hypnotiques et la part de plus en plus grande qu'elles sont appelées à prendre, à mesure de leurs progrès, dans la construction d'une psychologie vraiment objective, débarrassée des entités scolastiques qui encombraient l'ancienne, et intimement unie à la physiologie. Mais ceux qui sauront gré à M. Flournoy d'avoir longuement, en 400 pages, décrit toutes les intéressantes variations du thème subconscient de Mlle Smith, ne sauraient m'en vouloir d'avoir détaché l'une d'elles,

et assurément la plus digne d'attention, pour la soumettre à un examen spécial. Que si je m'abuse et que mon travail ne plaise ou ne profite à personne, j'aurai du moins cette satisfaction égoïste, qu'il m'aura été fort utile à moi-même, en me faisant mieux comprendre la nature intime de bien des phénomènes que la linguistique constate, enregistre, étiquette, mais qu'elle n'explique point, parce que, si elle les expliquait, elle ne serait plus la science des mots, mais celle des idées, et qu'à chacun suffit sa peine.

§ 2. — LA MÉTHODE

(4) Étant donné le but à atteindre, la méthode à suivre s'impose de soi-même : comparer la langue de Mlle Smith à chacune des langues réelles dont on peut lui supposer quelque connaissance, soit approfondie, soit accidentelle et tout à fait parcellaire.

Mais, ainsi qu'on le verra, et comme au surplus M. Flournoy l'avait déjà fort bien constaté, le martien n'est vraiment original que par son vocabulaire. Sa grammaire et sa syntaxe, d'ailleurs aussi dénuées d'intérêt l'une que l'autre, présentent entre elles le plus frappant contraste : l'une est lâche, flottante, aussi mal fixée que possible sur la plupart des points où semblerait devoir se laisser surprendre le rudiment au moins d'une norme grammaticale ; l'autre, au contraire, rigide et dure, est impitoyablement couchée et maintenue sur le lit de Procuste de la syntaxe française. Bref, — M. Flournoy l'avait dit avant moi, — le martien est l'œuvre ingénue et curieuse d'une intelligence

enfantine, dénuée de tout sens linguistique et souverainement inconsciente de ce qui constitue l'essence d'une langue, persuadée enfin que l'on crée une langue en substituant à chacun des mots de son parler familier un mot aussi différent que possible, qu'on croit inventer et qu'on ne fait en réalité qu'adapter en l'altérant.

C'étaient donc les mots de la langue martienne qui réclamaient avant tout un sérieux examen; et, en définitive, c'est presque sur les mots seuls que porte le détail de la présente étude. A cet effet, on les a relevés d'abord par ordre alphabétique, en notant le degré de fréquence de chacun d'eux, ou de chaque forme grammaticale d'un même mot, lorsqu'il se présentait sous plusieurs. Ce travail de pure statistique une fois achevé, il s'agissait de discuter la valeur respective des diverses parties de la documentation ainsi obtenue.

Les observations martiennes se sont espacées sur une période de plus de trois ans, du 2 février 1896 au 4 juin 1899, parfois séparées l'une de l'autre par un intervalle de plusieurs mois : il y en a, par exemple, plus de deux entre l'avant-dernière et la dernière, près de neuf entre la première et la seconde. En l'état, bien qu'elles aient été toutes conduites avec le même soin, elles ne sauraient être à beaucoup près d'égale valeur : les premières et les dernières ont nécessairement moins de consistance et d'importance que celles de la période où Mlle Smith nage en plein courant martien, où chaque séance lui amène un nouveau rêve, où les mots pour le décrire se pressent sur ses lèvres, et où le martien semble jaillir en source vive de celles de ses interlocuteurs imaginaires.

Au début, le martien n'est pas encore fixé : ce n'est presque qu'un balbutiement confus ; plusieurs mots sont créés, qui ne reviendront pas dans la suite (*haudan*, n° 156), même pour exprimer une idée tout identique (*cévouitche*, n° 182). C'est le moment de l'incubation, plein d'intérêt pour le psychologue, surtout s'il la pouvait pénétrer dans les mille replis du subconscient où elle s'élabore silencieusement, mais sans valeur pour le linguiste, qui ne peut établir d'inductions sûres que sur des formes fixes, précises et bien caractérisées.

A la fin, l'imagination de Mlle Smith se lasse et s'épuise visiblement : elle ne crée plus de scènes nouvelles ni n'entend de dialogues originaux ; elle ne fait plus que répéter, sous une forme à peine modifiée, les mêmes phrases banales, et tourner dans un cercle désormais fermé, enfin se pasticher elle-même. Le cycle martien est clos : peut-être s'en ouvre-t-il un autre ; l'auteur nous le fait espérer, et même il nous en esquisse les prodromes ; mais de celui-là, nous n'avons cure pour l'instant. Il en résulte que les mots de cette période donnent moins de prise à nos essais d'explication, et aussi les requièrent moins : ou bien ce sont des mots déjà entendus, précieux seulement comme témoignages de la continuité du souvenir ; ou, s'ils sont nouveaux, ils ne seront pas répétés, et manquent par là même de contrôle à ce dernier point de vue, qui est le plus important de tous.

Cette observation s'applique également, quoique dans une moindre mesure, aux mots de la période

intermédiaire qui ne sont apparus qu'une seule fois et que Mlle Smith n'a pas eu l'occasion de répéter. Ces mots, que suivant la nomenclature philologique usuelle j'appellerai par concision des « ἅπαξ », sont suspects, non pas en ce qu'ils auraient pu être inexactement recueillis, — le soin diligent de l'observateur nous est garant du contraire, — mais en tant que nous ne sommes jamais assurés que le sujet les eût répétés absolument identiques, ni par conséquent qu'ils soient de vrais spécimens d'une vraie langue, invariable et sûre d'elle-même. Plus un mot est revenu de fois, plus il y a de chances, bien évidemment, pour qu'il se rattache à une association d'idées précise, simple et susceptible d'être pensée par quelque autre cerveau humain que celui de Mlle Smith, partant reconstituable par voie d'induction; et aussi verrons-nous par la suite que les mots les plus fréquents sont aussi en principe ceux dont les origines se décèlent le plus aisément.

Toutefois il ne faudrait pas exagérer la portée de cette dernière remarque. Pour la ramener à sa juste valeur il suffit d'observer que la plupart des mots qui n'apparaissent qu'*une fois* reviennent en réalité *deux fois* dans l'ensemble de la documentation. En effet, Mlle Smith ne traduit pas toujours une phrase martienne le jour même où elle l'a prononcée ou écrite : il s'écoule souvent plusieurs jours, plusieurs semaines, entre la composition du texte et sa traduction; et, le jour où elle le traduit, elle le répète elle-même, sans secours extérieur, mot pour mot, tel qu'elle l'a dit ou

:érieurement, en l'accompagnant d'une inter-
ı servile à force de littéralité. Il faut bien,
a, que chaque mot se trouve, si je puis dire,
dans une case de sa mémoire : ce que nous
ıs à démêler, c'est la nature et la forme de
.

ıt de ces prémisses, on s'assurera sans peine
re quelques mots isolés (Fl. p. 223), les mots
; les moins dignes d'intérêt sont ceux qui
dans les textes 1, 3, 4, 8, 25, 33, 39 et 40; car
ceux qui, traduits le jour même, contiennent
moins de mots rencontrés également dans
textes. Le texte 33, que j'appellerai dans la
a phrase inintelligible », souffre encore, par
aux autres, d'une infériorité supplémentaire :
: phrase entendue d'abord en une langue autre
ıartien, — véritable charabia qui n'est apparu
eule fois, — puis retraduite en martien, et tra-
ı martien en français, mais de telle manière
impossible de dégager un sens précis du mot à
hé qui est censé la gloser. Sur 17 mots, déduc-
te des particules de liaison, elle ne contient
ns de 13 ἅπαξ, et seulement deux mots de
fréquence.

savons maintenant en gros quelles sont les
véritablement importantes et curieuses de
subconsciente de Mlle Smith; nous ne l'ou-
pas en l'analysant dans le détail. Il nous
léterminer les sources d'où elle a pu dériver.

§ 3. — LES MATÉRIAUX

(5) I. *Le français.* — Nous savons par M. Flournoy, nous constatons aisément par nous-mêmes que le roman martien est le produit d'une imagination tout enfantine. Admettons, pour fixer les idées, que l'auteur de ces puérils récits et du langage qui les accompagne soit un subconscient de Mlle Smith arrêté dans son développement mental à l'âge de douze ans. A cet âge, Mlle Smith savait parfaitement le français et ne savait guère que cette langue : aussi est-ce le français, — on s'en assurera au premier coup d'œil, — qui lui a fourni, avec sa syntaxe tout entière et la plupart des éléments de son indigente grammaire, la grande majorité des mots de son vocabulaire : bien entendu, non point tels quels; altérés dans leur forme et détournés dans leur sens, en cent façons capricieuses, par ce moi subliminal que domine et remplit à ce moment l'unique pensée de ne point parler français ni aucun autre langage de lui connu; mais reconnaissables pourtant, parce que, ce moi étant humain après tout, ces déformations s'effectuent fatalement suivant les règles d'une certaine logique humaine, et qu'il est dès lors possible à notre esprit de relever les voies par lesquelles le sien a passé; voir le chapitre IV, n°s 39-148. C'est donc sur le français avant tout que devront porter nos investigations, et nous ne recourrons à d'autres langues que lorsque, interrogé à fond et parcouru dans toute son étendue, il nous aura obstinément refusé une solution.

(6) II. *L'allemand.* — Mlle Smith sait peu l'allemand, et au surplus sa personnalité consciente n'a point du tout le goût des langues. Toutefois elle a appris l'allemand pendant trois ans : trois ans, c'est beaucoup dans une vie de trente, et, si peu d'ardeur qu'elle ait mis à cette étude, il est impossible qu'il ne lui en soit rien resté. Manquant de sens linguistique, elle ne s'en est pas assimilé le moins du monde le mécanisme grammatical ; mais, douée d'une excellente mémoire, elle en a retenu des mots, dont elle a pu enrichir son lexique martien.

Malheureusement, l'on ne nous dit pas à quel âge elle a pris ces leçons d'allemand. Il n'est pas probable que ce soit avant l'âge de douze ans ; toutefois elle a pu les commencer vers cette époque, ce qui expliquerait encore mieux l'imperfection de ses connaissances. Mais mettons les choses au pis ; supposons que Mlle Smith n'ait pas su un mot d'allemand avant l'âge de seize ans : s'ensuit-il nécessairement que son subconscient de douze ans (n° 5), qui compose le roman martien et par hypothèse ne sait pas l'allemand, soit absolument au dépourvu de toute ressource à puiser dans cette langue ? Je ne le crois pas.

Je n'ai garde de m'immiscer dans une question dont la solution n'appartient qu'aux psychologues. Mais enfin, a priori, le moi qui crée le martien et le moi qui sait l'allemand ont beau être de date différente : au moment actuel, qui est en définitive celui de l'apparition du martien, ils se trouvent réunis en une même personne, et n'y sont point séparés, selon toute vrai-

semblance, par une cloison étanche; on conçoit tout au moins la possibilité entre eux d'une communication osmotique, discrète, difficile peut-être, mais enfin réalisable dans certaines conditions; et cette considération suffit à légitimer en principe quelques battues à travers le vocabulaire allemand, à la recherche de telles origines martiennes dont le français persisterait à ne pas rendre compte.

Que dire après cela, si a posteriori cette recherche se révèle fructueuse? Or, il est certain qu'on relève entre les deux vocabulaires trop de coïncidences pour les attribuer au pur hasard : sans parler de *modé* « mère » et *gudé* « bons », qui peuvent aussi bien être anglais qu'allemands, mais sont sûrement l'un ou l'autre, des mots tels que *imâ* « ciel », *haudan* « maisons », *cen* « beau », sont témoins à triompher de tous les scepticismes; et d'autres, pour être moins transparents, ne sont guère moins probants; voir tout le chapitre V, n°s 149-172. L'allemand a sûrement fourni quelques fils de trame au tissu étrange dont le français forme la chaîne.

(7) III. *Le magyar.* — M. Smith père était Hongrois d'origine. Il s'est expatrié de bonne heure, et sa fille n'a jamais eu occasion de connaître sa patrie, ni à plus forte raison d'en parler la langue. En fait, elle estime n'en pas savoir le premier mot, et nous ne demandons pas mieux que de l'en croire sur parole, en tant du moins qu'il n'est question que de son moi conscient. Mais ce que nul ne croira, c'est qu'il ne soit jamais arrivé à M. Smith de se rappeler devant son enfant la

langue de sa propre enfance, de lui adresser en magyar un mot de tendresse ou une exclamation d'appel, de lui nommer en magyar un objet familier, la feuille qu'ils cueillent, l'oiseau qui s'envole à leur approche, l'écriture qu'elle trace sous ses yeux ! Je suis Alsacien, et jusqu'en 1870 j'ai entendu parler, parlé à l'occasion le patois de Colmar ; d'autre part, mes filles n'ont jamais vu l'Alsace et ne connaissent en fait d'allemand que celui qu'on enseigne dans nos lycées. Cependant il m'arrive souvent de prononcer devant elles, même de leur adresser un mot, une phrase colmarienne, à laquelle je sais d'avance qu'elles ne comprendront rien : alors, habituellement, je la leur traduis en français, ou je la décalque en allemand classique, en leur faisant observer les concordances phonétiques. Comme au surplus ce sont là des *curiosa* isolés, il est bien clair qu'autant en emporte le vent : si l'on demandait à l'une d'elles comment se dit en colmarien tel mot que je lui ai appris une fois, elle répondrait de fort bonne foi qu'elle n'en sait rien, et elle aurait raison ; mais peut-être, si elle était hynoptisable et qu'on la soumît à l'expérience, le mot inconnu d'elle émergerait-il de ses profondeurs subliminales.

Il n'est pas douteux que tel soit le cas de Mlle Smith : l'empreinte est inconsciente, mais en général très nette et d'une remarquable pureté ; car les mots magyars sont sensiblement moins déformés en martien, que les mots allemands, moins bien connus de Mlle Smith, et les mots français, qu'elle s'applique naturellement à déguiser, tandis que le magyar ne lui

paraît pas requérir cette précaution. Il suffira de citer ici *lâmi* « voici », *nâmi* « beaucoup », *ousti* « bateau », et de renvoyer le lecteur au chapitre VI, nos 173-230, en lui faisant observer que les mots qu'il y rencontrera sont précisément, ou des interjections, ou des noms d'objets concrets, familiers, usuels, ou des expressions de tendresse enfantine, tous cas rentrant dans la définition donnée plus haut de ce qu'elle pouvait avoir entendu de magyar à l'âge de douze ans.

Remarquons enfin que, par cette raison même, l'objection de principe que nous avons dû résoudre quant à l'allemand ne se pose point quant au magyar : c'est bien vers l'âge de douze ans que Mlle Smith a possédé tout ce que son subconscient a pu glaner et accumuler en fait de magyar, et il n'est même pas probable qu'elle y ait rien ajouté depuis lors.

(8) IV. *Le sanscrit.* — Cette objection, si nous n'avions désormais le droit de n'en plus tenir compte, s'élèverait au contraire avec une nouvelle force contre l'intervention du sanscrit dans l'élaboration du martien. Sans doute, nous ignorons, nous ignorerons toujours à quel âge Mlle Smith a feuilleté par hasard le ou les livres inconnus où elle a puisé les éléments d'un roman pseudo-oriental, une donnée chronologique sur l'histoire de l'Inde, quelques mots sanscrits et une notion fort confuse de l'alphabet dêvanâgarî; mais, comme le roman de Sivrouka et Simandini est une histoire amoureuse et fort passionnée, le subconscient qui la compose ou la répète, en tout cas la mime merveilleusement, ne peut être qu'un moi adulte. On verra

pourtant qu'il voisine, mais très peu et comme à la dérobée, avec le moi enfantin qui se promène à travers les paysages de Mars.

Ce qui importe pour l'instant, c'est de préciser, s'il se peut, ce que Mlle Smith sait au juste de sanscrit : je ne veux point dire, de discuter et expliquer en détail son vocabulaire, ce n'est pas la tâche que je me suis assignée, et cet opuscule prendrait des proportions indécentes si je ne me bornais au martien; mais tout uniment de délimiter l'influence occulte que le rêve hindou a pu exercer sur l'évolution du rêve interplanétaire.

Il est entendu que Mlle Smith ne sait pas le sanscrit : des 40 mots sanscritoïdes recueillis de sa bouche, 15 à peine donnent un sens à l'analyse. On pourra en accroître le nombre : expliquer le nom propre Simandini par sk. *sīmantinī* « jeune femme sur qui l'on a accompli la cérémonie du *sīmantakarma*, tracé la raie du sommet de la tête, épouse enceinte » ; chercher dans *atiêyâ* le simple mot *adhyāya* « chapitre », légèrement altéré parce que l'effort de prononcer l'*h* a changé le *d* en *t* et que l'*a* a été prononcé comme dans le fr. *il paya* (on remarquera que ce mot figure en tête de bien des divisions d'ouvrages hindous, et souvent associé à l'invocation à Gaṇêça ou Gaṇapati, Fl. p. 293, par laquelle ils débutent); couper en deux le bizarre *tvandastroum*, et y reconnaître sk. *dvandva* « couple », terme grammatical qui figure en bonne place dans quantité d'ouvrages, etc. Peut-être arriverait-on par là à savoir quelque jour où Mlle Smith a pris son sanscrit,

mais on n'élèverait pas d'un degré l'estime qu'un sanscritiste en doit faire. La considération capitale, en effet, c'est qu'en parlant sanscrit ou sanscritoïde elle ne paraît pas savoir ce qu'elle dit : rarement elle place à propos un mot reconnaissable ; il en est d'admirablement corrects dont rien n'indique qu'elle sache le sens ; tout au contraire du martien, qu'Ésenale traduit comme un professeur en classe, elle se refuse, — ou du moins Léopold, un autre désincarné, qui pourtant a la science infuse, y témoigne une répugnance presque invincible, — à traduire son sanscrit ; ou, si on l'en presse à toute force, on n'obtient qu'un sens général de phrase, jamais celui d'un mot en particulier, et le tout se réduit à quelques confuses éjaculations, cris entrecoupés de tendresse adressés par Simandini à son époux, chanson printanière (Fl. p. 302), plus plate et plus vide que la plus fade de nos romances. La preuve est faite : Mlle Smith ne sait pas du tout le sanscrit, et le sanscritoïde qu'elle modèle à son image, — bien différent du martien, qui est un véritable organisme linguistique, encore qu'imparfait, — n'est qu'un gazouillement informe, sous lequel elle-même ne perçoit qu'un sens confus d'élan passionné, — le chant, si l'on veut, du rossignol au printemps.

Et toutefois, un autre fait s'impose, qu'il ne faut pas perdre de vue dans cet examen et qui a frappé tous les érudits consultés sur la matière : son sanscritoïde ressemble étonnamment au sanscrit ; il en a, non seulement quelques mots, intacts ou peu altérés, mais les allures générales, la prédominance de la voyelle *a*,

des liaisons par semi-voyelles (*aya*, *iya*), même, à en croire les auditeurs, le rythme enveloppant et berceur. Ceci ne doit être entendu que *cum grano salis :* ainsi que le fait observer M. Flournoy, beaucoup d'*u* y sont prononcés *ü*, alors que le sanscrit ne connaît d'autre *u* que celui qui se transcrirait *ou* en français, et cette circonstance à elle seule suffit à introduire une fausse note douloureusement sensible à toute oreille sanscritiste; d'autre part, la finale de *tvandastroum* (Fl. p. 298) pourra passer pour tout ce que l'on voudra plutôt que du sanscrit. Mais, avec tout cela, il n'en demeure pas moins que le sanscritoïde est un pastiche remarquable des sons et des intonations du sanscrit : pour être arrivé à l'obtenir, il a fallu que le sujet se fût assimilé avec une justesse surprenante les caractères extérieurs de cette langue et fût subconsciemment doué d'une faculté d'imitation peu commune.

Une circonstance entre toutes s'est imposée à la pénétrante attention de M. de Saussure : le sanscrit n'a point d'*f*, et le sanscritoïde de Mlle Smith n'en a pas non plus accusé un seul. Il y a là un petit mystère irritant; car, de supposer (Fl. p. 317) que Mlle Smith, qui n'a pas l'attention tournée vers les faits de linguistique, de phonétique encore moins, et qui n'a lu ou entendu qu'une vingtaine de mots sanscrits, ait pu remarquer d'elle-même qu'aucun de ces mots ne contenait d'*f*, je crains que cela ne passe la vraisemblance. Il n'est pas moins malaisé de croire qu'elle ait trouvé cette constatation toute formulée dans une grammaire accidentellement feuilletée; car, d'abord, elle serait

en partie erronée, le sanscrit ayant au besoin un *f*, son *ph*, qui lui sert à transcrire les *f* des mots étrangers; et puis une parenthèse de ce genre était-elle de nature à laisser à la mémoire une assez profonde empreinte pour que l'*f* fût systématiquement banni du sanscritoïde? Il faut chercher ailleurs, au risque de s'égarer : peut-être la comparaison du martien au sanscrit éclairera-t-elle la question, en même temps qu'elle jettera quelque jour sur l'un des procédés de l'élaboration du martien lui-même.

Le martien non plus n'a point d'*f*, ou bien peu s'en faut : qu'on les compte, on en trouvera en tout 7, dont 6 initiaux (nos 77, 78, 79, 80, 246 et 247), et un médial, ce dernier suspect (no 273). C'est bien peu, étant donné que les langues qui ont servi à le construire, français, magyar, allemand, nous offrent cette consonne en proportion très notable. Numériquement, si nous ne rencontrons que six ou sept *f* dans 300 mots martiens, prononcés très distinctement à plusieurs reprises ou même souvent écrits de la main du sujet, en sorte que l'erreur sur l'articulation est à peu près impossible, combien sommes-nous en droit d'en attendre dans une quarantaine de mots sanscritoïdes, la plupart du temps vaguement zézayés ou balbutiés, dits à voix basse, à peine entendus des assistants qui ont dû les noter au vol? Moins d'un, n'est-il pas vrai? Eh bien, nous n'en trouvons pas un; c'est toute la différence : elle est minime. J'en conclus que, si Mlle Smith ne met point d'*f* dans son sanscrit, ce n'est pas qu'elle ait des lumières spéciales sur l'absence de l'*f* en cette langue; c'est tout

uniment qu'elle introduit dans la création du sanscritoïde l'un des principes au moins qu'elle a suivis dans celle du martien : ce qui n'a rien d'étonnant, puisque ces deux créations, remarquons-le bien, se sont déroulées chronologiquement côte à côte.

Ce principe, quel est-il? Je le dirai sans ambages, dût-on en railler. La logique du rêve n'est point celle de l'homme éveillé et pleinement conscient; et au surplus la simple rêverie d'un homme sain et rassis amène parfois des associations d'idées beaucoup plus étranges que celle que je conjecture ici. S'il est une pensée générale qui occupe tout entier le subconscient de Mlle Smith au moment où elle assemble les sons du sanscritoïde ou du martien, c'est assurément celle de ne point parler « français » : toute son attention doit être bandée à cet effort. Or, le mot « français » commence par un *f*, par cette raison l'*f* doit lui apparaître comme la lettre « française » par excellence, et donc elle l'évite tant qu'elle peut: c'est pourquoi il n'y a point d'*f* en sanscritoïde, et presque pas en martien.

Mais à ce compte, dira-t-on, il n'y en devrait point avoir du tout. — Sans doute ; mais il n'est telle attention qui ne se lasse, telle vigilance qu'on ne puisse prendre en défaut: mettons que les quelques *f* du martien soient des lapsus, la consonne a bondi trop vite pour que la réflexion subliminale la pût corriger, qui s'en étonnera? Même, si l'on examine d'un peu près les six mots à *f* initial, on entreverra de vagues raisons du maintien exceptionnel de la consonne : l'un est un terme technique dont la forme s'imposait, Fl. 12;

l'autre était suffisamment déguisé par le détour dédaléen d'où il était issu, pour qu'un déguisement ultérieur dût paraître inutile, Fl. 24; un autre a été prononcé « en plein somnambulisme », dans une phrase qui n'est qu'un sanglot, Fl. 13... N'insistons pas, sous peine de forcer la note: il doit nous suffire d'avoir mis toutes les vraisemblances au service de notre hypothèse.

Nous l'aurions fait, si nous parvenions à démontrer que, quand Mlle Smith emprunte à une langue d'elle connue un mot contenant un *f*, elle change cette lettre en une autre consonne, toujours la même ; car alors la proscription systématique de l'*f* sauterait aux yeux; et, en même temps, on comprendrait mieux qu'elle l'eût si heureusement réalisée, ayant toujours présent à la mémoire un substitut tout prêt pour la consonne abhorrée. Il se peut qu'il en soit ainsi, et que Mlle Smith remplace l'*f* par le *b* : on en trouvera quelques indices au cours de ces pages, n°s 36 (3°), 151, 180; mais je n'en sais de preuve à peu près irréfragable que l'al. *finden* devenu mt. *bindié*, n° 150. Théoriquement, la substitution est irréprochable: elle se justifie par une double association, phonétique et graphique. L'*f* est une labiale : il appelle, pour le remplacer, une consonne qui exige le même mouvement de lèvres et la même disposition de l'organe buccal. Maintenant, pourquoi le *b* plutôt que le *p* et le *v*, qui sont, chacun de son côté, plus voisins de l'*f*, l'un parce qu'il est une sourde, l'autre parce qu'il est une spirante? Ici intervient l'influence de la graphie : le *b* est de toutes les

labiales la seule dont le caractère ressemble à celui de l'*f*, commencé comme lui par une grande boucle qui en forme presque tout le corps. Si ces inductions rapides se vérifient par la suite de mon analyse, c'est ce que je laisse de bon cœur au lecteur à apprécier.

Il résulte de cette discussion que Mlle Smith a pu parler un sanscrit d'apparence correcte en en sachant fort peu, et que, comme parfois son rêve hindou s'entremêle à son rêve martien (Fl. 13), elle a pu utiliser quelques souvenirs orientaux pour la construction de sa langue martienne.

(**9**) V. *Autres langues*. — C'est tout, heureusement : car, si nous avions dû promener notre recherche à travers d'autres domaines linguistiques, il y avait de quoi nous décourager de l'entreprendre ; et, d'autre part, elle serait devenue suspecte ; on nous aurait objecté qu'il fallait bien que le martien ressemblât à quelque chose, et que, ressemblant à tant de langues à la fois, il avait donc bien des chances d'être original. M. Smith père, nous dit-on, « parlait couramment le hongrois, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol, comprenait assez bien l'anglais, et savait aussi le latin et un peu de grec » (Fl. p. 15) ; mais, de tout cela, sauf sa langue natale, rien ne nous permet ni ne nous oblige de supposer qu'il ait transmis la moindre notion à sa fille. Sans doute elle aura pu saisir quelques mots de ses conversations avec des étrangers ; il serait même étonnant qu'elle ne connût pas certaines bribes d'anglais et d'italien : il vient tant d'Anglais à Genève, et l'Italie est si proche ! Il serait donc excessif d'exclure

toutes les langues autres que français, allemand, hongrois et sanscrit ; mais elles n'ont droit d'apparaître qu'à l'extrême arrière-plan, et seulement en tant qu'il s'agira de locutions connues, pour ainsi dire, de toute personne de moyenne instruction. Notre horizon de recherche se trouve ainsi rigoureusement circonscrit.

CHAPITRE PREMIER

Les procédés du Langage martien

(**10**) Fixés maintenant sur le but et la méthode de notre recherche, nous abordons notre sujet par l'examen et le classement des procédés généraux qui président, dans le moi subconscient du sujet, à l'élaboration de la langue martienne. Les quelques exemples cités dans l'introduction, de mots français, allemands, magyars, transportés à peu près tels quels en martien, n'avaient d'autre objet que de rendre manifeste le fait brut de l'adaptation de ces trois langues à la création de l'idiome nouveau rêvé par Mlle Smith. Il s'agit maintenant de savoir ce qu'ils deviennent dans sa bouche ou sous sa plume, quand, — ce qui est de beaucoup le cas le plus fréquent, — elle les déforme pour les déguiser ou les plier aux besoins de l'expression de sa pensée. Chacun des procédés qu'elle emploie à cet effet sera établi à son tour par un ou deux exemples seulement, mais autant que possible simples, clairs et probants, empruntés de préférence au français ; puis, une fois acquise par cette voie la preuve que le procédé dont s'agit n'est pas étranger à la linguistique subliminale de Mlle Smith, il deviendra légitime d'en poursuivre l'application à tous les autres mots de son vocabulaire,

en les comparant, sous le bénéfice des modifications que ce procédé comporte et autorise, aux mots des divers vocabulaires réels que nous avons reconnus être à sa disposition.

§ 1er. — PHONÉTIQUE

(**11**) Il est presque superflu de faire observer que la phonétique est une des parties les moins intéressantes de l'organisme martien. Sauf la statistique des voyelles, déjà faite par M. Flournoy (p. 225), et celle des consonnes, qui ne nous apprendrait sans doute rien de nouveau en dehors de la rareté de l'*f* constatée au n° 8, il est presque impossible d'en extraire aucune donnée positive. De *lois phonétiques*, en effet, il ne saurait être question ici : les lois phonétiques supposent un langage vivant, évoluant pendant des années et des siècles dans la bouche des hommes groupés en communauté, les enfants s'efforçant de reproduire l'habitus buccal de leurs parents, n'y parvenant que de façon imparfaite, et imposant ainsi à la parole apprise des altérations insensibles dont la somme finit par constituer la variation phonétique. Mais Mlle Smith est Genevoise, elle est notre contemporaine ; qu'elle parle français, allemand, hongrois ou martien, son habitus buccal est toujours celui de Mlle Smith : si donc, elle change, par exemple, un *d* en *t*, un *f* en *b*, ce n'est pas qu'elle y soit contrainte par aucune nécessité anatomique ou physiologique ; c'est par un effort de sa volonté, — ce mot entendu comme il doit l'être pour exclure toute idée de simulation consciente, — et qui

dit volonté dit nécessairement, au moins dans l'état présent de nos connaissances psychologiques, arbitraire et caprice. On a déjà comparé son martien à un jargon enfantin ou à un argot professionnel. La seconde comparaison est la plus juste : l'enfant qui jargonne ne songe qu'à déformer les mots au hasard, car il ne s'inquiète pas d'être compris ni même de se comprendre, il ne répétera jamais ce qu'il a dit une fois ; dans l'argot, il faut que les déformations soient reconnaissables à une oreille initiée, et qu'un même mot, dès lors, n'affecte pas trop de formes différentes ; mais, de part et d'autre, les altérations sont arbitraires, et ce serait perdre son temps que de chercher, par exemple, des concordances phonétiques fixes de l'argot français au français. Tout au plus sera-t-il permis d'y signaler des tendances confuses, souvent traversées et entravées par des tendances inverses, et c'est aussi dans cette mesure discrète qu'on soumettra à un examen phonétique le martien de Mlle Smith.

(12) I. *Les voyelles.* — 1° La substitution vocalique est le moyen évidemment le plus aisé qui s'offre à l'esprit pour déguiser un mot quelconque : aussi est-elle à peu près indéfinie en martien, comme dans tout jargon enfantin. Toutefois elle obéit en général à un principe fort bien mis en relief par M. Flournoy, celui de la transposition du grave à l'aigu : ainsi l'*o* passe volontiers à l'*a*, l'*a* à l'*e*, l'*e* à l'*i*, et l'*u*, en tant que son mixte, reste de préférence intact. On s'en assurera par l'examen du vocabulaire. Peut-être même les cas où se produit la mutation inverse (mt. *nàmi*

pour mg. *némi*, n° 198) doivent-ils s'expliquer par des influences étrangères à la phonétique; mais ce serait outrer les choses et lasser la patience du lecteur, que de se livrer à l'investigation de pareilles minuties.

2° Le caractère fuyant du vocalisme martien est d'ailleurs pleinement démontré par les hésitations du sujet même qui le crée : ses finales sont parfois incertaines; on relève *tarviné* et *tarvini* « langage » (Fl. 12 et 15). *povini* et *poviné* « arriver » (Fl. 11 et 27). Rien de plus concevable: encore une fois, c'est le contraire qui serait surprenant. Mais on ne saurait attendre du martien un traitement tant soit peu constant des vocalismes étrangers, alors qu'il fait si bon marché de son propre vocalisme.

3° Les diphtongues étrangères au français se réduisent à des voyelles simples : al. *einige* devient *-énézé*, n° 168; al. *haus* donne *haudan*, qui se prononce à la française, n° 156. C'est la conséquence naturelle de ce que le martien est un idiome partiellement étranger, mais toujours articulé par un organe français.

4° Par la même raison, une voyelle suivie de nasale + consonne se nasalise : al. *handeln* donne mt. *andélir*, qui se prononce avec *a* nasal et sans consonne *n*.

5° La possibilité de l'insertion d'une voyelle épenthétique dans un groupe de consonnes ou, inversement, de la chute d'une voyelle entre consonne et liquide, est mise en lumière par le rapport étymologique, au moins très probable, des deux mots *bérimir* et *primi*, n°s 53 et 285. C'est d'ailleurs, dans toutes les langues du monde, un phénomène phonétique élémentaire et

des plus communs. Voir encore çà et là les mots *crizi*, *piri*, *kirimé*, *pocrimé*, *kramà*, etc.

(**13**) II. *Les consonnes.* — 1° L'échange de sourde et sonore ($k > g$, $t > d$, $p > b$, ou réciproquement) est, de tous les procédés de déguisement consonnantique, le plus naturel et praticable : aussi verra-t-on que Mlle Smith en use très largement.

2° L'échange entre liquides, entre nasales, et d'explosive à spirante de même ordre ($r > l$, $m > n$, $b > v$, ou réciproquement), est aussi extrêmement aisé : Mlle Smith connaît le procédé, mais n'en abuse pas.

3° Sur la mutation conjecturale $f > b$, voir le n° 8.

4° En ce qui concerne les sifflantes, il y a lieu d'admettre, outre l'échange de sourde à sonore, — $s > z$, $z > s$, d'autant plus courant chez Mlle Smith qu'elle prononce à la française, c'est-à-dire comme un *z*, l'*s* martien entre deux voyelles, — l'échange de chuintante et sifflante, en d'autres termes le zézaiement qui change *š* (= *sch* al.) en *s*, ou le phénomène inverse. Les mots martiens qui commencent par *z* semblent presque tous des produits variés de ces diverses mutations capricieusement croisées et combinées entre elles : n°s 146-147, 226-227.

5° En dehors de ces quatre variations, qui relèvent d'une phonétique parfaitement normale et dont on trouverait des exemples dans nombre de langues réellement existantes, le martien semble parfois en accuser une autre, tout à fait argotique celle-là, qui consiste à remplacer arbitrairement une consonne par celle qui la précède ou la suit immédiatement dans l'ordre

alphabétique : ainsi, *l* pour *m*, dans *lé*, n° 32, 1°; *d* pour *c*, dans *dodé*, n° 33, 2°, etc. On ne perdra pas de temps à insister sur le caractère à la fois artificiel et ingénu d'un procédé que désavouerait aujourd'hui le plus vulgaire des cryptogrammes.

(**14**) III. *La métathèse.* — Le phénomène dit de métathèse, surtout consonnantique, se constate, non sans fréquence, dans tous les idiomes jusqu'à présent étudiés. Dans notre parler de tous les jours, c'est à lui que remontent la plupart de nos lapsus locaux, de lui que relèvent cent facéties qui courent les rues : *sesque* pour *sexe*, et similaires. En tant qu'opération réfléchie, faire l'anagramme d'un mot a toujours passé pour une façon agréable de le déguiser pour le laisser deviner, et nos journaux illustrés publient encore en dernière page toute sorte de problèmes en ce genre. On doit donc a priori supposer qu'un procédé aussi courant est familier à Mlle Smith. Pour s'assurer que son moi subconscient le pratique en effet, il suffit de constater qu'il opère des changements métathétiques jusque dans son propre martien : il a commencé par dire *kiné* « petit », Fl. 3, 8 novembre 1896; plus d'un an après (28 novembre 1897, Fl. 20), il n'a pas oublié son mot, que pourtant il n'a jamais prononcé dans l'intervalle; mais il en a fait l'anagramme, et il dit *niké*. Je n'ajouterai rien à un fait qui parle de lui-même; mais on verra que la métathèse est, comme on doit s'y attendre, une des clefs les plus satisfaisantes et les plus sûres du problème martien, et l'on se reportera dès à présent,

si on le veut bien, aux articles *chiré, dimé, tensée* (chapitre IV), *manir* (chapitre VI), etc., etc.

(**15**) IV. *Aphérèse, syncope, apocope.* — C'est aussi un procédé de démarquage très usité que de retrancher à un mot la tête ou la queue ou le milieu, et l'on doit supposer que Mlle Smith a parfois eu sous les yeux un logogriphe, peut-être même s'est amusée à en déchiffrer. Au surplus, dans la rapidité de la prononciation, certaines syllabes faiblement accentuées tombent d'elles-mêmes, sans que la volonté y intervienne. Que l'on compare maintenant : mt. *chand-êné* « délicieux », au fr. *en-chant-eur*, n° 60; mt. *kiné* « petit », au mg. *kicsiny*, n° 191; mt. *mervé* « superbes », au fr. *merveilleux*, n° 101. Il n'en faut pas davantage, j'imagine, pour établir que l'aphérèse, la syncope intérieure et l'apocope font partie du bagage phonétique de la créatrice du martien, et pour légitimer l'introduction de ces procédés si simples dans la recherche de certaines étymologies moins transparentes.

(**16**) V. *Allitération et assonance.* — Toutes les langues primitives et tous les jargons enfantins usent largement de l'allitération et de l'assonance : survivance du temps lointain où la parole et le chant ne faisaient qu'un, satisfaction vague d'un instinct esthétique qui est la marque d'outil imprimée par l'homme à toutes ses productions, moyen mnémonique aussi efficace qu'aisé, tout concourt à faire de la répétition des sons initiaux ou finaux la base de la mélopée accompagnatrice du langage humain. A plus forte raison, s'il

s'agit de l'œuvre d'un subconscient qui volontiers rimaille, ne fût-ce qu'en vers de mirliton, et à qui il arrive de parler même en prose rimée, sans s'en apercevoir qu'après coup (Fl. p. 53-54). Les exemples que j'ai relevés de ces phénomènes me paraissent sûrs, et je crois même qu'il ne serait pas malaisé de les multiplier sans invraisemblance.

Allitération vocalique : durant un an et demi de notations martiennes, on n'a pas recueilli un seul mot commençant par *u;* tout à coup, le 28 novembre 1897, un *u* initial fait son apparition, et voici, coup sur coup, en une seule ligne, trois mots commençant par *u*, Fl. 20; on les retrouvera en temps et lieu. Allitération consonnantique : on relève des successions de mots telles que *mété modé* Fl. 4, *povini poénêzé* Fl. 11, *crizi capri ...carimi* Fl. 20, qui ne sauraient toutes être fortuites[1]. Il est même fort possible que la forme étrange de certains « petits mots » (cf. le chapitre III) ait été, pour la première fois qu'ils ont été prononcés, déterminée par une allitération sensible ou latente : ainsi, *ché* « ton », qui est inexplicable à ma connaissance, viendrait (Fl. 3) de la consonnance *ché chiré* « ton fils », que Mlle Smith n'a pas prononcée ce jour-là, mais qui est apparue dix jours plus tard (Fl. 4), ou bien d'une assonance plus générale encore, cf. n° 32, 2°.

Il ne faudrait pas exagérer la portée de ce précieux principe. Il m'avait d'abord lancé sur de fausses pistes : j'ai cherché dans beaucoup d'initiales martiennes des

1. Voir aussi, au n° 288, ce qui est dit des débuts manifestement allitérants du langage martien.

consonnes prothétiques issues d'allitération ou de fausse euphonie, et en fin de compte j'ai dû abandonner cette idée. En lisant une phrase telle que *mis méch med mirivé* « un crayon pour tracer » Fl. 17, qui ne croirait à une succession allitérante à dessein? Il n'en est rien pourtant : de tous ces mots, *méch* est le seul dont la genèse puisse, si l'on veut, mais non pas nécessairement doive s'expliquer par une allitération avec *mis*. *Mirivé*, qui a tout l'air d'une altération de fr. *écrivez* par une prothèse allitérante de *m*, est bien issu d'allitération, il est vrai, mais non pas dans cette phrase; car il est apparu trois mois et demi plus tôt, dans le texte Fl. 12 et la succession *machir mirivé iche manir*. Enfin, *med* « pour », qui est né ce jour-là, ne semble pas cependant être né par la vertu de l'allitération; car, sept mois auparavant (Fl. 8), Mlle Smith avait dit *méta* « pourtant », qui ne semble pas pouvoir en être séparé; cf. n° 282.

Mais, si l'hypothèse allitérative est sujette à caution dans l'explication du langage martien, l'assonance, poussée même jusqu'à la rime, et jusqu'à la rime riche, en constitue un des procédés les plus constants et spontanés. Il semble qu'une finale donnée en appelle à sa suite, au bout de quelques mots, une autre toute pareille. Ainsi, la finale *-imé* est fort rare en martien; mais, dans le texte Fl. 8, on la lit deux fois, à une ligne d'intervalle : c'est que Mlle Smith, ayant dit *misaïmé* « fleurs », a été naturellement amenée à dire aussi *finaïmé* « senteurs ». Parfois le rapport d'assonance est double, et le balancement antithétique de la propo-

sition est comme un rudiment du procédé des rimes croisées : Fl. 29, *zé bodri* | *né dorimé* || *zé pastri* | *tubré né tuzé*, « l'os est sain, le sang seul est malade ». Il serait aussi aisé qu'inutile d'accroître la liste de ces cas dont le principe seul est intéressant à constater.

§ 2. — DÉRIVATION

(**17**) La dérivation martienne s'effectue exclusivement par voie de suffixation; du moins, lorsqu'il s'y produit une préfixation analysable, ne trahit-elle manifestement qu'un simple décalque du français ; cf. n°s 241-242. Mais la suffixation proprement martienne est d'une indigence et d'une monotonie qui ne s'expliquent que trop bien si l'on prend la peine de réfléchir qu'elle a beaucoup moins pour objet de former des mots nouveaux que de déformer des mots déjà tout faits. En bref, elle relève de deux principes antagonistes, tous deux étrangers à la morphologie des idiomes réels et normaux : celui de la déformation jargonnante ou argotique (n° 11) tendrait à imposer aux mots transportés en martien les finales les plus variées, les plus bizarres, comme étant les mieux propres à les déguiser; tandis qu'au contraire le procédé de l'assonance (n° 16) tend à assimiler les finales entre elles et à ne les laisser évoluer que dans un cercle restreint. La suffixation martienne est le résultat de l'équilibre instable entre ces deux tendances : tout n'y est qu'arbitraire et confusion, et c'est à peine si l'on y peut relever quelques repères fixes.

1° Au début de l'apparition du martien, l'imagina-

tion du sujet paraît entièrement envahie par une finale *-š*, qui rappelle irrésistiblement les suffixes argotiques si communs, *-uche*, *-anche*, *-oche*[1], dont la connaissance a été plus ou moins propagée dans le grand public par les romans d'E. Süe et *les Misérables* de V. Hugo. La première éjaculation se compose de quatre mots isolés, tous terminés par *-š* (nos 93, 99, 102 et 104), qui ne sont visiblement que de grossières et très arbitraires déformations du français.

2° Mais, de ces quatre mots, trois ne reparaîtront jamais plus, un seul (*métiche*) est appelé à une haute fortune. La prédilection pour la finale *-š* s'accuse encore, mais beaucoup plus discrètement, par exemple par la transformation du français *vu* en *véche* au texte Fl. 2. Elle ne va pas tarder à s'évanouir. Dès le texte Fl. 4, et définitivement à partir de Fl. 5, — mais il faut bien remarquer qu'il s'est produit entre Fl. 1 et Fl. 5 un travail d'élaboration subconsciente qui a duré plus de dix mois, — le système des finales martiennes est fixé tel qu'il se développera dans la suite : prédominance des voyelles, et surtout des voyelles *-é* ou *-i*, soit qu'on les ajoute au mot emprunté pour le compléter (fr. *Espagne* > mt. *Espênié*), soit qu'on les y découvre en laissant tomber la consonne finale qui les recouvrait (al. *mutter* ou anglais *mother* > mt. *modé*).

3° Ce n'est pas à dire que la finale *-š* disparaisse sans retour. Mais on ne la rencontre guère employée avec une préférence marquée que dans les adverbes ou mots accessoires du même genre : *tiche* « bientôt »,

1. Cf. Guieysse et Schwob, in *Mém. Soc. Ling.*, VII, p. 40 sq.

étéche et *itèch* « toujours », *vétiche* « cependant ». On n'en saurait conclure, d'ailleurs, que Mlle Smith ait établi aucun lien entre ce suffixe apparent et sa fonction adverbiale; car on verra qu'il s'explique assez bien, dans la plupart de ces mots, par des raisons d'emprunt.

4° En dehors de ces cas, et de quelques autres où le mot emprunté ne subit ni addition ni apocope finale (*maché*, *atèo*, *palir*, etc.), la suffixation que nous appelons martienne, c'est-à-dire essentiellement dépourvue de signification précise, indifférente même en principe entre le substantif, l'adjectif et le verbe, est constituée par une voyelle : le plus communément *-é*, *-i*, ou *-ié*; parfois *-a* ou *-à*, qui presque toujours s'explique mieux par des raisons d'emprunt; jamais *-o* ni *-u*. Lorsqu'elle est plus compliquée, c'est-à-dire disyllabique, c'est généralement une nasale qui en constitue la consonne : *-imé*, très rare; *-iné*, *-ini*, *-inié*, très fréquents; *-uné*, *-unié*, *-ôné*, etc.; subsidiairement, *-zi*, *-izi*, assez communs. Pour plus amples informations on consultera les vocabulaires.

5° La seule finale suffixale significative du martien n'apparaît qu'à la fin, Fl. 40 : c'est un suffixe *-nâ*, correspondant au fr. *-ment* dans les adverbes, 2 fois, mais dans une seule et même phrase, et dès lors sans intérêt, car il n'a naturellement jamais été répété, et là même on ne peut savoir s'il ne relève pas de tout autre chose que d'un procédé suffixal; cf. les nos 69 et 154.

§ 3. — GRAMMAIRE

(18) La grammaire du martien est éminemment sommaire, non pas seulement à cause du petit nombre

de documents que nous en possédons et qui n'a guère permis la répétition fréquente des mêmes mots en diverses situations de relation grammaticale, mais aussi et surtout parce que, des différentes formes d'un même mot ainsi employé, il est fort difficile d'extraire plus de trois ou quatre règles grammaticales précises et sensiblement invariables. Telle qu'elle nous apparaît, toutefois, cette grammaire n'offre presque pas un seul trait qui ne soit exclusivement français, c'est-à-dire qui ne s'explique par le transport pur et simple au martien d'un trait de la langue la plus familière, la seule familière même à Mlle Smith.

(**19**) I. *Le substantif.* — 1° Le genre du substantif martien a pour indice essentiel, comme en français, la forme de l'article, qu'Ésenale traduit en mot à mot par « le » ou « la » suivant les cas. La conclusion qui se dégage constamment de cette traduction, c'est que le martien n'a que deux genres, et que les mots qui sont masculins ou féminins en français le sont aussi, respectivement, sans exception, en martien. Qu'une langue puisse ne pas connaître la catégorie du genre grammatical, ou qu'au contraire une langue puisse compter plus de deux genres, ou qu'enfin un mot masculin en français puisse être féminin ou neutre ailleurs, c'est là une idée qui paraît aussi absolument étrangère à la créatrice du martien que celle de la lumière à un aveugle-né ! Tant la grammaire élémentaire du magyar, ou même de l'allemand, qu'elle a apprise, demeure lettre close à son subconscient linguistique !

2° Un seul substantif a une flexion féminine : c'est

men « ami », qui fait *mêné* « amie » ; remarquons qu'ici le féminin est apparu le premier. Le procédé, au surplus, appartient à la flexion des adjectifs, où nous le retrouverons plus largement répandu.

3° Nous manquons de données sur la façon dont le martien formerait des dérivés féminins plus compliqués, soit le rapport fr. de *maîtresse* à *maître* ou de *chanteuse* à *chanteur*. Le cas ne s'est pas présenté : *médache* « madame » a, comme en fr., un radical différent de celui de *métiche* « monsieur », et *bigâ* « enfant », toujours comme en fr., est des deux genres sans changement.

4° Le pluriel des substantifs n'apparaît que dans les textes graphiques, parce qu'il consiste, comme dans l'immense majorité des mots français, en un signe qui ne se prononce pas : c'est un caractère qui ressemble assez au ξ grec et que M. Flournoy transcrit par cette lettre. Je suivrai son exemple. On prendra garde qu'il est aussi parfaitement muet que l'*s* plural fr. ; faute de quoi l'on s'exposerait à fausser les concordances phonétiques auxquelles sa présence ni son absence ne sauraient jamais porter la moindre atteinte.

5° Un seul mot martien a un signe de pluriel audible : c'est *métiche* « homme », qui fait *métiché* (une fois, Fl. 7). A cette date ancienne, Mlle Smith n'avait pas encore inventé l'écriture martienne, ni par conséquent son ξ plural : ayant besoin d'un pluriel de substantif, elle l'a calqué sur le pluriel probable de ses adjectifs, n° 20, 3°.

6° Les relations casuelles du substantif ne relèvent

que de la syntaxe (n° 23), et d'une syntaxe vraiment monstrueuse pour le linguiste même le plus novice, à force de servilité à reproduire celle du français (n° 30).

(**20**) II. *L'adjectif.* — 1° Quand l'adjectif masculin est terminé par une voyelle, il se féminise par l'adjonction d'un *e* muet : *diviné* « heureux », *divinée* « heureuse », Fl. 20 ; cf. *midée* « laide », *bénézée* « retrouvée », dont malheureusement nous n'avons pas le masculin. C'est du français tout pur, sans aucun doute.

2° Quand l'adjectif se termine par une consonne, il prend *-é* au féminin : *cen* « beau » fait *cêné, mess* « grand » fait *messé, mis* « un » fait *misé,* etc. Je pense que cet *é* ne diffère pas au fond de l'*e* précédent ; c'est toujours l'*e* muet fr., mais vocalisé ici par une mutation martienne, pour servir d'indice audible du genre. Cependant il est également permis de songer ici à une influence du rapport al. de *schön* à *schöne,* d'autant que la flexion apparaît pour la première fois dans un mot sûrement emprunté à l'allemand (*cêné,* Fl. 6).

3° C'est en tout cas certainement à cette dernière langue qu'aurait été pris l'indice martien du pluriel des adjectifs, s'il était permis d'en conjecturer un d'après l'analogie de *métiché* (n° 19, 5°), c'est-à-dire si *gudé* « bons », *grêvé* « larges » et tant d'autres proviennent d'un singulier **gud, *grêv,* etc., que par un fâcheux hasard Mlle Smith n'a jamais eu l'occasion de nous révéler.

4° Les deux signes inaudibles, l'un du féminin des adjectifs, l'autre du pluriel des substantifs (n° 19, 4°),

se cumulent dans la forme unique *iée* « toutes », Fl. 28.

(**21**) III. *Les pronoms.* — Les flexions des pronoms, ainsi que celles des articles, sont beaucoup trop compliquées et irrégulières pour qu'on les puisse séparer de l'étude des mots eux-mêmes. On les retrouvera au chapitre III, nos 32-33, et cf. Fl., p. 232.

(**22**) IV. *Le verbe.* — La conjugaison est de beaucoup la partie la plus faible de l'œuvre grammaticale de Mlle Smith. Car, pour la flexion pronominale, elle peut invoquer l'excuse de l'état chaotique de cette flexion en français même. Au contraire, les verbes dits irréguliers, ne forment dans toutes les langues qu'une petite minorité, tandis qu'en martien la règle de la conjugaison semble être de n'en pas avoir, à ce point que, dans certains verbes (*bétiné*, n° 243), les formes conjuguées ne se distinguent pas de l'infinitif. En l'état, l'on doit se borner à quelques constatations éparses et disparates.

1° Quelquefois la conjugaison est très riche, mais ne semble relever que d'un foisonnement arbitraire de formes par voie de déformation argotique : c'est le cas du verbe *vétéche* « voir », qui, remarquons-le, est aussi passablement irrégulier en français.

2° Dans trois cas, le signe de conjugaison est emprunté au français, plus exactement à la graphie française, par un procédé d'addition tout mécanique : nos 37, 6°, 38, 2°, et 164.

3° Parfois on discerne un rudiment de conjugaison

(*umèz* « fais » et *umèzé* « faire »), d'autant plus insignifiant que la faible importance en est encore infirmée par les observations qui vont suivre.

4° Le plus souvent, en effet, le verbe ne change pas d'une forme à l'autre : *pédriné* «[il] quitte », Fl. 14; *pédriné* « quitter », Fl. 17.

5° Ou bien, pis encore, le verbe subit un léger changement, alors que la personne reste la même : « [il] quitte » se dit *pédriné* Fl. 14, mais *pédrinié* Fl. 34. Observons pourtant que Fl. 14 est purement auditif, tandis que Fl. 17 et 34 sont graphiques, et par conséquent mieux établis.

6° L'impératif ni le subjonctif n'ont, non plus qu'en français, rien qui les caractérise : de ce que Mlle Smith dit *bétiné* « [je] regarde » et *bétinié* « regarde », il serait inexact de conclure qu'elle distingue l'impératif de l'indicatif, puisqu'on vient de voir le doublet *pédriné pédrinié*, et que, d'autre part, elle dit aussi *bétiné* tout court « regarder ».

7° L'imparfait *triménéni* (Fl. 15) et le passé défini *sadri* « chanta » (Fl. 20) sont deux ἅπαξ dont la décomposition est impossible.

8° Le passé se forme généralement au moyen des auxiliaires. Les verbes qui en fr. se conjuguent au moyen de l'auxiliaire « avoir » ou de l'auxiliaire « être » prennent respectivement, sans exception, les mêmes auxiliaires en martien : *nè amé* « est venu », Fl. 14 et 20; *é nié* « a été », Fl. 20. Quant à la conjugaison de ceux-ci, voir les n°s 37-38.

9° Le futur a pour indice une syllabe *-in-*, dont le

consonnantisme à coup sûr, et peut-être aussi le vocalisme (par nos verbes dits de 2e conjugaison) lui vient du français : *mache* « peux », *machir* « pourras ». Cette catégorie conjugable est de beaucoup la plus ferme. Elle serait même absolument cohérente, si l'on ne constatait *séïmiré* « comprendras » (Fl. 8), qui devrait être **séïmirir*, puisqu'on a plus tard *séïmiré* « comprends » et « comprendre » Fl. 15 et 37. Mais il faut remarquer que *séïmiré* est la toute première forme de futur qui soit apparue; la grammaire de ce temps ne devait pas encore être fixée. Ou bien peut-être **séïmir-* est-il un futur très régulier d'un radical verbal **séïm-*, cf. n° 259; et alors, ce serait par abus et lapsus que plus tard cette forme de futur, qui n'est pas revenue comme telle, aurait été transportée en fonction de présent et d'infinitif. On relèvera encore une légère incertitude en sens inverse sur *bérimir* Fl. 15, n° 53.

10° On ne rencontre qu'une seule forme de conditionnel, *ténassé*, cf. n° 134.

§ 4. — SYNTAXE

(**23**) Ce serait faire tort aux excellentes analyses de M. Flournoy que d'essayer de démontrer après lui que la syntaxe martienne n'est qu'un décalque, mot pour mot, de la syntaxe française. Ses textes sont là, et la preuve est faite; voir aussi mes nos 22, 8°, et 30. Elle ressortira également, a contrario, du relevé, que je garantis complet, des très rares cas d'insignifiante divergence.

1° Construction inusitée en français : Fl. 35, *dabé*...

é ti takâ « maître.. tout de pouvoir », pour « tout-puissant, très puissant ».

2° Construction incorrecte en français : Fl. 39, *anlélir... é vi* « apparaîtra... à toi ». La phrase est par ailleurs lourde et embarrassée. On a fait observer à Léopold que Mlle Smith parle un langage par trop suspect d'influence française : visiblement elle cherche à se corriger, mais s'y emploie d'un zèle un peu gauche.

3° Ellipse d'un déterminatif : Fl. 28, *éziné rabriξ ni tibraξ* « mes pensées et [mes] besoins » ; sans difficulté.

4° Ellipse d'un pronom : Fl. 40, *med lé godané ni ankôné* « pour m'aider et réjouir » ; mais cf. nos 45 et 82. Il faudrait ranger ici : les cas énigmatiques *i-lassuné* « m'approche » Fl. 9, *m-ianiné* « t'enveloppe » Fl. 14, où le pronom, s'il est exprimé, l'est par un élément tout à fait insolite ; et le cas *cé méï adzi ilinée* « je t'ai bien reconnue » Fl. 15, où il ne semble pas l'être du tout, puisqu'on ne peut couper *m-éï*, la forme *mé* « as » Fl. 2 nous garantissant par contre-coup l'authenticité de *méï* « ai ». Ce sont là, selon toute apparence, de simples lapsus, comme il arrive à tout sujet parlant d'en commettre dans sa propre langue.

§ 5. — SÉMANTIQUE

(**24**) I. *Phénomènes de sémantique ordinaire.* — D'après les considérations exposées dans notre introduction (n° 3), on a dû comprendre que le domaine que nous abordons ici est le sujet essentiel de notre livre : plus exactement même, le seul sujet ; car tout le reste

n'est en réalité que travail de déblai, destiné à éliminer de notre recherche toutes les particularités du langage martien qui ne rentrent pas strictement dans l'étude des mots et de leur signification. Cependant je me ferais scrupule de consacrer aux généralités de la sémantique un plus long développement qu'aux autres parties de l'œuvre de Mlle Smith. La raison en est bien simple : il ne sied point à la sémantiqne théorique de dominer a priori l'étude du vocabulaire martien ; c'est au contraire à l'étude détaillée de ce vocabulaire à nous prouver, s'il est possible, qu'il satisfait à toutes les exigences de la sémantique théorique ; et l'on m'accuserait à bon droit de pétition de principe, si je suivais une autre méthode. Le lecteur qui voudra dès à présent se rendre compte des procédés sémantiques de la langue de Mlle Smith, en trouvera tous les spécimens possibles énumérés dans les chapitres IV à IX. Il ne s'agit ici que de les classer sous les rubriques familières aux linguistes, afin de s'assurer que, quoi qu'on doive penser de telle ou telle étymologie martienne en particulier, l'ensemble, en tout cas, ne nous offre rien que nous ne soyons accoutumés à rencontrer dans le parler usuel des langues les mieux connues.

1° Passons rapidement sur les métonymies : — le genre pour l'espèce, *miza* « pavillon locomobile », n° 108 ; l'espèce pour le genre, *alizé* « élément », *chèke* « papier », n°s 42 et 61 ; — l'épithète caractéristique de l'objet pour l'objet lui-même, *chiré* « fils », *priàni* « flot », n°s 62 et 125 ; et, inversement, l'objet pour son épithète caractéristique, *capri* « noir » (cf. fr. *un*,

ruban lilas), *grêvé* « larges », nos 58 et 84 ; — l'emblème pour la chose qu'il signifie, *zati* « souvenir », n° 146, cf. fr. *récolter des lauriers*, etc. ; — la provenance pour l'objet en provenu ou la qualité qu'il rappelle, *zinè* « bleu », n° 147, cf. anglais *china* « porcelaine ». — Il n'y a rien là que d'élémentaire et de parfaitement concevable.

2° Observons toutefois que ce procédé, si simple qu'il soit, touche de bien près déjà aux autres qui vont suivre et prépare même les paradoxes sémantiques qui émaillent la langue de Mlle Smith comme toutes les langues de l'univers. Ainsi, elle dit *chiré* « fils » qui est évidemment le fr. *chéri*. Or, il n'est pas moins évident que le mot, une fois créé, restera partout et toujours semblable à lui-même, et que, si elle en avait eu par hasard l'occasion, elle eût également dit *chiré* d'un fils dénaturé et maudit de ses parents. C'est ainsi que le plus violent contraste de signification est déjà implicitement contenu dans la plus inoffensive déviation sémantique.

3° L'association sémantique est un fécond principe de contresens qui prennent droit de cité dans une langue et l'enrichissent d'autant. On a appelé « tortue » une certaine pièce d'artifice, simplement parce qu'elle a une carapace bombée. Or, *tortue* ne signifie en aucune façon « qui a une carapace » de n'importe quelle forme : *tortue* veut dire « [la bête] tordue », qui a les pieds tors. Le mot ne saurait donc en aucune façon évoquer l'idée de « carapace », mais la chose signifiée l'évoque, et cela suffit : une tortue a une carapace, donc

un objet à carapace peut être dénommé *tortue*. La rose a des épines, raisonne de même le moi subconscient de Mlle Smith : donc tout objet rose peut être dénommé * *épin*, ou quelque chose d'approchant, n° 74. N'est-ce pas, des deux parts, la même logique ?

4° La suggestion sémantique, dont j'ai fait un très large usage, n'est pas de nature beaucoup plus compliquée : au lieu de se fonder sur un caractère permanent qui accompagne partout un objet donné, elle emprunte ses données à une circonstance fortuite et accidentelle, mais qui se trouve associée à cet objet, au nom de cet objet, dans une phrase usuelle, souvent répétée, passée en proverbe. Remarquons que, dans l'exemple précédent, l'association sémantique se double de suggestion verbale, à cause de la phrase connue : « Il n'y a pas de *roses* sans *épines*. » On sait que le sens « tromperie » vient au mot *canard* de la phrase vieillie : « Donner un canard à moitié » ; or, dans cette phrase, c'est *à moitié* qui complète la pensée, et *canard* sans lui ne signifie rien ; cependant le mot important a disparu, et le mot insignifiant a pris à lui tout seul un sens que rien ne justifie. C'est un phénomène de ce genre que j'ai conjecturé dans le type *bénèz*, n° 52 ; avec un détour plus violent et à peine vraisemblable, dans le type *arvà* n° 47 ; mais la logique du rêve est plus hardie et plus vague que celle d'un sujet éveillé. Il va de soi que, partout observable, le fait n'est nulle part plus admissible que quand le sujet emprunte un mot à une phrase d'une langue étrangère dont il ne connaît que le sens général et qu'il ne saurait traduire littéralement : *bibé*, n° 179.

5° Il reste un dernier pas à franchir : les mots peuvent s'ordonner dans la mémoire par voie de contraste sémantique, de telle sorte qu'une idée évoque l'idée opposée, et qu'en conséquence le sujet en vienne à exprimer, par exemple, le concept de « plaisir » par un mot signifiant « douleur ». Je ne dis pas que le cas soit fréquent, et aussi ne l'ai-je guère relevé plus d'une ou deux fois dans le vocabulaire martien ; mais enfin il est psychologiquement concevable, et à ce titre seul il ne nous est pas permis de l'exclure de notre recherche. Que dis-je, possible ? Il se constate un peu partout. L'allemand *fast* signifie, de par son étymologie, « fermement, précisément », et telle a été son acception courante jusqu'à une époque fort voisine de nous ; aujourd'hui, il signifie tout le contraire, « à peu près, presque, approximativement ». Par quelle filière sémantique il a été étiré pour en venir là, c'est ce qu'il appartient à son histoire de nous dire ; mais, pour l'instant, c'est le fait brut qui seul nous intéresse, en tant que possible dans un langage quelconque, partant admissible en martien. Or, qui ne voit que, si — comme je le crois — Mlle Smith emploie au sens de « peu » le fr. *abondant* légèrement altéré (n° 40), elle ne fait autre chose que réaliser instantanément sur le sens de ce mot et objectiver à nos yeux, en quelque sorte, par une opération mentale de la durée d'un éclair, le travail plusieurs fois séculaire qui a changé du tout au tout le concept exprimé par l'allemand *fast*, tout de même que le chimiste obtient en quelques minutes au fond de son creuset une réaction qui aux temps géologiques a transformé la face de la terre en s'étendant

sur une période d'une incalculable longueur ? Ici moins que partout ailleurs le temps ne fait rien à l'affaire : il y a parité entre les deux phénomènes, voilà ce qui est indéniable, et le processus identique est aussi, de part et d'autre, également inconscient.

6° Hybride et hors cadre se classe la contamination sémantique : sémantique, en ce qu'elle consiste à penser tout à la fois deux mots de signification semblable, qui se suggèrent l'un l'autre ; phonétique, en ce qu'elle fusionne par voie d'altération réciproque les sons ou les syllabes dont se composent ces mots. Extravagante en ses créations, elle n'a point d'influence sur les langues littéraires, dont le vocabulaire est graphiquement fixé : qu'un plaisantin imagine le verbe **accumonceler*, on rira sans doute, mais il n'en sera pas davantage. Au contraire, les idiomes sans littérature fourmillent de ces fusions bizarres, lapsus ordinairement involontaires, qui se répandent et s'implantent de par la facilité même qui préside à l'éclosion et au pouvoir expressif des monstres qu'elles enfantent : récemment encore, M. Schuchardt a vivement appelé l'attention des linguistes sur l'importance qu'il conviendrait d'accorder en étymologie à la contamination, et je crois en avoir moi-même indiqué d'assez nombreux et probants spécimens dans mon *Lexique Breton*. En tout état de cause, elle n'est nulle part mieux à sa place, que dans ces créations instantanées et fortuites, nées d'un moment d'émotion ou d'embarras, qui ne sont en apparence d'aucune langue et que pourtant tout le monde comprend. Un jour, à la campagne, je voyais une jeune fille qui s'apprêtait à faire une promenade à

cheval : elle n'avait jamais monté, elle était fort joyeuse, et un peu troublée ; lorsqu'elle se sentit bien en selle : « Passez-moi les *rides*, » dit-elle avec un petit tremblement dans la voix, et on les lui passa, tout naturellement. Elle avait contaminé ensemble *rênes, guides, bride,* que sais-je ? et c'est à peine si l'on s'en était aperçu. Ce qu'a fait cette jeune fille, étant parfaitement éveillée, le moi subconscient de Mlle Smith s'en montre capable, lorqu'il crée *midée* (n° 105), *fouminé* (n° 80), *forimé* (n° 79), et d'autres peut-être, dont la clef est plus difficile à saisir. Qui s'en étonnerait?

(**25**) II. *Contamination polyglotte.* — Les phénomènes que nous venons d'étudier ne se passent normalement que dans l'intérieur d'une seule et même langue, et l'on voit qu'ainsi circonscrits ils ont déjà une fort notable portée ; mais ils acquerront une intensité singulière s'ils font la navette entre deux vocabulaires, c'est-à-dire si le sujet connaît plusieurs langues, et surtout s'il ne les sait qu'imparfaitement. D'abord, parce que nous avons une vague idée de l'étymologie de beaucoup de mots de notre propre langue, aucune de celle des mots de l'idiome étranger, dont le vrai sens nous échappe dès lors absolument : nous appelons *square,* sans le moindre scrupule, une place triangulaire, ronde ou polygonale, pourvu qu'elle soit plantée d'arbres ; l'Anglais, dans la langue duquel *square* signifie « carré », ne saurait oublier, en prononçant ce mot, qu'il implique une idée de forme et exclut toute idée de végétation. Ensuite — et c'est là la raison

principale — parce que les mots ont beaucoup plus de chances de se brouiller entre eux, et se brouillent bien plus capricieusement, lorsque, au lieu de trois ou quatre synonymes pour un sens donné, il s'en offre à la mémoire dix ou douze : non pas seulement, par exemple, *courage*, *vaillance* et *bravoure*, mais encore *muth* et *tapferkeit*, et ainsi de suite. Que dire alors, si, en plus de la synonymie courante, l'homonymie monoglotte ou polyglotte intervient à son tour, par la voie si largement ouverte et si fréquentée du calembour?

1° De la contamination par simple synonymie relèvent quelques modifications phonétiques très élémentaires, qui ne dépassent point la limite de celles qu'on a rencontrées au n° 24, 6° : ainsi, le martien a *nâmi* « beaucoup », par fusion probable de mg. *némi* et al. *mannig*, n° 198.

2° Quand la synonymie vient à se compliquer d'homonymie partielle, l'altération franchit les bornes de la phonétique : ce n'est plus la langue qui fourche, c'est le style qui gauchit. L'Anglais qui écrivait à Fénelon « Vous avez eu pour moi des *boyaux* de père » était absolument dans son droit, en ce que *boyaux* et *entrailles* sont synonymes, en ce que *bowels* et *boyaux* sont homonymes, en ce que *bowels* s'emploie très bien en ce sens en anglais : bref, en tout, sauf en un point, le point capital, l'usage du mot en français même. C'est exactement le cas de Mlle Smith, lorsqu'elle emploie le mot sanscrit *attamana* « âme », dans une phrase où le fr. dirait *âme*, mais où au grand jamais le sk. ne dirait *ātmānam* (Fl. p. 299, et cf. mes n°s 236 et 270). Il y a déjà

là une sorte de calembour bilingue, mais dont le résultat en définitive ne dépasse pas les limites de la simple impropriété de style.

3° Mais le calembour, même monoglotte, aboutit très vite à l'insanité; il n'y a qu'à lui lâcher la bride. Dans ma première enfance, on me mena un jour faire une visite à de vieilles dames dont le salon était tendu d'une tapisserie à personnages. Je l'admirai; elles me l'expliquèrent obligeamment, et me montrèrent, entre autres, dans un coin, des matelots qui jetaient l'ancre. L'ancre? Je n'en avais jamais entendu parler que dans un encrier. On eut beau me dire que c'était pour arrêter le bateau, me montrer l'engin et l'accompagner d'éclaircissements sans doute un peu confus: plusieurs années après encore, je ne parvenais pas à me débarrasser de la vision de matelots qui, pour arrêter leur navire, projetaient sur les flots un liquide noir. Maintenant il est évident que cette confusion mentale ne pouvait se faire jour dans mon langage: pensant *ancre* ou *encre*, je prononçais toujours de même, et il n'y paraissait point extérieurement; mais, si j'eusse été bilingue, j'aurais fort bien pu dire une fois *die Tinte werfen*, et mon calembour subconscient éclatait. C'est ce qui arrive à Mlle Smith, lorsqu'elle dit *nazère* pour le verbe « trompe » (n° 248) ou *tiziné* pour « demain » (n° 260). Qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici de monstres mort-nés, qui ne méritent aucune attention; car la tératologie est une science aussi. Et puis, ces monstres ont parfois la vie très dure: ne devons-nous pas notre mot *baccalauréat* à un calembour scolaire sur le latin

vulgaire **bacalaris*, qui étymologiquement ne contient pas la moindre idée de « baie » ni de « laurier »?

4° Car, lorsque le jeu de mots se fait polyglotte, il devient impossible de prévoir jusqu'à quelles extrémités il pourra s'échapper : il faut, tant bien que mal, en suivre les détours sinueux, à travers les vocabulaires qu'il parcourt avec toute la fantaisie du rêve et la rapidité de la pensée. Supposons, par exemple, qu'un sujet sachant l'allemand, le magyar et le français, vienne à songer au *cachet* d'une lettre : le mot — je ne parle ici, bien entendu, que de possibilités, mais de possibilités comme nous en avons tous vu se réaliser en nous-mêmes, quand nous cessons de conduire nos pensées et les laissons errer à l'aventure — évoquera son synonyme *sceau*, et celui-ci son homonyme *seau*, qui se traduira *eimer* en allemand ; mais l'al. *eimer* désigne aussi une mesure de capacité, qui s'appelle en magyar *akó*, en sorte que, si le travail s'arrête là, — et rien ne s'oppose à ce qu'il aille beaucoup plus loin, — il viendra un mot *akó* comme équivalent de « cachet « ou d'un concept similaire. Il ne sera pas réalisé dans la vie pratique, parce que le sujet, sortant de sa rêverie, trouvera dans sa mémoire consciente le vrai mot et perdra toute notion du faux équivalent ; mais, si sa conscience est endormie et son subconscient éveillé, aucune inhibition ne s'opposera à ce qu'il substitue l'un à l'autre ; et, si un entraînement préalable l'a prédisposé à conserver, d'une de ses transes à l'autre, le souvenir de ses songes, le chatoiement éphémère de sons et de sens qui aura un instant traversé son cerveau se fixera en un terme permanent, un mot

aura été créé. Dès le chapitre suivant, mais surtout au chapitre IX, on trouvera colligées les principales créations de Mlle Smith que je crois pouvoir assigner à ce processus compliqué. On en jugera. Mais la question est bien moins de savoir si, dans chaque cas, j'en ai donné une description vraisemblable, que de décider si en lui-même et théoriquement il est possible; et je ne pense pas qu'à aucun point de vue l'affirmative puisse faire l'ombre d'un doute.

5° Tout à fait en dehors de ces manifestations étranges, mais encore logiques, de l'aberration psychique, il faudrait ranger, si on les admettait, les hypothèses de lapsus sémantiques, soit monoglottes comme *nubé* (n° 111), soit bilingues comme *koumé* (n° 162). Ici, tout en demeurant dans les limites du possible, nous touchons à celles de l'indémontrable; et l'indémontrable n'a droit de cité dans aucune science qu'en tant qu'il fournit un repère commode et provisoire pour des recherches ultérieures. Ce n'est pas le cas de ces menus faits sporadiques et partant négligeables.

V. Henry.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

La Grèce antique, par André Lefèvre (Bibliothèque des Sciences contemporaines, 2e série, t. III). *Paris*, libr. C. Reinwald, 1900, in-8°, (IV)-463 p.

Mon parrain, un vieux professeur de rhétorique, qui déplorerait aujourd'hui l'abaissement général des études, sous ce vain prétexte d'enseignement moderne, restreint, et je ne sais plus quoi encore, avait coutume à une certaine leçon que ses élèves attendaient avec la curiosité maligne de leur âge, de s'écrier : « Quels romantiques, Messieurs, que les classiques de l'antiquité ! » J'aurais grande envie, après avoir lu le beau livre de notre savant ami A. Lefèvre, de dire à mon tour : « Quels classiques que ces démolisseurs de notre temps ! » Il se dégage de ce volume un sentiment si complet et si profond de la civilisation grecque, de ses origines, de son évolution, de son histoire, que la discussion est impossible et qu'on est irrésistiblement amené à conclure avec l'auteur au génie supérieur, je dirai presque à la mission humanitaire de la Grèce, si ce mot *mission* n'impliquait en quelque sorte une dépendance d'une puissance extérieure. Quel admirable tableau nous offre M. Lefèvre de la vie homé-

rique, quel résumé lumineux de la vieille mythologie de nos ancêtres, obscurcie en Italie par la confusion avec les légendes locales, et sombrant finalement dans la barbarie sémite du Christianisme ! Tout est à lire, depuis ces si intéressants détails sur le texte des poèmes homériques, jusqu'aux étymologies mythologiques, dont quelques-unes me paraissent pourtant un peu incertaines.

Il y aurait certainement quelques critiques à faire, ou plutôt quelques observations. Ainsi, je trouve que notre éminent collaborateur admet trop facilement l'hypothèse d'une ou de plusieurs grandes races, — Ibères, Ligures, Turrhènes, etc., — qui auraient occupé l'Europe occidentale ou du moins les côtes de la Méditerranée avant l'arrivée des Aryas. J'imagine qu'il y a là une conception après coup ne répondant point à la réalité des faits. Pour moi, je me représente l'Europe antique comme une sorte d'archipel de races spontanées, dont la plupart n'ont pu vivre et ont succombé à peine écloses, dont les autres ont émergé et se sont étendues autour d'elles, mais pas beaucoup. L'unité ibérique, l'unité italique, l'unité pélasgique sont bien invraisemblables, et je croirais volontiers que ces peuples primitifs ont vu s'accroître leur vitalité surtout après leur contact avec les immigrants indo-européens, dont il y a eu sans doute plusieurs flots successifs, à des intervalles plus ou moins éloignés. Les habitants de notre France aux époques tertiaires

ou quaternaires préhistoriques faisaient partie vraisemblablement de ces tribus sporadiquement nées sur le vieux sol de l'Europe.

Mais, pour en revenir à des choses plus sûres et plus connues, je trouve aussi que M. Lefèvre est bien sévère pour le Bouddhisme, qui a été, en somme, un mouvement révolutionnaire, et dont l'esprit n'est qu'une conséquence localisée du fonds mythologique aryen.

Je regrette aussi que, pour une pure question de typographie, on ait imprimé dans tout le cours de ce volume les mots grecs en caractères latins. C'est déplaisant et désagréable. Julien VINSON.

Virgile. Les Géorgiques, traduction en vers français par Adrien GENTIL, capitaine d'artillerie. *Grenoble*, H. Falque et Félix Perrin, 1900, xij-143 p., in-8° carré (imprimerie Allier frères), avec un feuillet supplémentaire d'errata.

Parmi les ouvrages qui m'ont été envoyés jusqu'à présent et dont on m'a demandé de rendre compte, peu m'ont causé autant de plaisir que celui-ci. C'est un charme de tenir entre ses mains un aussi joli volume, dont l'exécution matérielle est excellente et où d'ailleurs tout est à louer. Le plus intéressant, c'est qu'il est sorti de la plume d'un militaire, d'un capitaine d'artillerie, et qu'il a été inspiré par un amour sincère

de la nature, par un goût très vif pour la poésie et par un sentiment délicat du bean et du vrai. Plût aux Dieux qu'un pareil état d'esprit fût plus commun dans l'armée française ! Les anciens soldats font souvent de bons agriculteurs, mais les Cincinnatus ne se recrutent pas d'ordinaire parmi les capitaines d'artillerie... Les magistrats de jadis traduisaient volontiers Horace, Dante ou Lucrèce. Quels beaux jours s'ouvriraient pour l'humanité si les Polytechniciens allaient s'éprendre de Virgile !

M. Gentil a parfaitement compris et il explique fort bien le rôle du traducteur : il doit transmettre l'idée, la forme de la pensée, le sens même des mots, et, autant que possible, l'harmonie du style de l'auteur dont il veut traduire l'ouvrage. C'est une tâche extrêmement difficile ; aussi devons-nous savoir un gré infini à ceux qui, comme M. Gentil, ont pris la peine de l'entreprendre ! C'est pourquoi je ne lui ferai qu'une critique ou plutôt qu'une observation, et encore avec toutes sortes de sous-entendus et de réserves : je trouve, par ci par là, quelques vers un peu durs, quelques rimes pas assez suffisantes et, en général, trop de paraphrase. Cf. ce passage :

.....Et tandis que sa tête,
Arrachée à son cou pur comme un marbre blanc,
Roulait au gré de l'Hèbre et le tachait de sang,
Sa langue déjà froide, oubliant son supplice,
Appelait Eurydice et toujours Eurydice ;
Et le fleuve et ses bords, d'un tel amour charmés,
Répétaient tendrement : Eurydice ! à jamais !

Mais, si la critique est aisée, l'éloge est facile et je le donne de grand cœur ; je me permettrai même de compléter le souhait discrètement exprimé par le traducteur dans son épigraphe : il réalisera certainement le dernier vers de la fable à laquelle il l'a empruntée.

Julien VINSON.

C. Cornelii TACITI *Dialogus de oratoribus*. Recognovit Alfred SCHOENE, Dr. Phil. *Dresdae*, propriis sumptibus editoris, 1899, 95 p. gr. in-8°.

J'ai reçu presque en même temps cette brochure et le dernier numéro de la *Revue*, où je rendais compte d'une édition française, complète et récente, de toutes les œuvres de Tacite. Le si intéressant et si discuté Dialogue des orateurs est aujourd'hui magistralement publié ; M. Schoene donne les variantes des principaux manuscrits, quand elles diffèrent du texte qu'il a adopté ; et il les fait suivre, sous le titre modeste de notes, d'une discussion approfondie de ce texte. Quel admirable travail!

Julien VINSON.

Félix CHAPISEAU. *Au pays de l'esclavage;* mœurs et coutumes de l'Afrique centrale, d'après des notes recueillies par Ferdinand de BÉHAGLE ; préface par Gaston DUJARRIC (tome XXXVII de la collection *Les*

Littératures populaires). *Paris*, J. Maisonneuve, 1900, petit in-8°, (viij)-282 p.

Ce petit volume, fort intéressant d'ailleurs, est-il tout à fait à sa place dans une collection consacrée à la littérature populaire, ou plutôt à ce que notre ami Sébillot appelle si ingénieusement la littérature orale? Peut-être pas, mais où commence le *Folk-lore?* En tout cas, le morceau « Ame d'esclave » qui termine l'ouvrage, et qui est d'une si poignante et si pénétrante réalité, est certainement du vrai et du bon *Folk-lore*. J'ai rarement lu quelque chose de plus et de mieux vécu; on n'y sent pas la retouche littéraire, certaine pourtant. J. V.

Légendes morales de l'Inde, empruntées au Bhâgavatapurâṇa et au Mahâbhârata, traduites du sanscrit par A. Roussel. *Paris*, J. Maisonneuve, 1900 (tome XXXVIII des *Littératures populaires* de toutes les nations), pet. in-8°, de xij-328 p.

M. l'abbé Roussel sait on ne peut mieux le sanscrit et il appartient à la catégorie, bien diminuée aujourd'hui, des traducteurs patients et tenaces. Il nous promet une traduction complète des deux grandes épopées hindoues, et plus exactes que celles de M. Fauche, faites vraiment trop à la hâte.

Le livre actuel est extrêmement intéressant. Mais je

n'aime pas trop les transcriptions de M. Roussel; le *sh* m'agace particulièrement, car c'est de l'anglicisme inopportun. Je n'aime pas beaucoup non plus le *ri* voyelle. Et pourquoi n'avoir pas distingué les cérébrales? J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. XV. — *Helsingfors*, 1900, in-8°, viij-34-31 p.

Contient le texte et la traduction allemande d'un très intéressant document sur la religion anté-bouddhistique du Tibet : *Der Fruchlingsmythus des Kesarsage*, par H. Franke, missionnaire à Ladakh. Le titre, la table et l'*erratum* ont été seuls imprimés à Helsingfors; tout le reste de la brochure a été imprimé à Darjeeling. J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung... von E. Kuhn und J. Schmidt. Band XXXVII (N. F. XVII), 1re livr., *Gütersloh*, 1900, in-8°.

Contient : p. 1-26 : Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache, von *Felix Solmsen*; p. 26-51 : Die griechischen Præsenten auf -ισκω, von *J. Schmidt*; p. 52-120 : Zur keltischen Verbum, von *R. Thurneysen*; p. 120-131 : Mittelneerlaendisch *mère*, lat.

rus, von *J. Franck;* p. 132-140 : Zur Form und deutung von *pflegen*, von *J. Franck;* p. 140-146 : rxes und Artaxerxes, von *Paul Kretchmer;* p. 146-0 : Etymologisches und Grammatisches, von *Schwyzer;* p. 150-154 : Zur Chronologie des gr. utgesetz- und von Sprachfrage der alten Macedonier, ı *G. V. Hatzidakis;* p. 154-155 : Prometheus in lia, von *E. W. Fay;* p. 155-156 : Expergiscor, von *Schmidt.* J. V.

VARIA

I. Jeu d'esprit anglais

Concerning Dr. Conan Doyle's appointment to service in South Africa, *Books of To-Day and the Books of To-morrow* has the following amusing *Jeu d'esprit:*

'Said Dr. Robertson Nikola concerning Sherlock Holmes
(Who's volunteered for Africa as a change from writing tomes):
'He canna weel ignore the least of meeleetary cues,
For the modern soldier learns to fight by Multiple Reviews.'

(*Un journal anglais.*)

II. L'Accent natal

One village school I recollect as having given me the greatest pleasure. The discipline was admirable, the instruction all but perfect in every particular, except the pronunciation of the scholars, which was of the broad West Country sort. They spoke and they read like boors and malkins. I pointed out the blemish to the master (for whom I had a profound respect), and requested him to remedy it. 'Impossible, sir,' he said. 'They all talk like that in these parts.' 'Difficult,' I replied, 'but not impossible, and *you* can do it.' He smiled, and his face lighted up. Next year, when I visited them, I found those selfsame children reading and talking almost like little ladies and gentlemen. But this was whilst in school. Whether or not when out of school they would fall back into dialect again, I cannot say, for I bear in mind Thackeray's Miss Costigan, who was so excellently put on the boards by her

instructor, that when on the stage she would speak like a lady of fashion, but when off would return to her native brogue.

(*Un journal anglais.*)

III. Galimatias spirite

Dans un journal « occultiste », c'est-à-dire spirite, je trouve une traduction arrangée de l'épisode de Yajñadatta du Râmâyaṇa de Vâlmîkî. D'abord, le nom du héros est écrit Yadinadatta; puis lorsqu'il apparaît après sa mort, l'adaptateur met dans le texte que ses parents virent son « astral (double aithéré) » et que « le karma de Daçaratha » demeura chargé des imprécations du brahmane. Yajñadatta d'ailleurs est qualifié de « yogui ».

IV. L'Argot militaire allemand

Le docteur Paul Horn, professeur libre à l'Université de Strasbourg, publie un ouvrage intitulé : *Die deutsche Militærsprache.*

Ce livre, curieux à bien des titres, nous fait voir que, malgré son caractère éminemment national, l'armée allemande possède un langage à part, un vocabulaire à la fois riche et instructif.

Nous n'avons rien de pareil en France, quoique nos traditions militaires ne le cèdent en rien à celles de nos voisins. En effet, notre argot militaire ne comprend qu'un nombre de termes très restreint, lequel a même plutôt une tendance à diminuer depuis que le service universel et obligatoire est entré complètement dans nos mœurs.

Parmi les deux mille cinq cents termes environ que le docteur Horn a eu la patience de recueillir, un grand nombre dénotent de la part du troupier allemand un esprit à la fois observateur et mordant, assez peu en harmonie avec la lourdeur que nous sommes toujours disposés à lui prêter. D'autres offrent cette particularité de se superposer exactement à des termes de notre argot propre ou de donner lieu, de la part de ceux qui les emploient, à des pratiques bouffonnes.

Quant au jargon des officiers, — chose pour ainsi dire ignorée chez nous, — il comporte une infinité d'expressions dont la plupart sont spirituelles ou au moins drôles.

En tous les pays du monde, le jeune soldat, une fois dégrossi, n'a rien de plus pressé que d'envoyer à sa famille son portrait en tenue de campagne, sac au dos et baïonnette au canon. Ce détail n'a point échappé à la malignité du troupier allemand. Aussi dit-il d'un camarade puni, se rendant avec armes et bagages à *l'inspection avec la garde*, qu'il « va se faire photographier ».

Nos voisins ont le pied large et fort et ne donnent qu'une attention médiocre à leur chaussure. Quoi d'étonnant à ce que le soldat ait décerné le sobriquet de *deutscher Herr* (le monsieur allemand) au canard, à l'animal dont la démarche et les extrémités inférieures manquent d'élégance ?

On pratique de nos jours dans toutes les armées la manœuvre par assouplissement, — les hommes obéissant à un simple geste muet de leur chef. Les soldats allemands appellent ceci *das Gespensterexerzieren* (l'exercice des fantômes).

Nul être au monde n'est plus tracassé qu'un chef de chambrée. Comme il est responsable d'une infinité de choses, il est obligé d'avoir l'œil à tout, et principalement aux heures où l'inspection va être passée, on le voit fureter dans tous les coins de la pièce confiée à sa surveillance. En raison de ceci, les troupiers l'appellent communément *die Spinne* (l'araignée).

Il suffit d'avoir une seule fois aperçu un militaire quelconque affublé d'un pantalon de treillis neuf pour constater l'exactitude du terme par lequel ce vêtement est désigné (*der Kaffeesack*).

Le *parapluie de l'escouade*, chanté naguère par Alph. Allais, n'existe pas en Allemagne ; il est remplacé par le *Bataillonsregenschirm* (le parapluie du bataillon, c'est-à-dire le drapeau dans son étui). A voir de loin le portefeuille caractéristique insinué entre le premier et le deuxième bouton de la tunique de chaque sergent-major ou maréchal des logis chef, on dirait une brique (*Backstein*) ; c'est d'une ressemblance frappante. On peut en dire autant de presque tous les autres termes similaires énumérés dans le livre si documenté du docteur Horn.

Ce qu'il y a de frappant, c'est que nombre d'expressions sont identiques dans les argots militaires allemand et français ; par exemple : *die Kaffeemühle* (le moulin à café : la mitrailleuse de

1870) ; *das Kæsemesser* (le couteau à fromage : le coupe-choux); *Karrôass* (l'as de carreau : le havresac) ou *der Spind* (l'armoire: « l'ôrmoire » à glace : le havresac) ; *der Mündungsdeckel* (le bouchon de fusil, c'est-à-dire le soldat de petite taille) ; *Krokodilfleisch* (de la viande de crocodile : *du singe*, de la viande de conserve) ; *Schinken* (le jambon : la crosse de fusil. Le général Fantin des Odoards, dans ses Mémoires, raconte que, sous le premier Empire, les soldats faits prisonniers, au moment de rendre leurs fusils, en brisaient les crosses. Ils appelaient cela *faire des jambons*) ; *der Kasten* (la boîte : la salle de police) ; *Daniel* (*Jules*, celui qui se fait *tirer l'oreille*); *der Hæring* (le hareng : petit piquet servant à fixer le bas des toiles de tente).

Les soldats alsaciens incorporés dans l'armée allemande sont communément désignés sous les noms de *Schangels* (petits Jean) ou de *Wackes* (terme de patois dérivé de *vagabond*).

Landspassat sert quelquefois à désigner les soldats de 1re classe (*Gefreite*). Ce mot, dont M. Horn n'a pas reconnu l'origine, est une déformation du français *anspessade*.

L'expression : *Man wird die Festung dem Feinde nicht eher übergeben als bis das Schnupftuch in der Tasche brenne* (je ne rendrai pas la place tant que mon mouchoir n'aura pas pris feu dans ma poche), que l'auteur attribue à plusieurs officiers allemands, n'a été employée qu'une seule et unique fois, par le vieux général de Kleist, gouverneur de Magdebourg en 1806, qui d'ailleurs, ne laissa pas les choses en venir à ce point et capitula deux jours après avoir fait cette fière réponse.

Le dicton : *So schnell schiessen die Preussen noch nicht* (les Prussiens ne tirent pas encore aussi vite que cela) remonte à une date bien plus ancienne que celle indiquée par le docteur Horn (1866), elle est vieille de cent cinquante ans. Frédéric le Grand, frappé des inconvénients multiples que présentait l'emploi de la baguette de fusil en bois, la remplaça par une autre en fer, grâce à laquelle ses fantassins arrivèrent à tirer avec une rapidité jusqu'alors inconnue en Europe. De là, l'origine de cette expression, qui, d'ailleurs, était usitée en Alsace bien avant 1866,

Le docteur Horn est bien placé, à Strasbourg, pour se renseigner sur l'exactitude de ce qui précède.

Quant aux pratiques accompagnant l'emploi de certains termes d'argot, il y en a d'amusantes. Ainsi, lorsque le clairon de garde fait un canard, — ce que les Allemands appellent des grenouilles (*Frœsche*), — la caserne entière est en révolution. Dans toutes les chambres on voit des hommes armés de balais et tapant de toutes leurs forces par terre pour *tuer ces grenouilles*. De même, le 118e d'infanterie, dont l'uniforme tranche sur celui des autres régiments de même arme par ses pattes d'épaules jaune vif, est appelé le *régiment des canaris*. Dès qu'il se montre quelque part, le troupiers des autres corps se mettent à siffler comme des enragés. Les coup d'œil est des plus amusants ; l'on ne saurait en dire autant du concert.

Il est impossible d'énumérer les termes de l'argot spécial aux officiers. Beaucoup d'entre eux sont passés dans le langage usuel, par exemple *die Majorsecke* (le tournant si difficile pour les capitaines qui veulent arriver à la graine d'épinards); *der Reserve-Onkel* (l'oncle réserviste : l'officier de réserve); *die Gehirnrevision* (l'inspection du cerveau : l'interrogation en théorie), etc., etc. Ce qu'il y a de plus dur en leur jargon, ce sont les surnoms qu'ils décernent à leurs chefs et qui se propagent avec la rapidité de l'éclair, d'un bout de l'Empire à l'autre. Parmi les plus connus, il y a le sobriquet du général de Hæseler, commandant le 16e corps à Metz (*der lange Gottlieb* : le long Gottlieb), et celui qui avait été donné à un général de l'artillerie à pied, connu pour la facilité avec laquelle il *exécutait* ceux de ces subordonnés qui n'étaient plus en état de faire campagne. On l'appelait tout bonnement *Krauts* (le nom d'un ancien bourreau de Berlin).

Il est superflu de rappeler que Blücher était surnommé le *maréchal Vorwœrts* (en avant), le général de Manstein *der Kanonenjakob* (Jacob aux canons), etc., etc.

Quelqu'un se décidera-t-il, chez nous, à imiter l'exemple du docteur Horn et à faire un livre aussi consciencieux que le sien sur l'argot militaire français ?

(*Le Temps*. — 9 juillet 1900.)

TABLE GÉNÉRALE DU TOME XXXIII

Notes sur quelques Jésuites qui se sont occupés du tamoul: le P. Beschi (*suite*), par Julien VINSON 1
La langue des Pouls (*suite*), par E. GIBERT 49, 137
Prabôdhacandrôdaya (*suite*), trad. par G. DEVÈZE 67, 223
Le *Vaêtha*, fragment inédit de l'*Avesta*, par E. BLOCHET. 87, 181
La langue basque et les inscriptions ibériennes, par Julien VINSON 117
Le Béarn et le pays basque au point de vue religieux en 1613-1614 209
Les sacrifices ignés non sanglants dans l'antiquité romaine, grecque et hindoue, par A. GUÉRINOT 224
Les formes verbales dans le S. Marc basque de Liçarrague (1571) (*suite*), par E.-S. DODGSON 264
Congrès international des études basques 297
Le langage martien, par V. HENRY 317
Varia. Le vocabulaire populaire 114
— Les deux Burnouf. L'égoïsme du travail 114
— Les noms des vents 205
— Un nom bizarre 206
— Les noms français en Allemagne 206
— Signes et proverbes mexicains 295
— Jeu d'esprit anglais 380
— L'accent natal 380
— Galimatias spirite 381
— L'argot militaire allemand 381

BIBLIOGRAPHIE

J. Vinson. Manuel de la langue hindoustani..... 100
A. M. Desrousseaux. Les poèmes de Bacchylide..... 104
Cl. Huart. Grammaire élémentaire persane..... 109
F. Sébillot. La Bretagne enchantée..... 111
H. Chauvet. Folk-lore catalan..... 111
Kuhn's Zeitschrift.....112, 378
Publications de la Société Finno-Ougrienne.....113, 203, 378
Tacite. Œuvres, éd. de MM. Constans et Girbal..... 198
Zimmern. Vergleichende Grammatik der Semitischen..... 200
André Lefèvre. Contre-poison..... 201
Rev. F. Hahn. Kurukh Grammar..... 286
E.-S. Dodgson. Réimpression du *Jesusen Bihotz* de Mendiburu, 1747..... 290
La Tradition au pays basque..... 291
André Lefèvre. La Grèce antique..... 372
A. Gentil. Traduction en vers français des Géorgiques.... 374
Tacite. De oratoribus; éd. A. Schoeken..... 376
F. Chapiseau. Au pays de l'esclavage..... 376
L'abbé Roussel. Légendes morales de l'Inde... 377

AUTEURS

E. Blochet, 87, 181.
G. Devèze, 67, 223.
E.-S. Dodgson, 264.
E. Gibert, 49, 137.
A. Guérinot, 224.
V. Henry, 317.
F. Larrieu, 209.
P. Regnaud, 100, 104.
J. Vinson, 1, 109, 111, 112, 117, 198, 201, 209, 286, 290, 291, 372, 374, 376, 377, 378.

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

E..St
1239

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXIV

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉE PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-EDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1901

.C5
.46
L76
V.34

v. 34

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

15 JANVIER 1901

PARIS

E. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1901

SOMMAIRE DU N° 1

Pages

Le langage Martien (*suite*), par V. Henry 1
L'inscription découverte en 1899 sur le forum romain, par A. Bojeslav 46
La langue des Pouls (*suite*), par E. Gibert 50
Explication, par J. Vinson 79
Max Müller, par P. Regnaud 82
Quelques manuscrits basques, par E. S. Dodgson 85
Varia. I. — La question de l'*e* muet 121
II. — La formation des voyelles 122
III. — Prononciation du basque 123

BIBLIOGRAPHIE

J. Vinson. — *La langue créole en Louisiane*, par le docteur A. Mercier 102
H. Pernot. — *Songs of modern Greece*, par G. Abbott 105
J. Vinson. — *La chiffrocryptographie*, par Émile Delage 112
— *Les Gaulois*, par André Lefèvre 115
— *Virgile Limouzi*, par J.-B. Roby 117
— *Prononciation française*, par A. Liet 118
— *26th Report of the Bible Society* 119
— *Bulletin de la Société des Sciences de Pau* 120

LE LANGAGE MARTIEN

(SUITE)

CHAPITRE II

Les Noms propres

(26) Le roman martien met en scène un grand nombre de personnages, dont plusieurs portent un nom. Il y a même une petite fille qui en a deux : Anini Nikaïné. Comme rien n'est plus arbitraire qu'un nom propre, il semble que ce soit peine perdue que d'en scruter l'origine : et aussi ne l'essaiera-t-on pas pour les noms des comparses, Eupié, Pouzé, Sika, Saziné, et tant d'autres. Tout au plus pourrait-on faire observer qu'Anini et Zitêni sont des appellations fort bien choisies pour des fillettes, et que Mâtêmi a tout l'air d'un féminin martien du magyar *Máté* « Mathieu » : particularité digne de remarque, en ce que *Mathieu* est précisément, dans nos langues, un des rares noms d'homme qui n'a pas formé de dérivation féminine[1]. Mais il y a quelques protagonistes qui se détachent en vigueur sur cette figuration monotone et terne : ils jouent un rôle important, sont ou paraissent des réincarnations ou des doublures d'êtres qui ont vécu sur terre, et il n'était pas sans intérêt de savoir si leurs appellatifs signifient quelque chose, ou si, en parti-

1. Paniné (Fl. 23) doit bien probablement son nom au grand grammairien sanscrit *Pāṇini*.

culier, leurs noms martiens ne seraient pas, eux aussi, des doublets de leurs noms terrestres. J'ajoute que c'est cette recherche, par laquelle j'ai débuté, qui m'a fait pénétrer d'emblée parmi les procédés les plus complexes de la sémantique martienne (cf. n° 25). J'ai donc cru qu'il y avait à la fois avantage et loyauté de méthode à faire passer le lecteur par les chemins que j'avais suivis. Moins je chercherai à pallier mes témérités apparentes, plus il se trouvera à l'aise pour y adhérer ou s'insurger contre elles.

(**27**) I. *Ésenale.* — On a vu que la traduction des phrases martiennes en français est censée l'œuvre d'un esprit réincarné en Mars, puis désincarné, qui vivait récemment encore sur notre terre. Il y portait le nom d'Alexis Mirbel. Mirbel est un pseudonyme (Fl. p. 140); mais je me suis assuré, par lettre particulière de M. Flournoy, qu'Alexis n'en est pas un. Le problème qui se pose est celui-ci : y a-t-il un pont à jeter entre les deux noms d'Alexis et d'Ésenale, que porte en deux mondes différents le même personnage?

« Alexis » n'est pas, si l'on veut, un prénom fort rare ; mais il n'est pas commun non plus, et il n'y en a pas d'autre qui lui ressemble par la finale: il n'est donc pas étonnant que cette consonnance tant soit peu insolite ait fait travailler la pensée subconsciente de Mlle Smith. Remarquons dès l'abord qu'elle a eu pour cela tout le temps nécessaire : c'est en novembre 1894 que nous apprenons l'existence d'Alexis dans la planète Mars, en octobre 1896 seulement qu'on nous révèle son nom martien d'Ésenale (Fl. p. 156). Deux ans :

grande mortalis aevi spatium, pour une élaboration, si compliquée soit-elle, dont le rêve eût pu brûler les étapes en moins d'une minute !

La consonnance des deux syllabes finales d'*Alexis* rappelle celle du mg. *csacsi*, surtout si on le prononce à la française. Or *csacsi* signifie « âne » : non pas terme générique, notons-le bien ; mais espèce de diminutif de caresse, comme on en enseigne volontiers aux enfants. Le mot a pu jaillir des lèvres de M. Smith, dès la première fois qu'il a montré un âne à Hélène à peine sevrée. Traduisons maintenant en allemand, et nous obtenons *Esel*, c'est-à-dire presque exactement les deux premières syllabes du nom d'Ésenale. Et la finale ? Eh bien, c'est l'initiale même du nom d'Alexis ; car, bien entendu, l'*e* final est muet. L'opération totale peut s'exprimer par une formule d'une rigueur mathématique, savoir *al* + *csacsi* = *esel* + *al*. Les deux noms sont identiques.

Non pas tout à fait cependant : on devrait avoir **Eselale*; mais je ne pense pas que personne attache la moindre importance à cette légère divergence, de quelque façon qu'on se l'explique. On peut songer tout simplement à une dissimilation d'un des deux *l* ; ou à une formule de retraduction en français, soit donc *Esel* « *âne* », dont la métathèse (cf. n° 14) donne exactement *Ésenale* ; ou bien à quelque vague interférence de la liaison de mots mg. *ézen állat* « cet animal ». Mais, dût-on ne pas se l'expliquer du tout, on ne s'aheurtera point, je pense, à un aussi minime désaccord, en présence d'une concordance aussi parfaite de tout point par ailleurs.

Pour concevable qu'elle soit, l'opération est évidemment trop complexe, pour qu'on puisse s'attendre à la rencontrer souvent dans la formation d'un vocabulaire qui n'excède pas 300 mots. Elle serait suspecte néanmoins, si elle constituait un cas isolé, et je crois que Mlle Smith l'a renouvelée au moins une fois, dans *éréduté* « solitaire », n° 245. Quant au principe en lui-même, c'est-à-dire à la création de formes du langage par addition d'éléments juxtaposés, il ne saurait faire l'objet d'un doute, puisque l'application en est visible à l'œil nu dans la conjugaison, soit *ni* + *é*, *mé* + *i*, *machir* + *i*, n° 22, 2°.

(**28**) II. *Astané, Ramié et consorts*. — Dans ses pérégrinations à travers tous les cycles qu'elle parcourt, Mlle Smith a un guide, un conseiller, un génie tutélaire, qui rarement l'abandonne et intervient à temps pour l'éclairer de ses avis et de ses leçons : sur terre et à l'époque actuelle, c'est un désincarné nommé Léopold ; au siècle dernier, en tant qu'elle revit son existence passée de Marie-Antoinette, c'est Cagliostro; dans l'Inde, au XVe siècle, la princesse Simandini consulte le fakir Kanga ; enfin, transportée dans la planète Mars, elle a le bonheur d'y rencontrer deux sages, deux savants éminents, Astané et Ramié, qui s'intéressent à ses progrès en martien et, à vrai dire, lui promettent beaucoup plus d'informations qu'ils ne lui en donnent, mais à qui nous n'en sommes pas moins redevables d'une bonne part des textes précieux édités par M. Flournoy. Léopold et Cagliostro ne font qu'un ; ce point est expressément révélé, ainsi que la réin-

carnation du fakir Kanga en Astané; d'autre part, celui-ci et Ramié sont distincts entre eux et distincts de Léopold; mais Ramié n'est visiblement, en tant que fonction, qu'une doublure affaiblie d'Astané ; et enfin, — ce qui est l'essentiel, — ces cinq personnages répondent tous à un concept unique, celui de directeur spirituel. C'en est assez pour que M. Flournoy admette à bon droit leur identité virtuelle. Nous le suivrons dans cette voie, et nous nous demanderons si leurs noms, dès lors, ne seraient pas, comme leurs personnes, apparentés entre eux, abstraits ou dérivés l'un de l'autre. A priori, l'hypothèse serait fort séduisante ; mais, après mûre discussion, je crois qu'il vaut mieux y renoncer, ou plutôt la restreindre.

Léopold est apparu le premier, le 26 août 1892, et ce n'est que postérieurement qu'a été révélée son identité personnelle avec Cagliostro, mais dans des circonstances telles que M. Flournoy (p. 91) n'exclut nullement la possibilité qu'il ait eu la conscience nette d'être Cagliostro avant qu'on lui en eût suggéré l'idée. S'il en était ainsi, en d'autres termes si Cagliostro avait virtuellement précédé Léopold, — le nom de Cagliostro étant supposé prononcé à la française, c'est-à-dire le *g* et l'*l* articulés à part, — il y aurait un chemin pour passer de l'un à l'autre : détachant la syllabe initiale, qui servira plus tard à former le nom de Kanga, il reste un trisyllabe commençant par *-lio-*, qui a pu fort bien suggérer les deux premières syllabes de *Léopold*, surtout si l'on considère que ce prénom est en mg. *Lipót*. Certes, cette explication en vaut une

autre, et en tout cas elle l'emporte beaucoup sur l'étymologie illuministe (Fl. ibid.), que Léopold n'aurait jamais trouvée tout seul et qu'on lui a obligeamment soufflée.

Mais encore tout cela n'est-il pas probable : la genèse du nom de Léopold, datant presque des débuts médiumiques de Mlle Smith, doit être plus simple. Cet esprit a supplanté celui de Victor Hugo dans la direction de conscience du sujet, et tout porte à croire qu'une circonstance accidentelle a fait la transition de l'un des noms à l'autre. Mlle Smith, qui doit être familière avec les œuvres de V. Hugo pour l'avoir choisi comme premier inspirateur, a au moins entrevu un jour la dédicace des *Voix intérieures* à Joseph-*Léopold*-Sigisbert comte Hugo, et ce souvenir, si fugace qu'elle en a nécessairement perdu toute conscience, est resté empreint dans sa mémoire subliminale, qui, ayant un autre jour besoin d'un prénom pour désigner un nouveau personnage, a tout naturellement fourni celui-là. Ou bien l'on avait raconté devant Mlle Smith quelque anecdote sur V. Hugo, du temps de son exil en Belgique, où se mêlait le nom du roi Léopold Ier ; ou bien le prénom du frère de Marie-Antoinette, échappé du cycle royal en voie de formation, a prématurément pris corps dans le personnage qui domine cet épisode des vies imaginaires de Mlle Smith. Que sait-on ? Chacune de ces conjectures, tout au moins, y compris celle de l'étymologie purement verbale, cadre parfaitement avec cette circonstance capitale, que Léopold, qui sait tant de choses, ne sait pas du tout d'où lui vient

son propre nom : le hasard qui le lui a imposé est un fil d'araignée trop ténu pour avoir laissé trace dans le réseau de ses souvenirs.

Poursuivons. Si Cagliostro n'a pas engendré Léopold, a-t-il pu engendrer Kanga? Chronologiquement oui : le cycle hindou est postérieur au cycle royal, bien que plus tard ils évoluent parallèlement. Au point de vue verbal, la première syllabe de *Cagliostro*, moyennant une nasalisation et l'addition d'une finale sanscritoïde, donne aisément *Kanga*. Mais ce n'est encore là qu'un simple possible, que n'étaie aucune preuve. Il est bien plus vraisemblable que le nom de Kanga ait été pris tout fait dans le roman pseudo-oriental qu'a dû un jour feuilleter Mlle Smith (n°s 2 et 8), et dont elle ne se souvient non plus que de la dédicace des *Voix intérieures*. Quoi qu'il en soit, jusqu'à ce qu'un bibliographe nous déterre ce roman, la question demeure en suspens.

Jusqu'ici le terrain a cédé sous nos pas ; mais il va s'affermir. Par quel procédé Mlle Smith a-t-elle extrait de cette syllabe *Cag-* le mot mg. *ág*, qui signifie « branche »? La simple aphérèse est difficilement concevable pour un mot aussi court; mais, de quelque manière qu'elle s'y soit prise, il est certain qu'elle l'a fait. Le grand sage de Mars s'appelle *Ast-ané*, c'est-à-dire, sans difficulté, al. *ast* « branche », suivi d'une suffixation martienne (n° 17, 4°).

Et, si l'on voulait tenir pour fortuite cette coïncidence si remarquable, je demanderais alors par quelle récidive du hasard la doublure d'*Ast-ané* se nomme

Ram-ié, soit exactement le radical du fr. *rameau*, qui à son tour est la traduction de l'al. *ast*, également accompagné d'un autre suffixe martien?

Il y aurait folie à expliquer tous les mots créés par Mlle Smith, puérilité peut-être à le faire alors même qu'on le pourrait; mais, sur ce point particulier, je crois en avoir dit assez pour emporter la conviction.

CHAPITRE III

Les petits mots

(**29**) Il y a lieu, je pense, de commencer par éliminer ce que j'appelle les petits mots, articles, pronoms, menus adverbes, verbes auxiliaires, etc., qui ne sont d'aucune langue, pour ainsi dire, par la raison que dans toutes ils se présentent sous une forme semi-atone et de prononciation rapide qui ne permet guère à l'esprit d'y attacher son attention, en sorte que le sujet parlant qui y cherche des substituts se trouve tout naturellement amené à remplacer tel monosyllabe, qu'il estime arbitraire, par un autre monosyllabe également arbitraire, ou dont tout au moins le mode de création nous échappe. Ici donc notre étude se confinera presque dans la statistique, sans toutefois négliger les rapprochements assez clairs pour valoir la peine d'être relevés.

§ 1er. — LES ARTICLES

(**30**) L'initiale de l'article défini est une sifflante, qui oscille entre la sourde et la sonore, mais avec une préférence marquée et définitivement victorieuse pour celle-ci: toujours *zé* « le », 15 fois, plus une fois élidé

dans *zalizé* « l'élément » (cf. n° 42) ; *ci*, une fois, et *zi*, 3 fois, « la » ; *cée*, une fois, *zée*, 2 fois, et *zé*, une fois, « les ». On a déjà vu que la répartition des genres est exactement celle du français. La syntaxe de l'article partitif n'est pas moins calquée sur la construction très spéciale de cette langue : *ti zâmé tensée* (Fl. 30) « de meilleurs moments »; et jusqu'à *ti zi mazêté* (Fl. 27) « de la peine ». En présence de pareils faits, il est superflu de se demander où Mlle Smith a pris son article : c'est une déformation quelconque et de pur caprice des monosyllabes français à ce affectés.

(**31**) L'article indéfini est beaucoup plus intéressant, parce qu'il a une forme bien mieux caractérisée ; il en a même deux. La première fois que Mlle Smith l'a employé, elle a dit *tivé* (Fl. 8) « d'un » : liaison où l'on ne peut savoir si « un » est *vé* ou *ivé*, puisque « de » se dit *ti* et pourrait être élidé. J'incline à croire qu'il faut suivre la seconde alternative, et couper *t'ivé*, où *ivé* représenterait mg. *együvé*, « en un, ensemble », cas factitif du numéral mg. *egy* « un », entendu jadis par le sujet dans quelque phrase usuelle et retenu comme tel sans aucun soupçon de sa valeur grammaticale.

Quoi qu'il en soit, ce mot mort-né n'a paru qu'une seule fois, et a été aussitôt remplacé par *mis* « un », 9 fois, auquel il faut joindre *misé* « une », 3 fois. J'ai suivi bien des pistes pour retrouver la filiation de ce monosyllabe, qui ferait penser au grec μία « une », s'il nous était permis de supposer que Mlle Smith sût un peu de grec. Aucune n'étant satisfaisante, j'in-

dique en passant la moins invraisemblable. Une fois créé le mot *tivé*, il a pu être coupé et compris *ti vé* et la syllabe *vé* a évoqué l'idée de l'al. *weh* « mal », lequel à son tour a évoqué l'idée du préfixe al. *miss-*, si souvent traduit par « mal », par exemple dans des juxtapositions telles que *miss -handeln* « mal-traiter ». Le chemin paraît bien détourné; mais j'ai déjà dit (n° 25, 4°), et l'on verra par la suite, que la genèse des mots par voie de calembour est un procédé familier à notre sujet et justifié par le flottement de toutes les images dans le rêve ou même dans la rêverie.

§ 2. — PRONOMS PERSONNELS ET POSSESSIFS.

(**32**) Nulle part plus qu'en ce domaine ne règne dans la grammaire de nos langues un beau désordre apparent. Le radical de chaque pronom varie au hasard : *je, moi, mon, notre*; *il, le, son, leur*, etc. ; sans qu'aucune loi semble régir ces caprices. Mlle Smith ne manque pas de transporter ce chaos dans la planète Mars, et même de l'y compliquer.

1re personne. — Cas-sujet : *cé* « je », 16 fois. — Cas-régime, sans distinction, non plus qu'en français, entre l'accusatif et le datif : *si* « moi », 6 fois ; *lé* « me », 8 fois. — Pluriel, sans distinction, non plus qu'en français, entre sujet et régime, *nini* « nous », 6 fois. — Possessifs : *ézi* « mon », 14 fois ; *ézé* « ma », 3 fois ; *éziné* « mes » 4 fois ; *viche*, une fois, et *iche*, 6 fois, « notre ». — Le fr. *je* zézayé a suggéré *zé*, qui apparaît à l'état pur dans le possessif, mais s'est

assourdi en *sé* (écrit *cé*) dans le pronom, ainsi que le prouverait au besoin, de surcroît, l'élision de la voyelle dans *saliné* Fl. 11, qu'il faut lire *s'aliné* « j'oublie ». L'initiale de *nous* se reconnaît sans peine dans *nini*. La forme *lé* semble tirée de *me* par simple substitution à la consonne de la consonne immédiatement précédente dans l'alphabet (cf. n° 13, 5°). Les autres types sont peu clairs : *iche* rappelle l'al. *ich* par la forme et l'al. *uns* par le sens ; son doublet *viche* est considéré par M. Flournoy comme un simple lapsus ; quant à *si*, il se rattache sans doute à *sé* = *cé* « je ».

2e personne. — Cas-sujet : *dé* « tu », 10 fois. — Cas-régime, comme plus haut : *vi* « toi », 14 fois ; *di* « te », 19 fois. — Pluriel : *sini* « vous », une fois. — Possessif : *ché* « ton », 13 fois ; *chée* « ta », 5 fois ; *chi* « tes », une fois ; « votre » est inconnu. — Le changement de dentale dans *dé* et *di* a été suggéré, soit par l'al. *du* et *dich*, soit aussi et principalement par la métathèse de sonore et sourde qui s'est produite dans la juxtaposition fr. *de te* (Fl. 7) devenue mt. *ti di*. La forme *vi* emprunte assez étrangement son initiale au fr. *vous*, de politesse sans doute, tandis que *sini* paraît être l'al. *sie* « vous » de politesse, affublé d'une finale venue de *nini*. La chuintante du possessif est apparue tout au début du martien, à une époque où Mlle Smith manifestait une prédilection marquée pour cette consonne, et elle n'a sans doute pas d'autre raison d'être (nos 16 et 17, 1°).

3e personne. — Sujet : *hed* « il » et « ils », 7 fois ; le féminin n'apparaît pas. — Régime : *zé* « le », 4 fois ;

pi « lui », une fois; le féminin n'apparaît pas. — Possessif : *bi* « son », 2 fois; *bé* « sa », et *bée* « ses », chacun une fois. Ici le désordre est à son comble : la rareté en martien de la consonne *h* accentue le caractère énigmatique de la forme *hed*, qui ne rappelle que l'anglais *he*, alors pourtant que l'auteur du martien ne paraît pas savoir l'anglais; la labiale, sourde dans *pi*, sonore dans *bé*, etc., n'est pas moins déconcertante; en somme, il n'y a de clair que *zé* « le », reproduction pure et simple de l'article défini, comme en français.

4° Réfléchi : *rès* « se », 3 fois. — La première fois que le mot est apparu, c'est dans la juxtaposition *rès pazé* Fl. 23, traduite « se retire » : l'initiale de ce dernier groupe est *ser*, dont la métathèse (n° 14) est *res*. Une fois ce monosyllabe admis au sens de « se », il a été reproduit tel quel deux fois ailleurs.

§ 3. — DÉMONSTRATIFS ET RELATIFS

(**33**) Cette catégorie est très pauvre.

1° *Tès* « ce », et aussi « cette », en tout neuf fois; *tésée* « cette », une fois; *tésé* « ces », 2 fois; il ne faut pas être grand clerc pour dénoncer l'influence de l'al. *dies-er*, etc.

2° *Dodé* « ceci », 2 fois : imitation allitérante du fr. *ceci*, rappelle le grec τοῦτο, ou a pris sa consonne à l'al. *dies*, ou bien a simplement remplacé une lettre française par sa voisine dans l'alphabet. Cf. n° 13, 5°.

3° *Kâ* « qui », 4 fois, et *ké* « que », 6 fois, pour tous les genres et nombres, comme en français, ne dissimulent pas leur origine.

§ 4. — MENUS ADVERBES

(**34**) 1° *Ci* « là », une fois, n'est pas sûr (Fl. 4), mais probable, puisqu'on a aussi *zé* et *zi* « là », chacun une fois. En tout cas, le fr. *ci* (*ici*) et l'homophonie avec l'article les expliquent suffisamment.

2° Le même élément se laisse discerner, joint à d'autres plus obscurs, dans : *azini* « alors », plus exactement « ensuite », Fl. 17; et *atrizi* « là-bas », dont on rapprocherait le sk. *átra* « ici », si l'on pouvait croire que Mlle Smith en eût connaissance.

3° Par contre, *va* « où » (4 fois) se réclamerait du sk. *kvà* « où », qu'elle semble connaître et précisément altérer en *va* (Fl. p. 295), si l'al. *wo* ne fournissait un répondant moins éloigné et presque aussi exact. Peut-être est-ce une contamination de l'un et de l'autre.

4° *Éni* « ici » (3 fois) et *anà* (5 fois) « maintenant » ne répondent à rien de précis et ne sont que des créations démonstratives relevant du langage enfantin.

§ 5. — MENUES PRÉPOSITIONS

(**35**) 1° « De » se dit *ti*, cf. n° 32, 2°, mot qui revient 41 fois. Comme en français, il se combine avec l'article défini masculin ou pluriel : *té* « du », 6 fois ; *tié* « des », 3 fois ; mais non avec l'article féminin, cf. n° 30. Ce décalque du français est la naïveté même !

2° « A » se dit *é*, 14 fois, dont une fois traduit par « vers », Fl. 11 : simple changement de voyelle. Com-

biné avec l'article défini, il devient assez étrangement *ine* « au », 2 fois, pour lequel l'al. *in* ne fournit qu'une analogie trop lointaine.

3° « Par » s'est dit une fois *li* (Fl. 28) et une fois *ụni* (Fl. 31). Il est oiseux d'insister sur un petit mot aussi rare et aussi peu fixé.

4° *Med* « pour » (5 fois) a pu naître sous l'influence de l'al. *mit* « avec ». Je ne vois pas autre chose à en dire. On trouvera encore d'autres prépositions à leur rang alphabétique.

§ 6. — MENUES CONJONCTIONS

(**36**) 1° « Et » s'est dit une fois *sé* (Fl. 12), qui est à peu près la métathèse du mg. *és* (n° 14). Partout ailleurs il se dit *ni* (17 fois) : on en peut rapprocher le fr. *ni*, qui est un « et » négatif, ou l'exclamation mg. *ni* « vois donc », ou enfin, à raison de l'homophonie en français, les formes du verbe « être » (n° 37).

2° La négation, calquée sur le fr. *ne... pas*, comporte deux mots : à « ne » répond *ké* ou *kié*, respectivement 5 et 3 fois; à « pas », *ani*, 3 fois. Phonétiquement, l'un rappelle l'al. *kein* « aucun », et l'autre le fr. *ne*, le tout beaucoup trop vaguement pour qu'il y ait le moindre intérêt à s'y arrêter.

3° La combinaison de « et » et de la négation ressemble aussi peu que possible à l'un ou à l'autre : c'est un mot *béz* « ni », qui au surplus n'apparaît qu'une seule fois. En vertu de la concordance $f > b$, conjecturée au n° 8, on en pourrait rapprocher, par voie de

calembour, le mg. *fészek*, qui précisément signifie « nid ».

4° L'exclamation *ké* « que », soit au sens de « comme » ou « combien », soit en tant qu'indice du subjonctif (en tout 5 fois), ne diffère pas plus qu'en français du pronom relatif.

5° *Ii* « si [fait] », une fois, est l'al. *ja* « oui » avec transposition vocalique à l'aigu.

6° C'est ici enfin, faute d'une meilleure place, qu'on rangera l'exclamation *i* « ô » (7 fois), qui est, comme l'a fait remarquer M. Flournoy, un bon exemple de la transposition à l'aigu que subit le vocalisme européen pour passer au vocalisme martien.

D'autres conjonctions plus importantes viendront à leur rang alphabétique.

§ 7. — LE VERBE « ÊTRE »

(**37**) Cette conjugaison est, comme on s'y doit attendre, formidable de complication, surtout eu égard au peu de formes qu'on en possède. Le mieux est de commencer par les plus simples : il en est une, mais fort peu usitée, qui reproduit exactement le fr., à savoir *é* « est » Fl. 27 (une seule fois).

1° Mais cet ἅπαξ n'est probablement qu'un lapsus; car, partout ailleurs, « est » se dit *né*, soit par homophonie partielle avec « et » (n° 36, 1°), soit surtout par influence de l'exclamation mg. *ne* « tiens ». Le mot revient 21 fois, auxquelles il en faut ajouter deux pour *ané* « c'est », qui recèle en outre une forme

monstratif *a* ou *an-* qu'on rapprochera des types ssus du n° 33.

Le même consonnantisme apparaît au pl. *oné* ıt » (2 fois), avec une sorte de préfixation dont la ıe est obscure.

Mais, à la 1re personne, on constate un radical *év-*, on ne saurait guère que dire, sinon que sa con- ; peut avoir été suggérée par le magyar : la ɜ est *évé* « suis » et revient 4 fois.

Bien que le même mot soit traduit différemment, ɔnjugué pronominalement, il est reconnaissable *évé* de la phrase répétée deux fois identiquement, et 6, *ké di évé dé* « ne te tiens-tu » ; car le sens nt à « n'es-tu ». Il n'en est pas moins remarquable, ınt que tout à fait contraire aux habitudes du , que deux mots aussi différents que « suis » et ı aient le même répondant martien.

En tout cas, le radical *év-* est répété à satiété la forme de l'impératif : *évaï* « sois », 11 fois.

Enfin, on a une fois le participe *nié* « été », naïve- formé, comme le fr. *ét-é*, par l'adjonction d'un *é* t. *ni* « et » (observation déjà faite par M. Fl.).

§ 8. — LE VERBE « AVOIR »

) La conjugaison n'est pas moins étrange que du verbe « être » ; mais nous en possédons bien ɜ de formes.

La plus usuelle est *é* « [il] a », 5 fois dont 2 ıe verbe auxiliaire : homophone évident de *é* « à » , 2°), comme en français *a* et *à*.

2° En tant qu'auxiliaire, on a une fois *mé* « [tu] as », dont la nasale initiale m'est un mystère. Comme fr. *ai* = *a* + *i* graphiquement, Mlle Smith a tiré de ce *mé*, par le même procédé d'addition tout extérieure, une 1re personne *méi* « [j'] ai », qui n'apparaît également qu'une fois.

3° Est-ce l'homophonie de *é* « est » et *é* « a », est-ce le rapprochement sémantique des deux verbes, ou toute autre cause, qni a introduit dans le verbe « avoir » le radical *év-* « être » ci-dessus ? Quoi qu'il en soit, il semble bien émerger dans *évenir* « [tu] posséderas » (une fois), qui pourtant est susceptible d'une autre explication (n° 274).

CHAPITRE IV

Le Vocabulaire français

39) Le travail de déblai terminé, il ne reste plus 'à suivre l'ordre alphabétique, en rangeant chaque ›t martien sous le vocabulaire auquel il paraît le ıs vraisemblablement emprunté. Je répète ici que ne me dissimule nullement le caractère hypothëti- e de beaucoup de mes rapprochements; mais, pour ıs de sûreté, je les qualifierai moi-même, à l'occa- n, de « douteux » et « très douteux ». Il en est que n'indique que par acquit de conscience, pour si- aler une piste et permettre à d'autres chercheurs de ›uver mieux.

40) 1° *Abadà* « peu », une seule fois, dans la locu- n *mis abadà* « un peu » : suggère, avec jargonne- ›nt enfantin, le fr. *abondant*, d'où il a pu en effet ·tir par voie de contraste sémantique. Douteux.

41) 2° *Acàmi* « astronome », une fois: l'idée « astronome » suggère celle de « savant », et celle-ci le d' « académie » ; on observera la longue médiale, i semble compensatoire de la chute de la pénultième.

42) 3° *Alizé* « élément », 2 fois: il s'agit d'un élé- ›nt subtil, dans le genre du fluide des spirites: cette

idée suggère celle de « vent », et celle-ci le mot *alizé* qui, en sa qualité de mot non usuel et savant, demeure intact.

(**43**) 4° *Animinâ* « existence », 2 fois: c'est le fr. *animé* « vivant », avec suffixation arbitraire.

(**44**) 5° *Anizié* « envoie », une fois: pourrait être une métathèse avec changement de sourde en sonore, du fr. *assigner*, lequel aurait été suggéré par *consigner*, terme qui en technique commerciale revêt couramment le sens d' « envoyer » ; or Mlle Smith a suivi la carrière commerciale et entend ce terme vingt fois par jour. Douteux pourtant ; cf. n° 65.

(**45**) 6° *Ankôné* « réjouir » une seule fois, tout à la fin, Fl. 40. Le texte porte *lé godané ni ankôné* « me aider et réjouir », et l'on est amené à se demander s'il n'y a pas eu interversion de sens entre les deux verbes, d'autant que, suivant les habitudes à peu près invariables de Mlle Smith, le mot fr. *aider* commençant par une voyelle, le mot mt. corrélatif devrait aussi commencer par une voyelle et causer élision du pronom-régime. Cela posé, si *godané* signifiait « réjouir » et *ankôné* « aider », on reconnaîtrait dans ce dernier les deux premières syllabes du fr. *encourager*, avec suffixation arbitraire. Très douteux, mais sans aucune importance, vu l'isolement et la date tardive du mot. Cf. n°s 4 et 82.

(**46**) 7° *Antéch* « hier », 2 fois : c'est le fr. *antique*, ou plutôt les deux premières syllabes du fr. *antérieur*, avec suffixation du type adverbial, n° 17, 3°.

') 8° *Arvâ* « soleil », 4 fois. A sa première appa-
ı, le mot a été traduit comme nom propre, Fl. 14;
là aussi sans doute, il doit déjà désigner le soleil,
ıutrement la phrase n'aurait guère de sens:
vâ nous quitte, sois heureux jusqu'au retour du
». L'idée de « quitter » a suggéré la salutation
oir, usuelle entre gens qui se quittent (à ce point
ıe il serait intéressant de savoir si à Genève on dit
oir ou *au revoir*), et celle-ci, légèrement altérée,
: pris le sens de « soleil » dans cette phrase inau-
e, l'a conservé ailleurs. Douteux.

3) 9° *Assilé* « immense », 3 fois: semble une
le métathèse altérée de *alizé*, n° 43; l'idée d'« élé-
» peut aisément suggérer celle d'« immense ».

3) 10° *Badêni* « vent », une fois, dans une scène
time ou fluviale, Fl. 27. On dit « le vent *bat* les
», en sorte que, dans un langage métaphorique
fantin, où l'épithète devient le nom commun, le
peut fort bien être appelé « le *battant* ». Au ra-
de ce participe présent s'ajoute ensuite une
:ation quelconque. Très douteux, et toutefois la
osition trouve un appui dans l'emploi parallèle
ıâni au sens de « flot », à une ligne de distance.

') 11° *Bana* « trois », 4 fois. Mot bien difficile:
-être un vague ressouvenir d'une leçon de géo-
ıie sur les Confins Militaires Hongrois, où il
dit qu'ils sont divisés en *trois* parties, Croatie,
ɔnie et *Banat*.

ı) 12° *Bazée* « courte », une fois: fr. *basse*. Les

deux concepts de « court » et de « bas » sont facilement associables, au point de vue tout à la fois matériel et moral.

(**52**) 13° *Bénèz* « retrouver », une fois, et *bénézée* « retrouvée », 2 fois, tout au début. Il y a un mot mg. *benézni* qui signifie « jeter un coup d'œil sur » ; mais le sens concorde trop peu. Il ne faut sans doute pas chercher si loin : une phrase française telle que « *béni* soit le jour où je te *retrouve* ! » — tout à fait dans le ton des phrases où apparaît *bénez-*, — suffit amplement à expliquer l'emploi d'un de ces radicaux au sens de l'autre. Douteux pourtant.

(**53**) 14° *Bérimir* « reviendra », une fois. Ce mot a comme un faux air de fr. *revenir*, et en fait il en est l'anagramme moyennant les substitutions très admissibles *v* > *b* et *n* > *m*. Il est vrai que, normalement, *-ir* étant finale de futur, le radical serait *bérim-* tout court ; mais on sait que Mlle Smith n'est pas fort conséquente dans sa grammaire (n° 22, 9°). La question serait sans importance, ce *bérimir* étant un ἅπαξ, si *primi* (n° 285) n'en paraissait une répétition altérée. De toute façon, très douteux.

(**54**) 15° *Bisti* « habitant », une fois : semble une simple altération jargonnante de *habitant*.

(**55**) 16° *Brimaξ* « paroles » une fois. En comparant ce mot à *brimi* « sagesse », *brizi* « sagesse », *ébrinié* « pense », *rabriξ* « pensées», qu'on retrouvera à leur rang alphabétique, il est impossible de ne pas songer

à un radical *-bri-*, qui signifierait « penser, parler », et s'accompagnerait de suffixations et préfixations diverses. Or ce radical pourrait fort bien être abstrait du mot fr. *esprit*, soit au sens spirite, soit au sens d' « intelligence » ; il n'y faut qu'un passage de sourde à sonore. De plus, comme dans la phrase Fl. 17 il s'agit d'« écrire » des « paroles », l'*m* suffixal de *brimaḳ* peut avoir été suggéré par celui du fr. *imprimer*. Le tout bien indécis.

(**56**) 17° *Brimi* (une fois, Fl. 22) et 18° *brizi* (une fois, Fl. 28) « sagesse » : sans importance ; voir le n° 55.

(**57**) 19° *Buzi* « moyen », une fois. Le « moyen » suggère l'« issue », et, s'il est bon, la suppose « bonne » : soit donc, métathèse de *issue*, avec changement de sourde en sonore, et préfixation de l'initiale de *bonne*. Très douteux, et cf. n° 287, 5°.

(**58**) 20° *Capri* « noir », une fois. La première fois qu'enfant Mlle Smith a vu des « câpres », elle a pu être frappée de la « noirceur » de ce condiment dans la sauce blanche, et associer les deux idées. Possible, mais douteux ; d'ailleurs insignifiant.

(**59**) 21° *Carimi* « fenêtre », une fois : fr. *carreau*, avec suffixation arbitraire.

(**60**) 22° *Chandéné* « délicieux », une fois : suggéré par le radical du fr. *en-chant-eur*, avec passage de la sourde à la sonore et suffixation martienne.

(**61**) 23° *Chèke* « papier », mot isolé : emploi arbi-

traire du mot *chèque*, suggéré par l'idée de « papier [commercial] ».

(**62**) 24° *Chiré* « fils », 5 fois : métathèse évidente du fr. *chéri*; le mot n'apparaît que dans des phrases de vive tendresse.

(**63**) 25° *Chodé*, mot non traduit, une fois. La scène est aquatique, Fl. 27 : le mot pourrait donc signifier « jet d'eau », dont il serait la métathèse vocalique, avec changement en sourde de la sonore initiale.

(**64**) 26° *Dabé* « maître », 2 fois. L'argot français a un mot *dab*, « père, patron » : la présence d'un terme d'argot dans le vocabulaire de Mlle Smith n'a rien en soi de surprenant, en tant que résidu fortuit d'une lecture quelconque; cf. n° 138.

(**65**) 27° *Dassinié* indicatif et *daziné* subjonctif « [il] garde », chacun une fois : extension de sens du verbe fr. *assigner*. Cf. n° 44.

(**66**) 28° *Dézanir* « répondra », une fois : futur martien, formé sur un radical abstrait du verbe fr. *dire*, plus exactement du participe *disant*, cf. n°s 49 et 125.

(**67**) 29° *Dimé* « semblable », une fois : métathèse probable du fr. *demi*, puisque rien ne se ressemble plus que les deux moitiés d'un même objet.

(**68**) 30° *Diviné* « heureux », et féminin *divinée*, en tout 10 fois : dérivation manifeste de fr. *divin*, suggérée par une locution telle que « [félicité] divine ».

(**69**) 31° *Dizênâ* « profondément », au sens de « recherche profonde », une fois, tout à la fin, Fl. 40 : vague influence du verbe fr. *discerner*. Bien douteux, car la finale *-ênâ* paraît suffixale ; cf. n° 17, 5°.

(**70**) 32° *Dorimé* « sain », une fois : métathèse possible du fr. *modéré*, dont l'idée est connexe de celle de « bien portant ».

(**71**) 33° *Duméïné* « ancienne », une fois, Fl. 11. Alexis a dit à sa mère terrestre *modé* « mère » ; puis il se reprend, — car elle n'est plus sa mère, puisqu'il en a une autre, étant réincarné dans Mars, — et il lui dit *duméïné modé*. Cette correction a pu amener l'idée de la conjonction *du moins*, qui l'accompagnerait presque inévitablement en français, et c'est celle-ci qui, avec une suffixation martienne, a assumé la fonction de l'adjectif « ancienne ».

(**72**) 34° *Durée* « terre », 2 fois. Une métathèse de l'al. *erde* n'explique pas le vocalisme ; cf. n° 245. Beaucoup plus probable est l'influence d'une locution fr. telle que « [la] dure [terre] » ou « [coucher sur la] dure », d'autant que, la première fois au moins que le mot a été prononcé (Fl. 7), c'est par un habitant de Mars, avec un sentiment de profond mépris pour notre infortunée planète.

(**73**) 35° *Ébrinié* « [il] pense », une fois, cf. n° 55. Comme la pensée ici est passionnément tendre, on peut aussi songer au fr. *épris*, qui expliquerait l'initiale.

(**74**) 36° *Épizi* « rose », adjectif, une fois : suggéré par l'association des mots *rose* et *épine* dans mainte phrase usuelle; puis apocope et suffixation arbitraire.

(**75**) 37° *Éspénié*, nom propre qui désigne le paradis martien, 2 fois : suggéré par les peintures enchanteresses de l'*Espagne* des romans et des romances.

(**76**) 38° *Éssat* « vivant », une fois, et *éssaté* « vivre », deux fois : contient visiblement le radical du verbe « être »; comme ce radical n'apparaît nettement en fr. que dans le mot savant *essence*, peut-être vaut-il mieux recourir à l'ital. *essere*, qu'on peut connaître sans être polyglotte.

(**77**) 39° *Fimès* « [je] meurs », une fois : l'initiale rappelle fr. *fin*, et la médiale fr. *mort*. Douteux, mais sans importance : la phrase Fl. 13, proférée en pleine extase, n'est qu'exclamations entrecoupées.

(**78**) 40° *Finaïmé* « senteurs », une fois : suggéré par le fr. « [odeur] fine », avec une finale de suffixation assonante, cf. n°s 16 et 239.

(**79**) 41° *Forimé* « marques [d'écriture] », une fois : le fr. *forme* est bien voisin; mais le terme commercial *firme*, en tant que « marque commerciale », convient mieux au sens, et Mlle Smith, employée de commerce, doit le posséder familièrement; peut-être y a-t-il eu contamination de l'un et de l'autre.

(**80**) 42° *Fouminé* « puissant », 3 fois : contamination possible des deux mots fr. *fougueux* et *formidable*. Douteux, quoique, dans la première phrase où le mot

est apparu (Fl., 27), l'une et l'autre épithète soient parfaitement à leur place.

(**81**) 43° *Gamié* « il pleure », une fois : peut sortir d'une métaphore facétieuse telle que « [chanter la] gamme ». Peu importe : le mot appartient à la phrase inintelligible Fl. 33, où il y a presque autant d'énigmes que de mots, et dont le sens a été violemment brouillé par la volonté subliminale du sujet.

(**82**) 44° *Godané* « aider », une fois, mais cf. n° 45 : le sens « réjouir » s'apparierait à merveille au fr. [*se*] *gaudir* ou à l'ital. *godere*. Si l'on veut s'en tenir au sens « aider », je ne vois de ressource, bien détournée, que dans la locution anglaise *God* [*help*] « Dieu aide », dont le second mot aurait suggéré le premier. Douteux en tout cas.

(**83**) 45° *Grani* « corps », une fois, dans la même phrase que *valini* « visage », Fl. 18 : dérivation assonante, sur un radical *gran-*, qui paraît abstrait du fr. *grand*. La personne dont il s'agit est « maigre » : par conséquent, elle doit être ou paraître « grande ». L'absence du *d* final, que le fr. ne prononce pas, ne fait guère difficulté, cf. n°s 49, 66, 125, etc.

(**84**) 46° *Grévé* « larges », une fois : dérivé du fr. *grève*. L'idée de « largeur » peut suggérer naturellement celle de « grève », et l'on peut avoir vu des grèves très larges sans même avoir jamais quitté les rives du lac de Genève. Peu sûr.

(**85**) 47° *Hantiné* « fidèle », 4 fois. L'*h* est fort rare

en mt., et, comme le fr. ne le prononce pas, on se trouve amené à l'assigner de préférence à un emprunt al. ou mg. : c'est pourquoi ma première pensée avait été pour l'al. *hund* « chien », emblème de la fidélité; mais le vocalisme est en défaut. Toute réflexion faite, le verbe fr. *hanter* est plus proche, et la seule objection qu'on y voie, c'est son caractère peu usuel; mais il est fort littéraire, et les phrases qui contiennent *hantiné* ont précisément aussi un cachet de style un peu recherché. La suffixation *-iné* est des plus communes en martien.

(**86**) 48° *Idé* « on », 3 fois. « On », par contraste avec « il », etc., est un personnage qui ne se laisse pas voir en chair et en os, mais dont on a simplement l'*idée*. Je me hâte d'ajouter que cette explication idéologique me paraît à peu près désespérée.

(**87**) 49° *Iminé* « mince », une fois : soit une filière d'idées telle que « mince >aminci> diminué », et la contamination de ces divers mots, ou d'autres encore.

(**88**) 50° *Iné* et *inée*, « adorée, bien-aimée », 4 fois : l'al. *innig* « intime » convient peu ; plutôt terme de caresse enfantin, cf. fr. *mignon*, *minet*, etc., avec aphérèse.

(**89**) 51° *Iri* « souvent », une fois : suggère le fr. *réitéré*, qui a dû nécessairement s'écourter beaucoup pour traduire un si petit adverbe.

(**90**) 52° *Kalâmé* « accomplir » [un désir], une fois, tout à la fin, Fl. 40 : accomplir un désir, c'est l'apaiser, le *calmer*. Douteux, mais sans réelle importance.

(**91**) 53° *Kavivé* « étranges », une fois : étant donné ue *kâ* signifie « qui », *ka-vivé* pourrait se décom- oser en « qui vive ! » exclamation qu'on pousse lors- u'on entend ou voit un objet insolite.

(**92**) 54° *Kémâ* « mâle », une fois : métathèse silla- ique du fr. *mâle*, où la lettre *l* a été remplacée par a voisine immédiate dans l'alphabet. Très douteux.

(**93**) 55° *Kin't'che* « quatre », une fois à la toute remière apparition du martien encore informe : altéation arbitraire et jargonnante du fr. *quatre*.

(**94**) 56° *Léziré* « souffrance », une fois : dérivé évilent du fr. *léser* ou *lésion*.

(**95**) 57° *Luné* « jour », 6 fois. Ici l'on a beaucoup de hoix : ou fr. *lune*, astre de nuit, par contraste sénantique ; ou fr. *lundi*, ital. *lunedi*, par lequel commence l'énumération des jours de la semaine ; ou, plus implement, un radical *lu-*, abstrait de *luire*, *lumière*, tc., sur lequel s'applique une suffixation martienne.

(**96**) 58° *Mabûré* « grossier », une fois. L'idée suggère celle de « bure », ou même de « [vêtement] *en ure* », juxtaposition qui pourrait aussi s'orthographier *mbure*, dont *mabûré* est la métathèse exacte.

(**97**) 59° *Maprinié* « entré », une fois : contamination grossière de *entré* et *pénétré*, avec la syllabe *en-* écrite *m-* puis métathésée comme ci-dessus ; le mot apparient à la phrase inintelligible Fl. 33, ce qui pourrait égitimer cette explication contournée et bizarre, mais n même temps la rend inutile.

(**98**) 60° *Mazété* « peine », 2 fois : le mot suggère l'idée d'une « masse » difficile à mouvoir ; suffixation arbitraire.

(**99**) 61° *Médache* « madame », une fois : jargon du début du martien, où la chuintante joue un rôle prépondérant. Cf. n°s 93, 102 et 104.

(**100**) 62° *Médinié* « entourent », une fois : les deux premières syllabes viennent de *médi-terranée*, que toutes les géographies enfantines définissent « mer *entourée* de tous côtés par les terres ».

(**101**) 63° *Mervé* « superbes », une fois : fr. *merveille*, ou les deux premières syllabes de *merveilleux*.

(**102**) 64° *Métaganiche* « mademoiselle », une fois, le même jour que *médache*.

(**103**) 65° *Été* « tendre », une fois, dans la juxtaposition allitérante *été modé* « tendre mère ». L'idée de « mère » a suggéré « maternel », qui a été écourté et jargonné.

(**104**) 66° *Métiche*, « monsieur, homme », 5 fois, et *métiché* « hommes », une fois : seul mot du jargon de l'extrême début (cf. n°s 17, 1°, et 99) qui ait survécu, grâce à son adaptation postérieure au sens général d' « homme », phénomène que M. Flournoy a expliqué avec une élégance que je lui envie (p. 241).

(**105**) 67° *Midée* « laide », une fois : contamination probable des deux mots *misère* et *hideux*.

(**106**) 68° *Milé*, mot non traduit, une fois, Fl. 19; mais, vu l'habitude de Mlle Smith de multiplier numéralement ses adieux, la phrase *milé piri mirâ* ne peut guère signifier que « mille fois adieu ». On a donc ici le fr. *mille*. La raison pour laquelle on n'a jamais pu obtenir d'Ésenale la traduction de *milé piri*, est peut-être précisément que *milé*, venu par lapsus, ressemblait trop à son prototype français et aurait rendu le martien suspect. Par le même motif, quand Mlle Smith a voulu employer encore le mot « fois », elle n'a plus dit *piri*, et l'a remplacé par un zézaiement enfantin et jargonnant, *zizazi*, visiblement fabriqué pour la circonstance : cf. n°s 120 et 228.

(**107**) 69° *Mimâ* « parents », une fois : réduplication enfantine et caressante du radical *ma-*, suggéré par fr. *maman*.

(**108**) 70° *Miza*, une fois, désigne une sorte de kiosque ou de pavillon roulant dans le rêve incohérent Fl. 23: je suppose que c'est le fr. *maison*, avec transposition vocalique enfantine ou martienne.

(**109**) 71° *Mûné* « moment, instants », trois fois : déformation vocalique du fr. *minute*, avec chute de la finale.

(**110**) 72° *Nipuné* « crains », 2 fois, et *nipunézé* « craindre », une fois : l'association de l'idée de « crainte » et de celle de « punition » est tout à fait conforme à la psychologie infantile ; quant à la formation du mot, j'inclinerais à croire que *nipu* est la

métathèse exacte du fr. *puni*, et que la ou les syllabes finales sont de suffixation.

(**111**) 73° *Nubé* « curieux », une fois, Fl. 35. Le jour où l'on montre à Mlle Smith ce tableau « curieux », *elle ne le voit pas*. Est-ce aller trop loin que de conjecturer qu'en cet instant le mot *nébuleux* est venu interférer dans sa mémoire et a fourni par métathèse syllabique initiale la traduction de l'épithète ?

(**112**) 74° *Orié* « frapper », au sens de « heurter », une fois : malgré la divergence apparente et purement graphique, c'est le fr. *heurter*, à peine altéré en prononciation.

(**113**) 75° *Palette* « calme » impératif, une fois, tout au début, Fl. 4 : abstrait du fr. *palliatif* « calmant », mot savant il est vrai, mais compris de toutes les personnes instruites. Douteux pourtant.

(**114**) 76° *Palir* « temps », une fois. Si l'on avait **padir*, la métathèse du fr. *rapide*, naturellement suggéré par l'idée de « temps », sauterait, je pense, aux yeux. En l'état, l'*l* est embarrassant, quoique son échange avec le *d* soit phonétiquement facile. Très douteux, mais sans aucune importance, d'autant que l'*l* peut venir de l'association du mg. *repül* « il vole », également naturelle.

(**115**) 77° *Parézié* « [il] laisse », une fois : l'idée de « laisser » suggère aisément celle de « négligence », et par suite le mot fr. *paresse*.

(**116**) 78° *Pastri* « sang », une fois : que l'idée de

« sang », dans une scène *médicale*, où figure un instrument *à trois tubes*, amène sur les lèvres du sujet le nom de *Pasteur*, c'est la vraisemblance même; la finale est martienne, assonante à *bodri*, cf. nos 16 et 251.

(**117**) 79° *Pavi* « joie », 3 fois; *pavi* « heureux », une fois, et *pavinée* « joyeuse », une fois : paraissent abstraits ou dérivés des mots fr. *pavillon*, *pavier*, *pavoiser*, etc., qui s'associent bien à une idée de « joie ».

(**118**) 80° *Pazé* « retire », une fois, Fl. 23: il s'agit de la main de Paniné, qui doit « se retirer », et par conséquent « repasser » par l'ouverture par laquelle elle est sortie; les deux locutions susdites se contaminent en « se repasser », dont la métathèse absolument exacte est *rès pazé*, cf. n° 32, 4°.

(**119**) 81° *Pi* « très », une fois : paraît n'être que l'initiale altérée du fr. *bien* (superlatif).

(**120**) 82° *Piri*, mot non traduit, cf. n° 106 : si l'on admet le sens « fois », on peut songer au fr. « [à mille] *reprises* », avec semi-métathèse ou épenthèse vocalique.

(**121**) 83° *Pit* « sans », 2 fois : petit mot bizarre qui semble une déformation violente du fr. *vide*, dont l'idée est connexe.

(**122**) 84° *Pléva* « chagrin » (adjectif), une fois. Mot difficile, à cause de *péliché* et *pélésse* (n° 249), auxquels il ressemble à la fois trop et trop peu. Pour moi, je

l'en séparerais plutôt, pour le rattacher au fr. *pleurer*. Le *v* peut venir du fr. *pleuvoir*, suggéré par la quasi-homonymie et l'analogie de sens.

(**123**) 85° *Polluni* « question », une fois : contamination possible des deux mots fr. *problème* et *solution*.

(**124**) 86° *Poviné* et *povini* « arriver », chacun une fois : à rapprocher de *vinâ*, n° 143; c'est le fr. *parvenir*, à peine altéré par un adoucissement qui rappelle les inflexions créoles.

(**125**) 87° *Priâni* « flot », une fois : cf. fr. *brillant*. Dans un vocabulaire par épithètes, où « le vent » est « le battant » (n° 49), il est fort admissible que « le flot » soit dit « le brillant » ; la finale est assonancée avec *badéni*. Mais tout cela est cruellement hypothétique.

(**126**) 88° *Rabrik* « pensées », une fois : voir n° 55; mais je ne m'explique pas la préfixation, à moins de quelque contamination des mots *raison*, *réfléchir*, etc.

(**127**) 89° *Riz* « sur », 3 fois : fr. *sur*, avec métathèse et changement vocalique.

(**128**) 90° *Sandiné* « longtemps », 2 fois : l'idée, en se précisant, peut se fixer à « cent ans », soit donc peut-être une adaptation martienne du fr. *centenaire*. Cf. un procédé similaire n° 189.

(**129**) 91° *Surès* « [tu] crois », une fois : ce que l'on « croit », on en est volontiers « sûr » ; dérivation évidente du fr. *sûr*, *assurer*, etc.

(**130**) 92° *Taméche*, une fois, non traduit; mais,

comme il est question d'un arbuste en buisson, il est assez naturel de penser à l'initiale du fr. *tamarix* avec finale martienne.

(**131**) 93° *Taniré* « prends » (impératif), une fois : transport pur et simple du verbe *tenir*, suggéré par l'exclamation française « tiens, prends »; rien de plus naïf.

(**132**) 94° *Tapié*, une fois, non traduit, désigne une vision étrange, qui se déroule sans doute comme un « tableau » ou une « tapisserie », Fl. 32; contamination de ces deux mots.

(**133**) 95° *Ten* « près », 12 fois : abstrait du radical du fr. *at-ten-ant*, *at-ten-ir*, etc, ; ces mots sont peu usuels, mais « tenir à » exprime la même idée; cf. le suivant.

(**134**) 96° *Ténassé* « [je] voudrais », une fois: c'est le radical du verbe *tenir* [à] au sens de « vouloir »; si la finale est empruntée à l'imparfait du subjonctif fr. de 1re conjugaison en vue d'exprimer le conditionnel, ce cas est un des très rares où le sujet accuse quelques traces de sens grammatical.

(**135**) 97° *Tensée* «instant », 3 fois : c'est l'anagramme exact du fr. *instant*, où la voyelle nasale initiale est remplacée par une voyelle simple de finale martienne.

(**136**) 98° *Touzé* « même », une fois: soit la locution fr. *tout ainsi*, avec syncope intérieure et finale altérée: ou la première syllabe de *tout de même*, avec suffixation arbitraire. Rien de tout cela n'est bien satisfaisant.

(**137**) 99° *Tranéi* « passage », une fois : il est aisé de

reconnaître la syllabe *tra-*, abstraite de *tra-jet* et autres mots; mais peut-être bien se complique-t-elle d'une contamination du fr. *traînée,* dont *tranéi* est la métathèse graphique lettre pour lettre. On observera que précisément ce texte est graphique. La connexité des idées est fort suffisante.

(**138**) 100° *Trimazi* « force », 2 fois: dérivé du verbe d'argot fr. *trimer*. C'est, avec *dabé,* le seul mot d'argot que paraisse connaître Mlle Smith: cette proportion n'a rien d'excessif, d'autant que *trimer* a passé dans la langue familière. Le suffixe vient, par assonance, de *mazi* qui précède.

(**139**) 101° *Triné* « parler », 4 fois, et *trinir* « parlera », 2 fois: comme tous les gens qui « parlent » martien parlent pour « enseigner » quelque chose à Mlle Smith, la seconde syllabe du mot fr. *doctrine* se présente invinciblement à l'esprit; mais, d'autre part, il semble difficile de séparer tout à fait *triné* de *tarviné* « langage », n° 210. Douteux.

(**140**) 102° *Tuzé* « malade », 2 fois. Mot bien difficile: le mg. *dühösség* « rage [du chien] » est bien éloigné à tous égards, et le fr. *usé* peu satisfaisant; si l'on se décide pour ce dernier, le *t* initial peut provenir d'une liaison naïve, résultant de ce que le mot précédent est *né*, équivalent du fr. « est », dans la phrase Fl. 29, où *tuzé* fait sa première apparition; il n'a été répété que dans la phrase inintelligible Fl. 33.

(**141**) 103° *Uri* « soir », une fois: l'idée de « soir »,

implique *obsc-uri-té*, mot trop long, par rapport à celui qu'il devait traduire, pour ne pas subir un violent écourtement.

(**142**) 104° *Véche* « vu », *véchési* « voyons », *véchi* « [tu] vois », *véchir* « verras », *vétéche* « voir », chacun une fois : altérations diverses d'un radical imité du verbe *voir*. Le mot est né au début du martien, dans la période de prépondérance de la chuintante.

(**143**) 105° *Vinâ* « retour », 2 fois, cf. *poviné*, n° 124 : constructions élémentaires sur la base du radical du verbe fr. *venir*.

(**144**) 106° *Vizéné* « distinguer », une fois : dérivation martienne du fr. *vision*, qui, en tant que mot savant, a pour Mlle Smith un sens plus technique que le simple sens de « voir » ; peut-être aussi *viser*.

(**145**) 107° *Zabiné* « arriéré », une fois, Fl. 35 : peut-être, avec métathèse et suffixation martienne, fr. *bas* au sens de « dégradé » qui se dit des races sauvages. Très douteux : tous les mots commençant par *z* sont des ἅπαξ presque indéchiffrables ; heureusement il n'y en a pas beaucoup.

(**146**) 108° *Zati* « souvenir », une fois : suggestion des deux dernières syllabes de *myosotis* (vergissmeinnicht), fleur du souvenir.

(**147**) 109° *Ziné* « bleu », une fois : peut-être altéré et dérivé de *Chine*, à cause de la belle couleur bleue de certains vases chinois : au surplus, le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**148**) En somme, déduisant même tous les cas douteux, il semble qu'un bon tiers du vocabulaire martien vienne, par voie plus ou moins détournée, du français seul.

CHAPITRE V

Le Vocabulaire allemand

(**149**) 1° *Andélir* « apparaîtra », une fois, Fl. 39. Le mot a ici le sens de « être en relation, avoir commerce fréquent avec » : soit donc, avec semi-calembour, adaptation de l'al. *handeln* « traiter, commercer », que Mlle Smith doit bien connaître.

(**150**) 2° *Bindié* « [il] trouve », une fois : conjugué sur le radical de l'al. *finden* « trouver », cf. n° 8. Presque sûr.

(**151**) 3° *Bounié* « chercher, [il] cherche », chacun une fois : malgré ce qu'il peut y avoir de forcé à tirer deux mots martiens d'un seul mot allemand, le rapport étroit de signification des mots « trouver » et « chercher » ramène irrésistiblement la pensée au même verbe *finden*, mais cette fois sous sa forme de participe passé *gefunden*, ou au substantif qui en est issu, *fund* « trouvaille ».

(**152**) 4° *Cen* « beau » et *céné* « belle », chacun une fois : al. *schön* « beau ». Si l'on croyait nécessaire d'expliquer la mutation de la chuintante initiale en sifflante, la contamination par le mg. *szép* « beau » ne souffrirait aucune difficulté. Sûr.

(**153**) 5° *Chinît* « bague », mot isolé : al. *schnitt* « taille, coupure », soit parce qu'une bague semble « couper » le doigt, soit à cause de la « taille » des pierres dont elle est ornée, etc. Douteux, mais sans aucune importance.

(**154**) 6° *Ébanâ* « lentement », une fois, tout à la fin (Fl. 40), sans importance : le sujet doit avoir songé à l'al. *eben* « uni », qui ne concorde point exactement pour le sens; toutefois un pas « égal » est un pas plutôt « lent ».

(**155**) 7° *Gudé* « bons », une fois : malgré le *d*, il y a plus de probabilité pour l'al. *gut* que pour l'anglais *good*, parce que la première de ces langues doit être de beaucoup la mieux présente à l'esprit du sujet, cf. n° 166; en tout cas, l'emprunt est manifeste.

(**156**) 8° *Haudan* « maison », une fois, tout au début. M. Flournoy fait observer avec beaucoup de finesse que *haudan* est calqué, consonne pour consonne et voyelle pour voyelle, sur *maison*. Mais cela ne nous empêchera pas de reconnaître dans la première syllabe l'al. *haus*. Quant au *d* médial, il demeure énigmatique.

(**157**) 9° *Héné* « s'élever », une fois : al. *höhe* « hauteur » et [*sich er-*]*höhen* « s'élever »; il est assez curieux qu'ici, contrairement aux habitudes de Mlle Smith, le pronom « se » soit sans équivalent.

(**158**) 10° *Ié* et *iée* « tout, toute », 3 fois; *iées* « toutes », une fois : ce mot, qui a de bonne heure remplacé *is* (n° 188), a pu être abstrait de locutions al. très usuelles telles que *wer je* « tous ceux qui »,

was je « tout ce qui », etc., où *je* prend en effet le sens de « tout ». A peine douteux.

(**159**) 11° *Ilinée* « reconnue », une fois, a remplacé *cévouitche* (n° 182) : c'est l'al. [*sich*] *erinnern* « se rappeler », très peu altéré ; car *r* > *l* est de phonétique courante.

(**160**) 12° *Imà* « ciel », une fois : il est impossible de méconnaître l'al. *himmel*.

(**161**) 13° *Kirimé* « prudent », une fois, et cf. *pocrimé* « science », n° 167 : les deux sens se concilieraient admirablement par un rapport avec l'al. *hirn* « cerveau » ; mais le phonétisme serait ici trop altéré.

(**162**) 14° *Koumé* « fondre », une fois. Il y a homophonie parfaite de l'al. *kummer* « chagrin » ; or, précisément, la phrase (Fl. 8) est « fondre tout ton chagrin » : la coïncidence est-elle fortuite? Il se peut que *kummer*, suggéré par l'idée de « chagrin », soit, si je puis ainsi m'exprimer, parti trop tôt à la manière d'un ressort qui s'affole, et que dès lors, utilisé pour exprimer « fondre », il n'ait pu l'être pour « chagrin ». Douteux.

(**163**) 15° *Lassuné* et *lassunié* « approche » (impératif) ; *lassuné* « [il] approche » ; *ilassuné* « [je] m'approche » : chacun une fois. Ce mot est cruellement embarrassant. On voit, d'abord, que la conjugaison n'obéit à aucune règle : cela est vrai surtout de la forme *ilassuné*, qui devrait être **lé-lassuné*, n° 32, 1° ; mais, à l'époque où elle est apparue (Fl. 9), la grammaire de Mlle Smith était encore tout à fait chaotique. Quoi qu'il en soit, prenant *lass-* comme radical du

verbe, on ne sait vraiment à quoi le rattacher. En désespoir de cause, j'ai songé à une image de piété, comme il en existe beaucoup, représentant la scène « laissez les enfants *s'approcher* de moi » : si l'inscription de celle que Mlle Smith a eue quelque jour sous les yeux était rédigée en allemand, elle commençait par *lass-et* [*die kinder*...], et ce radical a pu ainsi s'associer à l'idée de s'approcher ; mais, bien entendu, je ne donne la conjecture que pour ce qu'elle vaut.

(**164**) 16° *Mache* « [je] peux », 4 fois; *machir* « pourras » et *machiri* « pourrai » (pour l'*i* final, cf. le n° 38, 2°), chacun une fois. Le premier de ces mots est sûrement l'al. [*ich*] *mag*, peut-être contaminé de [*ich*] *mache*, parce que « pouvoir » c'est généralement « pouvoir faire ». Les deux autres sont des formes conjuguées, d'allure martienne très régulière.

(**165**) 17° *Mané* « père », une fois : c'est l'al. *mann* « homme, époux », peut-être avec une confusion partielle du radical de *mimâ*, n° 107.

(**166**) 18° *Modé* « mère », 14 fois : toute la question n'est qu'entre l'al. *mutter* et l'anglais *mother*, celui-ci mieux concordant au point de vue du phonétisme, celui-là sûrement mieux connu du sujet ; cf. n° 155. On observera que les mots qui reviennent le plus souvent sont aussi, en principe, les mieux explicables par un emprunt manifeste.

(**167**) 19° *Pocrimé* « savoir », une fois : cf. *kirimé*, n° 161 ; mais, en tout cas, je ne vois absolument aucune donnée qui rende compte de la préfixation apparente.

(**168**) 20° *Poénézé* « quelques », une fois. Ici, la préfixation *po-* pourrait relever du procédé de l'allitération, n° 16; car le mot (Fl. 11) est immédiatement précédé du mot *povini*, cf. n° 124. Cette quantité déduite, il reste *-énézé*, qui s'applique presque lettre pour lettre sur l'al. *einige* « quelques ».

(**169**) 21° *Radziré* « prononcer », une fois, Fl. 15, dans une phrase où en fait l'emploi du verbe « parler » conviendrait beaucoup mieux : al. *reden* « parler », avec léger jargonnement et terminaison martienne; presque sûr.

(**170**) 22° *Rénir* « portera », une fois, Fl. 18, dans une phrase où le vrai sens est « apportera » : futur martien sur un radical *rén-*, qui, sauf aphérèse initiale, rappelle de bien près celui de l'al. *bring-en* « apporter ».

(**171**) 23° *Tibraξ* « besoins », une fois : cf. l'al. *trieb* « instinct ». Les deux idées sont connexes, et la phonétique concorde à merveille, sauf une métathèse des plus simples. Douteux pourtant : le terme al. n'est pas de ceux que Mlle Smith a pu aisément connaître et familièrement retenir.

(**172**) 24° *Toumaξ* « charmes », une fois: cf. al. *taumel* « vertige, ivresse, paroxysme de joie ». Le phonétisme va bien, comme le montre *imâ* venu de *himmel*, n° 160. Douteux pourtant : il est difficile que Mlle Smith connaisse ce mot peu usuel.

(*A suivre*) V. Henry.

L'INSCRIPTION DÉCOUVERTE EN 1899

SUR LE FORUM ROMAIN

C'est peut-être une entreprise téméraire, en tout cas fort risquée, que de vouloir, après tant de tentatives diverses, offrir une nouvelle interprétation, notamment une qui rejette beaucoup de ce qui a été admis sans dicussion, presque comme hors de doute. Mais dans un cas tel que celui-ci, ce sont précisément les bases qu'on a crues inébranlables, qu'on a acceptées avant même d'avoir obtenu une idée tant soit peu préalablement exacte des choses desquelles il s'agit, qui prêtent le plus au doute. Une interprétation, qui veut approfondir de plus en plus la matière, se trouve de plus en plus en face de difficultés inéluctables, et ce n'est qu'après avoir essayé en vain tous les expédients que la méthode philologique nous fournit, qu'on se résout en dernier lieu à revenir sur ses pas et à retourner à l'examen rigoureux des suppositions fondamentales.

C'est du moins ce que l'expérience nous a fait voir dans un certain nombre de cas semblables, et s'il en était de même par rapport à l'inscription dont la découverte a, l'année passée, révolutionné le monde

savant, et même à un certain degré le monde cultivé, il n'y aurait pas lieu de s'étonner grandement.

Je veux donc offrir mes remarques, mes doutes, mes objections sur certains points qui, pour l'entendement de ces textes si mutilés, et par conséquent si obscurs, pourront être de quelque importance.

En premier lieu, tout le monde à peu près semble être d'accord qu'il faut lire *s]akros esed*, et que cela doit signifier à peu près *sacer estod*, formule ailleurs très usitée. Or, il me semble impossible d'admettre que même au VIe siècle on ait dit *sacros* ; superflu de rien dire par rapport à *esed*. Je m'inclinerais devant l'opinion des savants célèbres (à juste titre), qui admettent cette interprétation, si le mot *sord*... précédait ; parce qu'on ne prononce l'imprécation qu'après en avoir indiqué le motif qui la justifie. Ici, ce serait le contraire. Par cette raison, j'interprète les lettres *akro sesed* comme signifiant : *agru*[*m*] *seret* « celui qui ensemencera ce champ ». Il s'agit évidemment d'un fonds sacré d'un τέμενος, qu'on avait l'habitude de fermer. On pourrait donc combler les lacunes à peu près de la manière suivante :

quoi hoi[ke loqoi
seive keivis seive
perekrinus] akrom[m]
sesed — ou
quoi hon[ke s. k. s. p.] akro[m] sesed
sordes ne invehitod...

La premiére ligne du second plan reste inintelligible; la seconde offre selon l'interprétation *recci*; mais cela encore est très douteux, parce qu'il serait infiniment difficile de se rendre compte du datif. Je crois donc que le *c* n'est autre chose qu'un V mis de travers, et je lis *reveitor* (revehitor) : *re*[*x*] *vehitor*. Les lettres *evam* se complètent par l'addition d'un *d* : *devam* (= divam); je ne dirais rien, s'il y avait une lacune après ce mot; mais tel que l'inscription nous l'offre, il précède immédiatement *quos* et finit la phrase. Je complète donc *a dextera ad laevam*. *Quos r*[*ex*] *quomque*... manque un verbe : proficiscetur; *quos* paraît être le prototype de *us* dans *usquam prodibit*.

Pour le commencement du troisième plan, j'accepte la conjecture de M. Modestov (V. J. Modestov, *Pamjatinki carskago perioda i pervnějšaja Latinskaja nadpist na Rimskom i Porumě Skt-Peterburgi*, 1900).

sovo]m kalatorem hap... (habetod).

La troisième ligne nous offre *uod*, donc je risque :

makistrat]uod iouxmenta...

Plus loin, il y a évidemment confusion; les lettres *tod* ont changé de direction, il faut lire ou *captatod* ou, ce qui vaut mieux, *capitod* ; le *a* a été répété fautivement. *Au* représente les premières lettres de *auriga*[*m*.

...sovo] kalatorem hap[etod...

macistrat] uod iouxmenta capitod au[rigam currum ite]m iteri [...ipso]m quoi.

havelod ne signifie rien, et *favelod* autant que cela. Il y a ici encore transposition des lettres; je corrige *avehitod nequ*[*e*...]*od iovestod* (iusto).

On pourrait conjecturer :

neque in ea re plus morae es]tod iovestod.

Mais cela est entièrement incertain.

Je donne l'inscription dans son entier, comme il ne paraît qu'il faut la lire :

quoi hoi [ke loquoi seive keivis seive perekrinus] akro[m] sesed | ou

quoi hon [ke seive keivis seive perekrinus] akro[m] sesed | sord [es ne invehitod... (fin de la première inscription qui ne se rapporte pas à ce qui suit).

reve[h]itor (probablement *rex vehitor*)...

|...a dextera ad la]evam |

quos r[ex quomque... (quo rex quomque) [proficiscetur

...sovo]m kalatorem hap...

...makistrat]uod iouxmen

ta kapitod au[rigam currum ite-]

m iteri...

...ipso]m quoi avehitod nequ[e in ea re plus morae est] od iovestod.

L'inscription du premier plan n'a pas trait au contenu du reste de la stèle; on s'est simplement servi d'une pierre déjà employée, parce que les trois côtés suffisaient pour y graver la seconde inscription.

On élèvera probablement des objections contre *lac-*

vam, au lieu de *laivam;* mais *devam* est absolument impossible. Il ne reste donc guère que *laevam; ae* au lieu de *ai* se trouve déjà fort anciennement.

A. F. Bojeslav.

P.-S. — Il est assez clair que le maçon qui a taillé l'inscription trouvée l'année dernière au forum, n'a pas été bien exercé à graver les lettres à la boustrophédon. Témoin les lettres *kap(i?)atodou*, où *tod* est gravé à l'envers; peut-être anssi il y a une espèce de dittographie *kapiat kapitod*, mais il est vrai qu'il aurait dû graver *dot* et non *toda(i)pak;* témoin encore les lettres *havelod*, si étrangement bousculées (ou *iha* | *dotev*).

Plus d'une fois il a renversé les lettres, probablement parce qu'il s'était placé faussement.

Si nous tenons compte de ces faits, il se pourrait que la même chose fût arrivée par rapport à la première ligne du second plan, qui présente, à ce qu'il paraît, des difficultés insurmontables. D'après le dernier facsimile de M. Comparetti, il faut lire (premier trait presque vertical incertain, pourrait être un *i*) *iaiFas* (le F étant tourné de l'autre côté): serait-ce *laivas?* Alors, il ne serait plus douteux que, malgré la différence d'orthographe, les lettres *evam* de la troisième ligne ne dussent se compléter par *la(evam)*. Mais on pourrait aussi, sans faire un trop grand tort au maçon, lire *aivias ;* serait-ce la porte Naevia? Malheureusement nous en savons fort peu de chose.

)ans ce qui suit, nous n'avons que *lo* et *quos* sur ıi fonder des hypothèses. Si nous acceptons *regei*, ut bien qu'il s'agisse ici d'un affermage de quelques 'es, car *lo* exige un complément *candi* (fundi agri), ıuoi se rapporterait *quos* dans la quatrième ligne. is pour cela, on s'attendrait plutôt à un *praeco* qu'à *calator*. Il serait donc nécessaire de séparer le tenu du 3e et du 4e plan de celui du 1er et du 2e. 2e plan aurait trait à certaines terres, dont l'aferge entrait dans la sphère du *rex sacrorum;* ces terres aient être situées près de la porte Naevia.

A. F. Bojeslav.

?e P.-S.—On pourrait lire sur le premier plan « akros et », ce qui s'accorderait bien avec le « quos » du ond plan.

Au lieu de « magistratuod » (le Y se trouve très irement sur le dernier facsimile) on pourrait super « senatuod », parce que « magistratus » serait ɔ indéfini.

?our AKPOS, je suppose que c'est la transcription ACROS, en lettres grecques, peut-être même un haïsme voulu.

Prague.

A. F. Bojeslav.

ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

(SUITE)

LE SUBSTANTIF

En poul, le substantif, on l'a dit, n'est généralement pas autre chose qu'un adjectif puis substantivement.

Or, l'adjectif, de son côté, n'est le plus souvent qu'un participe plus ou moins défiguré d'un radical verbal plus ou moins tombé en désuétude : pour démontrer cette assertion et faire concevoir en même temps le mécanisme des tranformations successives, le meilleur moyen consistera à insister sur la genèse des trente-trois formes des participes en *do*, des noms verbaux en *owo* et en *edjo*, tout en montrant la corrélation régulière qui existe entre ces deux catégories de mots et la précédente au point de vue des suffixes ; puis de faire connaître les adjectifs en *o* restés seuls en usage de leur famille, mais présentant encore une vitalité telle que, par un curieux phénomène de reversibilité, ils l'ont en quelque sorte perpétuée à leur tour, en donnant naissance à de nouveaux radicaux verbaux au moyen de la dérivation en *d*.

Enfin on passera à l'étude des substantifs eux-mêmes.

Hâtons-nous de dire que bien des questions resteront sans réponses.

Il nous suffira d'avoir montré d'une manière que nous croyons irréfutable, que les Pouls, non plus que bien d'autres peuples, ne font rien ni pour la rime ni pour l'harmonie. Ils se contentent de l'euphonie et font purement accorder substantifs, adjectifs, participes et pronoms en genre et en nombre.

Dans le tableau qui suit, on donne les trente-trois formes :

1° Des participes ou adjectifs prenant *do* au genre *o*, en tenant compte des modifications que peut subir le suffixe, selon que la forme qui le reçoit se termine par une des consonnes *b*, *d*, *f*, *g*, *ᵗ*, *y*, *dj*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *w*, *tch*, *gn*, ou par la voyelle sourde euphonique *ou*;

2° Des adjectifs verbaux actifs en *owo*, passifs en *édjo* ;

3° Des adjectifs prenant simplement *o* au même genre.

On peut dire que sauf *maᵗ-* (grand), dont les formes sont indiquées à la vingt-deuxième ligne du tableau, et qui n'est d'ailleurs irrégulier qu'en apparence, tous les adjectifs de la langue rentrent dans une de ces trois catégories.

RACINE	SENS	(1) O	BÉ
Web-	facile	beb-do	web-bé
Wad-	faisant	bad-do	wad-bé
Yaf-	mou	djaf-do	yaf-bé
Dog-	courant	dog-do	dog-bé
Fa'-	allant vers	pa'-do	fa'-bé
May-	mort	may-do	may-bé
Tadj-	coupant	tag-do	tag-bé
Sek-	déchirant	tchek-do	sek-bé
Wel-	plaisant	bel-do	wel-bé
Bam-	prenant	bam-do	bam-bé
'An-	embarrassé	gan-do	'an-bé
Fap-	pétant	pap-do	fap-bé
'Ar-	venant	gar-do	'ar-bé
Was-	s'abstenant de	bas-do	was-bé
Hot-	partant	kot-dó	hot-bé
Waw-	pouvant	baw-do	waw-bé
'Ang-	haïssant	gagn-dò	'agn-bé
Wod-é	rouge (originelt)	bodé-djo	wodé-bé
Wod-djou-	rouge (devenu)	god-djou-do	woddjou-b
Modj-	bon	modj-o	modj-oubé
Rim-	libre	dim-o	rim-bé
'Ma-	grand	maw-do	maw-bé
Hatch-	hurlant	kak-do	hak-bé
Sel-	dissident	tchebo-wo	sel-o-bé

›OU	DI	(3) NGUÉ	DI
ɔu	beb-di	wemgué	beb-di
ɩ	bad-di	wangué	bad-di
ɔu	djaf-di	yaf-ngué	djaf-di
ou	dog-di	dog-ngué	dog-di
ɩ	pa'-di	fa'-ngué	pa'-di
ɩou	may-di	may-ngué	may-di
ou	tag-di	tagngué	tag-di
ou	tchek-di	sek-ngué	tchek-di
lou	bel-di	wel-ngué	bel-di
ɩou	bam-di	bam-ngué	bam-di
ou	gan-di	'an-ngué	gan-di
ou	pap-di	fap-ngué	pap-di
ɔu	gar-di	'ar-ngué	gar-di
ɩou	bas-di	was-ngué	bas-di
›u	kot-di	hongué	kot-di
ɩdou	baw-di	waw-ngué	baw-di
dou	gagn-di	'agn-ngué	gagn-di
rou	bodé-dji	wodé-wé	bodé-dji
ou-ndou	goddjou-di	woddjou-ngué	goddjou-di
ɔurou	modj i	modj-'é	modj-i
u	dim-i	rim-'é	dim-i
ɩdou	maw-di	ma'-ngué	maw-di
ɩou	kak-di	hak-ngué	kak-di
ou	tchel-o-dji	sel-o-wé	tchel-o-dji

(4) NGO	DÉ	(5) NDÉ	DÉ
wemgo	beb-dé	wemdé	beb-dé
wango	bad-dé	wandé	bad-dé
yaf-ngo	djaf-dé	yof-ndé	djaf-dé
dog-ngo	dog-dé	dog-ndé	dog-dé
fa'-ngo	pa'-dé	fa'-ndé	pa'-dè
may-ngo	may-dé	may-ndé	may-dé
tagngo	tag-dé	tagndé	tag-dé
sek-ngo	tchek-dé	sek-ndé	tchek-dé
wel-ngo	bel-dé	wel-ndé	bel-dé
bam-ngo	bam-dé	bam-ndé	bam-dé
'an-ngo	gan-dé	'an-dé	gan-dé
fap-ngo	pap-dé	fap-ndé	pap-dé
'ar-ngo	gar-dé	'ar-ndé	gar-dé
was-ngo	bas-dé	was-ndé	bas-dé
hongo	kot-dé	hondé	kot-dé
waw-ngo	baw-dé	waw-ndé	baw-dé
'agn-ngo	gagn-dé	'agn-ndé	gagn-dé
wodé-wo	bodé-djé	wodé-ré	bodé-djé
woddjou-ngo	goddjou-dé	woddjou-ndé	goddjou-dé
modj-'o	modj-é	modj-éré	modj-é
rim-'o	dim-é	rim-ré	dim-é
ma'-ngo	maw-dé	maw-ndé	maw-dé
hak-ngo	kak-dé	hak-ndé	kak-dé
sel-o-wo	tchel-o-djé	sel-o-ré	tchel-o-djé

O	DÉ	(7) NGOU	DI
	bed-dé	bemgou	bel-di
	bad-dé	bangou	bad-di
	djaf-dé	djaf-ngou	djaf-di
	dog-dé	dog-ngou	dog-di
	pa'-dé	pa'-ngou	pa'-di
	may-dé	may-ngou	may-di
	tag-dé	tagngou	tag-di
	tchek-dé	tchek-ngou	tchek-di
	bel-dé	bel-ngou	bel-di
	bam-dé	bam-ngou	bam-di
	gan-dé	gan-ngou	gan-di
	pap-dé	pap-ngou	pap-di
	gar-dé	gar-ngou	gar-di
	bag-dé	bas-ngou	bas-di
	kot-dé	kongou	kot-di
ɔ	baw-dé	baw-ngou	baw-di
	gagn-dé	gagn-ngou	gagn-di
o	bodé-djé	bodé-wou	bodé-dji
u-ko	goddjou-dé	woddjou-ngou	goddjou-di
ɪ)o	modj-é	modj-'ou	modj-i
o	dim-é	dim-'ou	dim-i
o	maw-dé	ma'-ngou	maw-di
	kak-dé	kak-ngou	kok-di
ɔ	tchel-o-djé	tchel-o-wou	tchel-o-dji

(8) BA	DI	(9) NGOL	DI
beb-ba	beb-di	bemgol	beb-di
bad-ba	bad-di	bangol	bad-di
djaf-ba	djaf-di	djaf-ngol	djaf-di
dog-ba	dog-di	dog-ngol	dog-di
pa'-ba	pa'-di	pa'-ngol	pa-'di
may-ba	may-di	may-ngol	may-di
tag-ba	tag-di	tagngol	tag-di
tchek-ba	tchek-di	tchek-ngol	tchek-di
bel-ba	bel-di	bel-ngol	bel-di
bam-ba	bam-di	bam-ngol	bam-di
gan-ba	gan-di	gan-ngol	gan-di
pap-ba	pap-di	pap-ngol	pap-di
gar-ba	gar-di	gar-ngol	gar-di
bas-ba	bas-di	bas-ngol	bas-di
kot-ba	kot-di	kongol	kot-di
baw-ba	baw-di	baw-ngol	baw-di
gagn-ba	gagn-di	gagn-ngol	gagn-di
bodé-wa	bodé-dji	bodé-wol	bodé-dji
goddjou-ba	goddjou-di	goddjou-ngol	goddjou-di
modj-'à	modj-i	modj-'ol	modj-i
dim-'à	dim-i	dim-'ol	dim-i
maw-ba	maw-di	ma'-ngol	maw-di
kak-ba	kak-di	kak-ngol	kak-di
tchel-o-wa	tchel-o-dji	tchel o-wol	tchel-o-dji

NDI	DÉ	(11) KI	DÉ
li	beb-dé	beb-ki	beb-dé
i	bad-dé	bad-ki	bad-dé
ıdi	djaf-dé	djaf-ki	djaf-dé
ıdi	dog-dé	dog-ki	dog-dé
di	pa'-dé	pa-'ki	pa-'dé
ndi	may-dé	may-ki	may-dé
li	tag-dé	tag-ki	tag-dé
:-ndi	tchek-dé	tchek-ki	tchek-dé
di	bel-dé	bel-ki	bel-dé
ndi	bam-dé	bam-ki	bam-dé
ıdi	gan-dé	gan-ki	gan-dé
ıdi	pap-dé	pap-ki	pap-dé
ıdi	gar-dé	gar-ki	gar-dé
ıdi	bas-dé	bas-ki	bas-dé
i	kot-dé	kot-ki	kot-dé
ndi	baw-dé	baw-ki	baw-dé
-ndi	gagn-dé	gagn-ki	gagn-dé
-ri	bodé-djé	bodé-ki	bodé-djé
jou-ndi	goddjou-dé	goddjou-ki	goddjou-dé
-iri	modj-é	modj-(h)i	modj-é
ri	dim-é	dim-(h)i	dim-é
-ndi	mow-dé	maw-ki	maw-dé
ndi	kak-dé	kak ki	kak-dé
-o-ri	tchel-o-djé	tchel-o-hi	tchel-o-djé

(12) KA	DÉ	(13) DAM	DÉ
beb-ka	beb-dé	beb-dam	beb-dé
bad-ka	bad-dé	bad-dam	bad-dé
djaf-ka	djof-dé	djaf-dam	djaf-dé
dog-ka	dog-dé	dog-dam	dog-dé
pa^{c}-ka	pa^{c}-dé	pa^{c}-dam	pa^{c}-dé
may-ka	may-dé	may-dam	may-dé
tag-ka	tag-dé	tag-dam	tag-dé
tchek-ka	tchek-dé	tchek-dam	tchek-dé
bel-ka	bel-dé	bel-dam	bel-dé
bam-ka	bam dé	bam-dam	bam-dé
gan-ka	gan-dé	gan-dam	gan-dé
pap-ka	pap-dé	pap-dam	pap-dé
gar-ka	gar-dé	gar-dam	gar-dé
bas-ka	bas-dé	bas-dam	bas-dé
kot-ka	kot-dé	kot-dam	kot-dé
baw-ka	baw-dé	baw-dam	baw-dé
gagn-ka	gagn-dé	gagn-dam	gagn-dé
bodé-ha	bodé-djé	bodé-djam	bodé-djé
goddjou-ka	goddjou-dé	goddjou-dam	goddjou-dé
modj-(h)a	modj-é	modj-am	modj-é
dim-(h)a	dim-é	dim-am	dim-é
maw-ka	maw-dé	maw-dam	maw-dé
kak-ka	kak-dé	kak-dam	kak-dé
tchel-o-ha	tchel-o-djé	tchel-o-djam	tchel-o-djé

(14) NGAL	DÉ	(15) DÉ	DÉ
bemgal	beb-dé	beb-dé	beb-dé
bangal	bad-dé	bad-dé	bad-dé
djaf-ngal	djaf-dé	djaf-dé	djaf-dé
dog-ngal	dog-dé	dog-dé	dog-dé
pa'-ngal	pa'-dé	pa'-dé	pa'-dé
may-ngal	may-dé	may-dé	may-dé
tagngal	tag-dé	tag-dé	tag-dé
tchek-ngal	tchek-dé	tchek-dé	tchek-dé
bel-ngal	bel-dé	bel-dé	bel-dé
bam-ngal	bam-dé	bam-dé	bam-dé
gan-ngal	gan-dé	gan-dé	gan-dé
pap-ngal	pap-dé	pap-dé	pap-dé
gar-ngal	gar-dé	gar-dé	gar-dé
bas-ngal	bas-dé	bas-dé	bas-dé
kongal	kot-dé	kot-dé	kot-dé
baw-ngal	baw-dé	baw-dé	baw-dé
gagn-ngal	gagn-dé	gagn-dé	gagn-dé
bodé-wal	bodé-djé	bodé-djé	bodé-djé
goddjou-ngal	goddjou-dé	goddjou-dé	goddjou-dé
modj-'al	modj-é	modj-é	modj-é
dim-'al	dim-é	dim-é	dim-é
ma'-ngal	naw-dé	maw-dé	maw-dé
kak-ngal	kak-dé	kak-dé	kak-dé
tchel-o-wal	tchel-o-djé	tchel-o-djé	tchel-o-djé

(16) NGUEL	KOGN	(17) DOUM	
bemguel	beb-kogn	beb-doum	
banguel	bad-kogn	bad-doum	
djaf-nguel	djaf-kogn	djaf-doum	
dog-nguel	dog-kogn	dog doum	
pa'-nguel	pa'-kogn	pa'-doum	
may-nguel	may-kogn	may-doum	
tagnguel	tag-kogn	tag-doum	
tchek-nguel	tchek-kogn	tchek-doum	
bel-nguel	bel-kogn	bel-doum	
bam-nguel	bam-kogn	bam-doum	
gan-nguel	gan-kogn	gan-doum	
pap-nguel	pap-kogn	pap-doum	
gar-nguel	gar-kogn	gar-doum	
bas-nguel	bas-kogn	bas-doum	
konguel	kot-kogn	kot-doum	
baw-nguel	baw-kogn	baw-doum	
gagn-nguel	gagn-kogn	gagn-doum	
bodé-wel	bodé-kogn	bodé-oum	
goddjou-nguel	goddjou-kogn	goddjou-doum	
modj-'el	modj-(h)ogn	modj-oum	
dim-'el	dim-(h)ogn	dim-oum	
ma'-nguel	maw-kogn	maw-doum	
kak-nguel	kak-kogn	kak-doum	
tchel-o-wel	tchel-o-kogn	tchel-o-djoum	

Il suffit de jeter les yeux sur le tableau qui précède pour se convaincre que les trente-trois formes de chacun des participes en *do* résultent de la simple suffixation à la forme verbale d'où ils émanent des trente-trois démonstratifs.

Sauf toutefois en ce qui concerne le premier genre: ici le suffixe est *do* et non *o*.

Les participes passés en *nŏ-do* se conduisent comme *god-djou-do*.

Comme particularités, remarquons :

a) Les formes des participes *web-*, *wad-*, et *hot-* aux genres dont les démonstratifs présentent un *n* initial.

b) Les formes des participes *tadj-* et *hatch*.

La finale de ces radicaux reparaît dans toute sa pureté lorsque les éléments à suffixer commencent par une voyelle.

Exemple :

mi	*tadj-at*	*hoʿré*	*modoum*
Je	couperai	sa	tête
Djamma	*kala*	*di*	*katch-onnŏ*
Chaque	nuit	ils	hurlent

c) Les formes prises par l'adjectif *maw-*, *maʿ* «grand», qui prend le ʿ comme consonne de fermeture, chaque fois que le suffixe commence par *ng* et le *w* dans tous les autres cas.

En ce qui concerne les noms verbaux en *owo* et

edjo, disons d'abord que pour toutes les formes en

-edjo-	*-edji-*	*-édjé-*	*-edjam-*
-edjoum-	*-odji-*	*-odjé-*	*-odjoum-*

on emploie souvent des formes en

-éwo-	*-éwi-*	*-éwé-*	*-éwam-*	*-éwoum-*
-owi-	*-owé-*	*-owoum-*		

Ainsi on dit presque aussi souvent *défte bod-éwé* « des livres rouges » que *défté bod-édjé*.

Mais les formes du tableau sont plus usuelles.

Quant aux autres désinences de ces adjectifs, il est intéressant de remarquer qu'elles ne diffèrent de celles des démonstratifs que par leur initiale;

Que du reste cette consonne est toujours la première de la paire à laquelle appartient celle du démonstratif (abstration faite de l'*n* proclitique).

Ainsi :

à	*ndi*	correspond	*tchel-o-ri*
à	*ngou*	correspond	*bod-ê-wou*

Ici encore tout est donc réglé, et cette transformation vraiment grammaticale montre bien qu'en employant les terminaisons que nous examinons, le Poul n'obéit pas à un besoin de son oreille, mais qu'à chaque moment de son discours, il veut déterminer chaque objet dont il parle, et rapprocher le plus possible les limites entre lesquelles peut flotter l'indécision de son interlocuteur ; lorsque celui-ci entendra :

wod-é-rou, il saura parfaitement qu'il ne s'agit pas d'un cheval (*poutchou-ngou* « ce cheval ») mais probablement d'un chien (*rawa-ndou ndou* « ce chien ») ou de tout autre objet du genre *ndou;* — de même *bod-éwou* n'éveille dans son esprit que l'idée d'un objet du genre *ngou*, d'un cheval par exemple.

Pour rendre aux terminaisons des adjectifs en *o* (*modj*, *rim*) leur véritable valeur, il ne faut pas perdre de vue les suffixes de ces adjectifs aux genres *ndou*, *ndé*, *ndi*.

Comment se produit-il qu'à ces trois genres la consonne du suffixe se soit conservée sous la forme d'un *r?*

Pourquoi arrivera-t-il presque toujours que l'on dira : *ley-di modj-iri* « bonne terre » ; quelquefois *ley-di modj-o* (Wolofs-Soninkés parlant poul), mais jamais *ley-di modj-i?*

Il y a là une probabilité énorme à priori pour que les autres suffixes n'aient pas plus perdu leur consonne initiale que les trois suffixes considérés.

Matériellement le fait n'est pas impossible. La consonne *g* prend bien souvent la place de cette consonne le plus souvent presque insensible, absolument insensible dans le dialecte du Fouta, que nous avons notée par le signe ʿ.

On a établi une parenté étroite entre le *b* et le *g*. Le suffixe *ba* a très bien pu devenir *ʿa* dans certaines circonstances.

La consonne *k* de *ko*, *ki*, *ka*, *kogn* peut très bien

disparaître pour faire place à un *h*, dont les mêmes gens du Fouta articulent presque aussi peu l'aspiration que celle du ʿ.

A l'Est, où les Pouls guerriers du Macina, de Sokoto, de Gando, hennissent leur langue presque comme les Arabes hennissent la leur, on entend toutes les finales précédées de leur aspiration gutturale ou palatale, ou encore d'une consonne appartenant à la même paire que cette aspiration : là où le Foutanké dit *houd-o ko* « cette herbe », le Masinanké aspire *foud-ho ko*.

Le Poul pasteur du Sénégal dit *lel-a ba* « cette gazelle » ; le marabout du Niger rétablit *lel-wa ba*.

Ces exemples sont assez concluants.

Et il est une raison qui prime toutes les autres : Quoique rimant ensemble, *ngou* et *ndou* ne sont pas interchangeables à volonté. Jamais on ne dira : *lana ba*, mais *lana ka* « ce bateau » ; jamais on ne dira *gniwa ka*, mais *gniwa ba* « cet éléphant » ; jamais on ne dira *wouro ko*, mais *wouro ngo* « ce village » ; jamais on ne dira *louro ngo*, mais *louro ko* « ce trou ».

Il y a là autre chose qu'une rime. On doit être certain que dans le principe, chaque genre a dû embrasser une catégorie bien déterminée d'individus ou d'objets jouissant de propriétés communes.

L'étude qui va suivre mettra ces propriétés en lumière, tout au moins pour quelques-uns de ces genres.

Il y aura de nombreuses lacunes.

On a déjà fait pressentir que bien des questions

esteront sans réponse, mais celles qui seront résolues e seront d'une manière si décisive que l'on ne pourra ttribuer l'incertitude qui plane sur les autres qu'aux énaturations de sens, inévitables dans la langue qui 'a jamais été fixée par l'écriture.

Chacun des genres sera étudié séparément. On ne suivra pas dans cet exposé l'ordre institué dans la Ire partie : dans l'étude de la phonétique les genres ont été groupés de manière à rendre lucide l'exposition des lois de permutation des consonnes en poul, à un point de vue purement abstrait.

Pour constituer le nouveau classement, on remarquera que tous les démonstratifs ont pour consonne initiale :

soit ʿ ou rien, *g*, *b*
soit *d*
soit *k*

en faisant abstraction de la nasale proclitique parasite.

On fera de ces particules trois classes, la première contiendra :

pluriel	*bé* ou *di*
ngou	*di*
ba	*di*
nguè	*di*
ngol	*di*
ngo	*dé*
ngal	*dé*
nguel pluriel	*kogn*

La seconde comprendra :

ndou	*di*
dé	*di* ou *dé*
ndé	*dé*
ndi	*dé*
dam	*dé*
doum	*doum*

La troisième comprendra les genres :

ko	*di*
ka	*dé*
ki	*dé*

On se réserve de faire voir autre part que cette classification n'a rien d'arbitraire et que chacune de ces trois classes de genres correspond à une des trois racines :

1°	*'a* ou *wa,*	*ba* ou *ga*
2°	*ya*	*dja*
3°	*ha*	*ka*

chacune de ces trois racines ayant ou ayant eu dans l'origine le sens de « être », mais avec une nuance spéciale.

L'exposé qui suit montrera que, sauf un petit nombre d'exceptions, tous les substantifs d'origine réellement poule peuvent être classés dans une des trois catégories que l'on a établies parmi les adjectifs et les participes.

C'est-à-dire en :

1° Analogues des participes en *do*,

2° Analogues des noms verbaux en *wo* et *djo*,

2°. Analogues des adjectifs en *o*.

1er GROUPE

Genre *O*

Les noms appartenant au genre *o* peuvent être divisés en deux sous-genres :

Le 1er sous-genre correspond exactement à ce que le général Faidherbe appelle le genre hominin. Il contient à peu d'exceptions près (diminutifs du genre *nguel*, augmentatifs du genre *ngual*, mots étrangers du 2e sous-genre), tous les substantifs exprimant une manière d'être spéciale à l'homme, sans distinction de sexe, d'âge ou de couleur.

L'article adjectif démonstratif applicable à ces noms est *o*, pluriel *bé*.

Le 2e sous-genre contient presque tous les noms d'origine étrangère, ou encore les noms d'origine poule qui, tout en ayant perdu leur suffixe générique, s'appliquent généralement à des êtres n'appartenant pas à l'espèce humaine.

L'article adjectif démonstratif de ce deuxième sous-genre est *o*, pluriel *di*.

1er Sous-Genre

(a) Noms en *do bé*

La plupart de ces noms sont des participes pris substantivement, et leur nombre est aussi considérable que l'on veut, ou des noms exprimant une parenté, ou plus généralement une relation domestique, ou même simplement sociale, d'un ordre quelconque.

Les premiers sont peu intéressants.

La forme des derniers est remarquable : le plus souvent, l'élément suffixe n'est pas *-do*, *-bé*, mais *-irado*, *-irabé*.

Exemples :

Bad-irado *Bad-irabé* neveu
Bad-irado *wad-irabé* cousin éloigné
Band-irado *Band-irabé* cousin, parent, allié, frère (dans le sens général attaché à ce mot par les Noirs parlant français).

Dend-irado *Dend-irabé* « cousin germain »
Guend-irado *Guend-irabé* « époux »
Djidjirado et *Guidj-irado* *Yidj-irabé* « camarade (du même âge) »

Kes-irado *Hes-irabé* « gendre, beau-père »
Keyn-irado *Keyn-irabé* « beau-frère »
Djat-irado *Djat-irabé* « bisaïeul »
Tann-irado *Tann-irabé* « petit-fils »

D'autres substantifs, appartenant sous le rapport du

sens à la même catégorie, ne prennent aucun suffixe au singulier, mais font cependant leur pluriel en *irabé*.

Exemples:

Baba	*Bab-irabé*	« père »
Gog-o	*Gogu-irabé*	« tante »
Kaw	{ *kaw-irabé* / *kawm-irabé*	« oncle »
Youma / *Youmi*	{ *Youm-irabé*	« mère »
Djom	*Djom-irabé*	« maître, chef de famille. chef de case »
Mama	*mam-irabé*	« aïeul »
Né'né	*ne'n-irabé*	« mère »
Yinna	*Yinn-irabé*	« mère » (masina).
Naw-la	*nawl-irabé*	« co-épouse d'un même homme »
Seyl	*seyl-irabé*	« ami »
Souka	*souk-ourabé*	« amant » par opposition à *souka soukabé* jeune homme.

De même : *mignon* « frère cadet » fait au pluriel *mign-irabé*, et *maw-do* « frère aîné » fait au pluriel *maw-nirabé* par opposition à *maw-do* « grand, vieux, vieillard » qui fait *mawbé*.

Tous ces noms de parenté et de relations intimes perdent au singulier les deux dernières syllabes de leur suffixe (lorsqu'ils en ont un) devant le nom ou le déterminatif de la personne avec laquelle ils expriment une alliance.

Bad-am « mon neveu »

wadi-ma « ton cousin »
migni-ko } « son frère cadet »
mign-oum }
youmi-Samba « la mère de Samba »
waw-ni-Coumba « le frère aîné de Coumba »
naw-li-Fatou « la rivale de Fatou »
hés-am « mon beau-père »

Font exception les mots :

Tannado *Tannabé* « descendant »
Djid'nado *Djidnabé* }
Djiknado *Djiknabé* } « aïeux, descendants »
Djinnado *Djinnabé* }
Ponnnado *founnabé* « jumeau »
Tchouddido *Souddibé* « épouse »
Mousid-do *Mousid-bé* « parent, allié
Bido *Bibé* « fils »

Qui ne prennent, comme on le voit, que le suffixe participial ordinaire.

Une remarque extrêmement importante est la suivante. La plupart des noms de parenté que l'on vient d'examiner se présentent sous forme de participes aoristes passifs de verbes instrumentaux, ainsi :

Tānirado paraît devoir être traduit : « employé à faire l'action de *tān* », qui lui-même peut être pris pour *tag-n* (*tag-dé* « créer »); l'aïeul *tanirado* pour *tagnirado* est donc « celui qui a pour mission de faire procréer ».

Ces mots sont donc des noms d'agents. On se réserve d'étudier autre part les fonctions qu'ils attribuent à chaque membre de la famille.

Il ne faut pas oublier que la même remarque s'applique aux idiomes indo-européens.

Les noms en *owo* sont des noms verbaux actifs, — tout verbe conjugable donne naissance à un nom verbal en *owo*.

Tout nom en *owo* est issu d'uu verbe conjugué encore actuellement.

Exemples :

Kor-owo plur. *Hor-obé* « espion » (*Hor-dé* « espionner »); *Bar-owo* plur. *war-obé* « assassin» (*war-dé* « tuer »), etc.

Comme on le voit, le pluriel se forme par simple substitution de *obé* à *owo*.

Les noms verbaux en *édjo* sont plus rares. Voici ceux qui ont pu être relevés sur un total d'environ 1.200 substantifs :

Bal-édjo	*Bal-ébé* « homme noir »
Bod-édjo	*wod-ébé* « homme rouge » (poul)
Dan-édjo	*ran ébé* « homme blanc »
Nay-édjo	*nay-ébé* « homme vieux »
Bil-édjo	*wil-ebé* « grand sorcier »

On a déjà montré en traitant des verbes dérivés en *wou* que ces substantifs doivent être considérés comme des noms verbaux passifs de certains verbes, les uns encore usités, les autres disparus, mais en laissant des traces.

On doit joindre à ces noms verbaux passifs en *édjo ébé* les noms en *djo bé* qui suivent.

1° Le nom en *adjo*

Rour-nadjo *Bour-nabé* « potier »

2° Les noms de tribus

Bissi-nadjo *Bissi-nabé*
Pampi-nadjo *Pampi-nabé*
Dasar-nadjo *Dasar-nabé*
Guirladjo *'irla-bé*
Kalay-djo *Halay-bé*
Bosseya-djo *Bosseya-bé*
Boda-djo *woda-bé*

3° Les noms de famille (*djettodé*)

4° Enfin beaucoup de noms en *a*, prénoms de personnes (*'indé*) ou noms communs, qui prennent facultativement le suffixe en *djo* au singulier.

(Bari) *Bari-nadjo* *Bari-nabé*
(Ba) *Baba-djo* *Baba-bé*
(Si) *Sisi-djo* *sisi-bé*, etc.
Dembadjo ou *Demba* *Dembabé* « Demba » (prénom)
Tchambadjo ou *Samba* *Sambabé* « Samba (prénom)
Tchoukadjo ou *Souka*, *Souka-bé* « jeune homme »
Barka-djo ou *Barka*, *Barkabé* « esclave »
Gada-djo ou *Gada*, *Gadabé* « masseur »
Kalifa-djo ou *Kalifa*, *Kalifabé* « maître »
Solimadjo ou *Solima*, *Solimabé* « jeune homme encore incirconcis »
Tchoufadjo ou *Soufa*, *Soufabé* « page, écuyer »
etc., etc.

Abstraction faite de cette dernière variété de mots, qui paraissent être, sauf les quatre premiers, d'origine étrangère, on voit que les mots affectés du suffixe *djo* expriment généralement un état, une manière d'être involontaire, ou tout au moins inerte et inactive, à la différence des noms en *owo* qui sont des substantifs verbaux d'action.

Il y a lieu de remarquer la forme du suffixe *nadjo*, *nabé*, qui termine un certain nombre des mots signalés. Son sens paraît équivaloir à « originellement ».

Par exemple *Bari-nadjo* signifie originaire de la famille des *Bari*.

En somme, ces mots en *nadjo* expriment tous une qualité qui se transmet dans la famille.

Le mot *bour-nadjo* ne constitue pas une exception. En Afrique, on ne devient pas potier, on naît potier.

Les potiers constituent une partie de la caste inférieure des griots tisserands (*mabboubé*).

Quant aux affinités de la partie pleine du mot, elles sont transparentes :

Woud-dé signifie « rôtir, enfumer ».

Bour-na-djo n'est autre chose que le nom verbal passif du verbe *bour-nou-dé* pour *woud-noudé* « rendre cuiseur ».

NOMS EN *O*

Ces noms peuvent être :

1° Ou bien de véritables substantifs qui, dans le

passage du singulier au pluriel, remplacent simplement le suffixe *o* par le suffixe *bé* (ou *oubé* si l'euphonie l'exige), sans qu'il soit porté préjudice d'ailleurs à l'application des règles de permutation des consonnes.

Exemples :

Diw-o *Diw-bé* « femme veuve ou divorcée »
Poul-o *Foul-bé* « Poul »
Kod-o *Hod-bé* « hôte » (qui donne ou qui reçoit l'hospitalité)
Lab-o *Law-bé* « tribu de Pouls noirs »
Netar-o *netar-bé* « vaurien »
Gnamagnamal-o *Gnamagnamal-bé* « créancier »
Gnegno *Gnégn-bé* « individu de basse classe » (captif, forgeron, cordonnier, tisserand, griot, potier, etc).
Goudj-o { *'ouy-bé* / *'oudj-oubé* } « voleur »
Derer-o *rerer-bé* « égoïste, avare »
Deb-o *rew-bé* « femme »
Don-o *ron-bé* « héritier »
Tchoubal-o *soubal-bé* « pécheur »
Mabb-o *mabb-oubé* « griot, tisserand »
Gawl-o *'awl-oubé* « griot, chanteur, mendiant », etc., etc.

Auxquels il faut joindre un certain nombre d'adjectifs pris substantivement, formant leur pluriel par le même procédé, tels que :

Moum-o *moum-bé* « muet »
Koug-no *hougn-bé* « gourmand »
Etc., etc.

2° Ou bien des adjectifs pris substantivement, qui dans le passage au pluriel remplacent leur suffixe *-o*, par le suffixe *-doubé* ou *-idbé*, absolument comme s'ils étaient les participes aoristes actifs de verbes dérivés en *d* de leur radical.

Du reste, la plupart du temps, ces verbes dérivés d'adjectifs existent, ainsi qu'on l'a fait observer lors de l'étude des verbes dérivés.

Exemples :

Gal-o	*'al-doubé*	« riche »
Pa-o	*fa'doubé*	« sourd »
Bofo	*wof-doubé*	« impotent », etc., etc.

Il s'est produit ici un curieux phénomène de reversibilité :

La racine *'al-*, *gal-*, par exemple, a donné dans le principe le verbe *al-dé* avoir. Il n'y a pas à en douter, puisque de ce verbe subsistent encore les temps négatifs :

'alā « non » (il n'a pas..., je n'ai pas...), *min ga'lā gawri* « nous n'avons pas de mil » ; *a 'alātā téwo* « tu n'auras pas de viande ». Les temps positifs sont perdus.

L'adjectif *galo* « riche, possédant », s'est conservé, a donné naissance au verbe dérivé *al-dou-dé :* mais en revanche, il a perdu son pluriel *al-bé*, et en fin de compte a emprunté au participe aoriste du nouveau verbe la nouvelle forme *al-dou-bé*.

Trois noms se comportent d'une façon particulière :

Gor-ko	*wor-bé*	« homme »
Gay-na-ko	*'ay-na-bé*	« berger »
Tchapato	{ *Safalbé* / *Safar-bé* }	« maure »

Les deux premiers ne se distinguent des substantifs en *do* que par la substitution de *ko* à *do*. On y reviendra.

Le troisième est intéressant en ce que de concert avec d'autres mots, tels que *tchaparodji* « les choses des Maures » son pluriel *safarbé* (dialecte du masina et des Irlabés) permet de reconnaître que le singulier et le pluriel issus d'une racine commune se sont modifiés parallèlement, mais indépendamment l'un de l'autre.

Le mot *safara* signifie en woloff : « feu » et en poul : « remède ». La connexité entre ces deux idées est évidente, si on considère que les indigènes ne connaissent guère d'autre moyen curatif que le feu, moyen du reste très employé. — Si on remarque que le même mot *nar* signifie à la fois « feu » dans l'idiome des Maures du Sénégal et « maure » en langue woloff, on restera convaincu que les mots *safarbé* et *safara* sont très proches parents.

D'autre part, on est forcé de reconnaître au poul *safura*, « médicament », une parenté peu équivoque avec le verbe *safroudé*, soigné (un malade).

Ce verbe n'est autre chose qu'un dérivé en *rou* du verbe simple *saf-dé*, dont l'un des sens est : « être

habilement préparé » (en parlant d'un mets, et probablement aussi d'un médicament).

Un autre mot de la même famille, *tchakowo*, signifie « oculiste » (*k* pour *p*).

Ne doit-on pas admettre que les Pouls ont donné aux Maures qui, les premiers, leur ont apporté les procédés scientifiques de médication et en particulier la cautérisation par le feu, le nom de « médecins » ?

Tchapato viendrait directement de *saf-dé*. Les Maures ne se désignent pas eux-mêmes par le nom de *tchapato*.

Au sous-genre *o*, *bé*, que l'on vient d'étudier, il faut rattacher les mots étrangers anthropiques passés en poul sans modification organique.

Ces mots prennent l'article *o*, *bé*; au pluriel, ils prennent le suffixe *bé*.

Exemples :

Sahaba	*Sahababé*	« ange »
Taliba	*Talibabé*	« guerrier de la guerre sainte »

Exceptons toutefois les mots procédant du malinké et formés dans cette langue au moyen du suffixe *nké* qui signifie « homme ». Au pluriel *nké* est remplacé en poul par *nkobé*.

Malinké	*Malinkobé*	
Tougnaranké	*Tougnarankobé*	« étranger »
Foutanké	*Foutankobé*	« homme du Fouta »

Etc., etc.

2e Sous-Genre

Les mots appartenant au sous-genre *o di* forment leur pluriel par simple suffixation de *dji*, sans modification de la consonne initiale.

Comme on l'a dit, ou bien ces mots sont d'origine étrangère, ou bien, s'ils sont d'origine poule, ils ont perdu leur suffixe générique.

Du reste, il arrive souvent que l'article *o-di* détermine un mot d'un autre genre que le premier, sans donner lieu à des critiques.

En particulier, il est facultatif de faire rentrer dans ce sous-genre les substantifs anthropiques venus de l'étranger sans modifications importantes.

Exemples :

Sahaba « ange » fait *Sahababé* et *Sahabadji*
Taliba « guerrier musulman » *Salibabé* *Talibadji*
Solima « jeune homme encore incirconcis » *Solimabé* *Solimadji*
Gada « masseur » *Gadabé* *Gadadji*

(A suivre.) E. Gibert.

EXPLICATION

M. A. Campion, la langue basque et moi

Dans le numéro de juillet dernier de la présente *Revue* (t. XXXIII, p. 292), j'ai relevé comme il convenait une affirmation de M. Campion qui me concernait. M. Campion réclame aujourd'hui : il m'écrit que la citation qu'il me prêtait est exacte et qu'elle figure dans un article publié par moi, en espagnol, dans la *Revista Euskara* de Pampelune, 2e année (1879), p. 145, lignes 39 et ss., reproduit à la p. 216, l. 22 et ss., des *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, par A. Hovelacque, Émile Picot et Julien Vinson (*Paris*, E. Leroux, 1880, pet. in-8o).

Il suffit de se reporter à ce passage pour voir que M. Campion n'a pas compris et ne comprend pas encore ma pensée, ou ne veut pas la comprendre. L'article dont il s'agit est intitulé : *El método cientifico y la lengua euskara ;* il était adressé précisément à M. A. Campion, alors secrétaire de la rédaction de la *Revista Euskara*, et avait pour but de répondre à un compte rendu de ma traduction de l'*Essai* de M. Ri-

bary ; ce compte rendu, rédigé par un certain M. M. Gorostidi de Saint-Sébastien, m'accusait formellement de« bascophobie » et prétendait que je ne me préoccupais que de « rabaisser les Basques et leur incomparable idiome ».

Je répondis, naturellement, que je n'avais jamais nourri d'aussi noirs desseins, mais que la linguistique est une science positive et que l'enthousiasme des « Bascophiles » était aussi ridicule qu'irraisonné. Et j'ajoutais : « Esta admiracion todavia es natural en las personas que no han estudiado más que las lenguas clásicas, y á quienes no han sido ensenados los datos y el método de la ciencia moderna. Comparando el vascuence con el latin, el griego, el francés y otros semejantes idiomas, queda aturdido el escritor y le parece contemplar un hermoso gigante al lado de un diforme enano ; pero disminuye la alucinacion si le compara con el hebreo, y desaparce por completo cuando entran en la esfera de la comparacion el hungaro, el japonés, las lenguas de la América, de la Africa, y de las Indias Orientales, y tambien si al mismo tempo se examina el origen del lenguaje, su pasado, su historia, su porvenir y su objeto. »

Ceci est net et précis, et je le récrirais encore aujourd'hui ; le passage rapporté par M. Campion ne devait pas être détaché de ce qui le précède et de ce qui le suit ; je n'y donnais pas mon opinion personnelle, je faisais voir à quelle hallucination pouvait être

posé l'écrivain non linguiste qui parlait de la langue sque. Il y a loin de cette indication au prétendu eu, au soi-disant témoignage que la vérité m'aurait raché.

En réclamant aujourd'hui contre ma protestation et ı prétendant m'opposer ma propre affirmation, . Campion a donc plutôt aggravé son cas. L'article ı'il cite avait surtout pour but de démontrer la sottise ɜs gens qui vous qualifient d'ennemis parce que vous ɜ partagez pas leurs préjugés ou leurs admirations. . Campion se range hautement parmi ces gens-là; ı surplus, on ne voit pas bien pour quelle raison il ı'a pris à partie, dans son exorde, lorsqu'il a eu à écrire n article sur la langue basque. Ce qui est d'ailleurs ɑsolument inadmissible dans le travail reproduit par ı volume de la *Tradition basque*, c'est cette prétention de se poser en représentant de la linguistique ıoderne entre les Basques et moi.

Je devais être d'autant plus froissé de cette attitude t de ces allégations que le volume en question est œuvre d'une coterie parfaitement organisée, dont le ut est très défini, pour qui la science n'est qu'un rétexte, et qui a manifestement affecté de me tenir à écart et de ne pas me connaître. Passe pour cette ɔconvenance, mais qu'on ne travestisse pas ma pensée t qu'on ne prétende pas à l'infaillibilité. Les aveugles ı'ont pas encore été autorisés à juger souverainement les couleurs.

Julien Vinson.

MAX MÜLLER

La philologie indo-européenne vient de perdre un de ses plus illustres représentants dans la personne de M. Max Müller. Ce grand promoteur de nos études réunissait en lui les dons si rarement combinés du savant méthodique et précis et du vulgarisateur aux brillantes amplifications. Considérable est le nombre des ouvrages sortis de sa plume qui relèvent les uns de la science pure et dont les spécialistes ont surtout à tirer profit, les autres de la science élucidée et mise avec un rare talent à la portée du grand public. De la première catégorie dépendent avant tout l'*Histoire de l'ancienne littérature sanscrite*, l'édition du *Rig-Véda* accompagnée du commentaire de Sâyana, la traduction d'un grand nombre d'hymnes de ce recueil, le mémoire célèbre sur la *Stratification du langage*, etc., etc. La seconde consiste particulièrement dans ses premières et nouvelles *Leçons sur la science du langage*, si bien mises à la portée du public français par la traduction de MM. Harris et Perrot.

Quelques-uns de ces ouvrages, et particulièrement les éditions de textes, doivent aux soins qui les ont entourés ainsi qu'à leur objet même une utilité dont ils

bénéficieront longtemps et à juste titre. On ne saurait en dire autant de la traduction partielle du *Rig-Véda* et, en général, des ouvrages de linguistique et de mythologie du célèbre professeur d'Oxford. Le talent littéraire auquel est due la meilleure partie de leur succès ne saurait l'emporter longtemps encore sur le caractère essentiellement transitoire et précaire des théories dont ils relèvent. D'une incontestable valeur, à l'époque où ils ont paru, pour éveiller chez le lecteur le goût des sciences qu'ils concernent, ils ont à l'heure actuelle le grand tort de n'être plus au point; c'est un défaut radical et dont rien désormais ne saurait les guérir.

La linguistique et la mythologie de M. Max Müller datent d'avant les progrès de la méthode évolutionniste, et jamais il ne s'est douté, à ce qu'il semble, que Darwin avait posé des principes destinés à agir sur toutes les sciences, sans excepter celles à l'étude desquelles son existence a été consacrée. De là, non seulement une persistance extraordinaire de sa part à s'en tenir aux doctrines les plus contestables et les plus arriérées de Bopp en matière de linguistique, non seulement l'adhésion à une théorie sur l'origine du langage qu'aucun linguiste autre que lui ne saurait admettre, non seulement une explication des mythes indo-européens qui remonte en droite ligne à celle des brahmanes de l'Inde ancienne, mais encore et à son grand dam l'exposé dans ses derniers ouvrages d'une philosophie fondée sur la linguistique dont il n'y a malheu-

reusement rien à retenir. Ici encore l'évolutionnisme, qui aurait pu servir de Sésame ouvre-toi ! a été tenu pour nul et non avenu, et cette tare de la méthode fait que l'exposé, d'un si grand intérêt, des rapports réels de la logique et de la science du langage est à reprendre à pied d'œuvre.

Cette part faite à la critique, il serait injuste de terminer sans rappeler que c'est à l'initiative ardente et au concours laborieux de M. Max Müller que sont dus l'entreprise et le succès de l'inappréciable collection des *Sacred Books of the East*.

L'illustre mort n'aurait-il que cette tâche à son actif, qu'il aurait droit à la reconnaissance et aux regrets de tous les orientalistes pour qui cette collection est un inséparable et incomparable instrument de travail.

Paul Regnaud.

A l'article si impartial, si exact et si juste de notre savant collaborateur, il me paraît utile d'ajouter un mot pour bien marquer le caractère néfaste de l'œuvre scientifique de Max Müller. Au point de vue philosophique, c'était un dévot, un pieux anglican, à l'esprit étroit et absolu. A un autre point de vue, il était demeuré un parfait Allemand, et lors de l'inauguration, en 1872, de l'Université allemande de Strasbourg, il donna une preuve de mauvais goût qui fut relevée dans cette *Revue* comme elle le méritait par A. Hovelacque. Le Gouvernement français ne le nomma pas moins commandeur de la Légion d'honneur en 1895.

J. V.

QUELQUES MANUSCRITS BASQUES BISCAYENS

Au couvent des Franciscains de Zarauz (Guipuzcoa), on m'a permis de voir, le 20 septembre 1900, quelques manuscrits basques qui y sont conservés :

I. L'original autographe du livre classique de la Biscaye, *El Doctor Peru Abarka*, par Don Juan Antonio de Moguel. Au commencement, au-dessous du titre, on lit : « Este manuscrito está donado por Dⁿ Juan José de Moguel al Colegio de Misioneros de la Villa de Zarauz y se entregará en mi falta indefectiblemente. Unzueta. » Unzueta habitait ledit couvent, et fut auteur de quelques sermons en biscayen, qui ont été publiés par le curé d'Ochandiano. Juan José de Moguel, mort en 1849, neveu et successeur à Markina de Juan Antonio, fut lui-même aussi auteur. Au revers de cette feuille Juan Antonio a écrit : « *Rusticus abnormis sapiens crassaque Minerba.* Horacio. El Rustico excelente savió, y la savia Minerba mui estupida. » Bien des personnes, en Biscaye, ont conservé des copies de ce manuscrit, faites avant la publication de la première édition (Durango, 1881). J'en ai vu quatre chez Don J. M. Bernaola, prêtre à Durango. Ils offrent des variantes du texte et de l'orthographe très intéressantes. La deuxième édition de ce livre, qui mérite d'être mieux

connu et étudié, publiée par Don R. M. Azkue, à Bilbao, en 1899, avec une traduction assez peu exacte, indique que l'éditeur n'en a pas examiné critiquement le texte. Il s'est cru aussi permis de changer l'orthographe d'une manière que l'auteur n'aurait certainement pas approuvée. Le *tilde* a été inventé au moyen âge pour indiquer l'omission d'une lettre, comme en *mũdu* pour *mundu*, *año* pour *anno*, *Guimarães* pour *Guimaraens*. Mais M. Azkue l'emploie avec *s* pour exprimer l'addition d'un son, pour faire de *s* l'équivalent de *sh* ou *ch*. Tout le monde sait prononcer *sh*. Il est inutile de mettre un signe inconnu dans sa place. Qui peut gagner à cette innovation? A la page 15, M. Azkue répète le mot *iaraozak* que Don Arturo Campion, dans sa Grammaire, a rejeté comme intraduisible. Le manuscrit de l'auteur le porte bien : mais, dans certaines copies, on l'a changé en *jatorzak* = me viennent, supposant que l'interlocuteur parlait à lui-même en tutoyant. J'avais annoncé cette correction, il y a trois ou quatre ans, dans un journal du pays, et j'ai appelé là-dessus l'attention de M. Azkue, lui-même. Il est vrai que, plus bas, p. 29, on trouve *iaraok* que la note de M. Azkue explique comme une variante de *iagok*. Le changement de *g* en *r* est connu en basque, comme celui de *r* en *g*. Le moine biscayen qui m'a montré le manuscrit défend la leçon *iaraozak* comme appartenant au verbe *egon*. Dans ce cas, les paradigmes connus de ce verbe sont défectueux. Peut-être est-ce une variante locale de *yadagozak* ou de *yoatazac*. Des variantes de cette

espèce sont toujours à noter, mais non pas à reproduire dans le style littéraire.

II. L'original autographe de l'ouvrage précieux intitulé : *El Verbo regular vascongado del dialecto vizcaino, por Fr. Juan Mateo de Zavala* (San Sebastián, 1848). Cet auteur mourut dans ce couvent.

III. Trois manuscrits de l'écriture de Frai Pedro de Añibarro, qui naquit à Villaro (Biscaye) le 5 décembre 1748, et mourut dans ce couvent (alors collège) en 1830. Il a pu connaître Larramendi. Dans son petit livre, *Escu Liburua* (Tolosa, 1827), duquel Don Raimundo Abaroa m'a donné un exemplaire, il confirme ce que le grand lexicographe d'Anduain a dit sur la prononciation de la lettre *j* en basque espagnol, c'est-à-dire qu'elle devrait être *y* comme elle l'est toujours en labourdin. Les Basques d'Espagne d'aujourd'hui lui donnent pour la plupart le son guttural de la *jota* castillane moderne.

(A) *Bici bedi Jesus ! Misionari Euscalduna Cristiñau-Dotrina, ta sermóiac Bizcai-errietan iracasten.* Il faut corriger *Euscaldunak,* nominatif du verbe actif qu'on sous-entend avec *iracasten*, et traduire : « Vive Jésus! Le missionnaire basque enseigne dans les pays de Biscaye, la Doctrine chrétienne et les sermons. » Après ce titre, il y a une note ainsi conçue : « Todas estas Doctrinas se trasladaron, y se pusieron en limpio en otro libro. *A. Fr. Pedro Antonio Añibarro, Zarauzco Colegio A. San Franciscoren Ordecaco Misionisteac ateréac, ta predicatúac. Lenengo Zatia. Bear dan leguez* » c'est-à-dire : « Toutes ces

instructions ont été transférées et mises en ordre dans un autre livre. Extraites et prêchées par le Père Frère *sic* Pierre A. Añibarro, missionnaire du collège de Zarauz (il faut lire *Colegioco eta*), et de l'Ordre de Saint-François. » Il consiste en six pages sans numéros, suivies de 420 p. chiffrées. La dernière porte la signature de l'auteur, qui a ajouté cette note : « Esta obra del Misionero Bascongado comencé en 5 de Dic^e de 1808, dia en que nací y compli 60 años mal empleados. Conozco que no la podré concluir, y suplico á algun individuo de este Colegio la continue, trasladando á este manuscrito mis Dotrinas y sermones de Misiones que los tengo enquadernados en otro libro tomo I°. Dios será su galardon. En un tomo se pondran seguidas las Doctrinas, y en otro los Sermones haciendo dos de uno, pues son largos. » La cote de ce volume est *Tabula XXVI.* On en a publié des extraits, avec force fautes d'impression, chez Florentino Elosu à Durango. Le style d'Añibarro est bon ; son dialecte est celui d'Arratia.

(B) Sous la cote « Bibliotheca S. Joannis Baptistae, Zarauz. Euskaldunak. Tabula VI », 464 pages intitulées : « Voces Bascongadas diferenciales de Biscaya, Guipuzcoa, y Navarra con la distincion que las usa cada nacion, anotadas con sus letras iniciales B. G. N.; y quando es comun á todas, precede una C. Por Fr. Pedro Antonio de Añibarro, Misionero Apostolico del Colegio de Zarauz de Menores Observantes, para el uso, y alivio de Parrocos, Predicadores bascongados. » La « Diputacion Provincial »

de Guipuzcoa a subventionné l'impression de plusieurs ouvrages qui méritèrent beaucoup moins la publication que celui-ci. Ce serait un Dictionnaire de poche fort utile pour tous ceux qui voyagent dans le pays basque-espagnol.

(C) *Vici bedi Jesus!* JESU CHRISTOREN LAU EVANGELIÓAC *baterá alcarturic, D. Bernardo Lamyc dacartzan erara, ta A. Felipe Scioc erderatu cituan leguez. A. Fr. Pedro Añibarro, Zarauzco Colegio A. S. Franciscoren Ordeaco Misionisteác eusqueratu ditu. Azqueneán ifinten da Urte guztico Jaietaco Evangelióen Idorogarri bat; ta bestebat jaquiteco Bizcaico icénen adierantza Guipuzcoa, ta Nafarroaraco onela libru santu veneragarri au guztien oneraco izan dedin.* C'est-à-dire : « Vive Jésus ! Les quatre Évangiles de Jésus-Christ mis en rapport l'un avec l'autre, à la manière dont D. B. Lamy les porte, et comme le Père Philippe Scio les mit en castillan. Le Père Frère (*sic*) P. Añibarro, le missionnaire du Collège de Zarauz (il faut lire *Colegioco eta*), et de l'ordre de Saint-François, les a mis en Heuskara. A la fin, se trouve un index des Évangiles des fêtes de l'année entière, et un autre pour savoir la signification des noms biscayens en guipuzcoan et en navarrais (afin) que ainsi ce vénérable saint livre soit pour le bien de tous. » Le tout consiste en 351 pages, dont la dernière porte la signature « Fr. Pedro de Añibarro ». Aux pages 338 à 343 inclus, on lit le Glossaire qui suit :

« *Bizcaico Icenen adierantza Guipuzcoan ta Nafar-*

roan G. ta N. gaz adierazoric, » c'est-à-dire : « La signification des noms de la Biscaye en Guipuzcoan et Navarrais, signalée par G. et N. »

Aguea, abea, *viga*.

aguindu : n. manatu : *mandar*.

aizta : g. n. aizpa : *hermana de la hermana*.

alboa, aldea : g. n. aldamena : *lado*.

aloguera, bearsaria : *jornal* (*bear* = work; et *saria* = the salary.)

amatau : g. itzali : *apagar*. (Liçarrague has *amatiga*, perhaps from *mitiga* in Latin).

aracatu, aratu : *rastrear*.

arbintasuna : *ira*.

ardura : arreta : *cuidado* (Dans quelques dialectes *ardura* signifie *souvent*).

area : g. ondarra : n. legarra : *arena* (Le latin *harena* est-il parent du basque *ale*, *are* = *grain*, ou bien de *arin* = *léger ?*).

arerioa : g. n. etsaia : *enemigo*.

arrasteguia, arratsaldea : *la tarde*.

arraundu : *remar*.

arteztu, zucendu : *enderezar*.

asco : n. anitz : *mucho*.

asmau : n. sumatu : *adivinar, discurrir*.

asquea : g. estrabia : n. gambela : *pesebre* [*Gambela* is from the Latin *camara*. In the Guipuzcoan farm-houses the cattle occupy the *ukuluba* (from *cubiculum ?*), a veritable chamber adjoining the dining-room of the family, into whose presence they thrust their heads through oval holes cut

in a wooden partition called *tresabia*. This word is probably a perversion of Castilian *presebe*. *Askea* is *the trough*, holding the fodder for the oxen or cows].

astuna : n. aidurra : *pesado*.

atartea, ataria : *portal*.

atzea : n. guibela : *tras, atras* (*Atze* dans certains dialectes, signifie étranger. Quelques Basques veulent mettre l'étranger *ostean*).

aubea : g. n. amaguiarraba : *suegra*.

aurrea : n. aitzinea : *delante, delantera*.

auspaz jarri : *postrarse*.

autu, autatu : *elegir* (du latin *optatum*).

aztu : n. atzendu : *olvidar*.

azuria, bildotza : *cordero*.

aror : g. orra : *ve hai* (sic pour *ahi*) (*aror* = *arra hor*).

Bala, balea : *ballena (pez)*.

barrua : g. n. barrena : *interior, dentro*.

bassen : g. n. baicic : *tan*.

basoa : n. oyana : *monte*.

batzarra : bilcuntza : *congreso, sinagoga, concilio*.

bedarlucea : *heno, yerba larga* (*Bedar* est une variante de *belar* formé de *be* = bas & *ar* = habitant).

belu, berandu : *tarde*.

bertati, laster : n. sarri, fite : *luego*.

biguña : n. beracha : *blando*.

biguirea, g. gaubela : *veladuria* (From latin *vigilia*. *Gau-bela* = *night-watch*, not *night-crow* or *black night*).

biraldu, bidaldu : n. igorri : *enviar*.
biurtu : n. itzuli : *volver*.
boscocha : *ruda* (*yerba*). (Diminutif du castillan *bosco* ?).
Celan : g. n. nola : *como*.
cemaitu, cematu : n. meachatu : *amenazar, reprehender*.
centurion : *euntaria* (*Sic*. L'auteur aurait dû mettre euntaria, *centurion*, à la lettre E).
cenzuna : *juicio, entendimiento*.
ciapea : *mostaza*.
cizpurua : *suspiro* (Métathèse du castillan).
chanchadurea, *levadura*.
copaua : g. n. mocadua : *bocado* (*bocaua* = *cobaua*).
Deunguea, donguea : g. n. gaiztoa : *malo*.
dendatu : *esforzarse*, *aplicarse* (du latin *tentare*).
domequea : n. igandea : *domingo* (Dom*i*nica).
Ecandua : g. n. oitura : *costumbre* (On a biffé g. n.).
ecer, cerbait : n. deus : *algo*.
echaguntza : g. baserria : n. borda : *caserio*.
echun, g. n. echin, etzin, *recostarse*.
edena, edendu : g. n. pozoia : *veneno* (ve*d*eno ?).
edolabere : n. badere : a lo menos.
emparau : *sobrar*.
enzun : g. aditu : *oyr* (Du latin *intonare*).
erago : diardu : *insistir*, *darle a ello*.
eragotzi : g. n. debecatu : *prohivir*.
erbestea, deserria : *destierro* (de *erri*, pays, et *bestea*, l'autre, i. e. *alienus*, *ausland*).
erdu, g. atoz, n. zato : *ven tu* (Variante de *eldu*).

erleguiña, erreal cirarra : *real de plata.*
erraz, *facil.*
errua : g. n. *culpa.*
erruquitu : g. n. urricaritu : *apiadarse.*
esan : n. erran : *decir.*
Escrivac *ciran legueco jaquintsu letradúnac* [C'est-à-dire : Les scribes étaient les savants lettrés de la Loi (de Moïse)].
escudatu : *defender* (Latin *scutum,* ou basque *esku* = main).
estutu : n. ertsitu : *apretar, y* estu : *atar.*
ezaina, ichusia : *cosa fea.*
eztegua : g. n. eztaia : *boda.*
Fariseóac *cirian azalezco santutasuna eracusten eben guizon batzuc, baña biotz charrecóac ta gaistóac* [C'est-à-dire : Les Pharisiens *étaient des hommes qui étalaient la sainteté de croûte* (superficielle), *mais de cœur mauvais et méchants*].
Garaua : g. alea, n. picorra, bia : *grano.*
garbitu : n. chautu : *limpiar.*
goiartu, goitu : g. n. gallendu[1], garaitu : *vencer.*
gorrotoa : g. gaistzerizcoa, n. etsaigoa : *odio.*
goxuetan : g. ardazquetan egon : *hilar.*
gueitu : n. berretu : *aumentar.*
gueratu, guelditu : *quedar.*
gura izan : g. n. nai izan : *querer.*
guiarraba : g. n. aitaguiarraba : *suegro.*
Hortua : g. n. baratza : *huerto.*

1. Probablement une manière d'écrire *gayendu*. J'ai vu *Ballona* pour *Bayona*.

hipocrita, *virtute fingitzallea* (*Sic*. L'auteur aurait dû le mettre au V et le castillan après).

Ichi : g. n. utzi, ichi : *dejar*, y *cerrar*.

icoa[1] : g. n. picoa : *igo*, *iguera* (*Sic*, en omettant le *h* initial, du latin *ficus*).

iduna ; g. n. lepoa : *pescuezo*.

idumbaguetu : g. n. lepobaguetu : *degollar*.

imilauna : g. lacaria : *16ª parte de una fanega* : *algo menos que celemin*.

iñarrea : g. erratza : *escoba*.

iraindu : *agriarse*, *enojarse*.

irazarri : g. ernatu : *despertar*.

irme[1], irrime ; sendo : *fuertemente*.

istanda : n. lerre eguin : *reventar*.

itandu : g. n. galdetu : *preguntar*.

itundu : *convenir en palabra*.

iustura, iñustura, oñeztua : g. chimista : *relampago*

izarea : g. n. mandira : *sabana* (d'où *Samana*).

Jagon[2], jaon, zaindu ; g. n. zaitu : *custodiar*.

jagui : g. jaiqui : *levantarse*.

jaramon ez : *no hacer caso*.

jarri : g. eseri : *sentarse* (On prononce *esheri* à Tolosa et San Sebastián).

jausi : g. erori : *caer* (J'ai entendu dire *jausi* dans le sens de *sauter*).

jazo, guertatu : *acaecer*, *suceder*.

Lagunquidea : *legion* (Il se trompe : *lagun* et *quide*

1. Du latin *firme*.

2. Probablement une variante de *ichadon*, *ichagon*, *icharon* = attendre, *aguardar*.

(de *ki*, *kin* = *avec*) sont des synonymes, signifiant *compagnon*, *copain*, *camarade*. *Lagunquidea* signifierait donc « le compagnon (de) compagnon ». *Adizkidea* = le camarade d'esprit, i. e. l'ami. *Aurhide* ou *aurkide* = compagnon (comme) enfant, i. e. frère ou sœur. *Kide*, *hide* n'est usité que comme adjectif postpositif. *Lagun* est un nom substantif).

lapicoguillea : g. n. eltzeguillea : *ollero*.

laquetu : *permitir* (Du latin *placet*. Dans une épitaphe du XIIIe siècle au Musée municipal d'Angoulême, on trouve *placet* et *plaqet* dans la même ligne).

larga : n. utzi : *dejarlo*.

laumarai : *un quarto*, *moneda* (i. e. 4 *marais* = *maravedis*).

lauoñecoa[1], charria : g. ganaubeltza : *marrano*.

leguez : g. n. becela : *como*. (i. e. par règle de).

lolloa[2], bedar charra : *zizaña*.

lotsa, lotsatu : n. alquea, alquetu : *avergonzarse*.

lucurerua : *logrero*, *usurero*.

lupetza : g. loia : *lodo*.

Maraia : *maravedi*.

mastia : n. ardantza : *viña*. (*Valmaseda* in Biscaya = *valley of vines*. The name still describes the place. *Matzeta* ou *matz-dia* = quantité de vignes).

miesea, euna ; *lienzo*.

1. Litt. : *celui de 4 pieds*, *le quadrupède*.
2. Le latin *lollium*.

muna : *collado* (Talvez aqui tengamos el etymon de *Mun(d)aka* en Biscaya. Cf. : *ate-ka*).

maguina : *vaina* (Du Latin *vagina* par *v* = *b* = *m*).

Nebea : *hermano de la hermana.*

Obetandua : *perfecto* (i. e. better-ed, best-ed).

opa : g. n. esqueñi : *ofrecer.*

oratu : g. n. ichasi : *asir* (cf. *oram solvere*).

osatu : g. n. sendatu : *sanar* (*senda* vient-il de *sanare ? a* Biscayen = *e* en Guipuzcoan (dans maints mots).

ostean, atzean, n. guibelean : *atras.*

ostu : n. ebatsi : *hurtar.*

otseña : g. n. mirabea : *criado, sirviente.*

otzarea : otarra : *cesto.*

Publicanóac *cirian errendatzalleac, edo lucurerúac, edo becatari aguiriac.* C'est-à-dire : « Les Publicains étaient les collectionneurs de revenus, ou les usuriers, ou les pêcheurs manifestes. »

Salatu : *acusar, delatar.*

satza : g. cimaurra : n. ongarria : *fiemo, estiercol.*

seña : g. n. aurra : n. seia : *niño.*

seindun : g. n. aurdun : *embarazada* (Litt. : *qui tient enfant, child-holder*).

seinguea : g. n. aurbaguea : *esteril* (*gea* est le raccourcissement de *bagea* = le sans. Cf. *don-gea*).

sartaldea : *occidente* (literally *the entry-side*).

sortaldea : *oriente* (literally *the exit-side*).

sustraia : n. zana : *raiz* (métathèse de *zur-tzaña*).

La Décima-Tercia edición del Diccionario de la Lengua Castellana por la Real Academia Espa-

ñola (Madrid, 1899) dice que « *Zanahoria* viene de *azanoria* y significa una *raiz amarilla* » y que *azanoria* se deriva de *izfeneria*, palabre Arabe. Los Alemanes traducen esta palabra, que se pronuncia muy á menudo *zanoria*, por *Mohr-rube* = *nabo de Moros*, peró si tambien por *gelbe-rube* = *nabo-amarillo*. Este Diccionario no es infalible. Dice por exemplo que *agur* ó *abur* se deriva del Turco en vez del Vascuence *agur* ó del Latin *augurium*, y que *cuidar* se deriva de *curare*, aunque cada cura podria saber que es una contracción de *cogitare*. Propongo el Vascuence *zañ, zaiñ* = *raiz* y *oria* = *la amarilla* como etymon del nombre Castellano de esta legumbre. *Zaiñ oria* = *la raiz amarilla*. I. Pallet en su *Diccionario* (Paris, 1604) dice « *Carrote*, zanahoria ».

Taldea: *rebaño*.

Verbea: g. itza: n. mintza, mintzoa: *palabra* (*mintzoa* pour *mintzura*).

Ugazaba : g. n. nagusia: *amo*.

uguerra : g. erdoia: *roña*.

ulertu : comprehender, *advertir*.

ur, urrean, urreratu: g. n. urbil, urbildu: *acerca*, *acercarse*,

urrin : g. n. urruti: *lejos*.

uriola, urjola: g. ugoldea: *diluvio*.

urten: g. n. irten : n. atera: *salir*.

Zaina, zaindu: g. n. zaia, zaitu: *custodiar* (La racine garde la vie de la plante).

Beste icen batzuc dira berez ezagûnac (c'est-à-dire

il y a quelques autres mots que l'on reconnaît par eux-mêmes) : alcar, elcar : bardin, berdin : azurra, ezurra : ebagui, ebaqui : emon, eman : idigui, idiqui : gacha, gaitza : acha, aitza : jagui, jaiqui : baltza, beltza : narrua, larrua : soloa, soroa : ucatu[1], icutu : ullea, illea.

Les Pères Jésuites de Durango ont le manuscrit anonyme d'une grammaire basque inédite.

« *Reader*. But who is he that hath thy books repar'd,
And added moe, whereby thou art more graced?
Chaucer. The selfe same man who hath no labor spar'd.
To helpe what time and writers had defaced :
Ande made old words, which were unknown of many,
So plaine that now they may be known of any. »

(Speghts Chaucer, 1598).

Edward Spencer Dodgson.

Paris, 23 octobre 1900.

P.-S. The Biscayan Grammar, Vocabulary, and Bilingual Dialogue of Rafael Nicoleta

Since my article upon this work was published in the 31st volume of *La Revue de Linguistique*, some new facts concerning its origin have been discovered. Doctor Richard Garnett, who was then Librarian of the British Museum, wrote to me in February 1899, enclosing a copy of a letter addressed to Sir Thomas Browne of Norwich in March 1661 by Samuel St Hill. This letter, numbered « Sloane 4062. f. 147 » in the British Museum, was discovered by Mr Scott, who is assistant librarian there. The let-

1. Veut-il dire *ukitu ? ukatu* signifie *nier*.

ter was published by me in *Notes and Queries*, London, on the 18th of March 1899. It refers to our author by the name of *Nicoleta*, as I was myself inclined to read it when I first saw the manuscript in 1897. A few months ago I saw a recent manuscript in Biscaya in which an initial *N* had a great resemblance to an *M*. Sainthill says that the *MS* had been lying at Exeter since about 1654, that the author was the only poet in Biscaya, that his « *Dialogues* (though only the first of them has survived)... *are the same with* those in Minshewes Dictionary ». In all copies of the 3 printed editions of the *Modo Breve*, and in all catalogues in which it is mentioned, the authors name must perhaps, therefore, be written *Nicoleta* hence forward. Some mention of him may be found in the archives of the City or Churches of Bilbao. Don J. M. Bernaola, a priest dwelling at Durango, wrote to me as follows : « En el libro de la Cofradia de la Piedad de la parroquia de Santiago en el año 1631 aparece como cofrade el Licenciado Micoleta. » So it is doubtful therefore if he is *M* or *N*. It may be that Saint Hill in his letter was writing from memory, & at the end of some years made a mistake about the initial letter of the poets name. Some part of the *Modo Breve* is in Saint Hills writing. He himself states that he *perfected* it. Further on he speaks of *dialogue* in the singular number. The Spanish text of the *Dialogo Primero*, which the author evidently meant to have successors. as he introduces it with the leading *dialogos* in the original, is to be found at the beginning of the « Pleasant and Delightful

Dialogues in Spanish and English etc. by *John Minsheu* Professor of Languages in *London*. Printed at London by Iohn Haviland for Edward Blount. 1623 ». This work will be found at the end of « A Dictionary in Spanish and English: London, 1623 » by the same author. Of this volume a copy may be seen in the Bibliothèque Nationale, Paris, with the *cote* « Inventaire Réserve X 258 ». It would be a good exercise for some Biscayan clergyman to translate the rest of Minsheus dialogues as well as, if not better than, Nicoleta did the first. But the Biscayans have not yet translated the only good poet that Biscaya has produced, Ercilla, who wrote in Castilian, as D. Arturo Campion has reminded the readers of the latest volume of Biscayan poetry entitled « Felipe Arrese ta Beitiak Eginiko Ama Euskeriaren Liburu Kantaria. Bilbon. Jose Astuy-ren Moldetegian 1900 *an* », published in October. In this the author, besides committing a few grammatical blunders. & placing his grief for his wifes death in his *stomach* (*sabelan*)[1] states that Basque is an unaccented language! An inspection of Nicoletas manuscript[2], or of many of the old printed books in Basque, would

1. From Basquish *Sabel* = *belly* comes the name of a big belliet fish that frequents the coasts of Portugal and Spain, peroaps also, *sabela* = una especie de gusano, rechrded in the Dictionary of José Caballero.

2. Since described this manuscript in the *R. de L.* it has been honoured by being placed in a separate binding. M. Owen Brigstocke, whose book-plate it contains, was the son-in-law of Sir T. Browne, the well-known author, to whom M. S. S' Hill sent it. From the coat of arms on the seal of this gentlemans letter

convince the best living Biscayan bard that he wsa mistaken. It appears that the Barcelona edition of the *Modo Breve* is but the 2nd. I found there last summer a *brochure* of 91 pages, produced (as a note at the foot of p. 2 imbooks), at the « Imp. y Libreria de V. Dorca. Gerona, 1880 ». Page 1 bears the title, *Modo Breve, para* (sic) *aprender la lengua Viscayna*. In this publication, which may be seen at the British Museum, Nicoletas work occupies, pages 1-37. P. 38 is blank. There follow two pages of *Erratas y Explicaciones*. Pages 41 to 91 contain « Suplementos al Diccionario trilingüe del P. Larramendi, escritos en 1746 por el P. Fr. José de Maria Carmelita Descalzo ». P. 41 bears this heading & a brief introduction signed *Fidel Fita*. The same signature closes the book on p. 91. From the manuscript of Friar José de Maria, better known by his secular name Araquistain, still existing in the Library of the Royal Academy of History at Madrid, a useful supplement to the Dictionary of Añibarro might be compiled. It has been published, with some inaccuracies, by Don R. M. Azkue, in his review *Euskalzale* which was suppressed owing to the opposition of the civil Governor of Biscaya.

Edward Spencer Dodgson.

Paris, 23 November 1900.

to Sir Thomas it may be possible to identify his family. By « Heyling » M. S' Hill referred not to Hayling iland, but to Peter Heylyns Μικρόκοσμος (Oxford, 1625, etc.) and *Cosmographie* (London, 1652, etc. in which there is a curious description of Biscaya, Guipuscoa and Navarre.

BIBLIOGRAPHIE

Dr Alfred Mercier. *Étude sur la langue créole en Louisiane* (S. t. l. ni d.), 19 p., pet. in-8°.

Cette petite notice, qui doit être fort rare et fort peu connue, est extrêmement instructive. L'auteur y expose d'abord comment se sont formés les patois créoles. Le Nègre d'Afrique, débarqué dans nos vieilles colonies françaises, s'est trouvé en présence de gens dont il lui fallait impérieusement exécuter les ordres: il a donc mis toute son attention à écouter, à deviner, à comprendre le langage de ses maîtres, et pour leur répondre, il a fabriqué, autant que le lui permettaient ses facultés natives, un idiome artificiel que les maîtres apprirent aussi pour plus de commodité. Les enfants de la maison, nourris et soignés par les Négresses, parlèrent créole avant de parler français. Le créole franco-louisianais se parle encore à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes environnantes où l'anglais cependant commence à l'attaquer vivement. Mais, par parenthèse, quelle preuve nouvelle de la puissance colonisatrice de la France!

Le Nègre, comme cela est naturel, simplifie la gram-

aire. Il supprime le verbe *être* et dit *mo contan* « moi ıntent », pour « je suis content » : il évite également ›oir : *li pa peur* « lui pas peur », pour « il n'a pas ›ur » ; il n'a pas besoin de prépositions ou de connctions : *ma lé di Madam vou la* « moi aller dire adame vous là, » pour « Je vais dire à Madame que ›us êtes là » ; il assimile fort logiquement le génitif à ıdjectif, et dit *mézon docter* pour « la maison du ›cteur ». M. Mercier signale le fait bien connu de ırticle incorporé dans le nom *ain larue* « une rue », *o labouche* « ma bouche », et il rappelle fort à pro›s nos *lendemain, lierre, luette ;* les Algonquins 'aient ainsi pris le mot *mon chapeau* pour désigner ı couvre-chef quelconque et, dans le basque vulgaire › Saint-Jean-de-Luz, on dit couramment *maseurak* les ma-sœurs, les religieuses ». M. Mercier signale ıssi, au point de vue phonétique, d'intéressantes étathèses : *dromi* « dormir », *garli* « galerie » ; il ›te la chute du *r : apé* « après », la simplification de en *i : torti* « tortue », de *eu* en *e*, et de *j* en *z* après *a*, *ı*, *é : manzé* « manger », *zalon* « jalon », etc. Les ots de plus de trois syllabes sont réduits : *baracé* ›ur « embarrassé », *bliè* pour « oublier ». La pos›ssion est indiquée le plus souvent, non plus par ıdjectif possessif ou par le génitif, mais par le datif : *és à moin* « mes yeux ».

M. Mercier a plus particulièrement étudié le verbe ; ıais il émet cette assertion trop souvent répétée et

inexacte qu'à proprement parler il n'y a qu'un seul verbe, *être*. Ce n'est pas le lieu de montrer que cette conception est absolument fausse. Mais, il faut retenir que le Nègre, supprimant et réduisant les formes grammaticales, employant l'infinitif comme thème verbal unique, le prend nécessairement pour indiquer le passé, qui est le temps le mieux défini, et compose le présent et le futur. Pour le présent, il procède à la façon de l'anglais, mais use d'une préposition au lieu du participe présent : *je suis après dîner* (*après* ayant le sens de *à même*, *occupé à*) pour « je dîne » ; pour le futur, il prend l'auxiliaire *aller :* « je chanterai » s'exprime par « je vais chanter ». De sorte que les trois temps seraient : *mo apé dinin* « je dîne », *mo vini* « je suis venu, je vins » et *mo va chanté* « je chanterai » ; mais, pour plus de facilité, les formes se contractent et l'on a *mapé dinin, mo vini, ma chanté.* C'est très suffisant. Pour la première personne plurielle de l'impératif, il emploie un auxiliaire spécial, *anon* « allons » : *anon boi* « allons boire, buvons ».

La brochure se termine par un conte en créole, suivi d'une traduction française littérale : le mariage de la tortue qui a vaincu le chevreuil à la course. J'y relève quelques mots intéressants : *tchor* « cœur », *cila* « celui-là », *chivreil* « chevreuil», *nouite* « nuit », *zonglé*, *jonglé*, «réfléchir» *popa* «papa, père», *ouzote* «vous, vous autres », *cocodri* « crocodile », *zavoca* « avocat », *kichoje* « chose, quelque chose », *nizote* « nous, nous

autres », *ki pou fé* « quoi pour faire, ce qu'il y a à faire », *mékié* « métier », *dolo* « l'eau », *diyor* « dehors », *aïen* « rien », etc. Je remarque aussi le cri *go* « allez ».

Dans le curieux recueil de proverbes créoles, *Gombo zhébes* publié à New-York en 1885, M. Lafcadio Hentz recommande le roman créole de M. le Dr A. Mercier, *les Saint-Ibars*; j'ai le regret de ne pas connaître cet ouvrage. Julien Vinson.

G. F. Abbott, B. A., *Songs of modern Greece*, with introductions, translations and notes... *Cambridge*: at the University Press. 1900, xii-308 p., in-8°. Prix : 5 sh.

M. Abbott offre au public, en un volume élégant et joliment imprimé, une série de chansons populaires grecques, traduites et commentées, qu'il a lui-même recueillies, dans un récent voyage en Orient. Sa principale source paraît avoir été un certain Barba Stèrios, vivant à Salonique. Le Père Stèrios, nous dit M. A., était aveugle et vieux, tout comme Démodocus. Mais, moins heureux que son prédécesseur de l'Odyssée, ce barde n'était pas l'hôte des rois; c'était seulement devant des gens de basse condition, qu'il chantait les κλέα ἀνδρῶν, en s'accompagnant d'un instrument, qui rappelait la λύρα classique, par sa forme et par son nom. Cette lyre n'était sans doute qu'un vulgaire *bouzoùki*, et le nouveau Démodocus ne

différait pas, j'imagine, des innombrables musiciens ambulants, qu'on rencontre en Grèce et ailleurs. Pendant que, tout entier à ses souvenirs homériques, M. A. s'efforçait de recueillir les vers qui tombaient de la bouche de cet aède, le Père Stèrios songeait: « Un λόρδος! Bonne affaire! Il faudra que j'augmente mon répertoire. »

Le soir, en rentrant chez lui, le Père Stèrios s'empressa de chercher ou de faire chercher, dans des livres, les chansons qui pourraient plaire au λόρδος, et, comme le Père Stèrios avait du goût, il lui apporta, entre autres choses, un fragment de Valaoritis[1], *les Deux Fleurs* de J. Typaldos[2] et *l'Inconnue* de Solomos[3], que M. Abbott eut le tort de ne pas reconnaître. L'extrait de Valaoritis lui arrache même ce cri d'admiration: « Il y a, dans cette pièce, une profondeur et une sincérité de sentiment, qui en font une composition remarquable; sa pureté et sa fraîche simplicité dénotent un produit authentique de la muse populaire non sophistiquée (unsophisticated). »

Où le Père Stèrios a-t-il trouvé ces quelques poésies? Assurément pas dans les ouvrages mêmes des auteurs. Les œuvres de Solomos, de Valaoritis et de Typaldos

1. Abbott, p. 164-167; Ἀριστ. Βαλαωρίτου Ποιήματα, Athènes, 1891, t. I, p. 211-212.

2. Abbott. p. 116-119; Ποιήματα διάφορα Ἰουλίου Τυπάλδου, Zante, 1856, p. 107-111.

3. Abbott, p. 128-131; Ἅπαντα Διονυσίου Σολωμοῦ, Zante, 1880, p. 128-129.

ne courent malheureusement ni les salons, ni les campagnes; le Καζαμίας (Almanach) de l'année, l''Ονειροκρίτης (Clé des songes), l''Ερωτόκριτος et quelques anthologies, plus ou moins bien faites, constituent à peu près toute la nourriture intellectuelle des gens du peuple, en Grèce. Remarquons, d'autre part, que, dans le livre de M. Abbott, *l'Inconnue* de Solomos est reproduite avec des fautes: v. 10, τ' ὡραῖα κάλλη, au lieu de τὰ ὡραῖα του κάλλη; v. 18, χείλια, au lieu de χεῖλα rimant avec φύλλα; v. 20, ῥοδανιᾶς, au lieu de ῥοδαριᾶς; v. 24, στέλνει, au lieu de στέρνει; v. 25, μαλλίων = μαλλιῶν, au lieu de μαλλιῶνε; enfin, deux vers ont été supprimés dans la dernière strophe, ce qui la rend incompréhensible. Or, je trouve la même pièce, avec les mêmes fautes, dans une anthologie populaire, publiée en 1898, à Athènes[1]. Nous sommes sur la voie. Si ce n'est pas cette anthologie, qui a servi de type, c'est du moins sa proche parente.

Prenons maintenant les autres chansons recueillies par M. A. Le n° 1 (p. 18) se retrouve, depuis le titre jusqu'au dernier mot, dans cette même anthologie, p. 124; le n° 2 aussi, et dans les mêmes conditions (Abbott, p. 22; Nicolaïdis, p. 123); le n° 3 aussi (Abbott, p. 26; Nicolaïdis, p. 122); le n° 5

1. Ἰωάννου Νικολαΐδου Ἑλληνικὴ ἀνθολογία ἤτοι Συλλογὴ τῶν ἑλληνικῶν ἀσμάτων, ἐν Ἀθήναις. Τυπογραφεῖον καὶ βιβλιοπωλεῖον Ἰωάννου Νικολαΐδου, 42, ὁδὸς Πραξιτέλους, 1898, 8-500 p. in-8°. Sur le titre est le portrait du général Smolenski.

aussi (Abbott, p. 34; Nicolaïdis, p. 120). De même pour le n° 6 (Abbott, p. 38 ; Nicolaïdis, p. 123); pour le n° 8 (Abbott, p. 48 ; Nicolaïdis, p. 117, avec un nom d'auteur: G. Kastriotis Skenderbey); pour le n° 9 (Abbott, p. 54 ; Nicolaïdis, p. 84). Et non seulement les titres et le texte sont identiques, mais l'ordre des chansons a été à peine interverti. Je pourrais poursuivre cette énumération, mais j'aurai plus vite fait d'indiquer quelles pièces ne sont pas communes aux deux ouvrages. Ce sont, pour la première partie, les n°s 4, 7, 11, 12, 13, 14, et, pour la seconde partie, 4, 7, 11, 16 (deuxième pièce), 19, 20, 22, 25 à 35. Les cent distiques, qui forment le n° 36, sont tous, mot pour mot, dans ladite anthologie. De ces numéros il convient de retrancher 11 et 12, puis 7, 11, 19, 20 et 22, que je retrouve, intégralement aussi, dans un autre recueil similaire[1], aux pages 178, 190, 509, 336, 498, 501 et 507. Restent donc les n°s 4, 7, 13, 14, puis 4, 16 (deuxième pièce ; en langue savante!) et 25 à 35, dont les livres que je possède ne me permettent pas de préciser l'origine.

La plupart de ces chansons ont été reproduites avec une telle exactitude par M. A., qu'elles ne peuvent pas avoir été récitées. Non seulement tous les mots sont pareils, mais, lorsqu'il y a, dans l'original, une faute

1. Ἀνθολογία ποιητική ἤτοι Συλλογὴ ἐκλεκτῶν ἀσμάτων ὑπὸ Ν. Μεχαλοπούλου, Athènes, 1888, ις'-544 p. in-8°.

contre la phonétiqne du grec vulgaire, ce qui arrive à chaque instant, cette faute est scrupuleusement répétée dans le volume de M. A.: Nicolaïdis, p. 122, l. 1, καὶ στὰ βουνά = Abbott, p. 34, l. 12, καὶ 'ς τὰ βουνά; mais Nicolaïdis, p. 123, l. 10, κ' εἰς τὰ βουνά = Abbott, p. 38, l. 10, κ' εἰς τὰ βουνά. Les faits de ce genre sont innombrables. Voici les deux premiers distiques de M. A. et les distiques correspondants de Nicolaïdis :

Nicolaïdis, p. 443 :

'Αγάπησα τ'ἀπόλαυσα! κοντεύω ν' ἀποθάνω,
Καὶ σὺ θὰ ἤσ' ἡ ἀφορμὴ, ποῦ τὴν ζωή μου χάνω.

Abbott, p. 212 :

'Αγάπησα τ' ἀπόλαυσα; κοντεύω ν' ἀποθάνω,
Καὶ σὺ θὰ ἤσ' ἡ ἀφορμὴ 'ποῦ τὴν ζωή' μου χάνω.

Nicolaïdis, p. 444 :

Ἄγγελοι ἀπ' τοὺς οὐρανοὺς βοηθᾶτέ με κ' ἐμένα,
Ποῦ ἄναψα καὶ καίουμαι γιὰ ξένης μάνας γένα.

Abbott, p. 212 :

Ἄγγελοι ἀπ' τοὺς οὐρανοὺς βοηθᾶτέ με κ' ἐμέ(να),
'Ποῦ ἄναψα καὶ καίουμαι 'ιὰ ξένης μάνας γένα'.

Dire de mémoire des chansons grecques, avec une précision aussi mathématique, constituerait un tour de force, qu'aucun Grec n'est capable d'exécuter. Chansons et distiques ont été copiés.

Je ne suspecte pas la bonne foi de M. A. S'il avait lui-même emprunté ces chansons aux anthologies dont j'ai parlé, il eût, j'en suis convaincu, indiqué ses sources, et, en tout cas, il n'aurait pas considéré le Σήμαντρον de Valaoritis comme un chef-d'œuvre de poésie populaire, puisque, dans les deux anthologies citées, cette pièce de vers est précédée du nom de l'auteur. D'autres détails, de langue principalement, sur lesquels je n'insite pas, me confirment dans cette opinion. Ce serait donc le pseudo-Démodocus, qui aurait induit en erreur M. A., en lui offrant de lui faire transcrire, pour plus de commodité, les morceaux de son répertoire.

Pouvons-nous le lui imputer à crime? Je ne pense pas. Le Père Stèrios n'entendait rien à nos finesses scientifiques. On lui demandait des chansons, il en a donné. C'était pour lui une question de commerce: en bon marchand, il n'a pas été assez sot pour dire d'où il tenait sa marchandise. Son admirateur a-t-il même songé à le lui demander? Il est heureux que M. A. n'ait pas entrepris de recueillir des contes populaires. On lui aurait servi, avec les meilleures intentions du monde, toutes les Mille et une Nuits; car elles aussi, sous le nom de ἡ Χαλιμά, courent les villes et les villages, en éditions à bon marché.

Dans cette affaire, le client a péché par naïveté et par inexpérience. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en grec moderne, pour distinguer une chanson populaire d'une autre, qui ne l'est pas; la langue, à dé-

faut du sujet, est un excellent critérium. Une strophe comme la suivante (Abbott, p. 108):

Ὦ Παναγιά μου, κάμε τὸ θαῦμα
Καὶ νὰ σὲ κάμω ἕνα ἀρνί,
Ὅλ' ἀσημένιο' νὰ τὸ κρεμάσω
Εἰς τὴν εἰκόνα σου τὴ σεπτή,

ne peut être qu'un pastiche, puisque θαῦμα, ἕνα ἀρνί, εἰς τὴν, se diraient, en grec vulgaire, θᾶμα, ἔν' ἀρνί, στὴν, et que σεπτή n'est populaire ni au point de vue phonétique, ni au point de vue lexicologique. Quand un paysan vous récite une strophe semblable, il est certain qu'il n'a pas compris ce que vous réclamez de lui. Si vous n'êtes pas à même de le lui faire immédiatement observer, vous vous exposez à des mécomptes.

Malheureusement pour lui, l'auteur ne possède que des idées nébuleuses sur la grammaire du grec actuel. Son orthographe se ressent de cette insuffisance de connaissances précises, et pas n'était besoin, pour édifier le lecteur, d'étymologies, du genre de celles-ci : μαλλώνω, *se quereller*, de μᾶλλον, *plus;* πουλί, *oiseau*, de l'italien « pollo », *poulet;* γάϊδαρος, *âne*, de ἄγαν δέρω, *frapper trop*.

Les chansons, qui composent ce volume, m'ont paru traduites avec élégance et précision, autant du moins que j'en puis juger. J'ai cru cependant y relever quelques contre-sens : χώρα (p. 38, v. 9) = *ville*, et non *plaine;* σίδερα (p. 48, v. 4) = *fer* en général, et

non *mors*; ψυχογιός (p. 76, v. 17) = *fils adoptif* et non *lieutenant*; νερόβραστος (p. 120, v. 12) = *cuit à l'eau*, et non *à demi cuit*; παλαμίζω (p. 148, v. 13) = *espalmer*, *caréner*, *to careen*, et non *gréer*; πατερό (p. 170, v. 12) = *poutre*, *solive*, et non *pétrin*; στροῦγγα (p. 178, v. 10) = *enclos*. Corriger : p. 136, v. 15, σκόπωσες en σκότωσες; p. 224, v. 1, μὲ en σὲ; p. 234, v. 13, ξυνεριστοῦμε en ξεσυνεριστοῦμε.

Hubert Pernot.

La Chiffrocryptographie à transmutations numériques variables, par Émile Delage. *Paris*, MCM, pet. in-12 de 64 p.

Vers 1856, mon père, Conseiller auditeur à la Cour de Pondichéry et en même temps Conservateur de la Bibliothèque publique et des anciennes archives de l'Inde française, me montra deux ou trois alphabets singuliers formés de chiffres, de lettres et de signes divers qui constituaient ce qu'on appelle, en diplomatique, un *chiffre*. Cet alphabet avait servi à la correspondance secrète de Bussy avec Suffren et avec les commandants des divers détachements envoyés dans le pays. Je pris là le goût de la cryptographie que développa peu après la lecture du *Scarabée d'or* d'Edgard Poë. Mais, depuis, d'autres études ont absorbé mon attention, et j'avais un peu oublié l'art de cacher la pensée sous des symboles conventionnels et l'art, plus intéressant encore, de déchiffrer les écritures se-

crètes. Il y a cependant une certaine analogie entre ce déchiffrement et la lecture des inscriptions en langues inconnues. Dans l'un et l'autre cas, il faut avant tout découvrir ou retrouver la base, la clé du système.

J'ai longtemps cru que le procédé du tableau de Vigenère, celui qui consiste à transcrire les mots lettre par lettre à l'aide d'un mot conventionnel inscrit et répété au-dessus de la phrase à cryptographier, en procédant comme pour la recherche d'un produit dans la table de Pythagore, donnait un résultat absolument indéchiffrable. Mais voici que j'apprends, par la très intéressante brochure de M. Delage, qu'il n'en est rien et qu'on arrive parfaitement à lire cette écriture-là. Il fallait donc trouver mieux. M. Delage l'a cherché, et il me semble qu'il y a réussi.

Ce qui plaît tout d'abord dans cette brochure, c'est son caractère méthodique. L'exactitude des faits et la sûreté du procédé sont garanties par la netteté des définitions et la précision des appellations. L'auteur distingue d'abord, comme il convient, la *littérocryptographie* et la *chiffrocryptographie*, celle-ci étant à ses yeux bien supérieure à l'autre à tous les points de vue. Son système consiste dans l'emploi des cent premiers nombres, écrits de 01 à 00, et correspondant aux lettres de l'alphabet ainsi qu'à un certain nombre de syllabes et de petits mots d'usage courant (*an*, *ble*, *et*, *oui*, *tion*, *vous*, etc.) : la correspondance des chiffres et des lettres ou syllabes forme un tableau que M. Delage

nomme le *transmutographe*, et dont chacun peut à sa convenance personnelle, intervertir les éléments. Avec une clé conventionnelle aussi longue et aussi fantaisiste qu'on voudra, avec un transmutographe ainsi variable, on peut défier les curieux les plus obstinés. Au surplus, on peut compliquer la correspondance, en employant une orthographe simplifiée, phonétique, irrégulière.

Quand on a transmuté sa clé en chiffres, on l'inscrit au-dessous de la phrase secrète également transmutée, puis on fait la soustraction, en négligeant le dernier report à gauche ; c'est la différence qui est expédiée au correspondant. On pourrait aussi bien faire le produit, le total ou le quotient, mais c'est moins commode. On pourrait aussi répéter deux ou trois fois successivement, avec la même clé, ces opérations. On peut intercaler çà et là des nombres de fantaisie. Bien entendu, les chiffres se suivent sans aucun espace entre eux. M. Delage indique aussi, comme moyen nouveau, celui qui consiste à extraire, des nombres obtenus, leur racine carrée ou leur racine cubique, en faisant connaître au correspondant le reste, s'il y a lieu. Les combinaisons et les conventions sont d'ailleurs infiniment variables.

Le système de M. Delage a encore un autre avantage qui sera fort apprécié, c'est de diminuer en définitive la longueur des mots et de faciliter par suite les correspondances télégraphiques. Mais nous en

arrivons là à un ordre d'idées où je ne veux pas entrer; il me suffira de dire que M. Delage a attaché son nom à une œuvre dont l'importance est capitale au point de vue commercial : la rapidité, la simplification et l'économie d'argent dans les communications télégraphiques internationales. Il y a des pays pour lesquels on paye dix ou douze francs par mot, et il y a des maisons de commerce qui dépensent chaque année en télégrammes plus de cent mille francs !

Julien VINSON.

Les Gaulois, origines et croyances, par André LEFÈVRE, *Paris*, libr. C. Reinwald, 1900, 1 vol. pet. in-8°, 203 p.

Ce nouveau livre d'André Lefèvre est de tous points digne de ses devanciers : c'est une monographie aussi complète que possible et d'autant meilleure que l'auteur ne se cantonne pas dans le domaine ordinaire de l'histoire : il appelle à la rescousse l'archéologie préhistorique, la mythologie et la linguistique. La question y est complètement et magistralement traitée.

Mais le sujet appelle notre attention une fois de plus sur le problème fondamental des races primitives, ou du moins des races préceltiques de l'Europe occidentale. Il est indéniable que les Indo-Européens ont trouvé sur le sol qu'ils envahissaient des habitants qui y étaient établis depuis longtemps déjà. La paléontologie confirme le fait et montre qu'il y a eu au

moins deux types humains successifs dans les régions qui ont formé la Gaule, l'Ibérie, l'Italie, etc. Les écrivains anciens nous ont transmis des noms : Sicanes, Ligures, Ausones, Turrhènes, Aquitains, etc., dont la signification précise nous est inconnue. Je me suis toujours demandé, pour ma part, ce que cachent ces appellations variées et à quelles distinctions réelles elles correspondent : race, tribu, peuplade, d'origine commune ou d'origine différente ? La linguistique n'a pas assez de documents pour se prononcer. C'est comme la phrase bien connue que rappelle notre collaborateur : *Tu celtice, vel si mavis, gallice loquere.* S'agit-il de deux langues différentes, de deux patois, de deux accents seulement ? La dernière hypothèse est la plus probable, car il est difficile d'admettre qu'on parlât, à côté du latin, deux idiomes originaux dans la même localité ; l'orateur, d'ailleurs, s'était excusé préalablement de la rusticité de son latin. Nulle part et jamais, les mots n'ont eu un sens absolu.

Ce qui me préoccupe dans l'identification de ces noms ethnographiques, c'est la relation qu'elle présente avec le problème basque. Et plus je vais, plus je demeure convaincu que la langue basque est tout à fait isolée; c'est une précieuse épave des innombrables langages nés spontanément aux temps préhistoriques sur toute la surface du globe, partout où se produisirent des groupes humains. Beaucoup de ces groupes ont fusionné sans doute et leurs langues ont

été mises en contact, se sont confondues, se sont pétruites ou supplantées. Qui nous donnera la clé de ces difficultés en apparence insolubles ?

J. VINSON.

Virgilo Limouzi, poème inédit de 1748 en vers limousins burlesques. *Paris*, Ém. Bouillon, 1899 (iv)-xxxvii-338 p.

Le 26 mars 1703, naissait à Limoges un futur poète patois, J.-B. Roby, qui, entré dans la Congrégation de l'Oratoire, devint plus tard curé de Saint-Pierre-du-Queyrois ; il mourut en 1762, après avoir été précepteur de Vergniaud. D'humeur gaie et enjouée, il composa, paraît-il, de fort jolies chansons patoises et traduisit en limousin, en imitant le genre burlesque de Scarron, les deux premiers livres de l'*Énéide*. Cette traduction, faite en 1748, et conservée jusqu'en ces derniers temps par plusieurs copies manuscrites, est aujourd'hui publiée en un fort élégant volume, par les soins de M. Hubert Texier, avocat.

Le livre doit être recommandé comme un intéressant spécimen linguistique ; mais il m'est impossible de partager l'enthousiasme de l'éditeur. Le burlesque tombe souvent dans le grossier et, en tout cas, le poème qu'on nous met sous les yeux est si long que la lecture en devient fatigante et fastidieuse.

M. Texier a joint au texte patois une traduction française littérale. Il cherche, à la fin de la préface, à

donner quelques indications sur la prononciation limousine, et ses indications sont quelquefois véritablement naïves, comme par exemple lorsqu'il nous dit que *tch* et *dj* sont inconnus au français. Il paraît qu'en limousin ces articulations passent à *ts* et *dz*. M. Texier, pour indiquer la prononciation de ces deux consonnes composées, emprunte le passage suivant au *Dictionnaire* de Béronie : « Il n'est pas de jeune homme qui, pour s'amuser sur le bord d'une rivière, n'ait lancé en l'air une petite pierre plate, qui, tombant dans l'eau, rend le son de *tse* : c'est exactement le son de notre *ts*. » C'est aussi compliqué qu'inintelligible.

Julien VINSON.

Traité de Prononciation française, théorique et pratique, par Albert LIET, professeur au collège d'Autun. *Paris*, Boyveau et Chevillet, 1900, gr. in-8°, (vj)-141 p.

La préoccupation de M. Liet est évidemment d'enseigner la manière de lire exactement ; il devait donc établir les synonymies d'écriture, si cette expression nous est permise. Il devait aussi, et, à mon avis préalablement à toute autre étude, donner le tableau général des sons et des articulations de la langue française.

Dans ce tableau, ou si l'on veut dans cette liste, M. Liet a commis de graves erreurs ou du moins a méconnu des éléments phonétiques essentiels. De son

travail ne ressortent pas le nombre et la nature exacte de ces éléments; on n'y apprend pas, par exemple, qu'il y a trois *é* et trois *eu* en français.

Certaines assimilations sont d'ailleurs discutables: *e* = *œ* = *œu* = *eu*, *gn* = *ni*, *ill* = *iy* (pas général en tout cas); d'autre part, il n'est pas vrai que *ia* ou *oua* soit une diphtongue : dans ces groupes, *i* et *ou* sont proprement *y* et *w*, c'est-à-dire semi-voyelles, jouant absolument le rôle de consonnes.

J. V.

The 96th report of the British and Foreign Bible Society. *London*, 146, Queen Victoria Street, 1900.— In-8, xvj-408-232 p., avec cartes géographiques et linguistiques.

Volume aussi intéressant que les précédents et qui montre une fois de plus ce que peuvent la conviction et l'énergie. Le budget de l'exercice qui a expiré le 31 mars 1900, s'élève au chiffre de 299.276 livres 16 sh. 6 d. (7.481.920 fr. 60). Le nombre des idiomes dans lesquels ont été traduits soit la Bible, soit le Nouveau-Testament, soit des portions de l'un ou de l'autre, est aujourd'hui de 373 (dont 68 par d'autres Sociétés); depuis l'an dernier, il en a paru en huit langues jusqu'ici non représentées sur la liste : Mauresque, Pahouin, Tigrinya, Toro, Galwa, Lenakel, Nyoro et Ulawa. Une innovation à louer, c'est l'index alphabétique qui fait suite à la table historique des

langues et qui manquait jusqu'ici. Parmi les publications intéressantes, j'en signale 27 en caractères en relief pour les aveugles, dont une dans la langue de l'Uganda ! J. V.

Bulletin trimestriel de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Pau. IIe série, tome 28e, 1re livraison, 1898-1899, gr. in-8°, (iv)-160 p.

Livraison remplie tout entière par le commencement d'un très intéressant travail de M. A. Dufau de Maluquer : « Le pays de Foix sous Gaston Phœbus.— Rôle des feux du Comté de Foix en 1390. »

J. V.

VARIA

I. — La question de l'E muet

J'ai reçu, au sujet de l'une de mes récentes causeries, une lettre qui m'a fait grand plaisir, et qui n'en fera pas moins à mes lecteurs. La voici :

« Cher confrère et ami,

» Il faut que je vous parle de vos derniers « Menus Propos ».

» Comme vous avez raison, avec Gréard, contre G. Paris! L'*e* muet est une des richesses de notre poésie, soit à la fin des vers, soit au dedans de l'alexandrin. En l'accentuant, on donne parfois une force singulière à un mot. Vous rappelez-vous cet hémistiche du *Misanthrope*, au cinquième acte, dans la bouche d'Alceste :

Allez, je vous refuse...

» Supprimez l'e muet, c'est plat, sec et grossier. Mettez-le en relief... Quelle grandeur!

» Je me rappelle qu'un jour, causant avec Mlle Rachel dans sa loge, après le premier acte de *Phèdre*, je lui dis : « Quelle faute vous avez faite dans ces deux admirables vers :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

»—Comment! me répondit-elle. Mais je les ai dits avec émotion et vérité! — Oui, mais sans poésie, sans mélancolie! Pourquoi? Parce que vous avez mis blessé et laissé au masculin.

» La prolongation de ces deux *e* muets ouvre à nos yeux des horizons infinis de solitude et de douleur. — Vous avez raison, me répondit-elle, je dirai ces vers comme vous les dites... »

» Bien des amitiés ».

»E. Legouvé. » (*Le Temps*).

II. — La théorie de la formation des voyelles

M. Marage, docteur en médecine et docteur ès sciences, communique au Congrès des Sociétés savantes (section des sciences) un intéressant travail sur cette question, accompagné de nombreux graphiques et du schéma de multiples expériences poursuivies la plupart dans le laboratoire du Collège de France.

L'auteur traite successivement dans son étude : de la disposition de l'appareil vocal, des théories de Helmholtz, de Hermann et de Guillemin, des expériences sur la méthode graphique, de la synthèse des voyelles, de la théorie de leur formation ainsi que de la concordance de cette théorie avec la disposition anatomique du larynx et de l'oreille.

Il termine par l'énumération d'une série d'applications dont plusieurs revêtent le plus haut intérêt à la fois scientifique et pratique.

Suivant M. Marage :

1° On pourrait modifier les sirènes des navires, suivant un procédé qu'il indique, et l'on obtiendrait des signaux différents, ce qui permettrait un alphabet international ;

2° On pourrait former un *acoumètre type* avec une sirène construite dans des conditions déterminées ;

3° Les *cornets acoustiques ordinaires* fatiguent l'oreille, parce qu'ils modifient les groupements que l'oreille est destinée normalement à recevoir ;

4° D'après Lefort, on peut *chanter* n'importe quelle voyelle sur n'importe quelle note comprise dans le registre de la voix, à la condition de bien émettre la voyelle, c'est-à-dire de donner à la cavité buccale la forme voulue. On a vu en effet que pour A il faut que la cavité renforce le troisième harmonique supérieur de la note ; pour E et O, le deuxième harmonique supérieur ; pour I et OU, il faut que la cavité buccale soit à l'unisson avec la note. S'il n'en est pas ainsi, la cavité buccale transforme le tracé de la voyelle, et l'impression qu'elle produit sur l'oreille : on *chante mal*, parce que la voyelle est mal émise ; on *chante faux*, lorsque

les périodes laryngiennes ne se suivent pas régulièrement; par exemple, pour A, lorsque de *n* en *n* périodes il y a une vibration simple. Il est très facile de faire chanter faux la sirène, en bouchant un ou deux trous d'un groupe du plateau mobile.

De tuotes les méthodes de chant, celle de ce professeur semble la plus scientifique, et Lefort a eu le mérite de découvrir, il y a quinze ans, par la pratique, une vérité que les expériences scientifiques ont vérifiée plus tard.

5° Les *sourds-muets*, au début de leur éducation, prononcent chaque voyelle sur une note différente, très grave pour OU, de plus en plus aiguë pour les voyelles suivantes : O, A, É, I. Ceci tient simplement à la façon dont on leur apprend à parler.

Ainsi, pour I, leur résonateur buccal renforce une note aiguë; alors ils émettent I sur une note aiguë.

6° Il arrive souvent que l'on est pris d'une *aphonie subite;* il n'y a aucune lésion apparente, sauf un peu de rougeur au niveau de la région interaryténoïdienne; ceci s'explique, si l'on se rappelle que les muscles interaryténoïdiens sont des adducteurs; par conséquent, l'adduction se faisant mal, la phonation n'existe plus, etc.

(*Le Temps*, 5 septembre 1900).

III. — Prononciation du basque

Dans certaines régions du pays basque, on fait dire aux étrangers la phrase suivante : *akherrak adarrak okherrak ditu* « le bouc a les cornes tordues »; ailleurs, on leur fait prononcer *sosa* « le sou », où se trouve le chuintement spécial aux indigènes, véritable *chiboleth* de reconnaissance.

J. V.

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

15 AVRIL 1901

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-EDITEUR

6, RUE DE MEZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1901

SOMMAIRE DU N° 2

Pages

Le langage Martien (*fin*), par V. HENRY..... 125
La raza vasca, par T. DE ARANZADI..... 179
Les parfaits faibles germaniques, par Paul REGNAUD.. 186
Corrigenda. 216
Varia. *L'argot des marins*..... 217

BIBLIOGRAPHIE

P. REGNAUD. *Légendes bouddhistes et jainas*, par J. VINSON..... 188
J. VINSON. *Leiçarraga's baschische Bücher*, par H. SCHUCHARDT et Th. LINSCHMANN..... 190
Kuhn's Zeitschrift, t. XVII, 2e liv 200
Grammaire basque de Pre d'Urte, par W. WEBSTER.. 209
Suomalais-ugrilaisen seuran, t. XVII 216

LE LANGAGE MARTIEN

(SUITE)

CHAPITRE VI

Le Vocabulaire magyar

(**173**) Avant d'énumérer les mots martiens qui peuvent être ramenés immédiatement aux vagues souvenirs de magyar que le subconscient de Mlle Smith a dû retenir de propos tenus en sa présence par son père, il convient de rappeler brièvement les règles de prononciation, d'ailleurs très aisées, de cette langue souple, sonore et mélodieuse.

Les voyelles se prononcent à peu de chose près comme en fr. ou en al. : l'*u*, comme al. *u*, et l'*ü* comme fr. *u*; les voyelles accentuées sont les longues; mais l'*a* non accentué, bref par conséquent, prend un timbre plus sombre, à peu près intermédiaire entre *a* et *o* ouvert. Enfin, il faut noter que, dans certains dialectes, les voyelles longues subissent, du fait seul de leur longueur, une légère modification de timbre qui les fait presque confondre, savoir respectivement : l'*á* avec la diphtongue *ua* (fr. *oua* ou *oi*), et l'*é*, avec un *i* long. Naturellement, je ne suis pas en mesure de décider si et dans quelle mesure la prononciation mg. de Mlle Smith a subi, de par l'origine de son père, l'influence de ces dialectes; mais certains indices tendraient à le faire supposer, cf. n°s 181, 210 et 223.

Parmi les consonnes, il n'y a de vraiment remarquable que les consonnes mouillées, c'est-à-dire suivies

d'un *y*, semi-voyelle qui a la valeur générale de l'*y* du mot fr. *yeux* ou du *j* al. ; et, parmi celles-ci, il faut noter spécialement les deux groupes *dj* et *gy*, qui sont absolument équivalents : la consonne qu'ils représentent est une palatale mouillée, c'est-à-dire une articulation qui n'est exactement ni un *g* ni un *d*, mais tient de l'un et de l'autre, et confine un peu, quoique plus fuyante, au *g* italien de *oggi*. Lorsqu'elle s'efface davantage encore, ce qui n'est pas rare en prononciation rapide, elle se réduit presque à un simple *y*, et les deux syllabes qu'elle sépare semblent n'en plus faire qu'une, un peu allongée, en sorte que des liaisons telles que *igy* et même *egy* ont pu fort bien ne laisser à l'oreille et surtout à la mémoire auditive de Mlle Smith que l'impression d'un simple *i*. A plus forte raison en faut-il dire autant de *ly* et *lj*, c'est-à-dire de l'*l* mouillé, qui en fr. courant même ne se distingue plus de la semi-voyelle *y*.

Les sifflantes et chuintantes sont nombreuses et variées ; mais la distinction n'en a guère d'importance pour le parler de Mlle Smith, dont l'oreille, la mémoire ou l'organe parait les confondre entièrement entre elles, soit par zézaiement enfantin, soit par changement de sourde en sonore, ou réciproquement, ainsi qu'on va le voir. J'en rappelle toutefois la valeur aux lecteurs qui seraient désireux de prononcer correctement les mots mg. cités : *s*, comme *ch* fr. ou *sch* al. ; *sz*, comme *s* fr., toujours sourd en toute position ; *z*, comme *z* fr., sonore de l'articulation précédente ; *zs*, comme combinaison de *z* et *s* mg., c'est-à-dire avec la sonorité du

premier et le chuintement du second, soit donc comme *j* fr.; *c*, comme *ts* fr. ou *z* al., en toute position; *cs* enfin, comme combinaison de *c* et *s* mg., c'est-à-dire à peu près comme *tch* fr. dans les transcriptions de mots slaves.

Ces notions sommaires suffiront amplement pour se rendre compte des équivalences phonétiques admises par la linguistique subliminale de Mlle Smith.

(**174**) 1° *Adi* et *adzi* « bien » (adverbe), chacun une fois : abstrait de locutions mg. très usuelles, telles que *adja Isten* « plaise à Dieu », *adjon Isten* « bonne chance » (souhait), qui contiennent le verbe *adni* « donner »; le groupe mg. *dj* explique très bien l'alternance de *dz* et *d* tout court dans le mot emprunté; la locution ne faisant par sa fréquence qu'un mot pour ainsi dire, *Isten* « Dieu » est tombé, comme seraient tombées les deux dernières syllabes d'un tétrasyllabe quelconque. Me paraît sûr.

(**175**) 2° *Amé* « venu », 2 fois; *améir* « viendras », une fois; *amès* « viens » (impératif), 8 fois; *amès* « [je] viens », 2 fois; *ami* « [il] va », une fois: en tout 14 fois. Ce mot, des plus usuels, se recouvre, par le radical, et même par certaines de ses formes, avec le mg., *menni* « aller »: il suffit de comparer *ami* avec mg. *megy* « il va », et *amès* avec mg. *megyesz* ou *mész* « tu vas », en tenant compte de ce qui a été dit de la prononciation du groupe *egy*, n° 173. Quant à *améir*, c'est une forme normale de futur martien. Le préfixe peut n'être qu'une addition arbitraire; mais,

plus probablement, il y faut voir un souvenir du verbe mg. à préfixe *átmenni* « passer, traverser », ce qui explique l'emploi du verbe mt. à la fois dans le double sens d' « aller » et de « venir ».

(**176**) 3° *Asnète*, mot isolé, désigne une espèce de paravent: peut se rattacher à un vague souvenir du mg. *háznemű* (*ű* long) « mobilier »; au surplus, sans aucune importance.

(**177**) 4° *Avé* « vieil », 2 fois: à la rigueur, ce pourrait être le mot fr. déformé; mais il ressemble davantage au mg. *vén* « vieux »; quant à l'initiale *a-*, on peut songer, si l'on veut, à une contamination par l'al. *alt*.

(**178**) 5° *Azâni* « mal » (adverbe), une fois: le mg. a *alacsony* « de mauvaise qualité, bas », etc. Rapprochement douteux; mais le mot n'apparait que dans la phrase Fl. 33.

(**179**) 6° *Bibé* « capable », une fois. Mot très curieux: le mg. a *bibe* « petite blessure, bobo, point délicat », qu'il emploie dans des locutions telles que *eltaláltad a bibeje* « tu as mis le doigt dessus », donc « tu es très malin » ou « très débrouillarde », etc.; c'est une phrase de ce genre, happée par Mlle Smith, peut-être dans un petit compliment que lui adressait son père à la suite de quelque preuve précoce d'intelligence enfantine, qui lui a fourni très naturellement la traduction du mot « capable ».

(**180**) 7° *Bigá* « enfant » de l'un et de l'autre sexe,

5 fois. Le mg. a *fia* « son fils, son petit », mot extrêmement usuel, par exemple dans des locutions comme *torony fia* « l'enfant du clocher », désignant « un petit clocher » par opposition à son jumeau plus grand. Le *g* médial, assez surprenant, peut procéder de la contamination du *g* initial de mg. *gyermek* « enfant ». Quant au *b* initial, voir n° 8 in fine. Douteux pourtant; mais je ne vois pas mieux.

(**181**) 8° *Boua* « frère », une fois: c'est l'initiale du mg. *bátya* « frère aîné », avec la prononciation signalée au n° 173, qui se développe plus aisément après consonne labiale que partout ailleurs ; toutefois le timbre vocalique fait aussi songer à l'al. *bruder* « frère », et peut-être y a-t-il eu contamination légère du fait de ce dernier.

(**182**) 9° *Cévouitche* « [je] reconnais », au sens de « reconnaître avec affection, vive tendresse » (d'un fils à sa mère). Ce mot n'est apparu qu'une fois, tout au début; puis il a été remplacé par *ilinée*, cf. n° 159: il faut donc qu'il ait été formé assez artificiellement et n'ait occupé qu'une place d'arrière-plan dans le subconscient de Mlle Smith. Par toutes ces raisons, la pensée se reporte à quelque mot mg. qui, sans être inusité, n'appartienne pas cependant au langage de tous les instants, à un dérivé du mg. *szív* « cœur », et plus particulièrement à *szívesség* « tendresse de cœur », dont le consonnantisme serait assez fidèlement reproduit. Cf. n° 262.

(**183**) 10° *Crizi* « oiseau », 2 fois. Le mg. *kirics* dé-

signe une sorte d'hirondelle de mer: le mot n'est pas fort répandu, et il est douteux que Mlle Smith ait eu occasion de l'entendre ; toutefois son père a pu lui désigner une fois sous ce nom un oiseau fluviatile rencontré au long des berges du Léman.

(**184**) 11° *Danda* « silence », une fois: dans le mg. *csendes* « silencieux », la vraie initiale, ne l'oublions pas, est un *t*, n° 173 ; soit donc changement initial de sourde en sonore, par assimilation de l'initiale à la médiale, mais le rejet de l'*s* suivant est embarrassant. Douteux, mais c'est un ἅπαξ.

(**185**) 12° *Érié* « âme », 2 fois: paraît construit, par changement de liquide (cf. n° 13, 2°, et 159), sur le radical du verbe mg. *él-ni* « vivre », mais plus précisément sur la forme de beaucoup la plus usuelle de ce verbe à savoir l'exclamation *éljen*... « vive... ! » qui apparaît surtout avec netteté dans le suivant.

(**186**) 13° *Ériné* « satisfait », une fois: soit une dérivation martienne sur *éljen*; cf. le précédent et le verbe *éljenezni* « pousser des vivats ».

(*Étéche* « toujours » : voir n° 189.)

(**187**) 14° *Ii* « si » devant un adjectif (lat. *tam*), 3 fois. Le mg. a *igy*, *igyen*, « ainsi, de cette manière », et *ilyen* « tel » : de part et d'autre le phonétisme est irréprochable, cf. n° 173. L'origine mg. paraît donc infiniment plus probable qu'un rattachement à *ii* « si fait », que nous avons ramené à l'al. *ja*, n° 36, 5°. Mais il n'est pas douteux que l'homophonie des deux *si* en fr., déjà

observée par M. Flournoy, n'en ait entraîné l'homophonie en martien, par contamination réciproque des mots mg. et al. qui leur ont servi de base.

(**188**) 15° *Is* « tout », une fois, Fl. 4. Ce mot n'a pas vécu : il a été remplacé par *ié*, n° 158; mais, bien que mort-né, il paraît avoir déposé en martien le germe d'une postérité adverbiale, cf. n°s 276-277. Il se ramène sans peine au mg. *egész*, dont le sens répond, non à celui de l'al. *all*, mais à celui de l'al. *ganz*; or on remarquera que c'est plutôt dans le sens de *ganz* qu'il a été employé.

(**189** 16° *Itèche* et *étèche* « toujours », chacun deux fois : il n'y a donc aucune raison extérieure de préférer l'une des deux formes à l'autre, en tant que correctement martienne; il n'y en a pas non plus de raison intrinsèque, bien que *étèche* soit apparu le premier; car, évidemment, *itèche* peut tout aussi bien être une correction qu'une corruption de *étèche*. Je crois que la première de ces deux hypothèses est la bonne, et que *itèche* reproduit plus fidèlement le vocalisme de l'emprunt au mg. *idös* « âgé » ; le phonétisme final est bien concordant, et le changement médial de sonore en sourde ne fait pas difficulté. Quant au passage d'un adjectif d'âge au sens d'un adverbe de temps, on comparera *sandiné*, n° 128; et l'on prendra garde, en outre, que le mg. *idö* signifie « temps », et a pu à lui seul suggérer le sens « longtemps », qui est tout connexe à celui de « toujours ».

(**190**) 17° *Ivré* « sacré », une fois. Ce mot, en tant

qu'il ne figure que dans la phrase inintelligible Fl. 33, pourrait fort bien se passer d'explication. Mais la concordance phonétique avec le mg. *ívrét* « in-folio » est trop parfaite pour qu'il soit permis de l'omettre. On remarquera que les livres « sacrés » affectent de préférence un format élevé. Douteux pourtant : où Mlle Smith aurait-elle appris le nom magyar d'un in-folio ?

(**191**) 18° *Kiné* « petit », une fois, tout au début : mg. *kicsiny* « petit », avec syncope de la médiale, peut-être par une contamination du mg. *könnyü* « léger », et sous une vague influence de l'al. *klein* « petit ». Voir aussi *niké*, n° 200.

(**192**) 19° *Kramâ* « panier », une fois. Le mg. *garabó* « panier » n'est que dialectal et d'ailleurs diffère sensiblement. On ne le cite que pour être complet ; car le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**193**) 20° *Lâmi* « voici », 3 fois : transport presque pur et simple de l'exclamation mg. *lám* « vois donc » ; c'est l'évidence même.

(**194**) 21° *Manikê* « attentive » [à regarder], une fois : transport, avec légères altérations vocaliques, du mg. *megnéz-ni*, ou peut-être, à cause de la gutturale de la syllabe finale, *megnézgél-ni*, « considérer, examiner », entendu un jour sous la forme de l'impératif.

(**195**) 22° *Manir* « écriture », une fois : mg. *irmány* « écriture » ; en métathèse, l'articulation *ny* s'est contractée avec l'*i* initial ; il ne manque à l'appel que l'*o* médial, dont l'accentuation est très faible. Nous avons

ici un exemple frappant de la manière toute mécanique dont Mlle Smith forme ses mots: mg. *-mány*, qui n'est qu'un suffixe sans signification, occupe ici la place d'honneur, et l'élément significatif *tr-* est presque dissimulé. Cf. aussi le n° 255.

(**196**) 23° *Mazi* « avec », 2 fois: l'idée de « avec [quelqu'un] » évoque naturellement celle de « un autre»; mg. *más* « autre » ou même *másik* « autre », avec changement de chuintante sourde en sifflante sonore.

(**197**) 24° *Mess* « grand », 4 fois, et *messé* « grande», une fois. Un radical commençant par un *m* et signifiant « grand » ne peut que satisfaire un indogermaniste; mais, comme il est peu probable que Mlle Smith connaisse le sk. *mahát*, ou le gr. μέγας, ou l'al. *michel*, ou même le lat. *magnus*, mieux vaut encore recourir au mg. *magas* « haut ». Le vocalisme, il est vrai, et la disparition de la médiale font difficulté ; mais, en revanche, le sens est excellent; car *mess* s'est dit d'abord et de prédilection du « grand homme Astané », et le mg. emploie aussi, usuellement, son mot *magas* au sens moral. En somme, ce point, qui semblerait devoir être un des plus clairs, reste fâcheusement indécis.

(**198**) 25° *Nàmi* « beaucoup », 2 fois : mg. *némi* « maint »; on peut, si l'on veut, pour expliquer le timbre *à*, invoquer une contamination de l'al. *mannig* qui présente les deux nasales dans l'ordre inverse.

(**199**) 26° *Nébé* « vert », une fois : cf. mg. *levél* « feuille »: il est question d'un « rameau ». Les con-

sonnes ne concordent pas, mais sont fort voisines; et il ne faut pas se montrer trop sévère sur le phonétisme d'un mot de la phrase inintelligible.

(**200**) 27° *Niké* « petit », 2 fois : par métathèse de *kiné*, cf. n°s 14 et 191.

(**201**) 28° *Ousti* « bateau », une fois: cf. mg. *usztatni* « faire flotter », *usztatás*, etc., « flottage par radeau », etc. Emprunt sûr.

(**202**) 29° *Pédriné* « quitter » et « [il] quitte », chacun une fois, et *pédrinié* « [il] quitte », une fois. Le mg. a un verbe *peder* « il tourne », *pederedni* « se tourner », qui, à la vérité, n'a pas le sens de « se tourner pour *quitter* quelqu'un avec qui on vient de causer ou de s'arrêter » ; mais l'homophonie ici nous interdit de nous montrer trop difficiles sur la sémantique. Mlle Smith, qui ne sait pas le hongrois, a pu entendre une forme du verbe *peder* employée au sens de « se tourner », et l'employer elle-même légèrement à contre-sens.

(**203**) 30° *Réch* « tard », 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch*, voir n° 229.

(**204**) 31° *Sadri* « chanta », une fois. Il s'agit du chant d'un oiseau. Le corps du mot fait immédiatement songer au mg. *madár* « oiseau ». L'initiale est peut-être transportée de la syllabe finale de *madárszó* « chant d'oiseau », ou contaminée de l'initiale du verbe *csatinázni*, qui désigne le chant du rossignol. Tous ces mots sont très usuels ; mais le résultat laisse à désirer.

(**205**) 32° *Sidiné* « maigre », une fois, Fl. 18. La finale seule est claire, en ce qu'elle rime richement avec *iminé*, n° 87, et cf. n° 16. Le radical peut être celui du mg. *zsidó* « juif », si quelque souvenir d'enfance, de nous inconnu, a associé dans l'esprit de Mlle Smith cette idée à celle de « maigreur » ; elles ne sont pas incompatibles. Très douteux.

(**206**) 33° *Sirima* « rameau », une fois : quoique appartenant à la phrase inintelligible Fl. 33, ce mot paraît s'expliquer d'une façon assez satisfaisante par le mg. *szirom* « pétale » : ce sont toujours des parties de plantes, et, si le « rameau » en question est « vert », d'autre part le mg. *szirmanyult* signifie « cresson de roche ».

(**207**) 34° *Somé* « admirer », 2 fois: rappelle de loin une dérivation du mg. *szem* « œil », soit *szemes* « attentif » ou plutôt *szemők* (*ő* long) « qui a de grands yeux »; M. Smith a pu en riant appeler sa fillette *szemők*, un jour qu'elle ouvrait des yeux béants d'admiration ou de stupeur. Douteux: le vocalisme ne concorde pas.

(**208**) 35° *Soumini* « riant », une fois : métathèse probable du mg. *mosojogni* « sourire », qui a, en mg. même, une variante métathétique dialectale *somojogni*.

(**209**) 36° *Takà* « pouvoir » (substantif), une fois : il est question d'un très grand pouvoir ; or le mg. *tágas* signifie « vaste, spacieux, étendu »; l'homophonie et la sémantique sont approximativement satisfaites.

(**210**) 37° *Tarviné* et *tarvini* « langage », 4 fois en tout. Le mg. *törvény* signifie « loi, droit, justice », au sens de « comparaître en justice » : de celui-ci au sens de « plaidoyer », le pas est aisément franchi, et « plaidoyer » pour « langage » n'est que l'espèce pour le genre. L'homophonie consonnantique est ici frappante. Cf. aussi n° 261.

(**211**) 38° *Tatinée* « chérie », 3 fois, adressé à une mère : cf. mg. *tata* « père », terme de caresse enfantin; la finale est une suffixation martienne, ou bien le terme est contaminé de son synonyme *inée*, n° 88.

(**212**) 39° *Tazié* « [il] lance », une fois : lancer avec une fronde est un jeu d'enfant, et « fronder » se dit en mg. *parittyázni* ; Mlle Smith a-t-elle entendu ce mot? l'a-t-elle retenu en en laissant tomber les deux premières syllabes? Bien douteux ; mais en tout cas la chute de l'*y*, qui ne fait que mouiller le *t* précédent, ne ferait pas difficulté.

(**213**) 40° *Téassé* « entier », une fois : c'est le mg. *teljes* « complet » ; l'articulation de l'*l* mouillé est assez fugace pour que la chute totale se justifie ; finale martienne.

(**214**) 41° *Téri* « comme », 4 fois. Le verbe mg. *terjedni* « s'étendre » commande au dictionnaire une série d'exemples, parmi lesquels je relève *hitele 10000 forintra terjed* « son crédit s'étend jusqu'à 10000 florins », c'est-à-dire en somme « équivaut à, est égal à », d'où peut procéder le sens de « comme » dans la pensée du sujet. Bien douteux pourtant : ce n'est

pas devant une enfant qu'on prononce des phrases de ce genre ; ou, si on ne les lui adresse pas, elle ne les comprend point. Il est fâcheux de ne pouvoir trouver mieux pour un mot relativement usuel.

(**215**) 42° *Tiche* et *tis* « bientôt », chacun une fois: c'est le mg. *tüzes* « enflammé > zélé > ardemment > vivement »; la filière sémantique est des plus satisfaisantes.

(**216**) 43° *Toué* « dans », 2 fois: faute d'aucune donnée qui permette de soupçonner que Mlle Smith ait pu utiliser le breton *étouez* « parmi », force est bien de recourir à une forme déclinée quelconque du mg. *tō* (*ō* long), « tronc, racine », soit l'accusatif *tōvet* (*ŏ* bref), ou toute autre; le mot a pu être entendu dans une phrase où il impliquait une notion d' « intérieur », de « partie interne », en opposition aux organes externes de la plante. Douteux.

(**217**) 44° *Tubré* « seul », une fois: cf. la locution mg. *tōbbre* [*menni*] « [pousser] plus avant », etc. Celui qui « prend de l'avance » se trouve nécessairement « seul » tout le temps que dure son avance: cela était peut-être arrivé à Mlle Smith dans une promenade avec son père.

(**218**) 45° *Udàni* « songes », une fois, Fl. 20: le mg. a *aludni* « dormir » ; l'aphérèse syllabique, ainsi que le timbre initial *ü* au lieu de *u* (= fr. *ou*), paraît due à l'allitération avec *umèz*, qui précède, n° 16.

(**219**) 46° *Umèz* « [tu] fais » et *umézé* « faire »,

chacun une fois: métathèse évidente du mg. *üzem* « exploitation ».

(**220**) 47° *Vadâzâ*ξ, mot non traduit, une fois, Fl. 31. Le mg. *vàdász a* signifie « son chasseur »: le mot avait été entendu par Mlle Smith sans qu'elle en apprît jamais le sens, et elle l'a répété tel quel, au hasard, un jour qu'il lui est revenu, et sous une forme presque irréprochable.

(**221**) 48° *Vâmé* « triste », une fois: soit une métathèse possible du mg. *vidám* « gai », cf. n° 24, 5°; mais comme le *d* et le sens tout à la fois font difficulté, il n'est pas hors de propos de rappeler que le mot ne figure que dans la phrase inintelligible.

(**222**) 49° *Vétiche* « cependant », une fois: le mg. a *pedig* « mais », dont la finale a pu se contaminer de celle du mg. *is* « cependant ». Sans importance.

(**223**) 50° *Viniâ* « nom », 6 fois: le radical *viu-*, suivi d'un suffixe martien, est presque sûrement l'anagramme du mg. *név* « nom »; cf. n° 173.

(**224**) 51° *Vizé* « descend », une fois: cf. mg. *víz* « eau »; l'idée de « descendre [à travers les espaces] » Fl. 6, évoque celle de « couler » ou plutôt de « se répandre en pluie ». Pas bien sûr: a été traduit le jour même.

(**225**) 52° *Vraïni* « désir », 3 fois: mot très difficile, d'autant plus qu'il se complique de *ivraïni*, n° 267. La pensée va tout droit au mg. *várni* « attendre »; mais *-ni* est un suffixe d'infinitif, qui n'a aucune raison

d'être reproduit dans le substantif. S'y est-il confondu avec une suffixation martienne? Ou bien avons-nous affaire à une métaphore poétique, mg. *virány* «floraison»? Tout cela est bien recherché pour une langue enfantine. Rien de moins clair.

(**226**) 53° *Zaki* «animal», une fois, dans la phrase inintelligible, et pourtant explicable sans trop d'effort par une métathèse approximative du mg. *csiga* «escargot»: on a montré un jour un escargot à Hélène, en lui disant, comme aux enfants, quelque chose comme « vois-tu la bèbête?», et en même temps on le lui a nommé en hongrois, en sorte que la consonnance de ces deux syllabes s'est associée dans son moi subconscient au concept d' «animal».

(**227**) 54° *Zâmé* « meilleurs», une fois: cf. mg. *csemege,* «friandise, dessert»; Hélène enfant a dû constater par expérience que le «dessert» était «meilleur» que le repas. Douteux pourtant: le phonétisme ne concorde pas suffisamment.

(**228**) 55° *Zizazi* « fois », une fois, tout à la fin: bien que le principe de la formation de ce mot bizarre ne semble être qu'un jargonnement arbitraire (cf. n°106), il n'est pas interdit de reconnaître, à la base du processus réduplicatif d'où il est issu, la sifflante sonore du mg. *izrom* « fois».

(**229**) 56° *Zou* «plus», 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch* « plus tard». On peut, dès lors, se demander si cette locution n'est pas coupée en deux mots uniquement parce qu'elle en forme deux en fran-

çais, et si l'orthographe correcte ne serait pas *zouréch* en un seul. Dans ce cas, l'on conjecturerait une altération, d'ailleurs assez grossière, du mg. *sokára*, « longtemps, longtemps après ». Cette dernière identification est incertaine; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne saurait identifier mot pour mot *zou* à « plus « et *réch* à « tard », d'autant que « plus tard » en ce sens est un idiotisme français que les Martiens n'ont guère pu emprunter.

(**230**) Tout compte fait, le magyar se trouve avoir fourni directement au martien deux à trois fois plus de mots que l'allemand, deux fois moins que le français. Cette proportion resterait à peu de chose près la même si on défalquait de part et d'autre les cas que nous avons qualifiés de douteux. Elle est tout à fait conforme à ce que la théorie nous mettait en droit d'attendre (cf. n°s 5-7) : l'auteur du martien est une enfant bien douée, qui sait à fond le français et a entendu un bon nombre de mots magyars très usuels ; comme c'est aussi dans un cercle d'idées très usuelles que se meuvent les phrases martiennes, ceux-ci lui reviennent avec une abondance relative ; mais, malgré l'avantage inappréciable qu'ils offriraient au point de vue du déguisement des origines du martien, ils restent en minorité, parce qu'elle n'en a à son service qu'une quantité fort limitée; quant à l'allemand, appris plus tard et sans doute moins fidèlement retenu, il n'apporte qu'un faible appoint, bien supérieur toutefois à celui des autres domaines linguistiques à peine effleurés par Mlle Smith.

CHAPITRE VII

Le Vocabulaire anglais

(**231**) Tenant compte au vocabulaire anglais de l'apport possible de *hed* (n° 32, 3°), de l'influence qu'il a pu exercer sur l'adoption ou l'altération de *madé* et *gudé* (n°s 155 et 166), et de l'explication subsidiaire, éminemment problématique, de *godané* (n° 82), il ne reste plus à son actif immédiat que trois mots, dont deux fort usuels, que Mlle Smith a pu fort bien connaître sans savoir l'anglais.

(**232**) 1° *Kida* « faveur », une fois, Fl. 28 : semble être un transport, avec suffixation martienne, du radical de *kind* « aimable », *kind-ness* « obligeance », etc., mais prononcé à la française et dépouillé de sa nasale.

(**233**) 2° *Méch* « crayon », une fois, Fl. 17 : ressemble trop à *match* « allumette » pour qu'on ne suppose pas entre les deux mots un lien suggestif ; la forme des deux objets a servi de transition. Sans importance: texte graphique, mais traduit dans la même séance où il a été dicté.

(**234**) 3° *Nori* « jamais », une fois, Fl. 24 : rappelle de façon irrésistible la locution anglaise *nor yet* « ni jusqu'à présent ». Sans importance au surplus : le mot est isolé de tout autre contexte.

CHAPITRE VIII

Le Vocabulaire oriental

(235) Le cycle martien a débuté le 25 novembre 1892, pour se dérouler, avec des interruptions plus ou moins prolongées, jusqu'au 4 juin 1899. On peut dater l'apparition du cycle hindou du 2 septembre 1894 (Fl. p. 261), et les prodromes de cet ensemble de visions remontent beaucoup plus haut. On doit donc considérer les développements respectifs de ces deux cycles comme chronologiquement parallèles, et il serait fort surprenant que l'on ne constatât point de mélange entre eux, d'influence de l'un sur l'autre. En fait, il y a des rêves mixtes, ne fût-ce que celui de la séance du 23 mai 1897, où les visions orientales et martiennes interfèrent au point de se gêner réciproquement, de même qu'en physique deux sources de lumière se résolvent en obscurité ; et, ce jour-là, parmi beaucoup de bavardages indistincts, on recueille un texte hybride (Fl. 13), contenant deux mots dont le truchement martien ne sait que faire. La présomption de quelques emprunts du martien au vocabulaire oriental est donc en soi parfaitement légitime : il s'agit de savoir si elle se justifie dans le détail, c'est-à-dire, si la concordance est assez frappante pour emporter la conviction, et si

Mlle Smith connait ou peut être censée connaître le terme oriental qu'on croit retrouver en martien.

(**236**) 1° *Attanâ* « monde », une fois, et « mondes », une fois : 2 novembre et 5 décembre 1898. Mlle Smith connaît le mot pseudo-sanscrit *attamana*, qu'elle a prononcé en cycle hindou le 1er mars 1898 (Fl. p. 299): c'est le sanscrit *ātmá*, ou plutôt son accusatif *ātmánam*, auquel elle paraît donner le sens de « âme » ; mais ce dernier ne se dégage pas assez nettement de sa phrase, pour qu'on n'y puisse substituer celui de « vie, être, existence », etc., dont la signification du sk. *ātmá* s'accommoderait également bien. En somme, tout porte à croire que, dans sa pensée, c'est un mot à sens vague et élastique, comme par exemple le sk. védique *bhúvanam*, qui signifie à la fois « être » et « monde »; et au surplus l'acception plus abstraite « être » réapparaîtra, si je ne me trompe, dans le composé *atèv*, n° 270: il ne paraît donc guère douteux que le mt. *attanâ* ne soit une syncope du sanscritoïde *attamana*.

(**237**) 2° *Darié* « cœurs », une fois, et « cœur », une fois. Ce mot nous servira à interpréter un mot sanscritoïde autrement inintelligible, et en même temps il s'expliquera par lui. Dans une de ses effusions hindoues (Fl. p. 295), Mlle Smith a dit *radisivou*, que Léopold traduit tant bien que mal par quelque chose comme « bien-aimé Sivrouka ». Or, si *sivou* est une abréviation caressante du nom de Sivrouka, *radi-sivou* peut en effet avoir le sens esquissé par Léopold, mais plus exactement celui de « Sivrouka de [mon] cœur »: en tant que, d'une part, le mt. *darié*, qui signifie

« cœur », est la métathèse exacte de *radi-*, plus une suffixation martienne; en tant que, d'autre part, *radi-* est la reproduction approximative de *hṛdi* ou la métathèse de *hṛdá* (usuellement prononcé *hridā*), respectivement locatif et instrumental du mot sk. *hṛd* « cœur ». Il n'y manque que l'aspirée initiale, assez difficile à prononcer dans cette position, et généralement omise par les sanscritistes français. On sait d'ailleurs que Mlle Smith, fidèle aux usages de la prononciation française, laisse volontiers tomber les aspirées: n°s 160, 176, etc.

(**238**) 3° *Mirà* « adieu », 12 fois. Ce mot, répété à satiété, ne ressemble à rien de connu. En désespoir de cause, j'ai pensé au malgache *miarahaba* « salue », qui expliquerait même la longue finale constante par la contraction des deux *a* séparés par l'*h*. A l'époque des séances de Mlle Smith, les affaires de Madagascar battaient leur plein, les journaux fourmillaient d'anecdotes malgaches, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'un d'eux lui eût mis accidentellement sous les yeux le texte d'une salutation telle que *izaho miarahaba anao* « je vous salue ». Mais il va de soi que cette hypothèse demeure en l'air.

(**239**) 4° *Misaïmé* « fleur » et « fleurs », chacun une fois. Je transcris ici textuellement un passage de M. Flournoy (p. 300). « Les spécimens [de sanscrit] les plus remarquables sont les deux mots *sumanas* et *smayamana*, qui ont particulièrement frappé M. de Saussure. Le premier est la reproduction graphiquement irréprochable du sk. *sumanas* « bienveillant »,

cité un peu dans toutes les grammaires et servant même çà et là de paradigme de déclinaison: il faut toutefois noter que, pour toutes les grammaires également, ce mot se prononce *soumanas*, tandis qu'Hélène l'a nettement articulé *sumanas* et qu'il paraissait désigner une plante dans sa phrase : C'étaient les plus belles *sumanas* de notre jardin. » Ce qui semble avoir échappé à M. de Saussure, c'est que le sk. *sumanas* signifie aussi « fleur » : il est évident, dès lors, qu'elle ne le connaît que comme tel. Il est entendu, de plus, qu'elle le prononce avec un *u* français, en sorte que, si en martien elle appelait les « fleurs » **musaïmé*, personne n'hésiterait guère à reconnaître dans ce dernier mot une métathèse des deux premières syllabes de *sumanas*, accessoirement affublée d'une suffixation martienne: cf. n° 17, 4°. La différence de timbre de l'*u* et de l'*i* est-elle suffisante pour infirmer une conjecture en elle-même aussi plausible ? C'est ce que je laisserai de bon cœur à l'appréciation du lecteur.

(**240**) 5° *Pondé* « savant », une fois, vers la fin. Mlle Smith ne connaît sûrement pas le sk. *paṇḍitás* « savant » ; mais, si elle a, comme tout l'indique, jeté les yeux sur quelque roman de mœurs orientales, elle ne peut pas manquer d'y avoir rencontré le mot *pandit*, qui en est la francisation. Beaucoup de personnes le connaissent, qui ne sont pas orientalistes, et qui naturellement le prononcent sans faire sonner le *t*. Ce rapprochement, irréprochable quant aux consonnes, me paraît donc presque sûr, quoique les

deux mutations vocaliques se soient effectuées en sens précisément inverse des tendances phonétiques relevées en martien, cf. n° 12, 1°; mais c'est un mot de date tardive.

CHAPITRE IX

Les contaminations [1]

(**241**) I. Franco-allemand et réciproquement. — 1° *Aliné* « oublie », mot un peu douteux, en ce qu'il n'apparaît qu'une fois, et sous la forme non décomposée *saliné* « j'oublie », cf. n° 32, 1°. Cependant la quasi-homophonie avec *ilinée* « reconnue » (n° 159) conduirait à penser que *aliné* est issu de *iliné* et qu'il en est en quelque façon la négation : s'il en était ainsi, l'*a*-initial serait un *a*- privatif, dont il n'est pas besoin d'avoir appris le grec pour avoir pleine conscience par nombre de mots français, soit *acotylédone*, *apétale*, — toutes les jeunes filles apprennent un peu de botanique, — *anormal*, *athée*, etc. Tout cela pourtant demeure fort indécis, soit à cause de la disparition de l'*i* initial, soit surtout parce que *ilinée* n'est apparu que postérieurement à *saliné*. Peu important.

(**242**) 2° *Améré* « réunir », une fois. Ici la préfixation française est beaucoup plus claire : le mot a été tiré de l'al. *mehrere* « plusieurs », dont il conserve intacts le vocalisme et jusqu'à la quantité, par le même

1. Il s'agit ici des contaminations polyglottes, telles qu'on les a définies et expliquées au n° 25.

procédé qui a formé en français *a-moncel-er* de *monceau*, et tant d'autres.

(**243**) 3° *Bétiné* « regarder » et « [je] regarde », et *bétinié* « regarde », chacun une fois. Le fr. « regarder » se dit aussi dans la langue courante « fixer », et d'autre part « fixer », surtout dans le sens commercial de « convenir [d'un prix, etc.] », — qui est précisément celui que Mlle Smith, à raison de sa profession, a été le mieux en mesure d'apprendre, — se dit en al. *bedingen*. Le rapport parle assez de lui-même.

(**244**) 4° *Dastrée* « paisible », une fois. Soit une locution fr. « de repos », analogue à la locution « de pouvoir » employée un jour au sens de « puissant » (n° 23, 1°), et pouvant parfaitement signifier « paisible » : contaminée d'al., elle devient **de rast*, dont la métathèse exacte est **dastre*, puis avec une suffixation mt. *dastrée*. Le procédé est curieux et me paraît sûr.

(**245**) 5° *Éréduté* « solitaire », une fois : cf. la formation d'*Ésenale*, n° 27. Dans le mot fr. *soli-taire*, isolons d'abord la seconde moitié, soit *terre*, qui se traduit en al. *erde*. Voilà, avec une légère métathèse ou une petite insertion vocalique, de quoi fournir la première moitié du mot martien. Reste après cela *soli-*, c'est-à-dire le nom d'une note de musique, plus une voyelle, qu'on remplacera par le nom d'une autre note de musique, plus une voyelle de même timbre (cf. n°12, 2°). La formule est mathématique : *sol*+*i*+*taire*=*éréd*+*ut*+*é*. Ce dernier peut aussi être un suffixe martien.

(**246**) 6° *Firézi* « certainement », une fois. Le fr.

vrai n'aurait pas pu donner aisément *firé-*, *-zi* étant une suffixation martienne : d'abord, il est peu probable que Mlle Smith change un *v* en *f*; puis, l'insertion vocalique reste inexpliquée; enfin, le sens ne concorde pas tout à fait. Cependant je crois que *vrai* se retrouve ici tout au moins dans la voyelle médiale du mot :, *firé-zi* serait une imitation de *vrai-ment*. D'autre part, le sens concorde mieux avec l'al. *freilich* « certainement », et l'al. *fürwahr* « vraiment » expliquerait, s'il en était besoin, l'insertion vocalique. L'anglais *verily* est sans doute hors de cause.

(**247**) 7° *Furimir* « aimera », une fois. Le verbe « aimer » évoque le radical *am-* de *am-our*, *am-i*, etc., et celui-ci, la syllabe initiale de l'al. *am-eise* « fourmi » : de *fourmi* à *furimir*, la distance est courte. Je ne doute pas de l'étymologie ; mais elle est sans importance, le mot ne faisant partie d'aucun contexte suivi (Fl. 24).

(**248**) 8° *Nazère* « [je] trompe », une fois. Le verbe *tromper* évoque le substantif *trompe*, qui suggère l'idée de « nez », al. *nase*. Reste la finale *-er*, qui fournit la syllabe *-ère*. Me paraît sûr.

(**249**) 9° *Pélésse* « chagrin » et *péliché* « souci », une fois chacun : il est difficile d'échapper à la pensée que ces deux mots n'en font qu'un ; mais l'explication en serait plus aisée si le second n'était apparu le premier. De la traduction « souci », en effet, on ne saurait rien tirer, tandis que la traduction « chagrin » suggère le jeu de mots « sorte de *peau* préparée », puis

la traduction al. *pelz*, dont *pélésse* est la reproduction presque littéraire. Il est vrai que *pelz* ne signifie point « cuir », mais « fourrure »; mais les équivalences sémantiques du martien ne sont pas à cela près. La seule objection grave est celle que j'ai formulée au début. Je ne crois pas qu'elle soit péremptoire : Mlle Smith a pu traduire « souci », tout en ayant « chagrin » dans la pensée quand elle a créé le mot.

(**250**) 10° *Sanâ* « tant », une fois. Une dérivation mt. de *tant*, le *t* final ne se prononçant pas, donnerait **tanâ*. La substitution de l'*s* au *t* peut provenir de leur voisinage dans l'alphabet (n° 13, 5°) ; mais il est plus méthodique de supposer une contamination très aisée par l'al. *so*.

(**251**) II. Franco-hongrois, et réciproquement. — 1° *Bodri* « os », une fois : mot très difficile. La métathèse de *os* est *so*, qui, entre autres sens, donne en fr. celui de « sot » ; or, celui-ci peut se traduire en mg. *botor*, qui, moyennant une mutation de sourde en sonore, une syncope et une suffixation martienne, donne *bodri*. Je ne me dissimule pas le caractère aléatoire de cette restitution ; cependant je fais observer que Mlle Smith paraît bien en effet avoir songé, pour le traduire en martien, à un mot commençant par une consonne (*so*), et non par une voyelle (*os*) ; car autrement il est probable qu'elle aurait créé en martien aussi un mot commençant par une voyelle devant laquelle l'article se serait élidé. Tant, en général, son imitation est servile ! Cf. *z'alizé* « l'élément », nos 30 et 42. Aussi Ésenale, appelé à interpréter ce texte,

traduit-il séparément et sans élision « le os », Fl. 29. En dehors de cette présomption, il n'y a aucune analogie que celle de l'al. ou anglais *butter*, que je ne vois aucun moyen de concilier avec le sens de « os ».

(**252**) 2° *Ladé* « vers » (préposition), une fois ; une autre fois, le sujet a employé le mot plus simple *é*, n° 35, 2°. Le mg. a *lát-ni* « voir », qui n'est guère compatible au point de vue du sens ; mais le rapport a dû s'établir à la faveur de la consonnance presque identique des deux mots fr. *vers* et *voir*.

(**253**) 3° *Linéi* « debout », une fois. Le mg. *állani* « se tenir debout » est phonétiquement trop éloigné pour être seul en cause ; mais les sens très voisins du fr. *ligne* [droite] ou *aligné* expliquent sans difficulté l'altération qu'il a subie. A peu près sûr.

(**254**) 4° *Men* « ami », 6 fois, et *méné* « amie », 4 fois, total 10 : le second est apparu le premier ; mais il importe peu que *méné* soit dérivé de *men*, ou *men* abstrait de *méné*, cf. n° 19, 2°. La consonnance fr. *ami* est identique à la consonnance mt. *ami*, que Mlle Smith devait plus tard employer au sens de « il va », cf. n° 175 ; or l'infinitif mg. du verbe d'où procède ce dernier est *menni*, qui a été en conséquence transporté presque textuellement au sens d' « ami » ou « amie ». L'homophonie est frappante, et pourtant l'hypothèse très douteuse, en ce que le mt. *amès* et surtout *ami* n'est apparu que bien postérieurement au mt. *méné*. Peut-être vaudrait-il mieux partir tout simplement de l'al. *meine*, « ma, mienne », etc.

(**255**) 5° *Mirivé* « tracer » [des caractères d'écriture], 2 fois. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce mot le fr. *écrire*, ou plutôt un barbarisme fr. **écriver*, infinitif créé sur l'analogie des formes *écrivons*, *écrivez*, *écrivais*, etc. Le procédé est remarquablement enfantin. Mais la syllabe *-ir-* me paraît due à une contamination par le verbe mg. *ír-ni* « écrire », que Mlle Smith connaît, cf. n° 195. Quant à l'*m* initial, je n'en aperçois pas la raison d'être, à moins qu'elle ne connaisse que *iromány*, dont elle aurait transporté la médiale au début. Cf. pourtant n° 16.

(**256**) 6° *Neura* « danger », une fois. L'idée de « danger » appelle celle de « risque », et celle ci, surtout dans l'esprit d'une personne vouée à la carrière commerciale, se lie aisément à celle de « spéculation ». Or le mot *spéculateur* a pour équivalent le mg. *nyerész*. Douteux : le phonétisme est en défaut.

(**257**) 7° *Ouradé* « [se] souvenir », une fois : tout à fait différent de *zati* « souvenir », n° 146. Le mg. a plusieurs mots très semblables de forme, notamment *uradalom* « seigneurie », et surtout *úrhadi* « nobiliaire », mais très différents par le sens. Le rapport a pu s'établir par la double signification, à la fois matérielle et intellectuelle, du fr. *posséder*, étant donné qu'en Hongrie la noblesse est encore aujourd'hui essentiellement la caste propriétaire.

(**258**) 8° *Patrinèz* « alors », une fois, Fl. 17. Le mot « alors » a dans cette phrase le sens très net de « donc , c'est pour*quoi* ». Ce dernier mot se dit en mg.

melly, et *melly*, retraduit en fr. dans un autre de ses sens, donne *poitrine*, dont *patrinèz* est un jargonnement à peine déguisé avec finale martienne.

(**259**) *Séïmiré* « comprendre », deux fois, « [je] comprends » et « comprendras », une fois chacun : total, 4 fois, cf. n° 22, 9°. Une chose que l'on « comprend » est une chose qui « va de *soi* », et l'homonyme fr. de *soi* est *soie* qui se traduit en mg. *selyem*. On voit que la prononciation fuyante de l'*l* mouillé (n° 173 donne exactement un radical verbal *séïm-*, qui se com) plète par une suffixation martienne.

(**260**) 10° *Tiziné* « demain », deux fois. Un calembour très simple sur fr. *demain* donne fr. *deux mains*, qui font « *dix* doigts », et « dix » se dit en mg. *tiz* ; la finale est une suffixation fort commune.

(**261**) 11° *Uzir* « dira », une fois. Le mg. a une exclamation *úgye?* « n'est-ce-pas ? » dont une traduction en fr. usuel serait aussi notre « *dis* donc » : c'est ainsi que ce radical a pu prendre le sens du verbe « dire ». Mais peut-être vaudrait-il mieux s'en tenir au mg. *ügyész* « avocat » : en ce cas, il n'y aurait pas de contamination par le fr., et la seule remarque à faire serait celle de la curieuse prédilection de Mlle Smith pour les termes juridiques, en tant qu'il s'agit de rendre l'idée de « parole » ; cf. n° 210. M. Smith père aurait-il eu à soutenir un procès en Hongrie?

(**262**) 12° *Zivénié* « étudie », une fois. L'idée d' « étudier » évoque facilement, surtout chez un enfant, celle d' « apprendre par *cœur* », et ce dernier mot, à son tour,

évoque sa traduction mg. *szív*, qui au surplus n'est jamais employée dans le sens spécial au français ; mais peu importe, il s'agit ici d'un calembour bilingue, et non d'une équivalence. Avec mutation de sourde à sonore, on a un radical *siv-*, sur lequel s'applique une suffixation martienne. Me paraît tout à fait sûr.

(**263**) III. Hongro-allemand et réciproquement. —1° *Borésé* «pleines», une fois. Le fr. «plein» se traduit en al. *voll*, lequel signifie aussi «ivre», et ce dernier sens a suggéré la traduction en mg., soit *boros* «ivre» ou *borisza* «ivrogne» ; l'homophonie est presque absolue. Cf. le suivant.

(**264**) 2° *Châmi* «parfum», une fois, dans la même phrase que le précédent. L'al. a *schmecken* «sentir» [à l'odorat] et *geschmack* «goût» ; mais je crois que, pour expliquer la voyelle insérée entre *š* et *m*, il est presque indispensable de faire intervenir le mg. *zamat* «bouquet du vin» ; d'autant que le radical de *borisza* est *bor* «vin». Il devient évident, dès lors, que le concept de «vin» se jouait dans l'arrière-pensée de Mlle Smith lorsqu'elle a prononcé cette phrase.

(**265**) 3° *Grini* «soulever», une fois, Fl. 23. L'idée de «soulever» évoque celle de «sol», qui se traduit en al. *grund* et en mg. *gerend*, celui-ci plus proche par le vocalisme, celui-là par la double consonne initiale. Ce mot est d'ailleurs tout à fait négligeable, parce que la traduction en est des plus équivoques : d'abord la phrase «le miza va soulever» n'est pas française, il faudrait «se soulever» ; puis, dans la vision qui la suit,

l'objet ne se soulève pas, mais « prend un mouvement de balancement qui fait un bruit de tic-tac, puis glisse comme un train sur des rails ».

(**266**) 4° *Uzénir* « attendra », 2 fois. Le mot « attendre » se traduit en al. *warten*, qui signifie aussi « s'occuper de, prendre soin de »; sa traduction dans ce dernier sens est mg. *ügyelni*. Pour la concordance mg. *gy* > mt. *z*, voir n°s 173 et 174.

(**267**) IV. Franco-hongro-allemand. — 1° *Ivraïni* « aujourd'hui », une fois, Fl. 27. *Vraïnï* « désir » (Fl. 14, cf. n° 225) est chronologiquement antérieur à *ivraïni*, en sorte que rien ne s'oppose à la filière assez complexe que je vais restituer. La finale de « aujourd'*hui* » ou simplement son sens amène l'al. *heute*, dont le phonétisme suggère très facilement le mg. *ohajtás* « désir »; celui-ci, à son tour, suggère son équivalent mt. *vraïni*; et, comme une sorte de doigt indicateur qui nous guide dans ce dédale, l'initiale de *ohajtás* demeure encore figée en tête de *ivraïni*, sous le bénéfice de la mutation *o* > *i*, qui nous est déjà connue, cf. n° 36, 6°.

(**268**) 2° *Valini* « visage », une fois. Tout d'abord, les idées très voisines « visage, aspect, regard » se sont évoquées l'une l'autre; puis, *regard* traduit en al. a donné *blick*, dont la traduction mg. exacte serait *pillanat*. Mais *blick* signifie aussi « reflet lumineux », et dans ce cas sa traduction mg., peu différente, est *villanat*, avec le verbe *villanni* « lancer des éclairs »,

etc. Il n'échappera à personne que *valini* en est la métathèse rigoureuse. Cette cascade de doubles sens est douteuse cependant, parce qu'il n'est pas probable que Mlle Smith connaisse tous ces mots et toutes leurs nuances; mais peut-être, précisément parce qu'elle ignore les nuances, elle emploie les mots un peu à tort et à travers.

(**269**) V. Autres contaminations. — 1° *Amiché* « mains » et *éméche* « main », une fois chacun. Que le vocabulaire oriental puisse intervenir dans les contaminations, c'est ce que démontrera l'exemple suivant; mais celle que je vais analyser est au premier abord si invraisemblable, que je n'aurais jamais osé l'imprimer, si la vraisemblance était un critérium applicable à un rêve. Si, ainsi que nous l'avons constamment supposé, Mlle Smith a feuilleté quelque roman pseudo-oriental, il est difficile qu'elle n'y ait pas rencontré le nom des « Ameshaspands », ces demi-dieux tutélaires en grande vénération dans la religion persane : il n'importe que le mot ait été retenu; il suffit qu'il ait été vu, pour que la mémoire subliminale puisse l'utiliser sous l'influence de quelque excitation accidentelle. Revenons à présent au fr. « main »: l'équivalent est al. ou anglais *hand*, dont la consonnance évoque la finale de *amešaspand*, et celle-ci le mot tout entier; enfin, les deux premières syllabes détachées fournissent un radical *amiš-*, ou *éméš-*, où l'alternance vocalique elle-même semble trahir une origine exotique et bizarre, un mot non familier au sujet, et par conséquent mal retenu. Tout cela me semble à peine douteux.

(**270**) 2° *Atêv*, « être, êtres », 7 fois: contamination évidente de l'initiale d'*attanâ* avec le radical mt. du verbe « être »; cf. n°s 37 et 236.

(*Éméche* « main »: voir n° 269.)

CHAPITRE X

Les dérivations ultérieures

(**271**) 1° *Atimi* « bonheur », 3 fois: paraît dérivé, par suffixation martienne, de *adi* « bien » (n° 174), qui toutefois n'est apparu que plus tard. J'ai déjà dit que je considère cette objection comme sérieuse, mais non comme décisive: un mot peut avoir été élaboré dans le subconscient du sujet, sans avoir encore nécessairement vu le jour.

(**272**) 2° *Datrinié* « caché », une fois, dans la phrase inintelligible. Si l'on peut attribuer à *da-* un sens préfixal, soit inversif ou négatif, pareil à celui du préfixe fr. *dé-* dans *dé-lié*, etc., on voit que le mot entier peut signifier « dont on ne parle pas » (cf. *triné* « parler », n° 139), par conséquent « secret, caché ». Douteux, mais sans importance.

(**273**) 3° *Éfi* « choses », une fois: il est probable que la forme plus correcte serait **évi* (cf. n° 8), et que le mot se rattache par dérivation au radical *év-*, du verbe m t qui signifie « être »; voir n°s 37 et 274.

(**274**) 4° *Évenir* « posséderas », une fois: dérivation possible du radical *év-* au sens de « chose », par con-

séquent « objet qu'on peut posséder, bien » ; cf. nos 38, 3°, et 273.

(275) 5° *Imizi* « sous », une fois, dans la phrase inintelligible : dérivé possible de *imâ* « ciel » (n° 160), par l'intermédiaire de l'idée que « tout est *sous* le *ciel* ».

(276) 6° *Izâ* « mais », 2 fois : dérivé de *is* « tout » (n° 188), de par la transition fournie par le synonyme fr. « *toute*fois ».

(177) 7° *Izé* « enfin », 3 fois : dérivé de *is* (cf. n° 276), à la faveur de la transition fournie par la locution synonyme « après *tout* ».

(278) 8° *Kémisi* « femelle », 2 fois : dérivé fort insolite de *kémâ* « mâle », n° 92.

(279) 9° *Kévi* et *kévi* » quand », en tout 3 fois : dérivé du thème interrogatif et relatif *k-*, dont on a vu l'origine, n° 33, 3°.

(280) 10° *Kiché* « pourquoi », 3 fois : autre dérivé jargonnant du même thème.

(281) 11° *Kiz* « quel », 4 fois, et *kizé* « quelle », 2 fois : autre dérivé du même thème.

(282) 12° *Méta* « pourtant », une fois : étant donné que *med* signifie « pour », c'est une formation calquée sur le fr. *pour-tant*, soit **med-ta*, où la syllabe *-ta* représente la syllabe fr. *-tant*. Noter toutefois que *med* est postérieur à *méta*.

(283) 13° *Nazina* « nouveau », une fois : comparer

azini « ensuite », d'où le sens « postérieur, récent » cf. n° 34, 2° ; l'*n* initial vient de contamination par le mot fr. *nouveau*.

(**284**) 14° *Néümi* « mystérieux », une fois. Le mot lui-même est assez mystérieux et semble de formation mystique : par l'initiale, il rappelle le fr. *né-ant* ; l'élément subséquent doit se rattacher au verbe mt. *umez-* « faire » (n° 219), en sorte que l'ensemble aboutirait au sens de « infaisable » ou « incréé ».

(**285**) 15° *Primi* « revoir » substantif, une fois, Fl. 23 : ce « revoir » s'effectue par un «retour », en sorte qu'il est difficile de ne pas soupçonner un rapport étymologique avec *bérimir* qu'on a vu au n° 53. Peu clair.

(**286**) 16° *Triménéni* « comprenions », une fois, Fl. 15. M. Flournoy fait observer que la traduction est suspecte, puisque « comprendre » se dit tout autrement (n° 259), et qu'il vaudrait mieux « entretenions » pris dans le sens de « converser, causer » : dans ces conditions, et puisque *tarvini* et *triné* apparaissent dans la même phrase, le rapport à établir entre ces trois mots n'est pas niable, cf. n°s 139 et 210. Ce qui demeure obscur, c'est le mode spécial de dérivation de *triménéni*. Peut-être n'est-ce qu'un jargonnement arbitraire, vaguement imitatif du fr. *entretenions*.

CHAPITRE XI

Le résidu

(**287**) Il n'est guère d'analyse linguistique, si patiemment conduite qu'on la suppose, qui ne laisse au fond de la cornue un *caput mortuum* irréductible. Celle du martien pouvait moins que toute autre échapper à cette infirmité. Il me reste donc à énumérer les quelques mots dont je renonce à trouver l'explication, et à souhaiter à mes lecteurs, s'ils m'ont suivi jusqu'ici, plus de pénétration. On tiendra compte, en outre, des petits mots dont la genèse demeure obscure, et des incertitudes dont je n'ai pas fait mystère au cours de ma trop longue exposition.

1° *Estotiné* « ma dernière », Fl. 15 : ce n'est pas la seule anomalie de ce texte; mais c'est la seule dont il soit absolument impossible de venir à bout ; car, puisqu'on ne peut, dans ce prétendu composé, isoler un mot qui ait le sens de « ma » (cf. n° 32, 1°), à plus forte raison n'y reconnaît-on pas le mot « dernière », et à plus forte raison encore ne saurait-on le rapprocher de rien.

2° *Ianiné* « [il] enveloppe », Fl. 14 et 28. La difficulté de ce mot étrange se complique de ce que, la première fois qu'il apparaît, c'est sous la forme

m-ianiné, qui est censée signifier « t'enveloppe » et où pourtant l'élément *m-* ne peut que par lapsus évident représenter le pronom « te ». Le mg. a un mot *hiány* « lacune », d'où le composé *hiányjel* « signe de lacune », qui désigne le petit symbole que nous appelons « apostrophe ». On sait, d'autre part, que l'apostrophe est souvent employée, dans certains ouvrages, comme le seraient les guillemets, et qu'enfin les guillemets « enveloppent » une partie déterminée d'un texte. Toutes ces idées sont donc plus ou moins connexes, et il n'était pas difficile de passer de l'une à l'autre. Mais il n'est pas croyable que Mlle Smith connaisse, même pour en fausser le sens, un terme grammatical aussi technique en langue magyare.

3° *Lâmée* « jusque », une fois. Le fr. *là même* se suggère tout naturellement; mais il faut se défier des explications trop faciles.

4° *Pové* « rester », une fois : je ne trouve à citer que l'al. *bewohnen* « habiter », et vraiment il est trop éloigné à tous points de vue.

5° *Ruzzi* « milieu », Fl. 24. On est frappé tout d'abord de l'homophonie avec *buzi* « moyen » : le rapport aurait pu s'établir par l'intermédiaire de l'al. *mittel*, qui signifie à la fois l'un et l'autre. Mais *buzi*, qu'on a expliqué tant bien que mal au n° 57, n'apparaît que tout à fait à la fin, Fl. 40 : il est difficile, dès lors, de croire que *ruzzi* en soit issu; et, si l'on suppose que ce dernier, au contraire, est l'ancêtre, c'est bien pis encore, car il n'y en a pas d'étymologie visible. Rien non plus ne justifie le passage de *b* à *r* ou réciproquement.

Mieux vaut donc laisser *ruzzi* parmi les mots inexpliqués, et peut-être, par la même occasion, y reléguer *buzi* avec lui. Mais avec ces deux derniers mots nous avons épuisé la totalité du vocabulaire martien.

CONCLUSION

(**288**) Dans mes *Antinomies linguistiques*, — auxquelles je m'excuse de renvoyer si souvent, mais il le faut bien, le présent livre n'étant au fond qu'une vérification expérimentale des principes spéculatifs que j'y avais exposés, — je me suis trouvé tout naturellement amené à examiner l'irritant problème de la conformité originaire du langage et de la pensée, postulat logique inéluctable, mais jusqu'à présent rebelle à tout essai de démonstration, puisque le langage primitif de l'humanité nous est lettre close. « Peut-être, ajoutais-je (p.41, n. 1), n'est-il pas téméraire de fonder à cet égard quelques espérances sur l'avenir des récentes recherches qui ont si fortement modifié et ébranlé l'antique notion de l'unité du moi. Qui sait si le sens élémentaire du langage ne se dégagera pas brusquement ou pièce à pièce de quelque moi sous-jacent, mis à découvert dans un de ces états seconds que provoquent les expériences d'hypnotisme? Si étonnants que paraissent certains de leurs résultats, il est clair que les expérimentateurs n'en sont encore qu'aux premiers rudiments de la psychologie qu'ils nous préparent et n'ont pas encore ébauchée. »

Tandis que j'exprimais ce timide espoir, d'éminents expérimentateurs, à mon insu, assistaient à l'éclosion

d'une langue telle que je la souhaitais, mais telle aussi qu'elle m'apprêtait une déception. Mlle Hélène Smith est évidemment beaucoup trop instruite et trop cultivée, pour être restée l'intuitive que requerrait la reconstruction d'un langage primitif et spontané ; son subconscient est encombré de trop de souvenirs conscients, linguistiques, littéraires, scolaires, pour laisser transparaître encore sous ce voile factice le confus et lointain souvenir des concordances mystérieuses du son et du sens qui créèrent la langue de nos premiers ancêtres. Il y faudrait, sinon un sujet qui n'eût jamais appris à parler, du moins une nature plus fruste, un cerveau beaucoup moins affiné. N'en désespérons pas : ces conditions peuvent se rencontrer demain ; mais dans le cas présent elles nous font défaut. En fait, on l'a vu, Mlle Smith ne parle qu'avec ses propres souvenirs, immédiats (conscients) ou médiats (inconscients), jamais d'après ceux qui, remontant par atavisme les générations disparues, iraient rejoindre les premiers anneaux de l'humanité parlante. Elle a beau se dire reine de France, princesse arabe par la naissance et hindoue par le mariage, exploratrice de la planète Mars : elle n'a vécu toutes ces vies que sur le papier des livres qu'elle a lus : à plus forte raison n'en revit-elle point d'autres, plus réelles, mais plus abstruses, ensevelies qu'elles sont à jamais dans un passé sans histoire.

Ne lui demandons pas plus qu'elle ne nous peut donner, et remercions M. Flournoy de l'avoir si fidèlement recueilli : de la documentation martienne, où il a eu l'heureuse pensée de ne pas essayer de faire un

choix, qu'il nous a transmise complète et rigoureusement authentique, quelles conclusions se dégagent au point de vue de la psychologie du langage?

1° Presque tous les mots du martien ont une étymologie assurée, puisée dans des langues réelles, connues plus ou moins, mais certainement connues, de Mlle Smith. En admettant que quelques-unes de mes explications doivent être tenues pour forcées ou très contestables, il en reste encore un assez grand nombre de probables ou de sûres, pour que le résidu inexplicable ne constitue qu'une infime minorité: il est donc à présumer que ce résidu lui-même deviendrait réductible, si nous disposions de moyens plus puissants ou plus sagaces pour pénétrer les secrets de l'élaboration subconsciente à laquelle elle s'est livrée, et qu'il apparaîtrait dès lors qu'elle n'a point créé un seul mot qui n'appartînt d'ores et déjà à sa mémoire sous-jacente. — L'homme, quand il le voudrait, n'inventerait pas une langue: il ne peut parler, il ne parle qu'avec ses souvenirs, immédiats, médiats ou ataviques.

2° L'inconscience du procédé linguistique chez le sujet parlant est une notion d'ordre élémentaire, qui pourtant a bien de la peine à s'imposer à certains esprits. On l'accorde généralement pour le processus phonétique, qui ne saurait en effet s'expliquer ni se produire, si le sujet qui opère une mutation ne croyait articuler ce qu'en fait il n'articule point. On l'admet aussi, en principe, pour la morphologie; sauf à retirer parfois en détail ce qu'on a accordé dans l'ensemble, ou à laisser échapper encore quelqu'une de ces mons-

trueuses explications grammaticales, qui supposent que le sujet opère sciemment un certain métaplasme et prévoit dans l'avenir une certaine confusion qui ne manquerait pas de se produire s'il ne l'opérait pas. Quant à la syntaxe et à la sémantique, il semble qu'elles demeurent, dans le langage, le domaine réservé à la conscience et à la volonté. Oui, pour le professeur qui cherche à se faire parfaitement entendre, et qui peine à trouver un tour clair, une image représentative ; oui, peut-être, — car ceux-là sont déjà dans une large mesure des spontanés lorsqu'ils sont sincères, — pour l'orateur et le poète, qui songent à frapper les esprits par un tour nouveau, une métaphore brillante ; oui, enfin, pour qui s'écoute parler, mais on conviendra que tel n'est point le cas des millions de propos oiseux qui s'échangent chaque jour. Et ceux-là, c'est le langage, le langage réel et vivant ; le reste n'en est que l'apparence élégante et figée. Or Mlle Smith, — inconsciente par définition, — employant la syntaxe française parce qu'elle n'a pas la plus mince idée d'une autre, mais connaissant partiellement quelques vocabulaires différents de celui du français, s'est créé un vocabulaire spécial à l'aide de ces matériaux, retravaillés par les mêmes procédés sémantiques, métonymies, associations, suggestions et contaminations (nos 24-25), que l'on constate dans les langues ordinaires. Le résultat étant le même, il faut bien que le principe de formation soit le même chez elle et chez le sujet parlant éveillé. — Le langage est la consciente mise en œuvre d'un système complexe de forces inconscientes, et ses anti-

nomies se résolvent par la considération de la conscience de l'acte unie à l'inconscience du procédé [1].

3° Discutant la formule de Darmesteter, suivant laquelle le sujet parlant à ses débuts aurait « plus d'idées que de mots », je proposais d'y substituer la formule inverse « plus de mots que d'idées », et j'enseignais que l'usage de la parole commence par un inconscient bavardage, vaguement intelligible peut-être pour le sujet parlant, mais à coup sûr intraduisible par lui et pour les autres[2]. Et voici que le prodrome de l'apparition du langage martien (Fl. p. 149) a été une véritable explosion de syllabes étranges et de sons barbares, jaillissant « avec une volubilité croissante », « jargon incompréhensible », presque impossible à reproduire, qui — cela va sans dire — n'a jamais été traduit ni même répété dans la suite, mais qui présente déjà, tout au moins, à un très haut degré, les caractères de l'allitération et de l'assonance, distinctifs de la langue postérieure qui en devait sortir. — Ainsi, en ce qui concerne la genèse individuelle du langage, les conclusions qui se dégagent du martien ou de l'observation des jargons enfantins sont identiquement les mêmes : tout langage commence par un gargouillis de mots, entre lesquels et sous lesquels le sujet n'apprend que plus tard à faire un choix et à mettre un sens précis.

4° Et maintenant, s'il est vrai ce qu'on enseigne couramment et ce que du moins la raison ne désavoue

1. *Antinomies linguistiques*, pp. 23 et 64 sq.
2. *Antinomies linguistiques*, pp. 50 et 55.

pas, que l'ontogénèse est la reproduction exacte de la phylogénèse, il ne nous est pas interdit de nous former une représentation très vague des premiers débuts du langage humain. Le cri animal, avant d'être un appel, ne fut qu'un réflexe inconscient, et le langage en procède, mais par une voie détournée : seul le cri d'appel, l'interjection, chez l'homme, est la survivance d'une animalité antérieure ; le langage proprement dit a une autre origine, non moins mécanique, au surplus, ni moins foncièrement étrangère au mécanisme de la pensée. Bref, ce que nous nommons « le langage suivi », par opposition, à la simple exclamation, a dû débuter par une éjaculation de sons quelconques, appropriés naturellement à l'organe qui les émettait, mélopée très probablement allitérante et assonante, gymnastique pulmonaire et labiale, sous laquelle le sujet ne mettait sans doute, et sûrement ne cherchait encore à faire comprendre à ses semblables aucun rudiment d'idée. Avant d'être l'expression d'une pensée, le langage a été un exutoire : pour les muscles pectoraux ? pour les cellules de la troisième circonvolution ? C'est aux physiologistes d'en décider[1].

V. Henry.

1. En dehors de ces considérations génétiques, le fait capital qui se dégage, pour le linguiste, des observations de M. Flournoy, c'est que tout fait linguistique, en tant qu'il a été une fois perçu, DEMEURE dans la mémoire au moins subconsciente du sujet. Cette donnée, pour n'être pas absolument nouvelle, est trop importante pour qu'on ne tienne point compte, dans toutes les inductions ultérieures, de la preuve éclatante que Mlle Smith nous en a fournie.

NOTES ADDITIONNELLES

Au n° 2, vers la fin. — J'entends « positiviste » au sens d'adepte d'une méthode scientifique qui rejette tout jugement préconçu et, à ce titre, s'impose à tout enquêteur sincère, quelles que puissent être ses convictions philosophiques ou religieuses; car, du positivisme érigé lui-même en doctrine philosophique, j'ai grand'peur, pour ma part, qu'il ne ressemble à la grenouille émule du bœuf.

Au n° 6, alinéa 2. — M. Flournoy n'avait pas oublié de dire (p. 306, l. 6) à quel âge Mlle Smith avait appris l'allemand : c'est en effet, entre douze et quinze ans ; mais ce point m'avait échappé, ou du moins n'avait laissé trace que dans ma mémoire subconsciente.

Au n° 19, 1°. — Ce décalque va aussi loin que possible. Quel est, par exemple, le genre du mot *érié* « âme »? Il doit être féminin. Il est vrai qu'il ne se construit (Fl. 6 et 20) qu'avec le pronom possessif masculin *ézi* « mon » ; mais c'est qu'en français on dit « mon âme »! Plus tard (Fl. 31), lorsque la grammaire de Mlle Smith a acquis un peu plus d'indépendance, elle dit *bé animinâ* « sa existence ».

Au n° 27. — A ce sujet M. Flournoy a bien voulu m'écrire (16 juin 1900) : « La déduction d'Ésenale-Alexis, de solitaire-éréduté, de tiziné-demain, etc., etc., me semble absolument satisfaisante par sa parfaite conformité aux processus coutumiers du rêve. » On estimera peut-être que l'autorité qui me fait défaut en matière psychologique est amplement suppléée par cette précieuse approbation.

Au n° 31. — Ce qui complique la question, c'est que *mis* est apparu le même jour que *tivé*, et même quelques secondes auparavant, dans la phrase Fl. 8 : il n'en pourrait donc être dérivé qu'au prix d'un travail préalable, subconscient et entièrement latent. En somme, mieux vaut reléguer *mis* dans le résidu inexpliqué ; mais on remarquera qu'il est le seul mot très usuel qui rentre dans cette catégorie.

Au n° 47. — D'une obligeante communication de M. Flournoy il semble ressortir qu'on dit, à Genève comme chez nous, « au revoir » lorsqu'on soigne son langage, et « à revoir » lorsqu'on le néglige. Les patois savoyards des environs disent *arvi*.

Au n° 106. — Ce mot est, pour mon essai, une grave pierre d'achoppement, qui a failli, après coup, m'empêcher absolument de le publier. On a vu, en effet, à la préface, que Mlle Smith a donné plus tard la traduction des deux mots *milé piri*, et que cette traduction n'est point « mille fois », mais « vite encore ». Je suis convaincu que, sur ce point, Ésenale se trompe ou nous trompe ; mais je n'ai aucun moyen direct de le convaincre d'erreur ou de supercherie, puisque

jamais en aucune autre circonstance Mlle Smith n'a proféré le mot martien qui équivaudrait à « vite », ni celui qui équivaudrait à « encore ». Cependant, à défaut de preuve catégorique contre cette traduction, de sérieuses présomptions en font suspecter la sincérité : si *milé piri*, lorsqu'il a été prononcé, avait dû réellement signifier « vite encore », quelle raison aurait eue Ésenale de ne pas le traduire sur-le-champ avec le reste de la phrase, et de tenir si longtemps en suspens un sens aussi simple? Il me paraît évident qu'il — c'est-à-dire le subconscient de Mlle Smith — a passé ce temps à chercher un sens supplétoire qu'il pût sans inconvénient substituer à la signification primitive, afin de ne point encourir le reproche de parler français en martien. M. Flournoy, qui partage ma conviction, a bien essayé une contre-épreuve; mais Ésenale était sur ses gardes et ne s'est point laissé surprendre (21 juin 1900). « Dimanche, dans une séance où il y a eu de l'ultra-martien, après la scène habituelle de traduction, j'ai vivement insisté pour qu'Ésenale me traduisit le texte 19 : je le lui ai répété soit entier, soit par fragments plusieurs fois; à force de questionner, et au milieu de mouvements d'impatience, après de longs silences, comme si Ésenale cherchait à se souvenir péniblement, il a murmuré : « ami, je ne puis te... vite encore adieu. » Tous mes efforts pour obtenir le sens des autres mots, *triné*, *sandiné*, etc., sont restés vains. Il en résulte pour moi : 1° que des mots qui ont cependant paru plusieurs fois en martien sont oubliés, ainsi que le sens

total de ce texte qui remonte à près de trois ans; 2° que, si Mlle Smith a traduit les premiers mots, *çé kié mache dé*, c'est qu'ils comptent parmi les plus fréquents de la littérature martienne, ce qui fait qu'elle ne les a pas oubliés; 3° que, si elle a aussi traduit *milé piri*, qui ne se sont présentés que dans ce seul texte, c'est qu'une circonstance spéciale a gravé ces ἅπαξ dans sa mémoire; cette circonstance spéciale, c'est évidemment que ces mots lui ont déjà été redemandés le 4 juin 1899, — où elle n'a pas pu les traduire, — et le 10 septembre 1899, où elle les a traduits par « vite encore ». Elle s'est souvenue, dimanche dernier, du sens fourni le 10 septembre; mais rien ne prouve que ce soit le sens primitif; *au contraire*, Et je ne vois aucun moyen de faire retrouver ou avouer à Ésenale ce sens primitif... » La question en demeure là; je crois ma traduction meilleure; mais je ne me dissimule pas qu'il y a outrecuidance de ma part à prétendre donner à Mlle Smith une leçon de martien.

Au n° 110. — Le sk. *nipuṇa* est plus voisin; mais il signifie « habile ». Quelqu'un m'a suggéré depuis le fr. *répugner*, qui en effet a pu interférer.

Au n° 134. — Il me paraît plus probable que *ténassé* a été suggéré tout entier, tel quel, par le fr. *tenace*, qui est une épithète souvent associée à l'idée de « volonté ».

Au n° 163. — L'explication cadrerait également, mais moins bien, avec le fr. *laisser*, non seulement à cause du vocalisme, mais surtout parce que l'infinitif

al. *lassen* permet de rendre compte de l'*n* pénultième du martien.

Au n° 173. — Quelques informations sur des questions d'usage familier de la langue magyare m'ont été fournies par mon collègue de Graz, M. H. Schuchardt, que je remercie ici de son amicale obligeance.

Au n° 212. — Tout bien considéré, la personne qui est ainsi « lancée », l'étant dans une disposition enthousiaste qui ressemble fort à l'extase, a fort bien pu tirer son verbe « lance » du fr. *extasiée*. Et cette voie me paraît plus simple et plus sûre.

Au n° 236. — Le prâcrit a des mots beaucoup plus voisins encore du jargonnement sanscritoïde *attamana*, soit p. ex. pk. *atthamaṇa* = sk. *astamayana*, ou pk. *attamāṇa* = sk. *āvartamāna*. Mais le sens ne concorde point du tout ; et puis nous n'avons pas le droit de supposer que le sujet ait entendu des spécimens de toutes les langues de l'Inde.

Au n° 238. — Sans insister sur cette question insoluble, j'observe que Mlle Smith emploie son mot *mirà* dans des phrases (cf. Fl. 18 et 31) où le sens « salut » serait mieux à sa place que celui d' « adieu ».

Au n° 254. — Toute cette pénible déduction est à supprimer et à remplacer par la suggestion portée à la fin : *méné* « amie » est l'al. *meine*, et *men* « ami » en est abstrait par suppression de la finale féminine.

Au n° 287. — Tenant compte des modifications apportées aux statistiques spéciales des chapitres IV-XI par les additions ci-dessus aux n°s 212 et 254, on voit que le lexique total de la langue martienne, non

compris les noms propres et les petits mots, se décompose de la manière suivante :

1°	Mots hypothétiquement réductibles au français seul.	110
2°	— — — à l'allemand seul.	25
3°	— — — au magyar seul..	55
4°	— — — à l'anglais seul..	3
5°	— — — à une source orientale.	5
6°	Contaminations diverses.....	29
7°	Dérivations des précédents.....	16
8°	Résidu irréductible.....	5
	Total.....	248

INDEX

[N. B.— On n'a pas dressé d'index martien: les chapitres IV-XI, où les mots martiens sont rangés par ordre alphabétique, en tiendront lieu. — On n'a pas non plus relevé les petits mots qui font l'objet du chapitre III. — Les chiffres renvoient aux n^os^ entre parenthèses en caractères gras.]

I. Allemand

alt..... 177
ameise..... 247
ast..... 28
bedingen 243
bewohnen 287
blick..... 268
bringen..... 170
bruder..... 181
butter..... 251
eben 154
einige.....12, 168
erde.....72, 245
erinnern..... 159
esel..... 27
finden....8, 150, 151
freilich..... 246
fund..... 151
fürwahr..... 246
geschmack..... 264
grund..... 265
gut..... 155
handeln.....12, 149
haus 12, 156
heute..... 267
himmel..... 160
hirn 161
höhe..... 157
hund 85
innig 88
je..... 158
klein..... 191
kummer..... 162
lassen 163
machen..... 164
mag 164
mann..... 165
mannig.....25, 198
mehrere..... 242
meine..... 254

michel..... 197
mittel..... 287
mutter..... 17, 166
nase..... 248
pelz..... 249
rast..... 244
reden..... 169
schmecken..... 264
schnitt..... 153
schön..... 152
so..... 250
taumel..... 172
trieb..... 171
voll..... 263
warten..... 266

II. Anglais

butter..... 251
good..... 155
kind, kindness.. 232
match..... 233
mother.....17, 166
nor yet..... 234
verily..... 246

III. Français

-a.....241, 242
abondant..... 40
académie..... 41
Alexis..... 27
aligné..... 253
alizé..... 42
ami, etc..... 247
aminci..... 87
âne..... 27
animé..... 43
antérieur..... 46
antique..... 46
à revoir..... 47
assigner.....44, 65
assurer..... 129
attenant..... 133
Banat..... 50
battant..... 49
bas.....51, 145
béni..... 52
bien..... 119
brillant..... 125
bure..... 96
calmer..... 90
câpre..... 58
carreau..... 59
centenaire..... 128
chagrin..... 249
chèque..... 61
chéri.....24, 62
Chine..... 147
cœur.....237, 262
consigner..... 44
dab..... 64
demain..... 260
demi..... 67
diminué..... 87
disant..... 66
discerner..... 69
divine..... 68
doctrine..... 139
du moins..... 71
dure..... 72
écrire..... 255
enchanteur... 15, 60
encourager..... 45
entré..... 97
entretenir..... 286
épine..... 24, 74
épris..... 73
Espagne..... 17, 75
esprit..... 55
essence..... 76
extasié..... 212
fin..... 77
fine..... 78
firme..... 79
forme..... 79
formidable..... 80
fougueux..... 80
fourmi..... 247
gamme..... 81
gaudir..... 82
grand..... 83
grève..... 84
habitant..... 54
hanter..... 85
heurter..... 112
hideux..... 105
idée..... 86
imprimer..... 55
instant..... 135
issue..... 57
jet d'eau..... 63
laisser..... 163

Léopold..... 28
léser, lésion..... 94
ligne..... 253
luire, lumière... 95
lundi, lune..... 95
madame..... 99
mademoiselle... 102
maison..... 108, 156
mâle..... 92
maman..... 107
masse..... 98
maternel..... 103
méditerranée.... 100
merveilleux. 15, 101
mignon..... 88
mille..... 106
mince..... 87
minet..... 88
minute..... 109
misère..... 105
modéré..... 70
monsieur..... 104
mort..... 77
myosotis..... 146
néant..... 284
nébuleux..... 111
obscurité..... 141
os..... 251
palliatif..... 113
pandit..... 240
paresse..... 115
parvenir..... 124
Pasteur..... 116
pavillon, etc.... 117
pénétré..... 97
pleurer..... 122
pleuvoir..... 122
poitrine..... 258
problème..... 123
puni..... 110
quatre..... 93
qui vive..... 91
raison..... 126
rameau..... 28, 206
rapide..... 114
réfléchir..... 126
réitéré..... 89
repasser..... 118
reprise..... 120
répugner..... 110
revenir..... 54
si..... 187
soie..... 259
solitaire..... 245
solution..... 123
sur..... 127
sûr..... 129
tableau..... 132
tamarix..... 130
tant..... 250
tapisserie..... 132
tenir... 131, 133, 133
tout ainsi..... 136
traînée..... 137
trajet..... 137
trimer..... 138
trompe..... 248
usé..... 140
venir..... 143
vers..... 252
vide..... 121
vieil..... 177
viser, vision.... 144
voir..... 142, 252
vraiment..... 246

IV. Italien

essere..... 76
godere..... 82
lunedì..... 95

V. Magyar

adja (Isten)..... 174
adni..... 174
ág..... 28
alacsony..... 178
állani..... 253
aludni..... 218
átmenni..... 175
bátya..... 181
benézni..... 52
bibe..... 24, 179
bor..... 264
borisza..... 263, 264
botor..... 251
csacsi..... 27
csatinázni..... 204
csemege..... 227
csendes..... 184
csiga..... 226
dühösség 140
egész..... 188
éljen..... 185

éljenezni..... 186
élni..... 185
ézen állat..... 27
fia..... 180
garabó..... 192
gerend..... 265
gyermek..... 180
háznemű..... 176
hiányjel..... 287
idő, idős..... 189
igy, igyen..... 187
ilyen..... 187
írni..... 195, 255
irománу.... 195, 255
is..... 222
ívrét..... 190
izrom..... 228
kicsiny..... 15, 191
kirics..... 183
könnyü..... 191
lám..... 193
látni..... 252
levél..... 199
Lipót..... 28
madár..... 204
magas..... 197
más, másik..... 196
Máté..... 26
megnézgélni.... 194
megy..... 175
melly..... 258
menni..... 175
mész..... 175
mosojogni..... 208
némi..... 25, 198
név..... 223
nyerész..... 256
ohajtás..... 267
parittyázni..... 212
pederedni..... 202
pedig..... 222
pillanat..... 268
repül..... 114
selyem..... 259
sokára..... 229
somojogni..... 208
szem, szemök... 207
szép..... 152
szirmanyult..... 206
szirom..... 206
szív..... 182, 262
szívesség..... 182
tágas..... 269
tata..... 211
teljes..... 213
terjedni..... 214
tiz..... 260
többre..... 217
törvény..... 210
tövet..... 216
tüzes..... 215
úgye..... 261
ügyelni..... 266
ügyész..... 261
uradalom..... 257
úrhadi..... 257
usztatás..... 201
usztatni..... 201
üzem..... 219
vadásza..... 220
várni..... 225
vén..... 177
vidám..... 221
villanat..... 268
virány..... 225
viz..... 224
zamat..... 264
zsidó..... 205

VI. Sanscrit

adhyāya..... 8
ātmānam.... 25, 236
gaṇapati..... 8
dvandva..... 8
nipuṇa..... 110
paṇḍitā..... 240
Pāṇini..... 26
bhúvana..... 236
mahát..... 197
simantinī..... 8
sumanas..... 239
hṛd, hṛdá, hṛdí.. 237

LA RAZA VASCA

Y SUS

RELACIONES CON LA LINGÜÍSTICA Y LA ETNOLOGÍA[1]

SEÑORAS Y SEÑORES:

La cuestion de la raza vasca tiene, como todas las otras cuestiones, variedad de aspectos ó puntos de vista, que es menester no confundir : el primer punto á estudiar era ó por mejor decir, debia haber sido el precisar los caracteres antropológicos de los *Euskaldunak* actuales, señalar lo que constituye su personalidad física si la tienen; solamente despues de haber bien definido el verdadero tipo vasco mediante una amplia base científica se podria estudiar con provecho la cuestión de las analogías que pueda tener con las otras razas, que á su vez debian haber sido bien estudiadas con anterioridad; solamente despues de haber establecido analogías con una base antropológica sin prejuicios procedentes de supuestas analogías lingüísticas ó de otra clase, se podria abordar la cuestión de las orígenes. Pues bien, lo que se ha hecho es precisamente todo lo contrario; se han emitido hipótesis sobre las orígenes antes de estudiar ni los Vascos ni los otros

1. Communication faite au Congrès International des Études basques.

pueblos con quienes se les compara, y cuando, por último, han venido los antropólogos á estudiar la primera cuestión, se han visto influidos por ideas preconcebidas, por teorias que se queria demostrar ó que se querria rechazar.

Está ya establecido por mis descripciones y las de M. Collignon, que hay verdaderamente un tipo antropológico vasco bien definido; no es ocasión de insistir sobre esto, pudiendo referirme á mis últimos articulos publicados en *Euskal-erria* (XXV, 1896, p. 577-580), *Euskalduna* (III, 1898, nº 84), y *Lecciones de antropología* (T, 4º, Etnografia, razas negras, amarillas y blancas; Madrid, 1900) : pero no dejaré de hacer notar la ninguna atención que presta M. Collignon al carácter, que habia hecho notar yo y estaba ya indicado en las publicaciones de autores anteriores, referente al ángulo occipital de Daubenton ó, lo que viene á ser lo mismo, la posición de la cabeza sobre la columna vertebral, carácter que con el de la nariz colocan á la raza vasca á la cabeza de la humanidad, pudiendo considerarla como una de las más aristocráticas, de las más propiamente blancas ó europeas, de las mas lejanas de la animalidad.

Pero lo más extraño en Collignon son sus contradicciones evidentes que reducen á la nada sus conclusiones y que no han llamado la atención de los que, más hambrientos de conclusiones que de hechos ciertos, admiten aquellas como verdades : estudia bastantes Vascos franceses y algunos Vasco-Españoles que le presentan en San Sebastian con ocasión de una rápida visita

que hace á esta ciudad; deduce la escasez del tipo en la parte española, influida por las gentes dolicocéfalas de Castilla; cree hallar la mayor frecuencia del tipo en los valles más braquicéfalos del pais basco francés; declara este tipo braquicéfalo y muy diferente de los tipos del Norte de Africa. Bien, pues despues de todo esto y para forzar un poco las analogias con el Norte africano que cree demostradas por la lingüistica, lo que por ahora al menos está lejos de ser verdad, dice que la braquicefalia de los Vascos es una braquicefalia *artificial*, *facticia*, *accidental* (!), que explica con teorias craneoscópicas trasnochadas; no le llama la atención el que los cantones más braquicéfalos son los que estan más en contacto con los cantones braquicéfalos bearneses de Navarrenx, Monein y Lescar; no comprende que puede haber influencia de los braquicéfalos franceses como de los dolicocéfalos españoles; no ve que ciertos rasgos de la fisonomia vasca podrán parecerle más manifiestos en una cabeza braquicéfala, sin que por esto sean menos existentes en las cabezas dolicocéfalas de los Vasco-Españoles y podria señalaros un ejemplo hoy mismo en algún Vasco-Francés, asi como puedo aseguraros que lo he visto muy frecuente en Vizcaya y en el *Goyerri* guipuzcoano, regiones las más visitadas por mi. Compara tambien M. Collignon el torso vasco y el egipcio, torsos de agricultores; pero si es verdad que los Vascos tienen espaldas anchas, no lo es tanto que las caderas sean estrechas; seria menester demostrarlo por medidas y no lo hace: además, basta comparar los Vascos á los otros Españoles, principal-

mente los Andaluces, para que se distingan los primeros, no sólo por la anchura de los hombros, sino tambien de las caderas y de los piés; son pues más europeos, menos bereberes que los otros Españoles.

Por lo dicho podeis deducir que para mi el verdadero tipo basco no hay porque admitir que sea tan braquicéfalo como los cantones vecinos del Béarn; más equitativo me parece que, pues hay en la parte española dos máximos de frecuencia, uno subdolicocéfalo y otro mesocéfalo, y en la parte francesa tambien dos, uno mesocéfalo y otro subbraquicéfalo, el mesocéfalo nos representaria más propiamente á la raza basca. Los antropólogos creen hoy en el dogma de la incompatibilidad de la mesocefalia con la característica de una raza original ó primitiva; creen que es imposible que una raza primitiva tenga unas proporciones de anchura y largura en la cabeza que no sean ó menos de 3/4 ó más de 5/6; se forman al mismo tiempo un concepto de raza primitiva tan especial, tan petrificado, rígido y esclusivista, que parece imposible cómo informe las elucubraciones de darwinistas y creyentes á la vez. En tanto, pasemos provisionalmente porque el tipo mesocéfalo basco sea de origen mestizo; siempre será un mestizaje muy antiguo y producido de una manera espontánea ó independiente, si vale la frase, ántes de la época de la formación de los rasgos característicos de la cara vasca, rasgos de pueblo de vida agrícola y de alimentación cocinada, más bien cocida que cruda, de un pueblo que no tiene carácter agresivo, que no es precisamente conquistador, pero al mismo tiempo de

un pueblo que ha sabido tener personalidad propia, por oscura é insignificante que pueda parecer á los idólatras de las mentiras escritas por los representantes de los pueblos agresivos y esclusivistas.

Existia ya constituido el *euskera* ántes de este supuesto mestizaje? En todo caso, en el estado actual de los datos antropológicos no vemos motivo suficiente para orientar las analogias solamente hacia el Sud; seria de proponer á los lingüistas tuviesen en cuenta la posibilidad de hallar quizás algunas analogías estudiando á ser posible el etrusco, el ligur y los residuos de lenguas precélticas en el Occidente de Europa, indicación ésta última digna principalmente de tenerse en cuenta, por lo que hace á la numeración, no sólo por su carácter vigesimal, sino también por la colocación de las decenas ántes de las unidades en consonancia con la sintaxis del sustantivo, adjetivo y artículo y en perfecta antitesis con el orden de unidades y decenas en latin y alemán.

Y no sólo los datos antropológicos, sino tambien los etnográficos podrian quizás ayudarnos á considerar como probable que el *euskaldún* se ha hecho raza y se ha hecho pueblo en el país que habita al presente, sin que veamos razón ninguna para suponer otra cosa; asi pues el *euskaldún* seria hijo legitimo de *Euskalerria*, á quien permanece unido con la intensidad de cariño propia de los pueblos agricultores dándola el sello étnico propio de la raza.

Cierto que algunos terribles etimologistas del presente quieren encontrar más de 80 °/. de importación

en las palabras que indican cultura y hasta en las ideas más elementales y naturales; pero es bien seguro que tales afirmaciones no encontrarian eco, sino se tratase de ideas que consciente ó inconscientemente halagan un prejuicio al mismo tiempo que brotan de él; prejuicio muy arraigado en los pueblos agresivos, absorbentes y vanidosos con literatura escrita y relaciones exteriores y con la mordaza, la difamación y la arbitrariedad para lo que les estorba en sus miras esclusivas; prejuicio cuya espresión hiperbólica pero muy gráfica vimos en ocasión que no queremos recordar, cuando alguien decia que á los indígenas de cierto pais se les habia enseñado hasta á andar en dos piés.

En último término, ningún pueblo es inventor, los inventores son los individuos, el mérito en los pueblos está en saber adoptar y aprovechar los inventos, sean de individuos propios ó agenos, dándoles la verdadera existencia permanente y las posibilidades para su evolución; y en este sentido es menester reconocer que, si cada hombre tiene sus cinco dedos en cada mano, cada pueblo tiene sus aptitudes para desarrollar todo lo que verdaderamente sea necesario para la evolución de su vida en lo que las circunstancias topográficas é históricas se lo permitan.

Terminaré señalando á los etnólogos en sus diversas especialidades la utilidad que para el conocimiento de la cuestión reportaria el estudio de la música vasca, por ejemplo no sólo en el ritmo de las canciones tradicionales y en su modulación, sino también en el ritmo y medida de sus danzas, el *aurresku*, los diversos

tiempos del *espata-dantza* y el *zortziko*, que de tiempo de danza ha pasado hoy á ser una de las formas de la canción, y que ofrece la particularidad de ser su medida cinco por ocho, medida que Fetis asigna á los Finlandeses, pero no he conseguido ver en ninguna canción de aquel pais; medidas todas estas que hacian la desesperación y provocaban los denuestos de los maestros ciruela de la estrecha escuela musical de no hace un siglo. Tiene la música popular la ventaja de que de todas las artes, industrias y demás manifestaciones de la vida de un pueblo, es ella lo más espontáneo, lo más libre, lo menos sujeto á rigideces escolásticas, á tiranías políticas, á supersticiones y á influencias antiartísticas; por esto y por ser el arte más moderno es el que acaba de dar el sello personal á los pueblos actuales.

Paris, 5 setiembre 1900.

Prof. Dr Telesforo de Aranzadi.

NOTE

SUR L'ORIGINE DES PARFAITS FAIBL

DANS LES IDIOMES GERMANIQUES

1. — Les parfaits des verbes germaniques faib ont pris naissance dans la série des formes anormal goth. *mag*, *kann*, etc., qui, employées comme p sents, ont nécessité des substituts avec fonction sp ciale de parfaits.

2. — Ces substituts ont été obtenus par la com naison instinctive du rad. du plur. *mag*, *kunn* avec *t* (*th* ou *d*) caractéristique des part. passés correspo dants, comme *mahts* (cf. lat. *mactus*, qui en garantit caractère primitif) et la finale (*a*, pour la 1re pers. sing., etc.) des formes correspondantes du présent singulier et celles des parfaits forts au duel et au p riel.

Exemples :

Sing. — 1re pers. *mah-t-a*, *kun-th-a*
— 2e pers. *mah-t-es*, *kun-th-es*
— 3e pers. *mah-t-a*, *kun-th-a*

(Désinence de la 3e pers. semblable à celle de 1re par analogie avec l'identité des formes corr pondantes des parfaits forts (*lag*, *lag*).

Duel, qui, ainsi que le plur., se développe, avec les mêmes éléments finaux, sur les 1re, 3e pers. du singulier, avec affaiblissement de la finale *ta* en *de* (cf. la finale *es* pour *as* de la 2e pers.) :

1re pers. *magte-d-u*, *kunthe-d-u*
2e pers. *magte-d-uts*, *kunthe-d-uts*
Plur. — 1re pers. *magte-d-um*, *kunthe-d-um*
— 2e pers. *magte-d-uth*, *kunthe-d-uth*
— 3e pers. *magte-d-un*, *kunthe-d-un*

L'objection à laquelle semble pouvoir donner lieu la valeur passive du suffixe du part. passé tombe, si l'on admet que ces formations ont eu pour point de départ des participes à sens neutre, comme celui de *mag*, « être fort, pouvoir, grandir ». Cf. d'ailleurs le sens neutre ou actif des part. passés des déponents latins.

Paul Regnaud.

BIBLIOGRAPHIE

Légendes bouddhistes et djainas, traduites du tamoul par Julien VINSON. — *Paris*, Maisonneuve, 1900, 2 vol. in-12, I (viij)-xxviij-230 p., II (viij)-274 p.

L'Inde ancienne est le pays d'origine de la fable et du conte. Du moins, les recueils tels que le *Pancatantra*, l'*Hitopadeça*, le *Kathâsaritsâgara*, que la littérature sanscrite nous a conservés et qui sont la source de tant de récits devenus populaires en Occident même, ont tous les caractères de l'originalité; la plupart de nos apologues classiques viennent de là et ceux qui constituent ces recueils portent avec eux, pourrait-on dire, leur extrait de naissance. Mais si de bonne heure ils sont venus chez nous par des voies que la science moderne a réussi à retracer, à plus forte raison se sont-ils répandus et conservés dans l'Inde même à l'aide des littératures dont le développement est dû aux idiomes d'origine secondaire qui ont succédé au sanscrit d'autrefois. Le tamoul, par exemple, a rempli ce rôle à l'égard des récits bouddhiques et djainas dont M. J. Vinson nous donne un résumé si curieux

dans l'intéressante et élégante collection des « Conteurs et poètes de tous pays » que publie la librairie Maisonneuve.

L'analyse des romans (car ce sont de véritables romans dont il s'agit) que nous font connaître les fidèles traductions de M. Vinson ne serait que le sec résumé de récits qui valent surtout par les détails dont ils sont ornés et la couleur locale que ces détails leur prêtent. Aussi n'entreprendrons-nous pas la tâche ingrate de priver de leurs agréments, sans grand profit pour le lecteur, des œuvres que les soins délicats et diligents du traducteur ont déjà resserrées dans les limites qu'indiquaient le goût européen et les convenances littéraires auxquelles nous sommes habitués. Ceux qui voudront connaître les Légendes bouddhistes ne sauraient mieux faire que de recourir à la traduction même que nous annonçons, et nous nous portons garant qu'ils n'auront pas à le regretter.

Deux mots, pour terminer, sur les côtés scientifiques de l'ouvrage. Si, comme nous l'indiquions plus haut, les contes auxquels nous avons affaire ont été créés dans l'Inde même, il serait extrêmement intéressant de déterminer quelle est, en ce qui les concerne, la part de l'imagination et celle de la tradition. En d'autres termes, sommes-nous en présence d'œuvres personnelles, même au point de vue des traits généraux de ces contes, ou simplement de développements et d'arrangements reposant sur des ouvrages

antérieurs où se trouvaient déjà les motifs principaux des légendes postérieures?

Pour nous, nous avons la ferme persuasion de l'importance capitale en pareille matière de la tradition sous ses formes les plus anciennes, c'est-à-dire et quoiqu'il s'agisse du bouddhisme, celles qu'elle présente dans les hymnes védiques et les *Brâhmaṇas*. C'est là qu'est le principe et la source de toute l'expansion religieuse et littéraire de l'Inde ancienne. On en retrouve la filière chaque fois qu'on prend la peine de la rechercher, et certainement M. Vinson la rétablirait sur ce terrain des légendes bouddhiques et djainistes, s'il lui plaisait de doubler d'un travail d'érudition l'œuvre plutôt littéraire dont il s'est si bien acquitté.

P. R.

I. Leiçarraga's Baskische Bücher von 1571 in genauen Abdruck herausgegeben von Th. Linschmann und H. Schuchardt... *Strasbourg*, K. J. Trübner, 1900, cxx-(xl) p.-459 fts-(ij)-(lxiv)-(cxi)-(xvj)-(lj) p. in-8°.

On sait quelle est l'importance des œuvres de Liçarrague pour l'étude de ce que le pr. L.-L. Bonaparte appelait le basque moyen, expression un peu prétentieuse peut-être, car il n'y a pas entre le basque du XVIe siècle et la langue contemporaine une différence aussi marquée qu'entre le moyen allemand et l'allemand moderne; les formes et les tournures du Nouveau Testament de 1571 se retrouvent d'ailleurs dans les

auteurs labourdins du XVIIe siècle, mais leurs ouvrages sont bien moins volumineux que celui du ministre de Briscous et ce dernier a l'avantage d'être presque toujours la traduction d'un texte facile et connu.

Malheureusement, les exemplaires en sont fort rares. Des deux livres de Liçarrague, l'un, — le *Calendrier* et l'*Abc*, avec les prières, — n'a été conservé qu'à quatre exemplaires dont deux sont dans des Bibliothèques publiques (à l'Arsenal et à la Mazarine); de l'autre, le *Nouveau Testament* et ses annexes, on connaît vingt-six exemplaires, et il doit en exister quelques autres encore[1]. Aussi doit-on féliciter vivement MM. Schuchardt et Linschmann, ainsi que l'Académie des sciences de Vienne, du service considérable qu'ils viennent de rendre à la science en faisant réimprimer avec la plus scrupuleuse exactitude ces précieux textes.

La reproduction a été faite en effet page pour page, ligne pour ligne, mot pour mot et signe pour signe, mais il est regrettable que l'on n'ait pas poussé plus

1. Quinze dans des Bibliothèques publiques : cinq en France (à la Bibliothèque Nationale, à l'Arsenal, à Bayonne, à Oloron, et chez les Bénédictins de la Bastide-Clairence), trois en Angleterre (au British Museum, à la Bodleyenne, à la Société Biblique), un à Leyde, un à Hambourg, un à Leipzig, un à Stuttgart, un à Berne, un à Rome, un à Madrid; et onze chez des particuliers : six en France, trois en Angleterre, un en Espagne, un en Italie. Dans ce nombre ne sont pas compris des exemplaires qui ont figuré dans plusieurs ventes publiques depuis le milieu du dernier siècle.

loin la ressemblance en employant des caractères elzéviriens. Il en résulte que les dimensions des pages sont plus grandes que dans l'original; dans le *Calendrier* et l'*Abc*, les pages ont 110 mm. et demi au lieu de 105 et 63 mm. au lieu de 53. Les *s* longs, les *tilde* ne font pas typographiquement un très heureux effet au milieu du romain ordinaire allemand. Du reste, les fleurons et les lettres ornées ne sont pas exactement pareils, les en-tête des mois dans le *Calendrier* ont les signes du zodiaque beaucoup plus petits, les *c* et *t* ne sont pas liés, les *s* et les *t* sont séparés, etc. Enfin, l'impression, quels que soient le soin et l'attention avec lesquels elle a été faite, n'offre pas le goût parfait et l'élégance que nous prétendons réaliser en France : on le remarquera surtout dans l'introduction. J'ai collationné quelques pages et je les ai trouvées tout à fait conformes à celles de l'édition originale. Les savants éditeurs indiquent eux-mêmes quelques *corrigenda* ; M. Dodgson en a trouvé deux ou trois de plus. Mais, en définitive, on peut dire que la publication de MM. Schuchardt et Linschmann remplace parfaitement les éditions de 1571[1]. Je regrette cependant beaucoup pour ma part que, par des raisons d'économie sans doute, on n'ait pas intégralement réim-

1. Le titre du Nouveau Testament est reproduit phototypographiquement. Pourquoi n'en a-t-on pas fait de même pour le *Calendrier* et l'*Abc*, dont les titres ont été composés en caractères beaucoup plus gros que sur l'original?

primé tout le petit volume de l'*Abc*; les parties de ce volume qui lui sont communes avec le *Nouveau Testament* offrent des différences intéressantes, que M. Schuchardt s'est borné à indiquer dans l'introduction. J'aurais voulu aussi qu'on mît en tête du livre une notice bibliographique complète. On aurait été ainsi obligé de faire deux volumes, ce qui aurait mieux valu, car ce bloc de 1321 p. est vraiment un peu disgracieux.

Après le titre, en rouge et en noir, vient l'avant-propos où nous apprenons que la réimpression du *N. T* a été faite à l'aide des trois exemplaires de Stuttgart, de Leipzig et de Berne, aux frais de l'Académie des sciences de Vienne. Dirigée simultanément par MM. Schuchardt et Linschmann, dont le dernier a corrigé au commencement deux épreuves et à la fin une seulement, mais dont le second a toujours corrigé la dernière épreuve, l'impression a commencé à l'automne de 1897 et a été terminée trois années après, M. Schuchardt seul a surveillé la réimpression du *Calendrier* et de l'*Abc*, il ne nous dit pas d'après quel exemplaire. Le travail a été fait dans l'excellente imprimerie Frommann à Iéna. Vient ensuite, en 109 p., une très intéressante étude de M. Schuchardt sur la manière dont a été menée la réimpression, ainsi que sur « les fautes d'impression et les variantes de Liçarrague ».

M. Schuchardt commence par une rapide revue des

réimpressions partielles qui avaient été faites avant lui ; il me semble qu'il se montre un peu trop sévère. En ce qui concerne le Saint-Marc que j'ai publié à Bayonne en 1874, j'accepte volontiers la plupart de ces critiques, mais je plaide non coupable ou plutôt je demande les circonstances atténuantes. Mon excuse sera dans la manière dont cette publication a été faite. Le vénérable M. Nogaret, le regretté pasteur de Bayonne, m'avait donné un manuscrit qu'il avait trouvé parmi les papiers de ses prédécesseurs et qui était une copie faite en Angleterre du Saint-Marc de Liçarrague. Fort peu de temps après, le directeur d'une imprimerie que nous avions fondée à Bayonne pour y publier un journal politique quotidien, se trouva dans un grand embarras; par suite de la fusion de ce journal avec un autre journal républicain, son matériel se trouvait inutilisé, et il cherchait partout du travail pour alimenter son imprimerie. C'est ainsi que je fus amené à faire réimprimer Dechepare et à publier le Saint-Marc. Un de mes amis, qui habitait Paris, m'avait promis son concours pour le collationnement des épreuves avec les originaux, mais une conjonctivite vint mal à propos l'empêcher de me continuer son aide; personne ne pouvait le remplacer, et il fallait aller vite. Je ne connaissais alors aucun exemplaire de Liçarrague dans le pays et celui d'Oloron, où la bibliothèque, dont le conservateur était un prêtre, n'était ouverte qu'un jour par semaine, était

à peu près inaccessible. Je n'ai pas conservé les manchettes, parce que c'était une grande difficulté pour la composition typographique et qu'elles ne sont d'aucune utilité au point de vue linguistique. Pourquoi n'ai-je pas reproduit les *s* longs et pourquoi ai-je gardé les *tilde?* parce que je me suis conformé à mon manuscrit. D'ailleurs, ces détails, comme les trémas, les accents, etc., n'ont guère d'importance scientifique. En définitive, mon petit volume, malgré ses imperfections, a donné aux linguistes un spécimen sérieux du langage de Liçarrague. M. Schuchardt ne comprend pas pourquoi j'ai évité de diviser les mots à la fin des lignes : j'ai eu pour cela deux raisons, d'abord pour faire une petite curiosité typographique, puis parce que, au point de vue de l'étymologie, de la grammaire, de la dérivation, les mots coupés en deux peuvent quelquefois être mal lus et mal interprétés.

J'ai dit que le *Testament* de 1828 était une retouche de Liçarrague ; c'est que je sais, de source certaine, que cette publication a été faite d'après une copie du Testament de 1571 prise à Londres et remaniée à Bayonne par un Basque originaire de la Basse-Navarre. Quant au Testament français de Hautin, 1577, il ne fallait pas prendre au pied de la lettre mon affirmation que les caractères des deux volumes sont les mêmes ; je voulais dire seulement, et la chose est indéniable, que, quoique plus petits, les caractères de 1577 sont du même type que ceux de 1571 et proviennent du même

fondeur et de la même imprimerie. En ce qui concerne le collationnement des parties communes au *Nouveau Testament* et à l'*Abc*, je n'ai relevé ni les différences attribuables à des coquilles manifestes, ni celles purement orthographiques ; j'ai pu d'ailleurs en oublier d'importantes. Enfin, M. Schuchardt me reproche à bon droit quelques traductions inexactes, notamment *Catech.* Cviii r° 1 *ecin ekar dirogu* « nous ne pourrions le supporter » pour « nous ne pouvons l'apporter ».

Mais c'est que j'avais traduit ces deux passages en eux-mêmes, sans me reporter au contexte; il n'y a pas là d'ailleurs de contresens proprement dits.

M. Schuchardt trouve que M. Van Eys et moi avons beaucoup exagéré en louant la correction du Nouveau Testament de 1571 ; il est cependant certain que c'est peut-être le livre basque dont l'impression a été le plus soignée; les épreuves en ont été lues et corrigées avec attention et, en définitive, il offre peu de fautes, surtout si on le compare aux autres livres basques du temps où il n'y a presque pas une ligne irréprochable. Ce résultat est dû évidemment à la présence à la Rochelle du traducteur qui dirigea lui-même l'impression, à ce que nous apprend de Thou. Les nouveaux éditeurs, dans leur sévérité, n'ignorent pourtant pas qu'il n'est pas un seul livre parfait, et ils se rappelleront l'anecdote de Robert Étienne effrayé du nombre des coquilles que lui signalaient dans ses

plus beaux ouvrages les écoliers auxquels il avait promis une pièce de monnaie par faute découverte.

Après avoir ainsi critiqué les tentatives de ses prédécesseurs, M. Schuchardt examine et classe les coquilles, les fautes, les variantes de Liçarrague ; elles sont trop nombreuses pour que j'essaye même d'en donner une idée. L'étude de M. Schuchardt est admirable de méthode et de patience, mais il ne me semble pas qu'il ait suffisamment mis en relief ce qui est une faute ou ce qui est une variante phonétique : *chilkiratu* = *chikiratu*, *inharossi* = *iharrosi*, *amorz* = *hamaborz*, *diaoc* = *diagoc*, *urte* = *urthe*, *reprochu* = *reprotchu*, *compania* = *compainia*, *battassun* = *batassun*, *muthillén* = *muthilén*, *gauherdi* = *gauerdi*, etc., sont dans la seconde catégorie. Il est évident que Liçarrague n'a pas toujours écrit le même mot de la même façon et que cependant il a voulu représenter la prononciation qui lui était habituelle. Il y avait là de curieuses remarques à faire.—Une intéressante observation de M. Linschmann sur *ene*, *hire* et *neure*, *heure*, nous est communiquée à la p. LXVII : le second serait employé dans le sens réfléchi et le premier dans le sens simple ordinaire.

L'*Abc* offre, on le sait, l'intéressante particularité que les formes grammaticales y sont souletines ou plutôt bas-navarraises. J'y voyais une preuve de plus que ce petit volume était spécialement destiné à la Basse-Navarre et à la Soule. M. Schuchardt met le fait

en doute; il me paraît absolument certain cependant: l'épître, qui est en tête, est adressée « à ceux qui ont charge d'enseigner et aux supérieurs » ; ce livre était donc, pour ainsi dire officiellement, destiné aux écoles publiques, et il ne pouvait évidemment être employé ainsi que dans les pays soumis à l'autorité de Jeanne d'Albret, c'est-à-dire en Soule et en Basse-Navarre.

On aura remarqué que j'appelle toujours « Liçarrague » le traducteur des documents publiés à La Rochelle en 1571; MM. Schuchardt et Linschmann lui donnent le nom de « Leiçarraga », sous prétexte sans doute qu'il écrit lui-même ainsi son nom dans ses épîtres dédicatoires basques. L'argument me paraît faible et fort peu probant. Le véritable nom d'une personne est celui qu'elle porte dans la langue officielle de son pays, dans les actes publics qui la concernent : or, quelle que soit la forme basque de son nom, il est certain que le savant ministre de la Bastide a toujours été appelé « Jean de Liçarrague »: son nom n'est autrement écrit ni par de Thou (1582), ni par Bordenave (fin du XVIe siècle, avec *ss* pour *ç*), ni dans les registres de la Chambre ecclésiastique de Béarn (à la date de 1573), ni dans tous les anciens documents où il est parlé de lui ; tous les écrivains postérieurs, y compris les Basques (Pouvreau, Haraneder, Larramendi, Hiribarren, etc.), lui ont conservé le nom de « Liçarrague ». A Briscous même, le nom existe encore sous

cette forme parmi les «lieux-dits», et j'ai eu plusieurs fois affaire, comme Garde Général des Forêts, avec un charpentier, descendant peut-être du Ministre de Jeanned'Albret, qui s'appelait et signait « Liçarrague ». Écrire Leiçarraga, c'est donc faire, à mon avis, du pédantisme. Pourquoi ne pas écrire aussi *Bescoitze* (ou plutôt *Berazcoitze*) pour « Briscous » ?

Les observations ci-dessus n'enlèvent rien à l'importance et à la valeur du livre de MM. Schuchardt et Linschmann qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques publiques et dont aucun amateur de basque ne saurait se passer désormais.

Julien VINSON.

N.B. — M. E.-S. Dodgson a répondu, en sept pages (p. 37 à 43, à la suite d'un article sur le verbe dans le Catéchisme guipuzcoan de 1713), aux critiques que M. Schuchardt a faites de ses publications relatives à Liçarrague. Il intitule cette réponse *venoms antidote*. Il prétend que beaucoup des fautes signalées sont de mon fait, parce que je ne lui ai pas envoyé un assez grand nombre d'épreuves, parce que j'ai écourté ses *corrigenda*, etc., etc. Je ne m'attarderai pas à me justifier, mais M. Dodgson devrait savoir qu'un journal ne se fait pas comme un livre. Quant au fond de son *antidote*, il est vraiment étrange que M. Dodgson se plaigne si vivement, lui qui s'est érigé de son chef le censeur général des études basques, qui a fait de longs voyages tout exprès pour découvrir une inexactitude ou une coquille, qui a attaqué sans aucune mesure et sans rien considérer depuis le premier des basquisants jusqu'au dernier! Qui pourrait s'émouvoir aujourd'hui de ses récriminations ? *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?* J. V.

Zeitschrift zür vergleidende Sprachforschung... von E. Kuhn und J. Schmidt. *Gütersloh*, 1901, t. XXXVII (nouv. série, t. XVII), 2e livraison, p. 157-276.

Contient : *Eine Wortgruppe bei Verrius Flaccus*, par O. Lagercrantz, p. 157-177 ; *Lateinische Worterklaerungen*, par le même, p. 177-189 ; *Zur den lykischen Inschriften*, par Holger Pedersen, p. 189-207 ; *Rig-Vêda*, vii-33, par Edward V. Arnold, p. 207-219 ; *Zur Lehre von den Aktionsarten*, par H. Pedersen, p. 219-250 ; *Hibernica*, par Whitley Stokes, p. 250-261 ; *Wackernagels Gesetz im Slavischen*, par Elof Nilsson p. 261-264 ; *Slavische Miscellen*, par P. Lorentz, p. 264-274 ; *Zum lateinischen Wandel von* ov *in* av, par Paul Kretschmer, p. 274-296.

J. V.

Grammaire cantabrique basque, par Pierre d'Urte (1712)... publiée... par le Rev. W. Webster, de Sare. — *Bagnères-de-Bigorre*, impr. D. Bérot, 1900, gr. in-8°, 4-viij-5 à 568 p.

Tiré à cent exemplaires. Extrait du *Bulletin de la Société Ramond* (1896-1900). Publié en grande partie aux frais de M. Antoine d'Abbadie.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'utilité de cette publication due au zèle éclairé de notre éminent collaborateur M. W. Webster. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de Pierre d'Urte dans cette *Revue*, et nous avons donné des spécimens de ses œuvres oubliées en

manuscrit pendant près de deux siècles, découvertes accidentellement par M. J. Rhys, le célèbre celtisant, et signalées par lui au prince L.-L. Bonaparte.

Pierre d'Urte était un assez pauvre grammairien et, quoiqu'il ait appris le latin, son éducation littéraire laissait beaucoup à désirer. Son français est assez barbare et porte trop souvent l'empreinte de sa langue maternelle : (p. 475) combien d'heures sont-elles? (p. 484) ton nom m'est oublié, (p. 499) je meurs à force de chaud, etc. L'orthographe est quelquefois fantaisiste ; ainsi, sans la traduction basque *oray* « maintenant » (lat. *horæ*), on aurait quelque peine à lire *à cette heure* dans *asteure*. Quelques mots anglais indiqueraient, si l'on n'en était certain, que la grammaire a été écrite en Angleterre : (p. 453) *ardit* « liard » traduit par *fardings* « farthing », (p. 462) *arratsaldéan* par « afternoon », etc. Une phrase (p. 445) répond plutôt aux pensées immédiates de l'auteur qu'à ses préoccupations grammaticales : « J'aurois besoin de 44 livres sterlings. »

En parcourant un peu rapidement les pages de ce volume, j'ai relevé quelques indications intéressantes sur la phonétique et la prononciation basque. D'Urte fait bien voir (p. 6) la triple prononciation du *j* : *j* fr. en Basse-Navarre (il confond avec la Soule), *jota* en Espagne et *y* en Labourd. Il dit (p. 6, 9 et 12) que *i* avec *l* ou *n* cause une liquéfaction à Saint-Jean-de-Luz et à Sare, que *tt* y représente un *t* mouillé ; par exemple

que *oillarra* « coq » s'y prononce à la française, tandis qu'ailleurs on dit *oïlarra* sans mouillement : il y a là une erreur manifeste en ce qui concerne Sare, où les *n*, les *t*, les *l* ne sont pas mouillés, et ne l'étaient certainement pas au XVIIe siècle : le mouillement est caractéristique des variétés de la côte. Certaines orthographes de d'Urte viennent d'une observation fort exacte : *etssegur* (p. 414) est bien la prononciation normale de *ez segur* « non assurément, nullement ». Quelques expressions sont remarquables : (p. 412 et 416) *doidoya* « naguère » ou plutôt « à peine », spécial à la côte, (p. 412) *gaur* « aujourd'hui », qui est proprement « ce soir, cette nuit » pour **gauz*, etc. Quelques mots mériteraient une discussion : *hobe* et *hobeago*, *urlia* « un tel », etc. Il est remarquable que d'Urte ait, comme Pouvreau d'ailleurs, absolument méconnu l'article basque et le sens spécial du suffixe *ic*. Il a résolu d'une façon ingénieuse la question de la seconde personne : pour lui *hi* est « toi », en tutoyant, *zu* « toi », sans tutoyer, et *çuec* « vous ». Ses étymologies sont naturellement extravagantes : *escualduna* « basque » est pour lui « un homme tout bras et tout main, c'est-à-dire très agissant » ; dans Saint-Jean-de-Luz, il voit l'espagnol *luz* « lumière » et y soupçonne « quelque superstition de l'Église romaine » !

La plus grande partie de l'ouvrage est formée par un exposé abondant, mais un peu confus, de la conjugaison, avec les tutoiements, les régimes indirects,

les conjonctions. D'Urte conjugue successivement les verbes intransitifs *naiz* « je suis », *nago* « je demeure », *natça* « je suis couché », *nathor* « je viens », *noha* « je vais », *nabilla* « je marche », *narrayte* « je suis, *sequor* » ; et les verbes transitifs *dut* « je l'ai », *daquit* « je le sais », *daidiquet* « je peux le faire », *daguit* « je le fais », *diot* « je le dis », *dakhart* « je l'apporte », *daramat* « je l'emporte », *diraquit* « je bous », *dirurit* « je parais », *daritçat* « il me semble, je m'appelle », *darauntçat* « je ne cesse pas de », *darit* « il me coule », *darassat* « je bavarde ». Il y a beaucoup à apprendre dans ces longues listes.

M. Webster, si bien connu déjà par ses belles études sur le pays basque, a donc rendu un grand service aux linguistes par cette intéressante publication ; il faut également savoir gré à la Société Ramond d'avoir bien voulu l'entreprendre. Malheureusement l'exécution ne répond pas tout à fait à ce qu'on aurait désiré ; l'imprimeur de Bagnères-de-Bigorre a eu plus de bonne volonté que d'expérience, et le livre n'est pas composé avec le soin et le goût qui auraient été nécessaires. La disposition typographique n'est pas toujours heureuse et la correction est parfois insuffisante. Je signalerai quelques *corrigenda* dans les préliminaires : p. v, l. 25 et 27, il faut lire « page 395 » et « p. 410 », p. 6, l. 27, gaua, etc.

M. Webster n'a eu entre les mains qu'une copie manuscrite toute récente. Un de ses amis, M. A. Clarke,

a pu collationner l'édition imprimée avec le manuscrit original que la propriétaire, Mme la comtesse de Macclesfield, a bien voulu confier pour quelques jours au département des manuscrits du British Museum. Il a pu consacrer à ce travail les journées du 22 au 26 octobre dernier ; il n'a pu collationner que les p. 77 à 364, 397 à 522, 536-538 et 543-550. C'est le résultat de ce travail qui va être publié ci-après.

Toutefois, nous avons réduit les corrections à ce qui nous a paru le plus important. Nous n'avons pas relevé les omissions ou les abus de cédilles faciles à corriger; ni les erreurs sur les indices *m* ou *f* des formes allocutives de tutoiement qu'un peu d'habitude fait aisément reconnaître ; ni les erreurs dans les correspondances des mots basques aux mots français marqués par les lettres *a*, *b*, *c*, etc., suscrites. Les lignes sont comptées soit sur l'ensemble des pages, soit sur l'une ou l'autre des deux colonnes.

En ce qui concerne le *ç*, M. Clarke a fait remarquer que d'Urte paraît n'avoir mis les cédilles qu'après coup, et avec une certaine insouciance. Le premier copiste a pu fort bien d'ailleurs en omettre de très bonne foi un certain nombre qui sont à peine marquées sur l'original.

Quant à l'accentuation, M. Clarke dit que c'est peut-être le point où le texte imprimé diffère le plus du manuscrit; cela tient surtout à des difficultés typographiques. Je n'ai, pour ma part, attaché aucune impor-

tance à ces différences et aux corrections indiquées, car, en labourdin, l'accent est à peu près sans aucune utilité pratique : M. Clarke fait remarquer au surplus que d'Urte le place presque toujours sur la voyelle de l'avant-dernière syllabe de chaque forme verbale.

pages	lignes	
6	27	gaua
10	11	latin se lit
80	6, 13, 14, 32	&c. (au lieu de *de*)
83	3	çaitçun, vt supra. Ici
	9, 19	&c.
	26	ou içan
	29	daquizquéön
85	2	natçaitçuen
	17	nintçaitçun &c.
86	18	içatu
	19	&c. vt supra
	32	natçaïtçularic
87	22	çaizquitealaric
88	7	çitçaicularic
89	15	çaïcunéan
90	12	çitçaïcunéan
96		demboran *et* arteragno *devraient être mis derrière une accolade comme s'appliquant à toutes les personnes du temps*
100		*même observation pour* beçain sarri, icanagátic, *etc.*
100	2	guintezquéla
104	2	baninduan
105	13-14	Il m'... içaten... balitçait-içan... baléquit
106	26-27	quoyque je sois
106		arren, *en apposition*
107	28-29	banatçaïc

pages	lignes	
110	5	banindágo
	15	baçignaüdete
112	18-19	bitartean ou bizquitartean, *en apposition*
	27	gueroz ou guerostic, *en apposition*
114	2-4	ni baldin banágo
		hi... baldin baçaude
	19	moy etant ... ni
114-115		arren *en apposition*
116		*passim* oz (*pour* or)
	24	bàciathoztenan
117	7	moy étant ...ni
119	34	gueroz
130	19	*supprimez* nind'uän
131	5	Tu pouuois
132	5	caizquizque-
133	22	Si.
142	18	Nous le...
145	10	aussi l'h en
	27	baciarraïzquiquéten
147	6	baharraïqueötec
	9	Tu nous...
150	13	banintçarrajoqueténan
	24	baçignarraïzquiqueöten
152	2	baguignarraïzquiquéän
155	5	etçuän
	7-9	ezguignen
		ezguintúän
157	dre	náucu
158	13	Il a. harc ... du
160	24	Vous m' ...me
163	13	vën
167		içan *en apposition*
170	26	vous *à supprimer*

pages	lignes	
172	22	d. Il me
181	22	Ils te les...
	27	Laroquéten
182	12	J'auois
183	23	darocuçun
	25	darocuän
190		çeren ou *en apposition*
192	11	d. me ... darotaçuna
	17	darocuçuna
193	2-3	dudána... ditudana... vt suprà
	28	que j'aurois
195	1	banitu
196	13-15	balarotçu. balaûtçu
		balaroc
	23	Il nous les... balarozquigu
200	16-17	-çuëgu
202	17	Ils me
203	1	bietçátet
	8	ochola... bada
	27	biotçáte
	30	Les... betçáte
204	12	baçigneçát
	23	baçignóça
	26	baçignótço, baçignotça
209	10	baniquec
	19	baguinduzquéen
210	18	çiëçaat
211	4-5	çiotçoqueteät
212	22	dioçaquéçu
213	1	çietçaquéguc
	11	diëçaçúe
217	13	nieçaquetec

pages	lignes	
217	16	Ils... te... (P *à suppr.*)
218	av.-dre	ciotçaquéten
221	1	*de la sec. col. à supprimer*
226	9	cietçadatéan
227	26	dut... &c.
	28	çaitut... &c.
228	5	hors qu'on y
	19	áuquet
	dre	duques (f)
229	1	Tu... nous...
231	21	ciquenagu
	dre	ditizquenagu
233	23	daroqueçute
236	32	banaçáte
237	4	badietçatet
241	10	daquizquignan
	22	nic... naquien
245	entre 6 et 7	baçeaquizquiquetéän (m)
247	21	badaidizquédat
249	18	-quetçute
251	8	bahaiguizqueoan
252	21	Ecin... daidîquet
256	2	baçaidiquean
258	5	Ils... les...
263	4	balaguiote
	9	baguignagui
277	12	baniakharqueoten
278	13	bacakharzquéen
279	3	baguignakharquegun
284	10	balakharqueoqueten
285	6	les. On y

pages	lignes	
293	14	badaramozcotçu
294	8	çatçuë
	14	badaramoco
295	5, 8, 10	-moco-
	13	-motçoguc
297	11-13	-moco-
298	27	-mocoçun
299	2	-moco-
	12	-mozcoan
301	8	baçiaramocoténan
302	2	-motçocoan
304	26	baçiaramategun
306	8	bacindaramaquétçu
307	17	Tu luy... bacignaramoco-
	19	-coque
	28	bacindaramagutçuque
	29	bacignaramadazquegútçu
310	8	baliaramazqueo
	17	-queguc
	18	-guquec
	19	-guquec
311	2	-tçaquec
	25, dre	-quec
330	16-17	*ajoutez* baharamazquiguquéan ou baharatçaguquéan
	18-19	*ajoutez* baharamazquiguquénan ou baharamatçaguquénan
332	25	çaquéan
336	33	Vous *à supprimer*
338	14-15	ou baçiaramazquedatenan
350	4	Il sort à moy. niri bada-
353		içaten *en apposition*
354-355		içan *en apposition*

pages	lignes	
355	15-16	*ajoutez* eztiotçonala
356		içan *en apposition*
362	13	egon. egotu
363	8	jautssi
	9	hurbill. hurbildu
	13	aurkhitçeä. aurkhi... incuntratcea
	22	Egarri içateä. egarri. egarritu
	dre	sassiatu ! asse içatea.
364	3	errepaussatu.
	7	jaiqui çhutic.
	8	leué çhutic ou
395	14, 21	j'aime.
397	fin	*ajoutez* Choisir. bereztea. berez. bereçi : ha tatcea. hauta. hautátu.
398	entre 27 et 28	*intercalez* Deuenir. asmatçea. asm asmatu.
	entre 31 et 32	*intercalez* Durer. Irautea. iraun
399	11	bessarcaraztéa
	n° 58	Irakhatassaraztea
400	n° 74	othoitç
	n° 82	Ethentçéa
407	5-7	Si je suis aimé. ni.. maitatua... banaïz... c baldin... banaïz.. &c. Si tu es aimé. çu l maitatua... baçare. ba haïz ou baldin b: çare.. &c.
408	13 et suiv.	*Rectifiez ainsi*

Vouloir. nahi içatéa.
Ie veux.. nahi... dut .. &c.
I'ay voulu.. nahi... içatu dut.. &c.
Ie voudray... nahico. dut... &c.
Ie voudrois.. nahi... nuque... &c.
I'aurais voulu.. nahi... nuquen... &c.
Veuilles. duçun.. nahi.
Voulant. nahia. borondatéa.
De vouloir. Nahiz... nahizco... nahi içateaz.
&c. vt suprà d'estre. d'auoir... partout.

409	10	Erraguzquiguc

es	lignes	
0	1	Errotçue. Errozquitçue. Errotçuete.
	2	Errozquitçuete. Dites les leur
2	5-6	lekhora. De la en hors
	7	par derrière
	7	guibeletic. en arrière. guibelera.
	16	supprimez *tard*
	17	tantôt aurkhico.
	18	Etci. tard. berandu. berandua.
	19	haguitçaldiz
3	1	subauditur. tempus. dembora
	3	guerostic. après ondoan. deuant. aitcignean. rarement. gutitan. noiçean behign. bakhan.
	4	bethierétic. *afternoon*
	7	hiruraldiz
	26	çertaco
4	4	*you... you woman*
	5	*woman*
	14	bay'ta ere.
	17	plusieurs
5	8	ez. hura[a]. ez[b]
	11	tropelan. l'un sur l'autre. elkhargainca.
6	4	gu ez
	5	beregainqui
7	4	alferric. sagem[t]
	8	auec esprit
	9	à l'aise. aïsse
	10	si vite. si. hunen. horren. hagn. *Quantitatis.*
	16	largoqui
	dr[e]	hagnitç
8	2	le moment
0	1	contra. id est
1	5	lekhora ou landan

pages	lignes	
421	15	hareragno
	19	Iaunaren guibelean
425	4	fa
		Optantis
		Ay bada.
		Vocantis
		Ori. oriçu.
		Laudantis
	10	oyeneri
426	11	naïz.sum attingens
429	11	de la maison. etcheco' ontassuna.
		le bien de la maison. atçocoa.
430	9	legueac
431	3	Ils m'ont
432	16	aïtareneco
434	6	naturel[b]
	7	noueauté[c]
	8	affamé[b]
	12	futuri[a]
	12	hesterni
	15	nouitatis
	17-18	hetaz iaquintssun
	18	orhoitçen
435	3	Luy[a]. celuy[a] la
	13	mil
	16	♁
436	9	çuhurrena
	dre	hambat da gaçhto.
437	1	*supprimer* gaçhto.
	3	hagnitz
	19	comune

pages	lignes	
438	3	ou bata
	11	suppr. *l'accusatif*
	17	betheä
439	1	appauris
	5	-sunetic
441	1	on le met
443	9-12	à la fin. Aberatss aguertu lutssuac. Nahiago dut...
444	8	Gazteëy
445	8	Duçun nitaz pietate'
	16	iduritcen
446	11	dietçaquihutçu
447	1	*ueulent*
	2-3	dut eguitecoä.
	14	çor' çarotanaz
448	4	Beguirauc
450	3	Ioannissi
452	9	bertceren
453	5	*subjicitur*
454	8	pressond-
	13	*suppr.* Iocoan
455	2	propioz
456	3	docte
	7	æquum
457	7	Ene obra
458	4	arratssean
460	7	munduguciaz
461	9	emazte
463	10-11	moy je viens.
464	1	*An*
	12	aïtagana
465	3-4	aïzpa baithara
469	14	Erromeess?

pages	lignes	
470	8	Harc hori
476	8	gorphutç' hilla
	10	játen
	dre	Obra hori
475	11	cer ordu
	16	erauntssi
476	7	Ene semeä
	12	Sees toy
477	7	haraco
	9	hegal'
478	7	Orratç
481	5	t'entens
	13	Aditu
	15	cer dioçun
483	21	Eztitut
486	6	lehenago
489	17	soleil par
493	16	candela
494	6	hari da
	14	Baduçuc
	20	Dembor'
495	20	agueri
496	3	Egunac
	17	iragan da.
497	8	dembor'
	14	Baratçean
498	8	afal
	19	balu
499	9	Beroaren' fortssaz
	19	iragan da
500	15	handibat
501	12	hagnitç
503	7	Iauna! Egun on'

pages	lignes	
504	9-11	esquer'
	7	çure'
511	7	Baratçera... passaiatuco
512	9	ikhusteco
514	19	bortç
515	4,7	ȯ
516	3	Bizquitartean
	7	gauçec
	11	asmatua
	13	eziaquigna
	14	ezpaïtaquizquite
517	4	duçu
	16	berbo'
518	16	Hirur
	20	rric
519	3	adin'
	10	gabetanic
	17	on' gau'
520	10	*jauna*
	16	dembora harida?
	17	eguitenda
521	7	çure
536	9	arno'
547	5	baïnuque
	6	baïnituzque
549	11	baçiacussaat
	18	badacussac
555	2	Guc baditçula
	11	Ils les ont. badidutéla.
	15	bahituëla
	20	Que etc.
	Note	*italiques* sont coupées par le relieur
556	15	bacioteat. baciotenat.

pages	lignes	
556	17	mihi. da
	18	Harc badarocu
	21	badarotan
557	2-3	habet illi. ille dat.

Suomalais-ugrilaisen senran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne, XVIII. — *Helsingfors*, 1900, in-8°, 20, 10, 9 et 49 p.

Contient : 1° Études ethnographiques chez les Ostiaques, par K. F. Karjalainen ; 2° Sur les Ostiaques et les Vogoules, par U. T. Sirelius ; 3° Ein weiterer Beitrag zum Tönniscultus der Esten, par Max Buch et Erwin Jürgens ; 4° Chants populaires mordvines, par H. Paasonen ; 5° Discours prononcé à la séance annuelle du 2 décembre 1899, par O. Donner (sur les progrès du Bouddhisme), 6° et 7° Rapport annuel en finnois et en français.

CORRIGENDA

pages	lignes	
3	16	Astete the Jesuit
15	4 d'en bas	pl. nac = those who
26	22	1741
43	3 et 7	*usaya* et *usanza*

VARIA

L'Argot des Marins

J'ai trouvé, dans les papiers de mon père la copie ci-jointe d'un extrait du « livre de bord du trois-mâts le *Souvenir*, capitaine G. Odin » relatif à une tempête à Pondichéry. Je crois intéressant de le reproduire comme un échantillon remarquable de ce qu'on peut appeler « l'argot des marins » :

« Le lundi 8 décembre 1856, vers deux heures après midi, on signala au mât du pavillon du port de se tenir prêt à appareiller. Le vent était nord, un peu vers l'ouest, les grains violents, la mer très grosse et venant du large, le baromètre à 75,7 et baissant toujours depuis le matin. Les dispositions prises depuis deux jours ne furent pas longues : tout avait été envoyé en bas, les mâts de perroquet et tous les boute-hors de bonnettes, les panneaux condamnés, drômes, embarcations, ancres, tout était solidement serré. A quatre heures (ordre de sauver les équipages des navires hors d'état d'appareiller) : le *Souvenir*, comme un des plus rapprochés, devait envoyer à bord du *Charles Dumergue* mouillé dans le N.-E. 1/4 E. Or, il y avait danger à exécuter cet ordre (que beaucoup ont dû éluder). Quoique le temps fût très mauvais, les grains de plus en plus violents et fréquents, la mer de plus en plus grosse, et que la chute du jour approchât, des défenses, espares, amarres, etc., furent mises en dehors pour garantir l'embarcation des pitons et des chaînes d'artimon qui l'auraient infailliblement crevée avant d'être mise à l'eau, tant le roulis était effrayant. Une baleinière fut donc immédiatement amarrée et armée de six hommes. Elle alla au secours du navire en question. Le coup de canon d'appareillage tire à quatre heures 1/4. Tous les bâtiments, ou à peu près tous, mettent sous voile, excepté

le *Souvenir* et la *Sidonie* qui attendent leurs embarcations. La baleinière arrive à bord avec onze personnes qui sont immédiatement embarquées avec des bouts de corde. Il est 5 heures 1/2 et la nuit vient à grands pas. L'horizon se charge de plus en plus. Mais il reste cinq hommes à sauver. A peine le dernier Indien était-il embarqué que, malgré la mer, les grains, malgré la tempête qui approche, quoique l'embarcation trop chargée ait failli chavirer en accostant et soit à moitié remplie d'eau, personne n'hésite à repartir. Le canot part donc et revient heureusement avec le reste de l'équipage du navire anglais. Ces hommes sont hissés comme les premiers. La baleinière est crochée et hissée, non sans avaries. Un coup de mer la jette sous l'arcade et écrase le côté de bâbord. Les hommes se rattrapent aux bancs et aux garants. Aussitôt le canot hissé est saisi ; tout le monde à la manœuvre.

« Les huniers aux bas-ris sont établis, moins le perroquet de fougue. A 6 heures 50, je démaille et hisse un feu à la corne qu'on n'a pas dû apercevoir de terre, car je distinguais à peine le feu de Pondichéry à la même heure. La route à l'Est ; à 7 heures le baromètre à 75,4. Grains furieux de 7 heures à 8 heures, tangage de plus en plus dur. A 9 heures, le boute-hors de foc casse au ras de la draille du grand foc qui reste seule en place dans la moitié de son clou. Serré le grand hunier. Aussitôt fait route du S.-E. sous le petit hunier aux bas-ris, et le petit foc. Sauvé tout le grément du boute-hors, haubans, barbejoue... Ouragan déchaîné à 11 heures. La mer démontée roule sur le pont, les dromes sont soulevées. Le navire fatigue considérablement. Vers minuit, le petit hunier se défonce ; on ramasse les lambeaux avec beaucoup de peine. Mis à la cape à sec de toile ; le vent au N.-E., tournant à l'Est, parfois le S.-E. 1/4 E. Le grand foc qui, jusque-là, bien serré sur son bâton et sur sa draille, avait tenu bon, commence à se déferler. La draille en filant avait cassé le hâle-bas et donné du mou dans les tours de raban de la tête. A 1 heure, dans le fort de l'ouragan, le foc part fouettant au vent, tenu par ses amarres et ses écoutes ; les bagues de la tètière partent les unes après les autres et le foc se déploie dans toute sa longueur, ébranle la mâture en fouettant, fait partir le boute-hors qui vient en travers

sur le beaupré en tordant le chouque. Enfin à 3 heures, il ne reste plus que les ralingues et quelques lambeaux de toile. Pendant tout ce temps, on essaye inutilement de s'en rendre maître en envoyant en bas la drisse dépassée du mât de hune et par-dessus les étais du mât de hune. Impossible de haler la têtière au vent des drailles; tout part, tout se brise, poulies, bagues, drisses, hâle-bas, etc. Il n'y avait pas à envoyer d'hommes sur ces tronçons de mât, ni aussi à laisser porter au Sud ou au S.-O. A minuit, le baromètre était à 74,8, à 4 heures à 74,2. Le grand hunier étala jusqu'à 4 heures 1/2. A cette heure, la barre de bon de T casse au ras du bossoir, dévente le grand hunier qui est enlevé dans une minute. Il se déchire d'abord du haut en bas, puis d'un travers à l'autre en arrachant le côté de tribord, ne laissant qu'un bout de ralingue et des lambeaux sur l'écoute de bâbord, l'autre ayant décroché en battant. On hâle tout dedans en filant cette écoute.

A 6 heures, l'ouragan mollit. Accalmie de 6 heures 1/4 à 7 heures 40; profité de ce répit pour ramener le petit foc déjà à moitié dévergué. Souqué les rabans des autres voiles. Envoyé en bas les lambeaux des deux huniers, les ralingues hâchées du grand foc. La mer affreuse, le navire roulant horriblement, la mer sur le pont passant par-dessus les panneaux, etc. A 7 heures 1/2, le vent dans un grain saute à l'Ouest en furie, et l'ouragan recommence comme de plus belle de 8 heures à 2 heures de l'après-midi. Il était temps que le vent changeât. A la première heure du jour, en regardant la mer, je vis (comme je m'en doutais bien) que nous étions très près de la côte. La mer était couleur jaune sable. Grâce à Dieu, je n'eus pas besoin de préparer une ligne de sonde pour compter les minutes que nous avions à courir.

« L'ouragan passé à l'Ouest, O.-S.-O., se déchaîne donc sur nous; les mâts et les vergues sans voiles (il n'y en avait que deux et deux bien serrées) fouettaient comme des roseaux; les embarcations frémissaient sur les bossoirs tremblants. Les murailles, même celles au-dessous du pont, les parois, éprouvaient aussi une sorte de convulsion fort sensible au toucher, et le navire sans voiles à la cape, les dalets dans l'eau, tenait le vent

sans essuyer de coups de mer, gouvernant jusqu'à 10 heures au N., puis au N.-O. 1/4 N., N.-O., N.-O. 1/4 O.; le vent halait toujours le Sud. Pendant ce temps (c'est-à-dire depuis 8 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir), le baromètre monte toujours même pendant le plus fort de l'ouragan du matin successivement de 74,1 à 74,2—3—5—9, 75,3, 75,5. Nous fûmes bientôt dans une mer plus bleue; nous étions parés. A 4 heures 1/2, largué la misaine avec un ris, le petit foc envergué, et établi la benjamine. A 6 heures, le perroquet de fougue, la brigantine; fait route au N.-O. Le lendemain 10 décembre, envergué les huniers dès la pointe du jour; puis, gréé le grand perroquet; à midi 1/2, relevé Tranquebar à l'O.-N.-O. distant de 8 milles. Suivi la côte sous une voilure maniable, mouillé sur la rade de Pondichéry le 11 décembre à 4 heures du soir.

« F. Lonieux, 2e Capitaine Commandant. »

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTRAND, successeur.

THE LIFE AND LEGENDS OF SUNDARA-MŪRTTI

The Çaiva devotee, adapted from the Periya Purāṇam.

---

§ 1. — *Sundarar's origin.*

The great Sages of the Çaiva sect in the South of India are four in number. Of these Māṇikka-Vāçagar is the oldest and incomparably the greatest. At an interval of probably a century arose Ñāna Sambandhar, Sundarar and Appamūrtti. These three lived in the time of the great struggle between the Jains and the Çaivites, which ended in favour of the latter. There was a great dissimilarity between the three sages of this later period; Sambandhar being a youth, almost a child, full of enthusiasm, gifted with a truly poetic faculty, and passing away in his earliest manhood, innocent and uncorrupted He beams upon us in the legends as a lovely character. The next, Sundarar, was of a very different type. He seems to have been remarkable for beauty of person,— his very name, which is also one of the names, or epithets of Çivan, meaning the 'beautiful'. He was addicted to pleasure, — an accomplished courtier, and man of the world. There seems indeed nothing whatever of the ascetic about him from first to last. His hymns, 100 in number, are not it seems to me of any peculiar value. Like those of Sambandhar and Appamūrtti they are decads of verses in honour of the idol worshipped at each shrine visited by the sage, as a sacred bard. We may say, once for all, that the circumstances and traditions connected with the great collection called the

Dēvāram do not impress us with any conviction of the genuineness of the great majority of these songs. About a score of them are striking hymns.

The story of Sundarar begins before his appearance in South India. He was one of the host of Çiva in Kailāsam, — (on the *silver hill*) — his name being Hālāla-Sundara (an epithet of Çiva; Tiru-Vāçagam, xii, 9), and was one of the especial favourites of Çiva. One day as he was walking in the flower garden belonging to the goddess, he saw two maidens, attendants upon Pārvathi, or Umā, who were plucking flowers for her garland. He immediately became enamoured of the lovely damsels, and in a state of great bewilderment presented himself before his master, who at once recognised the fact that evil desires and passions were alive in his servant's soul. He accordingly told him that, because it was so, he must descend to earth and be born a man in the southern land, where he can in due time marry the girls with whom he is in love, they having also been sent down to sojourn on earth. Sundarar adores his master and says, 'our Lord, since I have yielded to evil impulses that must for a time separate me from Thy sacred feet, when I am on earth deign at times to appear to me, and make me and keep me ever Thy faithful servant and devotee'.

This Çivan promises to do, — and so Sundarar quits for a time the bliss of Paradise, to expiate (very strangely) his sin.

§ 2. — *His birth and early history.*

There is a district in the Southern Tamil country named *Tirumunai-pāḍi*, and a town in it called Nāval-ūr. In this village lived a Çaiva devotee whose name was Çaḍai-yanār, and his wife, a most virtuous and saintly woman, was called Içai-ñāniyār. He was born as the son of this worthy pair.

When but a child he attracted by his beauty the attention of the king of the district, who begged him from his father and brought him up as his own son. This did not however prevent him from observing all Brāhmanical usages, and from reading the sacred Vedas. He thus grew up both an accomplished courtier and a learned sage. When the time came for his marriage his parents arranged for his union with an unexceptionable bride, and on the appointed day in great state he repaired to the lady's house for the performance of the marriage ceremonies. At that time Çivan, ever mindful of his servant, and cognizant of all deeds and of all events, came down from Kailāsam to fulfil his promise, and presenting himself in the marriage-hall disguised as a poor Çaiva mendicant, addressed the brāhman ministrant with the words: 'This marriage cannot proceed, for I have a complaint to make, and a claim to urge. The bridegroom is my SLAVE, and was sold to me by his grandsires. The deed of sale with signature is here.' To this Sundarar naturally replied 'Was it ever known that a brāhman was sold as a slave to another brāhman? Go, madman.' The disguised god replies: 'Whether I be a madman or a demon matters not. Abuse me to thy heart's content; but the suit is not so settled, nor my claim refuted.' It may be observed that 'Madman' is the phrase continually applied to Çivan as the wandering mendicant. This occurs frequently in the Sacred Songs of the ascetics (Cf. note I to Tiru-Vāçagam and 5). A great dispute hereupon arose, in the course of which the unknown mendicant exhibited a document purporting to be a deed executed by Sundarar's grandfather making over himself with his entire clan to the Brāhman as his absolute slaves. This deed Sundarar indignantly pronounces to be an absurd forgery, for '*no Brāhman can ever be a slave*'; and tears up the document. The claimant now appeals to the

village council, and Sundarar is compelled to accompany the disguised god thither to defend the suit. After much talk, the original document is produced, and the signature of the grandfather verified! The bond ran thus 'I, *Arūrān*, a Çaivite of the original stock dwelling in Tiru-Nāvalūr, make this agreement with the "Madman", who resides in *Veṇṇai-Nallūr:* myself and my posterity agree to give ourselves up to him, inwardly and outwardly, as his hereditary bondsmen'. Upon the exhibition of this bond the question arises whether the claimant was really a householder in the village, for no one seemed to know either him or his dwelling place. When the question was propounded to him he bade them follow him, and conducted them to the celebrated Çiva temple in the neighbourhood, entering which he was finally lost to view. The astounded brāhmans now perceive that the claimant was their god, and that the document simply asserted what every true Çaivite would gladly acknowledge, that outwardly and inwardly he and all his race belong to Çiva, the Supreme Blessedness! It is in very deed Sundarar's divine master who has come down from Kailāçam, has assumed this form, and resorted to this stratagem to assert and make manifest his eternal sovereignty over his servant.

Sundarar now understands it all, and rushes into the temple where stands the image of Çiva with Pārvathi his bride conjoined. Addressing this he says ' I recognise Thee, and acknowledge Thy claim, o my Master.' The god replies: 'Before, whilst thou wert my servant on the silver hill, thou didst permit thy soul to swerve from its fidelity to me, and I sent thee down to earth to rid thee of the stain. I have now interfered to prevent thee from entering into bonds which woudl entangle thy soul, and make thee more and more of the earth earthly.' The extatic rapture of Sundarar here finds ex-

pression in the poet's flowing verses, which are more copious than interesting, or (to us) edifying. Çivan replies, ' in the dispute thou hast used mighty words against me, even calling me 'Madman' and 'Deceiver'; thou shalt henceforth be called '*the mighty devotee*', and shalt mightily praise and serve me in these Tamil lands. Go forth therefore, and sing my praises in ever loving and lovely song. Song shall be thy worship.' Thus commissioned, the sage goes forth to be one of the four great Çaiva psalmists. We humbly confess after long study an utter inability to admire his poetry, the contrast between which and the powerful and pathetic verses of Māṇikka Vāçagar is striking.

§ 3. — *Sundarar's Pilgrimages.*

It would be tedious and unprofitable to trace all the various pilgrimages which henceforward occupied the time of our sage. He visited every Çiva shrine from Çithambaram to Sheally, and it is mentioned that he refrained from entering the latter town because it was the birthplace of the renowned *Ñāna Sambandhar*. This certainly is an odd reason for avoiding it, and seems to indicate a fear of being considered a rival of Sambandhar. I infer too that his date was some little time after the two other saints, Sambandhar and *Appa Mūrtti*. Some of his experiences are sufficiently grotesque: for example, he once came to a place called *Tiru-Vathigai*, where he laid himself down to sleep in the adjoining monastery porch. Soon an old brāhman came in and stretched himself by Sundarar's side. Some time afterwards the sage was aroused from slumber by feeling this old brāhman's feet pressing his head. He accordingly arose, rearranged his pallette, and again resigned himself to slumber; but again was roused by feeling the feet of his pertinacious old neigh-

bour resting on his head! He now again arose and planted himself at right angles to the restless stranger and resigned himself once more to repose. Still however, whatever position he took up, in a little while his slumbers were surely disturbed by the intrusive feet. On rising at length to expostulate, he heard a voice say 'Sundarar! knowest thou me not?' But the old brāhman had disappeared, and the sage knew now that his Master was fulfilling the promise he made to him on his quitting Kailāçam.

§ 4. — *His first marriage.*

Meanwhile one of the two damsels with whom he had been enamoured in Çivan's paradise, and whose name was *Kāmalini*, was sent down by Çivan to Ārūr, where she was born as a dancing girl, and received the name of Paravaiyār. She there grew up to be a young maiden of exceeding beauty and accomplishments, and was in the habit of visiting the temple daily with her companions, there to sing the praises of the god. On one of these occasions she was seen by Sundarar, and although they did not recognise one another, the 'ancient flame' was felt by both of them. In order to arrange for their union, it is said that Çivan himself came down and negotiated the marriage, such as it was.

This is not a very edifying episode in the Periya Purānam!

At this period Sundarar settled down to a quiet domestic life with Paravaiyar, and obtained great renown in all the neighbourhood as a devotee whose prayers and benediction were of exceeding value. Some of the neighbouring villagers were in the habit of filling Paravaiyār's storehouses with paddy and pulse of every description, and she was evidently a thrifty housewife. But famine came. The chief patron, if we may call him so, of Sundarar was a petty

chieftain of *Guṇḍai*, who on the failure of the crops appealed to Çiva especially on behalf of the Saint to whom he could no longer send the accustomed largesses. In a dream the god promised relief, and next morning the town and adjacent hamlets were filled with piles of grain rising mountain-high. The difficulty now was how to convey them to Ārūr where Sundarar lived. When information reached him of the vast heaps of grain ready for him in *Guṇḍai* he went to the temple and sang one of his celebrated decads, the refrain of which is:

' Bid these be lavishly poured forth for us'. —

Çivan accordingly sent his hosts at nightfall (reminding one of Robin Goodfellow!) who soon brought grain enough to fill the granaries not of the sage only but of all the people of Ārūr; and Paravaiyār made the distribution with great eclat.

§ 5. — *Golden gifts.*

A devotee of his is celebrated under the nome of *Kol-puli*-Nāyanār. At his earnest request Sundarar visited him and was received with extraordinary pomp, the chieftain bringing out his two daughters, whom he presents to him to be his slaves. The saint receives them with the words 'They shall be my daughters', and in the kindliest manner conversed with them and gave them presents. The incident throws light upon the habits and feelings of the time. From thence Sundarar returned home, and found that Paravaiyār was, as usual, in want of supplies, and the more so as a great feast was at hand. Accordingly he set out to the town of Pugal-ūr and going to the temple implored the assistance of the god, and afterwards retiring to the neighbouring monastery (or *choultry*), gathered together some bricks which had been brough in for repairs, and piled them up as a kind of pillow, spread

ing over them his upper garment. He thus went to sleep, and when he awoke, behold! the bricks were gold, a wonderful circumstance which he commemorated in a suitable ode. After this he made a circuit through the towns in the neighbourhood of the Kāvēri. During this circuit the king of *Urraiyūr* lost a very precious breastplate inlaid with gems; but in answer to the prayer of the saint it was restored, and put into a vessel of water used for bathing the idol. Thus, when the servant poured water upon the image the precious jewel fell out, and arranged itself around the neck of the idol, plainly indicating the god's agency in its restoration. Sometime after this he again supplicated the god (perhaps at the instigation of Paravaiyār) for another gift of money, and received what the history calls 'a pile of gold', but its nature and value are not further specified He then went on to visit the *Konkanād*, and after a great round came to Çithambaram. One night when trying to find his way to Vriddāçalam he met an aged brāhman from whom he asked directions for the way.

The brāhman, really Çivan himself, showed it, and disappeared. Thus was the master the ever ready guide and companion of his servant. At that time the god spake to him in a voice which he heard, but saw no form, bidding him cast the gold that he was carrying about with him into the *Maṇimuttam* river, assuring him that when he required it he should find it in a certain spot in the tank in the temple of Ārūr.

Accordingly our sage returning home told his spouse that there was money given him by the god, now lying on the western side of the tank in the temple enclosure. She laughed him to scorn, but he replied 'by the grace of our god I will give it to thee' and led her to the place; where having performed all reverential ceremonies he went down into the tank to seek the gold; but the god desirous to try him, and make

the circumstance the occasion of the production of the sacred hymn, withdrew the gold from the tank; so the sage was disappointed, yet he sang a song to be found in the *Dēvāram*. Instantly the gold was restored, but on examining it it was found to be of inferior quality. This also was a trial, and after he had devoutly sung another song, he received the gold in all its purity, Paravaiyār's mouth was stopped, and her inordinate desire of money satisfied. After this the sage and his wife lived together for sometime in great comfort and peace.

§ 6. — *At various shrines.*

He now set out on a new circuit, in the course of which he came to Çīrkāṛi where he venerated the feet of Ñāna Sambandhar, but whether this means that he there met that sage, or paid veneration to some image of him, is not quite clear. In the course of this journey a remarkable circumstance happened: the sage worn out with fatigue and suffering from hunger and thirst was fainting by the way when his ever watchful master in the shape of a brāhman appeared to him under a pavilion in which everything necessary for the sage's refreshment was provided. He and all his retinue probably numbering some hundreds were fed, and after that retired to rest; but when they awoke the brāhman and the pavilion had both disappeared. This is commemorated in the Dēvāram. He then went on to Çithambaram and there worshipped Çiva '*the head* of *the assembly*'. Afterwards his wanderings led him to a place called Tiru-Kachūr, which is a few miles from Chingleput. There again nightfall found him under the outer wall of the town exhausted and famished. Çivan, the Supreme, however appears and with his mendicant bowl in his hand says, 'Remain here, and dismiss all anxiety. I will go and ask alms for you and speedily return.'

Accordingly the disguised god went to all the brāhman houses round and begged for curry and rice, and bringing these back to the famished sage placed them before him. So Sundarar praised the unknown brāhman's love, while he and his retinue ate and were refreshed. Forthwith the brāhman disappeared. Another hymn commemorates this.

His next journey was to *Kāñji*, where he worshipped the god under the name of Egambarar[1].

Here he remained for some time, and then went on to Tiru-Kalatti, the mountain where *Kaṇappa-Nāyanār*'s[2] image stands and there he offered his adoration and sang his hymn (Dēvāram, p. 1044).

§ 7. — *His entanglement with Çaṅgiliyār.*

After this he returned to Tiru-Otti-ūr.

We now come to what is the most curious episode in the sage's (?) history. At the outset of the story we find Sundarar in relation to two of the ladies of Kailāçam. One of these under the name of *Paravaiyār* has been born on earth, and, has become his wife; the other *Aninthithai* (= the Irreproachable) also was now born upon earth, in a family of the yeoman class Veḷāḷar) under the name of Çangiliyār ('She of the chain'). On earth she grew up thoroughly devoted to the worship of her mistress Umā. In due time her parents prepared to give her in marriage to a suitable person of the tribe; but she steadily refused, saying that she was destined to belong to none but a devotee of Çiva. At length after much suffering, she finds herself installed in the temple of Tiru-otti-ūr in a suitable dwelling as a nun, or pledged devotee of the goddess, her mistress. In this retirement three

1. Tiru-Vāçagam, IX. 15; XIV, 4.
2. For this legend see Tiru-Vāçagam, X. 13, and XV, 9-12.

times every day she visited the temple to behold the deity; and, behind a veil in an appropriate recess, she employed herself in weaving garlands of flowers to adorn the sacred images. Thus it happened one day that when Sundara-Mūrthi came to the temple and looked round upon the various worshippers he went into the recess where the garlands were prepared. There, led by the hand of fate he beheld *Çangiliyār*, fell in love with her, and going forth enquired her name and learnt that she was a devotee in the service of the temple. He straightway offered his petition to his master, who in things good and bad is represented here as being the unscrupulous friend and confidant rather than the lord of his devotee. The god replied to the sage's prayer, 'She whom you ask for is the most ardently devoted ascetic of the temple; but fear not, I will give her to thee.' Accordingly at midnight when she was asleep in her cell the god appeared to her in a dream. This appearance threw her into ecstasies, and falling at his feet she cried 'Lord, what meritorious deeds have I done in former embodiments that for my salvation thou shouldst thus appear?' To this Çivan the supreme replies, 'All in *Tiru Venney-nallūr* know how I made a certain bard my servant and my companion. It is he, my friend, that prays that thou mayest be given to him as his wife. Joyously consent thou to his request!' She replies 'Thy servant, o lord, will obey thy command, and become the wife of this thy devoted servant; but he now lives in Ārūr in great joy and prosperity. Cause him to swear an oath that he will never desert me after our marriage.' Accordingly it was arranged that the sage should swear unalterable fidelty, which çonsidering that Paravaiyār was still alive, seemed a difficult matter; and, in fact both he and his master knew that the oath would not and could not be kept; but, since Çangiliyār would listen to no compromise, it was agreed at the suggestion of the god that

the oath should be sworn, *not in the shrine before the sacred image,* in which case it would be binding, but under a tree in the precincts, in which case it would not be a binding oath! The god himself having suggested this, she accepted it, and accordingly the pretended oath was sworn. The next day the god appeared to the devotees of the temple in a dream, and commanded them to give Çangiliyār in marriage to his servant Sundarar, which was done accordingly.

Thus a new life begins for the sage, who is now in fact attached to Çithambaram, of which Tiru-votti-ūr is a suburb; yet he has not forgotten the lord of Ārūr; and to him he addresses a song which is celebrated; and after that, breaking his oath, leaves Tiru-votti-ūr to return to his first loves, both spiritual and earthly. But it is said that his eyes became blinded as a punishment for breaking his oath, and thus blind, but still singing with devotion the praises of the master who had, as it would seem, betrayed him into this sin of perjury, he makes his way towards Ārūr. On the road he visited several shrines specially, *ālamkāḍu,* where he saw the temple of 'the Lady of Kārikāl'[1]. He then went to Kāñji where in answer to his fervent supplications his left eye was restored. After this he went onwards from village to village, but it seems that as a further punishment he was afflicted with what would appear to have been a kind of leprosy covering the whole of his body. This however was removed in answer to his prayers, at the village of Tiru *āvaḍu-turrai,* where he was directed by the god to bathe in the tank on the north side of the temple. This was the occasion for further hymns of thanksgiving. Still he was afflicted by the loss of his right eye, especially because the glory of his master in each shrine could scarce be beheld even by both eyes, and

1. See her legend in Tiru-vaçaçam, VII, ver XV.

one was obviously insufficient. However, in answer to his prayers, this also was granted him, and in transports of joy, perfectly restored to himself, he reenters Ārūr. Meanwhile Paravaiyār, his first wife had heard of his infidelities, and mock-marriage, and was of course exceedingly indignant, so that when our devotee wished to return to his dwelling she refused to permit any messengers of his to enter the dwelling. In vain was the help of various mediators sought. She declared that she would die rather than be reunited to him. In this extremity the sage has recourse to his master, whom he sought again to employ in what certainly seems to us to be a most undignified occupation. It is difficult indeed to fancy 'Çiva Perumān' acting in the capacity of Sir Pandarus of Troy! However there seems to have been in this case no limit to the kindly indulgence of the master who treated the devotee invariably as a spoiled child. He accordingly paid two visits to the lady, one in the guise of a devotee, and again in his own glorious form; and she is at length appeased, Sundarar being readmitted to his home. So thoroughly has the god performed his task that when Sundarar arrives he finds his dwelling in festive array, lights gleaming and beautiful flowers shedding light and beauty, and diffusing a heavenly radiance around.

After this, for a long period he and Paravaiyār lived in all the luxury of amplest wealth: the sanctity being apparently in abeyance!

§ 8. — *Healing of Ēyar-Kōn.*

At this time a distinguished devotee of Çivan, called Ēyar-Kōn Kali-Kāma-Nāyanār, hearing that Sundarar had actually dared to employ his Master as a vile *pandar;* was naturally very angry and gave expression to his wrath in

words of contemptuous indignation against both the servant and the Master!

Çivan, the supreme, hearing of this, sent a dreadful colic as a punishment to the presumptuous devotee, and when the sufferer appealed to his compassion said to him « Only by the hand of my servant Sundarar can'st thou be healed ». The impetuous devotee indignantly refused the services of one whose conduct he had so loudly condemned, declaring that he would rather he branded with the three-pronged spear of Çivan made red hot, than allow one who had employed the god on such an unworthy errand to approach him.

However, the sage came, and was denied access to the sick man ; but forcing his way in, declared that he had come to heal. The patient, in a fury drew his sword and slew himself, rather than be healed by unworthy hands. The sage horrified took the sword, and was about to kill himself, when Çivan restored the dead man to life, and filled his mind with heavenly light, the result of which was that he sprang up and wrested the weapon from Sundarar's hand. A full explanation and reconciliation took place and from that time Ēyar-kōn became the attached friend of the sage, who paid him a long visit and then returned to Ārūr.

§ 9. — *His friend Çēraman Perumal.*

After this a new friend comes into the life of the sage. This person is called Çēramān-Perumāl-Nāyanār, who was the chieftain of Koḍuṇkōḷ. This petty king was a very remarkable devotee, and his history is related at great length. We shall only note the particulars connected with his intimacy with our sage. The first place of importance which they visited together was Vēdāraṇiyam, celebrated in the history of Ñāna Sambandhar. This chief seems to have been himself

a poet. They then went to Madura, and travelled round the Pāṇḍiyan kingdom, while the sage composed and sang lyrics at every sacred shrine. After many days spent in Ārūr, the two friends took a journey westward, and having to cross the Kāvēri, which was swollen by the rains, the sage sang one of his celebrated songs, the consequence of which was that the river divided, and standing on either side like walls of crystal permitted them to pass over dryshod. After they had sung praises to the god, the river quietly returned to its usual channel. After this Sundara-Mūrtti accompanied his friend to Koḍuṇkoḷ where he was received with royal pomp, and made a splendid progress round the little state, singing his sacred lyrics everywhere. After some time he felt an irresistible impulse to return to Ārūr, but his friend and patron resisted his departure, and only consented on the understanding that immense piles of gold, jewels, costly garments and perfumes should be sent with the sage, carried by a little army of porters. When they were on the way the hosts of Çivan disguised as robbers came and carried off all the treasure: but the sage went to the nearest temple, and sang a lyric which had such an effect that the robbers brought back the whole of their spoil and piled it up at the gate of the temple; so the wealth reached Ārūr in safety, no doubt to the great satisfaction of Paravaiyār, who was of an avaricious disposition it may be inferred. On a later occasion when Sundarar returned to visit his friend, it is said that in a certain village he heard sounds of rejoicing proceeding from one house and of mourning from the opposite one. On enquiring the reason he was told that in the house of mourning a boy of five years of age had gone to bathe in the tank with another boy about his own age; and that one of these boys had been swallowed by an alligator, while the other had escaped. The mourning in the one house was for the child

carried away in such a terrible manner; while the rejoicing in the other house was for the child that had returned safe, whom they were investing with the sacred thread! The saint was filled with compassion for the mourners, who came crowding to worship at his feet, imploring him to accept their hospitality and feeling that his presence was more than a compensation for their bereavement, and sang one of his sacred lyrics, praying that the child might be restored. Accordingly the dreaded king of death brought back the spirit of the child, reunited it to the body, and caused the alligator to bring the child thus rescued to the bank. This wonderful resurrection filled the whole countryside with wonder, and rich presents poured in, while the land rang with the praises of the illustrious visitor.

Many days after this the sage, while his host had gone to bathe, went to the temple of Tiruvañjaikaḷam, and having performed his worship with due devotion, prostrated himself before the image in an ecstasy of mystic fervour, praying in language, that might have been adapted from the song of Simeon, that he might at length be released from the bonds of earthly life and permitted again to worship at the sacred feet on the holy hill. No sooner had he offered this prayer than Çiva-Perumān, addressing all the gods, bade them in glad procession proceed to earth, and placing Sundarar on a white elephant conduct him to Paradise. This was accordingly done. All the heavenly hosts surrounded him. He was mounted upon an elephant; and with the sound of all kinds of music, amid the praises of all the gods, and showers of flowers from the sky, he was conducted along the celestial way to Kailāçam. Meanwhile the chief his friend returning saw the wondrous procession making its way through the sky, and immediately mounting his royal charger breathed into

its ear, the 'mystic five syllables'[1]. Forthwith the charger sprang into the skies overtook the elephant on which the saint was riding, and led the way to the 'silver hill'. All the choice warriors of the kingdom seeing their master taken from their sight fell upon their swords, and leaving their earthly bodies at once received the heavenly shapes of heroes, and so preceding their master waited at the gate of Paradise to welcome him and do him service. So the whole company went on, the saint still chanting his inspired song. At length at the sacred gates the sage was admitted, but his friend and attendants remained outside. Çivan received his faithful devotee and friend with warm welcome. The sage, bowing at his feet, said "The fault which banished me from hence and consigned me to an embodied existence is forgiven, and once more thou dost admit me to share thy joy with thee!" He then represented the case of the Nāyanār who was waiting without the gate. The order was given at once for his admission, and our sage under the old title of Halāla-sundarar was made the chief of Çivan's hosts, with his friend as his second in command.

Afterwards, Paravaiyār and Çangiliyār, restored to their old names and positions, were gathered with the servants of Pārvathi. So they all entered into the joy of an eternal rest. To the king of the sea it was moreover given in charge that he should carry down to the Southern land the hymn which the sage had sung on the way. Thus ends the legend of the third of the Çaiva saints, or if we include Māṇikka-Vāçagar, the fourth. It will be seen that they were very diverse in character and history.

By the readers of the four histories of Māṇikka-Vāçagar, Sambandhar, Nāvukkaraçar and Sundara-Mūrtti, who closes

1. See Tiru-Vâçagam p. XXXIX, note II.

the series, it will be seen that these " saints " had many peculiarities and even vices which to the western mind seem most repulsive, and unsaintly. For example Sundarar in his poems uses the most unseemly familiarity in his addresses to his master. Before coming down from Kailāça he had earnestly implored the god not to forsake him in his new position; and we have seen that Çivan was continually with his faithlul devotee, who calls him ' Madman' ' Deceiver ', ' Companion' and even ' Servant'. Something of this is seen in Māṇikka-Vāçagar's verse, but Sundara avails himself of the liberty of a spoiled child in a strange way. We may notice too an inconsistency in the history of this devotee not discernible in the others. Sundara was sent down to earth to rid himself of the dominion of the senses and to make atonement for the indulgence of undisciplined thoughts and desires. The god also appears to break off Sundara's marriage by claiming the young bridegroom as his slave; and the design of this is to prevent him from becoming a drudge to the world. Yet afterwards, the selfsame Sundarar is actually permitted to employ his master to arrange for his union with Paravaiyār, and afterwards to bring about a reconciliation when she was justly offended.

Moreover Çivan was employed to arrange a second and clandestine marriage with Aninthaiyār (or Çangiliyār); and this was accomplished by a gross deception, Sundarar swearing never to desert her, which he however did soon, with the connivance of Çiva! He swore what seemed to her a binding oath, but was not really so, because not sworn in the temple, but merely under the shade of a consecrated tree. We note these things, because the tone here is decidedly lower than that of the two former histories. Māṇikka-Vāçagar laments bitterly his imperfections and falls, but gives the idea of a devout-minded man struggling towards purity and

light. Sambandhar presents an exquisite picture of youthf devotion, reminding us of what we are familiar with connection with the names of Samuel, Daniel and S. John t Apostle. We say this, because the character of their sair must, one would suppose, affect the conduct of the votaries the system.

Rev. G. U. Pope, M. A., D. D.
Bailliol College, Oxford.

Note de la Rédaction. — La légende de la sainte de Kārikāl, d il est question ci-dessus, p. 232. a été traduite en français M. Julien Vinson et publiée dans la *Revue orientale* (année 18 p. 117-136), d'après le *Périya Purâṇam.*

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)[1]

QUATRIÈME ACTE

(Alors entre Amitié)

AMITIÉ. — J'ai entendu dire à Joie que ma chère compagne, Foi, est protégée par la vénérable Dévotion à Vishnu contre l'ardeur d'engloutissement de la femme de Çiva. Quand verrai-je ma chère amie? mon cœur le désire ardemment. (Elle fait quelques pas sur la scène).

(Alors entre Foi).

FOI. — (Elle dit à haute voix avec un tremblement de crainte): Maintenant encore mon cœur tremble comme celui d'une antilope: je vois la redoutable femme de Çiva, ayant des crânes d'homme en guise de pendants d'oreille, lançant par ses regards une multitude d'éclairs, dont l'aspect est terrible par des cheveux rouges comme des flammes et dont la langue s'agite entre les dents qui sont des bourgeons et des croissants de lune.

AMITIÉ. — Ah! voici ma chère compagne, Foi, dont le cœur est agité par la crainte et qui tremble de tous ses membres comme une antilope: elle délibère sur quelque sujet

1. Voy. t. XXXII, numero de juillet (1899), p. 230-246, et t. XXXIII, numéro de janvier (1900), p. 67-86; numéro de juillet, p. 223-239.

et ne me voit pas, bien que je sois allée au-devant d'elle. Eh bien! je vais lui parler.

(Haut). Foi, ma très chère amie! Pourquoi, au milieu des tortures de ton cœur, ne pas même me voir?

Foi. — (La regardant avec un soupir): Ah! ma très chère compagne, Amitié!

« Pendant que je me trouvais entre les dents de la bouche grande ouverte de la nuit de la mort, je t'ai vue, ô amie! et toi-même tu es de nouveau dans cette même naissance[1]. »

Viens donc, embrasse-moi.

Amitié. — (Elle fait ainsi) : Amie, comment tes membres peuvent-ils, maintenant encore, trembler à cause de la femme de Çiva, dont le pouvoir magique est menacé par Dévotion à Vishnu?

Foi. — (Elle redit à voix haute): « Maintenant encore, mon cœur tremble comme celui d'une antilope: je revois la redoutable femme de Çiva, ayant des crânes d'hommes en guise de pendants d'oreille, lançant par ses regards une multitude d'éclairs, dont l'aspect est terrible par des cheveux rouges comme des flammes, et dont la langue s'agite entre les dents qui sont des bourgeons et des croissants de lune. »

Amitié. — (Avec crainte): Ah! la misérable, à l'aspect redoutable! Et qu'a-t-elle fait à son arrivée?

Foi. — « Elle est descendue comme un faucon, et, d'une de ses mains, m'ayant saisie par les pieds et de l'autre main ayant pris Devoir, elle s'est envolée avec impétuosité dans les airs, pareille à la femelle du vautour qui tient dans ses serres deux morceaux de chair tremblante. »

Amitié. — Ah! malheur! Ah! malheur! (Elle s'évanouit).

Foi. — Amie, reviens à toi, reviens à toi.

Amitié. — (Revenant à elle). Ensuite, ensuite.

1. C'est-à-dire, tu vis encore.

Alors la déesse, en entendant notre cri lamentable, a les yeux en larmes et la pitié se glisse dans son cœur.

« Avec un froncement de sourcil redoutable, elle lance à la cruelle un regard enflammé par une colère qui fait recourber son corps d'une manière puissante; et la cruelle est tombée sur la terre, comme une montagne frappée de la foudre, ou comme un crâne qui tombe en ruine et se brise. »

Amitié. — O bonheur! En un instant ma chère amie est rendue à la vie, comme une gazelle qui tombe de la gueule d'un tigre. Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors la Déesse, après avoir réfléchi, s'est écriée: Je détruirai jusqu'à la racine Grand Aveuglement, ce maudit, ce méchant qui me méprise. Puis la Déesse m'a chargée d'une mission. — Va, m'a-t-elle dit, ô Foi! parle à Discernement et dis-lui de faire tous ses efforts pour la défaite d'Amour, de Colère et des autres. Alors se manifestera l'absence des passions, et moi, choisissant ce moment favorable je protègerai votre armée en la secourant par l'Acte de retenir son souffle et les autres; la déesse Ritambharâ[1] et les autres, grâce à l'habileté d'Apaisement et des autres, produiront la naissance de Prabōdha pour le bienheureux (Discernement) uni à la déesse Révélation. — Je suis donc partie à la recherche de Discernement; mais toi, à quoi passes-tu tes jours?

Amitié. — Nous aussi, les quatre sœurs[2], par l'ordre de Dévotion à Vishnu, nous sommes estimées des gens de bien pour le perfectionement de Discernement; car ces (gens de bien)

« Songent à moi pour l'heureux et pour le malheureux; ils songent aussi à Pitié, joyeuse aux bons et n'ayant que du mépris pour les méchants; et par ce moyen cette âme, même

1. Ritambharâ. Personnage allégorique qui ne paraît pas dans le courant de la pièce. Il en est fait seulement ici mention.

2. Ces quatre sœurs sont : Amitié, Pitié, Joie, Douleur.

souillée par les vices, tels que Passion, Cupidité, Haine et les autres, gagne la sérénité. »

Ainsi nous toutes, les quatre sœurs, nous passons nos jours à nous occuper uniquement du bonheur de Discernement. Maintenant où ma chère amie voit-elle le grand roi ?

Foi. — Voici ce que m'a dit la Déesse; il y a une contrée que l'on nomme Râdha: là, dans Cakratîrtha, qui fait l'ornement des bords du Gange, Discernement, pour sa (prochaine) union avec la déesse Révélation, s'adonne à la pénitence en soutenant à peine son souffle, et d'un cœur plein de componction, appliquant son esprit à l'étude de la Mîmânsâ[1].

Amitié. — Que ma chère amie s'en aille; moi, de mon côté, je vais accomplir ma mission.

Foi. — Qu'il en soit ainsi.

FIN DU PROLOGUE

(Alors entrent le roi[2] et le concierge du palais).

Discernement. — Ah! méchant, maudit Grand Aveuglement! De toute façon par toi les honnêtes gens sont tués. En effet

« L'insensé, quoique plongé dans elle, ne boit pas dans l'eau de l'océan de l'immortalité[3], pure, d'une grandeur infinie, sans vagues, ayant le bonheur et la pensée[4] sans tache; mais l'insensé, au prix de bien des fatigues, boit dans l'eau

1. Philosophie védantique.

2. C'est Discernement (Vivêka). C'est cette appellation que nous adoptons ici à la place de *rājā* qui se trouve dans le texte, afin d'éviter toute obscurité.

3. C'est-à-dire Brahmà.

4. *Cidānanda*. On voit souvent *Satcidānanda*, qui est l'expression complète. C'est une formule propre au système védantique, et qui veut dire: l'être qui est l'existence, pensée et bonheur.

insipide de l'océan (du monde) qui n'est qu'un mirage : il boit, il se baigne et se réjouit, il plonge et remonte. »

Ce qui est cause de tout cela, c'est l'ignorance (où l'on est) de Grand Aveuglement, qui met en mouvement la roue de la transmigration du monde, et la cessation (de son pouvoir) ne peut venir que de la connaissance de la vérité. Car,

« Pour le renversement et le déracinement de cet arbre du monde qui est la racine de l'ignorance, il n'y a pas d'autre moyen que la connaissance de la vérité, née de l'adoration pour le Souverain roi (Viṣṇu). »

D'ordinaire, quand les gens de bien ont décidé l'accomplissement d'un projet, les dieux deviennent leurs alliés : voilà ce que disent les gens qui savent la vérité. Aussi voici les prescriptions de la déesse Dévotion à Viṣṇu : — Que l'on fasse des efforts pour la défaite d'Amour et des autres. Pour moi, mon parti est pris en votre faveur ; or, par ce moyen, Amour est tout à fait vaincu par le premier héros, Esprit Critique[1]. — Soit. Eh bien ! je vais lui donner mes ordres pour la victoire.

Védavati[2] ! appelez Esprit Critique.

Le Portier. — Comme le roi l'ordonne.

(Il sort et revient avec Esprit Critique).

Esprit Critique. — Ah ! le monde est renversé par ce maudit Kâma, qui ne cesse de grandir par l'idée que l'absence de réflexion est une beauté, ou plutôt c'est ce méchant Grand Aveuglement lui-même (qui cause cette ruine) En effet,

« Quand il voit la femme, qui n'est qu'une véritable poupée impure, le sage lui-même se réjouit, plein d'enivrement, et, dans son bonheur, il la loue, en disant : Elle est belle, elle a des yeux de lotus, ses hanches sont énormes, ses deux seins se dressent élevés et gros, sa bouche est un beau lotus, ses

1. En sanskr. *castuçicāra*.
2. Nom du portier.

sourcils sont pleins de beauté. — Ah ! c'est le crime d'Aveuglement. »

En outre, il n'y a pas même de repos pour les gens intelligents qui réfléchissent selon la réalité et qui se disent : La femme est faite d'une cage d'os revêtue d'une fange de chair, elle a une mauvaise odeur qui lui vient de sa nature, et son extérieur est repoussant. Il est donc bien évident que l'on a toujours attribué à la femme des qualités qu'elle ne possède point. En effet,

« Un collier de perles, liane faite de perles résonnantes, des nûpurâs d'or, des guirlandes merveilleuses de fleurs odorantes, un vêtement splendide de lin blanc, oh ! tout cela, pour les gens inintelligents, devient autant de qualités chez la femme; mais, pour ceux qui regardent de l'extérieur au dedans, la femme est un enfer : c'est le nom qu'ils lui donnent. »

(En l'air [1]). Ah ! méchant Amour, le dernier des êtres ! Pourquoi, lorsque tu te manifestes, le monde est-il troublé et sans appui ? En effet, voici ce qui se passe dans l'imagination de l'homme : il se dit :

« Elle me désire, cette jeune fille au visage de lune; elle me regarde avec plaisir, cette belle aux yeux de lotus bleu, elle désire l'embrassement de ses larges seins. »

Fi ! ô insensé !

« Quelle est celle qui te désire ? quelle est celle qui te regarde ? O brute ! la femme, formée d'os et de chair, n'y voit rien du tout; l'âme incorporelle [2] à son tour te regarde. »

Le Portier. — Par ici venez, Auguste ! (Tous deux font quelques pas sur la scène).

1. On a vu plus haut que cette expression scénique était employée quand le personnage en scène ne s'adressait à aucune personne présente.

2. L'âme unique, *puṅs*.

Le Portier. — Voici le grand roi qui est assis. Que votre seigneurie s'approche.

Esprit Critique. — (S'étant approché.) O roi! triomphe! triomphe ! Voici Esprit Critique qui devant toi s'incline.

Discernement. — Assieds-toi là.

Esprit Critique. — (S'étant assis.) O roi! le voici, ton serviteur, il est arrivé: favorise-le de tes ordres.

Discernement. — Notre combat avec Grand Aveuglement est commencé. Amour en est le premier héros, et par nous vous êtes désigné pour être son adversaire.

Esprit Critique. — Je suis heureux d'être ainsi honoré par mon maître.

Discernement. — Et par quelle science des armes vaincrez-vous Amour?

Esprit Critique. — Ah! déjà, en pensant qu'il faut vaincre Amour aux cinq flèches et à l'arc de fleurs, on a considéré le choix des armes. Vois:

« Je désarmerai Amour, (d'abord) en fermant très fortement, mais avec peine, la porte (des neuf sens) pour empêcher tout retour vers le souvenir des femmes et le charme de leur présence, (puis en faisant réfléchir à plusieurs reprises sur leur déplaisante maturité et leurs corps repoussants. »

Discernement. — Bien, bien.

Esprit Critique. — Et aussi,

« S'il y a des fleuves aux grandes îles, s'il y a des montagnes dont les rochers sont polis par les eaux qui ne cessent pas d'y tomber, s'il y a des rangées de forêts aux arbres énormes, s'il y a des paroles d'apaisement venant de Vyāsa et le commerce avec les sages, que peuvent faire les femmes faites de chair et de graisse et que peut faire le dieu de l'Amour? »

Ce qui s'appelle la femme, voilà l'arme principale d'Amour aussi, quand elle aura été vaincue, l'activité de tous les autres

compagnons d'Amour, deviendra stérile et ils n'y trouveront que leur ruine. En effet,

« La lune, le sandal, les forêts de plaisance, blanches par l'éclat de la lune et qui résonnent du sourd bourdonnement des abeilles, les levers du printemps, les levers de nuages aux agréables murmures, les jours de longue durée que parfument les vents qui ont passé sur l'arbre Kadamba, les poudres odorantes... etc., qui sont tous les compagnons d'Amour, sont vaincus par la ruine de la femme. »

Mais c'est tarder beaucoup trop, que mon maître ordonne.

« Moi, en détruisant l'armée des ennemis par les Réflexions se précipitant de toute part, comme par des flèches, pareil à celui qui a pour arc Gâṇḍîva (Arjuna), je renverserai Amour, comme l'armée des Kurus abattit Sindhurâja. »

Discernement. — (Avec bienveillance.) Que votre seigneurie s'apprête donc pour la défaite des ennemis.

Esprit Critique. — Comme l'ordonne le roi.

(Alors il s'incline et sort).

Discernement. — Vêdavati ! qu'on appelle Patience pour la défaite de Colère.

Le Portier. — Comme l'ordonne le roi.

(Il sort, puis il rentre avec Patience).

Patience. — « Les sages, héros profonds comme l'océan immobile et sans tache, supportent les méchants propos et les cris d'un ennemi redoutable par les vagues du froncement de ses sourcils, assombris des ténèbres de la colère, et par ses yeux terribles et rouges comme les rayons du crépuscule. »

(Se regardant elle-même avec complaisance).

« Ce n'est pas la fatigue des paroles qu'il faudrait estimer, ni la douleur aiguë de la tête, ni la torture de l'esprit, ni la lassitude du corps, pas plus que Nuisance et les autres, dont l'emploi serait stérile, mais c'est moi seule, au contraire, que l'on doit estimer pour remporter la victoire sur Colère. »

(Tous deux font quelques pas sur la scène).

Le Portier. — Voici le roi! Que ma chère amie s'approche.

Patience. — S'étant approchée Triomphe, triomphe pour le roi!

Voici la servante du roi. Patience, qui s'incline par le prosternement des huit membres.

Discernement. — Asseyez-vous ici.

Patience. — (S'étant assise). Que le roi me donne ses ordres. Pour quelle cause avez-vous appelé votre servante?

Discernement. — Dans ce combat la méchante Colère doit être par toi vaincue.

Patience. — Grâce à la protection du roi, je serai capable de vaincre Grand Aveuglement lui-même, à plus forte raison Colère, qui n'est que sa servante. Aussi moi-même bientôt

« Je renverserai ce méchant, Colère, dont les yeux vomissent des étincelles, qui entrave sans raison les œuvres de la lecture des Vèdas, du sacrifice aux dieux et aux mânes et de mortification, comme Mahisha a renversé la déesse Durjâ. »

Discernement. — O Patience! nous écoutons. Eh bien! comment se fera la défaite de Colère?

Patience. — O roi! Je vais vous le faire connaître.

« Où est le lever de Colère pour ceux dont le cœur est humide du suc de la compassion et qui se disent : Devant un homme en colère, on doit n'avoir qu'un visage souriant, et l'on doit se conduire avec sérénité ; à l'outrage on doit répondre par des paroles de prospérité ; quand on est frappé, on doit éprouver la joie de la destruction des péchés de l'âme. Malheur à l'homme dont l'âme n'a pu se vaincre ! Il sera difficile à écarter, le malheur qui s'est approché de lui par un fatal destin. »

Discernement. — Bien, bien.

PATIENCE. — O roi! par la défaite de Colère seront entièrement vaincus Nuisance, Fureur, Orgueil, Jalousie et les autres.

DISCERNEMENT. — Que votre seigneurerie aille donc se mettre dans une position forte pour s'assurer la victoire.

PATIENCE. — Comme l'ordonne le roi (Elle sort).

DISCERNEMENT. — (Au portier). Dévavati! Qu'on appelle Contentement, victorieux du désir.

LE PORTIER. — Comme le roi l'ordonne.

(Il sort et rentre avec Contentement).

CONTENTEMENT. — (Réfléchissant — avec pitié).

« On peut prendre, si on le désire, le fruit des arbres dans toute forêt sans fatigue; en tout lieu on peut prendre l'eau froide et douce des rivières pures; on peut prendre un lit, doux au toucher, que l'on a formé de bourgeons et de lianes très douces : cependant, à la porte des gens riches, les misérables subissent tous les tourments. »

(En l'air). Oh! folie de l'homme avide! Il est certes bien difficile d'arracher (à ton cœur) cet aveuglement. En effet,

« Combien de tes entreprises ont été brisées et combien de fois n'ont-elles pas été anéanties! O brute, qui désirerais boire dans cette eau vile des océans des richesses, qui n'est qu'un mirage! Cependant l'espérance ne cesse pas (de régner) en toi, insensé! puisque ta tête, faite certainement de foudre et de rochers, n'est pas brisée cent fois. »

Cette conduite, rendue aveugle par Cupidité, étonne mon esprit. En effet,

« Insensé! tu penses toujours aux richesses, en te disant : Cette chose, que je devais avoir, elle a été acquise; mais il y en a une autre qu'il faut en plus acquérir, car celle-ci dérive de celle-là, et cette autre chose est obtenue. — Tu ne sais pas qu'en revanche ce démon, Espérance, en peu de temps

t'avalera de force tout entier, toi qu'enveloppe l'obscurité de ta cupidité sans bornes! »

De plus,

« La richesse, eh bien! soit; elle a été acquise avec peine: cependant, lorsque survient la perte de cette richesse ou la perte, la mort, la séparation n'en existe pas moins de deux manières. Est-ce que la non-acquisition des richesses est meilleure, dis-moi, ou bien la perte est-elle bonne? La perte du gain nous cause un grand trouble, mais non l'absence de ce gain lui-même. »

Bien plus,

« La mort se réjouit sur ta tête; constamment ce serpent redoutable, la vieillesse, te dévore; le monde est dévoré par des vautours faits de richesses. Celui qui est plongé un peu dans l'eau de l'ambroisie du Contentement, après avoir lavé par les eaux de la science cette poussière qui, née de Cupidité, s'était accrue par l'ignorance, celui-là trouve le bonheur. »

Le Portier. — Voici le maître. Que l'Auguste s'approche donc.

Contentement. — (Ayant ainsi fait). Que le maître triomphe, triomphe! Voici Contentement qui s'incline devant lui.

Discernement. — Asseyez-vous ici.

(En parlant ainsi, il le fait asseoir près de lui).

Contentement. — (S'étant assis avec modestie). Voici votre esclave : que le roi me donne ses ordres.

Discernement. — Votre seigneurie a une puissance des plus renommées : trêve de discours sur ce sujet. Votre seigneurie doit partir pour Bénarès afin de vaincre Cupidité.

Contentement. — Comme l'ordonne le roi.

« Comme le fils de Daçaratha (Râma) a vaincu le souverain des rākchasas (Râvana), aux visages divers, vainqueur des trois mondes et qui doit son accroissement à l'empri-

sonnement et au meurtre des dieux et des brahmanes, ainsi je vaincrai Cupidité nécessairement et très vite » (Il sort).

(L'âme[1] entre avec une apparence modeste).

L'ÂME. — O roi ! on a obtenu d'heureux présages pour la victoire et pour le départ. Elle est proche, l'époque du départ que nous avait fait connaître l'astrologue.

DISCERNEMENT. — S'il en est ainsi, que les chefs reçoivent l'ordre de partir avec l'armée.

L'ÂME. — Comme l'ordonne le roi (Elle sort).

(Dans la coulisse).

« Qu'on équipe les éléphants qui, par le vin du mada tombé de leurs fentes et de leurs bosses (attirent) les bourdons enivrés; qu'on attelle aux chars les chevaux qui, dans leur rapidité, l'emportent de beaucoup sur les vents impétueux. Que les fantassins se présentent avec leurs lances qui, dans tout l'espace du ciel, font jaillir comme une forêt de lotus bleus ; (qu'ils fassent de même) les cavaliers, dont les mains puissantes jouent avec les épées. »

DISCERNEMENT. — Soit. Partons, puisque nous avons obtenu d'heureux présages.

(A son serviteur). Ordonnez à mon cocher de préparer et d'amener mon char de guerre.

LE SERVITEUR. — Comme l'ordonne le roi (Il sort).

(Alors entre le cocher menant avec lui le char).

LE COCHER. — O roi ! Voici le char tout apprêté. Que votre seigneurie veuille y monter.

DISCERNEMENT. — (Ayant fait les dispositions des présages heureux, il indique par ses gestes qu'il monte sur le char).

LE COCHER. — (Montrant la rapidité du char). O seigneur! vois, vois :

« Ces chevaux, dont on n'infère la succession des bonds que par la masse de poussière agitée, et dont l'extrémité seule

1. Skr. : *puruṣa*.

des sabots dans leur élan touche à peine la terre, ces chevaux traînent dans les airs le char, dont le bruit redoutable est celui de l'Océan baratté. »

Voici la ville de Bénarès, purificatrice des trois mondes, que nous apercevons non loin d'ici.

« Voici les sommets des palais, plus éclatants que les rayons de la lune : ils apparaissent nombreux et retentissent du bruit de l'eau qui tombe en gouttelettes des machines. Sur ces sommets cette rangée d'étendards est aussi belle qu'une rangée d'éclairs, qui diversement resplendissent aux bords des nuages sans tache de l'automne. »

Et voici non loin, à l'extrémité de la ville, les parcs, où retentit le bruit des abeilles s'attachant à chaque bourgeon, où tombent en abondance les pluies du suc de l'épanouissement des plantes, où les fleurs embaument, où les arbres ont des feuilles si denses qu'ils en deviennent noirs. Dans ce lieu (à Bénarès), les vents ressemblent à des religieux sectateurs de Çiva. En effet[1],

« Les vents sont humides de l'eau du Gange et blanchis par le pollen; ils honorent, pour ainsi dire, par les fleurs qu'ils font tomber sur leur passage, celui qui a pour diadème la lune (Çiva); ils chantent un éloge de Çiva (en retentissant) comme un bourdonnement d'abeilles; enfin ils dansent en agitant les lianes tremblantes comme des bras. »

Discernement. — (Regardant avec joie).

« Voici cette Bénarès, qui attire mon cœur en lui donnant l'éclat du bonheur suprême par la dispersion des ténèbres : c'est la ville de celui qui a pour diadème la lune; comme la science (qui délivre), c'est pour nous le lieu de la délivrance.

1. Le roi va donner l'explication de ce qu'il avance, quand il dit que les vents à Bénarès ressemblent à des religieux. On peut remarquer dans la stance suivante combien l'écrivain a eu soin de maintenir la comparaison entre les vents et les religieux.

Là, sinueux comme un collier de perles qui descend du cou de la terre, le Gange, par ses masses d'écume, l'emporte sur le mince croissant de la lune. »

Le Cocher (ayant fait quelques pas sur la scène). — O Seigneur! vois, vois: voici l'ornement des bords du Gange, le temple pur de Vishṇu le bienheureux, le Kêçava primitif.

Discernement (avec joie). — Ah!

« Le dieu est chanté par ceux qui connaissent le passé comme étant l'âme de ce lieu ; et c'est ici que s'absorbent en Vishṇu ceux qui meurent en ayant la vertu en partage. »

Le Cocher. — O Seigneur! vois, vois: voici justement Amour, Colère, Cupidité et les autres qui, en nous apercevant, fuient bien loin de ces lieux.

Discernement. — C'est ainsi. Soit. (Etant entré). Triomphe, triomphe pour le bienheureux! Nous honorons le bienheureux pour la réussite de nos désirs.

(Etant descendu de son char, il entre et regarde).

Triomphe, triomphe pour le bienheureux! O toi dont le siège d'or est parsemé de vers luisants qui sont les rayons de tes ongles brillants sur le lotus de tes pieds, qu'éclairent, rangés en cercle, les diadèmes de tous les immortels; toi qui es seul habile dans l'enlèvement de ce songe qu'est le monde pour les dévots tourmentés par la succession de cette illusion qui est la dualité apparente; toi qui as supporté le cercle étincelant des montagnes à l'extrémité de tes défenses pour sauver la terre (submergée sous les eaux) ; toi qui à tour de rôle as gravi les trois mondes; toi qui as plongé dans l'étonnement l'univers entier en secourant le peuple de Gôkula, qu'effrayait la quantité énorme de pluie tombée à l'improviste d'un terrible nuage qu'avait soulevé la colère d'Indra: ce péril, tu l'avais écarté en soulevant de tes bras puissants le mont Gôvardhana en guise de parapluie ; ô maître! Souverain d'une splendeur immense par l'effacement du minium

— rouge comme les rayons du crépuscule — du front de la foule des femmes Dâityas[1]; toi qui as plongé les trois mondes dans un vaste océan de sang qui coulait de tes deux mains aux ongles brillants et invincibles par le déchirement de la poitrine du roi des démons; toi qui élèves tes bras insignes, éclairés par l'éclat resplendissant de ton merveilleux disque, aiguisé et rendu clair sur l'amas des os du cou élevé de l'asura Kaitabha, objet de frayeur pour les trois mondes; toi qui es cher à celui dont le diadème est le croissant de la lune (Çiva); toi qui as le cou resplendissant de l'éclat d'un collier superbe de grosses perles sur ta poitrine, où sont marqués les signes de la courbure des seins gros de Lakṣmî, unie à toi par l'embrassement de ses bras pareils à des lianes, et qui était sortie de l'océan de lait baratté par la montagne-pilon que faisaient mouvoir tes bras forts; ô fils de Vikuṇṭhâ! accorde le lever de l'intelligence qui, pour les dévots, brise le trouble qu'est le monde; ô dieu! respect pour toi!

(Simulant une sortie et regardant) :

Cet endroit est tout à fait convenable: il est propre à nous servir de demeure. Donc ici-même nous établissons le quartier général.

(Tous deux sortent).

Fin du quatrième acte.

Gérard Devèze.

1. Pour dire tout simplement que le dieu a rendu veuves les femmes des Daityas, en tuant tous leurs maris. Dans tout ce qui précède, il est fait allusion au 3e avatar de Vishṇu sous la forme d'un sanglier, et au 5e sous la forme d'un nain.

L'ARGOT DE SAINT-CYR

Nous devons le vocabulaire suivant à l'amabilité d'un officier, ancien élève de l'École spéciale militaire.

Affoler (*s'*), se presser.

Aller, sortir; — *chez Paris*, sortir à Paris; — *chez famille*, sortir dans la famille.

Amphi, amphithéâtre, et par extension rassemblement, attroupement d'élèves.

Au hasard, expression qui signifie tout le contraire.

Azimuter, *répérer*, remarquer quelqu'un qui est en défaut.

Bahut (*le*), l'École de Saint-Cyr.

Bahuté, chic, élégant, important; — *note bahutée*, bonne note; — élève *tricule bahuté*, qui est entré dans un bon rang.

Bahuter un képy, l'aplatir.

Balancer, renvoyer, se débarrasser de, etc.

Baraguey, lavabo d'hiver, qui est à côté de la statue du maréchal Baraguey d'Hilliers.

Barbette, règle de bois mise dans une case pour faire tenir un effet bien régulièrement plié; épingle qui maintient en place un bouton décousu; sens le plus général : tout ce qui dépasse; — *la barbette*, le

génie; *un officier de barbette*, un officier du génie; *cours de barbette*, cours de fortifications; — *avoir le pouce en barbette*, à l'exercice, quand il n'est pas réuni aux autres doigts; — *avoir la hausse en barbette*, quand elle est relevée et non rabattue sur l'arrière, comme il est prescrit.

Barder, être affolé, avoir tout le temps des punitions ou du travail à faire.

Basane (*le*), le cheval.

Bétons, fortifications, par suite mauvaise garnison.

Boïs (*le petit*), le petit bois.

Bronze (*le*), l'artillerie.

Brute (*la*) *pompière*, le bûcheur de pompe, c'est-à-dire celui qui travaille ardemment aux choses non militaires.

Cafarder, avoir du goût : *cafarder le dessin fumiste*, avoir du goût pour le dessin de paysage; — protéger : un ancien protège un homme auprès d'autres anciens pour que ceux-ci ne le balancent pas; — *cafarder à blanc*, protéger en tout et pour tout.

Calot (*faire*), lancer son képy vers le ciel en signe de joie.

Capit, capitaine, officier de service à l'École.

Carotter, imiter; *carotter la brute*, faire la brute, faire semblant de ne pas comprendre; — *carotter le père*, être paternel; — *carotter le pieu*, rester au lit après la diane.

Case en champignon (*mettre une*), défaire la case et

suspendre tous les effets à l'unique portemanteau dont on dispose (punition).

Chambre (*corvées de*), punition.

Chapeau! lancer son képy vers le ciel en signe de joie.

Chez, à, dans; — *aller chez famille, aller chez Paris*, sortir dans sa famille, sortir dans Paris.

Chichi, synonyme de *cornard*.

Chien, sergent-major.

Chien jaune, cours de législation; — *vert*, cours d'administration; — *être couché en chien de fusil*, être couché les jambes repliées et formant un triangle au-dessus du lit.

Co (*un petit*), un ami intime, un camarade de collège, un camarade de promotion.

Colle, interrogation d'examen.

Cornard, ce qui est de trop, supplément; — confusion, trouble (d'effets ou de soldats à l'exercice; syn. *chichi*); — poussière, résidu laissé dans le creux des armes ou dans les coins de la chambre; — bouc, le cornard de Saint-Cyr est bien connu; — chocolat vendu à quatre heures de l'après-midi par les sœurs; — pain grillé au beurre, donné aux gradés par le caporal aux vivres et *rabioté* par lui; — *avoir du cornard*, avoir des galons sur la manche; — *boîte à cornard*, boîte à ordures pour la chambre.

Cornarder, se tromper à l'exercice ou ailleurs.

Cosaque, maladroit à tous les exercices.

Crampton, chemin de fer; — *officier crampton*, tout employé de chemin de fer.

Crapahu, fort, intelligent, transcendant.

Croco, élève à titre étranger.

Crête (*jaillir sur*), prendre quelqu'un en flagrant délit.

Creux (*mettre dans le*), faire *barder*; — *toucher une remise de creux*, *barder* (voy. ce mot).

Déculasser un pieu, défaire la culasse, c'est-à-dire défaire les couvertures arrangées en carré au pied du lit.

Défiler (punition), faire tirer la case et le pieu, c'est-dire faire mettre le matériel en action — punir : défiler de case, de pieu; — cacher quelque chose.

Défiloir, endroit où l'on cache quelque objet qui n'est pas réglementaire.

Dégager (*se*), chanter ou parler sur un sujet quelconque.

Démuseler (*se*), parler ou chanter.

Embusqué, rusé, habile.

Enfilé, sot, maladroit.

Énorme, original.

Évasé, original.

Exposer sa bayonnette ou son *pétoir* (punition).

Facétie, travail actif autre que l'exercice (escrime, équitation, *pète-sec*, etc.).

Fana, fanatique.

Fines, les derniers.

Fumiste, civil.
Gabarit, type, modèle.
Gabion (*être foutu comme un*), être mal équipé ou mal habillé pour l'exercice.
Galette (*sortie*), sortie générale même pour les punis.
Godillot, soulier; — *godillots de fixe*, souliers mis au pied du lit et retournés la semelle en haut.
Gogo, cours de géographie.
Goguenot, shako.
Gradaille, l'ensemble des gradés.
Grand'pendu, professeur, le commandant.
Grand'pompe, officier directeur des études.
Graviter, monter.
Hanspessoire, premier soldat.
Hommes, les nouveaux.
Huileux, élève reçu dans un bon rang.
Idoine, civil.
Insulte (*toucher l'*), être réprimandé; — *voir* l'insulte, même sens.
Insulter, réprimander.
Jaillir sur la crète, prendre quelqu'un en flagrant délit.
Jus (*avoir un*), avoir de l'audace, du toupet; — « ces hommes ont tous les jus ».
Loüp, transcendant.
Loüs (loups), petits bonshommes mobiles pour le tir réduit, instructeurs sévères faisant barder leurs hommes et astucieux pour tirer des carottes.

Marchfeld, champ de manœuvres.

Malvina, voy. *Tartelette*.

Maxi (maximum), très bonne note.

Mili (*art*), cours d'histoire militaire; — le *mili*, l'exercice.

Mini (minimum), très mauvaise note.

Museler (*se*), se taire.

Nu (*être*), avoir un bouton non boutonné, ou un vêtement déchiré.

Officier, élève de seconde année, ancien; — *officier de première année*, élève de première année qui recommence ses études.

Ours (*l'*), salle de police.

Paradis, infirmerie.

Parent (*être*), avoir pour parent un personnage influent ou connu à la *boîte* (l'École).

Pékin, le jour de la sortie de la seconde année; — *être pékin de....*, cesser de faire quelque chose; — *être pékin de melon*, avoir fini la seconde année.

Pékin do, f. 1 sou la ligne, le dernier jour de janvier. Les mois de la première année sont dits officiers; et le 1er février est un officier qui entre en ligne en ce moment.

Pelote, consigne.

Pète-sec, gymnastique.

Pétoir, fusil.

Pendu, professeur, interrogateur; — *grand pendu* (*le*), le commandant.

Père-système, le dernier de la promotion.
Pied de banc, sergent d'infanterie.
Pieu, lit.
Pique, escrime, — sergent.
Piquer l'étrangère, ne pas faire attention.
Poireau, général.
Pompe, travail non militaire; — *la grande pompe*, l'officier directeur des études; — *voir la pompe*, préparer le travail.
Pompier, celui qui travaille, qui pompe.
Ramasser, obtenir.
Ramener, obtenir.
Répéter, remarquer quelqu'un qui est en défaut.
Repiquer, recommencer.
Restaurant, réfectoire.
Rostos, becs électriques.
Sac, sergent-fourrier; — *qui n'est pas dans son sac à linge*, qui est de taille dans son sens leplus général.
Saumâtre, jeune sous-lieutenant sorti depuis peu de temps de l'École.
Séraphin (*être habillé en*), être habillé de blanc; c'est au *paradis* qu'on est habillé en *séraphin*.
Tapir, cours de topographie.
Tartelette et Malvina, femmes qui vendent des gâteaux ou des petits pains les jours de service en campagne.
Toucher tartelette, manger des gâteaux.
Toucher une remise de creux, barder (voy. ce mot).
Tout-cuit, commandant de bataillon.

Tricule, numéro matricule, chiffre, numéro, note de *Colle*. — voy. *Bahuté*.

Voleuse, débitante de tabac.

Voracer, prendre quelqu'un en flagrant délit.

Zèbre, cheval; aller à zèbre, faire du zèbre.

Zingot, préau de la cour.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DIOT. 2. Ind: prés. s. 1e r. s. v. i. act: *erran*,
4. 18. ..., DIOT, (Hautin a mis *diot* ,) ..., *di-ie*,
5. 15. ... DIOT : (Hautin a mis *diot:*) ..., *di-ie*,

DIOTSA. 9. Ind. prés: s. 3e r. s. r. i. s. v. i. act: *erran*.
2. 10... (DIOTSA paralyticoari) ..., (il dit au paralitique,)
3. 3. Eta DIOTSA guiçon escu EYHARTUA *çuenari*, Lors il dit à l'homme qui auoit la main seche, (à comparer *escu eyhartua* aux mots *escua eyhartua* sous *çuenic*, 3. 1. Là sens est *the hand withered*. Ici c'est *the withered hand*. A nice distinction ! But the French is quite the same in both places. Cf. *gogortua* sous *duçue* 8. 17 ; et chez J. Ochoa de Arin, p. 139 « izango lizatean confessioa gaitza » = the confession would be *the bad*.
3. 5. Eta hetarát inguru BEHATURIC asserrerequin, eta hayén bihotzeco obstinationeaz CONTRISTATURIC, DIOTSA guiçonari, Et adonc les regardant à l'enuiron auec indignation, & pareillement

marri de l'endurcissement de leur cœur, dit au personnage.

5. 36. .... DIOTSA synagogaco principalari. ...., il dit au principal de la synagogue.

5. 41. Eta HARTURIC nescatcharen escua, DIOTSA, Talitha-cumi : ... Et ayans (*sic*) prins la main de la fillette, luy dit,

6. 22. ..., Reguec DIOTSA nescatchari, ..., le Roy dit à la fille

8. 29. ... Pierrisec DIOTSA,... ? Pierre..., luy dit,

9. 5. Orduan Pierrisec hitza HARTURIC DIOTSA Iesusi, Magistruá. Adonc Pierre prenant la parole dit à Iesus, Maistre,

9. 21. ... ? Eta harc DIOTSA, Haourra-danic. ... ? Lequel dit, Dès son enfance.

10. 51. ... ? Eta itsuac DIOTSA, ... ? L'aueugle dit,

14. 30. Orduan DIOTSA Isuesec, Lors Iesus luy dit,

14. 37. ... : eta DIOTSA Pierrisi, ... : & dit à Pierre,

14. 45. ..., bertan harengana HURBILDURIC DIOTSA, ... incontinent s'approchant de luy dit

DIOTSATE. 5. Ind : prés : pl : 3e. r. s. r. i. s. v. i. a. *erran*.

2. 18. ... eta DIOTSATE, ..., & luy dirent [1],

4. 38. ..., eta DIOTSATE, ... & luy disent,

6. 37... Orduan DIOTSATE, ... Ils luy dirent [1],

8. 19. ... ? DIOTSATE, Hamabi. ...? Ils luy dirent [1]. Douze.

1. L. traduit disent, le présent historique donnant plus de vie à la narration.

12. 14. Eta hec ETHORRIRIC DIOTSATE, Magistruá, Iceux estans venus, luy disent, Maistre,

DIOTSUET. 6. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers. v. i. a. *erran*.

6. 11. 8, 12. 9, 41. 10, 29. 12, 43. 14, 25. Eguiaz DIOTSUET, En verité ie vous di (ou) Ie vous di en verité

DIRADE. 42. Ind : prés : pl : 3e Verbe subst : & aux :

1. 21. Guero SARTZEN *dirade* Capernaum-en, Puis entrerent en Capernaum : (Avec *sartzen* on attendrait Capernaumera. Voyez plus bas 10. 46 ; 11. 15 ; 11. 27, mais cf : *diraden*, 10. 23 ; et *resumân sar ditecen*)

2. 22. Eta bertan anhitz BILDU *içan dirade* ... Et soudain plusieurs s'y assemblerent,

2. 18. ... : eta *hec* ETHORTHEN *dirade* ... : lesquels vindrent à luy,

2. 20. Baina ETHORRIREN *dirade* egunac ... Mais les iours viendront

2. 22. ..., eta çahaguiac GALTZEN *dirade*, (H. a omis la dernière virgule.)

..., & les vaisseaux se perdent :

3. 31, *Ethorten dirade* bada haren anayeac eta haren ama : ... Ses freres donc & sa mere viennent :

4. 15. Bada hauc DIRADE ... Et voici, ceux

4. 16. Eta hauc DIRADE ... Et voici semblablement ceux

4. 17. ..., baina IRAUTE gutitaco DIRADE : ..., bertan

SCANDALIZATZEN *dirade*. (H. a mis ber à la fin de la ligne.) ..., mais sont de petite duree :..., ils sont incontinent scandalizez.

4. 18. Eta hanc DIRADE ..., hauc DIRADE, ... Aussi ceux..., ceux-ci,... sont

4. 20. Eta hauc DIRADE... Mais voici ceux

5. 15. Eta ETHORTEN *dirade* Iesusgana, et viennent à Iesus,

6 Sommaire 3 *Baina* harçaz *dirade* SCANDALIZATZEN. 2... *Scandalizer*

7. 4. ..., IKUCIAC ezpaDIRADE, ..., s'ils ne sont lauez,

7. 15. ... DIRADE, ..., ce sont

7. 21. Ecen barnetic, guiçonén bihotzetic ILKITEN *dirade* pensamendu gaichtoac, adulterioac, paillardiçác, HILTZECAC, (H. a mis hiltzecac,) 22,..., gaitzERRAITEA, Car du dedans, *c'est à dire*, du cœur des hommes, sortent mauuaises pensees, adulteres, paillardises, meurtres,... 22..., blasme,... (St-Matt.: XV, v, 19, hiltzecác,..., gaitzerraitecác.)

7. 23. Gaichtaqueria hauc guciac barnetic ILKITEN *dirade*, Tous ces maux sortent du dedans,

8. 3. ..., FLACATUREN *dirade* bidean: ecen horietaric batzu vrrundanic ETHORRI *içan dirade*. ..., ils defaudront en chemin: car aucuns d'eux sont venus de loin. (En Anglais *far-come*.)

10. 8. Eta biac IÇANEN *dirade* haraguibat. Et deux seront comme vne chair: (L. traduit *les deux*.)

10. 27... : ecen gauça guciac possible DIRADE Iain-

coa[1] baithan. ...: car toutes choses sont possibles quant à Dieu.

10. 31. ..., IÇANEN *dirade* azquen[2]: eta azquenac lehen.

... seront derniers: & les derniers *seront* premiers.

10. 35. Orduan ETHORTEN *dirade* harengana ... semeac,

Adonc ... Fils... viennent à luy,

10. 46. Orduan ETHORTEN *dirade* Iericora : ... Apres ils arriuerent en Iericho :

11. 15. Eta ETHORTEN *dirade* Ierusalemera : ... Ils vindrent donc en Ierusalem :

11. 27. Orduan ETHORTEN *dirade* berriz Ierusalemera : Puis derechef ils vindrent en Ierusalem :

12. 6. ..., AHALQUE *içanen dirade* ene semearen. ..., Ils auront reuerence à mon fils.

12. 25. ... : baina IÇANEN *dirade* ceruetaco Aingueruäc beçala.

... : mais on sera comme les Anges qui sont és cieux.

13. 6. Ecen anhitz ETHORRIREN *dirade* ene icenean, Car plusieurs viendront en mon nom,

13. 7. ... : ecen *gauça hauc* EGUIN BEHAR *dirade:* (H. a mis behardirade) ..., car il faut que ces choses se facent :

1. L. traduit « dans Dieu, chez Dieu ».
2. Dans J. Ochoa de Arin on trouve *aizquen*, e. g. pp. 50, 129.

13. 8. ... : eta IÇANEN *dirade* lur IKARATZEAC lekutic lekura, eta GOSSETEAC eta nahastecamenduac: dolorén HATSEAC, hauc. ..., & y aura tremblement de terre de lieu en lieu, & famine, et troubles : ces choses *seront* commencement de douleurs. (L. traduit *les tremblements* et *les commencements*.)

13. 12. ...: eta ALTCHATUREN *dirade* haourrac aita amén contra, ... : & s'esleuerout les enfans à l'encontre des peres & meres,

13. 19. Ecen IÇANEN *dirade* egun hec *halaco* tribulatione, (On remarque *hec.*, l'accusatif, au lieu du locatif *hetan*. Voyez 16, 2 & 11, egunean = *au jour*). Car en ces iours-la il y aura *telle* tribulation

13. 22. Ecen ALTCHATUREN *dirade* Christ falsuac, Car faux christs (*sic*), ... se leueront,

13. 25. Eta ceruco içarrac ERORIREN *dirade*, eta... verthuteac IKARATUREN *dirade*. Et les estoilles du ciel cherront, & les vertus ... branleront.

13. 31. Ceruä eta lurra IRAGANEN *dirade*, Le ciel et la terre passeront,

14. 27. ..., eta BARREYATUREN *dirade* ardiac. ...; & les brebis seront esparses.

14. 32. Guero ETHORTEN *dirade*... Apres il (*sic*) viennent

16. 2. Eta guciz goiz astearen lehen egunean ETHORTEN *dirade* monumentera, (H. a mis ethor à la fin de la ligne.) Parquoy fort matin le premier iour de la sepmaine elles vindrent au monument,

16. 17. ..., lengoage berriz[1] MINÇATUREN *dirade:* ...: Ils parleront nouueaux langages.

16. 18. ..., eta SENDATUREN *dirade.* ...; & seront guaris.

DIRADELA, 4. I. q. *dirade* avec *la* conjonctif.

6. 11. ..., emequiago TRACTATUAC *içanen diradela* Sodomaco eta Gomorrhacoac iudicioco egunean, ecen ez hiri hura: ..., que ceux de Sodome & de Gomorrhe seront plus doucement traittez au iour du iugement que ceste ville — la.

9. 1. ..., ecen BADIRADELA ... batzu,... qu'il en y a aucuns

12. 26. ..., ecen RESUSCITATZEN *diradela,* ..., qu'ils ressuscitent,

13. 29. ... gauça hauc EGUITEN *diradela,* ... que ces choses se feront, (L. traduit *se font,*)

DIRADEN. 10. I. q. *dirade* avec *n* rel: & conj:

3 Sommaire 35 *Christen eguiazcó ahaideac*[2] *cein* DIRADÉN (*n.* conj:) 34 *Qui sont vrais parens de Christ.*

4. 31. ... lurrean DIRADEN haci gucietaco chipiena: (*n* rel:)

..., est le plus petit de toutes les semences qui sont en la terre.

7 Sommaire 21 *Bihotzetíc diraden gauçác* (*n* rel:) 21 *Ce qui procede du cœur.*

7. 15. ...: baina harenganic ILKITEN *diraden* gauçác (*n.* rel:)

1. L'instrumental indéterminé *berriz* est à la fois singulier = *par nouveau* et pluriel = *par nouveaux*. Voyez 11, 27 où il signifie *de nouveau, again.*

2. De *aha* = *tribu*. Cf. *ahacoa* Actes 7, 14.

...: mais les choses qui sortent de luy,

8. 33. ... laincoaren DIRADEN gauçác, (*n* rel:) ... les choses qui sont de Dieu,

10. 23. ..., O cein nequez onhassundunac (*sic*) laincoaren resumán SARTHUREN *diraden !*

(*n* conj:) ..., O qu'à grande difficulté ceux qui ont des richesses entreront au royaume de Dieu ! (H. a omis une virgule après onhassundunac, qui est d'ailleurs une faute pour ontassundunac ; et la à la fin de la ligne.)

13. 1.. ... cer harriac eta cer edificioac DIRADEN *hauc.* (*n* conj:). quelles pierres & quels bastimens (H. a omis *diraden hauc.*) parce que le Français n'a pas l'équivalent de ces mots.

13. 4. ... noiz gauça horiac IÇANEN *diraden*, (*n* conj:) ... quand seront ces choses,

13. 25. ..., eta ceruëtan DIRADEN verthuteac (H. a mis *diraden* avec *n* nel:) ..., & les vertus qui sont és cieux

13. 32..., ez eta ceruän DIRADEN Aingueruëc-ere, ez eta Semeac — ere, Aitac *berac* baicen. (*n.* rel:)..., non pas mesme les Anges des cieux, n'aussi le Fils : mais le Pere. (L. traduit *qui sont au ciel*, et *sinon le Père seul.* Voyez *ditzaque*, 2, 7.)

DIRADENAC. 3. I. q. *dirade* avec *n* rel : décl: nom: passif & accus : (*nac = ceux, celles qui.*)

8. 83. ..., baina guiçonén DIRADENAC. (H. a mis *diradenac.*) ..., mais celles qui sont des hommes.

10. 24. ... abrastassunetan FIDA *diradenac*, ..., à ceux qui se fient es richesses,

10. 31. Baina anhitz lehen DIRADENAC, (H. a mis *diradenac*) Mais plusieurs *qui sont* premiers,

DIRADENEAN. 2. I. q. *dirade* aux : avec *n* rel : décl : temporel *nean* =*quand*.

7. 4. Eta merkatutic ITZULTZEN *diradenean*, (H. a mis *itzultzen*, *diradenean*,) Et *retournans* du marché,

13. 4. ... gauça horiac guciac COMPLITUREN *diradenean*. ... quand toutes ces choses seront accomplies.

DIRADENÉC. 3. I. q. *dirade*, verbe subst : avec *n* rel : decl : nom : actif ou transitif. (*nec* = *ceux qui*.)

2. 17. ..., Osso DIRADENÉC... : baina eri DIRADENÉC Ceux qui ont santé, ... : mais ceux qui ont mal :

10. 42..., eta hayén artean handi DIRADENÉC ... : & les grans... (L. traduit « ceux qui sont grands parmi eux .»)

DIRADENETARIC. 2. I. q. *dirade*, aux : avec *n* rel : nom : décl : pl : partitif déterminé (*netaric* = *de ceux qui*.)

7. 18..., ecen campotic guiçona baithan SARTZEN *diradenetaric* deusec, ... que tout ce qui est de dehors entrant en l'homme, (On voit ailleurs que le sens propre de *deus* n'est pas tout, mais *aucune chose*, *quelque chose*, *rien*.)

12. 38... Scriba arropa lucequin EBILI NAHI *diradenetaric*, ... des Scribes, qui volontiers se pourmenent en robbes longues,

DIRADENEY. 1. I. q. *dirade*, verbe subst : avec *n*

rel : nom ; décl : datif déterminé (*nèy* = *à ceux qui*)

4. 11... : baina lekorean DIRADENEY

... : mais à ceux-la qui sont dehors,

DIRADENOTARIC. 1. I. q. *diradenetaric*, verbe subst : mais avec le démonstratif au lieu du simple article. (*notaric* = *de ceux qui.*)

9. 1... hemen present DIRADENOTARIC batzu,

... aucuns de ceux qui sont ici presens

DIRATENÉC. 1. Ind : fut : pl : 3e verbe subst : avec *n* rel : décl : nom :act : (*néc* =*ceux qui*)

13. 14... orduan Iudean DIRATENÉC,

...) alors que ceux qui *seront* en Iudee,

DIRATENEAN. 2. Ind : fut : pl : 3e avec *n* rel : décl : temporel. auxiliaire. (*nean* = *quand*).

12. 23. Resurrectionean bada, RESUSCITATU *diratenean*

... En la resurrection donc, quand ils seront ressuscitez,

12. 25. Ecen hiletaric RESUSCITATU *diratenean*, Car quand ils seront ressuscitez des morts,

DIRAVCVC. 1. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : 1e pers : adr : masc : aux : act :

12. 19. Magistruá, Moysesec SCRIBATU *vkan diraucuc*, Maistre, Moyse nous a escrit,

DIRAVEAT. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : adr : masc : v. i. a. *erran*.

9. 18 ... : eta ERRAN *diraueat* hire discipuluey

... : & i'ay requis tes disciples

DIROÇVE. 1. Pot : prés : pl : 2e r. s. aux : act : (*ahal* pléonastique)

10. 38. . . . : EDAN AHAL *diroçué* . . . copá,
. . . : pouuez vous boire la coupe . . . ?

DIRUDITELA. 1. Ind: prés: pl: 3e: avec *la* participial qualifiant l'accus: v. i. passif. *irudi*. Inchauspe dit qu'il est « pour *diruditelaric*. En Soule on ne supprime jamais la terminaison *ric* ».

8. 24... arboreac DIRUDITELA . . . ressemblables à des arbres [1].

DITECEN. 3. Subj: prés: pl: 3e aux:

7. 27... haourrac RESSASIA *ditecen* : . . ., Laisse premierement les enfans estre rassasiez :

10. 24... : laincoaren resumán SAR *ditecen*. . . ., d'entrer au royaume de Dieu !

11. 49... COMPLI *ditecen* Scripturác. . . . que les Escritures soyent accomplies.

DITENO. 1. I. q. *diten* = *ditecen* avec *n* rel: décl.: duratif (*no* = *jusqu'au temps quand.*)

13. 30. . ., gauça hauc guciac EGUIN *diteno*.
. . . tant que toutes ces choses soyent faites.

baDITEZ. 1. Hypothétique pl: 3e aux:

1. *Arboreac* n'est pas l'accusatif de *diruditela*. Si ce verbe était actif il exigerait un accusatif au singulier. Dans l'édition du beau livre de S. Mendiburu de 1747 que j'ai publiée à Saint-Sébastien (*Jesusen Bihotzaren Devocioa*, 526 exemplaires. 11 mai 1900; cette édition m'a coûté 905 *pesetas*). On trouve p. 26 « debotoac diruditen » = « qui semblent être », ou « que l'on figure être, dévots ». Là il pourrait être pour *irudi diraden* = qui sont conçus, ou imaginés, ou considérés. De même « diruditenac » p. 6 et 32 (*bis*); semble être passif: tandis que p. 340 « andiena diruditenac » est actif, si *andiena* n'est pas adverbial = *le plus*. *Irudi* se trouve souvent avec le verbe actif, e. g. Apoc. I, 13 : Semea irudi çuembat = un (personnage) semblable au Fils.

14. 29. ..., Baldin guciac SCANDALIZA ba*ditez*-ere. ni ez ordea.

..., Encores que tous fussent scandalisez, si ne[1] le seray-ie point.

DITV. 15. Ind : prés : s. 3e r. pl : aux : act :

2. 22.... : ezpere mahatsarno[2] berriac LEHERTZEN[3] *ditu* çahaguiac

... : autrement le vin nouueau rompt les vaisseaux,

4. 32. ... : eta adar[4] handiac EGUITEN *ditu*... : & fait grans rameaux,

5. 30. ..., Nore HUNQUI *ditu* ene abillamenduac ? ... : Qui a touché mes vestemens ?

5. 43. Eta hagiutz MANATU *ekan ditu*, Et leur commanda fort

7. 37. .... Vngui gauça guciac EGUIN *ditu* : ..., eta mutuac MINÇA ERACITEN[5] *ditu*..., Il a tout bien fait : il fait que ..., & les muets parlent.

9. 12. ..., Segur Eliasec lehen ETHORRIRIC bere STATURACO *ditu* gauça guciac : ..., De vray Elie estant venu premierement restablira toutes

1. *Si ne* rappelle le Basque *espait* dans les formes telles que *ezpaitzaituzte* (6, 11) ; *espanaiz* (1, 7) ; *ezpaita* (9, 44, 46, & 148) ; *ezpaitzuen* (4, 5 & 6) ; où l'affirmatif *pait* rend plus négatif le préfixe *ez*.

2. Cf : *maats ardoa* = *el vino, licor de viña* à la p. 45 du Catéchisme Guipuzcoan de J. Ochoa de Arin (San Sebastián, 1713).

3. Don J. M. Bernaola dit que *larrain*, lieu où l'on bat du blé, vient de *leher-egin* = *faire rompre, make to break or burst.*

4. *Adar* signifie aussi *corne*. Cf. les *bois* d'un cerf.

5. On trouve souvent chez P. d'Urte (*La Genèse et l'Exode*), *eragiten* en sens d'*eraciten*. Est-ce une faute ?

choses : (L. traduit les mettra à leur *status*, will (*re*)-*in-state* them.)

10. 7. Hunegatic UTZIREN *ditu* guiçonac bere aita eta ama, Pour ceste cause l'homme delaissera son pere & sa mere,

12. 9. ..., eta DESEGUINEN *ditu* laborariac, ..., & exterminera ces laboureurs,

13. 20. ..., LABURTU *ditu* egun hec. ..., il a abbregé ces iours.

13. 27. Eta orduan IGORRIREN *ditu* bere Aingueruäc, eta BILDUREN *ditu* bere ELEGITUAK laur[1] haicetaric, Lequel alors enuoyera ses Anges, & assemblera ses eleus *de tous les costez* des quatres vents, (L. ne rend pas les mots en italique.)

14. 33. Eta HARTZEN *ditu* Pierris eta Iacques eta Ioannes berequin. Et prend avec soy Pierre, & Iaques, & Iean :

15. 31. ..., Berceac EMPARATU[2] *ditu*, ..., il a sauué les autres,

16. Sommaire 15 *Apostoluac ditu* PREDICATZERA *eta* BATHEYATZERA IGORTEN. 15 *lesquels il enuoye prescher & baptizer.*

DITVALA. 3. I. q. *dituc*, verbe poss. : avec *a* euph : pour *c* devant *la* participial.

9. 43. ..., ecen ez bi escuac DITUALA (H. a mis di à la fin d'une ligne et : après gehennara vv. 45 &

1. J. Ochoa de Arin, p. 135, a *lab* pour *laur*, ou *lau*. Ce mot explique-t-il *labe* = *four*, *oven* ?

2. En vieux français emparer signifie *fortifier*, *défendre*.

47 .... qu'auoir deux' mains.

9. 45. .... ecen ez bi oinac DITUALA ..., qu'auoir deux' pieds.

9. 47. .... ecen ez bi beguiac DITUALA, qu'auoir deux' yeux.

DITVANAC. 1. 1. q. *dituc*, verbe poss: avec *a* euph: pour *c* devant *n* rel: pl: acc: décl: acc: pl: (*nac* = *ceux que*) 10. 21. ..., DITUANAC... tout ce que tu as. Cf: *danak*, *diradenak* = *tous*. *The things which a man has* can mean *all that he has*. L. traduit *ceux q ie tu as*. En Guipuzcoan *dituanac* signifie *ceux qu'il a* et *celui* ou *celle qui les a*).

DITVC. 1. Ind: prés: s. 2e r. pl: adr: masc: aux: act: = *tu o homme, les as*.

11. 28. ... Cer authoritatez gauça horiaç EGUITEN *dituc ?* ..., De quelle authorité fais-tu ces choses ?

DITVC. s. Ind: prés: pl: 3e adr: masc: Vérbe substantif = *ils sont, o homme*.

9. 23. ...., gauça guciac DITUC possible..., toutes choses sont possibles au croyant.

14. 36. ...., gauça guciac *sic* possible DITUC hire[2]: .... toutes choses te sont possibles,

DITVÇVE. 4. Ind; prés: pl: 2e r: pl: Verbe poss: & aux: act:

4. 13...? eta nolatan comparatione guciac EÇAGU-

1. L. traduit *les deux*.

2. *Hire* = *tibi* est le génitif datival, équivalent de *hiretzat*. Voyez *Duenaren* (9, 23) pour *duenarentzat*; *Duc* (9, 43 & 45 & 47), *Ditzagun* (9, 5).

TUREN *dituçue*? (Hautin a mis eçagutiren) ...? & comment cognoistrez-vous toutes les similitudes?

6. 38..., Cembat ogui DITUÇUE ? ..., Combien [1] auez-vous de pains ?

8. 5..., Cembat ogui DITUÇUE ? ..., Combien auez-vous de pains ?

14. 7. Ecen paubreac bethiere UKANEN *dituçue* çuequin, Car vous auez tousiours les poures auec vous :

DITVÇVELARIC, 2. I. q. *dituçue* verbe poss : avec *la* participial partitif.

8. 18. Beguiac DITUÇUELARIC, ... ? eta beharriac DITUÇUELARIC, Ayans des yeux, ... ? & ayans des aureilles, (L. ne traduit pas *des* mais *les*.)

DITVDAN. 2. Ind. prés : s. 1e r. pl : avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : aux : act :

11. 29.., cer authoritatez gauça hauc EGUITEN *ditudan*. ... de quelle authorité ie fay ces choses :

11. 33... cer authoritatez gauça hauc EGUITEN *ditudan*. ... de quelle authorité ie fay ces choses.

DITVELA. 1. I. q. *ditu* aux : act : avec *e* euph : devant *la* participial.

7. 19..., CHAHUTZEN *dituela* vianda guciac., purgeant toutes les viandes.

DITVEN. 3. I. q. *ditu* aux : act : avec *e* euph : & *n* rel : accus : pluriel.

1. 44... Moysesec MANATU *dituen* gauçác ... les choses que Moyse a commandees.

1. *Cembat* littéralement *un quel?*

13. 19. ... laincoac CREATU *dituen* gaucén CREATZE HATSETIC oraindrano, ... depuis le commencement de la creation des choses que Dieu a creées,

13. 20... : baina ELEGITU *dituen* ELEGITUACGATIC, ... : mais pour les eleus qu'il a eleus,

DITVQVEIZTEN. 1. Ind : fut: pl: 3e r. pl: aux: act: *n* rel: accus: pl: = *par lesquels*. M. Inchauspe l'appelle « synonyme et variante de *dituzketen* »

3. 28..., eta BLASPHEMATU *dituqueizten* blasphemio guciac : ..., & *toutes sortes* de blasphemes par lesquels ils auront blasphemé.

DITVZTE. 5. Ind : prés : pl : 3e r. pl : aux : act :

13. 12... : eta HIL ERACIREN *dituzté* ..., & les feront mettre à mort.

13. 22... : eta EGUINEN *dituzte* signoac eta miraculuac SEDUCITZECO, ..., ELEGITUEN-ere. ..., & feront des signes & miracles pour deceuoir, voire les eleus,

16. 17... : Ene icenean deabruac campora EGOTZIREN *dituzté*, (H. a omis le : devant Ene)... : Par mon nom, ils ietteront hors les diables.

16. 18... : Sugueac KENDUREN *dituzté* :... erien[1] gainean[2] esçuac EÇARRIREN *dituzté*, Ils chasseront

1. J. Ochoa de Arin (1713) a écrit *heri* = *enfermo* (qu'il traduit p. 100 par *gajo* = *gaisho*) p. 73, 74 (du latin *feri*-re?)

2. Pour les prépositions qui se prononcent après le mot qu'ils qualifient on songe à l'Anglais « God before » « the Angelic hosts *among* » ; οὐ θεῶν ἄτερ = non sine diis (Pindare, *P.*, 5, 102, presque

les serpens... : Ils mettront les mains sur les malades,

DITVZTELA. 3. I. q. *dituzte* avec *la* participial.

7. 3..., aitzinecoen ordenançác EDUQUITEN *dituztela*. ..., retenans les ordonnances des Anciens.

7. 7..., IRACASTEN *dituztela* doctrinatzat guiçonén manamenduac. ..., enseignans *pour* doctrines les commandemens des hommes.

12. 40. IRESTEN *dituztela ema* alhargunén etcheac, are luçaqui othoitz EGUIN IRUDIZ : ... Lesquels deuorent les maisons des vefues, voire en faisant semblant de prier longuement :

DITZAGUN. 1. Impér: pl : 1e r. pl: aux : act :

9. 5... : EGUIN *ditzagun* bada hirur tabernacle, bat hire, eta bat Moysesen, eta bat Eliasen[1]. ..., faisons-y donc trois tabernacles, vn pour toy, & vn pour Moyse, & vn pour Elie.

DITZáN. 2. Subj : prés : s. 2e r. pl : adr : masc : aux : act :

5. 23. ..., eta EÇAR *ditzán* escuac haren gainean, ..., & que tu mettes les mains sur elle,

11. 28. ... gauça horiac EGUIN *ditzán* ? ... que tu faces ces choses ?

DITZAQVE. 2. Pot : prés : s. 3e r. pl : aux : act :

2. 7. ... ? Nore bekatuac BAHKA AHAL *ditzaque*

le Basque *atera* = *au dehors*); « visceribus *super* accumbens » Virgile, et *passim cum* avec les pronoms.

1. Remarquez *hire*, *Moysesen*, *Eliasen*, comme exemples du génitif datival, et comparez *hire* sous *duc* (9; 43, 45, 47) & *dituc* (14. 36).

laincoac berac [1] baicen ? ... ? qui est-ce qui peut remettre les pechez, sinon Dieu seul ?

3. 27. Ecin[2] nehorc borthitz baten ostillamenduac, haren etchera SARTHURIC, PILLA AHAL *ditzaque*, Nul ne peut entrer en la maisond'vn fort *homme*, & piller son mesnage,

DITZAQVEDANO. 1. Pot: fut: s. 1e r. pl: avec *da* euph: pour *t* devant *n* rel: décl: duratif; aux: act: (*no* = jusqu'au temps que.)

12. 36..., EÇAR *ditzaquedano* hire etsayac hire oinén scabella. (pour *scabellatzat.*)..., iusqu'à tant que i'aye mis tes ennemis marche-pied de tes pieds.

baDITZAT. 2. Hypothétique s. 1e r. pl: aux : act:

5. 28..., Baldin haren abillamenduac HUNQUI ba*ditzat* ber[3],

..., Si tant seulement ie touche ses vestemens,

8. 3. Eta baldin IGOR ba*ditzat* BARURIC *cein* bere etcherat, Et si ie les renuoye à ieun en leur maison, (*cein* = *qui* explique-t-il *sendas* en castillan ?)

baDOA. 1. Ind: prés: s. 3e v. i. passif *ioan.*

14. 21. Segur guiçonaren Semea baDOA, Et certes le Fils de l'homme s'en va

1. *Berac* = *seul, by himself.* Voyez *diraden*, 13, 32.

2. *Ecin* makes the sentence negative, and renders ahal more emphatic. But *ahal* with *ditzake* is already pleonastic. Some Greek manuscripts have 'Αλλ' = *But*, at the head of this verse.

3. *Ber* = *tant seulement* est la racine de *bera* = *seul, lui-même*, et de *bere* = *son, sien.* Cf. *halaber*, etc.

DRAVAT. 2. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers: adr: masc: aux: act:

5. 23 ... : *othoitz* EGUITEN *drauat*, (L'original a *eguiten drauat*,) ... : *ie te prie*

14. 30 ..., Eguiaz ERRAITEN *drauat*..., Ie te di en verité

DRAVC. 1. Ind. prés: s. 3e r. s. r. i. s. 2e pers: adr: masc: aux: act:

11. 28... ? eta norc EMAN *drauc* authoritate hori ... ? ... ? & qui est celuy qui t'a donné ceste authorité... ?

DRAVCA. 2. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. s. aux: act:

2. 21...,ezpere haren compligarri berri harc EDEQUITEN *drauca* çarrari, ...: autrement le drap neuf qui a esté mis pour remplage, emporte du viel *drap*[1],

12. 36 ..., ERRAN *drauca* Iaunac ene Iaunari, ..., Le Seigneur a, (l'original porte *à*) dit à mon Seigneur,

DRAVCADANA. 1. (Dérivé de *draucat*) Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. s. avec *da* euph: pour *t* avant *n* rel: datif décl: nom: sing: intr: (*na* = *celui à qui*). 6. 16... Ioannes nic buruä EDEQUI *draucadana*, ... ce Iean que i'ay decapité:

DRAVCATE. 2. Ind: prés: pl: 3e r. s. r. i. s. aux: act: Dans mon ouvrage sur les Epîtres de saint Paul à saint Timothée j'ai inclus par insouciance *eztraucate*, forme négative de ce mot, parmi les formes masculines.

1. L ne traduit pas *drap*. Godefroye ignore *remplage*; mais donne *rempliage*.

7. 32. Orduan PRESENTATZEN *draucate* gor... bat..., eta othoitz EGUITEN. Lors on luy amene vn sourd ... : et le prie-on .

10. 34 ..., eta thu EGUINEN *draucate*, ..., & cracheront

DRAVCATELA. 1. I. q. préc : avec *la* conjonctif.

9. 13..., EGUIN *draucatela*, La virgule devant *eguin* paraît superflue ...., et luy ont fait tout

DRAVCV. 1. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : 1e pers : aux : act :

16. 3..., horc ALDARATUREN *draucu* harria monument borthatic ?

...., Qui nous roulera la pierre *arriere* de l'huis du monument ?

DRAVE. 2. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : aux : act :

2. 19. Eta ERRAITEN *draue* Iesusec : Iesus leur dit,

7. 37... : gorrey[1] ENÇUN ERACITEN *draue*, ... : il fait que les sourds oyent,

DRAVEGV. 1. Ind : prés : pl : 1e r. s. r. i. pl : aux : act :

6. 37..., eta EMANEN *drauegu* IATERA ? ..., & leur donnerions à manger ? (Peut-être pour *donnerons*)

DRAVET. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : aux : act :

13. 37..., guciey ERRAITEN *drauet*, ..., in le di à tous,

DRAVNAT. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers : adr : fém : aux : act :

1. From *gogor* = hard. Cf. *hard of hearing*. See *Draucue* 10, 5.

6. 22..., eta EMANEN *draunat*. ..., & ie le te donneray.

6. 23. ... gucia EMANEN *draunat*, neure resumaren erdirano. ..., ie te le donneray, *voire* iusqu'à la moitié de mon royaume.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

The Tiruvâçagam, or 'sacred utterances' of the tamil poet, saint and sage Mâṇikkavâçagar; the tamil text with english translation, introduction and notes, by the rev. G.-U. Pope... *Oxford*, Clarendon press, 1900, gr. in-8°, xcix-354-84 p.

Mâṇikkavâçagar (forme tamoule de Mâṇikyavâtchaka) était un grand saint civaïste dont la légende, résumée par M. Pope, est pleine de récits merveilleux; au point de vue historique, il aurait été le premier ministre du soixante-troisième roi du Pâṇḍi, Arimarddana; ce fut sous le onzième successeur de ce prince que le Pâṇḍi fut conquis, vers l'an 1064 de notre ère, par les Tchôlas. Mânikyavâtchaka aurait donc vécu vers le huitième siècle de J.-C. On lui attribue divers ouvrages et notamment un recueil d'hymnes qui se chantent encore journellement dans les temples du sud de l'Inde : c'est précisément le *Tiruvâçagam* (skr. Çrîvâtchaka) dont M. Pope vient de nous donner une édition définitive accompagnée d'une admirable traduction. Malheureusement, cette traduction, qui est aussi exacte que possible, est en vers; elle cherche à exprimer la forme de l'original, mais elle n'est pas

aussi parfaite qu'elle serait, si elle avait été faite en simple prose.

M. Pope a laissé deux passages sans traduction. On ne s'en étonne pas, quand on connaît la susceptibilité particulière aux Anglais; mais les Français, moins faciles à effaroucher, aimeront peut-être à trouver ci-après la traduction de ces deux passages dont le premier, fort curieux, est relatif à la vie fœtale de l'homme :

P. 31 : « Au milieu de ce monde aux vastes mers, j'ai vécu dans l'activité, passant par des matrices innombrables, depuis celle de l'éléphant jusqu'à celle de la fourmi; prenant enfin la forme humaine dans la matrice de ma mère, j'ai vécu dans ce nid, embryon parfait; une lune, j'ai vécu double comme la *Terminalia bellerica* et son fruit; deux lunes, j'ai vécu unifié par la croissance; trois lunes, j'ai vécu sous une poitrine; deux fois deux lunes, j'ai vécu dans l'obscurité profonde; cinq lunes, j'ai vécu mourant; six lunes, j'ai vécu fleur souffrante; sept lunes, j'ai vécu terre affaissée; huit lunes, j'ai vécu dans la détresse; pendant neuf, j'ai vécu dans l'affliction; à la dixième lune convenable, j'ai vécu avec ma mère dans le mal de l'océan des douleurs qu'elle souffrait[1] ».

1. Ce passage est traduit ainsi par P. A. à la p. 18 de la brochure *A few hymns of Manikka Vachaka and Tayumanavar*, translated by P. A. and G.-U. Pope (Siddhanta deepika series, n° I), *Madras*, 1897, 46 p.: « Was I Saved in faultless wombs — On the seagirdled earth, elephant's womb to ant's, — Saved in

P. 257 : « O toi, dont la poitrine présente deux points brillants comme l'ardent soleil, traces laissées par la poudre odoriférante dont étaient parfumés les bouts des deux seins de la belle aux cheveux bouclés, à la taille frémissante. »

Le volume se termine par un vocabulaire, qui peut être donné comme un modèle. L'introduction et les préliminaires sont remplis de détails intéressants sur la littérature tamoule, sur les légendes locales, sur le çivaïsme, et il y a à apprendre là presque chaque ligne. Entre temps, M. Pope donne la traduction complète d'un traité dogmatique çâiva-siddhanta, le *Tiruvaruṭ-payan* « profit de la sainte grâce », dont l'auteur paraît avoir vécu au quatorzième siècle. Cet ouvrage, qui se compose de cent *sûtras* en distiques, est recommandé par les docteurs de la secte.

M. Pope, par une sorte de coquetterie charmante, a voulu dater son nouveau livre du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance : il a commencé ses études tamoules en 1837, il y a soixante-trois ans ! Il

womb of human mother, — Saved from stroke of sterilizing worm, — Saved in the meeting of the seeds in the first moon, — Saved in their growth in the second moon, — Saved in their struggle in the third, — Saved in the great darkness of the fourth month, — Saved from the blight of the fifth moon, — Saved from the mishaps of the sixth, — Saved, looking earthwards in the seventh, — Saved in the straits of the eighth moon, — Saved in the dangers of the ninth, — Saved in the due tenth moon, — Together with the mother in a sea, — of agony struggling. » On peut voir par là combien ce morceau est obscur et difficile à traduire.

a apporté un soin tout particulier à son *Tiruvâçagam* qu'il semble regarder comme sa dernière œuvre; mais nous pouvons expérer, je crois, qu'il nous en donnera plusieurs autres encore aussi bonnes et aussi bien faites. Claudine a chanté le vieillard de Vérone qui n'avait jamais quitté le lieu de sa naissance et dont il oppose la longueur de la vie aux courses lointaines des voyageurs. M. Pope, lui, joint l'expérience de l'âge aux connaissances acquises en traversant les mers : il réunit autant de route que de vie et se présente à nous ainsi avec une double auréole. Puisse-t-il nous la faire voir bien longtemps encore !

Julien VINSON.

P.-S. J'avais adressé à M. Pope, dès la réception de son volume, les vers tamouls suivants :

Iruvin'eikaḍandaçelva
niçeittavâçagatteiyellâ . . . . . m
Varuvileiyâttât'pôla
mar'umojiyadanilvait . . . . . tî
Raruvin'eikaṇḍêjâṇḍat
tavat'tulâmuyirgalummeik
Kuruvin'eiyên'avaṇangik
Kur'eivilâvâjgaven'bâ . . . . . r

« Vous avez mis dans une langue étrangère, comme par un jeu accidentel, — toutes les paroles saintes chantées par le bienheureux qui a échappé aux deux activités ; — après avoir vu ce travail précieux, les

êtres qui habitent les sept univers vous — vénèrent et vous nommant leur *guru* disent : « puisse-t-il vivre heureux sans cesse ! » J. V.

Sivagnâna bôtham of Meikandadêva, translated with notes and introduction by J.-M. Nallaswami-Pillai. *Madras*, 1895, in-8°, (vij)-xxxj-126 p.

Light of Grace or Thiruvarutpayan of Umâpathi Siva Charya, translated with notes and introduction by J.-M. Nallaswami-Pillai. *Madras* et *Trichenapally*, 1896, in-8°, (v)-xxxij-ix p.

Il se produit en ce moment dans l'Inde, et surtout dans l'Inde méridionale, un mouvement religieux ou plutôt philosophique extrêmement important, qu'on pourrait appeler la renaissance du çivaïsme, si cette religion avait jamais cessé d'être prédominante dans ces régions. En réalité, il s'agit d'une propagande active, faite par des Indiens extrêmement distingués, élevés presque à l'européenne, en faveur de la doctrine çaiva-siddhânta. Au mois de juin 1897, un journal spécial a même été fondé dans ce but à Madras, et il est aujourd'hui en pleine prospérité[1].

On sait que le çivaïsme repose tout entier sur la con-

1. *The light of truth or Siddhanta deepika*, a monthly journal, devoted to religion, philosophy, litterature, science, etc. *Madras*, J.-M. Nagaratnam-Pillay, publisher, Blacktown. — L'abonnement est de 4 roupies (6 fr. 80) par an. — *Siddhânta dipikâ* signifie exactement « la lampe de la perfection ».

ception des trois entités : *Pati* « le chef, Dieu, le grand tout », *Paçu* « l'âme, l'individualité », et *Pâsam* « le lien », c'est-à-dire l'ensemble des causes qui séparent le *paçu* du *pati* ; le but suprême est la libération du joug du *pâsam* et l'absorption des individualités dans le grand tout. La doctrine est exposée principalement dans quatorze ouvrages tamouls, dont les inspirateurs du mouvement en question ont publié tout récemment une édition collective[1].

Parmi ces ouvrages, le Munsiff de Namdyal, le savant *Nallasvâmi-pillei*, en a déjà traduit trois en anglais : le *Tiruñânasittyâr* (skr. Çrîdjñânasiddhi), dont la publication se poursuit dans le *Siddhânta-dîpikâ*, et les deux autres que j'annonce ci-dessus.

Le *Çivañânabôdam* (skr. *Civadjnânabôdha*) est regardé comme l'ouvrage capital. On croit qu'il a été composé, probablement au commencement du XIIIe siècle, par un ascète de *Tiruveṇṇeinallûr*, qu'on a surnommé *Meykaṇḍadêva* « le divin qui a vu la vérité ». Il l'a traduit du sanscrit, expliqué et commenté. Le texte comprend 12 sûtras qui contiennent ensemble 41 vers tamouls de quatre pieds, du mètre agaval ; Nallasvâmi nous en donne une traduction rigoureuse, en anglais, ainsi que la traduction du commentaire, et il y ajoute de nombreuses notes explicatives. Un missionnaire américain, M. H.-R. Hoi-

1. *Meykaṇḍaçâttiram* (la science qui a vu la vérité), textes et commentaires ; *Madras*, aux bureaux du *Siddhanta deepika*).

sington, en avait publié, en 1850, un résumé en 18 pages dans une revue américaine. Il peut paraître intéressant de comparer les deux traductions.

Le sûtra XI est traduit ainsi qu'il suit par M. Hoisington : « When the soul has escaped from the influence of the body and become pure, Siva will look upon it and show himself to it, just as the soul acts as the cause or power of vision to the eye. Therefore Siva, by thus revealing himself, will give his sacred foot to the soul with a love which it never forgets to exercise. » Voici la nouvelle traduction : « As the soul enables the eye to see and itself sees, so Hara enables the soul to know and itself knows. And this *adwaita* (non dualistique) knowledge and undying love will unite it to His feet. »

Le texte est ainsi conçu :

kâṇum kaṇṇukku kâṭṭum uḷam pôl
kâṇa uḷattei kaṇḍu kâṭṭalin'
ayarâ an'bin' aran' kajal çélumê

c'est-à-dire, mot à mot : « qui-voit à-l'œil qui-montre le-sens-intime comme — pour-voir le-sens-intime ayant-vu par-l'action-de-montrer — inoubliable par-une-affection de-Hara l'anneau-de-pied joindra » ou « aux pieds de Hara, parce qu'il voit le sens intime et lui fait voir, comme le sens intime fait voir à l'œil et voit, (ce sens intime) se joint d'un inoubliable amour ».

La traduction de 1895 est donc absolument supérieure à celle de 1850.

Le livre de Nallasvâmi est fort bien fait et la lecture en est éminemment instructive : l'on y trouve, outre le texte, la traduction et les notes, une savante introduction, une notice sur l'auteur, la liste des âgamas, celle des ouvrages çivaïstes tamouls fondamentaux, le texte des *çlokas* sanskrits en caractères dêvanagaris et en caractères télingas, enfin un glossaire des mots spéciaux sanskrits et tamouls.

Quant au *Tiruvarutpayan* « bénéfice de la sainte grâce », c'est un traité dogmatique en cent distiques, dont M. Pope a joint une traduction (ainsi que des commentaires) à son *Tiruvâçagam*.

Tous ces ouvrages sont indispensables à celui qui veut avoir une idée exacte de la philosophie çivaïste.

Julien VINSON.

Catalogue des manuscrits mazdéens de la Bibliothèque Nationale, par E. BLOCHET. *Besançon*, impr. P. Jacquin, 1900, in-8°, (iv)-132 p.

Bibliothèque Nationale. Catalogue de la collection Schefer acquise par l'État, par E. BLOCHET. *Paris*, E. Leroux, 1900, in-8°, (iv)-v-231 p. et 12 pl.

Un de mes amis avait posé sa candidature à l'Institut; c'est un homme supérieur, aussi fait-il également bien plusieurs choses : en dehors de ses autres ou-

vrages, on lui doit de remarquables études de bibliographie. Il crut convenable d'y faire allusion dans une conversation avec un de ses futurs collègues; mais il fut singulièrement surpris d'entendre son interlocuteur lui demander à quoi pouvaient bien servir de pareils ouvrages. Doit-on conclure de là que la Bibliographie n'est pas très appréciée à l'Institut? Pourtant, J.-Ch. Brunet a donné à l'Académie des Inscriptions la somme nécessaire pour décerner tous les trois ans un prix de 3,000 fr. à un ouvrage récent de Bibliographie savante; la manière dont ce prix a été attribué jusqu'ici ne répond peut-être pas tout à fait à ce programme... mais, passons.

J.-Ch. Brunet aurait, je crois, couronné les *Catalogues* de M. Blochet. Ce ne sont pas de secs et vulgaires inventaires, des relevés de titres, des énumérations fastidieuses; ce sont des indicateurs utiles, rédigés avec soin, et accompagnés de notes extrêmement intéressantes. Le Catalogue mazdéen surtout plaira, car il présente le tableau complet des ressources qu'offre aux éranistes notre Bibliothèque Nationale. Avec ces notes sous les yeux, les travailleurs sauront où s'adresser; ils iront au but droit, vite et bien.

M. Blochet a groupé dans un ensemble naturel des manuscrits que le caprice des classifications a dispersés dans cinq catégories différentes : le supplément persan, le fonds indien, les papiers et les manuscrits de

Burnouf, et cette *olla podrida* qu'on appelle les « nouvelles acquisitions françaises ». Les plus importants de ces manuscrits venaient d'Anquetil...

Chacun de ces volumes est accompagné d'une table on ne peut mieux faite. Le Catalogue de la collection Schefer est accompagné de *fac-simile* excellents en héliogravures.

Toutes nos félicitations au savant bibliothécaire qui est, en même temps, l'un de nos orientalistes les plus distingués.

J. VINSON.

Actes de la Société Philologique (Bulletin de l'Œuvre de Saint-Jérôme). Tome XXVIII (13e de la nouvelle série), année 1899. *Paris*, C. Klincksieck, 1900, in-8°, 307 p.

Contient, p. 1-167 : *Lexique des fragments de l'Avesta*, par E. Blochet (c'est-à-dire la liste des mots de tous les textes en langue zende qui ont été découverts depuis la publication de l'Avesta). p. 169-306 : suite de l'*Arte de la lengua maçahua* (conversations religieuses.)

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. — Journal de la Société Finno-Ougrienne. Tome XIX. *Helsingfors*, 1901, in-8°, (iv)-iv-200-(ij)-ix-67-42 p.

Contient : 1° *Yrjœ Wichman*, documents en langue

votiaque (proverbes, devinettes, contes); 2° *H. Paasonen*, chants tartares (ces deux recueils de textes sont accompagnés de traductions en allemand); 3° rapports et comptes rendus annuels par MM. K. P. Karjalainen, H. Paasonen, G.-J. Ramstedt et O. Donner, en suomi et en français.

J. V.

Grammaire cantabrique basque, de Pierre d'Urte, publiée par le Rev. W. Webster (voyez p. 200).

Voici le complément de l'erratum de M. Clarke :

pages	lignes	
5	3	du St Évangile natif de St Jean
	15	le *z*, l'*v*, *u* se
6	1	du son de l'*I*, *j*, *i*, *y*
	2	les *I*, *j*, *i*, *y*
	14	c'est *lh* portugais
	24	hardiesse cucusteguiä
	26	gaüa nuit
7	10	signifier la
	dre	partout. bay, oui, baba, febue.
8	3	le *k*
9	31	tenebres
10	12	antçara
	20	phustela
	24	ophorra. cofinaud
11	18	sukhilla. souche
12	5	phutçüä

pages	lignes	
12	9	mais elles l'ont entre deux. à cause du .T. qui les précède elles ont le son de ça
	10	pomme. dites
	17	muquitssúä
13	8-12	hire'... gueure'... egunorozco'... çordun'
	18	hire'... çure'
	23	*Iainco'
	24	lurraren
	28	*infernuetara
14	3	seculaco'
	6	Iaun'goicoa
16	29	*babaçuça*
17	4	*oztaïlla*
19	17	*okhondoa*
21	8	*photcóa*
	10	*bassurdéä*
23	28	*corrocogna*
	31	*maquaréla*
24	5	*herressáca*
	9	*coláca*
25	16	*gosna*
	17	*matalaça*
	25	*cutçha*
	33	*tapicerïä*
27	6	*arrópa*
28	24	*salbatcaïllea*
31	18	*parropia*
32	17	*açotea*
33	9	*olóa*
	13	*arantçéa*
	16	*elhorria*
	17	*lokharria* .
	21	*haritça*

pages	lignes	
33	28	*cobréä*
34	10	*ispilingua*
	20	*nabala*
35	5	*okhincóä*
36	13	*çhiçhariä*
37	5	*ikhazquigna*
	16	*bateltçagna*
39	22	*perfecçionéa*
	dre	*çoramendúä*
40	1	*orriquia*
	19	*delicatutassuna*
41	9	*likhisqueria*
42	8	*ingratassuna*
44	10	*Cascógna*
45	8	*senticorra*
55	7	*jaquitecoa*
56	21	*haürra*
57	2	exceptez... sic, lic
	10, 15	ric, nic (deux fois)
	13	ragno
	14	baitharagno
	18	quign
	19	*ou* daco
	20	quign... tan
	21	baitharican
	28	guiconarenera
	33	guiconarenean
58	23	bozcariari, bozcariora
59	3	des joyes, par les joyes
	17	Erreguebaithan
60	10-11	aitassoenean, aitassobaithan
61	24	mahatssic

pages	lignes	
61	26-28	+ pour ×
62	13	toujours un a
	14	a s'oste
	20	tout a fait
	24	comparaison
	31	hobequi (trois fois)
63	4	barnerategui
	18	après, du depuis
	19	guerostiquégui
64	7	hobeagoari
	10	hobeagoric
66	7	çuetaragno
	11	çuequign
	15	Luy, elle
	23	Dat. haüy
	24	hautaragno, jusques
69	23	le votre, çuénaz, çeüenaz, çuenetic, çeuené'tic, par le votre, du
	av.-dre	Hunéna, hunénac
70	27	hauquiénic
71	16	neurorri
	21	neureburuaz
	32	gueureburuari
	dre	gueureburuac
72	2	par nous mêmes, gueureburuagatic, a cause de nous mêmes, gueureburuarentçat
73	14	bereéna
	32	çegnentçat
	dre	çeintaz
74	7	nihorc
	20	delacaussa. idem
76	3	ascorenbaitharic
77	9	biequign... bioc

pages	lignes	
364	d^re	passaiétan
365	9	çhutic ou Jaïquiric
	d^re	higuitcen naiz
	6-d^res	2e col. *mettre* nintcen *en apposition*
366	2	haritçen etc. nintcen
367	27	Lagunduco
371	av.-d^re	*effacer* sorteçöá
372	3	sorthurican
	d^re	mintçaturican
374	4	hassarrátu eta
377	9	*effacer* +
378	30	
379	16	asse eta
	22	sassiatu. eta
380	2	*effacer* +
	15	de se tenir assis
382	29	hillaz. étant mort. hill eta.
383	10	pobretu. gabe. pobre
	15	eguign billhatu
384	14	vkhabillca
385	4	josten haritçéa
	8	se diuertir
	14	Gaçhtatçéä
	24	aïtçin. aitçindu
	26	ezantssiätcéä
386	10	vrratu
387	10	illhundu
	13	hotçi içatéä
	14	sendatçéä. senda. sendatu
388	4	garbi
	19	goätéä. goän
	21	Deit. deithu
389	3	makhurtçéä

pages	lignes	
389	13	guernu eguiten
390	4	ferdetçéä
	9	çuçentçéä
	21	Sauuer
393	2	eguin. eguign. 19. lothu
	5	itçuri
	17	on ajoute co. harico
394	10	dire
	11	çaeteris
395	6	I'ay dejuné
	14	I'aime
	20	I'aimé
522	11	laur. ou illabete. batez guerostic ou bi,hirur. laur. hilabetez
523	1	BORTÇGARREN'
	10	illhabethebatetic
	11	adisquideez
524	15	15 jours
525	9	Ie le voudrais
	11	eztiotçoco
527	11	dieçadaçu haren'
529	8	Iaincoac
530	10	feray
533	8	lagun' icateaz
534	3	eznaiz
536	9	arno'
538	10	guignhárra
	9	maigre
	17	çure'

pages	lignes	
540	3	Lekhoe-
	d^re	Aberattss' Dire?
541	15	L'un l'a dit
	19	Ils t'auoient

VARIA

I. — La langue de nos parlementaires

La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) consacre une étude amusante aux crimes contre la logique et la syntaxe commis par les plus réputés parmi les orateurs de la Chambre. Les nombreuses citations de la *Revue* forment une véritable anthologie des inconséquences dont se rendent coupables nos brillants parlementaires.

M. de Mun affirme gravement qu'un ouvrier est *un instrument qui va de main en main*.

M. Bourgeois aperçoit « *trois grands points* exprimant nettement la volonté du pays ».

Pour M. d'Estournelles, « l'Europe continue à *s'acheminer les yeux fermés au suicide* ».

M. Viviani « *pose les termes* de la question », oubliant visiblement que si la question en français a des termes, il est quand même difficile de poser les termes de la question.

Cela n'empêche pas M. Ribot de « la poser sur son véritable terrain ».

M. Leygues a un lyrisme gynécologique et nous déclare que « notre siècle enfantera un ordre nouveau ».

Cependant, si les politiciens excellent à exprimer des idées vagues, parfois ils donnent aussi à ce vague lui-même je ne sais quelle précision comique. De M. Charles Ferry, cette définition pleine d'actualité : « Le féminisme consiste à mettre sur le même pied l'homme et la femme ». Cela veut tout dire et ne veut rien dire; cela est immense, étant très étroit; mais, telle quelle, cette définition plaira aux ennemis du féminisme : en effet, il leur sera très aisé de démontrer, grâce à elle, que, lorsque l'homme et la

femme seront sur le même pied, la famille aura bien de la peine à se tenir en équilibre, je veux dire à se tenir debout...

II. — Bismarck et les caractères latins

La *Gazette de Voss*, du 9 octobre 1882, publiait la lettre suivante, adressée par le prince de Bismarck aux frères Karl et Adolphe Müller :

« Varzin, le 4 octobre 1882.

» Je vous remercie bien cordialement de votre *Histoire Zoologique*. Les descriptions pleines d'intérêt et les dessins reproduisant les formes naturelles ont triomphé de la répugnance que j'éprouve généralement à lire les livres allemands imprimés en caractères latins, par ce motif que je sais me montrer ménager du temps que les affaires et ma santé laissent à ma disposition.

» Il me faut, règle générale, 80 minutes pour lire en caractères latins le nombre de pages qui me prendrait une heure si la chose était imprimée *more vernaculo*. Le français ou l'anglais imprimés en caractères allemands, ou l'allemand imprimé en caractères grecs, présenteraient la même difficulté, même à ceux qui sont familiarisés avec tous les alphabets. Le lecteur instruit ne lit pas des signes de lettres, mais des signes de mots. Or, un mot allemand écrit en caractères latins lui produit une impression aussi étrange que pourrait vous produire un mot grec écrit en caractères allemands. Cela vous contraint à lire plus lentement, absolument comme l'orthographe arbitraire et fantaisiste que l'on a substituée naguère à notre orthographe traditionnelle.

» Pardonnez-moi cette explosion de mauvaise humeur échappée à un lecteur solitaire et ne la considérez pas comme un symptôme d'ingratitude pour votre envoi amical, dont la lecture attrayante me fait oublier volontiers la nationalité des caractères.

» Von Bismarck. »

III. — Jeu de mots homonymes

Un journal publiait naguère la facétie suivante : « M. *Lamerre* a épousé Mlle *Lepère*; de ce mariage est né un fils qui est devenu *le maire* de la commune. Monsieur, c'est *le père ;* Madame, c'est *la mère*, et les deux font *la paire*. Le fils est *le maire Lamerre*. *Le père,* quoique *père*, est resté *Lamerre*, mais *la mère*, avant d'être *Lamerre*, était *Lepère*. *Lepère* est donc *le père* sans être *Lepère,* puisqu'il est *Lamerre ;* mais *la mère* est *Lamerre* quoique née *Lepère,* et n'a jamais pu être *Maire*. *Le père* d'ailleurs n'est pas *la mère*, tout en étant *Lamerre*. Si *la mère* meurt, *Lamerre,* qui est *le père*, et qui n'a jamais été *Lepère*, pas plus qu'il n'a été *le père* de *la mère* du *Maire ; le père*, dis-je, devenant veuf, *la perd*, et *le père Lamerre* ainsi que *le Maire Lamerre* perdent la tête et moi aussi ».

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTHAND, successeur.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

15 OCTOBRE 1901

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1901

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

15 OCTOBRE 1901

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1901

SOMMAIRE DU N° 4

Pages

Littérature Tamoule ancienne. *Le Sûlâmani*, par J. Vinson 305
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de 1571 (suite), par E.-S. Dodgson 340
La réunion d'Hendaye et la réforme de l'orthographe basque, par J. Vinson 356
L'argot de Saint-Cyr. Corrections et additions 362
Biographie basque. Notes et documents 365

BIBLIOGRAPHIE

R. Pischel. *Grammatik der Prakrit-Sprachen* 375
A. Roussel. *Légendes morales de l'Inde* 376
Paul Sébillot. *Le Folk-Lore des pêcheurs* 378
W. J. Van Elys. *Biographie* des Bibles et des Nouveaux Testaments en langue française, XVe et XVIe siècles 379
M. Delafosse. *Manuel de la langue haoussa* 380
Emiliano de Arriaga. *Lexicon etimologico* 382
Von E. Kuhn und J. Schmidt. *Zeitschrift* 383
Bulletin trimestriel de la Société des sciences, lettres et arts de Pau 382

Varia. — I. Les Éditeurs et les vieux Manuscrits tamouls 386
II. Paris et Londres 388
III. La première femme tamoule reçue docteur 389

LITTÉRATURE TAMOULE ANCIENNE

Le Sûḷâmaṇi

Ce mot *Sûḷâmaṇi*, ou plus exactement *Çûḷâmaṇi*[1] est une adaptation du sanskrit *Tchûḍâmaṇi* « pierre précieuse mise sur les cheveux réunis au sommet de la tête (de Çiva) », c'est-à-dire « bijou supérieur, joyau par excellence », nom qui convient tout à fait à un poème qui prétend traiter des quatre fins de l'homme : vertu, fortune, plaisir, but suprême. Ce poème fort intéressant, peu connu et peu étudié, était cependant estimé de quelques érudits, et, dès 1886, on songeait à le faire imprimer. Mais c'est seulement en 1889, par les soins du savant *Çi. Vâi. Tâmôdarampiḷḷei*, de Jaffna, que le livre a vu le jour. L'éditeur raconte, dans une très intéressante préface, l'histoire de cette publication. Il était allé rendre visite, quatre ou cinq ans auparavant, à l'illustre *Subrahmaṇya-dêçikamûrti*, supérieur du monastère de *Tiruvâvaḍutur'ei*, et ce sage éminent lui parla du *Sûḷâmaṇi*, lui dit que c'était un poème remarquable, qu'il fallait le sauver d'une mort prochaine en le faisant imprimer le plus tôt possible, et que ce devoir incombait particulièrement à lui, Tâmôdarampiḷḷei, qui avait déjà publié plusieurs ouvrages tamouls précieux. *Mahâlinga-aiyar*, de Madras, lui envoya la copie manuscrite qui se trouvait dans son couvent. La lecture de ce manuscrit

1. J'écris *Sûḷâmaṇi* parce que j'avais écrit précédemment *Sindâmaṇi*. Il faut remarquer le *ḷ* cérébral. On sait que les textes sanscrits du sud de l'Inde ont gardé cette lettre qui a disparu dans les textes septentrionaux.

convainquit le vaillant éditeur de l'excellence de l'ouvrage et lui inspira un vif désir de le publier, mais il était nécessaire de réviser le texte avec soin et de pouvoir comparer entre elles plusieurs copies. Il fit donc faire des recherches dans tout le pays tamoul. Un manuscrit lui fut envoyé par *Vèngaṭṭarâma-aiyangâr*, de Karuvûr, qui lui signala l'existence d'un autre exemplaire chez les Djâinas de *Mannârkuḍi*. Mais ce second manuscrit avait été emporté à *Kumbhakôṇam;* son propriétaire promit de le communiquer lorsque le moment de la révision serait venu. Car, il ne s'agissait pas d'une impression immédiate, Tâmôdarampoullé étant occupé à une autre publication. Cependant les recherches continuaient : *Kanagaçabeimudaliyâr*, magistrat à Tanjaour, découvrit deux nouvelles copies à *Vèdâraṇiyam* et à *Pérumaṇḍûr ;* et *Râmatchandrâya*, munsiff du district de *Vijuppuram*, en trouva une autre chez un Djâina de *Viḍûr*. Cependant, le propriétaire de l'exemplaire de *Mannârkuḍi* était mort, et il fut impossible de savoir ce que cet exemplaire était devenu. Sur les cinq exemplaires restants, deux, ceux de *Vèdâraṇiyam* et de *Karuvûr*, n'étaient que des copies de celui de *Viḍûr ;* on n'avait donc en réalité que trois textes à collationner. Le travail fut fait et l'impression commença.

Une centaine de pages étaient déjà tirées, lorsqu'un ami de l'éditeur trouva une quatrième copie, dont le propriétaire venait de mourir, à Trichenapally. Dans l'espoir d'en découvrir encore d'autres, Tâmôdarampiḷḷei fit lui-même une tournée parmi les Djâinas de la région, mais ce fut seulement à *Kântchipura* qu'il trouva un vieux manuscrit du poème. Les variantes offertes par ces deux nouveaux textes étaient nombreuses et intéressantes. Il fallut donc recommencer l'impression; un spécimen des corrections ainsi exécutées nous est donné dans un tableau très intéressant qui vient à la suite de la préface.

Tâmôdarampiḷḷei attribue au *Sùḷâmaṇi* un âge relativement fort avancé : à son avis, il daterait d'environ 1500 ans. Le poème est en effet cité, nous dit-il, dans le commentaire, écrit vers le IVe siècle, de la *Kârikâ*, traité didactique tamoul, composé d'après un plus ancien, le *Yâpparungala*, dans le commentaire duquel le *Sùḷâmaṇi* est également cité. Enfin, dans une des strophes préliminaires de l'ouvrage, il est fait mention du roi Vidjaya de Kârveṭṭi ; or Kârveṭṭi était la capitale du Tchôla avant Ur'andei. Mais rien ne prouve qu'il s'agisse là d'un roi Tchôla ; le Vidjaya en question n'était peut-être qu'un chef local, tributaire du grand monarque. Cette strophe d'ailleurs n'est évidemment pas de l'auteur lui-même et doit avoir été mise en tête de l'ouvrage par un copiste postérieur. Quant à la date du commentaire de la Kârikâ, elle est fort incertaine. Les Indiens n'ont pas le sens de l'exactitude historique.

Je crois le poème plus moderne, et il me semble qu'il doit remonter à la période qui a précédé immédiatement celle qui a vu le triomphe définitif du Çivaïsme. Peut-être même a-t-il été écrit plus tard encore. C'est ce qui expliquerait qu'il était si peu connu en dehors des Djâinas et qu'on ne lui ait fait aucun commentaire. Néanmoins, il est certainement ancien et ne doit pas être postérieur au XIIe siècle. Il est cité dans les commentaires de beaucoup de très anciens ouvrages ; mais il porte en lui-même des caractères de modernité relative, si j'ose exprimer ainsi : le nombre et la variété des mètres employés, l'art avec lequel ils sont alternés, le soin peut-être exagéré de la forme, et l'imitation manifeste du *Sindâmaṇi*. Pourtant, les deux descriptions initiales du pays et de la ville ne sont pas conformes aux traditions classiques que le *Sindâmaṇi* a au contraire observées, mais le fait que ces deux descriptions ont été l'objet de chants spéciaux et le fait que les diverses divisions du

poème portent le nom de *sarga* (*çarukkam*) confirmeraient mon hypothèse. Maintenant, quelle part faudrait-il faire aux questions de localités? combien de temps fallait-il, à ces époques de communications rares et difficiles, pour qu'un ouvrage littéraire devînt célèbre et fût connu dans tout le pays tamoul?

L'éditeur indien dit à ce propos que, dans la plupart des langues connues, les grandes épopées ont d'ordinaire paru avant les petites, mais qu'il y a des exceptions: le *Sûḷâmaṇi* en serait une. Je crois qu'un élément important doit être la métrique, en ce qui concerne les livres tamouls. Des divers genres de poésie connus, il est à peu près certain que l'*agaval* ou *âçiriyappâ*, sorte de prose rythmée, est la plus ancienne, puis vient le *ceṇbâ*, distique d'abord et quatrain ensuite, enfin le quatrain se régularise et produit le *kalippâ*, le *tur'ei*, le *viruttam* (vrddha). J'ai déjà fait remarquer ailleurs que plusieurs ouvrages tamouls ont été deux fois écrits, une première fois en *âçiriyappâ* ou en *ceṇbâ* et une seconde fois en *viruttam*, p. ex. : le *Mahâbhârata* abrégé d'abord en *ceṇbâ* par Pérundêvanâr, puis traduit en *viruttam* par Villiputtûr et Nallâppiḷḷei, l'histoire de *Naḷa* par Pugajêndi et par Adivîrarâmapâṇḍiya, etc. C'est ce qui m'a permis de supposer que les deux grands ouvrages classiques perdus, le *Kuṇḍalagêçi* et le *Vaḷeiyâbadi* avaient eu également deux formes. Nous avons les deux états de la légende d'Udayaṇa : un abrégé en 355 viruttams (*udayaṇankumâraṇkâppiyam*, dont les six chants portent le nom de *kândam*) et la version originale (*udayaṇankadei* ou *pérunkadei*) en agaval, dont le commencement et la fin manquent, mais qui comprenait six livres, *kândam*, divisés chacun en un grand nombre de chants. Parmi les petits poèmes djâinas ou bouddhistes, antérieurs ou postérieurs aux cinq grandes épopées classiques, on cite, outre le *Sûḷâmaṇi* et l'*Udayaṇakâppiyam*, le *Nâga-*

kumârakâppiyam, le *Nîlakêçi*, le *Yaçôdarakâppiyam*, dont le dernier aurait été imprimé avant le *Sûḷâmaṇi* : je ne connais ces ouvrages que de nom.

Une particularité qui a préoccupé l'éditeur, c'est que, dans tous les manuscrits, le *Sûḷâmaṇi* porte le sous-titre « deuxième épopée », *iraṇḍâvadu kâviyam*. Quelle serait la première? Je proposerais volontiers de donner ce rang au *Sindâmaṇi*, mais peut-être conviendrait-il plutôt, en se référant à l'hypothèse que j'émettais tout à l'heure, de traduire « seconde épopée » par « seconde forme (en viruttam) de l'épopée (anciennement écrite en *agaval*) ». La première supposition serait confirmée par le parallélisme des deux noms : *Sindâmaṇi* et *Sûḷâmaṇi* (en sanskrit *Tchintâmaṇi* et *Tchûḍâmani*). Ce sont, on le sait, les deux pierres précieuses divines, qui font obtenir à leurs possesseurs tout ce qu'ils désirent. Ils est intéressant de faire remarquer à ce propos que le P. Beschi, au commencement du XVIIIe siècle, en composant son poème chrétien le *Têmbâvaṇi*, a imité le *Sindâmaṇi* jusque dans son titre.

Je trouve dans le t. III (1894-1895) des *Epigraphia indica* de M. E. Hultzsch (p. 184-207) un document qui peut donner sur l'âge du *Sûḷâmaṇi* de très intéressantes indications. C'est une inscription, gravée sur les quatre faces d'une colonne carrée de pierre érigée à la mémoire d'un saint, sage ou précepteur djâina, *Malliṣêna*-Maladhâridêva, qui mourut le 10 mars 1129 à l'endroit même où le monument est élevé, c'est-à-dire à *Sravana-Belgola*, talûka de Tchannarâyapaṭna, district de Hassan, dans le Maïssour (environ 74° de long. E. et 13° de lat. N.). *Beḷgoḷa*, en canara « lac ou étang blanc », est traduit *çvêtasarôvara* et *dhavalavarasatîrtha* dans l'inscription, qui est en sanskrit. Cette inscription, dont l'auteur est un disciple de Malliṣêna, Mallinâtha, ne peut donc guère être postérieure au milieu du XIIe siècle

de notre ère. Elle célèbre les mérites de Mallisêna, qui se laissa mourir de faim, par sa foi religieuse, et qui expira après trois jours de jeûne absolu, sous l'astérisme svâti, à midi, le dimanche 3e jour de la quinzaine noire de la lune du mois de Phalguna de l'année Kîlaka, 1050 de l'ère çaka, c'est-à-dire le 10 mars 1129. Il mourut donc par *sallèkhanâ* « amaigrissement spontané » ou *samâdhi* « absorption contemplative ». Ce document, assez emphatiquement rédigé comme il convient, donne une liste des principaux *gurus* ou saints djâinas, digambaras, qu'on vénérait à cette époque; parmi eux, se trouvent les noms de *Tchintâmaṇi*, auteur du *Tchintâmaṇi*, et de *Çrîvarddhadêva*, auteur du *Tchûḷâmaṇi*. Voici le texte : *dharmmârtthakâmaparinirvṛtitchârutchintaçtchintâmaṇih pratinikêtamakâri yêna — sa stùyatê sarasa-sâurvyabhudjâ sudjâtaçtchintâmaṇirmmunivṛṣâ na kathatchdjanêna = Tchûḷâmaṇih kavînam tchûḷâmaṇinâ[ma]sêvyakâvyakavih — çrîvarddhadêva êva hî kṛtapuṇyah kîrttimâharttum — çûrṇṇi — ya êvamupaçlôkitô daṇḍinâ — djahnôh kanyâm djaṭâ[grê]ṇa babhâra paramêçvarah çrîvarddhadêva samdhatsê djihvâgrêṇa sarasvatim* (§ 15 à 17, lignes 38 à 43). On peut traduire : « Comment ne serait pas loué par les connaisseurs ce noble muni Tchintâmaṇi, prince des sages, par qui a été composé, dans toutes les maisons, le *Tchintâmaṇi* aux belles pensées sur la vertu, la fortune, le plaisir et la libération? Seulement Çrîvarddhadêva, le Tchûḷâmaṇi des poètes, l'auteur du poème superbe appelé *Tchûḷâmaṇi*, a acquis de la gloire par ses actions vertueuses. — Note. — Il a été ainsi loué en un *çlôka* par Daṇḍi : — Paramêçvara a porté la fille de Jahnu au sommet de sa chevelure nattée; (toi, Çrîvarddhadêva, tu as porté Sarasvatî sur le bout de ta langue. »

Le *Tchûḷâmaṇi* sanskrit, prototype du *Sûḷamaṇi* tamoul, aurait, d'après cette inscription, été connu dès le milieu du

XIIe siècle, mais l'insistance du rédacteur de ce document et le témoignage de Daṇḍi qu'il invoque semblent indiquer que ce poème était relativement récent et n'avait pas été encore classé parmi les écrits indiscutablement et universellement admis. La traduction tamoule n'a dû être faite que lorsque le prototype sanscrit avait atteint cette réputation, ce qui nous conduit au XIIIe siècle.

L'auteur du *Sûḷâmaṇi* tamoul serait un certain *Tôlâmoji-dêva* « le sage à la parole invincible », sur lequel nous ne savons absolument rien et dont le nom est donné par les deux strophes préliminaires, œuvres de copistes anciens, dont voici la traduction :

« Les mots réunis dans le *Sûḷâmaṇi* par Tôlâmoji, qui se rit des pierres précieuses indestructibles, brillantes et superbes, — éclairent abondamment toutes choses, brisent dans ses fondements l'obscurité, relèvent et affermissent ceux qui ont été abaissés.

» Ceux qui comprennent le *Sûḷâmaṇi* de Tôlâmoji, sage au langage indestructible qui adore les pieds fleuris du Pur, prince des devoirs toujours célébré, qui n'a ni les huit, ni les dix défauts, tout en rendant hommage au Seigneur puissant, roi du fort Kârveṭṭi qui rit en battant des mains de ses ennemis, dont la main est libérale comme les nuages, le victorieux redoutable dont la gloire a conquis les huit points cardinaux; — ceux-là voient le port! »

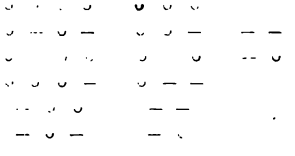
Ces deux strophes ont été évidemment écrites par deux personnes différentes et sans doute à différentes époques. La première offre, à son troisième vers, une variante intéressante qui nous obligerait à traduire : « les mots qui sont dans le *Sûḷâmaṇi*, paroles irréfutables qu'on n'égalerait pas en réunissant les pierres précieuses indestructibles... » Cette variante est une révélation : l'expression « paroles irréfutables » *tôlâkkir* est un simple synonyme de *tôlâmoji*, de sorte

que, dans les deux strophes précédemment traduites, j'aurais pu mettre : « les mots réunis dans le *Sûḷâmaṇi*, paroles irréfutables, qui se rient... », «... le *Sûḷâmaṇi* aux paroles irréfutables du sage au langage... » ; nous aurions ainsi le droit de supposer que les copistes postérieurs ont pris pour un nom d'auteur ces mots qui exprimaient simplement la qualité du poème. On peut donc affirmer que l'auteur véritable du *Sûḷâmaṇi* est inconnu.

L'édition de 1889 a été publiée, chose fort intéressante, aux frais d'un groupe de Tamouls, fonctionnaires du gouvernement anglais à Rangoun. C'est un joli volume, cartonné et couvert en toile, à l'anglaise, formant un petit in-8° de (ij)-18-4-308-20 p. Ces diverses paginations correspondent aux parties suivantes : titre, préface, table des noms propres, texte de l'ouvrage, table alphabétique des strophes. Outre les deux strophes préliminaires et l'invocation (*kâppu*), le poème se compose de 2.131 quatrains répartis en 12 chants, ainsi qu'il suit : « préface 6, I. le pays 29, II. la ville 34, III. les fils 49, IV. Ratnanûpura 120, V. salle du conseil 192, VI. message 142, VII. mort du lion 254, VIII. mariage 304, IX. royauté 424, X. Svayamvara 286, XI. Renoncement 229, et XII. But suprême 62. » L'impression est élégante et soignée.

J'ai déjà dit que la métrique est variée. J'ai compté au moins 29 mètres différents ; les plus fréquents sont des deux modules suivants :

1° *ciḷam, mâ, têmâ; ciḷam, mâ, têmâ*, c'est-à-dire



(deux fois répété)

2° *viḷam, viḷam, mà, kùviḷam*, ou

```
⏑ ⏑ ⏑ ⏑   ⏑ ⏑ ⏑ ⏑   ⏑ ⏑ ⏑
⏑ — ⏑ —   ⏑ — ⏑ —   ⏑ ⏑ —   — ⏑ ⏑
⏑ — ⏑ ⏑   ⏑ — ⏑ ⏑   ⏑ — —   — ⏑ —
⏑ ⏑ ⏑ —   ⏑ ⏑ ⏑ —   ⏑ — —
 — ⏑ ⏑     — ⏑ ⏑     — —
 — ⏑ —     — ⏑ —     — ⏑
```

Le poème, et cela est assez particulier, commence par le même mètre que le *Sindàmaṇi*. A l'exemple de ce dernier également, les chants ou prières au dieu suprême sont toujours en trois strophes qui ont un mètre et un rythme tout spéciaux; tantôt, ils sont en vers de quatre pieds en *kày*, et le second vers se répète presque tout entier dans le troisième; tantôt ils sont en vers du rythme *veṇbà* et la seconde moitié du second vers se répète pour former la première moitié du troisième. Le premier système est employé dans le *Sindàmaṇi* et dans le *Silàppadigàram;* le second dans le *Sindàmaṇi* seulement. Dans le *Sùḷàmaṇi*, le premier se trouve trois fois (IV, 64-66 et 96-98; VIII, 300-302), et le second deux fois IV, 69-71; VI, 109-111); nous avons de plus (X, 65-67) une variante du premier où le premier vers se répète pour former le quatrième. Voici un spécimen de ces mesures :

Aṇiyàdumoḷitigajumàrananangutirumùrt.....ti
kaṇiyàdumujuduṇarndakaḍavuḷend'ar'eiyu ...mê
kaṇiyàdumujuduṇarndakaḍavuḷend'ar'eindâ...lu
maṇiñàlamuḍeiyàyeiyar'ivàrôvarlya.....rê (IV, 64)

« L'essence suprême toute-puissante qui brille éclatante, même sans se parer, s'appelle l'être supérieur, qui comprend tout sans y réfléchir; — même si l'on dit que l'être supérieur comprend tout sans y réfléchir, les sages éminents t'ignorent-ils, toi qui possèdes la terre magnifique? »

Vireimaṇandatàmareimêlviṇvaṇangatchendâ
yureimaṇandiyàmparavavuṇmagijvâyal ..lei

uṇmagijvâyalleiyéninumulagellâ.....n
kaṇmagijanind'âykaṭkâdalojiyô.....mê (IV, 69)

« Tu as marché, salué par le ciel, sur le lotus qui répand une odeur parfumée; comme nous nous étendons en discours, tu ne t'en réjouis pas en toi; même si tu ne t'en réjouis pas en toi, tu demeures pour réjouir les yeux de tout l'univers : échapperons-nous à ton amour? »

ôḍumêmanamôḍu.....mê
kûḍumêtaṇikôdeiya .....y
kâḍuçêrkaṇikâṇḍo..... r'um
ôḍumêmanamôḍu.....mê (X, 65)

« Il court, l'esprit, il court! — ô toi qui portes une fraîche guirlande, — dans tous les fruits mûrs des bois, — il court, l'esprit, il court! »

L'éditeur n'a pas joint à sa publication un résumé du poème en prose; il s'en excuse par cette raison qu'un savant professeur de Jaffna a écrit une version en prose et aussi parce qu'un autre savant prépare un commentaire minutieux de l'ouvrage. Mais il s'est ravisé depuis et, en 1898, il a fait paraître à Madras, à l'imprimerie de Vadjravêlupiḷḷay, une analyse détaillée en prose (IV-163 p. in-12), qui a été réimprimée en 1900 par Thompson and C° « at the Minerva press, Popham's broadway » (IV-163 p. in-12). Ce résumé a pour titre *Vaçanasûḷâmaṇi* (en sanskrit *Vatchanatchûḷâmaṇi*). Je vais donner ci-après un précis de l'histoire, d'après ce résumé, complété par une lecture rapide du texte et d'après un article de M. G.-U. Pope, dans l'*Indian Magazine and Review* de Miss E. Manning (novembre 1897, t. XXVIII, p. 569-573).

Après la préface, dont on trouvera la traduction ci-après, vient la description du pays (chant Ier). Dans une région de la terre qui n'est pas indiquée, il y avait une contrée superbe, riche, fertile, où tout abondait, où les paysages étaient ma-

gnifiques, les bosquets toujours fleuris, les champs féconds, les bois remplis d'oiseaux aux plumages merveilleux, aux chants agréables, les habitants heureux, les femmes belles et aimables : elle s'appelait *Surami* « la délicieuse ». La capitale (chant II) était la ville sans pareille de *Bôdhana* « la savante », où tout était beauté, joie et bonheur. Là régnait, protégeant le monde, ombrageant l'univers de son blanc parasol, *Pradjâpati*, roi victorieux, roi juste, roi des rois, aux exploits incomparables, terreur de ses ennemis, objet du respect et de l'amour universels, aidé de ministres sages et habiles. Il réunit dans son palais un millier de femmes de races illustres, aux chevelures splendides, aux seins admirables, aux charmes incomparables, parmi lesquelles deux lui étaient particulièrement chères. Ces épouses préférées, deux sœurs, portaient les noms de *Mrgâpatì* et de *Çaçi;* leur amour lui était un bonheur perpétuel. Elles devinrent enceintes en même temps.

Chant III. — Les fils. — Les enfants qu'elles mirent au monde n'étaient point des enfants ordinaires; l'aîné, *Vidjaya* « le victorieux », fils de la première reine Mrgâpati, était une incarnation de Balarâma; le plus jeune, *Diviṣṭha* « habitant du ciel », fils de Çaçi, était une incarnation de Kṛṣṇa : on sait que les Djâinas ont conservé tout le panthéon brahmanique. Vidjaya était en conséquence de couleur claire, tandis que Diviṣṭha était de cette teinte bleu sombre qui est la caractéristique des incarnations principales de Vichnu. Les deux princes, beaux, ardents, admirablement conformés, se développèrent à la perfection de toutes les manières et reçurent une éducation accomplie qui les faisait exceller en tout. Ils venaient d'atteindre leur dix-huitième année, lorsque, un jour d'audience publique, un sage éminent, auquel l'avenir était révélé, vint demander à parler au roi. Introduit avec le cérémonial convenable, habile dans les rites et con-

naissant le moment propice, il prit la parole en ces termes : « O roi qui possèdes de robustes éléphants, j'ai vu ce qui suit dans un rêve : un éléphant est descendu du ciel, a mis au cou du jeune prince dont la couleur est celle du vaste océan une guirlande de fleurs épanouies toutes blanches; puis, il est remonté dans sa demeure. Apprends quelle est la signification de cette vision : un roi des Vidyâdharas viendra donner en mariage au jeune prince sa fille unique. Tu en auras la preuve dans sept jours : un messager céleste descendra dans ton grand jardin fleuri et sera porteur d'une lettre de ce roi[1]. » Au comble de la joie, Pradjâpati donne les ordres nécessaires pour qu'on attende le messager annoncé et qu'on le reçoive avec les honneurs et les égards qui lui sont dus.

Chant IV.— A Ratnanûpura. — Pendant que ces choses se passaient à Bôdhana, un roi puissant, Svalanjaṭi, régnait sur la ville de Ratnanûpura, dans la plus belle partie du monde des Vidyâdharas. Il eut deux enfants, un fils Arkakîrti et une fille, Svayamprabhâ, de sa femme préférée Vâyuvêgâ. Ces enfants grandirent en sagesse et en beauté. Un jour, la nourrice, Vasantamahâtilakâ, vint annoncer l'approche du printemps. Le roi se transporta alors avec tous les siens à son jardin de plaisance Marôvana; il y invoque Arhat, auquel il adresse des prières ardentes. Deux sages, digambaras, arrivent par la voie des airs et, sur sa demande, lui font ainsi qu'à ceux qui l'accompagnent de saintes instructions. Svayamprabhâ se fait admirer de son père par sa piété ; il songe à la marier dans des conditions dignes d'elle.

Chant V. — Salle du conseil. — Le roi réunit ses ministres et leur demande s'ils connaissent quelque part un prince qui puisse convenir à sa fille. Le doyen des ministres, Sutchunda, propose Açvagaṇḍa, roi de Ratnapallava. Mais son collègue

1. Le texte porte *ôlei* « feuille de palmier ».

Bhavatchyuta combat cette proposition et dit qu'il serait préférable de songer à Bhavanandja, roi de Kinnaragîta. A son tour, Sudhâkara, un autre ministre, pose la candidature de Mêghavâhana, roi de Surêndrakânda, dont la sœur Djyôtimâlâ pourra épouser Arkakîrti. Alors, le premier ministre, Sumantri, prend la parole et conseille d'aller consulter le devin Çatavindu ; les autres ministres se rangent à cet avis. Le roi rentre dans son palais, puis se rend chez le devin. Celui-ci lui annonce que l'époux destiné à sa fille, depuis longtemps, est le prince Diviṣṭha, second fils du roi de Bôdhana dans le monde terrestre : « La preuve de la vérité de ceci », ajoute-t-il, « c'est que dans une lune d'ici, ce Diviṣṭha vaincra un lion formidable dont il déchirera la gueule. » Le roi Jatî émerveillé, va raconter l'aventure à sa femme Vâyuvêgâ, puis il communique la nouvelle à son fils et à ses ministres, et il décide d'envoyer au père de Diviṣṭha un ambassadeur, Marîtchi, avec une lettre qui l'informera du mariage projeté.

Chant VI. — Le message. — Marîtchi descend dans le bois fleuri où depuis une semaine l'attend Drumakânta, suivant les ordres de Prajâpati. Prévenu, celui-ci envoie au-devant de l'ambassadeur quatre des premières femmes de la cour, de nombreux serviteurs et ses deux fils. On l'amène, avec un cortège triomphal, au palais qu'on a affecté pour sa résidence. Il remet au roi la lettre de Jatî, qui est une demande formelle en mariage. Pradjâpati objecte la différence de natures entre les Vidyâdharas et les hommes. L'ambassadeur le réfute par des arguments mythologiques et le roi se rend. Marîtchi retourne chez Jatî, comblé d'honneurs et de présents.

Chant VII. — Mort du lion. — Marîtchi rend compte au roi Jati de son voyage ; le roi consulte ses ministres, et ils lui conseillent d'attendre un mois, puisque le devin a annoncé que

dans cet espace de temps Diviṣṭha devait accomplir un exploit caractéristique. Cependant Açvagaṇḍa, un des rois Vidyâdharas qui aspiraient à la main de Svâyamprabhâ, apprend par le purôhita Çatavindu l'existence du jeune prince de Bôdhana qui est son rival prédestiné. L'orgueilleux monarque sourit avec dédain, mais sachant que les avis des sages ne sont pas sans portée, il consulte ses ministres et, sur leur conseil, envoie des messagers à Pradjâpati pour lui réclamer un tribut : mille *kôṭi* d'or, mille danseuses de toute beauté, de la nacre, des perles, du corail, de l'argent, des vêtements de brocart, des défenses d'éléphants, des éventails et beaucoup d'autres choses en abondance. Après avoir hésité, Pradjâpati consent à payer le tribut demandé, il réunit ces objets et ces femmes et les fait remettre aux messagers qui se préparent à repartir. A ce moment, surviennent les princes royaux qui s'étonnent et s'informent. Diviṣṭha, transporté de colère, congédie les messagers avec un refus formel. Ceux-ci, n'osant rapporter ce refus à leur roi, en avertissent le ministre Harimandju qui s'avise de l'expédient suivant. Il envoie sur la terre un Vidyâdhara, Harikêtu, qui, sous la forme d'un lion terrible, ravage le Sind et tout le pays qui environne Bôdhana. Les deux jeunes princes vont le combattre; le lion magique se réfugie dans une sombre grotte de la montagne et y disparaît. Mais il s'y trouve un lion véritable que Diviṣṭha saisit par la crinière ; puis lui prenant les mâchoires dans ses mains robustes, il le met en pièces, aux applaudissements des dieux et des hommes. Les deux princes rentrent en triomphe dans la capitale et reçoivent les félicitations de leur père.

Chant VIII. — Mariage. — Svalanjaṭi, apprenant ce fait glorieux, veut hâter la conclusion du mariage de sa fille avec Diviṣṭha. Il se rend à Bôdhana, au milieu d'un cortège magnifique, où ont pris place les cinq *mères* de Svayamprabhâ

(la directrice des jeux, la nourrice au sein, la nourrice sèche, la servante, la surveillante), après avoir confié à huit princes distingués le gouvernement de ses États pendant son absence. En route, Amṛtaprabhâ, compagne de Svayamprabhâ, lui fait admirer les pays que l'on traverse et lui en raconte les légendes, notamment celle de la Gangâ. Arrivés dans le pays de Surami, les voyageurs célestes s'arrêtent près de Bôdhana et s'y installent dans des habitations improvisées, tandis que Marîtchi va prévenir Pradjâpati. Celui-ci s'empresse, conformément aux rites et aux convenances, d'aller chercher son hôte en grand apparat : la rencontre des deux cortèges fut comme la réunion de la Gangâ et de la Yamunâ. Les femmes se font un accueil empressé. Vidjaya et Diviṣṭha fraternisent avec Arkakîrti. Svalanjaṭi présente à Pradjâpati sa future belle-fille qui, au premier aspect de Diviṣṭha, en est subitement éprise. Le mariage s'accomplit avec des cérémonies magnifiques.

Chant IX. — Royauté. — Cependant, des messagers viennent annoncer à Svalanjaṭi qu'Açvagaṇḍa, allié aux autres rois Vidyâdharas, se prépare à venir l'attaquer. Ils lui racontent qu'Açvagaṇḍa, instruit par Harikêtu de ce qui s'est passé au Çurami, de l'ambassade de Marîtchi, de la mort du lion, du mariage de Diviṣṭha, a été pris d'un accès de colère épouvantable. Les rois Vidyâdharas ont partagé ses sentiments et ont juré de prendre part à sa vengeance ; les chefs de son armée, Vadjragaṇḍa et Kanakatchitra, lui ont promis que la victoire serait prompte et facile. Jati communique ces nouvelles à ses guerriers, à son fils, à son gendre, à Vidjaya, à Pradjâpati. Ils ne sont point effrayés et se disposent à recevoir l'ennemi. Surviennent deux Gandharvas, parents et envoyés d'Açvagaṇḍa, qui demandent la remise entre leurs mains de Svayamprabhâ ou de la tête de Diviṣṭha. Celui-ci, à ces paroles insolentes, entre en fureur et chasse les mes-

sagers. Açvagaṇḍa, de plus en plus irrité, envoie sur la terre les armées alliées, avec ordre de tuer Jaṭi, Diviṣṭha et tous les autres « rebelles ». Les armées descendent sur la terre et en viennent aux prises avec Jaṭi et les siens ; le combat est long et acharné, le sang coule à flots, les cadavres couvrent le sol ; enfin les Vidyâdharas sont mis en fuite. Açvagaṇḍa envoie de nouvelles troupes, des soldats d'élite ; la bataille reprend plus violemment que jamais, et les chefs des deux partis en viennent aux mains ; la victoire reste encore aux habitants de la terre. On poursuit les vaincus. Diviṣṭha chevauche dans les airs le milan Garuḍa, et maniant les propres armes de Vichnou, met à mort Açvagaṇḍa, ses frères et ses derniers partisans. Les Vidyâdharas s'humilient devant lui. Il montre à tous sa puissance et se révèle comme étant Vâçudêva, en arrachant une montagne tout entière et en la replaçant sur sa base. Il remplace par des amis les rois tués dans la bataille ; il donne à son beau-père l'Empire des Vidyâdharas et revient se reposer auprès de son épouse chérie Svayamprabhâ.

Chant X. — Svayamvara. — Leur bonheur fut sans mélange et sans trouble. Leur vie se passait dans les plaisirs, les jeux et les délices. Diviṣṭha, suivant l'usage, avait pris d'ailleurs un nombre considérable d'épouses secondaires. Svayamprabhâ lui donna deux enfants : un fils qu'on appela Vidjaya, et une fille plus jeune de cinq ans, Djyôtimâlâ ; ces enfants offrirent en eux la réunion de toutes les perfections ; leur naissance fut l'occasion de réjouissances générales. En même temps, dans le monde des Vidyâdhara, la femme d'Arkakîrti, Djyôtimâlâ, mettait au monde deux enfants, un garçon Amrtadêça et une fille Sutârâ. Ces enfants grandirent et les jeunes filles devinrent nubiles. Pour marier convenablement les jeunes princesses, on organisa deux svayamvaras, et il se trouva que les deux cousines choisirent leurs

cousins germains. On maria donc Vidjaya avec Sutârâ et Amrtadêça avec Djyôtimâlâ ; ces derniers remontèrent au pays des Vidyâdharas, tandis que les premiers demeurèrent à Bôdhana. La prospérité continua à régner sur la terre et dans le ciel.

Chant XI. — Renoncement. — Le roi Pradjâpati, dont le bonheur était égal à celui qu'on éprouve dans le monde d'Indra, voyant tout prospérer autour de lui, se dit que cette situation agréable ne pourrait être que le résultat des bonnes actions de ses vies passées : « Il est nécessaire par conséquent que j'acquière de nouveaux mérites, » dit-il; et il réunit ses ministres pour leur faire part de ses intentions. Il se rend processionnellement au temple d'Arhat où le dieu suprême s'est incarné en un ascète plein de science, qui enseigne au roi la voie de la certitude, le moyen d'éviter la renaissance, et qui l'éclaire sur la nature des quatre sortes d'êtres : gens des mondes inférieurs, animaux, hommes et dieux. Le roi et ses ministres prennent définitivement la résolution de se retirer du monde.

Chant XII. — Libération. — Pradjâpati fait part de son dessein à ses fils et leur laisse le pouvoir. Suivi par ses ministres, par ses courtisans et par ses femmes, il renonce à tout l'appareil royal et se voue à l'acétisme absolu. Suivant les instructions du sage des sages, il dompte ses cinq sens, triomphe de l'amour et des autres grandes fautes, et obtient le bonheur infini « en s'unissant à la vierge suprême qui est la libération ».

Je vais maintenant traduire textuellement quelques passages caractéristiques du poème.

INVOCATION

Ceux qui adorent prosternés les pieds de l'essence lumi-

neuse qui se tient brillante au sommet de tout chasseront l'activité, car leur intelligence étendue n'aurait pas suffi à les débarrasser de la masse infinie des actions victorieuses.

PRÉFACE

1. Je me propose de raconter ici l'histoire du grand prince aux yeux brillants qui mit en pièces le lion formidable aux yeux furieux, aux jours anciens où celui qui était comme un joyau splendide pour le monde vint adorer les deux pieds illustres qui détruisent la violente activité.

2. J'ai composé du tamoul avec une affection abondante pour dire les qualités du grand prince qui brandit le disque puissant ; s'il y a dans mon récit quelques fautes, c'est que ceux qui sont grands par leur science sont seuls exempts de faiblesses.

3. Quoiqu'on ait dit que ma langue avait commis de grandes fautes, il a été reçu dans l'assemblée des sages où figuraient les princes sacrés à la guirlande mielleuse et à la lance glorieuse, le chef du tamoul pur qui s'appelle Sêndan, le roi dont la poitrine porte un magnifique ornement.

4. Mes fautes dans mon projet de dire les aventures du grand prince aux yeux ardents ne sont plus des fautes aux yeux des sages ; il y a des gens qui saluent de la mainles taches même de la lune lorsqu'elle se lève dans le vaste ciel pour dissiper les ténèbres.

5. J'ai suivi la marche du récit dans le *purâṇa* aux belles paroles qui a pour sujet la fille du roi à la couronne parfumée, empereur des Vidyâdharas, la femme aux pieds ornés de bracelets et tendres comme le coton, la princesse qui ressemblait à un rameau de *vandji* (*Menispermum cordifolium*) plein de fleurs.

CHANT II.

24. Mais ses déesses qui avaient apparu pour illustrer les races des rois qui dressent le *makara*, aux seins mûrs qui se gonflent et inspirent de la pitié pour la taille prête à se rompre, aux bijoux superbes,

25. Plus cruelles que la famine, aux vastes pubis, aux tailles fatiguées sous le poids des jeunes seins ornés de poudres brillantes, femmes semblables à des rameaux qui s'agitent, avaient des fleurs en bouquets splendides ;

26. Épanouies pour l'amour, avec leur chasteté rayonnante, leurs chevelures sombres qui pendaient bien adaptées à leur beauté, leurs bras brillants qui s'agitaient comme une vapeur legère, leurs yeux de glaives ardents et troublants sous leur parure parfumée,

27. Elles étaient mille, mais les principales déesses, dont la beauté était vraiment descendue du vaste ciel, étaient au nombre de deux ; on ne pouvait en parler sans dire qu'elles étaient des reines divines pareilles à de rouges nénuphars magnifiques :

28. La première déesse, Mrgâpati, aux vastes seins arrondis et gonflés, aux douces paroles qui humilient l'épouse du roi des armées, mer agitée et bruyante, qui semblait un mélange de miel, de sucre et de délicieuse ambroisie, et sa sœur à la chasteté sans égale qui s'appelait Çaçî et qui était pareille à la divinité de ce nom.

29. Ces femmes aux chevelures parfumées brillaient comme un tilaka parmi toutes les femmes aux beaux bijoux, semblables à des bouquets de fleurs d'or ; c'étaient comme deux *açôka* féconds qui s'épanouissent et produisent des perles magnifiques à la saison *vasanta*.

30. Toutes deux étaient chères au roi et ne faisaient qu'une seule dans son cœur ; elles lui étaient comme une seule déesse de la félicité toujours favorable, par leur babil charmant, par leur amour renouvelé chaque jour, par leur beauté redoutable aux dieux.

CHANT V

125. Au moment où le roi dont la gloire rayonnait montait brillamment au palais splendide et agréable, l'astre aux rayons joyeux qui jette partout sa lumière en répandant la chaleur arrivait au milieu de sa course.

126. Les douces cannes à sucre aux yeux abondants faïsaient autant de bruit que les blanches perles des belles qui mâchent le bétel gracieux qu'ont préparé leurs mains ; les abeilles quittaient la place et les coquillages bruissaient avec les rameaux.

127. Dans l'enceinte divine abondaient, avec la fête joyeuse des chants, les drapeaux marquant l'endroit du sacrifice, les sandals parfumés, les guirlandes pleines d'un miel abondant où bourdonnaient les essaims bruyants des abeilles.

128. Pendant que les jeunes belles se baignaient dans les eaux des étangs où se produisent les vertes émeraudes et des lacs où fleurissent les nénuphars couverts de gouttes d'eau, les abeilles se confondaient avec les pétales des fleurs qu'elles déchiraient et jetaient autour d'elles.

129. L'eau des rivières où les nénuphars tombent en poussière luttait avec les seins des belles, et dans les étangs s'en allaient les poudres odoriférantes mélangées du safran et du sandal dont elles se décoraient.

130. Les *nymphœas* qui croissent dans les beaux lacs couvraient de leurs pétales les digues et embellissaient le lac ; les seins, les bouches et les chevelures des belles brillaient

au milieu des fleurs comme la face resplendissante de la lune.

131. Les belles filles se plongeant dans l'eau abondante des étangs, avec leurs yeux rouges dont les poudres colorantes étaient enlevées, se baissaient en se lançant des pétales des nénuphars qui les cachaient aux regards de leurs mères.

132. Les gouttes d'eau parfumées de sandal sautaient en l'air, les éventails s'y agitaient et l'eau en retombait en pluie, tandis qu'elles s'amusaient à jeter des fleurs de nénuphars sur le sable humide des tentes.

133. Celles qui ressemblaient à des lianes précieuses et brillantes comme des miroirs ornés de pierres précieuses, couvraient de fleurs les sièges déjà décorés des fruits magnifiques du lotus.

134. Au moment où le soleil était au milieu de sa course, à l'heure déterminée par les sages habiles dans la lecture des livres sur la science du temps, on vint louer intelligemment les pieds du roi et le reste.

135. Les femmes aux seins magnifiques pénétrèrent en chantant dans le palais du roi plein de grâces ; au bruit agréable des instruments de musique harmonieux, le prince, orné d'une belle guirlande de fleurs, prit une nourriture excellente.

136. Le prince, dont le corps était orné de bijoux éclatants qui portait une guirlande de fleurs de jasmins épanouies, avec son collier de fleurs mielleuses, s'en alla dans la rue décorée de fleurs fraîches aux pétales ravissants.

137. Ses anneaux d'or et de pierres précieuses faisaient du bruit, les abeilles et les bourdons se pressaient en murmurant sur sa guirlande aux fleurs accumulées, et à chaque pas du roi, ses pendants d'oreille en forme de *makara* lançaient de longs éclairs lumineux.

138. Les Vidyâdharas accomplis, avec leurs javelots

brillants sous l'enduit, les lances étincelantes qu'ils tenaient à la main ainsi que leurs épées, les fourreaux qui se voyaient à leurs côtés et les cuirasses qui les recouvraient, entouraient de toute part le roi dont l'Empire était immense,

139. Salué de la main par les femmes aux paroles douces comme le sucre, qui répandaient devant lui une pluie de poudres parfumées et des fleurs où se pressaient les abeilles, le prince à la guirlande de fleurs en boutons arriva gracieusement à la large porte de l'ermitage du devin à la science accomplie.

140. Le sage parfait prononça une bénédiction sur le roi, en employant les paroles de bon augure et en disant : « Sois toujours victorieux, ô notre roi aux fleurs mielleuses, qui as daigné venir ici et qui rends notre race illustre ! »

141. Le roi se dirigea vers un siège superbe sous un portique séparé, au bruit des abeilles qui se pressaient auprès du miel qui coulait abondamment des fleurs dont le vent emportait au loin le parfum mêlé à la fumée odoriférante de l'agalloche.

142. Après s'être assis gracieusement sous ce portique où le miel coulait abondamment et qui ressemblait à un bouquet de sandals aux fleurs épanouies, le prince aux bijoux éclatants raconta longuement l'affaire de sa fille pendant que les Vidyâdharas, comprenant la situation, s'éloignaient.

143. Après que le prince qui portait un bracelet d'où partaient d'ardents éclairs, dont les bras semblables à une masse de palmiers étaient ornés de guirlandes de fleurs, lui eut expliqué le trouble de son esprit, l'habile à la devination réfléchit et prit la parole en ces termes ;

144. Le sage, dont la langue était versée dans l'explication des livres vénérables parla ainsi, après avoir réfléchi longuement à la destinée de la belle à la taille fatiguée, dont la

beauté est adorable comme celle d'une guirlande magnifique dont les fleurs répandent un miel parfumé :

145. « Une beauté s'est rencontrée, passant à droite du roi aux guirlandes convenables à des belles, aux colliers brillants de l'éclat de la blanche lune épanouie, comme une lune terrestre; si l'on songe à ce que ce pouvait être, c'était la déesse de la fortune qui venait à ta rencontre.

146. » O toi dont l'épée fait connaître au loin la gloire, pourrais-je aujourd'hui dire, par la parole, tout le destin de la belle délicate, à la taille mince comme l'éclair, aux beaux seins ornés de bijoux d'or étincelants ?

147. » Dans la parole sainte qu'a dite aux jours primitifs le Glorieux qui tient la roue rayonnante de la vertu, est indiqué clairement le héros destiné à cette jeune fille aux seins superbes, aux cheveux parfumés de fleurs, qui ressemble à un joyeux rameau. »

148. En entendant le sage parler avec précision du bonheur réservé à cette jeune fille semblable à un paon, le roi dont le corps brillait de sa prééminence, apparut joyeux comme un de ces êtres pleins de vérité.

149. Il demanda : « Explique comment, dans la parole sacrée du principe suprême qui préside aux destinées du monde, il est question de ma fille, » et le sage lui exposa l'antique histoire :

150. « Au milieu des trois mondes différents, sont les îles dispersées dans les eaux immenses et le continent du Sind; les décrire une à une, en disant tous leurs noms, dépasserait tous les nombres possibles.

151. » Ce cercle terrestre porte à son centre le haut mont Mandara entouré tout autour de collines superbes ; il s'y trouve de grands arbres *nâval* aux frais rameaux qui se penchent.

152. » Ce cercle terrestre est entouré de la vaste mer aux

ondes agitées, ô roi dont le javelot donne la mort, qui est une des quatorze mers aux eaux montagneuses dont sont coupées les sept divisions où courent les rivières originaires des montagnes.

153. » Mais, dans ce cercle, il y a deux parties qui se sont produites dans la suite des âges; parmi ces deux parties, celle du sud, ô toi dont la louange est difficile à faire, est le Bharatakhaṇḍa.

154. » C'est la terre bienheureuse où sont les bois magnifiques de *kalpakas* et où abondent les pierres précieuses ; là, lorsque trois âges se furent accomplis, au retour de l'âge nouveau, apparut Brahmâ.

155. » Il créa là le soleil aux rayons ardents, l'astre aux frais rayons et tous les autres organismes ; et c'est ainsi que se passa ce temps heureux, cercle immense de créations.

156. » A la fin du troisième âge, comme plusieurs douleurs détruisaient les divers êtres, notre Seigneur apparut, roue antique de la vertu, principe éclatant de lumière, qui s'étendit dans les sept mondes.

157. » Aux pieds nus de notre Seigneur qui prodiguait les grâces et qui était le principe de la roue de la vertu, le monde se prosternait demandant la protection de sa grâce, pour obtenir le bonheur par la destruction de la noire obscurité.

158. » On l'appelait le seigneur à la parole sainte et excellente, le vertueux inaccessible aux sens et à leurs organes, l'auteur des qualités, des races et de la voie qui chasse la faim destructrice des infortunés.

159. » Alors, pendant que s'épanouissait sa sainte grâce, il y eut un roi du monde qu'entoure l'océan aux flots qui se gonflent, un prince au large parasol dressé, qu'on nommait Bharata au javelot éclatant comme le soleil supérieur.

160. » Il gouvernait le monde en y faisant adorer notre

Seigneur. Ce Bharata au bras renommé pour sa force, aux éléphants dont le front est orné d'un chaperon, vint adorer et louer les pieds roses du chef des temps, en lui offrant des fleurs épanonies.

161. » Adorant sa couronne ornée de pierres précieuses éclatantes, le roi l'interrogea sur l'avenir, et le prince répondit, par une voix qui retentit dans les nuages amoncelés d'où tombe une pluie d'ambroisie au fond du ciel tremblant d'effroi :

162. » Il y aura vingt-quatre seigneurs dont je suis le premier, deux fois six monarques dont tu es le premier ; quant aux sauveurs, depuis les plus anciens, il n'y en aura que neuf, et il n'y en aura que neuf incarnations.

163. » O roi ! ton fils Marîtchi possédera Bhôdana qui est entourée de remparts d'or brillants; de la race de ce guerrier au javelot meurtrier, aux anneaux superbes, apparaîtra un prince qui sera le premier de ces sauveurs incarnés.

164. » Si l'on veut savoir ce que fera ce sauveur pour une vierge plus belle que la pure montagne blanche, ce juste prendra l'âme d'Açvagrîva et le disque vainqueur.

165. » Divisṭha s'avancera avec son armée, océan de chars superbes, et deviendra le seigneur du cercle terrestre brillant et vertueux, ô Bharata que loue toute la terre ! » Ainsi parla le dieu des dieux, à la parole sainte et magnifique.

166. « Le commencement, la fin et le milieu m'appartiennent, ainsi que la propriété du monde aux eaux agitées ! » dit-il, et il combla de joie le roi des rois aux javelots meurtriers ; ô toi qui portes une guirlande de fleurs, tel est le récit ancien !

167. « Ce jeune héros aux bras glorieux et robustes comme le roc, annoncé dans le livre antique, a quitté le ciel lumineux et a apparu joyeusement sur la terre qu'entourent les eaux qui se gonflent.

168. » Ce bienfaiteur est le plus jeune des deux fils du

prince dont les bras sont faits pour la lutte et qui porte des anneaux superbes, celui qui possède Bôdhana aux remparts d'or dans le pays prospère de Surami.

169. » Pour s'unir à la poitrine divine de ce prince à la guirlande de fleurs mielleuses qui est venu caché sous un corps humain pour protéger la terre boisée aux eaux abondantes, ta fille seule convient !

170. » Quand tu la lui auras donnée, il tuera l'orgueilleux qui aura pris l'empire, et par sa fortune constante il te donnera deux principautés ! » Il dit, et le roi ressentit une joie immense.

171. « A ce que je viens de te dire sur le prince à la guirlande de fleurs mielleuses, s'applique le signe suivant : dans un jour lunaire d'ici, Divişṭha déchirera la gueule d'un lion. Sache-le, » ajouta-t-il.

172. A ces mots du prophète, le roi plein de gloire fut plongé dans une joie sans pareille, et il couronna celui qui ne clignait jamais des yeux d'une belle guirlande de fleurs toujours fraîches,

173. Et il lui donna à gouverner le pays fertile et fécond de Djyôtimâlâ, arrosé par les eaux abondantes de la pluie d'or qui tombe du ciel où sont tous les trésors sortis de l'océan décrit dans le livre de la déesse qui préside aux deux mondes.

174. Le roi s'en alla alors et se rendit, comme le soleil se couchait, au palais de Vâyuvêgâ ; et faisant connaître à la femme dont la démarche était gracieuse comme celle d'un cygne la grandeur de leur fille et la suite des événements, il lui dit :

175. « Un bosquet où n'abondent pas les jeunes fleurs, un étang où ne sourient pas les jeunes fleurs du lotus, une nuit où le ciel n'est pas orné du jeune croissant, une maison où il n'y a pas d'enfants, se ressemblent.

176. » La famille apparaît florissante comme le précieux

kalpaka : le chef en est la tige, l'épouse qui pratique fermement la vertu en représente les rameaux, les beaux enfants en sont les boutons de fleurs et les anciens y sont les abeilles.

177. » Il est facile d'obtenir, avec des éléphants à la trompe creuse et à la longue tête ornée d'un bandeau, de l'or et des pierres précieuses; mais, sur cette terre aux eaux profondes, il est difficile aux femmes d'avoir des enfants qui prospèrent par leur grandeur.

178. » Une lumière, même seule dans une lampe, suffira à éclairer une maison, brisant les chaînes de l'abondante obscurité; ô toi dont les bijoux superbes ont des pierres précieuses où ne se pose aucune poussière, une fille suffit pour remplir les divers points cardinaux.

179. » La grosse perle qui est née dans le sein d'un coquillage dont les spirales vont à droite est un objet très précieux; ô toi qui ressembles à un paon magnifique qu'on admire, le rameau fleuri que tu as produit sera beau pour tous ceux qui ont des rapports avec notre famille.

180. » Oubliant la parole qui compare celles qui n'ont pas d'enfants à un arbre (sec), tu es devenue une fortune semblable au ciel rouge, le jour où est né ce jeune croissant qui éclaire le ciel et fait sourire l'eau.

181. » Détruisant la vaste activité, ta fille, comme la déesse d'or, comme la déesse de la fleur, sera demain, pour le dieu brillant, de l'ambroisie et une divinité! Ainsi a parlé clairement le prophète qui connaît le livre sacré. »

182. A ces paroles du héros dont les éléphants mâles sont pleins d'ardeur, celle qui portait une guirlande de fleurs sur sa chevelure épaisse fut au comble de la joie; retenant son sourire qui allait s'épanouir en perles brillantes, elle se proterna et dit :

183. « O roi des rois à la couronne ornée de pierres précieuses et d'or! cette jeune vierge a été favorisée par ta grâce;

s'ils n'obtiennent pas la grâce des rois, leurs enfants ne sauraient obtenir la moindre grandeur.

184. » C'est par la grâce de votre seigneurie aux anneaux retentissants qui luttent avec les joyaux fleuris des rois dont les éléphants caressent leurs femelles, que cette belle à la chevelure parfumée, à la démarche délicate, a obtenu sa beauté. »

185. Le roi à la couronne ornée de pierres précieuses fut réjoui par les douces paroles mielleuses de sa vertueuse épouse, et il reposa là, au détriment de la guirlande aux fleurs parfumées, pressant sur sa poitrine les seins magnifiques de la belle.

186. Le lendemain, le prince dont la large main brandit l'épée meurtrière, fit appeler son fils et ses ministres et leur dit : « J'ai pensé d'abord ceci, puis voici l'histoire que m'a contée le sage qui a étudié les livres antiques. »

187. Lorsque le roi à la gloire immuable leur eut dit la fortune heureuse de sa fille aux seins gonflés et les qualités du prince de la couleur des nuages qui lui était destiné, les hommes éminents furent remplis de joie et dirent :

188. « Nous n'avons aucun doute que la jeune fille à la longue chevelure soit une divinité, ô roi dont la lance est ardente! Il convient de préparer et d'envoyer un message au père de ce Divisṭha, roi dont la lance est impétueuse !

189. » Il y a un homme instruit, dont la parole sait répondre ce qu'il faut aux objections que conçoit un homme instruit; c'est Maritchi. Nous (conseillons de) l'envoyer, car il saura lui exposer les questions de race et les autres. »

190. A ces paroles d'un ministre expérimenté, le roi dit : « Faites venir le vaillant généreux. » Et il lui remit une lettre sacrée qu'il écrivit avec soin. Le messager se prosterna aux pieds ornés d'anneaux du grand roi.

191. Sur l'ordre du monarque, Maritchi prit son chemin

dans les nuages amoncelés qui remplissent d'éclairs le vaste ciel, et il descendit dans un bosquet qui était en dehors de la ville d'or qu'entoure le pays fertile de Surami.

192. Comme il entrait dans le bosquet abondamment fleuri qu'on appelait le grand massif de fleurs nouvelles, les abeilles y bourdonnaient ardentes en s'unissant aux fleurs dressées et jonchant le sol de pétales mielleux.

CHANT VII

120. Les messagers craignant d'aller saluer les anneaux brillants de leur roi, virent Haridmandju qui pouvait réfléchir sur ce qu'il convenait de faire et lui racontèrent leur visite au roi plein de gloire, les dons qu'il leur avait faits : trésors, troupes de femmes aux démarches de paon,

121. Puis l'arrivée des jeunes princes, le rire méprisant du héros aux yeux ardents et sa colère enflammée, ainsi que toutes les paroles qu'il avait adressées aux porteurs de lances brillantes; ils dirent tout cela au ministre dont les pendants d'oreilles étincelaient.

122. Quand Harimandju, l'heureux qui avait acquis la science difficile à obtenir, entendit ce récit, il pensa : « S'il apprend ce grand affront, le souverain ne pourra pas le supporter un seul moment; comment supprimer ce grand ennemi ? » Et l'habile, dont la poitrine portait une guirlande où bruissaient les abeilles, s'absorba dans sa méditation.

123. « Le prince aux joyaux brillants n'est pas encore développé et, par sa jeunesse, il n'a pas encore la connaissance exacte de ce qui est vrai et de ce qui est faux; je vais habilement lui faire voir une illusion, et je le ferai prendre par un lion qui est dans la montagne, sur lequel il s'élancera impétueusement. »

124. Après avoir combiné ceci dans son esprit, il appela le

Vidyâdhara décoré d'un bel ornement qui portait le nom de Harikêtu, et racontant à ce guerrier aux bras de roc toute l'affaire, il lui prescrivit de se transformer en un faux lion.

125. Le cruel prit aussitôt la forme d'un lion à la crinière ondulée comme la flamme qui court allumée, aux ongles puissants qui déchirent les entrailles de la montagne, aux défenses recourbées comme la lune au commencement de son voyage, aux yeux ardents, à la gueule large et d'où sortait une voix de tonnerre; et il partit.

126. Il arriva au delà de l'Himâlaya, bordé par le feuillage épais des bois, pénétra dans le pays de l'Inde dont les guerriers ont des bras robustes comme des rocs, et se mit à rugir: les montagnes se déchiraient et tremblaient, la terre se bouleversait, le triple océan mélangeait ses ondes et le ciel s'agitait.

127. Les forêts tombaient réduites en poussière, les animaux tombaient pêle-mêle, les éléphants et leurs femelles épouvantés poussaient des cris de douleur, les écluses s'écrasaient comme la paille broyée sous l'enclume, et les hommes s'affaissaient tous grinçant des dents à ce bruit terrible.

128. Après l'avoir vu ainsi transformé, le ministre s'adressa aux messagers qui lui avaient rapporté ce qui s'était passé avec exactitude, les envoya instruire le jeune héros ardent à la lutte et armé des armes victorieuses, en leur disant: « Informez-le de tout ceci! »

129. Alors, les messagers, prenant la voie des nuages retentissants, descendirent et se rendirent à l'endroit où se promenaient, entourés de leurs armées formidables, les princes aux bijoux ornés de pierres précieuses brillantes, aux anneaux sonores, fils du roi de Bôdhana célèbre par ses bosquets fleuris, et dirent:

130. « Quand nous lui avons rapporté le refus du tribut, la reprise des objets préparés pour le tribut, et les invectives

que tu nous as adressées, ô prince, en disant : « C'est mal ! » notre roi dont la large main est armée du disque, qui a de beaux anneaux sonores et dont la chevelure est parfumée, a souri en disant : « C'est bien ! c'est bien ! »

131. »Après qu'il eut appris de notre bouche que tu étais un jeune prince portant un collier de fleurs mielleuses, notre seigneur a songé à sa force considérable et à ce qu'il se doit à lui-même ; il a dit dans sa bienveillance : « C'est un enfant, » et il a calmé sa colère.

132. » Ce jeune présomptueux qui s'est aventuré à reprendre le tribut qui nous avait été donné devra détruire un lion demeurant dans les grottes de la montagne fendue, où il rugit comme le tonnerre accompagné d'éclairs pour détruire ce pays célèbre dont l'obtention a été difficile ! »

133. » Il a dit cela, et ajoutant : « Allez le lui dire, » il nous a expédiés ici. » En leur entendant dire ces paroles, le jeune prince s'écria : « Quoi ! est-il possible que dans notre pays il y ait un lion cruel, meurtrier, menaçant les existences, rugissant et détruisant tout ? »

134. » Il existe, salut ! dans le beau pays de l'Inde aux eaux bruyantes, difficile à détruire par qui que soit, dans la montagne immense, il existe ce lion qui rugit comme le tonnerre ; il habite, ô seigneur, dans une grotte incommensurable et il dévore tous les êtres, » répondit-on.

135. » Soit, dit-il, mais je déchirerai sa gueule large comme les grottes de la montagne pénible et je romprai son corps en deux morceaux ! Si je ne réussis pas à le faire, que je sois l'enfant diabolique dont parlait votre roi ! »

136. Il s'écria, brandissant son trident : « Que les éléphants de combat, avec leurs défenses aux pointes puissantes et leurs trompes creuses rentrent dans leurs demeures et restent enflammés à regarder dans l'ombre ! que les guerriers dont la tête ne s'affaisse pas devant les armes menaçantes qui arrivent ardentes se retirent !

137. » Que les chars élevés ornés de pierreries traînés par des coursiers superbes, que les fantassins, que les chevaux aux fronts ornés de voilettes, rentrent dans leurs séjours d'attente, que personne ne s'aventure à venir avec moi et qu'on se retire! » dit le prince dont la couleur était celle du magnifique océan, de façon à faire s'éloigner tous ses serviteurs.

138. Comme après avoir éloigné les gens bruyants de la ville, le prince qui avait la couleur de la mer bruyante aux ondes fraîches s'éloignait, (son frère) connaissant la montagne et qui avait la couleur des coquillages de la mer poissonneuse s'efforça de suivre le héros qui porte la fortune sur sa poitrine.

139. Les pieds ornés d'anneaux, qui avaient l'habitude de tirer sur la corde attachée au cou des éléphants robustes à la trompe creuse, s'enfonçaient dans la poussière ardente qui recouvrait la route au milieu de la montagne noire; ils arrivèrent ainsi à la recherche du lion qui tuait les travailleurs.

140. En voyant arriver les héros, le lion à la crinière ardente se mit en colère et poussa un rugissement: ce fut comme le tonnerre qui éclate; les montagnes fendues s'écroulèrent, les dalles de pierre se brisèrent et tombèrent en poussière roulant en débris.

141. Le héros, qui avait la couleur du noir nuage fulgurant, attacha ses anneaux de jambes, assujettit à ses bras ses bracelets étincelants, tressa sa chevelure bouclée que décoraient des pierres précieuses et poussa un grand cri; le lion en fut effrayé.

142. Celui qui avait pris la forme d'un lion aux yeux verts s'éloigna, brisant la montagne et y détruisant les routes, en se demandant : « Où aller? » le prince vaillant, noir, et aux yeux ardents, le poursuivit rapidement: la mort aux yeux terribles, les points cardinaux et le ciel tremblaient.

143. Les anneaux ne faisaient plus de bruit, car les pieds se hâtaient ne touchant pas le sol; les mains, ornées de bracelets éclatants, ne se rejoignaient plus; les cheveux, les tresses, les guirlandes, les colliers se dressaient et ne touchaient plus ni les bras ni le cou.

144. Les arbres s'arrachaient avec leurs racines; comme emportés par un vent violent, les cerfs bigarrés et les oiseaux jonchaient le sol tremblants; les doigts du héros dont les bras avaient la dureté des pics formant le sommet des montagnes caverneuses et d'où roulent les rochers s'écartaient violemment.

145. Les nuages s'amoncelaient et couvraient tout; les dalles de pierres se brisaient avec un bruit formidable les unes sur les autres; les divinités des bois dansaient rafraîchies; celui qui avait pris la forme d'un lion fuyait éperdu : il disparut dans l'intérieur d'une caverne de la montagne brillante.

146. Le tremblement du sol et l'agitation de la montagne élevée, causée par la course rapide du jeune prince, dont les épaules fortes comme des rochers énormes étaient ornées de guirlandes superbes et dont la gloire s'accroissait de jour en jour, tirèrent de son sommeil un lion royal qui habitait dans cette grotte.

147. Écumant, le prince se tint à l'entrée de la caverne profonde et s'écria : « Salut! tu t'es caché dans la grotte pleine d'obscurité! je vais déchirer cette montagne immense! » et la montagne, ouvrant sa bouche immense, répéta ce cri au loin.

148. A ce bruit formidable, le lion rendu furieux grinça des dents; dans ses yeux ardents s'alluma la flamme de la colère; plein de rage, il s'élança rugissant, mais la montagne se déchira.

149. Les deux yeux enflammés et les dents brillantes et

blanches de ce lion à la queue épaisse, aux ongles acérés, à la gueule monstrueuse capable d'absorber tout ce qui était dans la montagne, suffirent à chasser toute l'obscurité. Alors, ce monstre se leva.

150. Cet animal robuste, loué pour sa grande force et tel qu'on pouvait dire qu'il était capable de détruire le monde qui le supportait par ses qualités apparentes s'élança vers le prince ; les habitants de l'air plein de rosée firent tomber une pluie légère.

151. Comme le lion se levait pour s'élancer rampant sur sa poitrine, la déchirer et en boire le sang, il sauta sur sa crinière et le saisit de ses larges mains au milieu de ses mâchoires recourbées ; puis, le lion à la force considérable se coucha déchiré, la gueule fendue.

152. Les immortels, stupéfaits, demeurèrent là, mettant chacun un doigt sur leur bouche en disant : « Celui-ci vient en un instant de mettre en pièces un lion terrible qui avait la force de mille fois mille animaux féroces, plus fort que mille lions furieux. »

CHANT XII

59. Les dieux bienfaisants et destructeurs s'étant retirés chacun de son côté, le héros, sans s'arrêter aux points cardinaux, s'éleva, par la lumière de la certitude qui montre au sens intime la vérité, au-dessus de tous les mondes des dieux et devint un *Sûḷâmaṇi* pour l'univers.

60. L'activité pénible s'éloignait, les dieux se retiraient de plus en plus, le roi Pradjâpati gouvernait le monde de Brahmâ. Cependant le prince noir, dont la large main rouge comme le lotus brandissait le disque sacré de Vichṇu, gouvernait la terre entourée par l'océan.

61. Il gouvernait, recevant les hommages des rois, bran-

dissant la lance de Vichṇu, étendant doucement son sceptre sur toute la terre que revêt l'océan aux ondes agitées et que protègent les dieux, pendant que son père gouvernait bellement le monde qui lui convenait.

62. Celui qui a la couleur des coquillages en spirales enroulées à droite et celui dont les fortes épaules sont célèbres et dont le corps a la couleur du triple océan poissonneux, étaient vénérés par tout le monde. Les hommes organisaient des fêtes eu l'honneur des pieds de lotus roses du prince de l'*açôka* qui a vaincu l'activité, et leur bonheur allait augmentant de jour en jour.

Julien Vinson.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DRAVZQUIÂN. 1. Ind: prés: s. 3e r. pl: r. i. s. 2e pers: adr: masc: avec *á* euph: pour *c* devant *n* conj: aux: act.

5. 19... cein gauça handiac launac EGUIN *drauzquián*, ... combien grandes choses le Seigneur t'a faites,

DRAVZQUIÇVET. 1. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. pl: 2e pers: aux: act:

13. 23. ... Huná, aitzinetic ERRAN *drauzquiçuet* gauça guciac, ... : voici, ie vous ay tout predit.

DRAVÇVE. 3. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. pl: 2e pers: aux: act:

10. 3..., Cer MANATU *drauçue* Moysesec? ..., Qu'est-ce que Moyse vous a commandé?

10. 5..., Çuen bihotzeco gogortassunagatic SCRIBATU *drauçue* manamendu hori. ..., Il vous a escrit ce commandement pour la durté de vostre cœur:

14. 15. Eta harc ERACUTSIREN *drauçue* gambera handibat PARATUA *eta* APPAINDUA[1]: ... Et il vous

1. Is this from *appanare* under the influence of *pannus-cloth?* Quand il s'agit d'orner et dresser une table, comme c. 14, vv. 15 et 16, les idées de *panis* et de *pannus* se confondent.

monstrera vne grande chambre ornee & preparee : (à remarquer L. ne dit pas : *gambera paratu eta appaindu handibat*).

DRAVÇVEDANA. 1. I. q. *drauçuet* avec *da* euph : pour *t* et *n* rel : accus : décl : accus :

13. 37. Eta çuey ERRAITEN *drauçuedana*, Et (*na* = *ce que*) ce que ie vous di,

DRAVÇVEN. 1. I. q. *drauçue* avec *n* conj : régi par *beçala*.

16. 7..., ERRAN *drauçuen* beçala. ..., comme il vous a dit.

DRAVÇVET. 11. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers : aux : act :

3. 28. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité,

9. 1..., Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, ..., Ie vous di en verité

9. 13. Baina ERRAITEN *drauçuet* Mais ie vous di,

10. 15. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité,

11. 23. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

11. 24. Halacotz ERRAITEN *drauçuet*, Pourtant ie vous di,

11. 29..., eta ERRANEN *drauçuet* ... : adonc ie vous diray

13. 30. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

14. 9. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

14. 18..., Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, ..., Ie vous di en verité

DV. 35. Ind: prés: s. 3e r. s. verbe poss: & aux: act:

2. 16..., Cergatic publicanoequin eta VICITZE gaichtotacoequin IATEN *du* eta EDATEN? ..., Pourquoy mange-il & boit auec les peagers & mal-viuans? (On a omis ce?)

3. 26..., baina fin DU. ..., mais prend fin.

3. 27..... : eta orduan haren etchea PILLATUREN *du*. ... : & adonc il pillera sa maison.

3. 30..., Spiritu satsua DU. ..., Il a l'esprit immonde.

4. 14. Ereilleac hitza EREITEN *du*. Le semeur seme la parole.

4. 15. ..., eta KENCEN *du*..., & oste la (cf: le Grec ΚΕΝΟΣ).

4. 23. Baldin nehore ENÇUTECO beharriric *badu*, Si aucun a aureilles pour ouir,

4. 28. Ecen bere buruz lurrac fructu EKARTEN *du*, behin belhar[1], guero buru, guero ogui bihi

1. M. R. Williams in his *Lexicon Cornu-Britannicum* (London, 1865) mentions some Baskish words, but *cadarn* is Welsh. He Says " Beler s. m. Water-cress. Welsh *berwr*, *berwg*. Armorican *beler*. Irish *biolar*, *birur* (one may add *biorar*). Gaelic *biolar*, *biorar*. Manx *burley* ". Do these words come from *bir*, *bior*, a Keltic word for water, or are they related to Baskish *belar*? Under *du* 4, 32, *belhar* is used of all kinds of herbs. A variant form is *bedar* (and I think *berar*), which makes one think of *be-belar* and *dar*, the formative termination meaning *frequenter of*, *dweller in*. In the Biscayan of Arratia *water-cress* is *belarr garratza* = *bitter-grass*, and also *borrakia*.

bethea buruän. Car la terre de soy-mesme[1] fructifie, premierement l'herbe, apres les espics, & puis le plein froument en l'espic :

4. 29. ..., bertan guiçonac *du* EÇARTEN iguiteyá : ..., soudain *l'homme* met la faucille,

7. 6. ..., Segurqui vngui PROPHETIZATU *vkan du* Esaiasec çueçaz hypocritoz[2]. Certainement Isaie a bien prophetizé de vous *autres* hypocrites:

7. 10. Ecen Moysesec ERRAN *du*, Car Moyse a dit

7. 16. Nehorc ENÇUTECO beharriric BADU... Si aucun a aureilles pour ouir,

8. 2. ...: ecen ia hirur egun DU...: car il y a desia trois iours

8. 35. ..., GALDUREN *du* hura : ..., SALUATUREN *du* hura. ..., il la perdra : ..., il la sauuera.

8. 36. Ecen cer probetchu DU guiçonac, Car que profitera-il à l'homme...?

8. 37. Edo cer EMANEN *du* guiçonac bere arimaren recompensamendutan ? Ou que donnera l'homme en recompense de son ame?

9. 21. ..., Cembat dembora DU...[3]? ..., combien y a-il de temps...?

10. 11. ..., adulterio IAUQUITEN *du* haren contra. ..., il commet adultere contre elle.

1. Litt. : *de* ou *par sa tête*, dans le Basque.

2. On remarque la répétition de la terminaison casuelle dans le pronom et le nom qui le qualifie, *çeaz* & *z*.

3. Ce *du* est un gallicisme. Avec l'accusatif pluriel *hirur egun* il faut *ditu*. Si ces mots sont le nominatif passif, il faut *dirade* = *ils sont*. C'est cette forme qui m'a donné des doutes sur la définition de *cituan*. Aussi c. 9, v. 21, quel est le nominatif de *du* ? L. a pensé en Français à ces endroits.

10. 12. ..., adulterio IAUQUITEN *du*..., elle commet adultere.

11. 3...: eta bertan hura IGORRIREN *du* huna. ...: & incontinent il l'enuoyera ici.

11. 31...: ERRANEN *du*, (Hautin a omis la virgule ...: il dira,

12. 6. Oraino bada bere seme maitebat VKAN eta, hura-ere IGORRI *vkan du* hetara azquenic. Or ayant encore vn sien fils bien aimé, il le leur enuoya aussi pour le dernier

12. 9. Cer EGUINEN *du* bada mahasti iabeac[1] ?..., eta EMANEN *du* mahastia berceri (à remarquer que le verbe avec *emanen* n'a pas sa forme dativale. Il faut corriger *draue*.) ... Que fera donc le seigneur de la vigne? ..., & baillera la vigne à d'autres.

12. 19..., eta VTZI *badu* emaztea, eta haourric VTZI ezpa*du*, ..., & ait laissé la femme, & n'ait point laissé d'enfans,

12. 36. Ecen Dauid-ec berac ERRAN *du* Spiritu sainduaren inspirationez, Car Dauid luy-mesme a dit par le sainct Esprit[2],

12. 37. Beraz Dauid-ec berac DEITZEN *du* hura laun: Dauid donc luy-mesme l'appelle Seigneur.

12. 44..., baina hunec EMAN *du* bere paubreciatic ...: mais ceste-ci y a mis de sa poureté tout

13. 12. Orduan *liuraturen du* anayeac anayea

1. « The vineyard-master. » Cf. sous *duçue*, II, 17; « *gaichtaguin lece* » = *malefactor-carern*.

2. L. traduit « par inspiration du S. E. ».

heriotara, eta aitác haourra: ... Lors le frere liurera son frere à mort,

14. 6...? obra ombat enegana EGUIN[1] *du*....? elle a fait vn bon acte enuers moy.

14. 8. Hunec... EGUIN *du*: ... Elle a fait ce

15. 14..., Baina cer gaizqui EGUIN *du*? ..., Mais quel mal *a*-il (*sic*) fait?

15. 35..., Huná, Elias DEITZEN *du*. ..., Voici, il appelle Elie.

DVÁN. 2. I. q. *duc*, verbe possessif avec *á* euphonique pour *c* devant *n* conjonctif & rel :

6. 18... euri (pour eure) anayeren emaztea DUÁN. (Voyez *eztuc* 6, 18. *Anayearen* serait plus régulier)... d'auoir la femme de ton frere.

11. 21..., Magistruá, huná, *hic* MARADICATV *duán* ficotzea (*n* rél: acc = *que*), Maistre voici le figuier que tu as maudit

DVANÁ. 1. I. q. *duc*, aux : act., avec *a* euph : pour *c* devant *n* rel : nom : décl : vocatif (*ná* = *o tu qui*)

15. 29..., He, templea DESEGUITEN eta hirur egunez EDIFICATZEN *duaná*. ..., He, qui desfaits le temple, & en trois iours le redifies:

DVANA. 1. I. q. le précédent avec *n* rel : accus: décl : acc: ou nom : passif (*na* = *ce que*)

14. 36..., baina hic NAHI *duana*. ..., mais ce que tu veux.

DVC. 13. Ind : prés : s. 3e adr : masc : verbe subst : & aux:

1. L. renders *à faire* under *ducla* 11, 3 by *beharra;* and under *dugu* 14, 63 by *behar*.

5. 23.... Ene alabatchoa hurrenean DUC: ..., Ma fillette est à l'extremité :

5. 35.... Hire alabá HIL *duc*. .... Ta fille est morte,

6. 35.... Desertu DUC leku gaur. eta ia BERANDUA DUC:.... Ce lieu est desert. & est desia grande heure :

7. 28.... Hala DUC launa: ..., Il est ainsi. Seigneur,

9. 5.... on DUC... .... il est bon

9. 43... : hobe DUC hire[1]. ...: il te vaut mieux

9. 45.... hobe DUC hire, [1]... : il te vaut mieux

9. 47.... hobe DUC hire[1] ...: il te vaut mieux

11. 21.... Magistruá, ... ficotzea EYHARTU *duc*. ..., Maistre... le figuier... est seché.

12. 29. ... Manamendu gucietaco lehena DUC. Il. a mis *duc*. ..., gure lainco launa, laun bakoitzbat DUC. .... Le premier de tous les comandemens *est*. ..., le Seigneur nostre Dieu est le seul Seigneur. L. traduit *un seul*.)

12. 30...: haur[2] DUC lehen manamendua. (Hautin

1. Pour ces trois génitifs dativaux *hire* voyez *ditzagun* (9, 5) & *ditue* (14, 36). Sous *ezta* 10, 40, *ene* traduit *à moy*.

2. Les Basques français d'aujourd'hui disent *hau* : ceux d'Espagne *au*. Dans le livre le plus ancien en Guipuzcoan, le catéchisme de J. Ochoa de Arin (Saint-Sébastien, ou *Donostian*, 1713; n 45 dans la Bibliographie de M. J. Vinson), on le trouve sous les formes *au* (e. g. pp. 6, 7, 31, 129, 133, 134, 135, 137, 138, 139, &c.) et *auh* (pp. 10 et 13). De même de la racine *gau* il forme, p. 131, *gauren* = *de nuits* et *gaubean* = *dans la nuit*. De *jaun* on a formé *jau-r-egi*. En Biscayen, *jau-be* dérive-t-il de *jaun* ou bien est-il une forme régionale de *jabe* = *maître* ? Dans ce dialecte *palais* n'est pas *jaureg*i mais *jaubegi*.

a mis *duc*.) ... Cestuy-*ci est* le premier commandement.

DVC. 10. Ind : prés : s. 2e r. s. adr: masc : aux : act :

1. 40. ..., Baldin NAHI ba*duc*..., Si tu veux,

5. 35..., cergatic FATIGATZEN *duc* Magistrua ? ..., pourquoy trauailles-tu plus le Maistre ?

10. 21... : eta VKANEN *duc* thesaurbat ceruän[1] : ..., & tu auras *vn* thresor au ciel :

10. 51..., Cer NAHI *duc*...? ..., Que veux-tu

12. 14..., baina eguiazqui Iaincoaren bidea IRACASTEN *duc*: ..., mais tu enseignes la voye de Dieu en verité.

12. 30. ONHETSIREN *duc* bada eure Iainco Iauna, ... eta eure AHAL guciaz: ... Parquoy tu aimeras le Seigneur ton Dieu..., & de toute ta force.

12. 31.... ONHETSIREN *duc* eure hurcoa eure buruä beçala: .... Tu aimeras ton prochain comme toy-mesme :

12. 32 ..., Magistruä, eguiazqui ERRAN *duc*, ... : Maistre, tu as bien dit la verité, (L. traduit *veritablement* au lieu de *bien... la verité*.)

14. 12..., Non NAHI *duc*...? ..., Où veux-tu...?

14. 37...? orembat ECIN VEILLATU *duc* ? ...? n'as-tu peu veiller vne heure ?

1. M. le professeur E. Galtier, bascophile de Mont-de-Marsan, m'a demandé pourquoi, si *ceru* vient de *cœlum*, il n'est point *keru*. Dans les langues Scandinaves on a vu *sk* passer en *sh*. Les Basques ont dû emprunter *cœlum* quand on prononçait déjà *cel* ou *ciel* en Français ; *ciel* en Toscan et Castillan ; *ce-o* en Portugais et *cel* en Provençal.

DVÇVE. 18. Ind: prés: pl: 2e r. s. verbe poss: & aux: act:

7. 8. Ecen laincoaren manamendua VTZIRIC, guiçonen ordenençá EDUQUITEN *duçue, hala nola*, cubén eta goporrén IKUTZEAC: eta hunelaco berce gauçaric anhitz EGUITEN *duçue*. Car en delaissant le commandement de Dieu, vous retenez l'ordonnance des hommes, *comme* lauemens de pots & de hanaps: et faites beaucoup d'autres choses semblables.

7. 9..., Vngui *nombait* IRAIZTEN *duçue* laincoaren manamendua, ..., Vous reiettez bien le commandement de Dieu,

7. 13. ...: eta hunelaco berce gauçaric anhitz EGUITEN *duçue*. ...: & faites plusieurs autres choses semblables.

8. 17. ...? oraino GOGORTUA[1] *duçue* çuen bihotza. ...? auez-vous encore vostre cœur eslourdi?

9. 50. ... cerçaz hura GACITUREN *duçue?* ..., de quoy luy rendrez-vous saueur?

10. 36. ..., Cer NAHI *duçue*...? ..., Que voulez vous... ?

10. 39. ... copá EDANEN ba*duçue*, ..., Vray est que vous beurez la coupe (*ba* traduit *vray est que*.)

11. 2. ... ERIDENEN *duçue* asto[1] vmebat ESTECATUA? ..., vous trouuerez vn asnon lié,

11. 3. ..., Cergatic hori EGUITEN *duçue?* ..., Pourquoy faites-vous ceci?

1. Cf. l'adjectif prédicatif *escua eghartua* sous *çuenic*, c. 3, v. 1, et *asto vmebat estecatua* sous *duçue*, 11, 2.

11. 17. ...? baina çuec hura gaichtaguin lece EGUIN *duçue*. ... ? mais vous en auez fait vne cauerne de br igans.

11. 25. ... baldin deus BADUÇUE nehoren contra[1]: ... si vous auez quelque chose contre aucun

14. 6. ..., cergatic FASCHATZEN *duçue?* ...: pourquoy luy donnez-vous fascherie ?

14. 62. ..., eta IKUSSIREN *duçue*,..: & vous verrez le

14. 64. ENÇUN *duçue* blasphemioa : Vous auez ouy le blaspheme :

15. 9..., NAHI *duçue*...? ..., Voulez-vous...?

15. 12..., Cer bada NAHI *duçue*...? ... Que voulez-vous donc... ?

16. 7...: han hura IKUSSIREN *duçue*, ...: vous le verrez là,

DVÇVELA. 3. I. q. *duçue*, aux : act: avec *la* conj : & participial.

7. 13. EZDEUSTEN *duçuela* laincoaren hitza... Mettans la parole de Dieu à neant (*ez-deus ten* = *in no-thing-ing*).

1. Ici on voit la force véritable de *deus* et *nehor*, sans le négatif. Voyez *ez-deusten* sous *duçuela* 7, 13. Pour *nehor* signifiant *personne*, voyez *ezlaite* & *ezlaquian*. Sous *litzaque* il traduit *on ;* sous *etzaitzaten* 13, 5, *quelqu'un ;* sous *ezta* 9, 29 & 10, 29, *nul*. Il est possible que l'étymon de *nehor* = *iñor*, *enor* soit *e* = *non* et *nor* = *qui :* c'est-à-dire une personne indéfinie, un *in-quiable*, un *j'ignore-qui*, un *un-who-able some-one*. *Nor-ere* = *quiconque*. Voyez *baita* 10, 43 & 44 : a *not-who*, *ali-quis*. Voyez *baitrauca*, *baitraucac*, *baitzauçue*. *Nori berea* = *suum cuique*, mot à mot « à qui le sien ». *Nor* donc n'est pas essentiellement interrogatif, pas plus que *qui* en Français. En Gallois on a *bynnag* = *quiconque*, formé de *py nag* = *qui non*. Voyez « A Welsh Grammar », par Anwyl, professeur de l'Université d'Aberystwyth.

11. 24... othoitz EGUITEN *duçuela*... ecen RECEBITUREN *duçuela* : ... en priant, ... que vous le receurez,

DVÇVEN. 4. I. q. *duçue*, aux : act : avec *n* rel : conj: & rel : acc : = *que*.

4. 24... cer ENÇUTEN *duçuen* : ... ce que vous oyez :

7. 13... *ceuroc* ORDENATU *duçuen* ordenançáz : (rel: acc:) ... par vostre ordonnance que vous auez ordonnee :

13. 11... cer ERRANEN *duçuen*, ... de ce que vous direz :

15. 12... Iudién Regue DEITZEN *duçuen* huni? (*n* rel : acc:) ... *à celuy* que vous dites Roy des Iuifs ?

DVÇVENOY. 1. I. q. *duçue*, aux : act : avec *n* rel : nom : décl: démonstratif datif pluriel (*noy* = *à ceux* (*vous*) *qui*).

4. 24. ..., cuey[1] ENÇÚTEN *duçuenoy*. ...: & à vous qui oyez

---

Corrigenda dans la *Revue de Linguistique*.

T. XXXII

P. 70, l. 13 a l. de poss: lisez substantif.

P. 70, l. 15 et 16. Biffez la note. M. le docteur H. Schuchardt a indiqué dans l'introduction de son

1. Remarquez la répétition de la terminaison casuelle après le pronom; *ey* et *oy*. Cf. sous *du* 7, 6, *çueçaz*, etc.

édition du Nouveau-Testament Basque de J. Liçarrague la nécessité de cette correction. Je n'avais pas songé à *cituen*, comme il le dit, mais bien à *citizan*, *citian* formes, enregistrées par J.-P. Dartayet. En tournant pour la première fois les pages de la 2e édition des livres de Liçarrague, j'ai trouvé les fautes que voici : f. 52 recto v. 18 e do pour edo, f. 212 verso *h*etheric pour *b*etheric, dans J. C. gure Iauaren cena Saindura re*ec*bitu pour re*ce*bitu.

T. XXXIII

P. 291. M. J. Vinson a écrit en parlant de mon édition du Mendiburu de 1747 : « Il n'est pas exact, au surplus, de dire que c'est là le premier livre basque guipuzcoan imprimé connu. » *Mais je n'ai pas dit qu'il l'est !* J'ai dit seulement : « A excepción del Diccionario de Larramendi (1745), no conocemos ningun libro impreso en San Sebastián en Heuskara más antiguo que éste. » Comme éditeur, j'ai employé le pluriel *no conocemos*, parce que je ne connaissais pas à cette date-là les deux exemplaires du livre de Joseph Ochoa de Arin (imprimé en langue basque en 1713 à San Sebastián) que mentionne M. J. Vinson dans sa bibliographie. Mais je ne les avais pas oubliés. J'ai trouvé depuis un autre exemplaire, ignoré de M. Vinson, au Musée Britannique, ayant à la fin trois pages de plus que les autres. Je n'avais pas oublié non plus ce que M. Vinson avait dit des livres de Irazuzta (Pampelune, 1742) et Zubia, Mais Pampelune n'est pas San Sebastián, et Zubia n'a pas écrit en guipuzcoan !

T. XXXIII

P. 294. Je dois indiquer encore des corrigenda dans mon édition de Mendiburu :

P. 147, l. 25, où l'original porte Santuac izain, lisez izan

P. 272, l. 17, où l'original porte diezagula, qui n'est pas traduisible avec le reste de la phrase, lisez dizayola (voyez Lardizábal).

P. 430, l. 8, supprimez 272.

P. 436, ajoutez Dizayola 272 (comme émendation nécessaire).

P. 442, ajoutez Genezan 224.

P. 446, le numéro 2228 est une faute.

P. 469, l. 1, lisez 1751 ; y tiene.

P. 471. M. J. Vinson possède un exemplaire de ce volume, qui porte le numéro 89 a, dans sa Bibliographie. Une réimpression avec des notes critiques serait sûrement appréciée.

P. 472. Dans quelques exemplaires le colophon final porte un *n* au lieu d'un *u* dans deux mots.

T. XXXIII

P. 264, l. 7, lisez 15. 12...

P. 265, l. 8, lisez baicen. ...,

P. 265, l. 18, lisez *tenic*. ...,

P. 265, l. 21, lisez 4. 12... : eta

P. 266, l. 13, lisez s. 3e r. s.

P. 266, l. 15, lisez ..., pegar-bat

P. 268, l. 3, lisez LO DATZALA *erraiten*

P. 268, l. 28, lisez baldin mundu

P. 269, l. 14, lisez DEÇAÇVENÇÁT.

P. 269, l. 17, lisez deçacuençát.

P. 269, l. 22, lisez verrez...

P. 269, l. 2 d'en bas, lisez *parcatum*

P. 270, l. 3, lisez *deçadançat:*

P. 270, l. 3 d'en bas, après anayac inserez haren

P. 272, l. 3, lisez 4. 12. ... IKUS

P. 272, l. 10, lisez *Christ.*

P. 273, l. 14, ajoutez (*la* participial qualifiant l'accusatif et dépendant de ikussiren duçue.)

P. 273, l. 21, lisez *ondoan*,

P. 274, l. 9 avant SCRIBATUA, insérez, harçaz

P. 274, l. 12, lisez *den*.

P. 274, l. 16, lisez becembatean,

P. 275, l. 1, lisez ..., harçaz

P. 276, l. 14, lisez *Lo datzala erraiten*

P. 276, l. 18, lisez, 8. 27 ... Philipperen Cesarea

P. 276, l. 24, lisez *whether*

P. 278, l. 14, lisez *dic:*

P. 278, l. 21, lisez UTZITERA. ...

P. 279, l. 16, lisez DIEÇADÁN.

P. 279, l. 25, lisez DIEÇÓN.

P. 280, l. 28, lisez 16.

P. 281, l. 16, lisez çuec... DIOÇUE? On voit que cette ligne et la suivante sont à transférer deux lignes plus haut.

P. 281, l. 28, lisez, Borz,

P. 282, l. 1, lisez ... DIOITE Cergatic.

P. 282, l. 7, lisez ..., DIOITELA,

P. 282, l. 8, DIONÁN

P. 282, l. 10, DIONÁN

P. 282, l. 12, ajoutez (Inchauspe dit qu'il est dionat et doiat en Souletin.)

P. 283, l. 3, 13, & 14, DIOSTE,

P. 284, l. 10, lisez DADINÇÁT.

P. 284, l. 12 et 22, lisez ajoutez

P. 284, l. 17, 18 et 22, lisez lisez

P. 285, l. 6, lisez ajoutez

P. 285, l. 11, avant p. 329, insérez T. 32.

P. 285, l. 13, lisez çabaltas-

P. 285, à la fin ajoutez (p. 33. v. 1, Sarai). Dans l'édition d'Oxford on n'a pas marqué le c en Saraic comme une faute. Je viens de collationner (octobre 1891) au château de Shirburn, tout près de la gare de Watlington, et dans la Bibliothèque Bodléienne le manuscrit de P. d'Urte et la transcription de Samuel Greatheed avec l'édition de 1894. Je trouve que cette édition contient une bonne quantité de fautes, desquelles je vais publier une liste. Dans l'édition de 1899 du texte de la Genèse lisez p. 104, v. 9, erraten çioela, iduritçen ciaitáan.

TOME XXXIV

P. 93, l. 19, *garaua* vient-il de *granua* avec la chute du *n* et la séparation de *gr* moyennant un un *a* euphonique ?

P. 93, l. 25, *gera* vient-il de que*d*a. On sait qu'un *k* ou *qu* passe souvent en *g* en Heuskara, et *d* en *r*.

P. 94, l. 4, lisez icoa : (à comparer *ika*, de *pica* Castillan.)

P. 94. l. 18 après *Samana* insérez, puis *samaua*.
P. 99, l. 2 d'en bas, lisez heading
P. 100, notes, l. 2 bellied l. 3 perhaps, recorded
l. 5. Since l.
P. 101, l. 1, was l. 5 d'en bas, Thomas
P. 266, l. 4, hauc
l. 16, HILTZECÀC, hiltzecác
P. 270, l. 13, a mis *diraden hauc* parce
l. 14, mots.
P. 273, note, l. 5, *pesetas*) on
l. 6, figure
P. 275, l. 11, ELEGITVAC
P. 276, l. 18, DITVC. 2.
P. 277, l. 27, pluriel = que
P. 281, l. 18, Seigneur a
P. 282, l. 11, Norc
l. 26, ie le
l. 28, DRAVNAT 2

E. S. DODGSON.

(*A suivre*).

LA RÉUNION D'HENDAYE

ET LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE BASQUI

Au mois de juin dernier, M. M. Guilbeau, officie de santé à Saint-Jean-de-Luz, qui a composé quelque poésies en basque et qui a écrit quelques articles su divers points de la linguistique euscarienne, m'adres sait plusieurs lettres pressantes pour m'inviter à m rendre le 16 juillet à Hendaye; il me priait et m suppliait de ne pas manquer au rendez-vous qu'i donnait à plusieurs basquisants : la réunion devai avoir pour but la régularisation ou plutôt la fixatio définitive de l'orthographe basque. Je répondis à M. Guilbeau que n'étant pas libre avant le moi d'août, ou même avant le mois de septembre, il n m'était pas possible, à mon très grand regret, de m rendre à son aimable convocation.

Je n'avais plus entendu parler de ce projet, lorsque le 10 septembre suivant, en arrivant à Bayonne, je m rencontrai successivement avec trois Basques distingués, amateurs ou écrivains de mérite, qui me parlèrent d'un « Congrès » qui devait avoir lieu à Hendaye le lundi 16, toujours pour traiter cette question de l'orthographe. Ces Messieurs ne paraissaient pas

douter que je ne fusse convoqué à cette réunion. N'ayant reçu aucun avis et croyant à une erreur de la poste, j'allai le lendemain voir M. Guilbeau à Saint-Jean-de-Luz. — Je trouve un homme embarrassé, gêné, qui m'explique qu'on a voulu écarter certaines personnalités, qu'on n'a pas trouvé de meilleur moyen que de limiter la réunion aux Basques de naissance, qu'on parlera exclusivement basque dans cette réunion, etc., etc.; il ajoutait du reste que ce n'était pas à moi qu'on en voulait et qu'on m'y admettrait peut-être, etc., etc.

Je connais M. Guilbeau depuis de longues années; bien avant la chute de l'Empire et depuis, il s'était posé comme un des rares défenseurs de l'idée libérale et républicaine; nous avions donc ensemble combattu le bon combat, collaboré aux mêmes journaux, fait les mêmes campagnes; j'ai publié plusieurs choses de lui dans cette *Revue*; j'ai fait partie de l'Association basque qu'il avait fondée il y a une dizaine d'années, et, si je n'y ai pas pris une part très active, j'ai toujours très exactement payé les cotisations qui étaient relativement élevées.

Le 16 septembre, je me suis donc rendu à Hendaye. Le « Congrès » s'est ouvert solennellement; et, après plusieurs discours en français, en basque et en espagnol, le secrétaire général, — M. Guilbeau, — a invité les personnes qui n'avaient pas reçu une convocation spéciale à sortir, les renvoyant à la séance de l'après-

midi qui devait être publique. Je n'étais pas convoqué, et l'on n'a pas voulu faire une exception en ma faveur; M. Guilbeau a même affirmé qu'une quinzaine d'adhérents se retireraient si je prenais part aux travaux de la séance. J'aurais pu faire observer que ma collaboration valait peut-être plus que celle de ces quinze adhérents; mais je m'en suis bien gardé.

Dans la séance publique de l'après-midi, on a rendu compte des travaux de la matinée. Les congressistes s'étaient partagés en trois sections; les secrétaires ont lu des rapports, dont les conclusions se complétaient l'une par l'autre et qui se résument dans une sorte de règlement très compliqué. Toute proposition orthographique devra être imprimée, adressée au bureau permanent et à tous les adhérents; dans un délai de six mois, les adhérents devront la renvoyer au bureau avec leur réfutation s'il y a lieu; puis le bureau fera son rapport au Congrès suivant qui décidera. Il va sans dire que les Basques de naissance auront seuls voix délibérative. Je n'insiste pas sur l'absurdité de cette dernière stipulation.

J'avais préparé la note suivante que j'ai gardée par devers moi, bien entendu :

« Pour être vraiment sérieuse et pratique, une orthographe conventionnelle doit reposer sur les principes suivants:

» 1° S'écarter le moins possible des usages reçus, des habitudes locales;

» 2° Ne donner à chaque signe qu'une seule valeur;

» 3° Représenter par un signe différent chacun des sons différents de la langue;

» 4° Employer, autant que possible, des signes simples formés d'une seule lettre, accentuée ou ponctuée au besoin, faciles à trouver dans les imprimeries;

» 5° Dans ce cas, prendre des signes conventionnels déjà employés pour transcrire les sons particuliers à la plupart des autres langues.

» Donc, en ce qui concerne le basque :

» Généraliser le *ñ* pour *gn;* — gardez les *ll*, *tt* mouillés; — garder *s* et *z;* — garder *j* (qu'on prononce, suivant les dialectes, comme *j* français, comme *y*, ou comme la *jota*); — remplacer *tch*, *ch*, *ts*, *tx*, etc., par un signe simple *c* ou *c'*, &c.

» Il y aura évidemment certains signes qui ne seront employés que dans certains dialectes, parce qu'ils représenteront les sons propres à ces dialectes. C'est pour cela qu'on devra laisser à *u* la valeur générale de *ou* français et qu'on représentera par *ü* le son de l'*u* français qui se trouve en souletin:

» &c.

» Au point de vue euphonique :

» Écrire (dialectes bas-navarrais) *uya* et non *uïa*, parce que le son euphonique représenté par *y* ou *ï* n'est pas une voyelle franche;

» Ne pas écrire, en un seul mot, *ezda*, *ezdire*, *bai-*

dago, ce qui est contraire à la prononciation, mais *ezta*, *eztire*, *baitago*. ou en deux mots *ez da*, *ez dire*, *bai dago*, etc.

» &c. »

Les membres de l'une des sous-commissions s'étaient occupés de quelques-uns des points traités dans la note ci-dessus; mais ils proposaient de ne pas distinguer *ñ* et *u*, et ils substituaient *t* et *l* tildes à *tt* et *ll*, ce qui n'est pas pratique.

En définitive, il a été résolu qu'on se réunirait de nouveau en septembre 1902 à Fontarabie. Que sortira-t-il de ce second « Congrès »?

Je ne regrette pas trop de n'avoir pu assister à la séance du matin. Pendant cette réunion, qui pourrait probablement être à bon droit caractérisée par le titre en quatre mots d'une pièce de Shakespeare, j'ai utilisé mes loisirs forcés en allant faire un pèlerinage qui me tenait au cœur et une visite qui me souriait beaucoup. Le pèlerinage avait pour but la tombe de Miss Lætitia Probyn, cette vaillante et aimable Anglaise qu'un épouvantable accident a tuée, là, en quelques minutes, dans cette Bidassoa si nonchalante et si calme, il y a vingt-deux ans déjà. Elle avait étudié le basque et m'avait demandé quelques indications ; elle aimait cette langue curieuse et singulière, mais elle s'étonnait de la pauvreté de sa littérature, malgré le mysticisme et l'esprit rêveur de ceux qui la parlent; elle commençait sans doute à croire comme moi que

c'est là un organisme arriéré, incompatible avec les exigences de la vie moderne, qui de lui-même s'effacera peu à peu et disparaîtra dans le respect attentif des hommes d'étude.

De là, je suis allé au Sanatorium créé entre le Casino et le château observatoire de M. d'Abbadie par la ville de Paris : entre la science et le plaisir, la charité, non pas cette charité banale de l'aumône et de la pitié, mais une œuvre de fraternité et de solidarité sociales ; plus de deux cents enfants, presque tous des quartiers excentriques de la capitale, presque tous enfants des déshérités de l'existence, plus ou moins physiquement, sinon moralement abandonnés, viennent y chercher, avec la santé, la vigueur de l'esprit qui leur permettra de prendre utilement bientôt leur part du labeur universel.

Et je m'en suis revenu, songeant à ces choses, satisfait du présent, plein d'espoir dans l'avenir, plus que jamais résolu à marcher toujours en avant, et à dédaigner les mesquineries des imbéciles, les calculs subtils des ambitieux de bas étage, et les prétentions des savants faciles. Qu'importent les règlements et les distinctions du royaume d'Entéléchie? Le monde marche.

Julien Vinson.

L'ARGOT DE SAINT-CYR[1]

CORRECTIONS ET ADDITIONS

P. 255, l. 17, *Balancer*, se moquer de.

P. 256, l. 9-10, *Bas-off*, adjudant du cadre.

P. 257, l. 4, *Chapeau (faire)*, lancer, etc.

l. 19-20, boue ; le cornard de Satory.

l. av.-d^re^, ailleurs. Exemple célèbre : *cornarder comme un tapin* (tambour).

P. 259, l. 5, punis. A l'origine : contre-épaulette qu'on met pour la sortie.

l. 25 et 26, *loüp, loüps*.

P. 260, l. 19, fini la seconde année. *Un pékin*, une caisse servant de malle le jour du *pékin*.

Pékin d'O, F 1 sur la ligne. Les dix mois que les élèves ont à passer à l'École sont désignés par les lettres de ces deux mots : *un officier*, prises dans l'ordre. Quand on est *pékin d'O*, c'est que l'on a fini au mois de janvier, et que *F 1* c'est-à-dire février, est *sur la ligne*, c'est-à-dire en action, c'est-à-dire en train d'être « tiré ». *F 2* est le mois de *mars*. *R* est le mois d'août. Quand on est *pékin d'r*, on est soit *pékin de melon* (première année), soit *pékin de bahut*.

P. 260, l. d^re^, le commandant, professeur-en-chef.

1. V. la *Revue*, t. XXXIV, p. 255-262.

P. 261, l. 2, sergent d'infirmerie.
l. 10-11, *Promo*, promotion.
l. 13, *Répérer*.
l. 17, *dans un sac*.
l. 25-26, *Toubib* (mot arabe), médecin; *grand toubib*, médecin en chef.

Le *Temps* du 25 juin 1901 publiait la lettre suivante :

« La question du *triomphe* de Saint-Cyr, a failli prendre, ces jours derniers, les proportions d'un événement européen. C'est bien le cas de dire : Que de bruit pour un triomphe qui n'en est pas un !

» On a parlé de traditions détruites ou à détruire...

» Ah ça, pour qui nous prend-on ?

» Le triomphe, tel qu'il existe aujourd'hui, n'a jamais fait partie des traditions de l'école. Il s'en faut même de beaucoup, attendu que cette solennité, cette cérémonie, appelez cela comme vous voudrez, est une manifestation essentiellement contraire à cette discipline dont le *premier bataillon de France* doit, plus que tout autre, donner l'exemple.

» Jadis, lorsque les élèves de l'école tiraient, au polygone de Saint-Cyr, le mortier de 32 centimètres et le 24 court, — une pièce extraordinaire, abominablement égueulée, mais vénérable parce qu'elle avait fait bravement son devoir en 1870, — il était d'usage, — par analogie avec ce qui se passe dans l'artillerie, — de fêter le pointeur adroit qui avait réussi à loger un obus ou une bombe dans le tonneau qui servait de but.

» Une prolonge réquisitionnée au quartier de cavalerie, attelée de chevaux blancs et ornée de feuillage, de branches empruntées aux peupliers du polygone, amenait le triomphateur et le *père Système* (l'élève ayant le plus bas matricule de

la promotion des anciens) dans la cour Wagram. Ledit *pèr Système* prononçait un petit discours à la suite duquel i baptisait la promotion des conscrits et lui donnait sa béné diction. Ensuite il montait à la salle de police, délivrait (ave le consentement du Général) les prisonniers; le dimanch suivant, il y avait *grande galette* sortie générale et c'étai tout.

» Quel que fût le nombre de *tonneaux* d'une promotion, i n'y avait qu'un seul triomphe. On cite des promotions pe favorisées du sort qui firent des *choux blancs*, et qui, pa suite, n'eurent aucune solennité de ce genre. Une autre malheureuse dans ses premiers tirs, avait réussi, le dernie jour, à mettre une bombe dans le tonneau. Certaines mau vaises langues prétendirent même à cette occasion que le choses s'étaient passées d'une façon peu naturelle, mais c n'est pas notre affaire. D'ailleurs, il y a si longtemps d cela!

» Ce qu'il y a de plus clair, c'est que cette promotion reçu à l'époque le surnom de *promotion monotone*. Cette évocatio d'un passé déjà si lointain ne sera évidemment pas agréabl à nombre de généraux et de colonels appartenant à cett fournée, mais tant pis! la vérité avant tout.

» Par la suite, en raison de la grande portée des nouveau canons (de 7 et de 5, puis de 90 et de 80) les élèves de Saint Cyr ne tirèrent plus au polygone de l'école, et il n'y eut plu de *triomphes*. C'est alors que l'on inventa les représentation que le général Passerieu a failli supprimer, puis a régle mentées... faute de mieux.

UN ANCIEN SAINT-CYRIEN. »

BIBLIOGRAPHIE BASQUE

Notes et Documents

M. E.-S. Dodgson nous communique la notice suivante qu'il doit à l'amabilité d'un savant ecclésiastique du pays basque espagnol :

En esta villa de Durango (Vizcaya) hace poco tiempo que se ha hallado un librito impreso en papel de hilo, que contiene 80 páginas, y tiene nueve centimetros y medio de alto por siete de ancho, y con cubierta de pergamino. En la página 1ª que está sin numerar se halla la portada que dice asi : « NOVENA A MARIA SS. SEÑORA NUESTRA, q baxo del Soberano Mysterio de su Assumpcion gloriosa a los cielos, y de la denominacion Bascongada de *Vribarri*, venera la cordial devocion de la Nobilissima Villa de Tavira de *Durango* (districto del Inclito Senorio de *Viscaya*) en su famosa Iglesia Parroquial Matriz. DISPUESTA, Por el ardiente zelo, devocion, y desvelo de D. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa, vecino de la mesma Villa, quien humilde ofrece, y dedica; Al Em. Senor Cardanal de Molina, etc. *Con Lic.* En Pamp. en la Oficina de la Viuda de Alfonso Burguete. »

Con esto concluye la p. 1ª. La p. 2ª sin numerar

está en blanco. En la página 3ª numerada dice : « Al Eminentyssimo Señor Cardenal de Molina, etc. » En la p. 17 concluye la dedicatoria dicha, con estas palabras : « En las casas de mi habitacion, que son sitas en Durango à 16. de Enero de 1740. Emmo Señor. B. L. P. DE. V. EMmo su mas infimo siervo, humilde, y reconocido servidor. *D. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa.* » P. 18 dice : « LICENCIA DEL ORDINARIO. » En la p. 19 concluye la licencia con estas palabras : « Dada en Pamplona à 30 de Julio de 1740. *Lic. D. Antonio Fernandez de Arcaya.* Por mandado del Señor Provisor *D. Matheo Hermoso de Aranda*, vice-sec. » P. 20 DA NOTICIA EL AUTOR DE *los motivos, que le han asistido pasa imprimir esta Novena.* Concluye en la p. 26 y en la 27 empiega la Novena que concluye en la p. 75; hasta aqui todo en Castellano.

En la p. 76 dice : « ¶ Por si mostraren queja mis queridos paisanos, de aver yo dispuesto esta Novera en lenguaje estrano del Pais, que venera la milagrosa Imagen de Nuestra Señora de Uribarri (en cuyo obsequio la dispuse) les doy gustoso en su idioma, las octavas siguientes, que las primeras contienen la historia de dicha Santa Imagen, para que leyendo, ò cantando se diviertan santamente.

ESTRIVILLO

Zeu biar dan leguez alabetaco
noc izango dau gaur miña,

Uribarrico lirio ederr,
Assumcinozco Virgina.
Manso Lopecen devociñoac.
ezin aurquitu eiquian,
prenda abaric Durangorenzat,
vere ondasunen artean :
vere icena aztu zecidim,
erequi eban Imagina,
Uribarrico lirio ederr,
Assumzinoeco Virgina.
Cumplidú ezeban vere gustuba,
vera vicizan artean,
Baina aguindueban eguinzedilla,
Azcango vorondatean
cleja ederr bat, an ifinteco.
Ceruetaco Erreguina,
Uribarrico lirio ederr,
Assuncinoeco Virgina.
Andra Menina Arandonoco
(zein zan bere lengusina)
eracusi zan, encargû onetan
ondo devotèa, eta fina,
verè lurrean ifinten ebala
Serafinem, Serafina,
Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.
Ceruco ondasún parebaguean
izan cedinzat comúna,

Vri noblèau nai izanèban
eguin Iaúbea, eta Iauna,
ceuc bacarrican pagaduzeinque
ceurè onelaco onguina,
Uribarrico lirio ederr
Assumzinoeco Virgina.

Ioia ederr au veretu azquèro,
Durangoco uri nobleac,
berà adorerán ifinten ditu,
berè cuidadu guztiac;
ezin obèto empleaduleitè,
nola zengán guere aleguina,
Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.

Ondo paguètan dozu Andrea
deusuben devoziñoa,
mese dèbaga ichibagaric
inoren peticiñoa,
agaitizara elejà onetan
gueùrc Patrona eguina
Uribarrico lirio ederr
Assumcioenco Virgina.

Ainbat mirari icustendogu
guèurè beguien aurreàn,
zeinda ustedogun Amà maytea
zaucaguzala lurrean;
baya baquigu gueuc zariana,
Ceruetaco Erreguina,

Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.
Nor izangò da egongo dana
Novena an acabaduric,
berè pena, ata miseriaren
consueloa bagaric,
izanic bere deboto enzat
ain ongui eguilla fina,
Uribarrico lirio ederr
Assumzinoeco Virgina.

FIN.—q Sugèto cuanto èste escrito, y librillo contiene à la censura, y correccion de nuestra Santa Madre Iglesia, como humilde, y fiel hijo de ella, y para que conste firmè en la Villa de Durango en 16. de Enero de 1740. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa. »

Asi concluye en la ultima hoja, que es página 80, y certifico que está copiado en extracto exactamente del original, que he devuelto al vecino de esta villa D. José de Unamuno, que me lo prestó para ello.

Durango, 1° de Marzo de 1901.

José Mª de Bernaola.

Le même amateur a aussi communiqué le document suivant :

« Don Liborio de Azurmendi, presbitero residente en Abadiano, Viscaya, me ha prestado los versos siguientes, que los ha hallado entre los papeles que pertenecieron al finado pbro de Abadiano Don Pedro

Valentin de Aresti, y que copiados literalmente por dicen asi :

Sorcico para el Nacimiento del Señor 1804.

Eldu dira jentiac
justu Patriarcac
atzeguin baga icharon
situben egunac
Bete dira Igarten
sarrico esanac
elduco sala jauna
salbetan guizonac

Estrivillo

Olgau gaitian gustioc
Egun olgurasco onetan
daijogun solas seinoni
atzeguinen jasarriric
eraguijoc tambolinorri
da trago bat esarri : Ai...
Orainche nac ni egarri
suben osasunagaiti.
Bost milla ta gueijago
urte ozuetan
sispuruca azabac
icusi guenduzan
Bialdu cijen cerubac
Irins gozuetan

esquiniric eustsena
etorrico bazan.
Aguertu da Belenen
egun gaberdijan
esquinirico jauna
aingueru artian
guizon eguinic dator
amatzat arturic
Virgina Andra Marija
Pepegas loturic.
Aingueruben eguinez
barrijau da aguertu
Belengo Arzainetara
alan da sinistu
Artu artuca duas
barrijau entzunic
jaijo dana icustera
atzeguin bagaric.
Erdiguzu Arzainac
¿ Nor dozube icusi
Belengo portalian
Aingueruba candi?
jaijaquera eder bat
olguras beteric
ipini gaitubana
gustis soraturic.
Jaijo dan sein ederrau
Bedeincatutera

guazan daigun gustijoc
portale atara
Marija da Iosepe
dagos auspasturic
Arzainai seinau nordan
agertu ezinic
Ea bada jentiac
gogo arguituric
arima ta gorputzac
ondo ipiniric
guertu gaitian laster
emoiten jaunoni
barri onen eguinez
lastanchu barribi. »

Le même ecclésiastique a relevé les notes suivantes dans le livre de la *Cofradia* de Sª Maria de Durango, fondée en 1654, après la mort de d. Martin Ochoa de Capánaga :

« En siete de Noviembre de mil seiscientos y noventa y cuatro años, muriò al Dor Dn Nicolas de Zubia, Beneficiado que fué des estas Iglesias, Cofrade que fué de Cofradia de la Purisima Concepción, habiendo recibido los Santos Sacramentos. Su cuerpo fue enterrado en la parroquia de Santa Maria de esta villa y testo ante Domingo de Latatua.

» En veinte y uno de Noviembre de mil seiscientos y noventa y cuatro años celebró la Cofradia los dos

piares de harras en sufragio del anima del Dr Dn Nicolas de Zubia, Beneficiado que fué de estas Iglesias.

» En veinta y tres dias del mes de Diciembre de mil seiscientos y ocho años se tocó sentimiento[1] en la Iglesia parroquial de Nuestra Sña Sancta Maria de esta villa del Licdo Dn Joseph de Lezamis, cura de la Iglesia catedral de la Ciudad de Mégico y despues de Visperas y el Lunes siguiente se celebraron el novenario y aniversario del susodicho por la Cofradia. » On sait que le catéchisme de N. de Zubia a été reproduit dans la *Revue de Linguistique* en 1888.

M. J.-M. Bernaola nous communique de plus la liste suivante qu'il a copiée dans un manuscrit de D. Ramon de Echezarreta, auteur de plusieurs petits ouvrages biscayens :

Nombres de varios árboles

Aricha. roble.
artia. encina.
ametsa. roble albar.
altza. aliso.
eltzuna. chopo.
elchuna. otro arbol que tambien llaman *orricarria*).
aguiña. tejo.
pagua. haya.
lessarra, *leixarra*. fresno.
inchaurra. nogal.
castaina. castaña.
madarija. peral.
ocarana. ciruelo.
sagarra. manzano.
masustabia. morera.
macatza. peral silvestre.
mispillia. mispero.
querisia. cereso o quindo.
priscuba. melocoton, abricote.
picua. higuera.
urquija. abedul.

1. On sonna le glas.

Nombres de varios arbustos

azcarra. arce.
elorrija. espino blanco.
erinotza. laurel.
ichusqui latza. brusco.
gurbisia (*purpuixa*). borto, su fruto madroño.
gorostija. acebo.
masusta chicarra. morera enana.
guisatza. brezo alto.
saratza. sauce.
guinarria. brezo bajo.
saarra. zarzo.
asto larrosia. rosa silvestre.
larrosia. rosa cultivada.
araba otia. Otra argoma mas bajo, pero ancha como figura de campana.
maatza. parra o cepa.
maurija y arobija. aréndano, planta parasita que se cria en las copas de algunos arboles y aún en tierra, y da unos granos negros dulces.
Untza. hiedra.
Uurra (*urra*) *urricha*, avellano (este ultimo, y el primero) el fruto.
Zumia, miembre.
Zuma ligarra. Arbusto de cuyas ramas hacen los zapateros las estaquillas para los zapatos.
Sabija, planta joven, *chirpia*.

BIBLIOGRAPHIE

Grammatik der Prakrit-Sprachen von R. Pischel (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, von G. Bühler und F. Kielhorn; I Band, 8 Heft). *Strasbourg*, K.-J. Trübner, 1900, grand in-8°, (ij)-430 p.

Le travail de M. Pischel est au-dessus de tout éloge; cette magistrale étude rendra les plus grands services aux linguistes et surtout à ceux qui s'occupent des langues modernes de l'Inde issues directement des prakrits. On sait que, dans ces langues modernes, se manifestent deux courants ou si l'on veut deux tendances, phonétiques et morphologiques, marquées notamment par l'hindî oriental et par les patois occidentaux du même idiome. L'analyse des prakrits donnera la clef de cette double et remarquable évolution.

M. Pischel ajoute aux formes, pour ainsi dire classiques, des prakrits, les dialectes djâinas qui se rattachent au Mâhârâṣṭrî et au Çâurasênî, où l'on trouve de précieuses et très remarquables variantes. Que de faits intéressants et peu connus !

L'ouvrage est accompagné de tables fort bien faites et très utiles. Mais je lui ferai pourtant un reproche,

celui d'être vraiment trop compact; la lecture et le maniement n'en sont pas faciles, quelque claires, précises et méthodiques qu'en soient les diverses parties. On regrette aussi de ne pas y trouver des tableaux récapitulatifs, des résumés schématiques.

Comme exemple des variations que les mots les plus usuels ont pu subir, je citerai le nom de nombre « dix-neuf », *ékânavimçati* qui est devenu en arddhamâgadhî *égûṇavîsam*, en apabhramça, *égûṇavimsâ*; en magadhî et en jâina-mahârâṣṭrî, *aüṇavisai* et *aüṇavisam*; on sait que le vieil hindî avait *agunîs*, *gunîs*; l'hindî moderne a *unîs*, le panjabî *unnîh*, le sindhî *uṇîh*, le gudjaratî *ôgaṇîs*, le mahratî *ékuṇîs*, l'uryia *undîç*, le bangalî *ûnîç*.

Julien Vinson.

Légendes morales de l'Inde, empruntées au Bhagavata purâṇa et au Mahâbhârata, traduites du sanscrit par A. Roussel (Les littératures populaires, t. XXXIX). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, (viij)-361 p.

Je ne puis que m'en rapporter à mon compte rendu du premier volume, et je dois louer de nouveau la forme et le fond de cette publication. Mais j'ai le devoir de rechercher dans les notices préliminaires et dans les notes qui accompagnent chaque récit comment le savant traducteur comprend et apprécie les choses de l'Inde. Or, à la note 33 du premier récit, je vois que M. Roussel, parlant des quatre fins de l'homme, rend

kâma par « le désir » et émet même l'hypothèse que « le désir » *kâma* peut être confondu avec le *môkchà*, la délivrance finale. Cette hypothèse est absolument inadmissible : *kâma* c'est l'amour, l'amour matériel, l'amour charnel, si j'ose m'exprimer ainsi, et jamais aucun Indien n'a pu l'assimiler à l'aspiration au *môkcha* qui est la cessation de toute activité.

Je vois ailleurs que M. Roussel a bien reconnu que le mot de *création* n'a aucun sens pour les Indiens et qu'il a bien compris le rôle véritable de Çiva, qui n'est pas tant le destructeur que le rénovateur, mais je ne sais s'il s'est bien rendu compte du principe fondamental de toute la philosophie hindoue. Cette conception est en effet absolument incompatible avec les considérations que M. Roussel expose à la p. 62, où le bonheur est présenté comme la principale fin de l'homme, ce bonheur étant la vérité, c'est-à-dire Dieu ou le Christ. Mais, pour les Indiens, Dieu, ainsi compris, n'existe pas; « Dieu » n'est rien pour eux en dehors de la substance éternelle inerte et inactive. Les dieux hindous sont humains : ils vivent, ils agissent, ils meurent. Et voilà pourquoi j'ai dit ailleurs, et je le répète ici, que Jésus-Christ est fort inférieur au Bouddha par exemple. M. Roussel crie à ce propos au blasphème, au sacrilége, au ridicule, à l'insanité; mais il suffit de lire l'Évangile, auquel M. Roussel me renvoie maladroitement et de ne pas faire de métaphysique. Le Jésus de l'Évangile est un rêveur mystique, un théoricien

révolutionnaire, mais prudent, traînant de village en village sa misère et sa faconde, mauvais fils, citoyen médiocre, n'ayant su être ni époux, ni père, n'ayant rendu aucun service à la chose publique. Certes, les détails de la philosophie bouddhiste peuvent être puérils ou ridicules, mais la personnalité de Gâutama est incontestablement respectable. Il ne renonce au monde qu'après y avoir joué son rôle; il descend du trône pour chercher dans la solitude la vraie base de la loi morale; il ne prêche point la haine des riches; il n'excite point les inférieurs contre les privilégiés. Et, en résumé, il enseigne que le malheur ou le bonheur résultent de la manière dont chaque homme conduit sa vie; est-ce que cela ne vaut pas mieux que les huit béatitudes ou les divers commandements de l'Église?

Julien VINSON.

Paul SÉBILLOT. *Le Folk-lore des pêcheurs* (Les Littératures populaires de toutes les nations, t. XLIII). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, (viij)-xij-389 p.

Je suis enchanté que M. Sébillot ait enfin adopté ce mot de *folk-lore* qui lui répugnait tant naguère et qu'on a vainement essayé de remplacer par des équivalents français. L'adoption de ce mot que j'ai été un des premiers à employer n'a rien d'offensant pour notre amour-propre; ce sera, si l'on veut, de l'internationalisme, et du bon.

Que dirai-je maintenant de ce nouveau volume de notre éminent collaborateur? Son nom, au frontispice d'un livre, en indique suffisamment l'excellence; et il n'est plus besoin de recommandation ou d'éloge. Il s'agit là d'une catégorie spéciale de populations qui forment souvent des groupes ethniques distincts et qui ont par conséquent leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage, leurs superstitions; c'est la première fois qu'on entreprend de les étudier, et M. Sébillot est passé maître dans ce genre de travaux. On pourra compléter son livre; on y ajoutera des subdivisions et des détails, mais le cadre général restera. Il n'est pas une page d'ailleurs qu'on n'y lise avec profit.

Julien VINSON.

Bibliographie des Bibles et des Nouveaux Testaments en langue française des XVe et XVIe siècles, par W. J. VAN EYS. *Genève*, H. Kündig, in-8°. — 1re partie : Bibles, 1900, viij-211 p.; — 2e partie : Nouveaux Testaments, 1901, (iv)-269 p.

Ce travail, fort bien fait, sera éminement utile. Mais je dois me borner à l'annoncer, car je ne saurais en faire aucunement la critique. Pour les quelques volumes que j'ai sous la main, les descriptions de M. Van Eys me semblent tout à fait exactes, et je ne vois aucune édition nouvelle à lui signaler. En ce qui concerne le *Testament* de Pierre Hautin, la Rochelle, 1577, — que

j'ai proposé, faute de mieux, de prendre pour servir de référence à la traduction basque de Liçarrague, — M. Schuchardt paraît en posséder un exemplaire complet avec le titre.

On ne peut que féliciter le savant linguiste, qui est aussi un excellent bibliophile. Son nouvel ouvrage fort élégamment imprimé est précis, clair, méthodique et complété par des tables très commodes. On y ajoutera sans doute, mais on aura vraisemblablement peu à y corriger. Julien VINSON.

Manuel de la langue haoussa, par M. DELAFOSSE, chargé du cours des dialectes soudanais à l'École des Langues orientales. *Paris*, J. Maisonneuve, 1981, in-8°, XIV-134 p.

Ce petit manuel est très bien fait. Il comprend un abrégé de grammaire (p. 1-33), des textes (contes, légendes, récits, proverbes, p. 35-88) et un vocabulaire (p. 89-134), le tout précédé d'une substantielle préface, où nous apprenons parfaitement quelle est l'importance géographique et commerciale du haoussa. Il a de plus, pour nous, cet intérêt d'être parlé dans la zone soumise à l'influence française.

Rien à dire sur le vocabulaire et sur les textes. M. Delafosse avait recueilli lui-même des documents originaux, mais ils ont été détruits malheureusement dans l'incendie du poste de Toumodi, en septembre 1899,

et il a fallu emprunter des spécimens linguistiques à des recueils anglais. C'est très regrettable.

La grammaire est l'œuvre personnelle de M. Delafosse. Il m'a paru intéressant de la comparer avec l'esquisse de Fr. Müller dans sa *Grundriss* (t. I, 2e partie, p. 215-237), rédigée d'après les travaux du Rév. P. Schoen qui a le premier étudié, et pour ainsi dire découvert la langue haoussa. M. Delafosse n'a pas donné le tableau des sons et des bruits de cette langue, et il ne parle que très sommairement de la prononciation et de l'euphonie : il semble pourtant que le haoussa a des sons particuliers, un *e* et *o*, par exemple, et des consonnes composées remarquables, *tch*, *dj*, *ts*, *dz*, qu'il aurait fallu signaler, ainsi que le groupe initial *gb*. Je remarque que M. Delafosse ne distingue pas *a*, *i*, *u* brefs de *â*, *î*, *û* longs, et que son *n* (*gn* fr.) ne se retrouve pas dans le tableau de Fr. Müller. Y a-t-il là une particularité de prononciation locale ?

Je ne puis entrer dans le détail des faits grammaticaux, mais le résumé de M. Delafosse me parait clair, méthodique, et, autant que je puis en juger, généralement exact. La conjugaison, fort développée, est composée d'éléments pronominaux nombreux et de verbes pour ainsi dire auxiliaires (aller, être) qui forment beaucoup de nuances temporelles. La 2e et la 3e personne du singulier ont, comme en arabe, une forme spéciale pour le masculin et le féminin. La numération parait décimale, mais les dizaines, de 20 à 90, sont

empruntées à l'arabe. Le vocabulaire a naturellement beaucoup de mots arabes, ainsi *mallâmi* « prêtre » est une adaptation de *mu'allim* « professeur ».

Julien VINSON.

Emiliano de ARRIAGA. *Lexicon etimologico*, naturalista y popular del Bilbaino neto. *Bilbao*, S. de Amorrortu, 1896, petit in-8° de 317 p. (avec un *post-scriptum* de xvj p.)

Très intéressant spécimen du parler populaire de Bilbao, qui est de l'espagnol prononcé parfois d'une façon particulière, et mélangé d'expressions empruntées au basque. Quelques locutions sont d'une origine difficile à déterminer. Comme fait remarquable de prononciation, je citerai le *z* (*ce*, *ci*) prononcé comme *s* et la suppression du *d* final que le castillan siffle (*Vayadoliz*, le bilbaïen dit *Vayadoli*). Certains mots changent de genre : *la vinagre*, *la pes*, *el fuente*, etc. On se sert beaucoup des terminaisons augmentatives ou diminutives *on* (esp.), *tchu* (basq.) ; ex. : *hijotchu*, proprement « mon fiston ».

Le vocabulaire est très curieux et très instructif. On y trouve beaucoup de basque. Il faut seulement regretter que l'auteur, qui est homme d'esprit, ait gâté son travail en proposant des étymologies de mots basques aussi extravagantes que celles proposées pour *Bilbao*, *Be-ili-bat-o* « deux villes en une », *amil-be-o* « sous l'escarpement, *la escarpa* », etc., et pour *Biscaya*

bizkar-di-a « el lomol » ou « terre montagneuse ». C'est absurde, et cela ne prouve absolument rien.

J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Von E. Kuhn und J. Schmidt. Band XXXVII (Neue Folge, Band XVII), 3 Heft. *Gütersloh*, C. Bertelsmann, 1901, in-8°, p. 277 à 428.

Contient : *Anlautstudien*, par Th. Siehs, par 277-314; *Slavische Miscellen*, par F. Lorentz, p. 324-351; *Bemerkungen über die Akzentqualitæten des Kaschubischen und Slovinzischen*, par F. Lorentz, p. 351-364; *Der Genitiv-Accusativ bei belebten Wesen im Slavischen*, par Erich Berneker, p. 364-386; *Miscellen*, par E. Zupitza, p. 387-406; *Neugrieschisches und Romanisches*, I, par K. Dieterich, p. 407-423; *Irisches*, par R. Thurneysen, p. 423-427; *Miscellen* (armenische), par L. de Patrubány, p. 427-428.

Bulletin trimestriel de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 1898-1899 (IIe série, tome XXVIII (2e livraison). *Pau*, veuve L. Ribaut, 1900.

Contient : p. 160-280, *Rôle des feux du comté de Foix* en 1390, par A. de Dufau de Maluquer; — 281-288, *Rapport* sur le Congrès des Sociétés savantes à Toulouse, par Adrien Planté; — p. 289-308, *Classifications chimiques*, par V. Ducla; — p. 309-318,

Prévision du temps au moyen de la bouteille de Leyde par V. Ducla; — p. 319-324, *Prévision du temps* pa l'attraction d'aiguilles aimantées, par V. Ducla; - p. 325-340, Procès-verbaux des séances; — p. 341 346, Liste des membres de la Société; — p. 347-350 Liste des Sociétés avec lesquelles la Compagnie est e correspondance.

J. V.

VARIA

I. — Les Éditeurs et les vieux Manuscrits tamouls

Beaucoup d'anciens ouvrages tamouls, fort importants, ont été perdus par la négligence de ceux qui en possédaient des copies manuscrites, ou plutôt par l'insouciance des héritiers de ces amateurs; ce qui d'ailleurs a le plus contribué à ces pertes irréparables, c'est la fragilité de la matière sur laquelle ces vieux ouvrages étaient écrits. Il n'y a guère plus d'un siècle que le papier a commencé à être d'un usage courant dans l'Inde, et il n'y a pas plus de quatre-vingts ans qu'on a commencé à imprimer les écrits originaux. Jusqu'à cette époque, la littérature dravidienne était représentée tout entière par des manuscrits sur feuilles de palmier, sur *ôles*.

On s'est occupé, depuis une vingtaine d'années, d'arracher à la destruction ces vieux ouvrages. On en a fait prendre des copies sur papier, on a déposé des manuscrits anciens dans les bibliothèques publiques, et plusieurs savants du pays se sont occupés de faire imprimer ces précieux restes d'une longue et brillante période littéraire. Parmi ces savants, il faut citer au premier rang *Vê. Sâminâda-aiyar*, professeur au collège de *Kumbhakônam*, et *Çi. Vâi. Tâmôdarampiḷḷei* (de Jaffna), qui ont publié, avec une sollicitude empressée et une minutieuse attention, de remarquables éditions des vieux classiques. Le premier n'a donné aucun détail sur les manuscrits qu'il a consultés, mais le second a rendu un compte très exact et très intéressant de la peine qu'il a prise et des ennuis que l'état déplorable des manuscrits lui a causés, surtout à propos du *Sûḷâmaṇi*, poème épique djâina, et du *Kalittogei*, poème didactique amoureux.

On a vu, par la notice qui est en tête de ce numéro (p. 305),

que le *Sûḷâmaṇi* a été publié d'après cinq manuscrits. On avait pu en découvrir huit dans tout le pays tamoul, mais deux n'étaient que des copies d'un des six autres, et l'un de ceux-ci a disparu depuis le moment où il avait été signalé à l'éditeur.

Quant au *Kalittogei*, l'histoire de l'édition est encore plus triste, encore plus intéressante et plus propre à provoquer de salutaires réflexions. *Tâmôdarampiḷḷei* a consulté tout d'abord un manuscrit contenant le texte seul, sans commentaire, appartenant à *Nayanappamudaliyâr*, de Pondichéry, mais il dut l'abandonner, parce que ce manuscrit était incomplet du commencement et de la fin, qu'il était à peine lisible et dans un état déplorable. Précédemment, l'éditeur avait obtenu une assez bonne copie du savant *Ar'umuganâvalar*; il écrivit aux supérieurs des divers monastères pour leur demander communication de celles qu'ils posséderaient. Le supérieur du couvent de *Tiruvâvaḍudur'ei*, *Sat'kurunâdaçvâmi*, lui envoya aussitôt la sienne et en même temps deux autres qu'il avait fait venir du Sud. Les autres monastères n'envoyèrent rien, parce qu'ils ne possédaient rien sans doute. La publication fut alors préparée; le texte copié, collationné et revu; un vocabulaire des mots difficiles fut rédigé; mais le travail était défectueux et incomplet, et il devint nécessaire de chercher d'autres manuscrits.

Deux amateurs distingués, *Kanagaçabeippiḷḷei*, de Jaffna, et *Râmalingappiḷḷei*, de Méliapour, s'empressèrent de communiquer leurs exemplaires. Divers fragments furent retrouvés dans des collections publiques de Madras et de Tanjâvûr, mais leur réunion ne formait qu'un exemplaire peu utilisable, que l'éditeur laissa de côté.

Sur ces bases, l'impression fut sérieusement préparée. Mais toutes les copies, excepté l'une de celles venues de *Tiruvâvaḍudurei*, se terminaient avant la fin de la quatrième section de l'ouvrage, qui en contient cinq. Que faire? Évidemment chercher encore. *Tâmôdarampiḷḷei* écrivit au Sud, à l'Est et à l'Ouest, et entreprit lui-même un voyage d'exploration dans le Nord : « Lorsque j'étais venu de Jaffna dans le pays », dit-il, « l'année Pramâdîca (1853), il y a trente-cinq ans, dans le but de rechercher les ouvrages tamouls devenus rares, je me rappelai avoir vu des manuscrits du

Kalittogei chez un vieux professeur de *Manjakkuppam*, à Goudelour, nommé *Çaṇmugavâttiyâr*, et chez un savant de *Nellittôppu*, à Pondichéry, nommé *Çokkalingappiḷḷei*, et je me rendis dans ces localités pour y faire des recherches. Je ne pus retrouver l'endroit où habitait le premier. Quant au second, j'appris que sa petite-fille et le reste de sa famille habitaient la ville voisine; j'y allai, je m'informai auprès du mari de la petite-fille en question qui me répondit : « Quoi? Nous avons là depuis fort longtemps un paquet d'ôles dont nous ignorons même le titre; si elles peuvent vous intéresser, regardez-les et emportez-les, et il me donna généreusement ce paquet d'ôles. Les larmes que je versai témoignent quelle fut ma douleur en constatant l'état de ce manuscrit; mais, bien que le *Kalittogei* y fût incomplet et défectueux çà et là, je l'emportai avec une grande joie, car il contenait la cinquième section de l'ouvrage que je cherchais. » Pendant ce temps, on avait trouvé à *Tiṇḍivanam* un exemplaire qui contenait le commencement de cette cinquième section.

D'autre part, *Ta. Kanagaçundarampiḷḷei*, de *Tirikôṇamalei*, affirmait qu'il avait vu cette cinquième section dans un dépôt public de Madras; *Tâmôdarampiḷḷei* revint aux fragments qu'il avait mis de côté et, à son immense satisfaction, il y trouva en effet la section signalée; de plus, il eut la bonne fortune de découvrir, dans le même endroit, un autre manuscrit qui allait jusqu'à la strophe 23 de la même division. La copie et le collationnement furent aussitôt entrepris.

Mais *Guruçâmi-aiyar*, de *Tiruttanigei*, fit connaître qu'un amateur avait emporté à *Gâyamuttûr* un exemplaire du *Kalittogei* qui avait appartenu au savant *Çaravaṇappêrumâlaiyar*, son parent. On fit demander que ce manuscrit fût prêté pour quelques jours, mais on se heurta à un refus formel, basé sur ce que le propriétaire actuel tenait à ses livres plus qu'à la vie, « comme s'il s'agissait de perles contenues dans les huîtres de la mer ou de la pierre précieuse qui est dans la chevelure de Çiva ». Les regrets de l'éditeur furent cependant atténués quand il apprit que ce manuscrit contenait seulement les quatre premières sections. Aucune autre copie ne fut envoyée ni apportée de nulle part; il

fallut donc se remettre à l'ouvrage avec trois copies seulement de la cinquième section.

L'édition de l'ouvrage complet fut ainsi publiée d'après dix manuscrits.

Cette histoire n'est-elle pas édifiante ? Mais, hélas! à qui de nous n'en est-il pas arrivé autant? La seule conclusion à en tirer, c'est qu'il est urgent et nécessaire de rechercher activement, partout, tous les vieux manuscrits tamouls et de les mettre autant que possible à l'abri de la destruction. Le sort nous réserve peut-être encore d'heureuses surprises.

J. V.

II. — Paris et Londres

Un journal rappelait dernièrement l'ingénieuse boutade suivante :

Paris est droitier, Londres est gaucher.

Le cocher parisien conduit à droite, celui de Londres à gauche.

Le premier prend place sur le devant du véhicule, le second derrière.

Paris est compact, Londres dispersé.

Paris s'accroît par l'absorption, Londres par l'expansion.

Paris est bâti en pierres, Londres en briques.

Paris a de hautes maisons et des rues étroites, Londres de larges rues et des maisons basses.

Paris a des fenêtres à espagnolettes, s'ouvrant comme des portes, Londres des fenêtres à guillotine.

Les persiennes de Paris sont établies au dehors, celles de Londres au dedans.

Paris est collectiviste, il habite des maisons qui sont des casernes; Londres est individualiste, chaque famille y a sa maison à elle.

Paris a son portier. Londres sa clef.

Paris prononce « cacao », Londres « cocoa ».

Paris quitte de grand matin son lit installé contre le mur, Londres quitte tard son lit installé au milieu de la chambre.

Paris dîne, Londres mange.

Londres, a dit Voltaire, possède cent religions et une seule sauce; Paris a cent sauces et pas de religion.

Londres se sert d'une fourchette à trois dents, Paris d'une fourchette à quatre dents.

Paris est gai, Londres triste.

Paris flâne, Londres court.

Londres a trop peu de soldats, Paris en a trop. Le soldat de Paris porte la tunique bleue et le pantalon rouge, celui de Londres la tunique rouge et le pantalon bleu...

A Paris, les prêtres célèbrent les mariages ; à Londres, ils se marient eux-mêmes.

A Paris, les femmes mariées sont libres ; à Londres, elles cessent de l'être.

Paris a plus de suicides, Londres plus d'homicides.

Paris travaille, Londres trafique.

A Paris, la canaille se bat à coups de pied ; à Londres à coups de poing.

Le prolétaire de Paris appelle le mont-de-piété « ma tante » ; celui de Londres dit « mon oncle ».

Félix Pyat.

III. — La première femme tamoule reçue docteur

We are glad to learn that Mrs. S. Satthianadhan, who as Miss Kamala Krishnana, took her B. A. degree in History and Sanskrit in 1898, has come out successfully at the recent M. A. examination in English with Sanskrit as her second language, her Dissertation being on the « Sonnet in English Literature », and we heartily congratulate Mrs. Satthianadhan on the distinction she has attained. As she was the first Indian lady to take the B. A. degree, she will be the first lady M. A. of the Madras University. Among ladies, Bengal has produced two M. A. s, Allahabad one, the Punjab one and Bombay none, and all these M. A.'s are Indian Christians. — *The Madras Mail, Friday Evening, July 19, 1901.*

TABLE GÉNÉRALE DU TOME XXXIV

Pages

Le langage martien, par V. Henry.....1, 125
L'inscription découverte en 1899 sur le forum romain, par A. Bojeslav..... 46
La langue des Pouls, par E. Gibert..... 50
Explication (linguistique basque), par J. Vinson..... 79
Max Müller, par P. Regnaud..... 82
Quelques manuscrits basques, par E. Dodgson..... 85
La raza vasca, par T. de Aranzadi..... 179
Les parfaits faibles germaniques, par P. Regnaud..... 186
The life and legends of Sundara-Murtti, par G.-U. Pope.. 221
Prabôdhacandrôdaya, trad. fr. par G. Devèze..... 240
L'argot de Saint-Cyr.....255, 362
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de Liçarrague, par E.-S. Dodgson.....263, 340
Littérature tamoule ancienne. Le *Sûlâmaṇi*, par J. Vinson 305
Bibliographie basque. Notes et Documents..... 365
Corrigenda.....216, 350, 362
Varia. La question de l'*e* muet..... 121
— La formation des voyelles..... 122
— Prononciation du Basque..... 123
— L'argot des marins..... 217
— La langue de nos parlementaires..... 301
— Bismarck et les caractères latins..... 302
— Jeu de mots homonymes..... 302
— Les éditeurs et les vieux manuscrits tamouls..... 385
— Paris et Londres..... 388
— La première femme tamoule reçue docteur..... 389

BIBLIOGRAPHIE

A. Mercier. La langue créole en Louisiane..... 102
G. Abbot. Songs of modern Greece..... 105

Pages

Em. Delage. La chiffrocryptographie..... 112
A. Lefèvre. Les Gaulois..... 115
J.-B. Roby. Virgile limouzi..... 117
A. Liet. Prononciation du français..... 118
J. Vinson. Légendes bouddhistes et jainas..... 188
H. Schuchardt et T. Linschmann. Leiçarraga's baskische Bücher..... 190
P. d'Urte. Grammaire cantabrique..... 200, 294
G.-U. Pope. Tiruvâçagam..... 284
J.M. Nallaswami-Pillay. Sivagnânabôtham et Light of Grace..... 288
E. Blochet. Catalogues des manuscrits mazdéens et de la collection Schefer..... 291
R. Pischel. Grammatik der Prakrit Sprachen..... 375
A. Roussel. Légendes morales de l'Inde..... 376
Paul Sébillot. Le folk-lore des pêcheurs..... 378
M. J. van Eys. Bibliographie des Bibles et des Nouveaux-Testaments..... 379
M. Delafosse. Manuel de la langue haoussa..... 380
Em. de Arriaga. Lexicon del Bilbaino neto..... 382
Kuhn's Zeitschrift..... 200, 383
Suomalais-ugrilaisen Seuran Aikakauskirja..... 216
Bulletin de la Société des sciences de Pau..... 120
26th report of the Bible Society..... 383
Actes de la Société philologique..... 293

LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale, 82, 122, 112, 200, 302, 293, 383.
Basque, 79, 85, 123, 179, 216, 190, 200, 263, 294, 340, 356, 365.
Allemand, 186.
Français, 102, 121, 115, 117, 118, 217, 255, 301, 362, 378, 379, 388.
Grec moderne, 105.
Espagnol, 382.
Finnois, 216, 293.
Haoussa, 380.